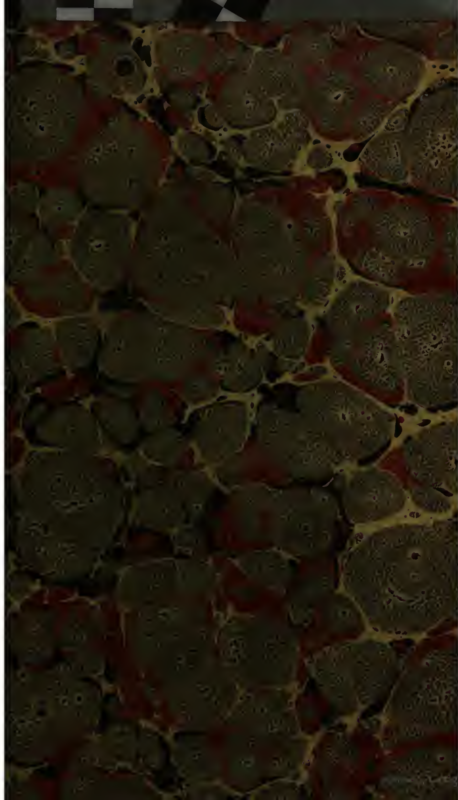
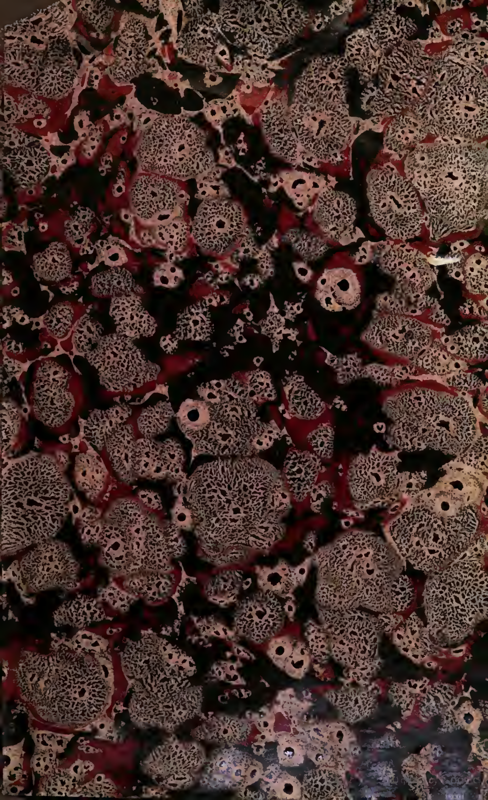




VICTOIRES,

CONQUÊTES,

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS.

VICTOIRES,

CONQUÊTES,

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS,

DE 1792 A 1815.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE MILITAIRES ET DE GENS DE LETTRES.

Suum cuique decus posteritas rependit.
TACITE, *Annales*, liv. IV, 35.

TOME VINGT-CINQUIEME.



PARIS,

C. L. F. PANCKOUCKE, EDITEUR.

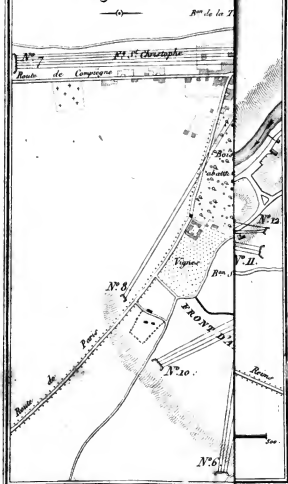
1821.



N° 9

PLAN
DE LA VILLE
de
SOISSONS.

Siége de 1814.



VICTOIRES,
CONQUÊTES,
DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES
DES FRANÇAIS,
DE 1792 A 1815.

APPENDICES ET ERRATA

Des vingt-quatre volumes du texte des Victoires et Conquêtes, etc.

TOME PREMIER.

Page 5. Il convient d'ajouter la note suivante après ces mots : cependant l'armée française ne montait pas à cent mille hommes, *lisez* cent cinquante mille.

Plusieurs ordonnances rendues le 1er janvier 1791, sur la proposition de M. le général Duportail, alors ministre de la guerre, avaient organisé l'armée comme il suit, les officiers des deux armes compris :

Infanterie.

Quatre-vingt-deux régimens français à deux bataillons, chacun de huit compagnies de fusiliers et d'une de grenadiers, faisant, par régiment, avec l'état-major, 1029 hommes, sur le pied de paix....................	84,378 h.
Douze régimens allemands, irlandais, etc., sur le même pied que les regimens français....................................	12,848
Un régiment de gardes suisses, à quatre bataillons, conservant la formation de 1762....................................	2,550
TOTAL....................................	99,376

Report..	99,376 h.
Onze régimens de ligne suisses, à deux bataillons	11,429
Douze corps ou bataillons d'infanterie légère, de huit compagnies chacun, organisés comme ceux de l'infanterie de ligne, mais sans compagnie de grenadiers	5,414
Sept régimens d'artillerie, l'état-major de l'arme, les mineurs et ouvriers compris	9,556
Total de l'infanterie	125,975 h.

Cavalerie.

Brigade, ou deux régimens de carabiniers, de quatre escadrons, chacun de deux compagnies, et de 581 hommes par régiment	1,162 h.
Vingt-quatre régimens de grosse cavalerie, à 439 hommes par régiment	10,536
Dix-huit régimens de dragons, composés comme ceux de grosse cavalerie	7,902
Douze régimens de chasseurs à cheval, de quatre escadrons et de 580 hommes par régiment	6,960
Six régimens de hussards, même composition	3,480
Total des troupes a cheval	30,040 h.

Il faut ajouter à ces deux effectifs,	
1°. Le corps du génie, qui, à cette époque, ne se composait que d'officiers sans troupes	310
2°. Officiers-généraux employés	94
3°. Aides-de-camp	188
4°. Adjudans de place	50
5°. Commissaires des guerres	157
6°. Enfin la gendarmerie nationale, qu'il convient de comprendre au nombre des forces militaires, puisqu'elle servit fréquemment avec les troupes de ligne; elle était partagée en vingt-huit divisions, formant un total de	7,475
Total de l'armée	164,269 h.

Ces forces n'étaient complètes que sur le papier, parce que le recrutement était loin de compenser la désertion que le relâchement ou l'abrogation des anciennes lois avaient jusqu'alors empêché de réprimer ou de punir.

Le même M. Duportail obtint, le 28 janvier 1791, de l'assemblée législative, un decret qui enjoignait de porter au complet de guerre (777 hommes par bataillon, et 17[illegible] par escadron, y compris les officiers) trente régimens d'infanterie et vingt de troupes à cheval. Le 22 avril suivant, l'assemblée nationale

décréta encore, sur la proposition de son comité militaire, une conscription de 300,000 hommes de gardes nationales, pour être organisés sur-le-champ en compagnies, qu'on assemblerait quand on en aurait besoin. Le 4 juin, un nouveau décret ordonna la répartition de 100,000 soldats auxiliaires sur tous les départemens du royaume, pour remplacer les milices ou troupes provinciales abolies le 4 mars précédent. Sur ces 100,000, 25,000 étaient réservés pour le service de la marine, et les 75,000 restans, destinés à l'armée de terre, devaient être enrôlés pour trois ans, et formés sans délai, afin d'être prêts à marcher au premier ordre; ce qui était plus facile à prescrire qu'à réaliser. Les 21 juin, 3 juillet et 4 août, l'assemblée rendit trois autres décrets sur l'augmentation des forces nationales. Deux de ces lois prescrivaient de mettre en activité des bataillons de volontaires, composés de 578 hommes de gardes nationales des départemens de la frontière, au nombre de 26,000 hommes; savoir, 8,000 sur la Somme, 10,000 pour la défense des frontières des Ardennes, de la Meuse et de la Moselle, et 8,000 pour celle du Rhin. Le décret du 3 juillet enjoignait aux régimens, même aux sept d'artillerie, qui n'avaient pas encore reçu l'ordre de se porter au complet de 750 hommes par bataillon et de 170 par escadron, non compris les officiers, de l'exécuter sans délai. Enfin, le 22 juillet parut un nouveau décret pour mettre en activité, tant sur les frontières que sur les côtes, 71,000 hommes de gardes nationales, indépendamment des 26,000 dont la levée avait été ordonnée peu auparavant.

Le gouvernement voulait avoir dès lors sur pied 243,000 hommes, et 310,000 lorsque l'armée serait parvenue au complet; mais il était encore bien loin de compte, puisque au mois d'août de cette même année 1791, l'effectif ne s'élevait pas à plus de 146,000 hommes, lorsqu'il aurait dû être de 213,000, d'après les augmentations décrétées.

Au moment de la déclaration de guerre à l'Autriche et à la Prusse, on n'avait pu remplir les vides ordinaires, encore moins ceux produits par des désertions et des congés également nombreux.

Page 31, *ligne* 10, Rigny aux Vaches, *lisez* Résigny aux Vaches.

N. B. Le général Kellermann avait campé la veille à Toul.

Page 31, *ligne* 13, Treves, *lisez* Herve.

Page 120, *ligne* 25, au-dessus du confluent du Rhin, etc., *lisez* au-dessous.

Page 181, *ligne* 3 de la note, le fils d'un duc et pair, *lisez* le neveu.

Page 223, à la note, *ligne* 1, le colonel Tholozé, *ajoutez* directeur des fortifications et commandant en chef l'arme du génie.

N. B. La belle conduite de cet officier lui valut le grade de général de brigade.

Page 226, *ligne* 13, le 7 août, *lisez* le 8.

Addition à ce paragraphe.

1793. Le 7 août, l'armée française était encore sous les murs de Cambrai, faisant ses dispositions pour évacuer le camp de César et celui de Paillencourt; le 8, elle fut attaquée sur tous les points à la fois, tant sur l'Escaut que sur la Censée et le canal de Douai. Le camp de César fut tourné, du côté de Crevecœur, par un corps de 22,000 hommes, dont 8,000 de cavalerie. Le général Kilmaine n'avait à opposer à ces forces que vingt bataillons, forts ensemble de 12 à 13,000 hommes, et environ 3,000 chevaux; tout le reste de l'armée était employé à protéger les communications que l'ennemi attaquait toutes en même temps.

La retraite s'effectua malgré cette attaque combinée, mais non sans quelque désordre. Pendant que l'arrière-garde, composée de toute la cavalerie et de l'artillerie légère de l'armée, couvrait la marche du gros des troupes et des bagages, quelques bataillons, saisis d'une terreur panique, se débandèrent sans avoir vu aucun ennemi, et s'enfuirent précipitamment vers Arras, entraînés par des cris de *sauve qui peut!* que des lâches ou des traîtres firent entendre dans les rangs. L'arrière-garde n'en continua pas moins son mouvement sans éprouver de pertes sensibles, bien qu'elle fût constamment harcelée. Lorsqu'elle eut dépassé le village de Marquion, quelques fantassins vinrent annoncer que deux des bataillons dont nous venons de parler plus haut venaient d'être enveloppés par la cavalerie ennemie. Le général Kilmaine, qui avait pris

poste à son arrière-garde, marcha avec plusieurs escadrons et de l'artillerie légère sur le détachement ennemi, dégagea les deux bataillons, que l'épuisement de leurs cartouches allait forcer à mettre bas les armes. Le conventionnel Delbrel accompagnait le général Kilmaine dans cette charge.

Page 223, *ligne* 21, le général Houchard nommé commandant en chef, etc., *lisez* nous avons dit que le général Kilmaine, chargé provisoirement du commandement en chef, etc.

N. B. Le général Houchard ne prit le commandement de l'armée du Nord que le 10 août, deux jours après l'évacuation du camp de César et de Paillencourt. A cette époque, le mouvement de retraite était terminé, et les troupes étaient en position à Biache et à Mouchy-le-Preux, derrière le canal d'Arleux, appuyant leur gauche à la place de Douai, leur droite à la Censée, occupant par de forts détachemens les postes de Pallué, l'Ecluse, Estoing et Sailly, et assurant la communication de Douai à Arleux; le quartier-général de l'armée était à Gaverelle.

TOME II.

Page 26. *Après le paragraphe qui termine cette page, il faut ajouter le suivant :*

Pendant que le gros des troupes de l'armée du Nord s'était porté dans la Flandre maritime, pour attaquer les Anglo-Hollandais, et dégager les places de Bergues et de Dunkerque, deux divisions, ainsi que les garnisons des autres places fortes sur toute la ligne, avaient eu ordre de faire des démonstrations ou des sorties, afin de tenir en échec les troupes ennemies qu'elles avaient devant elles, et opérer ainsi une diversion favorable à l'opération principale. En conséquence,

le général Declaye, gouverneur de Cambrai, réunissant la presque totalité des garnisons de cette place et de Bouchain, en forma une colonne de sept à huit mille hommes, avec laquelle il marcha en avant. A son approche, le corps autrichien du général Bellegarde, céda du terrain, et feignit même de vouloir gagner la frontière du Brabant. Encouragé par cette apparence de succès, le général Declaye s'avança jusqu'à Avesnes-le-Sec. Son avant-garde, repoussée par la cavalerie ennemie, se replia alors sur le gros de la colonne, qui se forma en deux grands carrés, le premier, de trois mille hommes, dans la plaine d'Avesnes-le-Sec, le second, plus considérable, en echelon, un peu en arrière.

Le premier carré, quoique en partie composé de nouvelles levées, soûtint d'abord le choc de la cavalerie autrichienne avec beaucoup de fermeté; mais il finit par être enfoncé, et perdit douze à quinze cents hommes, tués ou blessés grièvement sur le terrain; le reste fut pris avec cinq drapeaux et douze pièces de canon. Le second carré éprouva le même sort, et le général Declaye ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval.

Ce malheureux événement privaît les places de Cambrai et de Bouchain de la plus grande partie des forces destinées à les défendre; il ne restait plus que douze cents hommes dans la première, et six cents dans la seconde. Le conventionnel Delbrel, en apprenant ce qui venait de se passer dans la plaine d'Avesnes-le-Sec, partit sur-le-champ en poste du quartier-général d'Armentières, et arriva le 15 au camp d'Arleux, alors occupé par environ seize mille hommes, sous les ordres dû général Ransonnet. Il tira de ce corps d'armée les troupes nécessaires pour remplacer les garnisons de Cambrai et de Bouchain, et c'est à son activité qu'il convient d'attribuer la conservation de ces deux places importantes.

TOME III.

Page 120, *lignes* 29 et 30, *après ces mots*, les Anglais formèrent aussitôt le dessein d'en faire le siége, *ajoutez* la place était commandée par le général de brigade Casabianca. Cet officier, colonel du régiment de Berry en 1792, s'était distingué à l'affaire de Quiévrain (le 28 avril de cette même année), et avait soutenu avec vigueur le choc des Autrichiens, pendant que le reste de la colonne de Biron était en déroute. C'est sa conduite en cette occasion qui lui valut le grade de maréchal-de-camp. Pendant la campagne de la Savoie, il avait commandé l'avant-garde du général Montesquiou; et, dans l'expédition qui eut lieu l'année suivante en Sardaigne, il s'était trouvé chargé du commandement des troupes de débarquement.

Page 122, *ligne* 2, *après ces mots* en restant avec des ennemis, *ajoutez* le comité de salut public, satisfait de la conduite du général Casabianca pendant le siége de Calvi, le nomma général de division.

Page 213, *ligne* 3, d'Agullana, *lisez* de la Gullana.

Page 226, *lignes* 3 et 26, las d'el roure, *lisez* la Senora d'el roure.

TOME IV.

Page 79, *ligne* 19, sur la rive droite de Bascara, *lisez* sur la droite du village de Bascara.

Id., *ligne* 39, droite, *lisez* gauche.

TOME V.

Page 13, *ligne* 30 *et dans la suite de l'article*, *lisez* la Lahn, *au lieu de* la Sieg.

TOME VI.

Page 27, *ligne* 17, Pfotz, *lisez* Portz.

Id., *ligne* 30, Gottasheim, *lisez* Gottesheim.

Page 28, *ligne* 6, Lohman, *lisez* Lohmar.

Id., *lignes* 12 *et* 13, Kerath ellès ou rencontrèrent, etc., *lisez* Ukerath, où elles rencontrèrent.

Page 30, *ligne* 28, Schonelberg, *lisez* Schonberg.

Page 34, *ligne* 18, dès le 6 juin, *lisez* dès le 5.

Page 42, *ligne* 9, Stainbach, *lisez* Saynbach.

Page 48, *ligne* 16, jusqu'à la Rehect, *lisez* jusqu'au hameau de la Rehutte.

Page 49, *ligne* 13, la Rehect, *lisez* la Rehute.

Page 53, *ligne* 19, à la route, *lisez* redoute.

Page 54, *ligne* 32, villes frontières, *lisez* forestières.

Page 55, *ligne dernière*, de la Remch, *lisez* de Renchen.

Page 128, *ligne* 2, Loffeneau, *lisez* Oppenau.

Page 177, *ligne* 16, Friedberg, *lisez* Freylingen.

Page 178, *ligne* 1, Friedberg, *lisez* Freylingen.

Page 179, *ligne* 18, la Lahn, *lisez* la Dill.

Page 183, *ligne* 6, entre les deux rivières, *lisez* sur les deux rives.

Id., *ligne* 20, de ce dernier village, *lisez* de cette dernière ville.

Page 201, *ligne* 8 *du sommaire*, Kamlaho, *lisez* Kamlach.

Id., *ligne* 10, *au lieu des mots* Lamberg et Salzbach, *lisez* Bamberg et Sulzbach.

Page 218, *lignes* 29 *et* 30, en passant par les quatre fermes Peterzell, etc., *lisez* dans la contrée dite des vingt-quatre fermes, les villages de Peterzell, Winzlar et Aichwald, et la petite ville de Schramberg.

Page 220, *ligne* 10, à Simonswald dans la vallée d'Enfer, etc., *lisez* à Simonswald, et ses avant-postes dans les vallées d'Enfer et de Saint-Pierre.

Id., *ligne* 19, Lenoberg, *lisez* Leonberg.

Page 233, *ligne* 4, Brentin, *lisez* Brentino.

Page 242. *Nous devons rectifier le passage qui commence par ces mots :* Cependant Bonaparte avait suspendu sur-le-champ de ses fonctions, etc.

Un ordre du jour, échappé au général en chef dans un moment d'humeur, ne justifie point le jugement sévère qu'on a porté sur la conduite du général Valette.

Suspendu de ses fonctions et compromis aux yeux de toute l'armée, ce général se rendit à Paris, où il sollicita d'être traduit devant un conseil de guerre. Le directoire s'y refusa, et, peu de temps après, le réintégra dans son grade, et le renvoya en Italie. Il y fut accueilli par Bonaparte comme un homme envers lequel on a commis une injustice qu'on veut réparer. Toutefois, la réparation officielle se borna à mettre à l'ordre de l'armée que le général Valette avait repris ses fonctions. On conçoit que le général en chef ne voulut pas se donner ostensiblement le tort d'avoir été trop prompt dans sa détermination à l'égard d'un officier que ses troupes avaient forcé d'évacuer Castiglione contre sa propre volonté.

Le général Valette recouvra toute la confiance de Bonaparte depuis cette fâcheuse aventure, et ne cessa d'être employé que lorsque ses infirmités le contraignirent à demander sa retraite. Il fut nommé commandant de la légion d'honneur à la création de cet ordre.

TOME VII.

Page 43, *ligne dernière*, Monte-Malara, *lisez* Monte-Molara.

Page 51, *lignes* 20 *et* 30, Desaix, *lisez* Dessaix.

Page 77, *ligne* 26, Mezanos, *lisez* Mezaros.

Page 154, *ligne* 31, Dujarol, *lisez* Dujard.

Page 184, *ligne* 19, le général Beaumont, *lisez* le général Beaurcgard.

Page 189, *ligne* 11, et en revers, *lisez* à revers.

Page 192, *ligne* 3[illegible], le maréchal Masséna, *lisez* le général Masséna.

Page 196, *ligne* 5, nous avons dit, *lisez* on a vu.

Page 198, *ligne* 3, Poreil, *lisez* Porcil.

Page 204, *ligne* 21, Albando, *lisez* Albaredo.

Page 205, *à la note*, aujourd'hui lieutenant-général, *lisez* mort lieutenant-général.

Page 216, *ligne* 24, Khel, *lisez* Kehl.

Page 246, *ligne* 26, du village, *lisez* de la ville.

Page 271, *ligne* 12, Sein, *lisez* Lein.

Page 290, *ligne* 20, Zazam, *lisez* Zuzam.

Page 291, *ligne* 12, la perte de ce dernier village, *lisez* la perte de cette ville.

Id., *ligne* 26, frontières, *lisez* forestières.

Page 306, *lignes* 16, Pâlmerol, *lisez* Palmarol.

Page 315, *lignes* 3 *et* 4, l'avant-garde de Bernadotte poussa jusqu'à Nieder-Pomersfelden et Baunach, *lisez* les troupes légères de Bernadotte occupèrent Nieder-Pomersfelden, et le général Collaud poussa son avant-garde jusqu'à Doerfles et Baunach.

Page 318, *ligne* 14, Hallendorf, *lisez* Hallersdorf.

TOME VIII.

Page 24, *ligne* 5, de la pere, *lisez* de la perte.

Page 34, *ligne* 27, Trombalera, *lisez* Trombolaro.

Page 123, *lignes* 24 et 25, un escadron de hussards de Ferdinand fut chassé de Mider Acheren, *lisez* Ackeren, et poussé jusqu'à Buhl, *ajoutez la note suivante.*

« Le général Vandamme avait donné l'ordre au chef de brigade Roget, du treizième de dragons, de poursuivre l'ennemi, avec trois escadrons, sur la route d'Offemburg, et de diriger le quatrième sur la route de Rastadt. Le régiment autrichien d'Alton fut atteint au village de Grüsheim où il s'était arrêté pour couvrir la retraite des équipages d'une partie de l'armée. Le chef de brigade Roget n'hésita point à charger de suite ce régiment, le rompit, et l'enveloppa en entier; le colonel ennemi fit déposer les armes à sa troupe, et remit au vainqueur son épée et ses drapeaux. Après avoir dirigé ses prisonniers sur Strasbourg, le chef de brigade Roget continua son mouvement sur Offemburg, dont il se fit ouvrir les portes. Pendant le trajet de Grüsheim à Offemburg, et de cette ville à Gegenbach, le treizième de dragons prit neuf pièces de canon, quarante caissons, un grand nombre de voitures d'équipages et la chancellerie de l'armée autrichienne. Le nombre des prisonniers ennemis dans cette marche, y compris le régiment d'Alton, s'éleva à près de deux mille hommes.

Le général en chef Moreau, pour témoigner sa satisfaction au treizième de dragons, ordonna que le prix des chevaux, caissons et chariots d'équipages, serait payé par forme de gratification aux officiers, sous-officiers et soldats de ce régiment : ce qui reçut son exécution.

Page 220, *ligne* 9, levant les cieux au ciel, *lisez* les yeux au ciel.

Page 227, *ligne*, Trasteverim, *lisez* Transteverine.

TOME IX.

Page 9, à la liste des généraux de brigade qui se trouve en tête de cette page, *ajoutez* Belliard, Friant.

Page 60, *ligne* 4, ce qui paraîtra, *lisez* un fait qui paraîtra.

Page 64, *ligne* 18, Kmo-el-Scherif, *lisez* Komo-Scherif

Page 206, *ligne* 29, Coquet, *lisez* Coget.

Page 188, *ligne* 19, Fropinone, *lisez* Frosinone..

TOME X.

Page 291, *lignes* 6 et 7, après la tentative de ce général sur Zurzach et sur Eglisau, *lisez* après plusieurs mouvemens à ce dessein.

Page 291, *ligne* 29, Masséna prit la résolution de s'éloigner de la Limmat, *lisez* Masséna vint prendre une nouvelle position derrière la Glatt.

Page 337, *ligne* 9, Tanaro, *lisez* Panaro.

Page 341, *lignes* 25 et 26, Rotopedo, *lisez* Rottofreddo.

TOME XI.

Page 20, *ligne* 6, lac Mahdieh, *lisez* lac Mahadieh.

Page 26, *lignes* 4 et 13, même rectification.

Page 35, *ligne* 18, pour conduire, *ajoutez* et terminer

Page 36, *ligne* 23, Magni, *lisez* Magne.

Page 63, *lignes* 3 et 4, et de sa négligence, *remplacez* le point par ;

Page 144, *lignes* 12 et 16, Catauzaro, *lisez* Catanzaro

Appendice au siége d'Ancône, page 311 *et suivantes.*

N. B. Il s'est glissé dans la rédaction du précis de ce siége quelques erreurs, et nous avons à réparer plusieurs omissions qui ont été l'objet de réclamations fondées.

Le général de brigade Monnier n'avait pour garder et défendre les trois départemens romains du Tronto, du Musone et du Metauro, qu'une faible division de troupes franco-italiennes, composée ainsi qu'il suit :

Un bataillon (le troisième) de la huitième demi-brigade légère, sans sa compagnie de carabiniers	400 h.
Le deuxième bataillon de la seizième légère	600
Un bataillon incomplet de la cinquante-cinquième de ligne	300
Un détachement (ou dépôt) de la soixante-deuxième	250
Une très-faible demi-brigade cisalpine	500
Des débris de deux légions romaines	450
TOTAL	2,400 c.

Le général ajouta par la suite à ces 2,400 combattans, pendant le siége d'Ancône, une compagnie auxiliaire, une compagnie d'hussards volontaires et quelques escouades de canonniers ; le tout au nombre de 600 hommes environ.

C'est avec des moyens aussi insuffisans qu'il eut à combattre pendant plus de six mois deux mille Russes, Albanais et Esclavons, quarante mille insurgés ; enfin huit mille Autrichiens, Croates et Hongrois.

Pages 315 et 316, *ajoutez ce qui suit au paragraphe*, Monnier, voyant sa droite, etc. Ripatransone, San-Benedetto, Acqua Viva furent enlevées par les carabiniers de la seizième légère et un détachement de la quatrième légion romaine. Le chef de ce dernier corps, Dubarry, Blanc, capitaine de la vingt-septième légère, Mille, sous-lieutenant,

Matucci et Lamothe, sergens de la légion romaine, Philippeaux, sous-lieutenant de la seizième légère, se firent remarquer. Ascoli fut emportée le 2 juin. Ce furent les carabiniers de la seizième légère, conduits par leur capitaine Lecouturier, qui montèrent seuls à l'assaut. L'aide-de-camp Girard n'entra dans la place avec le général Monnier que lorsque les carabiniers de la seizième en ouvrirent l'une des portes par l'intérieur. Le lieutenant de carabiniers Munant fut fait capitaine sur le champ de bataille, pour être monté le premier sur la muraille d'Ascoli. Les braves de la seizième légère, et surtout la compagnie de carabiniers se conduisirent en cette occasion comme ils l'avaient déjà fait dans toutes les circonstances glorieuses où ce corps s'était trouvé depuis le commencement de la guerre.

Pages 316 et 317, *ajoutez au paragraphe* vainqueurs sur ce point, etc., la note suivante.

Lorsque les insurgés, conduits par Lahoz, s'étaient emparés de Pesaro, il s'y trouvait un détachement de grenadiers cisalpins; quelques habitans, d'accord avec l'ennemi, l'introduisirent pendant la nuit par une petite porte inconnue à la garnison, et qui, se trouvant dans les fossés, avait été couverte par une maçonnerie. La garde de la place d'armes fut surprise, mais se battit pourtant avec un grand courage, et repoussa d'abord les assaillans. Le reste de la garnison, étonné d'entendre la fusillade dans les rues, sortit précipitamment de ses logemens, et se battit corps à corps, un contre trente, jusqu'à ce que, forcé par le nombre, cette poignée de braves effectua sa retraite sur Fano. Dans cette circonstance, un Italien, M. Billi, vice-consul de France, chez lequel deux Français étaient venus chercher un asile, se conduisit avec une très-grande magnanimité. Les insurgés, furieux de la résistance et de la perte qu'ils avaient éprouvées, avertis que deux Français étaient cachés chez

M. Billi, fouillèrent sa maison ; ne trouvant pas leurs victimes, ils le firent mettre à genoux et menacèrent de le fusiller s'il ne livrait pas à l'instant les deux réfugiés. Le consul persista à dire qu'il n'avait aucun étranger dans sa maison. En effet, pendant ce débat, les deux Français venaient de s'échapper presque miraculeusement, et gagnaient le bord de la mer.

Quand le général Monnier voulut reprendre Pesaro, M. Dulong, l'un des deux Français dont nous venons de parler, alors employé du consulat-général d'Ancône, et sergent de la compagnie auxiliaire, s'offrit pour faire le service de cannonier (tous ceux que le général avait amenés avec sa colonne ayant été tués ou blessés). Sa conduite, en cette circonstance, lui valut d'être nommé sur le champ de bataille sous-lieutenant de la compagnie des hussards volontaires. Les chefs de bataillon Magnen et Boudin, le sous-lieutenant Deschamps s'étaient également distingués dans cette attaque infructueuse de Pesaro.

Page 320, après le premier paragraphe de cette page il faut ajouter les détails suivans :

Le 25 juin, le général Monnier, continuant d'attaquer les insurgés, arriva devant le défilé de Fourlo [1]. L'avant-garde fut repoussée et les tirailleurs ramenés assez vivement; les insurgés occupaient ce poste avec des forces nombreuses, et firent échouer plusieurs autres tentatives renouvelées avec une grande intrépidité. Renoncer à ce passage, rétrograder, c'était tout perdre ; car l'arrière-garde de la colonne française se trouvait alors attaquée par une forte colonne ennemie. Le sous-lieutenant des hussards volontaires, Dulong, proposa au général Pino d'essayer une dernière charge à fond sur le

[1] C'est un rocher creusé par Annibal pour ouvrir un passage à son armée ; sa profondeur est d'environ soixante mètres, sur six de hauteur.

défilé, pendant que des tirailleurs amuseraient l'ennemi, qui, posté sur les rochers à droite et à gauche, en défendait les approches. Le général Pino ayant pris les ordres du général Monnier, la charge fut exécutée. Rien ne put résister au choc de ce petit nombre de hussards volontaires conduits par le général Pino et le sous-lieutenant Dulong; le passage fut forcé, et l'ennemi mis en déroute avec une perte considérable [1].

Le lendemain, le général Monnier fit enlever d'assaut la ville de Fabriano, malgré la vive résistance de la garnison qui s'y trouvait. Le chef de bataillon Fontanelli (aujourd'hui lieutenant-général au service d'Autriche) fut blessé; le capitaine cisalpin Rossier, le sous-lieutenant Deschamps, le sergent-major Castan, les chasseurs Capelan et Grosset se distinguèrent particulièrement dans cette affaire. Après la prise de Fabriano, les insurgés furent poursuivis l'épée dans les reins jusque dans les gorges de la Roussa, second défilé qui fut forcé avec la même intrépidité que celui de Fourlo.

Le 4 juillet, une colonne composée des bataillons de la seizième légère, d'un détachement de la huitième, de la brigade cisalpine et de la troisième légion romaine, partit de Loretto et de Recanati, dont le chef de bataillon Pontavice s'était emparé le 24 juin : ces troupes marchèrent sur Macerata. Le général Monnier, précédé d'un petit parc d'artillerie, et suivi de quelque cavalerie, arriva le lendemain sous les murs de la même ville. Les dispositions avaient déjà été prises pour faire un siége prompt et rapide. Les pièces furent mises de suite en batterie. Des obus incendièrent plusieurs maisons, et les murs offrirent bientôt une brèche praticable. Le deuxième bataillon de la seizième légère, formé en colonne serrée, les carabiniers en tête, monta le premier à l'assaut.

[1] Le sous-lieutenant Dulong fut nommé lieutenant après cette brillante affaire.

Le lieutenant Sigalas y fut tué. La ville fut prise, et un grand nombre d'insurgés, combattant avec la rage du désespoir, se firent massacrer dans les rues et sur les places publiques. Le chef de bataillon Boudin, l'aide-de-camp Demoly, le capitaine Lecouturier, le capitaine des dragons romains Schiassetti, le capitaine Lange et le chasseur Scicoti furent honorablement cités dans les rapports officiels. Le lieutenant Dulong, à la tête de cinquante hussards, poursuivit la garnison dans sa retraite, et prit les équipages du commandant des insurgés, Vanni, avec sa femme et sa fille. Celles-ci furent respectées par les soins du brave officier français.

Pages 320 *et* 321, *ajoutez ce qui suit aux détails de la reprise de Fano :*

Las de brûler la ville, Monnier avait ordonné qu'on abattît les portes et qu'on ouvrît la brèche. Le général Pino, les capitaines Chevalier et Zenardi, suivis des carabiniers et des autres compagnies de la seizième demi-brigade, franchissent les fossés, montent à la brèche, s'élancent sur les remparts, et traversent la ville au milieu d'une grêle de balles. La ville est enlevée, l'ennemi cherche à effectuer sa retraite par mer, mais les hussards et les dragons romains, commandés par Palombini, excités par l'aide-de-camp Demoly, se portent, sous un feu terrible venant des vaisseaux ennemis, sur le port, et coupent toute retraite aux fuyards. Le général Lucotte s'avance au pas de charge vers la porte de Pesaro, et ferme le passage aux cavaliers ennemis qui se sauvaient par la grande route. Deux cent soixante hommes tués, cinquante prisonniers, tous Esclavons, dont le commandant désarmé et pris en mer par le lieutenant de hussards Dulong[1]; le

[1] Ce fait est assez remarquable pour que nous en consignions ici les détails. Le lieutenant Dulong avait chargé l'ennemi jusque dans la mer; le commandant des Esclavons et celui de la marine étaient dans une barque avec une cinquan-

commandant de la marine, le chef de l'artillerie, huit pièces de canon et une grande quantité d'armes : tels furent les résultats de la reprise de Fano, sans compter une grande quantité d'insurgés, qui se noyèrent, et dont la plage était couverte. Le général Pino, à la tête de la cavalerie, poursuivit l'ennemi pendant quatre milles, et sabra encore bon nombre de fuyards. Les huitième et seizième demi-brigades légères, la compagnie auxiliaire, le chef de brigade Allix, les chefs de bataillon Boblique et Magnen, le capitaine Chevalier, l'aide-de-camp Gravier, les lieutenans cisalpins Decocquel et Banco, le sergent Janot, furent cités honorablement dans les rapports officiels.

Page 324, *ligne* 25, avait pour commandant le général Gazan, *lisez* le chef de bataillon Gazan.

Le général Monnier ordonna la création d'une compagnie de partisans pris dans les troupes de la garnison. Cette compagnie, composée de deux cents et quelques hommes de choix, eut pour commandant Lecouturier, capitaine des carabiniers de la seizième légère, promu à ce grade en récompense de plusieurs actions d'éclat. La valeur et l'audace de ce corps d'élite lui valurent par la suite le nom de *Colonne infernale*. Sa mission était de garder les avant postes extérieurs, et de faire le plus de mal possible à l'ennemi.

Page 326, *lignes* 31 *et* 32, le chef de brigade Chavanet et le capitaine Espanet, aide-de-camp du général Pino, *lisez* le lieutenant de la seizième légère Chavonet et l'aide-de-camp Espanet.

taine de soldats, qui, avec les crosses de leurs fusils, poussaient au large. Dulong met pied à terre; armé de son sabre et d'un pistolet, et, entrant dans l'eau jusqu'à la ceinture, il s'approche de la barque, ajuste le commandant esclavon, et le somme de se rendre; ce que celui-ci fait aussitôt, en remettant son épée et sa bourse entre les mains de l'audacieux lieutenant. Aucun soldat ne chercha à se défendre, et Dulong conduisit ses prisonniers au général Monnier.

Page 328, *ligne* 6, au général Gazan, *lisez* au chef de bataillon Gazan.

Page 330, *ligne* 2, que conduisait Monnier en personne, *lisez* commandée par le capitaine des partisans Lecouturier, sous la direction du général Monnier.

Page 335, *ajoutez au premier paragraphe* : le chef de l'état-major cita encore avec de grands éloges les chefs de bataillon Lecouturier, Boudin, Madier; les capitaines de la seizième demi-brigade légère, Dunoguès (tué), Delage, Médon; les lieutenans Witz, Legras, Lesage et Wonalin (tous de la seizième); le lieutenant Malpey, de la huitième; le sous-lieutenant Casaubon, de la cinquante-cinquième; les lieutenans romains Belamour et Bouillé; les sergens Bremont, Lasale, Segriste, Fournier, Loyau, Blancard et Maille; les caporaux Desolé, Leguin et Spada; les chasseurs Launey, Sernon, Daralon, Mereau, Heller et Ramicau.

Page 340, *ligne* 30, *après ces mots* dont nous citerons les articles suivans, *ajoutez* débattus entre MM. le général Lucotte, le consul français Mangourit, le chef d'état-major Girard, le chef de bataillon Lecouturier, tous commissaires nommés à cet effet par le général Monnier; et le général-major Schall, chargé des pouvoirs du général Frœlich.

TOME XII.

Page 12, *lignes* 7 *et* 8, la confiance du gouvernement, *lisez* la confiance du peuple français.

Page 43, *ligne* 18, ne se portait plus qu'avec répugnance, *effacez* plus.

Page 121, *ligne* 13, et le considérant comme l'assurance de l'impunité, *lisez* et considérant sa mort comme une assurance d'impunité.

Page 194, *ligne* 10, l'adjudant-général Gauthier, *lisez* Gauthrain.

Page 196, *lignes* 14 *et* 15, l'adjudant-général Gauthier, qui, malgré sa blessure, n'avait point quitté le champ de bataille, *lisez* Gauthrain, *et effacez* qui, malgré sa blessure, etc., *jusqu'à ces mots* se jetèrent vainement, etc.

Idem, *ligne* 27, l'adjudant-général Gauthier, *lisez* Gauthrain.

TOME XIV.

Page 45, *lignes* 21 *et suivantes*, le 16 mars, etc., *jusqu'à l'alinéa suivant* sur ces entrefaites, etc., *lisez* le 11 mars, les Anglais attaquèrent le fort d'Aboukir, par terre et par mer, avec trente-six bouches à feu, dont vingt-un mortiers et obusiers. Le chef de bataillon du génie Vinache, après avoir fait tout ce qu'il était possible de faire pour conserver le plus long-temps possible un poste aussi important, se vit dans la nécessité de capituler le 18, c'est-à-dire au bout de sept jours complets de bombardement non interrompu, qui, sur une surface très-resserrée et sans abri, avait facilement et bien promptement anéanti tous les moyens de défense. La garnison d'Aboukir n'était composée que de cent quarante-quatre hommes. Il n'y avait sur le front de terre que quatre pièces; savoir, deux du calibre de 24, et deux de 8, les seules qui aient pu servir pour la défense du fort. Avec des ressources aussi faibles, la résistance du commandant Vinache ne pouvait pas être plus prolongée; sa conduite, en cette circonstance, fut à l'abri de tout reproche.

TOME XV.

Page 11, *après le premier paragraphe*, *lisez* le corps d'armée du lieutenant-général Mortier était composé de deux divisions d'infanterie, chacune de quatre régimens, sous les ordres des généraux Montrichard et Schilmer; d'une division

de cavalerie commandée par le général Nansouty. Le général Drouet était à la tête de l'avant-garde, et le général Dulauloy commandait l'artillerie. L'effectif total était de treize mille et quelques cents hommes d'infanterie, deux mille chevaux et vingt-cinq bouches à feu. L'armée hanovrienne était forte de treize régimens d'infanterie et onze de cavalerie, présentant un effectif de dix-huit mille hommes et de quatre mille huit cents chevaux.

Pages 93, *lignes* 2 *et* 3 *de la note*, c'est ce qu'il est permis de conjecturer d'un passage, *lisez* c'est ce qu'il est permis de conjecturer d'après un passage, etc.

Page 261, *ligne* 19, *après ces mots* qui venait d'être forcé à faire un mouvement rétrograde, *ajoutez la note suivante :*

Le quinzième régiment léger, alors commandé par le chef de bataillon Dulong, fit des prodiges de valeur dans cette circonstance. Accablé par une nouvelle colonne de six mille Russes, qui venaient de reprendre le village de Sokolnitz, il parvint à se dégager. Les lieutenans Deschamps et Brondès, porte-aigles de ce régiment, disputèrent leurs enseignes, avec une bravoure incroyable, contre plus de trente grenadiers russes qui voulaient s'en emparer, et les conservèrent. Deschamps, doué d'une force extraordinaire, avait assommé plusieurs de ses adversaires avec l'aigle qu'il tenait entre ses mains. Dans son mouvement rétrograde, le régiment marchait avec trop de précipitation pour se reformer et arrêter les progrès de l'ennemi, lorsque le commandant Dulong, saisissant l'aigle du deuxième bataillon, s'écrie tout à coup : « Soldats ! je m'arrête ici; voyons si vous abandonnerez votre étendard et votre chef ! » Cette noble apostrophe arrêta une partie des fuyards. Le deuxième bataillon fit face en tête, et fut bientôt imité par le premier : les Russes furent contenus, et bientôt après repoussés.

Page 265, *lignes* 24, 25 *et* 26, elle avait avec elle la division de dragons du général Boursier, alors commandée par le général Margaron, *lisez* elle avait avec elle une brigade de dragons que commandait le général Boyer, etc.

Page 267, *ligne* 27, les lieutenans Buzot, etc., *lisez* Bureaux de Pusy, etc.

TOME XVI.

Page 242, *ligne* 27, le colonel Lafond-Blaniac, *lisez* le colonel Lafond, *et effacez à la note ces mots* lieutenant-général.

Page 374, *ligne* 25, les colonnes du prince de Ponte-Corvo se mirent en marche le 6, eto.

N. B. Voici sur l'attaque et la prise de Lubeck, de nouveaux détails qui ne nous sont point parvenus en temps utile, pour rectifier d'abord plusieurs erreurs commises dans la relation de cette affaire importante.

1806. 6 novembre. *Attaque et prise de Lubeck.* — Le corps d'armée du maréchal prince de Ponte-Corvo prit les armes à quatre heures du matin, et quitta sa position de Schonberg pour s'avancer vers Lubeck. La première division de ce corps (celle du général Drouet) marchait en tête. Après avoir enlevé, chemin faisant, un convoi ennemi, cette division atteignit le village de Schlukup sur la Trave, et s'y empara de plusieurs bateaux. Le général Drouet fit mine de vouloir traverser la rivière; mais les Prussiens opposèrent un feu soutenu, et se montrèrent en force sur l'autre rive. Pendant cette démonstration, les autres corps d'armée arrivèrent, et le prince de Ponte-Corvo fit ses dispositions pour attaquer Lubeck. La division Drouet; le vingt-septième léger, en colonne par demi-bataillon, tenait la droite; le quatre-vingt-quatorzième et le quatre-vingt-quinzième, en colonne par bataillon, le

centre et la gauche. Les compagnies de voltigeurs engagèrent le combat en tirailleurs.

Le terrain compris entre la Trave et la Wacknit, à l'extrémité duquel se trouve la presqu'île de Lubeck, est inégal, marécageux et coupé de fossés, ce qui dérangea un peu l'ensemble de la marche et la ralentit. Les postes prussiens tirèrent sur le premier peloton qu'ils aperçurent; mais ils furent bientôt repoussés, ainsi que quelques pièces mises en batterie sur un mamelon, à une demi-lieue de la ville. L'ennemi se replia sur la porte du Nord, dite *Burg-Thor;* celle-ci fut emportée à la suite d'une action vive et meurtrière; elle fermait la langue de terre très-étroite qui joint Lubeck au reste de la presqu'île. A gauche et en avant était un corps-de-garde entouré extérieurement de palissades très-espacées, ou, pour mieux dire, d'une grille en bois destinée plutôt à l'ornement qu'à la défense : ce poste était garni d'infanterie; le terrain s'élargit en avant, mais il est borné à l'ouest par le cours de la Trave, au nord par un bois qui traverse un beau chemin qui va de Lubeck au village d'Israelsdorf. La partie comprise entre cette route et la Trave, est une petite plaine fort unie. Trois bataillons ennemis s'y trouvaient rangés en bataille avec leurs canons, ayant la porte de Burg à leur droite, la Trave à leur gauche; au-delà de cette rivière, et en arrière, un bastion garni de seize pièces de canon. La rive gauche de la Drave, défendue par ce bastion, l'était encore par de l'infanterie ennemie qui s'y présentait déployée, et dont les feux balayaient toutes les approches de la porte de Burg. A l'est du chemin d'Israelsdorf, le terrain par lequel arrivait la division Drouet, est resserré au nord par des bois marécageux, au sud par la Wacknit, qui coule dans les fossés de Lubeck. Tout ce terrain était sous les feux croisés de l'ennemi.

Le vingt-septième léger s'avança, à la faveur des bois, jus-

qu'à l'entrée de la petite plaine, entre l'allée d'Israelsdorf et la Trave ; mais là il fut foudroyé et arrêté un moment par la mitraille des seize pièces du bastion et les feux de l'infanterie placée à gauche de la porte. Le chef de bataillon d'Herbez-Latour, les officiers de la compagnie de carabiniers du premier bataillon et toute la tête de la colonne qui débouchait du bois, furent renversés et mis hors de combat. Le vingt-septième fut obligé de se replier et d'appuyer un peu à droite. Les trois compagnies de voltigeurs du quatre-vingt-quatorzième, qui marchaient à sa hauteur sur la gauche, s'avancèrent sans tirer, partie en traversant les marais et les jardins, partie en suivant la route qui longe la Wacknit, sous le feu le plus vif de mitraille et de mousqueterie, jusqu'à l'allée d'Israelsdorf ; là, les voltigeurs commencèrent leur feu et se rassemblèrent à moins de quarante pas de l'ennemi ; bien que les arbres les couvrissent un peu, ils furent, en un moment, criblés de boulets et de mitraille. Cependant, malgré le mouvement rétrograde du vingt-septième, et ces décharges meurtrières, les braves voltigeurs du quatre-vingt-quatorzième se maintinrent dans l'allée d'Israelsdorf. Le capitaine Cabaret, de la deuxième compagnie, marchait à la tête de sa troupe : il reçoit deux biscayens qui lui fracassent la main droite et jettent son sabre à dix pas en arrière ; il se retourne pour le ramasser, charge sur les pièces ennemies avec ses voltigeurs, et les force à reculer.

Dès que le quatre-vingt-quatorzième fut arrivé sur le terrain, la plus grande partie des feux du bastion fut dirigée sur ses colonnes ; mais le régiment continua d'avancer malgré l'inégalité du terrain et la mort que le canon ennemi semait dans les rangs. Les marais, les fossés sont franchis sous le feu le plus terrible. Les voltigeurs, ranimés par ce renfort, s'élancent de nouveau sur les trois pièces de canon en batterie devant la porte de Burg. Le vingt-septième revient lui-même

à la charge et tombe sur la gauche des bataillons prussiens. Le quatre-vingt-quatorzième poursuit son attaque; la troupe ennemie est taillée en pièces, la porte est abandonnée; le premier bataillon du quatre-vingt-quatorzième s'y précipite et brise la grille; le lieutenant de voltigeurs Janin[1], franchit le premier cet obstacle. Tout ce qui se présente pour défendre l'entrée de la ville est tué. Les pièces de canon sont prises.

Toutes les rues de Lubeck étaient garnies de pelotons ennemis, que l'on fut obligé d'attaquer et d'égorger l'un après l'autre. Le combat dura ainsi plus de trois heures dans la ville, jusqu'à ce que la tête de la division Drouet parvint à la porte du sud, appelée *Muhl-Thor;* cette porte se compose de deux tours, intérieure et extérieure. Dans l'épaisseur de la première, qui est carrée, est un portail fermé par une porte ferrée et à guichet; au-delà se trouve une avenue d'environ cent pas, qui se prolonge par un pont sur le canal; le côté gauche de cette chaussée est couvert par un mur et à son extrémité par un corps-de-garde. Après celui-ci se trouve la seconde tour, à cheval sur la courtine de deux bastions qui font la principale défense extérieure de cette porte; elle est percée d'un portail comme la précédente, et au-dessus de fenêtres, de créneaux et de meurtrières qui donnent dans un autre corps-de-garde, dont l'entrée est sur le rempart; on y monte à droite et à gauche par deux passages étroits; enfin, au-delà de cette seconde tour est encore un pont, une petite place d'armes, un corps-de-garde : le tout enfermé par des palissades, ou plutôt une grille en bois comme la porte de Burg.

Quelques pelotons de voltigeurs du quatre-vingt-quatorzième avaient poursuivi les Prussiens jusque dans l'in-

[1] Aujourd'hui colonel d'état-major en non activité.

tervalle des deux tours dont nous venons de parler ; mais le capitaine Razout et le lieutenant Janin ne se trouvant point assez en force pour se maintenir contre leurs adversaires, jugèrent convenable de ramener leurs soldats dans l'intérieur en prenant la précaution de faire garder le passage de la première tour par quelques hommes. Dans ce mouvement rétrograde, ayant rencontré une colonne de la division Rivaud, commandée par le général Pacthod, les voltigeurs du quatre-vingt-quatorzième revinrent avec cette troupe pour tenter un dernier effort contre les Prussiens qui tenaient encore à la porte de Mulh ou de Trawemund.

La colonne française fut reçue en cet endroit par un feu très-nourri d'artillerie et de mousqueterie, tant sur son flanc droit, qui était découvert, que sur son front, par les fenêtres, les créneaux et les meurtrières du corps-de-garde ; elle perdit beaucoup de monde sans cependant ralentir sa marche, et s'avança jusqu'au pied du rempart ; mais tout ce qui se présentait à l'entrée des deux passages était mis hors de combat. Le capitaine Razout s'élança un des premiers dans celui de gauche et fut frappé d'un coup mortel. Le général Pacthod faisait des efforts incroyables pour emporter ce poste meurtrier, et avait déjà vu une partie de sa troupe hors de combat, lorsque le feu de l'ennemi se ralentit tout-à-coup ; un coup de canon, suivi de plusieurs autres, fit connaître que la porte de Trawemund était en ce moment attaquée à l'extérieur ; le courage de la colonne française se ranima ; elle franchit enfin les deux passages, et fondit sur les Prussiens à la baïonnette ; les premiers qui furent atteints perdirent la vie ; les autres mirent bas les armes. Peu d'instant après, le prince Murat et le maréchal Soult se présentèrent à la porte, à la tête du sixième léger, et entrèrent dans la ville.

Cette action fut le dernier événement de la prise de Lu-

beck. Dans l'intervalle, le reste de la division Drouet et les autres régimens du premier corps avaient achevé d'occuper la ville, et s'étaient emparés du formidable bastion de la rive de la Drave.

Appendice à la campagne de 1806 en Italie.

Le traité de Presbourg n'était point encore signé, lorsque les coalisés voulant tenter une diversion utile au succès de leurs armes en Italie, ourdirent par leurs agens une conspiration en Piémont et dans les Etats de Parme et de Plaisance, à l'effet de soustraire ces contrées au joug des Français, et de placer l'armée de Masséna entre les Autrichiens et un corps formidable d'insurgés.

Le moment était favorable; les troupes françaises étaient sur les frontières des états héréditaires, dans le Tyrol, en Carniole et en Carinthie, et presque toute l'Italie septentrionale jusqu'au Pô, était dégarnie de forces; mais les Parmesans, en se déclarant les premiers, et avant que les autres états fussent en mesure, firent échouer le plan concerté. Quelques arrestations faites à propos en Piémont, intimidèrent les conspirateurs, et bientôt ils renoncèrent entièrement à leur dessein, en apprenant la défaite des Parmesans.

Ceux-ci avaient, en effet, pris les armes et s'étaient emparés d'un convoi d'artillerie, de fusils et de munitions qui se rendait à l'armée. On évaluait le nombre des insurgés à dix mille; l'insurrection commençait même à gagner le Piémont. Plusieurs villages des environs de Voghera avaient sonné le tocsin et s'étaient rassemblés. Alexandrie se trouvait sans défense; cette ville, ouverte alors de toutes parts, renfermait des magasins précieux pour l'armée. Le général qui y commandait, n'avait sous ses ordres que quelques vétérans qui suffisaient à peine pour la police intérieure; mais le dé-

partement était administré par un préfet doué de beaucoup de talent, d'activité, et d'un caractère qui lui avait concilié l'estime et la confiance des habitans : c'était M. Dauchy, conseiller-d'état, délégué extraordinaire de l'empereur Napoléon au-delà des Alpes.

Un inspecteur des douanes françaises en Piémont, M. Dubois-Aymé, ancien ingénieur de l'armée d'Egypte, se trouvait alors en tournée à Alexandrie; il y apprit la nouvelle de l'insurrection et l'embarras où se trouvait le préfet pour sauver la ville d'Alexandrie et les approvisionnemens importans qu'elle renfermait, en armes et en munitions de bouche; il se présenta chez M. Dauchy pour lui offrir ses services; il lui fit observer qu'une multitude non encore organisée, pouvait être facilement intimidée par une démarche prompte et vigoureuse; qu'il valait mieux marcher à elle avec une poignée d'hommes résolus, que de l'attendre timidement avec un nombre plus considérable; que d'ailleurs, Alexandrie, sans troupes de ligne, n'était point susceptible d'être défendue régulièrement, et que les hommes dévoués, à la tête desquels lui, Dubois-Aymé, offrait de se mettre, insuffisans sans doute pour défendre Alexandrie en y restant, seraient d'une grande utilité en se portant audacieusement en avant; parce que les insurgés pourraient les regarder comme la tête d'une colonne formidable, et reculer devant eux.

Cette proposition fut agréée par le préfet, et M. Dubois-Aymé partit le soir même pour Voghera avec quarante hommes armés qu'il avait réunis; il écrivit, avant de quitter Alexandrie, aux différentes brigades de son inspection pour leur apprendre qu'il marchait contre les insurgés; il ne demandait au directeur que la moitié des préposés, et annonçait ne vouloir que des hommes de bonne volonté. Tous les proposés des douanes, la plupart anciens militaires, auraient voulu marcher; il fallut même que les

chefs employassent leur autorité pour en retenir une partie à leur poste, afin de ne pas dégarnir entièrement la ligne des douanes. Ces hommes, parmi lesquels on comptait environ trente cavaliers, rejoignirent successivement M. Dubois, faisant double étape par jour, et même plus. Leur passage successif par petits détachemens fit croire aux habitans qu'ils étaient plus nombreux, et suivis, sans doute, de forces imposantes.

Le préfet de Gênes, celui du Tanaro, et plusieurs sous-préfets s'étaient réunis à Voghera pour combiner leurs moyens de défense; ils venaient de recevoir une dépêche d'un capitaine de gendarmerie piémontais, posté à Monte-Alto avec quatre-vingts gendarmes et deux cents préposés des douanes de la direction de Voghera, qui les prévenait que les insurgés parmesans se disposaient à attaquer son poste au point du jour, et qu'il serait forcé de se retirer sur Voghera s'il ne recevait de suite du renfort. M. Dubois-Aymé arriva sur ces entrefaites, et sans donner à ses quarante hommes le temps de prendre quelque repos, il se dirigea sur-le-champ vers Monte-Alto, où il arriva le lendemain à six heures du matin; il reconnut bientôt que l'audace des insurgés était due à la timidité du capitaine piémontais, qui, en se tenant inactif à son poste, privait ses soldats de tout l'avantage qu'une troupe manœuvrière a sur un rassemblement désordonné. L'inspecteur des douanes proposa au capitaine de gendarmerie de se porter en avant, de concert, pour ne pas laisser à l'ennemi le temps de savoir si des renforts plus ou moins considérables étaient arrivés. L'officier piémontais s'étant refusé à cette invitation, l'inspecteur lui dit qu'il allait marcher sans lui. Les deux cents douaniers de la direction de Voghera, commandés par M. le sous-inspecteur Adine, se mirent sous les ordres de M. Dubois-Aymé qui se rendit le soir même à Casteggio, où il avait donné rendez-vous aux brigades des douanes du Piémont. Sa troupe se trouva alors de quatre

cents hommes ; il en détacha cinquante pour garder quelques défilés qui couvraient Voghera et assuraient ses communications, et avec le reste il se porta en avant. Partout les rassemblemens d'insurgés se dissipèrent devant sa colonne ; il reprit sur eux plusieurs postes dont ils s'étaient emparés ; les communications avec Parme et Plaisance furent rétablies. Toute la population étant ainsi rentrée dans l'ordre, et quelques troupes de ligne ayant eu le temps d'arriver sur le théâtre de l'insurrection, M. Dubois-Aymé put retourner à Alexandrie avec les volontaires qu'il commandait.

N. B. Les journaux du temps se turent sur cette insurrection, parce que Napoléon ne voulut pas faire connaître à la France et à l'Europe qu'il existait des partisans nombreux de l'Autriche dans les provinces d'Italie nouvellement réunies à l'empire.

TOME XVII.

Page 4, ligne 17.

Appendice à la campagne de 1806 en Dalmatie [1].

A la fin de janvier 1806, le général de division Molitor reçut de Napoléon l'ordre d'aller prendre possession de la Dalmatie avec trois régimens.

Ce général se trouvait alors à Udine, et sa division, qui venait de faire la campagne de 1805 en Italie, était répartie dans le Frioul. Elle se composait des cinquième, vingt-troisième et soixante-dix-neuvième régimens de ligne, que le général Molitor réunit aussitôt pour les diriger sur Trieste, où ils arrivèrent du 3 au 4 février. L'empereur français avait sans doute pensé que l'occupation de la Dalmatie s'effectue-

[1] *Extrait des Mémoires manuscrits du lieutenant-général comte M***.*

raît aussi facilement que celle des autres provinces ex-vénitiennes, puisque les troupes mises en marche pour faire un trajet de cent quatre-ving-dix lieues à travers les montagnes et dans un pays qui leur était inconnu, n'avaient avec elles ni état-major, ni commissaire des guerres, employés, payeur, ni argent, ni d'autres munitions de guerre enfin que celles contenues dans les gibernes des soldats. D'un autre côté, leur passage n'était rien moins qu'assuré; la communication par mer était interceptée par une escadre russe croisant dans l'Adriatique; pour arriver par terre, il fallait traverser la Croatie autrichienne, et le traité de Presburg n'avait rien stipulé à cet égard. Le général Molitor crut donc devoir négocier ce passage avec le gouverneur de Fiume; il ne l'obtint qu'après beaucoup de difficultés, et sous des conditions assez embarrassantes. La première était de payer comptant, dans tous les lieux d'étape, les vivres et fournitures de troupes; la seconde, à laquelle le général français se refusa, était qu'il ne passerait pas d'autres troupes que les trois régimens désignés plus haut. Le général Molitor fit à Trieste un emprunt de cinquante mille francs en son nom; il précéda la marche de ses régimens, en assurant, par des marchés en argent, toutes les fournitures, tant dans la Croatie, où les dépenses furent acquittées sur-le-champ, que sur tous les points de la Dalmatie, où les troupes devaient passer ou stationner, de manière à n'avoir rien à demander aux habitans d'un pays généralement pauvre, dont il importait de gagner la confiance et l'attachement.

Les Français furent en effet reçus partout à bras ouverts, et malgré la présence des autorités autrichiennes qui les attendaient, et les préventions peu favorables dont elles auraient voulu faire précéder l'arrivée des troupes d'occupation. Le lieutenant-général autrichien baron de Brady, commandant en chef les forces de terre et de mer, et gouverneur général

civil et militaire des provinces de Dalmatie et d'Albanie, attendait à Zara le général Molitor. Il y présidait le conseil de gouvernement, où se décidaient les affaires d'administration intérieure. D'après les ordres du prince vice-roi d'Italie, le général Molitor fut investi des mêmes attributions; il profita du temps que sa division traversait la Croatie, pour régler les différens services du militaire et du civil, et pour faire remplir, par des nationaux, les vacances que laissait dans les tribunaux, les finances et l'administration, le départ des fonctionnaires autrichiens. Il imprima aux affaires une marche plus simple, plus facile, et telle qu'elles ne pussent souffrir des soins qu'il avait à donner presque exclusivement aux opérations militaires. Il prit avec lui un conseiller du gouvernement pour la correspondance civile, et rejoignit la tête des troupes à leur entrée dans la province. Celles-ci occupèrent successivement les places maritimes, les îles principales et les forts sur la frontière de Bosnie. Les Turcs du littoral ayant montré quelques inquiétudes à l'arrivée des Français, le général Molitor écrivit à leurs pachas, qui lui répondirent amicalement, et il entretint avec eux des relations de bon voisinage.

Malgré la rigueur de la saison et la difficulté des communications, les troupes avaient fait une telle diligence, qu'elles étaient parvenues à l'extrémité méridionale de la Dalmatie, près de la Narenta, du 26 au 28 février, ayant fait cent soixante-dix lieues de France en vingt-huit jours, passant par Trieste, Fiume, Segna, Gospich, Zara, Sebenico et Spalato. Le général Molitor était à peine arrivé à Sebenico, que les soupçons que lui avaient fait naître les difficultés du gouverneur du Fiume sur les intentions du cabinet autrichien, se convertirent en probabilités, et bientôt après en certitude.

D'après le traité de Presburg, l'Autriche devait remettre

à la France toutes les places de la Dalmatie et des Bouches du Cattaro, dans un état de défense convenable, et surtout y laisser les munitions; au lieu de remplir cet article exprès et important, les commandans autrichiens dans toutes les places, îles et forts (Zara excepté), exportèrent et vendirent à vil prix, avant l'arrivée du général Molitor, jusqu'au dernier grain de poudre; en même temps que les Russes, avec lesquels ils paraissaient être d'intelligence, couvraient de leur escadre les parages de la province, et menaçaient tous les points accessibles. Les troupes françaises se trouvaient, par le fait, à une distance immense de toute espèce de secours, et attirées, pour ainsi dire, contre la foi des traités, dans un horrible piége. Fort heureusement le général Molitor, à son passage à Trieste, avait eu la précaution d'y faire embarquer secrètement des munitions, qui arrivèrent en temps utile. Il informa le prince vice-roi de toutes ces circonstances par des courriers extraordinaires, et il fit les mêmes communications à l'ambassadeur de Napoléon à Vienne.

Le cabinet de Vienne rejeta tout sur les sous-ordres, et protesta de sa loyauté; mais bientôt après, comme les troupes françaises s'approchaient des états de Raguse, les troupes autrichiennes remirent aux Russes les Bouches du Cattaro, et ces derniers en prirent possession aussi tranquillement que si cette forteresse et ses dépendances leur eussent été cédées par un traité authentique.

Toutefois, les officiers du régiment autrichien de Thurn, en garnison à Cattaro, crurent leur honneur compromis par cette violation manifeste d'un traité si récent, et délibérèrent pour s'y opposer. Alors le marquis Ghislieri, commissaire plénipotentiaire autrichien, qui s'était rendu sur les lieux, employa tous les moyens de persuasion pour les apaiser; il écrivit même à ceux qui pouvaient avoir le plus d'influence

pour les assurer que tout se passait par ordre du gouvernement autrichien. Ces officiers n'en furent que plus indignés; plusieurs d'entre eux donnèrent leur démission, et vinrent communiquer au général Molitor la lettre en original du marquis Ghislieri. A la vue de cette pièce, que le général transmit à l'ambassadeur français à Vienne, le ministère de François II fut très-embarrassé; l'empereur disgracia, pour la forme, M. Ghislieri, qui avait eu l'impudence de dire tout haut que cette disgrâce serait une comédie qu'il jouerait avec le ministre comte Stadion. Dans le même temps, la cour de Vienne envoya, également pour la forme, un corps d'armée en Dalmatie, pour reprendre et remettre aux Français les Bouches du Cattaro. Ce corps d'armée, commandé par le général de Bellegarde, arriva dans le mois de juin, se confina dans une île de la Dalmatie, et n'en bougea.

Le vice-roi d'Italie, à qui le général Molitor rendit compte de sa position, lui prescrivit de s'arrêter devant le territoire de Raguse, de ne commencer aucune hostilité, et d'attendre que les Autrichiens lui remissent les Bouches du Cattaro, comme ils s'y étaient engagés par le traité de Presburg. Ce prince fit ensuite passer en Dalmatie un régiment, de l'artillerie, des approvisionnemens, de l'argent et une flottille. Ces secours, qui arrivèrent successivement, et non sans rencontrer beaucoup d'obstacles, donnèrent au général Molitor les moyens de mettre en état de défense respectable les places de la Dalmatie, et de s'opposer aux entreprises des Russes.

Ceux-ci, dont les vues sur les îles de la mer Ionienne remontaient à une époque déjà éloignée, cherchaient à établir des intelligences avec les Grecs et sur le continent de la Dalmatie. Ils avaient depuis quelque temps sous leur protection, et alors pour ainsi dire sous leurs drapeaux, les Monténégrins, peuplade féroce et à demi sauvage, que l'espoir du pillage et la position formidable des montagnes qu'ils habi-

tent, appelaient et maintenaient sous les armes, et qui depuis long-temps avaient secoué le joug de la domination ottomane. Ces barbares, de la religion grecque, étaient commandés par leur évêque, homme qui n'était pas sans instruction et sans un certain esprit d'intrigue : il était décoré de plusieurs ordres de Russie, et pensionné par cette puissance, ainsi que plusieurs autres personnages marquans de cette tribu, entre autres un boucher, qui avait un brevet de lieutenant-général.

Les intelligences que les Russes tentèrent de pratiquer en Dalmatie échouèrent toutes, grâce à la discipline des troupes françaises, et aux mesures que le général Molitor prit pour ménager les habitans, dont l'affection et le dévouement devenaient de jour en jour plus remarquables. L'escadre russe, chargée de troupes de débarquement, n'osant rien hasarder sur les côtes dalmates, pour appuyer les intrigues de son gouvernement, dirigea alors ses entreprises sur les îles.

Le 10 avril, un vaisseau de ligne, deux bricks, trois chebecks, une tartane, avec huit bâtimens de transport, attaquèrent l'île de Cursola, où le général Molitor n'avait pu placer que deux cents hommes du quatre-vingt-unième régiment, commandés par le chef de bataillon Dugiet, et des munitions en proportion avec l'approvisionnement général de la province. Ce détachement se défendit, pendant trois jours consécutifs, avec une valeur et une constance admirables; et, après avoir repoussé trois fois les troupes de débarquement, fortes de douze cents hommes, leur en avoir tué le quart; après avoir fait brûler jusqu'à la dernière cartouche, le commandant Dugiet parvint a se retirer la nuit, avec sa petite troupe, dans des barques, et à gagner les côtes de Lezina et de Spalato. L'occupation momentanée de Cursola ne doit être attribuée qu'au manque de munitions, occasioné par la conduite déloyale des Autrichiens.

L'île de Lezina, par sa position, son étendue et son port, est l'île la plus importante de la Dalmatie; les Russes voulaient s'en emparer à tout prix : elle était gardée par un bataillon du vingt-troisième régiment et un détachement du quatre-vingt-unième. Le 29 avril, le vaisseau *Asia*, de 74, commandée par l'amiral Bieilly, se présenta dans la rade de Lezina avec les deux bricks et les autres bâtimens de guerre et de transport, qui avaient servi à l'expédition de Cursola. Le vaisseau russe dirigea d'abord sur la ville le feu de toutes ses batteries; il le continua pendant les deux journées suivantes, et tenta plusieurs débarquemens qui furent repoussés. Dans la nuit du premier au 2 mai, les Russes réussirent à établir une batterie sur l'écueil qui est à l'entrée du port; et, sous la protection de ce feu et de celui des bâtimens de l'escadre, ils mirent à terre trois cents hommes d'élite, qui s'avancèrent audacieusement sur la ville; mais, dans le même temps, le capitaine Hudoux, du vingt-troisième régiment, officier d'une valeur brillante, sortit à la tête de deux compagnies de grenadiers et de voltigeurs, tourna la colonne ennemie, l'attaqua à la baïonnette, en tua la plus grande partie, et fit le reste prisonnier, dont trois officiers; pas un homme ne put regagner les chaloupes. Cet échec irrita au dernier point l'amiral russe, qui redoubla le feu de sa batterie du rocher et de ses bâtimens, pendant les journées des 3, 4, 5 et 6; les Français déployèrent la même fermeté dans leur résistance.

Cependant le général Molitor attendait alors et depuis longtemps, avec une grande impatience, un convoi d'artillerie et de munitions, expédié de Venise par mer, et qui était arrêté par les vents contraires. Ce convoi arriva enfin, et le général le dirigea aussitôt sur le port de Socolitza, situé au revers oriental de l'île de Lezina. Quatre bricks et chebecks ennemis tentèrent de l'intercepter; mais ils furent attaqués et chassés

par quatre bâtimens de la flottille italienne, envoyée par le vice-roi, et que commandait le capitaine de frégate Stalimini.

Bientôt le convoi fut débarqué; deux pièces de canon furent traînées à bras par les habitans, qui gravirent une montagne escarpée. Le 7 au matin, ces deux pièces commencèrent à tirer sur le vaisseau russe, qui n'eut que le temps de couper ses cables, et de prendre le large avec tous les autres bâtimens; une partie des cables et des embarcations fut abandonnée, et resta au pouvoir des Français. La défense de Lezina fut remarquable par la belle contenance et l'intrépidité de la garnison française. Le général Molitor cita particulièrement les capitaines Hudoux et Guyard, le lieutenant Duchesne, le sergent Poislane et le grenadier Charreau. Les habitans de Lezina, leur clergé en tête, malgré le feu de l'ennemi, dirigé spécialement sur leurs maisons, secondèrent généreusement les efforts des troupes, et prouvèrent combien les Français réussissent à se faire aimer, quand, au courage qui leur est naturel, ils allient la bonne discipline et les bons procédés envers leurs hôtes.

Pendant que ces événemens se passaient à Lezina, le général Molitor fit faire une diversion sur l'île de Cursola, qui fut reprise sans grands efforts. L'officier russe qui y commandait et quelques soldats furent faits prisonniers.

Malgré les pertes et la retraite de l'escadre russe, l'amiral Bieilly ne pouvait se décider à renoncer à Lezina. Il expédia des ordres à tous les bâtimens de guerre de sa nation répandus dans l'Adriatique, à Corfou, à Cattaro, devant Trieste, de venir le renforcer. Ces ordres, envoyés en double expédition, furent tous interceptés par la flottille italienne, et restèrent sans exécution.

Sur ces entrefaites, Napoléon fit ordonner au général Molitor de distraire une partie de ses troupes pour former une colonne, dont le général Lauriston vint prendre le comman-

dement, et avec laquelle il entra dans les états de Raguse sur la fin du mois de mai.

Arrivé à Raguse le 26 mai, le général Lauriston y fut presque aussitôt attaqué par les Monténégrins, soutenus d'un détachement de troupes russes. Il se maintint long-temps et avec succès sur le territoire de Canali, arma et approvisionna la place confiée à sa garde, et se prépara, avec une grande activité, à y faire une résistance vigoureuse et opiniâtre. Le vieux Raguse fut occupé (ainsi qu'on l'a vu au XVIIe volume, page 5) par deux compagnies du cinquième régiment de ligne et quatre pièces de canon, sous le commandement du capitaine Serrant, qui s'y défendit avec une grande distinction.

La supériorité du nombre de ses adversaires et les pertes successives qu'essuya la division Lauriston, forcèrent ce général à se renfermer tout-à-fait dans Raguse, non sans combattre encore glorieusement; il y fut aussitôt bloqué par terre et par mer et ensuite assiégé. Trois mille Russes de bonnes troupes, débarqués avec de l'artillerie, formèrent le corps de siége, établirent des batteries sur le Mont-Saint-Georges qui domine la ville, et la bombardèrent. Dix à douze mille Monténégrins, formant le corps d'observation et défendant les approches, occupaient une position très-forte en avant du village de Bergate. Depuis le commencement des hostilités ces barbares s'étaient livrés à tous les excès qui les caractérisent, dévastant et incendiant les campagnes des états de Raguse, torturant et massacrant les habitans, coupant les têtes des blessés français qui tombaient en leur pouvoir. Leur évêque s'était proclamé prince de Canali; les Russes lui avaient promis la souveraineté de Raguse, et il avait promis à son tour, à ses montagnards, les richesses et les têtes des habitans de la ville et de la garnison française. La terreur et le désespoir régnaient parmi les Ragusais; la position du

général Lauriston était éminemment critique, et il fallait toute son énergie, toute sa fermeté pour que sa troupe pût résister à tant d'efforts de tout genre dirigés contre elle.

Cependant Napoléon, informé des premiers détails de cette campagne difficile, et sachant qu'après avoir distrait de son petit corps d'armée les troupes données au général Lauriston, le général Molitor n'était plus en mesure d'aller dégager le premier : Napoléon, disons-nous, donna l'ordre au général Marmont, qui était alors dans le Frioul, de marcher avec son corps d'armée (septième de la grande armée d'Allemagne) au secours de Raguse; mais ce renfort était encore bien éloigné et ne pouvait pas arriver à temps; les Russes pressaient le siége, redoublaient le bombardement, et le général Lauriston allait être réduit à la dernière extrémité.

Le général Molitor était à Zara, à quatre-vingt-cinq lieues de Raguse, lorsqu'il reçut la nouvelle de la détresse où se trouvaient le gouverneur et la garnison de cette place; il ne vit plus dès lors que l'honneur des armes françaises, menacé d'être compromis, et quoiqu'il n'eût ni ordre, ni assez de monde pour agir, il résolut de tenter, avec les faibles moyens qui lui restaient, de soustraire à la plus affreuse catastrophe, la garnison et les malheureux habitans de Raguse. Il ne put réunir que les trois bataillons du soixante-dix-neuvième et des détachemens de différens corps[1] formant ensemble seize cents soixante-dix hommes; il les porta d'abord à marches forcées, et en partie par mer, sur Stagno, où ils arrivèrent le 3 juillet, n'ayant d'autres provisions que des cartouches et du biscuit charrié à dos de mulet. Cette colonne avait à parcourir des chemins pratiqués dans des rochers à pic d'une difficulté extraordinaire, par une chaleur

[1] Deux compagnies de grenadiers et deux de voltigeurs du quatre-vingt-unième régiment, quatre-vingt chasseurs de la légion d'Orient, et deux cent Morlaques venus du canton de Narenta.

excessive. Le petit corps autrichien, dont nous avons parlé plus haut, était alors stationné dans le district de Sabioncello ; il pouvait et devait même se réunir aux Français pour marcher à l'ennemi ; le général Molitor en fit la proposition au général de Bellegarde, qui l'éluda comme on s'y attendait.

Après avoir fait toutes les dispositions que la prudence lui suggérait pour soutenir la confiance de ses troupes et pour en imposer à l'ennemi sur la réalité de leur force, le général Molitor partit de Stagno le 4, et calcula sa marche de manière à passer, de nuit, les défilés battus par le canon des croisières russes vers Slano. Afin de mieux tromper encore les regards intéressés sur le nombre de ses soldats, le général français divisa sa petite colonne en avant-garde, corps de bataille, réserve, arrière-garde et flanqueurs ; elle paraissait en effet considérable en défilant dans ce pays de montagnes. Elle marcha dans cet ordre toute la journée et une partie de la nuit, et arriva le lendemain 5, vers le soir, dans la rade de Malfi, à une marche de Raguse.

Le général Molitor savait que les Monténégrins n'étaient point à dédaigner comme tirailleurs, au milieu des rochers qui leur étaient familiers et qui bordent toute cette côte, et il résolut de ne faire combattre sa troupe qu'à l'arme blanche. En approchant de Malfi, les Français virent leurs adversaires s'avancer vers eux avec une grande résolution. Le général ordonna aussitôt au colonel du soixante-dix-neuvième régiment, Godard, de les faire attaquer par une de ses compagnies de grenadiers : celle-ci, sans s'étonner du nombre, courut sur les Monténégrins à la baïonnette et les culbuta complétement. Beaucoup furent tués ou jetés à la mer ; le reste prit la fuite. Les grenadiers ne perdirent pas un homme dans ce premier engagement qui fut d'un heureux augure pour les opérations du lendemain.

Le 6, après une marche pénible à travers les rochers, la colonne française arriva en présence de l'armée des Monténégrins, forte de dix mille hommes; elle occupait, en avant de Bergate, une position concentrée et presque inexpugnable; la droite appuyée à l'Adriatique et protégée par les vaisseaux russes; la gauche au canal d'Ombla, couvert de chaloupes canonnières; et le centre défendu en première ligne par un pic très-élevé. Le fort de Zlarine formait une seconde ligne de défense. La quantité de drapeaux de diverses couleurs qui distinguent les bourgades du Montenegro, permettait de distinguer parfaitement leur ordre de bataille; leur réserve était placée devant le fort de Zlarine; et le gros de l'armée, au lieu d'occuper le sommet du pic, était rangé en bataille sur six lignes parallèles et sur le revers qui borde la pointe du canal d'Ombla. Le général Molitor se hâta de profiter de ces mauvaises dispositions, et se porta rapidement avec son avant-garde, commandée par le colonel Minal [1], au sommet du pic sans tirer un seul coup de fusil. Maîtres de cette position, les Français tournèrent et abordèrent au pas de charge la droite des Monténégrins. L'attaque fut si impétueuse, que ceux-ci eurent à peine le temps de faire leur première décharge, et se mirent en déroute complète en jetant des cris effroyables. On en tua un grand nombre, et tout ce qui échappa ne dut son salut qu'à la protection des vaisseaux russes. Le général Molitor fit occuper la position du pic, le village de Bergate et le fort de Zlarine, pour assurer sa gauche, et il s'avança, sans s'arrêter, vers le mont Saint-Georges, qui commande Raguse, et où étaient placées les batteries russes qui bombardaient la ville. Les trois mille Mos-

[1] Cet officier, ex-chef de bataillon dans la garde impériale, venait d'arriver de France pour prendre le commandement du vingt-troisième régiment, alors bloqué dans Raguse.

covites formant le corps de siége, rangés en bataille sur la montagne, firent d'abord mine de vouloir marcher en avant; mais, voyant que les Monténégrins, au lieu de se rallier à eux, se dispersaient dans les montagnes, et que l'avant-garde française se présentait en bon ordre, ils se débandèrent, prirent la fuite, et s'embarquèrent sous la protection de leur escadre; ils abandonnèrent ainsi leur camp, leurs bagages et toute leur artillerie de siége. La terreur fut telle parmi les Monténégrins, que tout ce qui restait de cette horde sauvage ne reparut plus; l'escadre russe disparut également. La vivacité de l'attaque des Français leur valut de n'avoir que cinq voltigeurs du soixante-dix-neuvième régiment de blessés, et un grenadier du quatre-vingt-unième mort de soif et de fatigue dans les rochers.

Il était sept heures du soir quand les Français purent apercevoir les clochers de Raguse, dont la garnison et les habitans ignoraient encore ce qui venait de se passer, tant avait été forte la canonnade de terre et de mer des assiégeans, pour empêcher que la ville n'entendît le bruit de l'attaque du général Molitor.

Ainsi fut délivrée Raguse, après avoir soutenu vingt jours de siége, dont treize de bombardement. Il serait difficile de décrire les transports que firent éclater toutes les classes de la population de cette ville, qui venait de passer si subitement des angoisses les plus affreuses à la joie d'une délivrance inattendue. Les femmes se précipitaient sur les armes des soldats, et les baisaient avec l'expression du respect et de l'admiration. Une poignée de Français intrépides venaient de se couvrir d'une gloire immortelle dans cette journée; ils avaient traversé, avec la célérité du chamois, un pays que les Monténégrins avaient souillé de cruautés inouies; ils n'avaient rencontré que des cadavres décapités et des restes fumans d'hommes livrés aux flammes; ils n'ignoraient pas qu'ils allaient

combattre sur un terrain et avec un ennemi qui ne leur laissaient aucun espoir de salut, s'ils venaient à être blessés ou prisonniers; ils connaissaient le nombre de leurs implacables adversaires, et cependant ils s'étaient battus, non-seulement avec une fermeté héroïque, mais encore dans un ordre admirable. La victoire n'avait pas été un seul instant incertaine, malgré les difficultés extrêmes du sol et la chaleur excessive. Toutes les attaques furent soutenues par des réserves, dont la marche et l'ensemble ne contribuèrent pas peu au succès. Officiers et soldats, tous avaient rivalisé de valeur, et beaucoup méritaient une mention particulière. Aussi le général Molitor s'empressa-t-il de signaler au gouvernement le général de brigade Delzons, l'adjudant-commandant Montfalcon, les colonels Godard, Minal, Bonté; les capitaines Bataille, aide-de-camp du prince Eugène, vice-roi d'Italie; Balthazard, aide-de-camp du général Molitor; Bazin, Hurel, Nicolas (du soixante-dix-neuvième); les sous-lieutenans Gagnères, Pister, l'Enfant; les sergens Chalard, Porcheron et Sainte-Barbe. Dans les troupes auxiliaires (chasseurs d'Orient et Morlaques), le général cita encore honorablement le colonel Gabriel, le chef de bataillon Hatagli, le capitaine Krian, le lieutenant Jamatrachi et le sergent Raymondi [1].

Le 8 juillet, le général Molitor, laissant au général Lauriston plus de la moitié de sa colonne, se remit en marche

[1] Le *Moniteur* du 29 juillet 1806, en rendant compte de cet événement, publia les éloges et les récompenses que Napoléon accorda à tous ces braves. Les récompenses eussent été complètes, si ce journal officiel eût fait connaître l'extrême disproportion du nombre des vainqueurs avec celui des vaincus; mais, au lieu de 1670 hommes, il est dit que bon nombre de troupes furent réunies à Stagno, ce qui affaiblit sensiblement le mérite de l'expédition. La politique voulait sans doute alors que l'on crût les Français plus nombreux; et les libérateurs de Raguse, sans se plaindre de cette supercherie, firent le sacrifice de leur amour-propre.

avec le surplus pour retourner en Dalmatie. Dans toutes les villes qu'il traversa, la victoire de Raguse fut célébrée par des fêtes et des rejouissances publiques; et les Français purent se convaincre que l'affection des Dalmates pour eux avait autant de part dans ces démonstrations, que la haine qu'ils portaient aux Monténégrins. Les Autrichiens en furent confondus, et ils ne le dissimulèrent point.

Quelque temps après cette brillante expédition, le général Marmont arriva en Dalmatie avec son corps d'armée. Alors toute l'autorité, qui jusque-là avait été concentrée entre les mains du général Molitor, fut partagée; le gouvernement civil fut remis à un administrateur général, qui trouva toutes les affaires au courant, les caisses intactes, avec des économies, et une population animée du meilleur esprit. Le général Marmont prit le commandement en chef du militaire, et le général Molitor retourna en Italie, d'où il marcha ensuite avec une nouvelle division sur la Poméranie suédoise.

Page 59, *ligne* 23, le troisième corps (celui du maréchal Soult, *lisez* celui du maréchal Davoust.

Ibid., *ligne* 24, le quatrième (Davoust), *lisez* maréchal Soult.

Page 61, *ligne* 15, le quarante-cinquième et le cinquante-cinquième, *lisez* les deux régimens, etc.

Ibid., *ligne* 17, derrière les régimens, *lisez* derrière ceux.

Page 64, *ligne* 24, de la division Legrand, *lisez* de la division Leval.

Ibid., *ligne* 31, *après ces mots* et les rues jonchées de cadavres, *lisez comme note :*

La brigade du général Raymond-Viviez était composée des quatrième et vingt-huitième régimens de ligne. Ces deux corps se battirent avec une valeur bien remarquable, principalement le vingt-huitième, qui eut près de sept cents

hommes tués ou blessés, dont trente-trois officiers. Napoléon, dans une revue qu'il passa peu de temps après, dit à ce même régiment qu'il avait éminemment contribué, par sa belle conduite dans le cimetière d'Eylau, au succès de la bataille.

Page 299, *lignes* 5 *et* 6, *après ces mots* il fit en conséquence embarquer tous les soldats anglais sur la frégate *la Volontaire*, *lisez comme note :*

Cette frégate, commandée par le capitaine Bretel, devait, d'après ses instructions, éviter toute espèce de croisière ennemie. Il était convenu que la division Willaumez croiserait elle-même dix-huit heures dans les parages des Canaries, et ferait route ensuite, à petite voile, pour rallier *la Volontaire* à dix lieues à l'O. de l'île de Fer; mais, le lendemain de sa séparation, la division fut contrainte de prendre chasse devant une escadre ennemie supérieure en forces, ce qui l'éloigna du point de rendez-vous, où la frégate l'attendit vainement pendant vingt-quatre heures.

Le capitaine Bretel fit route alors, le 4 mars 1806, pour la baie de la Table (au Cap de Bonne-Espérance, où il avait ordre de relâcher). En terrissant, il fut chassé par un vaisseau et une frégate ennemie. Ces forces, qui l'approchèrent jusqu'à la portée du canon, l'empêchèrent d'envoyer un canot à terre, ce qui lui aurait fait connaître que le Cap était au pouvoir des Anglais depuis vingt jours. Cependant les bâtimens de guerre et les forts de la place avaient arboré les couleurs hollandaises; le capitaine dut croire qu'il allait trouver dans le port du Cap un refuge sûr contre les poursuites de l'ennemi, et des moyens de ravitaillement dont il avait un pressant besoin.

La frégate entra dans la rade, et, gouvernant à peine, se trouva placée entre cinq bâtimens de guerre (dont trois vaisseaux et deux frégates), et à demi-portée de canon des forts. Tous arborèrent alors le pavillon anglais, et le vaisseau com-

mandant commença son feu sur *la Volontaire*. Le capitaine Bretel, surpris de se trouver au milieu d'ennemis, voyant l'impossibilité de résister, et pour éviter un carnage inutile, fit amener son pavillon.

TOME XVIII.

Page 15, lisez comme note à la fin du premier alinéa :
Nous devons une partie des documens qui nous ont servi pour la narration des campagnes de 1806, 1807 et 1808, dans le royaume de Naples, et principalement dans les Calabres, à M. Deboisrozé, capitaine au corps royal d'état-major, auteur d'un mémoire sur cette guerre, dont il a été témoin et l'un des acteurs, en sa qualité d'officier au premier régiment d'infanterie de ligne.

Page 24, ligne 7, le prince Massaredo, *lisez* Maserano.

Page 49, lignes 2 et 3 de la note, supprimez cette phrase le premier est mort, etc.

Page 94, ligne 30, après ces mots le capitaine de Forbin, de l'état-major du général Junot, *ajoutez* ainsi que le capitaine Peyre-Ferry, du quatre-vingt-sixième régiment, officier distingué par plusieurs autres actions remarquables dans cette campagne.

Page 230, ligne 4 du troisième alinéa, Cardaden, *lisez* Cardadeu.

Page 232, ligne 8, San-Felin, *lisez* Sant-Feliu.

Page 233, ligne 7, Matorell, *lisez* Martorell.

Ibid., ligne 27, le général Caldagnès, *lisez* Caldaquès.

Nouveaux details sur le combat de Sommo-Sierra, et rectification de la note qui se trouve au bas des pages 206 *et* 207.

L'infanterie du maréchal duc de Bellune s'avançait vers le Sommo-Sierra, entre deux contreforts qui se rapprochaient de plus en plus. Le feu des tirailleurs espagnols plongeait des crêtes de ces deux hauteurs sur la colonne française. Le Sommo-Sierra, dernier ressaut, roide et court de la montagne, commençait à quatre cents mètres de là. L'armée ennemie occupait ce plateau incliné; une saillie en avait dérobé la vue à Napoléon, qui s'était approché pour examiner cette position. La colonne du duc de Bellune se serrait en masse derrière cette saillie, prête à s'élancer dans la direction de la grande route; le maréchal attendait que le neuvième léger, les quatre-vingt-seizième et vingt-quatrième de ligne qui commençaient à gravir les hauteurs de droite et de gauche, en eussent atteint et suivi les crêtes, déposté les tirailleurs ennemis et attaqué de plein-pied la masse espagnole sur sa position principale.

Ce mouvement pouvait être exécuté dans l'espace d'une demi-heure; mais Napoléon, soit mépris des forces espagnoles, soit impatience, envoya l'escadron de chevau-légers polonais, de service auprès de sa personne, avec l'ordre de tout culbuter devant lui. L'empereur français était alors arrêté hors de la route au pied du versant gauche de l'espèce de vallée qui précède le Sommo-Sierra, et dans cette position il était exposé au feu des tirailleurs ennemis. C'était bien l'affaire des Polonais, comme gardes, d'éloigner le danger du souverain, et, comme troupe d'élite, de décider une affaire; mais toute action doit avoir son à-propos, dont on ne peut juger que de près, surtout dans les terrains coupés: le colonel Piré (de l'état-major du prince de Neuchâtel), qui

fut envoyé avec cet escadron de service, reconnut que la position était inabordable de front; il arrêta donc les Polonais qui avaient apperçu, comme lui, la difficulté, et il les mit à couvert derrière un rocher; puis il envoya un officier à Napoléon pour lui dire que la charge était impossible sur ce point.

A cette nouvelle, l'empereur, irrité, frappa sur le pommeau de sa selle, en s'écriant : « Impossible !....; il n'y a rien d'impossible à mes Polonais! ». Le général Wattier qui était auprès de lui, chercha à le calmer, en lui faisant observer « que l'infanterie du duc de Bellune, montant sur les flancs de la route, allait ébranler l'ennemi et attirer ses feux ; qu'alors on pourrait l'attaquer de front, et qu'il ne perdrait rien pour attendre. » Mais Napoléon continuait à s'agiter sur son cheval. « Impossible, articulait-il toujours avec l'accent de la colère, impossible! je ne connais pas ce mot-là. Quoi! ma garde arrêtée devant des Espagnols, devant des bandes de paysans armés ! » En ce moment, quelques balles sifflèrent très-près de lui; et, par un mouvement naturel, plusieurs officiers s'avancèrent pour l'en préserver; le major Philippe de Ségur était un de ces officiers. Napoléon l'ayant remarqué, lui dit : « Allez donc, Ségur, partez; prenez les Polonais ; faites-les prendre par les Espagnols, ou ramenez moi des prisonniers.»

Le major partit à l'instant; arrivé près de l'escadron polonais, il dit au chef d'escadron Kozietulski, que l'empereur lui ordonnait de charger sur-le-champ, et à fond ; mais le colonel Piré l'interrompit par ces mots : « c'est impossible; » le major répondit qu'on avait prévenu l'empereur, mais qu'il n'en croyait rien. « *Viens-y donc seul avec moi*, répliqua Piré, *et vois si le diable, tout fait au feu qu'il est, pourrait mordre dessus.* » Il avait raison ; douze mille Espagnols étaient placés sur cet amphitéâtre, de façon à ce qu'aucun

bataillon n'était masqué par l'autre. On ne pouvait les joindre qu'en colonne; il y avait sur ce seul point, pour l'escadron polonais, quarante mille coups de fusil et quarante coups de canon à recevoir par minute.

Cependant l'ordre était positif; le major de Ségur, fermant les yeux sur un péril certain, espéra que l'audace polonaise étonnerait l'ennemi; qu'il tirerait mal; qu'enfin, en se lançant sur lui tête baissée, et de toute l'impétuosité des chevaux, on aurait le temps d'arriver au milieu des canons et des bayonnettes, d'y mettre le désordre, et de décider l'affaire en cinq minutes; il dit donc au chef d'escadron Kozietulski : « Allons, commandant, l'empereur le veut, à nous l'honneur! Polonais, en avant! Vive l'empereur! ». L'escadron s'élance sans aucune hésitation; rien ne l'arrête : ni la vue de la montagne hérissée de bayonnettes, ni le feu meurtrier qui en jaillit à l'instant de toutes parts. Sur les quatre-vingt et quelques Polonais composant l'escadron, vingt à peine restent intacts; sur sept officiers, quatre sont tués, le commandant et les deux autres blessés; le major de Ségur, à quelques pas devant eux, atteint lui-même de plusieurs balles au moment qu'il joignait l'ennemi, se vit seul debout avec le lieutenant Rudowski; mais celui-ci, blessé à mort, tomba bientôt : c'était un guerrier de la plus belle stature, et d'une grande espérance. Les chevau-légers, l'élite des braves, jonchaient la route; l'escadron était anéanti, mais les Polonais en succombant avaient attiré tous les regards, tous les feux de l'ennemi [1]. C'est alors que le comte

[1] Braves Polonais! dignes compagnons de notre gloire et de nos malheurs! vous étiez nos frères, non-seulement par les armes, mais encore par le caractère, par une éclatante valeur, par cet héroïsme chevaleresque si généreux, si dévoué, et sans doute aussi par une commune origine; car chez vous nous avons retrouvé les mœurs, l'esprit, et jusqu'à la forme de gouvernement de ces Francs, les premiers fondateurs de notre royaume, et vos ancêtres comme les nôtres.

(*Mémoires manuscrits du général de S****.*)

Krasinski, leur chef, et le colonel Dautancourt, à la tête des autres escadrons du régiment, ralliant le très-petit nombre des hommes montés qui survivaient à la première charge, entamèrent la seconde, qui eut un succès si prodigieux; celle-ci fut appuyée par l'infanterie du duc de Bellune, qui venait d'atteindre, sur ces entrefaites, les sommets des parois latérales de la gorge.

N. B. On voit par ces détails, que le major Philippe de Ségur fut effectivement blessé, à la tête de l'escadron de service des chevau-légers polonais, qu'il ne commandait point, mais qu'il conduisait par ordre de Napoléon.

TOME XIX.

Appendice à la campagne de Portugal en 1809, par le corps d'armée aux ordres du maréchal Soult, duc de Dalmatie.

Page 5. L'armée principalement destinée à la seconde expédition de Portugal, sous les ordres du duc de Dalmatie, se composait de quatre divisions d'infanterie, de trois de cavalerie, et d'un personnel d'artillerie fort de 1130 hommes [1].

[1] En voici le tableau:

Le maréchal duc de Dalmatie, commandant en chef;
Le général de brigade Ricard, chef d'état-major-général;
Le général de division Dulauloy, commandant en chef l'artillerie;
Le colonel Garbé, commandant l'arme du génie;
Le commissaire-ordonnateur Lenoble, chef de l'administration.

Première division d'infanterie.

Le général Merle, commandant.
MM. Reynaud, Sarrut, Thomières, généraux de brigade.
Quatre régimens: 2e., 4e. légers; 15e., 36e. de ligne.

Force effective .... 5,920 hommes.

A l'exception du duc d'Abrantès (Junot) et du général Thiébault son chef d'état-major, tous les autres officiers-géné-

Deuxième division d'infanterie.

Le général Mermet, commandant.

MM. Jardon, Ferey, Lefebvre, généraux de brigade.

Six régimens : 31ᵉ. léger, 47ᵉ. et 122ᵉ. de ligne; 2ᵉ., 3ᵉ. et 4ᵉ. Suisses.

Force effective.................................... 4,800 hommes.

Troisième division d'infanterie.

Le général Delaborde, commandant.

MM. Foy, Arnaud, généraux de brigade.

Trois régimens : 17ᵉ. léger, 70ᵉ. et 86ᵉ. de ligne.

Force.................................... 3,950 hommes.

Quatrième division d'infanterie.

Le général Heudelet, commandant.

MM. Graindorge, Maransin, généraux de brigade.

Cinq régimens : 15ᵉ. et 32ᵉ. légers; 26ᵉ., 66ᵉ., 82ᵉ. de ligne; légions du midi et hanovrienne; voltigeurs des régimens de la garde de Paris : tous ces corps n'étaient que des détachemens ou des cadres, dont la force totale ne s'élevait pas à plus de.................................... 3,200 hommes.

CAVALERIE.

Première division de dragons.

Le général Lahoussaye, commandant.

MM. Marisy, Caulaincourt, généraux de brigade.

Régimens : 17ᵉ., 18ᵉ., 19ᵉ., 27ᵉ. dragons.

Force.................................... 1,900 chevaux.

Deuxième division de dragons.

Le général Lorges, commandant.

MM. Vialannes, Fournier, généraux de brigade.

Régimens : 13ᵉ. et 22ᵉ. dragons. (La brigade Fournier détachée au sixième corps.)

Force.................................... 1,000 chevaux.

Division de cavalerie légère.

Le général Franceschi, commandant.

M. Debelle, général de brigade.

Régimens : 1ᵉʳ. de hussards, 22ᵉ. de chasseurs, 8ᵉ. de dragons, chasseurs hanovriens.

Force.................................... 1,300 chevaux.

4.

raux, supérieurs et particuliers, sans troupes, du corps d'armée employé à la première expédition, furent mis à la disposition du maréchal Soult. Napoléon avait pensé que des officiers et des soldats qui avaient déjà fait la guerre dans ce pays difficile, seraient plus propres à la recommencer; mais il se trompa à l'égard de quelques-uns des généraux, comme on pourra le voir à la suite de ce récit supplémentaire; la première campagne ayant été marquée par des insurrections, des cruautés de la part des Portugais, et par la perte de la bataille de Vimeiro, l'empereur français aurait dû craindre, d'ailleurs, que l'esprit des corps qui avaient formé l'armée de Junot ne fût frappé de ces tristes résultats de son expédition, et que les soldats, par leurs récits exagérés, n'attaquassent le moral de leurs camarades du deuxième corps d'armée avec lequel ils allaient entreprendre une nouvelle campagne [1].

Page 6. Ce fut bien moins la difficulté de réunir les embarcations nécessaires (on s'en procura un nombre suffisant), que celle de la conduite et du transport des bateaux, qui fit renoncer au passage du Minho devant Tuy; l'armée dut remonter vers Orense, où il existe un pont sur le fleuve.

Dans cette marche de Tuy sur Orense, l'armée rencontra un rassemblement d'insurgés galliciens qui voulaient défendre l'approche de la petite ville de Ribadavia. Leur gauche s'appuyait au Minho; leur droite à une chaîne de montagnes arides et escarpées; leur centre était couvert par le village de Francelos, qu'ils occupaient en force, et en avant

[1] Par l'effet de la mesure dont nous venons de parler, les généraux de division Loison et Quesnel, le général de brigade Rouyère, plusieurs officiers d'état-major, et un grand nombre d'employés d'administration de la première armée de Portugal, se trouvèrent à la suite de l'état-major-général du duc de Dalmatie et de l'administration de la nouvelle armée.

duquel coule un ruisseau qui baigne le pied de la montagne, par où les colonnes françaises arrivaient.

Le maréchal ordonna au major Dulong, commandant un régiment provisoire, composé d'un bataillon de chacun des quinzième et trente-deuxième légers, et formant avant-garde, d'attaquer de front la ligne ennemie, tandis que la brigade du général Graindorge tournerait la droite, en passant le ruisseau qui descend à gauche du chemin de Melone, et longeant ensuite la montagne. Ce mouvement devait être soutenu par la brigade Maransin. Le major Dulong emporta d'abord le village de Francelos, et bientôt après Ribadavia, malgré la plus vive résistance que favorisait la construction des maisons et des jardins [1].

La route de Tuy à Ribadavia présente, dans sa plus grande partie, de grandes difficultés pour l'artillerie; elle est étroite, inégale, cahotante, et d'une pente rapide et dangereuse en plusieurs endroits. Cette considération détermina le maréchal à réduire, de concert avec les généraux d'artillerie Dulauloy et Bourgeat, le matériel d'artillerie qui devait suivre l'armée, à quatre pièces de 8, douze pièces de 4, quatre obusiers de six pouces, et un certain nombre de caissons renfermant trois mille gargousses, et cinquante mille cartouches d'infanterie; tout le reste, ainsi que le grand parc et les voitures d'équipages, dut rétrograder sur Tuy.

Le maréchal confia le commandement de cette dernière ville, qui devenait un point important, au général Lamartinière, officier d'une bravoure et d'un mérite éprouvés [2].

L'ennemi fut encore culbuté le lendemain du combat de Ribadavia, par les brigades Graindorge et Maransin et l'a-

[1] Cette affaire valut au major Dulong, de la part du maréchal, des témoignages particuliers de satisfaction.

[2] C'est par erreur qu'on a imprimé La Martillière, page 23 du XIX[e]. volume.

vant-garde que commandait le brave major Dulong, qui, avec quatre cents hommes, mit en fuite trois mille insurgés qui avaient voulu l'envelopper, et dont le chef lui fit la ridicule sommation de capituler.

Nouveaux détails sur le combat de Verin.

Page. 8. Le duc de Dalmatie, arrivé à Orense, mit l'armée en mouvement le 6, pour se porter sur les troupes du général Romana. L'avant-garde française, composée de la division de cavalerie légère, aux ordres du général Franceschi, qui se trouvait renforcée du régiment provisoire que commandait le major Dulong, atteignit l'arrière-garde espagnole au-delà de Verin, et la força de recevoir le combat qu'elle voulait éviter. Attaqué de front par l'infanterie du major Dulong, l'ennemi, mis en désordre, se retirait avec perte de cent tués et d'un pareil nombre de prisonniers, lorsqu'un mouvement fait sur sa droite par la cavalerie, le força de s'arrêter à un tertre élevé que couronnaient des rochers à pic, et autour duquel il essaya de se former en carré. Le général Franceschi désigna un côté à chacun de ses régimens, et ordonna une charge générale. Le vingt-deuxième de chasseurs entama le premier les rangs espagnols, puis le huitième de dragons; ainsi pressés par les régimens français, les bataillons ennemis furent taillés en pièces. Le major Dulong, arrivé sur ces entrefaites, au pas de course, avec une seule compagnie de voltigeurs, atteignit ceux qui cherchaient à s'échapper par les rochers. Douze cents Espagnols restèrent sur le champ de bataille; quatre cents furent faits prisonniers, et trois drapeaux tombèrent au pouvoir des vainqueurs.

Pendant que l'avant-garde française remportait cet avantage, la division Delaborde qui suivait la division Heudelet,

était aux prises avec un parti portugais : celui-ci, posté dans les montagnes de Razos-Y-Frios avait laissé passer l'avant-garde et la quatrième division (Heudelet); mais ses tirailleurs attaquèrent la troisième (Delaborde); ils furent bientôt repoussés, et l'on reconnut qu'ils appartenaient à un petit corps de trois mille Portugais en position près du village de Villatza, sur la droite de la route.

Le général Delaborde ordonna au général Foy de marcher sur cette troupe ennemie avec le dix-septième d'infanterie légère, et le fit appuyer par la brigade du général Arnaud. La position fut enlevée après une assez vive résistance. Les Portugais, mis en déroute, abandonnèrent deux pièces de canon qu'ils avaient avec eux; un escadron du dix-neuvième de dragons, envoyé pour poursuivre l'ennemi dans sa retraite, lui fit beaucoup de mal. Le général Foy suivit ce mouvement avec le dix-septième léger, et explora les bois et les rochers où les dragons ne pouvaient pas pénétrer.

Ces deux affaires furent glorieuses pour les troupes françaises. Les rapports citèrent nommément les colonels Defossey, Girardin; le major Dulong, le chef d'escadron Lameth, le capitaine Brossard, aide-de-camp du général Foy, le lieutenant Valuoni, le sous-lieutenant Marcognet, le caporal Coloms, et les voltigeurs Dalille, Demars et Dagny.

Les Portugais avaient fait trois lieues sur les terres d'Espagne pour venir attaquer l'armée française engagée avec le général Romana; et ce mouvement avait été concerté avec ce dernier pour faciliter sa retraite.

Page 13, *lignes* 10 *et* 14, le village de Linoso, *lisez* Lanhoso.

Ibid., *ligne* 20, le 30 mars, *lisez* le 20.

Page 19, après le premier alinéa, *ajoutez* les troupes françaises se conduisirent avec une grande distinction à la bataille d'Oporto. Les colonels Corsin et Cabanes, l'adjudant-

commandant Forestier y furent blessés. Le duc de Dalmatie fit l'éloge du talent des généraux Delaborde et Merle, des bonnes dispositions des généraux Mermet, Franceschi, La Houssaye et Lorge; de la conduite des généraux Sarriet, Arnaud, Reynaud, Lefebvre, Thomières, des colonels de la ligne, Brayer, Corsin, Cabanes, Denis, Berlier, Donnadieu, Lavigne; des colonels d'état-major, Hulot, Rémond, Barbot, Bourotte, Bondidier, Beuret; des majors Dauture et Vigent; des chefs de bataillon ou d'escadron, Brun-de-Villeret et Saint-Chamand, Desiré; des capitaines d'état-major, Chevillé, Choiseul, Le Caron, Pétiet, Ricard, Anthoine de Saint-Joseph, Ricard, Tholosé; des lieutenans Forestier et Lager.

Les lignes ennemies étaient garnies de quatre-vingt-dix-sept pièces d'artillerie, dont soixante-douze en bronze: vingt drapeaux, trois cents milliers de poudre, beaucoup de munitions confectionnées, des tentes dressées pour plus de cinquante mille hommes, trente bâtimens anglais, chargés de vin, furent également les trophées de la journée; il n'y eut que deux cent cinquante prisonniers de faits, parmi lesquels vingt-cinq Anglais, dont trois officiers nouvellement arrivés de Lisbonne.

Page 23, *ligne* 7, le général Lamartillière, *lisez* Lamartinière. *Ajoutez à la fin de cet alinéa* :

La colonne du général Heudelet eut souvent à combattre dans cette expédition; le major Dulong fut chargé de s'emparer de la ville et du pont de *Ponte Lima*. Les Portugais défendaient ce poste avec trois mille hommes de troupes de ligne et une nombreuse artillerie; le major avait à peine quinze cents combattans sous ses ordres. Ce fut lui qui s'embarqua sur le Minho, pour annoncer au général Lamartinière qu'il était débloqué.

Un corps de milices portugaises s'était présenté dès le 15

mars devant Tuy. Un curé vint en parlementaire remettre au général Lamartinière une lettre écrite par un abbé se disant général en chef de l'armée espagno-portugaise, par laquelle il sommait les Français de se rendre, sous peine d'être passés au fil de l'épée. Pour toute réponse, le général Lamartinière envoya quatre compagnies d'infanterie, sous les ordres du chef de bataillon Bayonne, à l'effet de disperser cette masse d'insurgés ; ce que cet officier fit avec autant d'intrépidité qne de bonheur. Le colonel d'Aboville, commandant le parc d'artillerie, disposa des batteries qui éteignirent le feu de la forteresse de Valença. Une nouvelle sortie acheva de dissiper ce qui restait de troupes ennemies sous les murs de Tuy. Le chef de bataillon Chapnzet se distingua particulièrement pendant le blocns de cette place, en faisant une incursion jusque sous les murs de Vigo, dont malheureusement la garnison française venait de se rendre aux Anglais, et qui eût été délivrée, si elle eût prolongé sa résistance de quelques jours.

Page 38 ; après le second alinéa, il faut ajouter ce qui suit :

Toutefois le maréchal ne se dissimulant point le danger de la position où se trouvait l'armée française, avait résolu de réunir ses troupes dans la province de Tra-los-Montes pour se couvrir du Duero et de la Tamaga. Le 9, l'ordre fut expédié au général Lorges de rallier sa division avec la garnison d'infanterie de Viana, et de se rendre à Amarante par Guimarens. Pour que cet ordre parvînt à sa destination, qu'il fût communiqué, et que les troupes de Viana, qui étaient les plus éloignées, pussent arriver à Amarante, l'état-major général calcula qu'il fallait cinq à six jours, c'est-à-dire, qu'elles arriveraient sur la Tamega du 14 au 15; ainsi il fallait occuper Oporto jusqu'à cette époque pour couvrir le mouvement du général Lorges.

Page 39, *entre le premier et deuxième alinéa*, *lisez :*

Le 11, le duc de Dalmatie chargea le colonel Garbé de préparer la rupture du pont, afin qu'elle eût lieu aussitôt que les divisions Franceschi et Mermet auraient passé sur la rive droite du Duero. Le général Dulauloi fut prévenu de l'incendie du pont; il devait faire partir pour Amarante autant de voitures qu'il le pourrait, faire sortir le parc d'artillerie d'Oporto, et arrêter au-delà du faubourg de Vallongo, route d'Amarante; toute l'artillerie qu'on ne pouvait pas emmener devait être mise hors de service. Les généraux Merle et Delaborde furent prévenus de la retraite des divisions d'avant-garde et de la rupture du pont; ils eurent ordre de tenir leurs régimens aux casernes, prêts à marcher.

Le général Quesnel, gouverneur d'Oporto, fut informé par l'état-major général, que les divisions qui étaient sur la rive gauche faisaient leur retraite sur la rive droite, et qu'aussitôt après le pont serait détruit. Il lui fut également prescrit de *faire amener sur la rive droite tous les bateaux qui étaient sur la rive gauche*, *et de les faire réunir sur un point*, *afin que la garde en fût plus aisée; cet ordre exécuté*, *il devait empêcher qu'aucun passage eût lieu.* On le prévint encore que les quatre régimens des divisions Merle et Delaborde avaient l'ordre de se tenir dans leurs quartiers prêts à marcher; qu'il devait donner pareils ordres aux troupes sous son commandement, à l'exception d'un bataillon, qu'il devait poster sur le quai, avec de l'artillerie, pour le service, et pour protéger le mouvement des divisions d'avant-garde. Tous les bagages devaient sortir de la ville et s'établir hors du faubourg de Vallongo.

De son côté, l'intendant-général de l'armée, M. Lenoble, administrateur aussi zélé qu'actif, fit transporter sur la rive droite les magasins qui existaient à la rive gauche; il fit aussi distribuer le biscuit, verser dans la caisse du payeur de l'ar-

mée ce qu'il y avait dans les caisses publiques, et reconnaître les malades en état de service. Le nombre de ceux incapables d'être déplacés se trouva être de neuf cents.

Les soldats d'infanterie durent être pourvus de cent cartouches, et ceux de cavalerie de cinquante. On fut prévenu que le quartier-général s'établirait dans la nuit au faubourg d'Oporto, route de Vallongo.

Page 39, *ligne* 6, dans la journée du 11, l'armée anglaise, etc. : *au lieu de cet alinéa et des suivans jusqu'au dernier de la page* 42, *ligne* 30, *lisez* :

Le même jour, 11, vers midi, les Anglais se présentèrent devant Grejo (entre la Vouga et le Duero, à peu de distance de la mer) avec deux mille chevaux et quinze mille hommes d'infanterie : en même temps, une seconde colonne, sous les ordres du général Hill, longeait la mer, et une troisième, commandée par le général Murray, fut dirigée sur le Duero, au-dessus d'Oporto, pour réunir des barques.

Cependant, les généraux Franceschi et Mermet continuaient leur mouvement de retraite ; il y eut quelques engagemens d'arrière-garde, dans lesquels le quarante-septième régiment qui marchait le dernier se conduisit avec distinction. Ces divisions vinrent prendre position en avant de Villa-Nova, et à huit heures du soir elles commencèrent à passer le Duero. Le général Mermet eut ordre de diriger sa division à l'extrémité du faubourg, sur la route de Vallongo à Amarante où il devait la faire rentrer en colonne, par régiment, jusqu'au lendemain matin, pour lui faire prendre une position militaire sur deux lignes.

A deux heures après minuit, le pont sauta, et les pontons désunis achevèrent de brûler au milieu du fleuve.

Dans la soirée, le maréchal s'était transporté sur le quai, afin de voir par lui-même si l'ennemi suivrait l'arrière-garde et se présenterait sur le bord du fleuve pour forcer le passage

et chercher à s'opposer à la destruction du pont. A quatre du matin il rentra à son quartier-général et expédia de suite un ordre qui contenait les dispositions suivantes :

Le général Franceschi fut chargé de garder la côte et de former l'arrière-garde avec la brigade Reynaud, de la division Merle.

Le général Delaborde était chargé de soutenir l'arrière-garde ; le général Mermet devait, dans le jour, établir une de ses brigades à Vallongo, et les deux autres à Baltar. Il lui était recommandé d'avoir, jusqu'à nouvel ordre, de fréquens partis sur sa droite, pour savoir tout ce qui se passait sur le Duero, et faire en sorte de détruire tous les bateaux dont on pourrait s'emparer. Le général Caulaincourt devait aller s'établir à Amarante avec le quatre-vingt-sixième de ligne et le dix-neuvième de dragons, et laisser le dix-huitième entre Baltar et le pont de Paredes sur la Souza.

Par ces dispositions, tout le cours du Duero, où pouvaient se présenter les Anglais, était observé, et si l'ennemi venait à passer, ce ne pouvait être que par la faute de ceux qui étaient chargés de le surveiller et de s'opposer à son passage.

Il fut écrit au général Loison, qui n'avait pas donné de ses nouvelles depuis le 7, veille de son départ d'Amarante, pour le prévenir des événemens et du dessein qu'avait le maréchal, de porter l'armée dans la province de Tra-los-Montes. Il avait ordre de tenir poste à Mezenfrio et Povoa-da-Ragoa, pour empêcher l'ennemi d'entreprendre le passage sur ces deux points ; il devait, dans le cas où il lui paraîtrait impossible d'opérer dans la province de Tra-los-Montes, revenir à Amarante, et envoyer au maréchal, en toute hâte, un officier pour l'en instruire et le mettre dans le cas de donner de nouveaux ordres. M. de Tholozé, aide-de-camp du duc de Damaltie, fut chargé par lui de se rendre auprès du général Loison, et, indépendamment de la lettre dont

nous venons de rendre compte, de lui donner tous les détails sur les opérations et la situation des armées.

Le duc de Dalmatie pouvait raisonnablement croire, après avoir pris toutes ces mesures, que la ligne du Duero était une barrière qui ne pouvait être franchie qu'avec de grands préparatifs, et qu'il aurait le loisir de rester en position défensive assez de temps pour que le général Lorges pût opérer son mouvement sur Amarante.

Vers six heures du matin, le général Mermet fut informé par un officier d'état-major, que les Anglais passaient le Duero; cet avis fut négligé, parce que, dit une relation, le général supposa sans doute que les reconnaissances envoyées par lui sur les bords du fleuve, n'auraient pas manqué de le prévenir de ce passage, s'il eût été réel. Toutefois la même nouvelle parvint au maréchal, qui envoya l'un de ses aides-de-camp au général Quesnel, pour lui donner l'ordre de vérifier par lui-même ce qui se passait sur le fleuve.

Le gouverneur d'Oporto, après avoir obéi à cet ordre, en vint rendre compte au duc de Dalmatie, et lui dit «*qu'aucun passage des Anglais n'avait lieu; qu'on n'en voyait pas même sur la rive opposée, et que ce qui avait donné lieu au bruit de cette tentative, c'est que des traîneurs, arrivés après la rupture du pont, avaient appelé, et que l'on avait forcé des bateliers à aller les chercher; mais que lui, général Quesnel, avait défendu, sous quelque prétexte que ce fût, de conduire des barques à la rive gauche*. Le maréchal dut s'en rapporter à une assurance aussi positive.

Cependant le passage des Anglais sur la rive droite n'était que trop réel. Le général Murray, secondé par les habitans de la rive gauche du Haut-Duero, avait fait descendre au-dessus d'un couvent, dit de la Serra, tous les bateaux dont il avait pu disposer : il paraît même qu'un bac, placé habi-

tuellement dans cet endroit, avait été laissé contre les ordres du maréchal, et que le général Quesnel n'avait placé le bataillon de garde que sur les quais au-dessous du pont, sans envoyer le plus petit poste au-dessus. Cette négligence favorisa l'entreprise de l'ennemi. Les troupes anglaises commencèrent à passer dans la nuit du 11 au 12; les premiers débarqués se formèrent dans un enclos appelé le Prado, et dans le parc du palais épiscopal.

A dix heures et demie, le général Foy monta sur une éminence en face du couvent de la Serra; il vit sur le fleuve, vis-à-vis le faubourg, des barques en mouvement remplies de soldats qui avaient ôté leurs habits, et, sur la rive droite, il remarqua en même temps des hommes montés sur des murs de clôture, faisant des signaux aux arrivans. Il courut sur-le-champ à la caserne du dix-septième régiment, et fit prévenir le général Delaborde. Celui-ci avertit le duc de Dalmatie, qui monta à cheval et se porta au faubourg de Vallongo. La générale battit, et les troupes, qui avaient ordre de se tenir prêtes, furent à l'instant sous les armes.

Le général Foy, à la tête du dix-septième, se porte sur le point qu'il a observé, et trouve l'ennemi à l'entrée du faubourg, entre la route de Vallongo et le Duero. Il l'attaque avec vigueur, et le général Delaborde arrive à son soutien avec le soixante-dixième, à la tête duquel marchait le général Arnaud. Le combat fut des plus vifs; le général Delaborde et Foy furent cernés un moment et dégagés; le général anglais Paget fut blessé, pris, et bientôt délivré. L'ennemi se trouva arrêté, et ne put s'emparer de la route. Lorsque les troupes françaises, attirées vers le faubourg de Vallongo pour combattre, quittèrent le quai, des mariniers purent amener des barques, de la rive droite, aux troupes ennemies qui étaient encore sur la rive gauche, et celles-ci effectuèrent divers autres passages dans le prolongement des

quais: le quatrième d'infanterie légère et le quinzième de ligne furent alors engagés, et se battirent dans la ville.

Le général Foy fut blessé, le général Delaborde fut renversé de son cheval, et eut de fortes contusions; trois cents hommes furent tués ou pris. Une compagnie d'artillerie légère qui soutenait la retraite, ayant eu tous les chevaux de sa première pièce tués dans une rue étroite du faubourg, dut abandonner ses batteries qui ne pouvaient plus passer.

Le combat cessa à une demi-lieue d'Oporto. Le général Franceschi, qui soutenait la retraite avec le général Reynaud, arrêta l'arrière-garde à Vallongo. Les troupes des généraux Delaborde et Merle prirent position à Baltar; la division Mermet poussa jusqu'à la Souza; le parc d'artillerie et les bagages avaient déjà passé cette rivière, et la brigade de dragons du général Caulaincourt, ainsi que le quatre-vingt-sixième de ligne, occupaient Baltar et Paredes : ainsi l'armée était sur la route d'Amarante, où l'on devait passer la Tamega, pour se réunir aux troupes que commandait le général Loison, qui devait occuper, d'après ses instructions, les points importans de Mezenfrio et Povoa-da-Ragoa, dans la province de Tra-los-Montes.

Nous avons dit que le capitaine Tholozé était parti le matin d'Oporto pour se rendre auprès du général Loison. Il arriva à quatre heures du soir à Amarante, où il trouva ce général qui y était entré la veille, sans avoir adressé de rapport au maréchal; même après avoir lu la lettre de ce dernier, écrite à cinq heures du matin, il croyait encore inutile d'écrire; il engagea M. de Tholozé à rester avec lui, parce que le duc de Dalmatie devait, selon toute apparence, être en retraite sur Braga; il lui dit qu'il dirigerait lui-même, dans la nuit, ses troupes par Guimarens, pour rejoindre le maréchal sur le Cavado. En vain l'aide-de-camp du duc fit obser-

ver au général Loison que son général en chef, le croyant maître de la province de Tra-los-Montes, se retirerait sur lui; qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour le prévenir de l'état des choses, et qu'il le conjurait de garder le pont d'Amarante jusqu'au lendemain matin.

Dans ce même temps, les Portugais attaquent les troupes du général Loison sur la Tamega. Le trente-sixième régiment, sous les ordres du colonel Berlier, repousse seul cette agression. Alors le capitaine Tholozé insiste pour qu'il lui soit permis de retourner vers le maréchal, et le général Loison écrit à ce dernier que, parti d'Amarante le 8, il s'était porté sur Mezenfrio; que, le 9, il avait marché sur Povoa-da-Ragoa, où était l'ennemi, occupant en force une tête de pont bien retranchée et garnie d'artillerie; qu'il avait aussi remarqué beaucoup de mouvement sur la rive gauche du Duero, et un passage très-fréquent de troupes sur la rive droite; que, le 10, il avait fait attaquer Povoa-da-Ragoa sans succès, et et que, l'ennemi augmentant incessamment, il avait cru devoir ordonner la retraite; que, le même jour 10, il avait ramené ses troupes à Mezenfrio, et le lendemain 11 à Amarante. Il ajoutait qu'il était poursuivi par dix à douze mille hommes; que le trente-sixième régiment venait de soutenir un combat très-brillant contre l'avant-garde de cette troupe; mais que, malgré cet avantage, il devait évacuer la rive gauche de la Tamega, et même se retirer dans la nuit d'Amarante sur Guimarens, pour éviter d'être enveloppé. Le capitaine Tholozé remit ce rapport au maréchal, à une heure et demie du matin, au quartier-général de Baltar.

L'abandon du pont de la Tamega par le général Loison mettait l'armée dans la position la plus critique. A l'ouest, l'armée anglaise; au midi, le Duero; à l'est, la Tamega, les corps de Silveira, de Bacellar, de Wilson, et l'armée du maréchal Beresford, maîtresse du pont d'Amarante; au nord,

la chaîne des monts Santa-Cathalina, sans un seul chemin praticable pour les voitures.

La décision du duc de Dalmatie fut prompte et digne de sa réputation. Sans rassembler de conseil de guerre, ce qui eût entraîné trop de temps, il prit, sur sa responsabilité, les dispositions suivantes :

1°. L'infanterie et la cavalerie devaient prendre autant de cartouches qu'elles pouvaient en porter, le surplus devait être chargé sur les chevaux du train d'artillerie;

2°. Les sapeurs et l'artillerie devaient prendre les outils jugés indispensables;

3°. On devait mettre le feu à toutes les voitures du parc des bagages;

4°. Ce qui restait d'artillerie devait être détruit;

5°. L'armée, ainsi allegée de tout ce qui pouvait gêner sa marche, devait remonter la vallée de la Souza par un sentier pratiqué sur la rive droite.

Ces dispositions furent exécutées. L'armée suivit ensuite des chemins impraticables à l'artillerie, pour gagner les hauteurs de Pombeyro, où l'on rejoignit le corps du général Loison. De là on se dirigea sur les hauteurs de Guimarens, où le maréchal descendit, et fut rejoint, pendant la nuit, par les deux régimens de dragons du général Lorge et la garnison de Viana, ce qui compléta la réunion de toutes les troupes de l'armée. Au lieu de suivre la route de Guimarens à Braga, le duc de Dalmatie, faisant encore détruire l'artillerie des généraux Loison et Lorge, gagna les hauteurs, et mit en marche la colonne, en la dirigeant sur Povoa-di-Lanhozo et Carvalho-da-Este, où s'était livrée la bataille du 20 mars. Le 14 au soir, le maréchal arriva avec l'avant-garde à Povoa-di-Lanhozo. Le lendemain, il envoya sur Braga une forte reconnaissance de dragons, qui eut avis d'une avant-garde ennemie à une lieue de cette ville; mais comme l'armée

française occupait la route; elle avait gagné une marche sur l'armée anglaise.

Le maréchal, prévoyant que l'armée pouvait être dans le cas d'en venir aux mains, à l'arrière-garde, avec les Anglais, et, en tête, avec les Portugais, fit faire halte, et forma toutes les divisions sur les mamelons qui s'élèvent en amphithéâtre, depuis le ruisseau de Lanhozo, jusqu'au-dessus de San-Joao-del-Rey; il donna ensuite aux troupes une nouvelle organisation.

La gauche, marchant en retraite la première, fut composée de la brigade de dragons du général Vialannes, et de la division d'infanterie du général Heudelet. Le commandement en fut confié au général Loison. Le centre était formé du personnel de l'artillerie et des chevaux du train, avec quelques troupes; le tout sous les ordres du général d'artillerie Bourgeat. La droite devant soutenir la retraite contre l'armée anglaise, le maréchal s'en réserva le commandement direct. Les divisions qui la composaient marchaient dans l'ordre suivant : la division de dragons du général Lahoussaye, les divisions d'infanterie Delaborde et Mermet, celle du général Merle, enfin la cavalerie légère formant l'arrière garde; le général Franceschi, qui la commandait, devait se concerter avec le général Merle.

L'armée arriva, le 15 au soir, au village de Salamonde. Là, le maréchal apprit que le pont de Ruyvaens sur le Cavado était coupé et gardé par cinq à six mille hommes ayant du canon; que, depuis le matin, on travaillait à détruire le Ponte-Nuovo sur le Cavado, par où passe la petite route de Montalègre, et qu'il était faiblement gardé.

La situation de l'armée était des plus critiques; les soldats étaient pieds nus, et les chevaux presque tous déferrés; les uns et les autres n'avaient point pris de nourriture depuis trois jours; une pluie continuelle avait rouillé les armes et

mouillé les cartouches. On s'avançait dans des défilés et sur des revers de montagnes, dont les chemins souvent n'avaient qu'un pied de largeur. Les Anglais pressaient alors l'arrière-garde du maréchal. A droite étaient des rochers à pic et des montagnes inaccessibles, à gauche des ravins et des précipices affreux. Le maréchal assembla ses généraux, et tint conseil, à l'issue duquel il fit appeler le major Dulong (il était neuf heures du soir) : « Je vous ai choisi dans l'armée, dit-il à ce brave officier, pour que vous vous empariez du Ponte-Nuovo, que l'ennemi coupe en ce moment..... Vous chercherez à suprendre l'ennemi, le temps vous favorise; vous l'attaquerez vivement et à la baïonnette : vous réussirez, ou vous mourrez. Je ne veux d'autre nouvelle que celle du succès; point d'autre rapport, votre silence m'en tiendra lieu. Prenez cent hommes d'élite où vous voudrez, cela doit vous suffire; vous y ajouterez vingt-cinq dragons, dont vous tuerez les chevaux, s'il en est besoin, pour vous faire un rempart au milieu du pont, soutenir et rester maître du passage. » Le major partit avec des soldats déterminés et un guide portugais, que l'on tint attaché avec des bretelles de fusil. Arrivé à portée de pistolet du pont, il vit que l'ennemi en coupait la dernière solive. Il était alors une heure du matin; la pluie tombait à flots : harassés de fatigue, les travailleurs ennemis crurent pouvoir prendre quelque repos avant d'achever leur tâche. Les torrens qui descendaient des montagnes et le Cavado lui-même occasionnaient un bruit tel que la marche de la petite colonne française ne fut point entendue. En un moment, la sentinelle placée au pont est surprise et égorgée, avant de pouvoir donner l'alarme. Vingt-cinq grenadiers et le major Dulong passent à plat ventre sur la solive; un d'eux tombe dans le Cavado, et sa chute ne produit heureusement aucun effet. Le poste avancé de l'ennemi, fort de vingt-quatre hommes, est surpris, et tombe sous les coups de

baïonnette, sans qu'un seul cri soit proféré; cela était de la plus haute importance. Le reste de la colonne française, demeuré sur la rive opposée, commence alors une fusillade très-vive, en même temps que le major et ses vingt-quatre grenadiers se précipitent, au cri d'*en avant!* vers une hauteur voisine, que l'ennemi, épouvanté de cette attaque soudaine, abandonne avec une partie de ses armes.

Le maréchal, informé sur-le-champ de cet heureux événement, accourut en toute hâte avec les premières troupes qu'il trouva, afin de faire réparer le pont et accélérer le passage de l'armée; mais cette réparation ne fut ni assez prompte ni assez solide pour empêcher qu'il ne pérît plusieurs soldats. Le maréchal embrassa le major Dulong, et lui dit : «Je vous remercie au nom de la France, brave major, vous avez sauvé l'armée : si j'occupe une page dans l'histoire, votre nom y sera inscrit à côté du mien; mais la journée n'est pas encore terminée pour vous.»

L'armée continua sa marche en bon ordre. A neuf heures du matin, l'avant-garde fut arrêtée par un nouvel obstacle qui semblait insurmontable. Le défilé formait un coude assez long, dans lequel on découvrait le flanc gauche jusqu'au pont de Misarella. Ce pont, qu'il fallait franchir, était sur un torrent dont les bords étaient très-escarpés; il n'était pas coupé, mais l'ennemi l'avait embarrassé par des arbres, des quartiers de roc, et autres moyens obstruans, derrière lesquels il s'était retranché. La chaîne de rochers qui dominait ce passage intercepté, ainsi que toute la rive opposée, était garni de tirailleurs portugais, dont on apercevait à peine le bout des fusils. La tête de colonne ne put pas s'avancer plus loin. Le major Dulong s'y trouvait; il dirigea d'abord ses voltigeurs vers le pont, mais ils furent repoussés avec perte : il revint à la charge, soutenu par un bataillon du trente-

deuxième régiment; ce fut encore sans succès. L'ennemi ne perdait pas une seule de ses balles; voyant les Français arrêtés ainsi devant lui, il poussait déjà des cris de joie; un instant de retard et d'hésitation perdait tout; enfin, il fallait vaincre, ou mettre bas les armes. Le major Dulong réunit ce qu'il put des voltigeurs de la garde de Paris et du bataillon du trente-deuxième, et, se mettant à la tête des grenadiers du quinzième léger, il s'élance, au pas de charge, au milieu d'un feu terrible; mais, près d'arriver au pont, frappé d'une balle à la tête, il tombe, ainsi que bon nombre de ses intrépides soldats [1]. Sans perdre courage, les voltigeurs et les grenadiers gravissent, sous une grêle de balles, les arbres qui embarrassent le pont, escaladent les quartiers de rocher, et parviennent enfin de l'autre côté. En un moment, l'ennemi qui regardait ce passage comme inexpugnable, saisi d'épouvante et se croyant perdu, cesse son feu et prend la fuite. L'armée, dont l'arrière-garde était dans le même temps vivement poussée, put continuer sa marche, et fut sauvée; car dès-lors elle ne trouva plus d'empêchement à sortir du Portugal.

Page 43, *ligne* 29, le bourg d'Astarits, *lisez* le bourg d'Allaritz.

[1] Le brave Dulong survécut à cette blessure presque mortelle. Dans l'état déplorable où il se trouvait, il fallait nécessairement qu'il fût transporté, et il n'y avait aucun moyen de le faire. C'est alors que la générosité des soldats devient précieuse au chef qui est assez heureux pour posséder leur affection. Le major avait celle de tous les individus de son régiment; il demandait la mort, plutôt que de rester au pouvoir de l'ennemi, et principalement des Portugais, qui ne faisaient aucun quartier, pas même aux blessés. Les grenadiers du quinzième firent un brancard, y placèrent leur chef, et, quoique harassés et tourmentés par la faim, ils le portèrent sur leurs épaules, pendant plusieurs jours, jusqu'à Lugo, où l'armée se reposa. Le général Heudelet avait fait mettre à l'ordre que le major serait porté à tour de rôle par les grenadiers des différens régimens de sa division; mais ceux du quinzième régiment, que commandait Dulong, ne voulurent point consentir à cet arrangement, et déclarèrent qu'ils n'abandonneraient jamais celui qui les avait si souvent conduits à la victoire.

Page 46, ajoutez ce qui suit après le deuxième alinéa :

Les deux maréchaux Soult et Ney étaient convenus, le 29 mai : 1°. que le dernier agirait contre un corps espagnol commandé par les généraux Llerano, Morillo et Carrera, qui occupaient la Basse-Galice, et qu'après les avoir battus et s'être emparé de Vigo, il enverrait une colonne sur Orense; 2°. que le duc de Dalmatie se porterait contre La Romana, dans la vallée du Sil; qu'après avoir dispersé cette armée ennemie, il se dirigerait sur Puebla-di-Sanabria, observant les débouchés du Portugal, menaçant d'y rentrer, se mettant en communication avec le sixième corps par Orense, et avec le premier corps (maréchal Victor) par Zamora.

Page 171, ligne dernière, le général Debroc chargeant à la tête du neuvième de hussards, etc., *lisez* :

La colonel Gauthrin, du neuvième de hussards, reçut l'ordre de s'avancer avec son régiment sur un corps de cavalerie légère fort de seize cents chevaux. Comme ce mouvement s'opérait sur une chaussée, le colonel le fit par compagnie, et commença lui-même la charge avec la compagnie d'élite, et successivement avec le régiment réuni, quand il eut franchi le défilé. Ces différentes charges furent brillantes et le succès complet. Le neuvième de hussards fit un grand nombre de prisonniers, et mit les seize cents chevaux ennemis dans une entière déroute.

N. B. La charge du général Debroc, rapportée dans le bulletin officiel, se fit sur un autre point et avec d'autres troupes que le neuvième de hussards.

TOME XIX.

Addition à l'alinéa qui commence ainsi : après plusieurs marches et contremarches, Schill arriva, etc.

Le général Uslar, mentionné dans ce passage, nous a adressé une lettre, dans laquelle il réclame contre les faits qu'on y rapporte; il prouve par des pièces authentiques qu'il ne commandait point la colonne envoyée de Magdeburg par le général Michaud, contre la bande du major prussien Schill; qu'il n'a point été destitué par le roi de Westphalie, Jérôme; mais que des circonstances particulières l'ayant déterminé à offrir sa démission à ce prince, elle lui a été accordée avec des expressions honorables pour lui, et avec une pension de retraite de 2400 fr.; il a assisté, il est vrai, au combat dont il est question dans cet article, mais comme volontaire, puisque déjà il avait remis le commandement des troupes au colonel Wautier, ainsi que le constate une des pièces que nous avons eues sous les yeux. Nous nous empressons donc de rectifier une erreur qui compromet la délicatesse et les sentimens d'honneur du général Uslar, aujourd'hui retiré dans le royaume des Pays-Bas.

Eclaircissemens sur la conduite du général Monnet à Flessingue, et rectification de quelques erreurs commises dans le récit du siége de cette place, pages 259 et suivantes.

Page 259, *premier alinéa.* La reddition de Flessingue, etc. Il se trouve dans ce passage trois erreurs matérielles : 1°. il n'y a pas eu de conseil de guerre ; 2°. le général Monnet n'a jamais été jugé; 3° il n'était, ni ne pouvait être contumace. A la vérité, un conseil d'enquête fut nommé; il n'avait pas

reçu la mission de juger le général Monnet; il fit seulement un rapport chargé d'odieuses préventions, et cela devait être ainsi : ce conseil n'ayant pu entendre l'accusé, ni rechercher aucun de ses moyens de justification, et n'ayant entendu au contraire que des témoins à charge qui avaient des intérêts opposés au général Monnet; mais il n'y eut jamais de conseil de guerre nommé pour juger ce général, ni par conséquent de jugement prononcé par *contumace*. Il n'était point contumace, puisqu'il ne s'est jamais enfui ou caché, pour se soustraire à son jugement; il était prisonnier de guerre. Pendant les cinq années qu'a duré sa captivité chez les Anglais, il n'a cessé de solliciter son échange, ou son renvoi momentané en France pour s'y faire juger, ainsi que le prouvent les lettres qu'il a adressées, à ce sujet, à l'amirauté britannique et au gouvernement français. Il ne put obtenir cette faveur; mais il ne fut pas plutôt rentré en France (avec tous les autres prisonniers de guerre, après la paix de 1814), qu'il sollicita sa mise en jugement. Le général Dupont, alors ministre de la guerre, trouva qu'il n'y avait pas lieu à réhabiliter le général Monnet, puisqu'il n'avait été *ni condamné ni jugé*, et qu'il ne pouvait même être mis en jugement, d'après la connaissance qu'il (le ministre) avait prise de l'affaire de Flessingue: il se borna donc à mettre sous les yeux du roi un rapport détaillé, par suite duquel fut rendue une ordonnance de de S. M., en date du 24 juillet 1814, qui rétablit le général Monnet dans ses droits, titres, grades et honneurs : ce qu'on n'eût point fait s'il y eût eu apparence de lâcheté ou de trahison à lui reprocher.

Page 260, *ligne* 2. L'enquête a prouvé qu'il exerçait un monopole, etc.

Lorsque le général Monnet fut nommé par Napoléon, en 1803, commandant supérieur de l'île de Walcheren, il reçut la mission expresse et secrète de lui procurer (à Napoléon),

à tel prix que ce fût, les gazettes et toutes les nouvelles cartes anglaises, l'état de leurs fabriques d'armes, arsenaux et chantiers de construction, de leurs escadres en armement, en partance et en station. « Vous considérerez tout cela, était-il dit dans les instructions du premier consul, comme secret d'état, et eu correspondrez directement avec moi, par l'intermédiaire du secrétaire d'état Maret exclusivement. »

Les frais de cet espionnage difficile et très-dispendieux qu'il fallait entretenir dans les trois royaumes, ne purent être payés qu'avec le produit d'un don que des armateurs hollandais offrirent volontairement, *qui ne leur fut jamais imposé*, pour être tolérés dans le commerce interlope par lequel ils exportaient leurs genièvres sur les côtes anglaises. Le premier consul étant venu à Flessingue (six mois après que le général Monnet en avait pris le commandement), fut prévenu du moyen qui s'était présenté pour payer les frais de la mission dont il est question. Napoléon l'approuva, et quinze jours après avoir quitté l'île de Walcheren, il promut le général Monnet au grade de divisionnaire.

Un des principaux chefs de la police française, qui n'avait et ne pouvait avoir aucune connaissance de ces détails, regardant le don volontaire que le général Monnet recevait du commerce interlope, comme un abus d'autorité, l'avait plusieurs fois signalé sur les bulletins qu'il était dans l'usage de remettre à Napoléon; et chaque fois celui-ci raya cet article de sa main, sans donner d'autres éclaircissemens. On peut remarquer en effet que, dans sa lettre close au ministre de la guerre, Clarke, en date du 7 septembre, qui charge un conseil d'enquête d'examiner la conduite du général Monnet à Flessingue, l'empereur ne dit pas un mot du chef de concussion. Une lettre du ministre de la marine, qui nous a été communiquée en original, lève toute espèce de doute à ce sujet; elle est datée du 15 décembre 1806 et adressée au gé-

néral Monnet. On y reconnaît que des smogleurs étaient reçus depuis 1803 dans les ports de l'île de Walcheren par une exception qui avait lieu, en vertu *d'une décision particulière*, dont le ministre n'avait pas connaissance. Napoléon n'ayant point donné de nouvelle autorisation en faveur du commerce interlope, il cessa à cette époque, comme le prouve une lettre du roi de Hollande, à la date du 6 mars 1807, par laquelle ce souverain remercie spécialement le général *des mesures qu'il a prises comme entièrement conformes à ses intentions, par rapport au commerce interlope.* Des témoignages aussi authentiques démontrent assez que le général Monnet n'a jamais agi que d'après des ordres supérieurs, alors légaux, et doivent faire évanouir le soupçon de concussion élevé par le conseil d'enquête, ainsi que la perte (alléguée) de l'estime et de la confiance de la garnison.

Page 262, *lignes* 1 et 2. Il manqua d'instruction, de dévouement et d'énergie, etc.

On peut dire pour la justification du général Monnet, sur le fait de la capitulation, que cet acte fut signé de l'avis du conseil de défense. La place de Flessingue, battue du côté de la mer par onze cents bouches à feu et par une pluie de fusées incendiaires, ne pouvait plus voir s'écouler que fort peu d'heures avant d'être entièrement détruite par l'incendie, et immédiatement prise du côté de la mer, où le général Monnet n'avait jamais eu à opposer à l'ennemi un seul bâtiment de guerre et n'avait plus une seule pièce d'artillerie qui ne fût démontée. Le général Monnet, avec les plus pauvres élémens de défense, a cependant arrêté pendant dix-sept jours la plus formidable expédition qui fût jamais sortie des ports d'Angleterre; et par cette résistance, il a contribué puissamment à faire échouer le projet sur Anvers; il n'aurait point obtenu de tels résultats avec de si faibles moyens, sans de *l'instruction et de l'énergie*; et l'on ne doit pas penser

qu'il manqua *de dévouement*, puisqu'il pouvait s'absenter légitimement de son poste. Au moment où l'expédition fut signalée, le général Monnet était, depuis plusieurs jours, porteur d'un congé du ministre de la guerre, pour venir rétablir sa santé en France; mais il ne crut pas devoir, dans des circonstances aussi difficiles, et quoique souffrant, profiter de cette permission.

Page 291, *ligne* 26, *après ces mots* la division du général Girard, *lisez comme note :*

La première brigade de la division Girard, composée des trente-quatrième et quarantième de ligne, et commandée par le général Chauvel, avait reçu l'ordre direct du maréchal Mortier de se tenir prête à passer le Tage à un gué qui avait été reconnu la veille. Cet ordre reçut son exécution à cinq heures du matin, les bataillons formés en colonnes serrées par peloton, chaque soldat portant son fusil et sa giberne sur sa tête. Les dix-huitième et dix-neuvième de dragons passèrent presque en même temps que l'infanterie. Parvenues sur la rive gauche, ces troupes furent obligées de se former sous le feu d'une batterie ennemie de six bouches à feu qui les inquiétait beaucoup. Le colonel Lafitte, du dix-huitième de dragons, réunit quelques braves de son régiment, se jette sur les canonniers, et enlève la batterie. Il remit au général Chauvel l'officier espagnol qui la commandait. Ce général envoya un bataillon du trente-quatrième régiment pour rompre les barricades du pont, et détruire une maçonnerie nouvellement pratiquée sous les arcades des tours qui le défendent. C'est alors que le général Girard, avec la deuxième brigade, vint se réunir à la première. Le résultat de ce combat fut bon nombre de prisonniers et trente pièces de canon.

Page 323, *ligne* 25, le capitaine Lougot, *lisez* Louyot.

Page 333, *ligne* 17, capitaine Brejeau, *lisez* Bréjeaut.

TOME XX.

Page 120, *premier alinéa :*

La belle défense de ce détachement du cinquante-unième régiment, commandé par le capitaine Billot, ne se termina point ainsi qu'il est dit dans ce passage.

Après une forte résistance aux issues du village de Fuente-Ovejuna, dans quatorze maisons que l'ennemi brûla successivement pour en chasser les Français, ceux-ci se retirèrent dans l'église, d'où ils firent plusieurs sorties à la baïonnette, et de là dans le clocher. Le général Morillo désespérant de pouvoir vaincre cette poignée de braves, fit apporter au bas de l'escalier du clocher, de vieux matelats et des ballots de laine, auxquels on mit le feu, afin d'étouffer par la fumée ceux qui se défendaient si opiniâtrément. En effet, plusieurs d'entre eux ayant succombé, le capitaine Billot descendit avec ce qui lui restait d'hommes sur le toit de l'église, où il fut forcé de se rendre, après avoir brûlé sa dernière cartouche. Les Espagnols, embusqués dans les maisons environnantes, tuaient ces soldats sans défense. Morillo fit cesser le feu, et on les fit descendre de l'église avec des échelles à incendie; il ne restait plus que cinquante Français, qui furent conduits, ainsi que le capitaine Billot, en Portugal, où ils furent repris par le sixième d'infanterie légère; ils rentrèrent ensuite à leur régiment. Le détachement envoyé à leur secours ne put arriver à temps à Ovejuna, et ils étaient déjà au pouvoir de Morillo, quand celui-ci abandonna le village.

Page 248, *ligne* 16, telle fut exactement la bataille d'Albuhera, etc.

N. B. Nous avons omis de parler de la belle conduite du douzième régiment d'infanterie légère, commandé par le colonel Dulong, et faisant partie de la réserve sous les ordres

du général Werlé. Il arrêta momentanément les progrès de l'ennemi. Le premier bataillon de ce régiment, le seul que l'on pût faire déployer, renversa, à bout portant (à moins de quinze pas), la ligne anglaise qui se trouvait devant lui. Il soutint le mouvement rétrograde, contint l'ennemi jusqu'au soir, et ses tirailleurs tirèrent les derniers coups de fusil de la journée. Il soutint plusieurs fois l'artillerie dont le feu fut si désastreux pour les Anglo-Portugais.

Nous avons oublié également de mentionner que nous devions une grande partie des détails de cette bataille mémorable au capitaine d'artillerie Lapene, officier de distinction, qui nous a communiqué aussi des mémoires fort intéressans sur la campagne de l'armée d'Espagne dans les Pyrénées, en 1812.

Page 266, *ligne* 14, et soutenu par un bataillon du dix-huitième d'infanterie légère, etc., *lisez* le colonel Dulong, à la tête d'un bataillon de son régiment (le douzième d'infanterie légère) et de deux escadrons du douzième et vingt-unième de dragons, avait été chargé de maintenir le général Quadra, qui, avec une nombreuse cavalerie, voulait arrêter la marche de la division, en manœuvrant sur sa gauche. Lorsque l'affaire commença au Rio-Barbata, le colonel arriva au pas de course, et au moment où le feu était le plus violent. Le général Godinot n'était point tranquille sur la gauche, que Quadra menaçait alors avec dix-huit cents chevaux qu'il avait réunis. Le colonel Lallemand, du vingt-septième de dragons, chargea cette cavalerie ennemie avec les quatre escadrons de son régiment, tandis que le colonel Dulong traversait la rivière sous le feu des Gardes Wallonnes, avec deux bataillons de son régiment, l'escadron du vingt-unième et deux pièces de canon. Ce mouvement prompt intimida l'ennemi. Le deuxième bataillon du douzième léger tourna aussitôt la droite du centre de la division espagnole; le co-

lonel attaqua, avec l'autre bataillon du douzième, un régiment ennemi, qui céda et fut chargé dans sa retraite par l'escadron du vingt-unième (dragons).

Ibid., *ligne* 21, le général Godinot avait envoyé plusieurs fois au colonel Remond, etc., *lisez* le général Godinot envoya successivement au colonel Dulong plusieurs officiers pour lui ordonner de s'arrêter dans la poursuite de l'ennemi. Le colonel ne crut pas devoir obtempérer à cet ordre, attendu qu'il fallait décider la victoire, et il continua à poursuivre les Espagnols. En peu de temps, il fit mettre bas les armes aux six cents Gardes Wallonnes dont il est parlé dans l'article précédent, et s'empara d'un grand nombre de munitions, de plusieurs pièces de canon, etc.

Page 269, *après le premier alinéa*, *lisez ce qui suit :*

Le colonel Dulong avait également été chargé, par le maréchal duc de Dalmatie, de poursuivre le corps du comte de Montijo, avec une colonne composée des deuxième et troisième bataillons du douzième léger, d'un bataillon du trente-deuxième, cent cinquante chevaux du vingt-unième de dragons et deux pièces de campagne. Il partit de Baza, et marcha sur Vera, où se trouvaient déjà les coureurs de la division Montijo, qui rétrogradèrent à la vue de l'avant-garde française. Les Espagnols furent successivement chassés de Sarbas et d'Almeria. Après avoir réduit la division Montijo à moins de trois mille hommes, de six mille hommes qu'elle était, la colonne de Dulong rejoignit le général Godinot à Motril.

Page 272, *lignes* 6 *et* 7, avec perte d'un certain nombre d'hommes, *ajoutez* les deux tiers des officiers des compagnies d'élite des seizième léger et cinquante-unième de ligne, y périrent, et leurs compagnies furent presque détruites.

TOME XXI.

Page 41, *lignes* 10 et 11, le 18 le duc de Raguse, etc. *N. B. Au lieu de ces détails et de ceux qui suivent, page 42, jusqu'à l'alinéa qui commence ainsi* l'armée française resta en position, etc., *lisez* :

Le 18, à la pointe du jour, le duc de Raguse mit son armée en mouvement. Le général Bonnet, avec sa division précédée de la cavalerie légère et d'un bataillon de voltigeurs, faisait l'avant-garde. L'armée marchant la gauche en tête, les tirailleurs engagèrent une fusillade, à la suite de laquelle l'ennemi céda le terrain. Les troupes françaises, placées en échelons, s'étendirent vers la droite, protégées par les dragons. L'armée continua à s'avancer dans cet ordre; l'artillerie de chaque division se formait successivement sur la droite en bataille, et inquiétait les Anglo-Portugais par un feu continuel. Le maréchal duc de Raguse pouvait, en peu de minutes, former son armée à droite en bataille, s'il avait jugé convenable de s'arrêter aux feintes attaques que l'ennemi faisait de temps à autre pour arrêter les progrès des troupes françaises. Celles-ci étaient déjà à la hauteur de la gauche de l'armée anglo-portugaise; il restait peu de chemin à faire pour la déborder, et la célérité de ce mouvement mettait en péril l'ennemi. Le duc de Raguse ordonna au général Clausel d'attaquer quelques troupes en position sur deux plateaux de la rive gauche de la Guarena, près de Castrejon, afin de donner le change sur le mouvement qui se faisait par la gauche. Occupé pendant ce temps à diriger l'artillerie, qui, comme nous l'avons dit, se formait successivement sur la droite en bataille, le maréchal ne s'aperçut pas que l'infanterie ne pouvait suivre la rapidité du mouvement. Lorsque les divisions arrivèrent aux points indiqués,

il ordonna d'attaquer le flanc droit de l'ennemi ; mais il apprit avec peine que les têtes de colonnes seulement étaient arrivées. Chaque régiment ne comptait pas le sixième de sa force ; la chaleur excessive, le manque total d'eau, et une marche forcée de dix heures consécutives, en colonne, dans des terres labourées, en étaient les principales causes. Le maréchal, renonçant à livrer bataille, ordonna la retraite de la division Clausel, dont la fausse attaque devenait inutile. Les Français firent des prisonniers ; mais ils perdirent quelques hommes, qui, malgré la soif et la fatigue, voulant arriver sur la ligne de bataille et suivre les têtes de colonne, furent victimes de leur sentiment d'honneur et de dévouement.

Page 42, *ligne* 25, la journée du 9, *lisez* du 19.

Appendice et rectifications de quelques faits de la campagne de Russie.

Page 197, *à la fin du premier alinéa, lisez comme note :*

Le capitaine Gérard, aide-de-camp du général Pouget, se trouvait à la tête d'une des principales colonnes d'attaque, dans le moment où une grêle de mitraille, lancée par une batterie de neuf pièces de 12, semait la mort dans les rangs français, et occasionait un mouvement d'hésitation qui pouvait devenir funeste à l'armée. Ce brave officier, pour empêcher un pareil résultat, se saisit du fanion rouge du cent vingt-quatrième régiment de ligne, et bravant un trépas presque certain, il se porte au galop à plus de cent pas de la ligne, aux cris de *la charge ! en avant ! vive la gloire de l'armée !* Ce généreux dévouement électrise les régimens de la brigade Poujet et des autres qui suivaient ; ils croisent la baïonnette, et s'élancent, au pas de course, sur la batterie où se trouvait déjà l'intrépide Gérard, ayant planté son

fanion, et sabrant les canonniers sur leurs pièces. L'ennemi est culbuté, la batterie et la position sont enlevées. Ce trait de valeur et de dévouement valut au jeune capitaine Gérard le grade de chef de bataillon.

N. B. Cet officier est le même qui défendit si glorieusement la ville de Soissons en 1814.

Page 208, *ligne* 15, le colonel Charrière reçoit l'ordre d'enlever l'ouvrage, etc. — Ce n'est point le colonel Charrière qui s'empara de cette formidable redoute, mais bien le général de brigade Teste, à la tête de quelques compagnies du cinquante-septième régiment; il y fut blessé assez dangereusement, et son aide-de-camp Mouchon tué à ses côtés. Le colonel n'entra dans la redoute que quelque temps après, pour s'y établir avec son régiment.

Page 267, *lignes* 23 *et suivantes*, mais l'ennemi ayant attaqué la garnison, etc.

N. B. Depuis le 4 novembre, le général Pouget, gouverneur de Witepsk, bien instruit des mouvemens de l'ennemi pour suivre les maréchaux Saint-Cyr et Victor, avait fait partir toutes les administrations sur Smolensk, avec une escorte de deux cents hommes. Il avait envoyé un officier d'état-major à Ostrowno, avec quatre hussards d'ordonnance, seule cavalerie qu'il eut dans la place, pour éclairer cette route. Il avait reçu, le 6, à sept heures du soir, un avis du général Castex, commandant l'arrière-garde du maréchal Victor, qui le prévenait que, dans le cas où il s'éloignerait encore avec le corps d'armée, lui, général Pouget, en serait prévenu pendant la nuit. Le gouverneur crut devoir tenir alors sa faible garnison sous les armes, en attendant la communication annoncée. Il supposait que, dans le cas où il ne recevrait pas cet avis, il aurait la preuve que le neuvième corps (maréchal Victor) ne s'éloignait pas. Le 7 au matin, aucune nouvelle n'était parvenue, soit du général

Castex, soit de l'officier envoyé sur Ostrowno. Le général Poujet, dans cet état de choses, n'était pas sans inquiétude, ayant reçu d'ailleurs l'avis que l'ennemi s'avançait sur Witepsk. En effet, dans la matinée, la colonne du général russe Labarpe se présenta sur la rive droite de la Dwina. Le poste qui se trouvait à l'avancée de la route de Polotsk, se laissa surprendre; mais l'ennemi fut arrêté au pont, dont l'incendie était déjà préparé. Le feu fut mis sous la protection d'une compagnie de voltigeurs du bataillon de Berg. Pendant ce temps, le général Poujet avait fait tirer deux pièces de 4 qui étaient en batterie au-dessus du pont, sur la rive gauche; mais les voltigeurs avaient déjà perdu leur capitaine et vingt-cinq hommes : n'ayant plus l'espoir d'être secouru, le général Poujet ordonna la retraite, qui s'effectua en bon ordre sur Rudnia. Poursuivi vivement par la cavalerie russe, à laquelle il n'avait pas un homme de cette arme à opposer, le gouverneur de Witepsk la tenait toutefois en respect par ses tirailleurs et par le feu de ses deux pièces. Ce ne fut qu'à vingt werstes de la ville et près du village de Falcowitz, que, chargé par les dragons de Riga et deux escadrons de cosaques, la garnison de Witepsk fut rompue, et le général Poujet fait prisonnier, après avoir été sabré, ainsi que deux cents hommes. Witepsk est une ville d'une grande étendue et ouverte de toutes parts; au moment où le général Poujet se décida à l'évacuer, il se trouvait à plus de vingt lieues de l'un des corps de l'armée française.

Page 279, *ligne* 12, le colonel Pelet eut le bras cassé et les jambes fracassées, etc., *lisez* atteintes successivement.

Page 296, *ligne* 12, le 27, au point du jour, l'armée française, etc., *jusqu'à la fin de la ligne* 29.

Le lieutenant-général Partouneaux a publié, sur le fait qui le concerne dans ce passage, les détails qu'on va lire:

« Le 27 novembre au matin, M. le maréchal duc de Bellune, commandant le neuvième corps, m'ordonna de faire l'extrême arrière-garde de la grande armée avec ma division réduite à environ trois mille hommes, ce que j'exécutai jusqu'à Borisow. Mes instructions portaient de faire évacuer cette ville, de contenir Tchichagow sur la rive droite de la Bérésina, et enfin de suivre le mouvement de l'armée.

« Il serait difficile de se faire une idée de la confusion que je trouvai dans Borisow, occupé par des milliers de traînards sans armes, mourant de faim, exténués de misère et de fatigue, au milieu d'un encombrement de voitures de bagages appartenant à la grande armée.

« J'y fis entrer ma première brigade commandée par le général Camus; je lui donnai l'ordre de faire observer par des postes le général Tchichagow, qui cherchait à passer la Bérésina sur les débris du pont qui avait été brûlé; de tenir le gros de sa troupe en réserve sur la place, et d'en employer une partie à faire évacuer la ville. Je laissai deux autres brigades, commandées par les généraux Billard et Blanmont, sur la route de Smolensk, pour observer la marche des corps ennemis de Wittgenstein et Platow.

« Après avoir pourvu à l'exécution des ordres de M. le duc de Bellune, je me disposai à suivre l'armée; ce fut alors que je vis arriver M. le colonel d'Ambrugeac, aujourd'hui général de la garde royale; il m'apportait l'ordre de l'empereur de rester à Borisow et d'y passer la nuit. J'ai su depuis qu'en rejoignant avec beaucoup de peine l'état-major-général, bien qu'il fut isolé, il vit l'ennemi deboucher entre moi et le point de la retraite, ce qui le porta à annoncer au prince de Wagram qu'il croyait le retour de ma division impossible.

« Ce nouvel ordre exigea des dispositions différentes; les traînards avaient mis le feu dans plusieurs quartiers de la ville, les incendies se multiplient, le désordre s'augmente.

6.

Sur ces entrefaites, les rapports successifs qui me parviennent m'annoncent que ma retraite est coupée. Bientôt la canonnade et la fusillade se font entendre dans cette direction; je vois se refouler sur moi une grande quantité de bagages et une énorme colonne d'hommes isolés, sans armes, dans le plus grand effroi.

« La confusion devient telle que je me vois forcé de sortir de Borisow, pour séparer mes troupes des cohues qui en auraient empêché jusqu'aux moindres mouvemens dans l'intérieur de la ville.

« Dans cette situation critique, j'ordonne au général Camus de rester en position dans Borisow, de laisser passer les deux brigades que j'avais encore sur la route de Smolensk, et de faire lui même mon arrière-garde. Je me porte ensuite au-devant des deuxième et troisième brigades, pour diriger mon artillerie au travers d'une ville en feu, où la moindre négligence pouvait causer les événemens les plus funestes et accélérer notre perte.

« Bientôt les brigades Blanmont et Billard se présentent pour entrer dans Borisow; mais quelle fut la surprise de la deuxième, qui marchait en tête! au lieu des troupes du général Camus, elle rencontra celles de l'ennemi; il fallut livrer un rude combat, et s'ouvrir le passage à la baïonnette.

« J'acquis la certitude que le général Camus avait abandonné la ville, et que l'amiral Tchichagow avait fait passer sans obstacle des troupes sur les débris du pont brûlé; je courus au plateau situé entre Borisow et les ponts où s'était retiré le général Camus; je lui fis de vifs reproches sur cette inexécution de mes ordres, qui augmenta les difficultés de ma position : d'instans en instans la fusillade et la canonnade se rapprochent de nous. Je fais former la première brigade en colonnes, par bataillons; je les stimule en peu de mots à mesure qu'ils défilent devant moi; j'ordonne d'enfoncer à la

baïonnette, et je défends surtout de perdre un seul instant en fusillade. La deuxième brigade reçoit l'ordre de suivre et de soutenir le mouvement de la première.

« En sortant de Borisow, la route se prolonge entre des montagnes et la Bérésina qui est à gauche. J'avais jugé nécessaire d'envoyer au général Blanmont l'ordre de gravir les montagnes avec sa brigade, d'éclairer et de suivre notre marche. Le colonel Boyer, chef de mon état-major, avait été chargé de le lui porter.

« Nous nous avancions sur la route; je marchais à la tête de la deuxième brigade. A deux werstes de la ville, la première brigade qui me précédait rencontra l'ennemi; aussitôt un combat de mousqueterie et d'artillerie s'engagea; les boulets nous traversaient de tête en queue dans le défilé. Il fut tiré de notre côté plus de quatre cents coups de canon.

« La résistance de l'ennemi nous ayant rendus un instant stationnaires, et nous trouvant au milieu de bagages immenses et de traînards, la plupart sans armes ou sans volonté de combattre, nous ne formions plus qu'une masse informe incapable de se mouvoir.

« C'est dans cet état de détresse que je vis arriver le parlementaire chargé par le général Wittgenstein de m'annoncer que j'étais cerné par son armée entière, et qu'il me sommait de me rendre.

« Ma réponse fut celle d'un Français.

« J'envoyai aussitôt au général Camus qui me précédait, et qui avait arrêté sa marche, deux officiers montés du quarante-quatrième régiment, pour lui dire de se porter en avant et d'enfoncer l'ennemi : ils parvinrent, non sans peine, à remplir leur mission; mais bientôt je vis arriver près de moi M. Rochex, aide-de camp du général Camus, qui m'annonçait que le pont sur lequel nous espérions passer était en feu. (J'appris plus tard, par le général Wittgenstein lui-

même, que le pont n'avait point été brûlé le 27. Ainsi, mon général d'avant-garde, qui n'avait peut-être que mal vu, et que cependant je devais croire, m'avait trompé.)

« A cette nouvelle désespérante, je renvoie cet officier vers son général, en le chargeant de lui porter l'ordre de chercher à passer la Bérésina, soit en la remontant, soit en la descendant. Je l'informais en même temps que, quant à moi, j'allais prendre ma droite; ce que j'exécutai bientôt après, en gravissant, à la tête de la deuxième brigade, la montagne au pied de laquelle nous nous trouvions.

« Je fus encore bien malheureusement déçu dans cette circonstance, par le défaut d'exécution de l'ordre que j'avais donné au général Blanmont; au lieu de l'y rencontrer à la tête de la troisième brigade, j'y trouvai l'ennemi, et cependant mon chef d'état-major, de retour près de moi, m'assura qu'il avait porté mon ordre au général Blanmont; il y a lieu de croire que cet officier-général, connu par sa bravoure et blessé dans cette journée, aura eu de puissans motifs pour ne pas obéir; quant à moi, je l'attribue aux difficultés qu'offrait le terrain.

« Sur le flanc de la montagne, la nuit étant très-obscure, je trouvai le colonel Sainte-Suzanne, avec une partie du vingt-neuvième régiment d'infanterie légère qu'il commandait, et qui appartenait à la première brigade; je crus que le général Camus exécutait son mouvement, et, dans mon malheur, j'éprouvai un instant de satisfaction.

« Je parvins enfin sur le sommet de la montagne, et j'y trouvai, ainsi que je l'ai déjà dit, l'armée du comte de Wittgenstein, dont j'étais entouré en avant, en arrière, sur mon flanc droit, à moins d'une demie-lieue; j'avais en outre derrière moi l'armée de Platow, à ma gauche, celle de Tchichagow et la Bérésina.

« Je continuai néanmoins à marcher à la tête d'environ

cinq cents hommes, cherchant jusqu'à la dernière extrémité à remonter la Bérésina; mais, après avoir erré long-temps, et nous trouvant sur un grand lac trop peu gelé, et dont la glace, craquant sous nous, menaçait d'engloutir les restes de mes troupes, je jugeai qu'une plus longue ténacité devenait tout au moins inutile; nous étions serrés de près par le gros de cavalerie russe qui suivait notre marche, je permis alors qu'on parlât de se rendre; il était environ minuit.

« Nous fûmes conduits au comte de Steingel, qui avait été établi avec dix-huit mille hommes et soixante pièces de canon sur la route entre l'empereur et moi, et de là au général comte de Wittgenstein.

« Ma division, qui, au commencement de la campagne, était forte de treize mille hommes, ne s'élevait plus qu'à trois mille dans la matinée du 27! Par suite des divers engagemens qu'elle eut pendant cette journée et les pertes résultant des accidens attachés aux marches de nuit dans une saison rigoureuse et sur un terrain hérissé de difficultés, elle se trouva, tout compris, réduite à quinze cents hommes seulement, lorsqu'elle fut forcée, après les plus grands efforts de courage, de se rendre par parties aux forces démesurément disproportionnées de l'ennemi. Mais à peine ce sacrifice est-il accompli, que le passage de la Bérésina est effectué par le chef de l'armée française, et tout aussitôt la victoire vient ranimer nos frères d'armes, et payer leurs plus heureux efforts sur la rive opposée.

« Tels sont les faits. »

Observations de M. le général Blanmont sur la lettre précédente.

« Je lis dans le *Moniteur* un article de M. le lieutenant-général comte Partouneaux, en réponse à un passage du

vingt-unième volume des *Victoires et Conquêtes* qui le concerne, conçu en ces termes :

« J'avais jugé nécessaire d'envoyer au général Blanmont l'ordre de gravir les montagnes avec sa brigade, d'éclairer et de suivre notre marche ; le colonel Boyer, mon chef d'état-major, avait été chargé de le lui porter. »

« Et plus bas un autre paragraphe porte :

« Je fus encore bien malheureusement déçu dans cette circonstance par le défaut d'exécution de l'ordre que j'avais donné au général Blanmont ; au lieu de l'y rencontrer à la tête de sa brigade, j'y trouvai l'ennemi ; et cependant mon chef d'état-major, de retour près de moi, m'assura qu'il avait porté mon ordre au général Blanmont. Il y a lieu de croire que cet officier-général, connu par sa bravoure, et blessé dans cette journée, aura eu de puissans motifs pour ne pas obéir ; quant à moi, je l'attribue aux difficultés du terrain. »

« Je suis loin de combattre les puissantes raisons que donne M. le lieutenant-général Partouneaux dans cette malheureuse affaire ; mais, pour ce qui m'est personnel, je crois devoir relever une erreur à laquelle j'ai déjà répondu plusieurs fois verbalement à M. le lieutenant-général Partouneaux, en présence de son chef d'état-major, à Witepsk, en l'assurant que je n'ai pas reçu l'ordre de son chef d'état-major de me porter sur les hauteurs indiquées, mais que j'ai bien reçu par son aide-de-camp M. Gaille, celui d'y envoyer un bataillon de ma brigade, et de rejoindre promptement la division avec le reste de ma troupe ; cet ordre fut exécuté à la lettre : le bataillon que j'envoyai par les hauteurs a pénétré sans rencontrer l'ennemi, ni même M. le lieutenant-général Partouneaux ; il est parvenu sans obstacle au pont de la Bérésina, où il a rejoint l'armée. Il eût été à désirer pour moi que j'eusse reçu cet ordre : je l'aurais exécuté comme celui qui m'a été apporté par M. Gaille, et, comme ce bataillon, je serais arrivé avec

ma brigade au pont de la Bérésina : ce mouvement m'eût évité une blessure grave, vingt-un mois de captivité, et procuré un avancement qui m'etait assuré. »

Errata de l'appendice de ce volume.

Page 314, *ligne* 12, je dus, *lisez* je dois.

Page 315, *ligne* 26, du général, *lisez* des généraux.

Id., *ligne* 27, pour attaquer Busaco, *lisez* à Busacco.

Page 318, *ligne* 28, à Alvarès, *lisez* à Alverea.

Page 321, *ligne* 21, fixé, *lisez* prescrits.

Page 323, *ligne* 1, du général, *lisez* des généraux.

Ibid. ligne 9, chef de bataillon, *ajoutez* du génie.

Page 324, *ligne* 1, Sigueira, *lisez* Figueira.

Page 325, *ligne* 28, nous forcèrent de quitter, *lisez* nous forcèrent à quitter.

Page 326, *ligne dernière*, point de défense, *lisez* point de passage.

Page 327, *ligne* 8, en un mot, *ajoutez* sur le Tage.

Page 329, *ligne* 33, assura, *lisez* m'assura.

Page 330, *ligne* 19, et nous présagions, *lisez* et présageaient.

Page 331, *ligne* 31, Almeyria, *lisez* Almeyrin.

Page 332, *ligne* 25, le 9, *ajoutez* mars.

Page 337, *ligne* 16, l'intention, *lisez* l'instruction.

Page 338, *ligne* 20, comme de tant d'autres, *lisez* comme en tant d'autres.

Page 340, *ligne* 4, et le général, *ajoutez* de division.

Page 342, *lignes* 18 *et* 19, de cette gauche, *lisez* et du centre.

Page 344. *N. B. Il faut rectifier ainsi la signature de l'auteur de l'article.* Pelet, *maréchal-de-camp d'état-major, ex-général des chasseurs à pied de la vieille garde.*

TOME XXII.

Page 49, *lignes* 17, 18, 19 *et* 20, la division Bonnet, du sixième corps, s'empara du village de Nieder-Kayna, et enleva au pas de charge un plateau qui dominait tout le centre de la position des Russes, *lisez comme note :*

L'ennemi opposa d'abord une vive résistance, et parvint même à entamer la gauche de la division, qu'il mit un peu en désordre. Le duc de Raguse fit alors avancer le vingt-troisième régiment d'infanterie légère, commandé par le major Janin. Les jeunes soldats dont ce corps était composé, et qui tous n'avaient pas trois mois de service, prouvèrent toute la puissance des sentimens d'honneur et de gloire sur des ames françaises. Une compagnie de voltigeurs se porte rapidement en tirailleurs sur le sommet du plateau. La cavalerie prussienne, encore fière du succès momentané qu'elle venait d'obtenir, charge ces voltigeurs et les environne. Ceux-ci se groupent autour de leur chef, le lieutenant Renaud, et font face de tous côtés aux cavaliers ennemis, qu'ils forcent à la retraite. Sur ces entrefaites, le régiment arrive en colonne, et se forme en carré sur le plateau. L'ennemi démasque deux batteries, dont les feux se croisent sur ce point important : une grèle de projectiles tombe sur le carré du vingt-troisième régiment, et frappe un grand nombre de victimes; plusieurs files sont enlevées à la fois; mais aucun désordre n'a lieu, les rangs se resserrent sans se dégarnir, le carré reste inébranlable. La cavalerie prussienne, en bataille à peu de distance, attendait l'effet de cette canonnade pour en profiter. Le major Janin, craignant avec raison que le spectacle inaccoutumé des blessés restés dans le carré, joint aux cris que la douleur leur arrachait, n'intimidât ses soldats novices, ordonna qu'ils fussent portés à quelque distance en arrière;

mais tous les hommes qui furent employés à ce transport s'empressèrent de venir rejoindre le carré. C'est dans cette position que le vingt-troisième attendit l'ordre de se porter en avant et de s'emparer de Nieder-Kaina : ordre qui fut exécuté avec tout l'enthousiasme de la bravoure, dès que la gauche de la division Bonnet eut repris son rang, et que les autres régimens de la division Friederich, à laquelle appartenait le vingt-troisième, furent arrivés en ligne.

Le maréchal duc de Raguse, pour récompenser la conduite du vingt-troisième régiment, lui fit obtenir vingt-trois décorations de la légion d'honneur, dont une d'officier pour le major Janin, qui fut nommé colonel dans cette même campagne.

Page 151, *ligne* 12, les généraux Vial, Rochambeau et Dumoustier, etc., *remplacez le dernier nom par celui de* Delmas.

Ibid., *ligne* 15, Delmas, *lisez* Dumoustier.

Appendice à la campagne de 1813[1].

Armistice du 4 juin au 10 août 1813. — Un vice inhérent à la formation si récente de l'armée française dans cette campagne mémorable, était d'avoir des hommes absolument neufs, qui n'avaient pu devenir encore des soldats, et dont l'éducation militaire n'avait pu se préparer dans les dépôts et dans les garnisons ; des corps où personne ne se connaissait, ni chefs, ni soldats, et où tous les liens de la discipline se relâchaient facilement. Il s'y trouva bientôt une quantité considérable de traîneurs, d'isolés, de malades, de blessés légèrement, enfin de déserteurs qui se répandirent dans toute la Saxe. Les rangs en étaient affaiblis, et il en résultait une perte assez considérable d'armes et d'habillement. Ces hommes étaient ramassés et réunis dans un dépôt à Dresde : leur

[1] Extrait des Mémoires du général P***.

nombre s'éleva jusqu'à dix mille. Napoléon imposa la pénible tâche de discipliner et d'organiser cette tourbe de mauvais soldats, au général Pelet, non encore guéri de ses blessures de Russie, et auquel il avait confié le commandement de la place de Dresde. Cet officier-général fit camper les isolés, les forma en bataillon, les soumit à une discipline sévère, les exerça continuellement, rétablit leur habillement et leur armement. Ils furent disciplinés en assez peu de temps, et mis en état de rentrer dans les rangs. Chaque parade en voyait défiler un détachement. Avant la reprise des hostilités, le dépôt se trouva épuisé. Napoléon passait lui-même des inspections sévères des détachemens des diverses armes, et se faisait rendre un compte public des efforts des commandans et de l'administration pour seconder ses vues. Il parvint ainsi à renforcer son infanterie, et à compléter, au moyen des détachemens qui arrivaient sans cesse de France, l'organisation de la cavalerie, de l'artillerie, et même des équipages militaires de l'armée, dont la direction était confiée au général de brigade Picard.

Août. *Reprise des hostilités.* — Dans son plan général d'opérations, Napoléon se préparait pour tous les cas, et se tenait en mesure de faire face de toute part. Il avait fait construire un camp retranché avec des ponts, au-dessous de Kœnigstein, et des retranchemens sur divers points. Il faisait reconnaître de tous côtés le pays qui le séparait de l'ennemi. Le général Haxo visitait les débouchés de la Bohême à la rive gauche de l'Elbe; le général Rogniat s'occupait de la rive droite; le général Pelet, que Napoléon venait de placer dans sa garde pour y commander une brigade de voltigeurs, fut chargé de reconnaître le terrain entre la Sprée et la Quiess, et de chercher des champs de bataille pour une grande armée, en avant de Bautzen, vers Zittau, et en avant de Gorlitz, dans la direction de Liegnits et de Zittau.

L'armée était en tuyau d'orgue sur les débouchés de la Bohême. Un corps de la garde s'avança dans la direction de Melnick et de Prague. Le général Lefebvre-Desnouettes pénétra jusqu'à Newschloss avec la cavalerie : le général Decouz, commandant une division de jeune garde, s'arrêta à Romburg, où le premier corps, que commandait le général Vandamme, ne tarda pas d'arriver. Le 24, ces troupes reçurent l'ordre de marcher sur Dresde en toute hâte.

Bataille de Dresde. — L'armée ennemie entourait Dresde, 26-27 août.
elle canonnait vivement la ville et les faubourgs ; ses boulets se croisaient au centre de cette capitale. Le quatorzième corps défendait les dehors, et occupait encore les ouvrages en terre élevés autour de son enceinte extérieure formée de murs de jardins : une attaque de vive force paraissait imminente. L'armée française accourait vers Dresde, et voyait de loin cette longue ligne circulaire de troupes ennemies, leur communication principale établie par Possendorf et Dippodiswalda. La jeune garde tenait la tête des colonnes françaises. Napoléon arriva dans la matinée à Dresde, et donna de suite l'ordre de déboucher par l'extrême gauche, pour repousser la ligne et l'artillerie ennemies. Deux ponts de bateaux étaient placés au-dessus et au-dessous du grand pont de pierre ; c'est par là que l'armée dut défiler. La troisième division de la jeune garde défila la première, vers onze heures ou midi, sur le pont de la gauche, et se dirigea vers la barrière de Blasewitz ou Ziegel-Schlag ; elle occupa l'Hopfgarten, d'où elle chassa les avant-postes ennemis ; elle fut dirigée ensuite sur les moulins de Striesen, défendus par une artillerie nombreuse et par la jeune garde russe, qui faisait partie de l'armée du comte de Witgenstein. Les deux corps rivaux se trouvent pour la première fois en présence ; ils doivent rivaliser de courage. Les Russes étaient sur une position dominante, et couverts par un ruisseau dont les bords

formaient comme un parapet. La garde française, chargeant avec audace, surmonte ce double obstacle, enlève les moulins et force la garde russe à se retirer avec une perte considérable. Celle-ci tente vainement de reprendre les moulins, ils restent à la division Decouz, qui s'empare aussi des premières maisons de Striesen, et prend quelques centaines d'hommes à l'ennemi; mais le combat dura long-temps après la fin du jour. Le brave général Decouz avait marché à la tête des attaques, secondé par ses généraux de brigade Combelles et Pelet; le premier fut tué, le colonel Secretan, du premier de voltigeurs, blessé. Les deux lignes bivouaquèrent pendant cette nuit très-pluvieuse, à portée de pistolet.

Le lendemain 27, le maréchal Mortier prit le commandement des troisième et quatrième divisions de jeune garde (Decouz et Roguet).

La troisième division s'empara de Striesen à six heures du matin. Le général Pelet attaqua avec sa brigade Grüne, défendu par le corps prussien de Kleist; il l'enleva, et occupa aussi Grüne-Viese, sous un feu violent d'artillerie ennemie. La division s'établit sur le ruisseau qui descend de Leubnitz. Le général Kleist occupait en force Leubnitz et Reick; il avait dix-huit à vingt escadrons entre ces deux villages. Napoléon, après avoir préparé la victoire à la droite, parcourait alors sa ligne pour en assurer le succès. Il arriva à la gauche, et ordonna à la troisième division de jeune garde d'attaquer Reick. La première brigade, en marchant contre ce village, prêtait le flanc à la cavalerie prussienne, et souffrit beaucoup de la mitraille. Vivement chargée en ce moment, une partie fut ramenée, et l'autre forcée de se réfugier dans les premières maisons de Reick. La deuxième division se porta en avant, reçut les corps dispersés de la première, enleva le village, s'y établit, et le défendit toute la journée contre les attaques les plus vigoureuses. Vainement l'ennemi s'obstina-t-il à re-

prendre cet appui avantageux de sa droite, qui couvrait l'importante communication de Maxen.

La cavalerie du quatrième corps s'établit, dans la soirée, à gauche de Reick, dans la direction de Leuben, et contint les efforts de la cavalerie ennemie, qui cherchait à tourner Reick.

Le 28, l'armée française marchait sur Pirna. On apercevait partout les préparatifs de retraite de l'ennemi, qui marchait en grand désordre au travers des défilés de la Bohême, après avoir perdu ses principales communications occupées par le roi de Naples et le général Vandamme; mais Napoléon, rappelé à Dresde par les échecs que venaient d'essuyer les maréchaux Macdonald et Oudinot, se vit obligé de quitter la poursuite de l'ennemi, pour aller arrêter les progrès du prince royal de Suède et du feld-maréchal Blucher.

La deuxième retraite du maréchal duc de Tarente, faite précipitamment des bords de la Neiss jusqu'aux portes de Dresde, sans aucun engagement sérieux, força Napoléon d'envoyer, le 14 septembre, une brigade de la jeune garde avec six pièces de canon à Weissig.

Bataille de Leipsig. — Le corps de jeune garde, formé des première et troisième divisions, commandé par le maréchal duc de Reggio, était en marche, le 16 au matin, sur le chemin de Lieber-Wolkowitz : la troisième division formait tête de colonne. A neuf heures du matin, comme elle s'arrêtait en face de ce village pour fouiller les flancs et y chercher des passages au travers du ruisseau, Napoléon arrivait en voiture, et mettait pied à terre au milieu des acclamations ordinaires. Tout à coup l'ennemi commence son attaque par une canonnade terrible de grosse artillerie, qui s'étend jusqu'à la Pleiss. Quelques escadrons qui formaient un rideau en avant de Lieber-Wolkowitz, furent ramenés. La troisième division déploya ses colonnes et arrêta l'ennemi. 16-19 oct.

Les vingt-quatre pièces d'artillerie de cette division mirent en batterie, et, malgré l'infériorité du calibre et du nombre, elles continrent le feu de l'ennemi. La ligne française acheva de se déployer, et se porta sur la crète où était l'artillerie autrichienne, qui fut forcée de battre en retraite, quoique soutenue par les corps de Klenau et de Gorczakow.

Les divisions de jeune garde se portèrent en avant, et s'étendirent sur Wachau. Le combat s'établit sur ce point. L'ennemi tenta de regagnér le terrain qu'il avait perdu; ses efforts furent inutiles. Vers trois heures après-midi, il tenta, par la droite de Wachau, une grande charge de cavalerie; ses colonnes se répandirent dans la plaine. L'une d'elles, très-considérable, et composée de cuirassiers de la réserve autrichienne, avait tourné Wachau, et se dirigeait contre la brigade de jeune garde commandée par le général Pelet. Celui-ci fit former un grand carré de quatre bataillons, et ordonna d'attendre sans tirer que l'ennemi fût sur les baïonnettes; comme les cuirassiers s'approchaient tête baissée, à petite portée de pistolet, ces jeunes soldats les arrêtèrent par un feu de rang, exécuté au commandement du général avec le plus rare sang-froid. Le front du carré fut couvert de cuirassiers morts; c'était le régiment de Sommariva, et le colonel était au nombre des tués. Le reste de la colonne, fusillée en flanc, poursuivie par la cavalerie française, tomba au milieu de Wachau, où elle fut en partie exterminée et prise.

Vers le soir, la ligne française se porta en avant, à un millier de toises de Wachau, en face de Gossa, sur une nouvelle crète occupée par la ligne ennemie; celle-ci en fut chassée lestement, et les Français s'y maintinrent, malgré plusieurs attaques très-vives.

Le 18, à minuit, une fusillade assez forte s'engagea sur la ligne. A deux heures, le corps du maréchal duc de Reggio

commença son mouvement de retraite des hauteurs de Wachau sur Stetteritz. Il fut exécuté en grand ordre et silence. Napoléon était à Stetteritz. Ce mouvement rétrograde, qui était général, avait pour but de concentrer la droite et le centre de l'armée française, afin de la lier avec la gauche vers la Partha. A neuf heures, la troisième division de jeune garde reçut ordre d'aller vers la droite appuyer le corps du maréchal duc de Castiglione, qui était vers Connewitz, et les Polonais placés à sa gauche; ceux-ci étaient réduits à un petit nombre : ils tombèrent avec acharnement sur l'ennemi, qui se renforçait continuellement, et le repoussèrent sur Dolitz. Le prince Poniatowski les animait de son exemple. Ils trouvèrent dans la jeune garde les secours d'une touchante confraternité, scellée par le sang des uns et des autres dans tous les champs de bataille de l'Europe. Vers la droite, la ligne française gagna du terrain sur l'ennemi. La troisième division de jeune garde s'établit au centre entre le corps du maréchal Augereau et les Polonais, et finit par les remplacer en première ligne. Le général Pelet s'empara d'un bois marécageux à la hauteur de Losnig, où sa brigade se maintint pendant toute la soirée, et empêcha l'ennemi de déboucher de ce village; elle résista aux vives attaques des corps de Bianchi et de Colloredo, sans cesse renouvelées.

Retraite de l'armée. — La vieille et la jeune garde furent réunies à Lindenau par Napoléon, et y prirent position. 19-26 oct.
Avant la nuit, le quartier-général s'achemina vers Mark-Raustadt. Le corps du duc de Reggio fut chargé de faire l'arrière-garde, et de contenir les efforts de l'ennemi, qui poursuivait avec acharnement les colonnes en retraite. A une heure du matin, le 20, il se mit en mouvement sur la grande route; au jour, il passa le Grobern, et prit position entre ce canal et Lutzen, non loin du monument de Gustave Adolphe,

et au milieu de ces champs consacrés naguère par de nouveaux lauriers! Il fallut marcher en retraite devant ces nobles trophées, et au milieu de ces cités jusque-là témoins des triomphes de Napoléon. La cavalerie de Blucher, qui avait passé l'Elster près de Skenditz, suivait de près ces mouvemens. La jeune garde marcha, par échelons et par masses, à travers des plaines découvertes, et avec un tel ordre, que l'ennemi qui l'entourait ne put l'entamer : elle arriva sur la Kippach, et y prit position vers trois heures. L'ennemi se forma sur la rive droite, fit avancer du canon, et attaqua assez vivement. Son infanterie déboucha par Kaia et Koken. La première division de jeune garde, commandée par le général Pacthod, fut fortement engagée ; elle fut soutenue par la brigade du général Pelet. La nombreuse cavalerie de l'ennemi avait franchi le ravin, et embrassait les ailes de l'arrière-garde, qui n'en fut nullement ébranlée, et contint les efforts dirigés contre elle. Pendant ce combat, la deuxième division de vieille garde, commandée par le général Curial, disputait, en avant de Friburg, les approches de cette communication importante, au corps prussien du général York, qui s'avançait par Mucheln ; à Naunburg, le quatrième corps avait rencontré le corps autrichien de Giulay, qui était arrivé par Pegau, et qui faisait les plus grands efforts pour s'emparer du défilé de Kosen. A l'entrée de la nuit, l'arrière-garde continua son mouvement de retraite sur Weissenfels, où elle releva le corps du maréchal duc de Trévise.

Napoléon était, le 21, de l'autre côté de Weissenfels. Là on retrouva ses dispositions pour l'ordre des mouvemens, dont l'absence avait été si préjudiciable l'avant-veille. Plusieurs ponts avaient été disposés sur la Saale : des officiers indiquaient aux divers corps la direction qu'ils devaient suivre. L'arrière-garde traversa Weissenfels à deux heures, et prit position sur la rive gauche de la Saale : un épais brouil-

lard couvrait les deux rives; dès qu'il fut dissipé, l'ennemi établit une forte batterie, qui obligea l'arrière-garde, fort imprudemment placée sous ce feu, à se retirer hors de portée de canon. Elle défendit le pont jusqu'à ce qu'il fut incendié, et se mit en marche pour se rapprocher de Freyburg; elle avait à traverser les funestes plaines de Rosback. Les canonnades de la veille à Freyburg et à Naumburg continuaient avec la même violence. A Mark-Rolitz, l'arrière-garde fut attaquée de nouveau par un corps considérable de cavalerie légère, qui avait de l'artillerie et quelque infanterie pour la soutenir : elle continua à marcher en bon ordre; mais enfin elle fut forcée à prendre position entre le village et le bois. La troisième division se forma par masses, à distance de déploiement, pendant que la première continuait à marcher; elle engagea la canonnade avec l'ennemi, qui n'osa s'approcher à portée de fusil. Vers la droite, la division de cuirassiers aux ordres du général Doumerc, s'échelonna et chargea la cavalerie ennemie, qui se retira en refusant le combat. L'arrière-garde continua son mouvement de retraite au milieu des débris des caissons de réserve, que les autres corps de l'armée s'étaient vus dans la nécessité de détruire ou faire sauter; elle s'arrêta à une demi-lieue de Freyburg, et laissa en dernière arrière-garde, pour couvrir les ponts, la brigade du général Pelet, au milieu des corps ennemis qui entouraient Freyburg de tous côtés.

Le 22, à l'aube du jour, le général Pelet repassa l'Unstrutt, dont les ponts furent détruits par le général du génie Valazé. L'ennemi avait établi contre ces ponts une forte batterie de grosse artillerie sur les hauteurs de Freyburg. Un brouillard extrêmement épais couvrit le mouvement et la marche des troupes françaises, au milieu des colonnes alliés qui débouchaient de tous côtés sur leurs flancs. Des colonnes assez fortes de prisonniers ennemis, faits dans les batailles

des 16 et 18, augmentaient les embarras de la marche; mais ils ne tardèrent pas à être délivrés par les cosaques.

L'arrière-garde eut quelques légers engagemens dans la soirée; mais elle trouva divers corps disposés pour la recevoir: le quatrième corps à droite d'Eckarsberg; la cavalerie du général Sébastiani vers la gauche; dans le village et à Lisdorf, plusieurs escadrons de la garde; enfin la division Curial (vieille garde) en arrière d'Eckarsberg.

Le lendemain 23, l'arrière-garde se porta à Ollendorf, et laissa en arrière d'elle des troupes du quatrième corps et la division de cavalerie du général Lhéritier; elle prit position et reçut ces troupes qui étaient vivement engagées avec l'ennemi, et qui vinrent se placer à sa droite, vers les hauteurs d'Oltersberg.

Blucher suivait, sur les flancs de l'arrière-garde, la route de Langon-Salza; il détacha un corps de cavalerie, qui se montra à portée de Mechterstadt, menaçant les parcs qui défilaient sur la chaussée. Le général Pelet établit sur le flanc de la route trois petits bataillons de jeune garde, et couvrit ainsi tout ce qui s'y trouvait. Fidèles à leur système, les escadrons prussiens ne s'avancèrent pas à portée de la balle, et se contentèrent de canonner de loin cette infanterie, qui dédaigna de répondre à leur feu.

Relation du siége de Torgau.

Après avoir perdu la bataille de Juterbock, le 6 septembre 1813, le maréchal Ney jugea que l'empereur Napoléon allait être forcé à abandonner la ligne de l'Elbe, et qu'il était à propos de mettre en état de défense la place de Torgau, sur laquelle il venait d'opérer sa retraite. Mécontent du général Lauer, qui en était gouverneur, il choisit pour le remplacer le général de brigade Brun de Villeret, qu'il ne

connaissait que depuis trois jours, mais dont il avait pu apprécier la fermeté et le dévouement à Juterbock.

La mission était pénible. Le maréchal prince de la Moskowa s'éloignait des rives de l'Elbe, après avoir annoncé qu'il ne devait plus y revenir. La place n'était pas approvisionnée en vivres pour deux mois; la poudre et les projectiles s'y trouvaient en quantité insuffisante; l'enceinte des remparts n'était qu'ébauchée; l'ennemi pouvait tenter des coups de main sur tous les points: il y avait huit mille hommes de garnison; mais elle se composait de Saxons, d'Hessois et de Wurtembourgeois, auxquels on ne pouvait pas se fier; et tout annonçait au nouveau gouverneur que, dans l'exercice de ses fonctions, le sort de prisonnier de guerre succéderait à une grande responsabilité.

Napoléon, à cette époque, avait d'autres vues que le maréchal prince de la Moskowa. Il méditait le projet de livrer une bataille décisive sous les murs de Leipsig; il voulait conserver des points d'appui sur l'Elbe, et il choisit la place de Torgau pour servir de dépôt à ses approvisionnemens de réserve et à ses malades. Il pensa dès-lors que ce commandement était d'une trop grande importance pour un général de brigade, et y envoya, comme gouverneur, l'un de ses aides-de-camp, le lieutenant-général comte de Narbonne, en lui adjoignant le général Brun de Villeret comme commandant la garnison.

Ce plan de l'empereur français fit entrer six mille malades dans une place qui ne compte pas plus de quatre mille hommes de population. La bataille de Leipsig eut lieu, et une immense colonne, composée de plusieurs corps et de la totalité des équipages du grand quartier-général, sous le commandement du général Durrieu, fut obligée de se jeter dans Torgau. Il s'y trouva réunis dix mille chevaux, huit cents voitures et vingt-cinq mille Français. L'encombrement fut

extrême, quoique M. de Narbonne eut pris le parti de renvoyer, peu de jours après la bataille, les Saxons et les autres troupes de la Confédération du Rhin. Le *typhus* se développa alors avec une fureur difficile à décrire, et, vers la fin d'octobre, on compta plus de huit mille malades dans les hôpitaux.

On croira facilement qu'une ville comme Torgau ne renfermait pas une quantité suffisante d'établissemens de cette espèce. Il avait fallu faire servir à cet usage des quartiers entiers de la ville, des magasins, et les édifices du culte divin. Malgré cette disposition, les derniers venus ne trouvaient qu'avec peine un espace de six pieds de long sur trois de large, pour se coucher sur une litière commune. Non-seulement les bois de lit manquaient absolument, ainsi que les matelas, draps et couvertures, mais encore les ustensiles les plus nécessaires : la paille même ne se renouvelait qu'à de longs intervalles et avec de grandes difficultés; on en éprouvait de pareilles, lorsqu'il fallait séparer les morts d'avec les mourans et enlever les cadavres.

L'administration était un chaos; on ne connaissait ni les ressources, ni les consommations d'une manière positive, et c'était une affaire de plusieurs jours que d'obtenir une situation. Dans le principe, les autorités saxonnes étaient chargées des fournitures, et ne livraient rien. Le service des hôpitaux était surtout abandonné d'une manière odieuse. Les granges de la ville étaient remplies de paille et de blé en gerbes, et les malades couchaient à nu sur le carreau. Les magasins renfermaient des couvertures, et la moitié des soldats en manquaient. A la vérité, on distribuait du pain et de la viande; mais les malades, hors d'état de se mouvoir, et sans infirmiers ou servans, mouraient d'inanition; enfin, quoiqu'il eût été facile de se procurer dans la ville du linge et de la charpie, les blessés demeuraient sans être pansés,

et les malheureux soldats, étendus sur un plancher froid et humide, obligés de garder leurs vêtemens, mais ne pouvant se garantir du froid, expiraient sur quelques brins d'une paille fétide.

M. le comte de Narbonne et le général Brun de Villeret s'étaient bien occupés sans relâche de mettre quelque ordre dans les différens services; mais le personnel manquait, et, sans un événement inattendu, leurs efforts eussent été entièrement infructueux. Nous avons dit qu'après la bataille de Leipsig une grande colonne d'équipages avait été forcée de se jeter dans Torgau. Avec elle entrèrent plusieurs généraux, officiers supérieurs et administrateurs d'un grand mérite, et dès-lors le service prit, sous tous les rapports, une forme régulière. Le commissaire ordonnateur Lamartellière se chargea des hôpitaux et des subsistances. Pour la première partie, il fut puissamment secondé par deux officiers de santé d'une haute réputation bien justement acquise, M. Desgenettes, déjà si connu dans l'histoire de l'expédition d'Égypte, et M. Laubert. Ces deux hommes dévoués et intrépides ne craignirent point de visiter incessamment les salles infectes où les malades expiraient par centaines, sans recevoir aucune espèce de secours, et ne laissèrent désormais aucun prétexte aux médecins et aux employés subalternes de négliger leur devoir. Le colonel du génie Bernard, et le chef de bataillon de la même arme, Novillard, entreprirent de mettre la place à l'abri d'un coup de main, et imprimèrent une grande activité à tous les travaux de défense. Le général Bouchu prit le commandement de l'artillerie, et l'on put compter sur le service de toutes les bouches à feu de l'enceinte. Le général Durrieu partagea avec le général Brun de Villeret le commandement de différentes colonnes mobiles, qui firent entrer dans la place une grande quantité de bois pour former des blindages, de nombreux troupeaux, et un approvisionnement

en grains, devenu bien nécessaire depuis que le nombre des consommateurs s'était augmenté si considérablement.

Nous avons dit que la place renfermait vingt-cinq mille Français. Les hommes ne manquaient donc point pour former des colonnes mobiles et tenir la campagne; mais, pour ces sortes d'expéditions, de bonnes troupes sont nécessaires, et la garnison en présentait peu qui méritassent ce nom. Toutefois le général Durrieu avait amené trois mille canonniers, pontonniers, sapeurs, mineurs et ouvriers de marine. Avec ce nombre seul d'hommes actifs, braves et dévoués, on aurait pu soutenir un siége long et dévoué. Malheureusement ils ne tardèrent pas à être décimés par le typhus, et le reste de la garnison n'était pas de nature à dédommager des pertes que les corps que nous venons de nommer faisaient journellement. Ce reste se composait d'hommes isolés, de domestiques, de soldats du train et des équipages, de convalescens sortis des hôpitaux; enfin, de tout ce qu'une armée peut renfermer de moins propre à faire la guerre. Sans cette masse, pour ainsi dire inerte, on aurait été plus fort, parce qu'il eût été bien plus facile d'arrêter la contagion, et d'approvisionner la place pour long-temps : avec elle on ne pouvait pas tenir plus de deux ou trois mois. Cependant, comme il eût été odieux de livrer à l'ennemi tant de Français, quoique bouches à peu près inutiles, le général Brun forma six bataillons de tous les hommes isolés, et y attacha des officiers qui se trouvaient sans fonctions dans la place; les soldats des équipages avaient leur organisation. Dès ce moment, on put s'entendre et savoir à qui les ordres devaient être adressés.

Pendant le mois d'octobre, l'ennemi avait été occupé avec toutes ses forces dans les environs de Leipsig, et il n'entretint devant Torgau qu'un corps d'observation placé sur la rive droite de l'Elbe. La rive gauche était abandonnée, et

l'on en profitait pour faire sortir chaque jour une ou deux colonnes, qui rentraient le lendemain ou le surlendemain avec des convois précieux pour la place. Les bivouacs prussiens étaient toutefois en face de la tête de pont, à une faible distance. Le village de Kreschau, situé à quatre cents toises des glacis, était occupé par eux, et comme ils pouvaient y établir des batteries, le général Brun reçut du gouverneur l'ordre de l'en chasser, et même de brûler le village. Cet officier sortit à la tête d'un fort détachement qu'il fit marcher par échelons; il surprit les Prussiens, les culbuta du premier choc, et leur fit des prisonniers. Le feu fut mis au village par les ouvriers de la marine; mais le général Brun, s'étant aperçu que, pour établir ses batteries, l'ennemi ne tirerait aucun parti des maisons, parce que les replis du terrain lui fournirait d'autres ressources, voulut épargner à d'anciens alliés une dévastation inutile, et donna ordre d'arrêter l'incendie : il rentra ensuite dans la place, sans avoir fait aucune perte.

Les excursions de la garnison sur la rive gauche de l'Elbe se firent librement jusqu'à la fin d'octobre; mais, dès le 2 novembre, l'ennemi parut en force sur cette rive. Le général Brun, pour le reconnaître, sortit le 3 à la tête d'un détachement qui allait chercher du bois dans la forêt de Loswig. Il fut obligé de combattre pour couvrir les travailleurs, et réussit à faire rentrer le convoi dans la place.

Le général Durrieu, qui sortit le lendemain pour une expédition semblable, rencontra de plus grands obstacles. Il fut attaqué par des forces considérables, et obligé d'abandonner la forêt; il perdit cent vingt hommes, parmi lesquels on regretta beaucoup le chef de bataillon Masclet, commandant les officiers de la marine, et officier d'une grande distinction.

Dès cette époque, on arrêta dans le conseil de défense d'abandonner ces sortes d'opérations, parce que le moral

du soldat était très-affaibli par les ravages de l'épidémie et par le vice d'organisation du corps. La mortalité était effrayante en effet : on perdait deux cents hommes par jour, et les entrées aux hôpitaux excédaient ce nombre. Presque personne ne sortait convalescent de ces asiles de la douleur. Les soldats pensèrent avec raison qu'il valait mieux se priver des soins qu'ils pouvaient y recevoir, et dissimulèrent leur mal jusqu'à la dernière extrémité, afin de se soustraire à un billet d'hôpital, qu'ils considéraient comme un arrêt de mort. Ils périssaient dans les casernes, dans les rues, en faction même, et les tableaux les plus hideux qu'on a pu tracer de la peste, peuvent seuls donner une idée de la désolation de la garnison de Torgau. Jamais vingt cinq mille hommes, infectés de ce mal terrible, n'ont été réunis dans un aussi petit espace. Le comte de Narbonne succomba le 17 novembre, et emporta les regrets universels. Ses qualités estimables lui avaient gagné le cœur des officiers et du dernier des soldats; on le regardait d'ailleurs comme une victime du dévouement le plus généreux, puisque c'est en parcourant tous les rangs de la garnison, qu'il avait contracté le germe de la maladie.

La mortalité s'était élevée jusqu'à trois cents hommes par jour. Dans des circonstances aussi pénibles, le commandement supérieur fut déféré au général Dutaillis, jusqu'alors sans fonctions, et que l'on connaissait peu; mais il était le seul divisionnaire, et parut, à ce titre, devoir obtenir la préférence; il changea peu de choses aux dispositions prises par son prédécesseur.

L'ennemi serrait la place de très-près : il n'avait encore tenté aucun coup de force; mais, se trouvant sans doute en mesure, et ayant réuni ses moyens de siège, le 23 novembre, il attaqua le poste des écluses et l'enleva. Le 27, il ouvrit une parallèle devant le fort Zinna, et commença à construire des batteries; le 28, il démasqua deux batteries de mortiers,

l'une sur la rive droite de l'Elbe, et l'autre dans le faubourg des écluses, que l'on avait été forcé de lui abandonner. Dès cet instant, la place fut bombardée toutes les nuits, quelquefois même le jour, et la garnison n'eut plus de repos.

La prise du fort Zinna aurait rendu la défense de la place très-difficile; avec des hommes aussi découragés que ceux de la garnison, il était à craindre que, d'un moment à l'autre, il ne fut enlevé de vive force. Le général Durrieu s'y jeta avec trois cents hommes, et y déploya un courage et un dévouement digne d'un meilleur sort et de circonstances plus heureuses. Le fort n'a pas quarante toises de diamètre; tous les abris furent anéantis par le feu de l'ennemi, en moins de deux jours; les bombes et les éclats d'obus formaient sur le fort une pluie presque continuelle; l'humidité de deux magasins à poudre, qui servaient de casemates, était telle, que les hommes ne pouvaient pas y rester deux heures, sans en sortir avec un germe de maladie. Le gouverneur eut le soin de faire renouveler les défenseurs de ce mauvais poste par les autres troupes de la garnison; mais le général Durrieu ne voulut jamais le quitter, et, pendant deux semaines, il demeura jour et nuit exposé aux intempéries de l'air, et à une pluie de feu, telle que l'on concevait difficillement comment il pouvait échapper à un aussi grand péril.

L'ennemi, voyant que la vivacité de son feu n'amenait point la reddition du fort, prit le parti d'avancer à la sape, opéra la descente du fossé, détruisit une partie de la fraise qui couvrait le pied des remparts, et se mit en mesure de livrer, au point du jour, un assaut qui eût été décisif, attendu que les faces des bastions étaient informes; que les massifs étaient formés d'un sable mouvant, qui n'aurait présenté aucun obstacle aux assaillans, et que les assiégés étaient physiquement trop faibles pour opposer une résistance convenable. Ce résultat était prévu depuis long-temps,

et tous les bastions étaient minés. Le général Durrieu fit mettre le feu aux poudres, rentra en bon ordre dans la place, et ne laissa qu'une masse informe de décombres au général ennemi.

Ce dernier événement donna lieu à un trait d'héroïsme individuel qui mérite d'être cité. L'explosion générale avait eu lieu; mais un bastion restait debout, et il paraissait que le feu avait manqué de s'y communiquer par une raison dont on ne pouvait se rendre compte. Un sergent de mineurs, désespéré des reproches qu'on faisait à sa compagnie, partit seul comme un éclair avec une mèche à la main, et, cinq minutes après, l'explosion tant désirée se fit entendre; mais elle avait enveloppé le brave sergent. Nous regrettons de ne pouvoir consigner son nom dans nos annales.

Le bombardement continuait : la moitié de Torgau était en cendres; toutes les maisons qui restaient encore étaient fortement endommagées, les fossés menaçaient de se geler, et, comme les remparts n'étaient revêtus sur aucun point, on avait à craindre toutes les nuits un assaut que l'affaiblissement de la garnison ne permettait pas de soutenir. Le nombre des hommes en état de faire le service ne s'élevait pas à trois mille; on touchait au terme des subsistances, quoique la ration eût été réduite depuis long-temps à une livre de pain.

Dans cette situation, le conseil de défense jugea qu'une capitulation à terme, correspondant au jour où l'on n'aurait plus qu'une once de pain, était ce qui convenait le plus à l'intérêt de la garnison et à l'intérêt même de la défense. Le général Tauenzien, qui commandait l'armée prussienne, avait fait faire différentes offres depuis la destruction du fort Zinna. Le gouverneur chargea le général Brun de Villeret de se rendre près de ce général, et de traiter de la reddition de la place.

Après plusieurs conférences, les bases de la capitulation furent arrêtées. Le général Brun obtint les honneurs de la guerre pour la garnison, et ce qui était plus précieux que de vaines parades, la liberté pour les blessés et les non-combattans de retourner en France. A ces conditions, il fut convenu que la place serait livrée à l'armée prussienne le 6 janvier 1814.

Mais soit que la mortalité eût diminué le nombre des consommateurs plus rapidement qu'on ne l'avait calculé, soit que les administrateurs se fussent trompés dans leurs comptes, il fut reconnu, le jour fixé pour la signature de la capitulation, qu'il resterait encore six livres de pain par homme après le jour convenu du 6 janvier. L'alarme fut grande dans le conseil de défense; on s'écria unanimement qu'on serait déshonnoré, qu'on n'oserait reparaître en France, si on laissait une seule ration entre les mains de l'ennemi. Le général Brun déclara qu'il ne mettrait pas le dernier sceau à une pareille capitulation: le gouverneur et les autres généraux protestèrent tous qu'ils aimeraient mieux se rendre simples prisonniers de guerre, et le résultat de la délibération fut d'engager le général Brun à annoncer au général Tauenzien, qui connaissait le secret de la position de la garnison, que son sort était entre ses mains, mais qu'elle n'évacuerait la place qu'après avoir consommé tous ses vivres. Le général Tauenzien commença par s'emporter; voyant toutefois que la résolution du conseil de défense était inébranlable, il finit par paraître céder à un mouvement généreux, et signa, pour le 12 janvier, la capitulation convenue d'abord pour le 6. Il est fâcheux, pour l'honneur des nations, d'être obligé de dire que cette générosité individuelle n'eut aucun résultat, et qu'au mépris des traités, les blessés et les non-combattans furent retenus à Leipsig, où ils souffrirent jusqu'à la paix tout ce que des prisonniers de guerre peuvent éprouver de plus rigoureux.

Dans les derniers jours d'octobre, Torgau avait renfermé vingt-cinq mille Français, il en sortit sept mille deux cents le jour de la reddition; deux mille quatre cents restèrent dans les hôpitaux; tout le reste avait péri, soit par le typhus, soit dans les combats et autres accidens du siége; et l'on doit remarquer que, dans ces momens cruels, le théâtre de la guerre était déjà transporté sur le territoire français; que le prolongement de cette défense ne pouvait être que d'un bien faible poids dans la balance des affaires générales.

Mais il n'entra dans l'idée de personne qu'on pût se conduire d'une autre manière. Les défenseurs de Torgau ressemblaient à des fantômes : la faim, le chagrin, la misère, les avaient entièrement abattus. Les deux tiers de la garnison active se composaient de convalescens, qui ne pouvaient faire la faction qu'assis, à cause de leur faiblesse. Cependant aucun murmure ne se fit entendre pour accélérer la reddition de la place; on aurait résisté encore, s'il se fût trouvé quelques rations de plus dans les magasins; et, dans ce cas, la place eût été, selon toute apparence, enlevée d'assaut comme celle de Wittenberg. Un pareil dévouement mérite sans doute d'être apprécié, et l'histoire dédommagera les braves garnisons de la ligne de l'Elbe de l'oubli qui a enveloppé tant d'actes de courage : oubli qui n'est, au reste, qu'un effet momentané des circonstances cruelles dans lesquelles se trouvait à cette époque la malheureuse France.

Attaque de Livourne par les Anglais en décembre 1813.

Le 10 décembre 1813, une division anglaise, forte de trois vaisseaux, cinq frégates et un chebeck, avec plusieurs bâtimens de transport, mouilla devant Viareggio, sur les côtes de Toscane : quinze cents hommes d'infanterie furent mis à terre; une partie se porta sur Lucques et s'en empara.

Des détachemens français, tirés des garnisons de Florence et de Livourne, marchèrent sur Lucques avec deux pièces d'artillerie. Les Anglais se retirèrent d'abord sur Viareggio, mais ils réussirent ensuite à repousser la colonne qui les avait poursuivis, et qui se trouvait bien inférieure en nombre. Ils ne profitèrent pas immédiatement de cet avantage; mais, se rembarquant précipitamment, ils franchirent en peu d'heures le court espace qui sépare les ports de Viareggio et de Livourne; et, le 13 décembre, ils parurent devant cette dernière ville.

Le débarquement se fit près du fort de Marsoco, et quelques compagnies s'emparèrent des faubourgs. L'enseigne de vaisseau, Blanc, commandant la tour de Marosco, se défendit avec une grande intrépidité. Les Anglais, malgré tous leurs efforts, ne purent pas emporter ce poste, qui leur causa beaucoup de dommage, tant au débarquement qu'au retour sur leurs vaisseaux.

Le trajet de Viareggio à Livourne par terre étant beaucoup plus long, la colonne française dont nous venons de parler ne put arriver assez tôt pour rentrer dans Livourne; elle se réunit à Pise à quelques autres troupes venues de Florence, et, le 14, ce petit corps fit une tentative infructueuse pour secourir Livourne; les pièces d'artillerie qu'il avait avec lui auraient été prises, sans la bonne contenance d'une compagnie de douaniers composée de vieux soldats français. Les autres troupes étaient composées de nouvelles levées, qui lâchèrent pied malgré les incitations de leurs officiers. Le chef de bataillon Sale fut tué en se précipitant sur les Anglais, pour donner de l'élan aux siens. Un major qui commandait quelques cavaliers italiens fut blessé.

La démonstration des Anglais sur Viareggio avait eu pour but d'attirer sur ce point les garnisons de Florence et de Livourne; aussi le directeur des douanes françaises, Dubois-Aymé, qui avait deviné ce dessein, quoique requis de join-

dre tous les préposés aux troupes de la garnison de Livourne qui marchaient sur Viareggio, n'avait-il voulu donner qu'une quarantaine d'hommes. Le colonel Dupré, commandant de Livourne, avait bien senti tout le danger d'affaiblir sa garnison; mais les ordres du prince Bacciochi, général commandant en chef pour Napoléon, étaient positifs, et son aide-de-camp, porteur de ses dépêches, n'avait pas cru devoir se rendre aux observations que le colonel et le directeur des douanes lui avaient faites à ce sujet.

Cependant Livourne était cerné par terre et par mer, et cette place n'avait alors pour défenseurs qu'une trentaine de soldats d'un régiment étranger à la solde de France; les équipages de deux bricks de guerre; une centaine de conscrits français arrivés la veille, et n'ayant encore ni armes, ni équipement; et enfin deux cents préposés des douanes, tous anciens soldats de l'armée française, commandés par M. Dubois-Aymé : celui-ci, ancien ingénieur, appelé au conseil de défense, soutint l'opinion du commandant Dupré, de ne pas évacuer la ville pour se retirer dans les forts; et, comme l'opinion contraire s'appuyait sur la faiblesse du quartier de la ville appelé Saint-Marc, il se chargea de la défense de ce côté de la place, où des brèches praticables et un fossé guéable présentaient un facile accès à l'ennemi.

Les Anglais, ayant débarqué quelques pièces d'artillerie, s'étaient rendus maîtres des faubourgs, dont les maisons, bâties jusque sur le bord du fossé, dominaient les remparts. Leurs troupes étaient aguerries et bien disciplinées; elles montrèrent beaucoup de résolution. Les hommes appelés à la défense de la place, trop peu nombreux pour pouvoir être relevés, restèrent tous sous les armes quatre jours et cinq nuits. Pendant cette longue veille, la pluie ne cessa point de tomber, tandis que l'ennemi, qui interrompit rarement son feu, se trouvait entièrement à couvert. Les jeunes conscrits,

auxquels il avait fallu apprendre, la veille de l'attaque, comment on chargeait un fusil, se conduisirent comme de vieux soldats. On avait à la fois à combattre les Anglais, et à contenir une population nombreuse, pauvre et mécontente. Toutefois, la fermeté du colonel Dupré, la bravoure et les talens des officiers de l'artillerie, du génie et de la marine; la constance et l'intrépidité de cette poignée de soldats, qui formaient la garnison; enfin le dévouement de plusieurs Français, qui, n'étant point militaires, vinrent cependant combattre dans les rangs, forcèrent les troupes anglaises à se rembarquer le 15. L'escadre ennemie resta encore au mouillage le 16, et se retira ensuite dans les ports de la Sicile, sans avoir obtenu aucun avantage d'une expédition aussi coûteuse.

On reconnut alors combien le colonel Dupré et le directeur des douanes, Dubois-Aymé, avaient eu raison de soutenir qu'il ne fallait pas abandonner la ville pour concentrer la garnison dans les forts. Les Anglais, en possession de la ville, ne se seraient point rembarqués; ils y auraient trouvé de nombreux auxiliaires; les forts, dominés par la plupart des maisons de la ville et sans approvisionnemens, eussent cédé bientôt à une attaque de vive force ou à la famine.

TOME XXIII.

Page 66, *ligne dernière*, *après ces mots* ranime le courage de sa troupe ébranlée, *ajoutez* le général Pelet prit le commandement de la division Decouz, et finit par chasser les Russes de la ville de Brienne.

Pages 129 *et* 130.

Combats de Dolencourt et de Bar.

Lisez comme note :

Un sous-lieutenant de dragons, M. Collet, détaché comme

officier d'ordonnance auprès du général comte de Valmi, rendit un important service en faisant placer une batterie de six pièces d'artillerie sur un mamelon qui appuyait la gauche du corps d'armée du maréchal duc de Reggio, et en prenant sur lui, au nom de son général, de faire soutenir cette batterie par un bataillon d'infanterie. Deux pièces, que le même officier fit avancer sur le bord d'un ravin qui séparait l'ennemi de la position, obligèrent un corps de douze à quinze cents hommes à se retirer dans le plus grand désordre, et la batterie dont nous parlons, dégagée de toute inquiétude, redoubla son feu avec plus de vigueur sur les masses de l'ennemi. Le sous-lieutenant Collet reçut des éloges pour sa conduite en cette occasion; il est aujourd'hui fourrier dans la première compagnie des gardes-du-corps de Sa Majesté.

Page 146. Il voulut en profiter pour tenter un coup de main sur Laon. *Lisez comme note.*

Napoléon venait d'apprendre en même temps que le général russe Saint-Priest marchait derrière lui de Châlons sur Reims. Il n'avait à opposer à ce mouvement que la division des gardes d'honneur, très-affaiblie par des détachemens et par un grand nombre de chevaux blessés qu'elle traînait à sa suite. Cette cavalerie ne pouvait mettre en ligne que six escadrons, qui, avec le dixième de hussards, avaient à peine la force d'une brigade ordinaire. Le général Defrance qui la commandait se mit en mouvement, prenant sa direction sur le bruit du canon et sur une épaisse fumée qui s'élevait d'une des parties de Reims. Il apprit, en s'avançant, que cette ville était attaquée depuis quelques heures; que le général Corbineau n'avait, pour la défendre, qu'une centaine de soldats et le patriotisme des habitans; enfin, que les cosaques avaient mis le feu aux belles manufactures situées dans les faubourgs.

La colonne française arriva bientôt en vue de la ville, et

aperçut un corps d'environ mille chevaux posté sur une colline qui s'étend à gauche : c'était l'avant-garde ennemie; elle était plus nombreuse que la troupe du général Defrance; mais il n'y eut pas un moment d'hésitation. Les escadrons français se formèrent en bataille sur la gauche de la grande route, et s'élancèrent immédiatement sur la cavalerie ennemie, qui fut culbutée et chassée de sa position. Cette charge, conduite par le général Defrance, fut faite avec une rapidité qui étonna l'ennemi, et lui enleva le point d'où il eût pu apercevoir la faiblesse numérique de ses adversaires. Le général Picquet, le dixième de hussards et le premier des gardes d'honneur se distinguèrent particulièrement; il formaient les premiers échelons; les troisième et quatrième d'honneur venaient ensuite. Ceux-ci couronnèrent la hauteur; mais, arrivés sur son sommet, ils se trouvèrent inopinément en face de six mille Russes et de douze pièces de canon que ce rideau avait caché. Le général Ségur, qui commandait les deux régimens français, les mit en tirailleurs sur le penchant de la colline, laissant seulement quelques pelotons sur la crète pour figurer quelques têtes de colonne. Il chargea le chef d'escadron d'Andlaw de soutenir les tirailleurs avec un demi-escadron sur un seul rang. Ces dispositions en imposèrent à l'ennemi, qui, loin de vouloir attaquer les six cents chevaux français, rétrograda devant eux. Il est vrai de dire que la droite du général Ségur se trouvait appuyée par le général Corbineau, qui soutenait bravement, avec sa poignée de soldats et la garde nationale de Reims, le feu violent de l'ennemi, depuis plusieurs heures. Une autre circonstance concourut également à cette singulière retraite de l'ennemi, supérieur en forces et appuyé par douze pièces de canon. Un grand nombre de chevaux blessés d'équipage ou de main, marchaient à la suite de la colonne française. Cette file avait été prise par les Russes pour une cavalerie nombreuse et toute fraîche;

ils se figurèrent que Napoléon était à la tête de cette nouvelle colonne (car ils le croyaient présent partout), et qu'il accourait avec une avant-garde formidable pour se précipiter sur eux.

Lorsque la division Defrance entra dans Reims à la nuit, elle eut lieu d'être satisfaite de l'accueil reconnaissant des braves habitans de cette ville.

Ceci se passa le 9 mars. Dans la nuit du 10 au 11, la division du général Defrance sortit de Reims pour essayer de s'opposer au nouveau mouvement de l'ennemi sur cette ville; mais, trop peu nombreuse pour opérer une diversion utile, et pour empêcher les Russes d'y entrer, elle se borna à battre la campagne entre Reims et Fismes, sur la rive gauche de la Vesle, jusqu'au moment où elle se joignit au corps du duc de Raguse, chargé par Napoléon de reprendre Reims sur les troupes du comte de Saint-Priest.

Page 155. *A la fin du premier alinéa, lisez comme note :*

La division des gardes d'honneur avait marché sous le feu de l'artillerie russe pour aller s'établir sur la route d'Epernay. Ce fut de la droite de cette route que le général Ségur partit, à la tête de cent gardes d'honneur du troisième régiment, commandés par le chef d'escadron d'Andlaw, pour rejeter dans le faubourg de Reims l'artillerie ennemie et cinq à six cents chevaux russes qui tenaient encore la plaine; il réussit. Ce faubourg, que les gardes d'honneur prenaient à revers, n'etait masqué, du côté de leur attaque, que par un fossé; de l'autre, il était couvert par quelques maisons, auxquelles la cavalerie ennemie s'adossa pour faire face.

Le général Ségur arrêta son escadron avant de joindre l'ennemi, et rallia ses hommes sur le bord du fossé, à dix pas des Russes. Lorsqu'il jugea que les autres échelons de sa brigade pourraient le soutenir, il se jeta sur la cavalerie russe, qui voulut en vain résister, et fut enfoncée. Elle s'échappa

par sa gauche le long des maisons, et passa sous la pointe des sabres des gardes d'honneur pour se précipiter dans le faubourg; mais là les Russes restèrent embarrassés au milieu de leur artillerie et des caissons qui cherchaient à rentrer dans la ville, et contre une coupure retranchée faite à l'entrée du faubourg. Il est difficile de se représenter le désespoir de ces cavaliers, culbutés ainsi pêle mêle, enfermés entre un bras de la Vesle, qui coule près des faubourgs, et un fossé, poussés à coups de sabre et de pistolet contre un retranchement, dont un canon renversé obstruait le passage. Il s'entassa encore dans cet endroit une foule de fuyards, de chevaux abattus, de cavaliers et de canonniers tous blessés. Peu d'hommes se défendirent; la plus grande partie abandonnèrent leurs chevaux et leurs pièces; d'autres se jetaient aux pieds des gardes d'honneur, en leur demandant grâce; les plus près de la Vesle s'y précipitèrent, il s'en noya une cinquantaine.

Il y avait dix minutes que ce combat durait; les gardes d'honneur n'avaient encore de blessés que le lieutenant Sapinaud, neveu du général vendéen de ce nom. Ce jeune officier avait reçu la décoration d'honneur le matin, et, dans la mêlée, un officier russe qu'il sabrait lui traversa son ruban et la poitrine d'un coup de pistolet, sa blessure ne fut pas mortelle. Le jeune Dulandreau, vendéen, déjà cité avec distinction par ses chefs, ainsi que le lieutenant Sapinaud, avait arraché une lance à un cosaque, et s'était jeté au plus fort de la mêlée; il perçait et abattait tout ce qui était autour de lui. M. de Gonffier, sous-officier-instructeur, qui succomba ensuite, donnait l'exemple sur ce champ de bataille, comme au champ de manœuvres; décoré le matin de la croix d'honneur, il devait passer officier le lendemain. Le colonel Belmont, le chef d'escadron d'Andlaw, l'adjudant-major Montigny ouvraient le chemin à leur troupe dans cette foule en déroute. Le colonel Belmont la traversa même toute

entière; emporté par son courage, il franchit le retranchement, et se précipita au milieu des fuyards jusqu'à la grille qui fermait la ville. Un coup de fusil qui en partit lui traversa le corps et le jeta à terre; il fut relevé et sauvé par le sous-officier Fresneau.

Cependant le mouvement des gardes d'honneur avait séparé de la ville deux bataillons ennemis, qui défendaient, à la sortie des faubourgs, l'embranchement des routes de Fismes et d'Epernay. Cette infanterie hésitait, prête à jeter ses armes; mais le reste de la division Defrance, attiré sur un autre point, ne profita point de l'occasion. La charge du général de Ségur ne fut point soutenue : les deux bataillons ne se voyant point attaqués, reprirent courage, et, comme ils ne pouvaient effectuer leur retraite qu'en passant sur le corps de l'escadron qui était dans le faubourg, ils y entrèrent derrière les gardes d'honneur. Ceux-ci se trouvèrent renfermés à leur tour entre le fossé, le bras de la Vesle, le retranchement, et au milieu de la foule de cavaliers, de canons, de caissons, dont nous venons de parler plus haut. Une partie de l'infanterie ennemie se jeta sur la droite et sur la gauche en-deçà des deux fossés; en sorte qu'indépendamment des coups de fusil qui leur venaient en face de la ville, les gardes d'honneur se trouvaient environnés de feux tirés à bout portant et des plus vifs. Le général Ségur ne fut point ébranlé dans cette circonstance difficile, et continua de faire sabrer et d'anéantir la cavalerie et l'artillerie avec lesquelles il était aux prises depuis près d'un quart d'heure. Les cavaliers furent égorgés ou noyés, les canonniers tués sur leurs pièces, et les traits coupés. Pendant ce temps, l'infanterie russe s'avançait toujours, et diminuait par son feu le nombre des intrépides gardes d'honneur.

Le général Ségur ordonna alors au chef d'escadron d'Andlaw, qui, avec quelques hommes, faisait face à cette infan-

terie, de lui livrer passage et de franchir le bras de la Vesle; ce qu'exécuta cet officier, en se faisant jour à travers les Russes. Quant au général, il resta avec quelques gardes d'honneur au milieu des canons dont il était maître; ne voulant point abandonner sa conquête, il y fut blessé et renversé de cheval.

Cette résistance avait été assez longue pour donner le temps au duc de Raguse d'arriver par la route de Fismes. Les deux bataillons ennemis furent forcés de s'écouler promptement dans le faubourg, et de se jeter dans la ville, de sorte que le petit nombre de gardes d'honneur, presque tous blessés sur les quatorze pièces [1] qu'ils avaient enlevées, en demeura maître, ainsi que des blessés russes et prussiens, et de tous leurs chevaux.

Cette action mémorable couvrit de gloire le troisième régiment des gardes d'honneur, qui s'était distingué dans plusieurs affaires, et notamment à la bataille de Hanau. On peut croire que la ville et le corps du comte Saint-Priest eussent été enlevés par ce premier mouvement, s'il avait été soutenu. Le second escadron du régiment avait bravement chargé pour dégager le premier; mais des obstacles s'étaient opposés à son mouvement, et les deux bataillons russes avaient eu le temps de s'établir dans le faubourg. Le lendemain ce champ de bataille offrait un spectacle sanglant, mais glorieux. Le troisième régiment des gardes d'honneur s'étant rencontré avec les grenadiers de la vieille garde dans le défilé du faubourg, allait disputer ce passage à ce corps d'élite, lorsqu'on entendit les vétérans de l'armée française s'écrier tout à coup : « Laissons passer ces braves gardes d'honneur; ce terrain est bien à eux, ils y peuvent être fiers. »

[1] Au lieu de huit mentionnées dans la relation générale, page 155, ligne 22.

Page 335, *lignes* 26 et 27, il les compta et redevint soucieux.

Ajoutez : Après avoir parcouru tous les rangs, Napoléon se porta au milieu de la cour du château où se passait la revue. Il fit former en cercle les officiers et sous-officiers de sa garde, et leur parla en ces termes :

« Officiers, sous-officiers et soldats de la vieille garde ! l'ennemi nous a dérobé trois marches, il est entré dans Paris. J'ai fait offrir à l'empereur Alexandre une paix achetée par de grands sacrifices : la France avec ses anciennes limites, en renonçant à ses conquêtes, et perdant tout ce que nous avons gagné depuis la révolution. Non-seulement il a refusé, il a fait plus encore ; par les suggestions perfides d'hommes à qui j'ai accordé la vie, que j'ai comblés de bienfaits ; il les autorise à porter la cocarde blanche, et bientôt il voudra la substituer à notre cocarde nationale...... Dans peu de jours, j'irai l'attaquer dans Paris. Je compte sur vous...... Ai-je raison ? (Ici s'élevèrent des cris nombreux : *vive l'empereur!* oui, à Paris, à Paris)....... Nous irons leur prouver que la nation française sait être maîtresse chez elle ; que si elle l'a été souvent chez les autres, elle le sera toujours sur son sol ; et qu'enfin elle est capable de défendre sa cocarde, son indépendance et l'intégrité de son territoire. Allez communiquer ces sentimens à vos soldats. »

De nouvelles acclamations répondirent à ce discours ; après quoi, la garde défila, et se porta sur la route de Paris au son de la musique, qui jouait les airs : *Allons, enfans de la patrie*, le chant du départ, et autres des premières années de la révolution.

Dernière allocution de Napoléon à sa garde.

Dès le 16 avril, le général russe Schouwalow, le général autrichien Koller, le colonel anglais Campbell, et le général prussien Waldeburg-Truchsess, commissaires des puissances alliées, se réunirent à Fontainebleau pour accompagner Napoléon jusqu'au port de Fréjus et présider à son embarquement. Le départ fut fixé au 20. Ce jour-là, à midi, l'ex-empereur descendit dans la cour du château, où étaient rangés en bataille les grenadiers de la vieille garde, qu'il avait désiré passer en revue pour la dernière fois. Le général Petit était à leur tête. Des larmes coulaient des yeux de Napoléon : on attendait ses ordres dans un profond silence. Les nobles vétérans de l'armée conservaient l'attitude du respect; leur ame paraissait oppressée par la douleur. Napoléon leur parla ainsi :

« Généraux, officiers, sous-officiers et soldats de ma vieille garde, je vous fais mes adieux : depuis vingt ans, je suis content de vous; je vous ai toujours trouvés sur le chemin de la gloire.

« Les puissances alliées ont armé toute l'Europe contre moi; une partie de l'armée a trahi ses devoirs, et la France elle-même a voulu d'autres destinées.

« Avec vous et les braves qui me sont restés fidèles, j'aurais pu entretenir la guerre civile pendant trois ans; mais la France eût été malheureuse, ce qui était contraire au but que je me suis proposé.

« Soyez fidèles au nouveau roi que la France s'est choisi ; n'abandonnez pas notre chère patrie, trop long-temps malheureuse! Aimez-la toujours, aimez-la bien cette chère patrie.

« Ne plaignez pas mon sort; je serai toujours heureux, lorsque je saurai que vous l'êtes.

« J'aurai pu mourir, rien ne m'eût été plus facile ; mais je suivrai sans cesse le chemin de l'honneur. J'ai encore à écrire ce que nous avons fait.

« Je ne puis pas vous embrasser tous; mais j'embrasserai votre général...... Venez, général...... (Il serre le général Petit dans ses bras.) Qu'on m'apporte l'aigle... (Il la baise.) Chère aigle! que ces baisers retentissent dans le cœur de tous les braves !.... Adieu, mes enfans !.... Mes vœux vous accompagneront toujours ; conservez mon souvenir..... »

Il donna sa main à baiser aux officiers qui l'entouraient, monta ensuite en voiture avec le grand-maréchal du palais, Bertrand, et prit la route du midi.

Défense de Bayonne; belle sortie de la garnison de cette place.

1814. La perte de la bataille d'Orthez ne permettant plus au ma-
15 avril. réchal duc de Dalmatie de couvrir les approches de Bayonne, un corps anglais, sous les ordres du lieutenant-général Hope, avait passé l'Adour au-dessous de cette ville, et l'avait investie. Le maréchal y avait laissé la division Abbé pour la défendre.

Jusque vers le milieu d'avril, l'ennemi, se borna à activer les préparatifs du siége de cette place, et ne fit aucune tentative sérieuse sur le camp retranché qui la couvrait ; mais le général Thouvenot, gouverneur de Bayonne, jugea nécessaire de forcer le général Hope de déployer ses forces dans toutes les positions qu'il occupait, de reconnaître les ouvrages commencés et achevés, de détruire les plus rapprochés du camp retranché de la citadelle, de porter les avant-postes de la garnison jusqu'à l'embranchement des routes de Toulouse et de Bordeaux, enfin de faire tout le mal possible au corps assiégeant, pour retarder son entreprise.

En conséquence, il ordonna, pour le 15, à trois heures du matin, une attaque générale sur tous les points de la ligne de blocus. Le général Abbé fut chargé de faire de fausses démonstrations sur les fronts de la partie du camp retranché qui était sous son commandement, tandis que le général de brigade Maucomble ferait une attaque principale sur la rive droite de l'Adour, où l'ennemi avait ses principales forces et ses ouvrages les plus importans.

Ces divers mouvemens eurent un succès complet.

Le général Abbé, secondé par les généraux de brigade Beuret, Delosme, et le colonel Gougeon, faisant fonctions de général, fit enlever les principaux postes de l'ennemi, qui éprouva de grandes pertes en tués, blessés et prisonniers.

Le général Maucomble, chargé de la principale attaque, forma ses troupes en trois colonnes. L'ennemi, prévenu par le bruit qu'occasionait le passage de ces troupes à travers les abattis qui couvraient les retranchemens, et par un déserteur qui passa de son côté, était partout sous les armes une heure avant l'attaque; ses retranchemens étaient garnis de troupes. Son premier feu fut très-vif; mais, dirigé trop haut, il fit peu de mal, et ne servit qu'à augmenter l'ardeur des assaillans.

La colonne de droite, commandée par le chef de bataillon Delasalle, du quatre-vingt-quinzième régiment, était composée de deux bataillons du soixante-quatrième et du premier bataillon du quatre-vingt-quinzième. Elle franchit, au pas de charge et l'arme au bras, tous les obstacles opposés à sa marche, enleva l'église de Saint-Etienne, et s'empara d'une pièce d'artillerie, que les difficultés du terrain empêchèrent l'ennemi d'emmener.

La colonne du centre, commandée par le chef de bataillon Beynet, du quatre-vingt-quatorzième régiment, était composée du premier bâtaillon du cinquième léger, des premier

et deuxième bataillons du quatre-vingt-quatorzième. Elle se porta en avant par les routes du Saint-Esprit et de la citadelle, détruisit tout ce qui obstruait et coupait ces passages, et s'empara à la baïonnette de l'embranchement des routes de Toulouse et de Bordeaux, des nombreuses maisons dans lesquelles les Anglais s'étaient établis et retranchés.

La colonne de gauche, commandée par le chef de bataillon Vivier, du quatre-vingt-deuxième régiment, était composée du premier bataillon du vingt-sixième de ligne, d'un bataillon du soixante-dixième, et d'un autre du quatre-vingt-deuxième. Elle déboucha par la redoute Bastarreche, franchit à la course le ravin qui la séparait de l'ennemi, et s'empara de la maison Bastarreche, de la crête qui la lie à celle de Montaigu, couronnée par une ligne non interrompue de retranchemens. Celle-ci fut enlevée au pas de charge et à la baïonnette; on s'y battit corps à corps avec les Anglais, qui y laissèrent un grand nombre de morts et de blessés.

Les colonnes de droite et de gauche, d'après les ordres qu'elles avaient reçus, se maintinrent dans les positions enlevées; celle du centre se porta en avant sur la route de Bordeaux; en franchissant des coupures, des retranchemens garnis de palissades, et poursuivant l'ennemi, qui se retirait en désordre sur ses dernières lignes.

Le général Garbé, commandant le génie de la place, fit alors sortir, sous les ordres du capitaine ingénieur Jarry, deux compagnies de sapeurs et une compagnie de pionniers de Bayonne. Ce détachement se porta à l'embranchement des routes de Toulouse et de Bordeaux, et fut employé, d'après les instructions du général Maucomble, à incendier les maisons qui servaient de défense et d'abri à l'ennemi, à effacer les retranchemens, renverser les palissades, combler les coupures, et détruire les estacades des routes.

Ces opérations furent faites avec beaucoup d'activité et de

courage, sous le feu très-vif de l'ennemi; mais les sapeurs étant trop inquiétés dans leurs travaux, le général Maucomble les fit appuyer par une réserve de trois compagnies de grenadiers.

Le gouverneur de Bayonne fit en même temps donner l'ordre, par le général Berge, commandant l'artillerie, à une compagnie d'artillerie de se porter avec quatre bouches à feu à l'embranchement des routes. Le capitaine Romagnie, qui commandait ce détachement, conduisit les pièces à l'endroit désigné, et s'y maintint avec vigueur sous le feu de l'ennemi : une seule de ses pièces pouvant tirer, attendu que le mouvement des troupes empêchait l'action des trois autres.

Les Anglais commençaient à faiblir dans leurs retranchemens, lorsqu'une colonne de troupes fraîches, venue du côté d'Hayet, se porta, par la route de Toulouse, sur le flanc droit de l'attaque du général Maucomble, et une brigade de réserve, partie du Boucaut, se porta sur son flanc gauche. Ces renforts ranimèrent le feu de l'ennemi et le multiplièrent. Le premier bataillon du quatre-vingt-quinzième régiment soutint courageusement le choc des troupes arrivées par la grande route de Toulouse, et la colonne de gauche se maintint devant les renforts venus de Boucaut; mais le but de la sortie générale étant rempli, le général gouverneur Thouvenot envoya au général Maucomble l'ordre d'opérer sa retraite. Les trois colonnes rentrèrent dans Bayonne après avoir enlevé leurs morts et leurs blessés, et avec deux cents prisonniers.

Le feu avait cessé partout entre sept et huit heures du matin; la garnison avait repris, sur la droite et sur la gauche de la place, les anciennes positions, et les avant-postes du centre étaient portés jusqu'à l'embranchement des routes.

Pendant l'attaque, une division de chaloupes canonnières françaises, sous le commandement du capitaine de frégate,

Depoge, était disposée de manière à pouvoir battre la droite et la gauche de l'ennemi; elle contribua ainsi au succès de cette sortie.

Les conscrits qui remplissaient les cadres de l'infanterie, de l'artillerie et du génie, et qui allaient au feu pour la première fois, avaient rivalisé de bravoure et d'ardeur avec les anciens soldats.

La perte des Anglais s'éleva à plus de deux mille hommes. Les Français eurent sept officiers et cent trois sous-officiers et soldats tués, quarante-neuf officiers et sept cent quarante-un sous-officiers et soldats blessés, dix hommes égarés, dont deux officiers.

La colonne de gauche du général Maucomble eut la gloire, dans cette brillante sortie, de faire prisonnier le général Hope, commandant en chef les troupes assiégeantes, et deux officiers de son état-major, tous les trois blessés. Ils furent pris par l'adjudant Pigeon, du soixante-dixième régiment; par le sergent Bergeot et le voltigeur Bonemier, du quatre-vingt-deuxième régiment. Pigeon fut nommé officier sur le champ de bataille. Le nombre des prisonniers s'élevait à deux cent soixante-treize, non compris ceux que nous venons de nommer; ils étaient presque tous de la garde anglaise, et on y comptait un lieutenant-colonel et huit officiers.

Le général-major anglais Heitch, officier-général de jour, était au nombre des morts. Un autre officier-général et plusieurs autres officiers de marque ennemis étaient blessés.

Le général Thouvenot n'oublia point de citer les noms de tous les braves de la garnison qui s'étaient distingués particulièrement. Nous en donnons ici la liste :

Les généraux Maucomble, Beuret, Delosme; les colonels Gougeon et Regnier (ce dernier chef d'état-major du gouvernement de Bayonne); MM. Rey, chef de bataillon; Peyrenne, lieutenant; Lemaire, sous-lieutenant; Lambert, ad-

judant; Hubriek et Maurin, sergens; Lambert, carabinier, et Chaumet, tambour; tous du quinzième régiment d'infanterie légère.

Dans le vingt-septième *idem*, Maurice, capitaine; Martin, caporal.

Dans le vingt-sixième de ligne, Ferrand de Saudricourt, chef de bataillon; Dausert, capitaine; de Rouhais, adjudant-major; Court, lieutenant; Chagriot, sergent; Caille et Benillo, soldats.

Dans le soixante-quatrième, Macé, chef de bataillon; Chabas, capitaine; Bouvier et Potier, lieutenans; Henri et Basson, voltigeurs.

Dans le soixante-sixième, Haner, chef de bataillon, chef d'état-major du général Maucomble; Pernelle, adjudant-major; Simpré, capitaine de voltigeurs.

Dans le soixante-dixième, Noël, chef de bataillon; Cognit et Valant, capitaines; Pigeon, adjudant-sous-officier; Gauthier et Delamarre, sergens-major; Moinier, caporal.

Dans le quatre-vingt-deuxième, Vivier, chef de bataillon; Loix, capitaine; Nicaise et Culpin, lieutenans; Chabas, grenadier; Blondet et Bonencia, voltigeurs.

Dans le quatre-vingt-quatorzième, Beynet, chef de bataillon; Couder et Laimons, capitaines; Juliot, adjudant-major; Gabaldes et Sureau, lieutenans; Vergues et Peyre, sergens.

Dans le quatre-vingt-quinzième, Delasalle, chef de bataillon (tué pendant le combat); Dumas et Fromento, sous-lieutenans; Bouchon, adjudant; Carpentier et Galont, sergens; Crouzet, voltigeur.

Dans le cent dix-neuvième, Magendie, chef de bataillon; Brésil, lieutenant; Soulat, voltigeur.

Artillerie. L'Espagnol, chef de bataillon; Romagnie, capitaine; Jasse, sergent.

Génie. Jarry et Marconnier, capitaines.

Beaucoup d'autres officiers, sous-officiers et soldats, qu'il serait trop long de nommer, se distinguèrent également. MM. Pasicot, capitaine; Verdière, lieutenant, aides-de-camp du général Thouvenot, méritèrent aussi une mention honorable.

Le général Maucomble, officier d'une haute distinction, et qui s'était déjà conduit d'une manière remarquable le 27 février, s'acquit une nouvelle gloire en cette dernière occasion, par la manière dont il exécuta la mission importante qui lui était confiée.

Malheureusement le rapport de cette affaire honorable arriva au gouvernement dans des circonstances inopportunes, et les braves de la garnison de Bayonne ne reçurent point les récompenses qui avaient été sollicitées pour eux. Puisse notre relation, qui les recommande à l'histoire, réparer cet injuste oubli !

Blocus et défense de la place de Santona.

(Depuis le mois de septembre 1812 jusqu'au 30 avril 1814.)

Santona est un bourg de la province de Biscaye, en Espagne; il est situé au S. O. d'une presqu'île de 12 à 13,000 mètres de circonférence, environnée en grande partie par la mer ou par des marais, d'un accès très-difficile, et réunie au continent par un isthme de 250 mètres de large, sur 1400 de longueur, qui court dans la direction E. et O. Entre le bourg et cet isthme s'élève une montagne boisée et divisée en plusieurs mamelons de différentes hauteurs (depuis 800 jusqu'à 1500 et 2,000 mètres), coupés entre eux par des vallons plus ou moins profonds.

A l'E. quart N. E. du bourg de Santona et à 2,800 mètres d'un fort appelé San-Carlos, s'élève en amphithéâtre, sur

le continent, la petite ville de Laredo, qui avait autrefois un port très-fréquenté; un rocher, appelé le Rostrillar, sert de base au fort qui protége cette ville contre les attaques de mer, et croise ses feux avec ceux de Santona.

Une plage qui, partant de Laredo, en décrivant une courbe de 4000 mètres d'étendue, s'avance jusqu'à 450 mètres de Santona, ne laisse que ce dernier espace aux bâtimens qui veulent entrer dans la rade intérieure, et sépare celle-ci de la rade extérieure, où se trouvent deux bancs de sable appelés *el Donzel* et *el Pittoro*.

Le port de Santona, situé dans la partie O. du bourg, est à sec à marée basse, et ne peut recevoir que des barques de pêcheurs.

Napoléon, sentant toute l'importance de la conservation de ce poste, en confia le commandement au général comte Charles de Lameth, vers le mois d'août 1812.

Dès cette époque, il était déjà difficile de parvenir à Santona, incessamment bloqué et menacé par les nombreuses bandes organisées dans les provinces de Biscaye et de Santander. Il fallut que le général Caffarelli, gouverneur des provinces de Guipuscoa, de l'Alava, de la Biscaye, etc., procurât au général de Lameth les moyens d'arriver à sa destination, en formant une colonne de deux mille hommes, dont le commandement fut confié au général de brigade Soulier. Ce détachement eut à combattre des bandes considérables dans les journées des 1er et 2 septembre.

La garnison de Santona se trouvait alors composée :

1°. D'un bataillon du cent trentième régiment, sous les ordres du chef de bataillon Patureau; 2°. d'un détachement du vingt-huitième de ligne, commandé par le chef de bataillon Bragairat; 3°. d'une compagnie de pionniers; 4°. de quelques détachemens d'artilleurs de terre et de mer; 5°. enfin, de l'équipage de la corvette *la Coquette*, commandée par le

capitaine de frégate Elie : ce qui portait ses forces totales à quatorze cents hommes.

Les moyens de défense consistaient en quelques mauvais ouvrages en terre, établis à l'O. et au bas de la montagne, en face de l'isthme, et en deux mauvais forts situés sur la grande rade. Une quarantaine de bouches à feu de tout calibre, la plupart en fer, armaient le tout. Il existait un magasin à poudre assez bien garni, et des projectiles en quantité suffisante.

Le premier soin du nouveau gouverneur, après avoir établi ses postes à l'extérieur, fut de s'entendre avec le général du génie Dabadie (envoyé exprès sur les lieux par Napoléon) pour les ouvrages qu'il devenait urgent de faire construire. Il fut convenu que l'on compléterait et revêtirait ceux déjà commencés sur l'isthme, désignés sous le nom de fort *Dueso*, dont les approches seraient défendues par une flèche au saillant du bastion du centre, et trois lunettes placées à l'entrée de la chaussée de Santander ; que l'on construirait une demi-étoile sans revêtement, mais bien fraisée et palissadée sur le mamelon dit *le Gromo*, situé de l'autre côté des marais ; qu'un fort en pierres sèches et un corps-de-garde crénelé seraient établis sur le mont *Brusco*, à l'extrémité O. de l'isthme ; qu'on remettrait en bon état de défense le fort du Rostrillar, à Laredo, aussitôt que la force de la garnison permettrait d'occuper définitivement ce point ; qu'une forte redoute, avec *blockhaus*, serait élevée au Puntal ; et qu'enfin il serait construit de nouvelles batteries sur la passe des vaisseaux, laquelle devait d'ailleurs être rendue d'un plus difficile accès par une forte chaîne qui la barrerait en entier. Des escarpemens faits, au moyen de la mine, dans le roc, sur tous les points où l'on présumait qu'il serait possible de tenter un débarquement, et un chemin de ronde, également tracé dans le roc, pour surveiller le pourtour de la presqu'île, complétaient le système de défense.

Plus tard, il fut résolu qu'on construirait sur la montagne du Mazo une bonne maçonnerie avec citerne, poudrière et caserne, à l'effet de servir de dernier refuge à la garnison, dans le cas où l'ennemi la forcerait dans toutes ses autres positions.

Des travailleurs, sous les ordres du commandant du génie, furent constamment employés à ces divers travaux, qui furent poussés avec une activité sans exemple. Les soldats, ainsi que les ouvriers de l'artillerie et du génie, conduits par des officiers, dont le zèle, la bravoure et les talens étaient dignes des plus grands éloges, mirent une persévérance admirable dans leur travail, malgré le service dont ils étaient accablés; service réellement excessif, puisque, durant les quatre derniers mois de blocus ou siége, les troupes ne se déshabillèrent pas une seule nuit.

C'était peu toutefois de construire des fortifications; il fallait encore les armer. Le général de Lameth eut encore recours au zèle et à la constance de la garnison. Il existait quelques pièces à l'arsenal, mais elles ne pouvaient être employées faute d'affûts; d'autres avaient été enclouées par les Espagnols, et jetées à la mer : elles en furent retirées et mises en état de servir. On abattit des chênes verts dans la montagne, on en construisit des affûts; en un mot, avec un travail opiniâtre, on parvint à compléter l'armement de la place à cent vingt pièces de canon, et tous les forts se trouvèrent défendus convenablement. Des fourneaux à boulets rouges rendirent plus redoutables les ouvrages destinés à défendre l'approche des vaisseaux.

C'est à cette époque que les soldats donnèrent le nom de *Gibraltar français* à cet ouvrage de leurs mains. Nul doute que si les Anglais se fussent emparés de Santona, ils n'eussent fait de cette place un véritable Gibraltar du nord de la Péninsule.

La corvette *la Coquette* était d'un médiocre avantage pour la défense du port, le commandant ayant déclaré que son bâtiment était hors d'état de manœuvrer; mais l'équipage fut utilisé d'une autre manière.

Le général de Lameth organisa une petite flottille avec des bâtimens du pays appelés *lanches* et *trincadours*, qui furent montés par des marins de *la Coquette* et des soldats du cent trentième régiment, exercés et accoutumés à la mer. Le commandement en fut confié aux officiers de marine.

Des signaux établis sur le point le plus élevé de la montagne, donnaient avis de tout ce qui se passait à la mer, et dès qu'il se présentait quelques bâtimens isolés à une distance de quatre à cinq lieues (si la station anglaise n'était pas en vue), la flottille sortait et parvenait fréquemment à s'en emparer. C'est ainsi que furent capturés, le 5 juillet et 10 septembre 1813, deux bricks, l'un chargé de tabac et l'autre de vins et eaux-de-vie. Le 23 septembre, un bâtiment de transport anglais s'engagea dans la rade, et fut obligé d'amener son pavillon sous le feu de la batterie San-Carlos; il était chargé d'orge et d'effets d'habillement. Ces derniers objets furent revendus aux Anglais, avec l'autorisation du maréchal duc de Dalmatie, et l'orge fut employée pour la subsistance de la garnison. Trois autres navires, dont un anglais et deux portugais, furent aussi capturés par la flottille, et leur cargaison, qui se composait de morue, de vins, de riz et de vaches vivantes, apporta un grand soulagement à la garnison.

Les différentes embarcations ne cessèrent, pendant tout le temps du blocus, de faire le service le plus actif dans la rade, soit pour faciliter l'arrivée des bâtimens expédiés de Bayonne avec des vivres et des munitions, soit pour inquiéter l'ennemi dans les postes qu'il occupait sur la côte. On doit des éloges

aux officiers qui les commandaient, et notamment à M. Mahé, enseigne de vaisseau.

Les troupes ennemies s'étant augmentées progressivement, établirent un blocus rigoureux, en attendant qu'elles fussent en état de former un siége en règle. Ces troupes ne se composaient que de bandes espagnoles; mais elles étaient déjà bien organisées et aguerries; elles avaient pour auxiliaires un bataillon d'infanterie anglaise, et leur nombre s'élevait à douze mille hommes environ. Du côté de la mer, une station anglaise, composée de plusieurs bâtimens, et commandée par le commodore sir Home Popham, interrompait toute communication avec la France. Toutefois, dans les mauvais mois de l'hiver, les gros bâtimens étaient obligés de prendre le large, ou de se réfugier dans le port de Santander. Les bâtimens expédiés de Bayonne profitaient de cette circonstance pour introduire dans la place des vivres, des munitions et des denrées.

La garnison de Santona se ressentait du relâchement de discipline qui régnait dans presque tous les corps d'armée d'Espagne. Le général de Lameth sentit la nécessité de combattre une disposition aussi fâcheuse. Le cent trentième régiment avait à regretter toute une compagnie de grenadiers, qui avait été égorgée après s'être rendue au chef de guérillas Longa. Depuis cette époque, officiers et soldats avaient juré qu'ils ne feraient plus de prisonniers aux Espagnols. Quelque légitime que fut leur indignation, le général n'en forma pas moins le projet de s'opposer à leur résolution. Il fit sentir au commandant de ce corps la nécessité que les soldats fussent ramenés à des sentimens dignes des Français; il lui fit envisager les conséquences funestes qu'entraîneraient d'aussi terribles représailles, et déclara, par un ordre du jour, qu'il ferait mettre en jugement et punir avec la plus grande sévérité les militaires qui commettraient des cruautés

indignes d'armées disciplinées : tandis qu'au contraire il récompenserait ceux qui lui ameneraient des prisonniers. Ces mesures produisirent l'effet qu'on devait en attendre; dès ce moment la guerre se fit loyalement, et il est à remarquer que ce changement devint un sujet d'admiration pour les bandes espagnoles, qui s'empressèrent de suivre cet exemple.

Le pillage, ce fléau destructeur, né des besoins du soldat, toléré quelquefois par une cruelle nécessité, mais plus souvent encore par une coupable indifférence; le pillage était à l'ordre du jour; il fut réprimé : en un mot, la discipline fut rétablie. Une nourriture saine et assez abondante, pendant les trois-quarts du temps que dura le blocus, maintint constamment la garnison dans un état satisfaisant sous tous les rapports. Il n'y eut jamais plus de dix à douze malades à l'hôpital (non compris les blessés), et souvent beaucoup moins. Le médecin Ramel et le commissaire des guerres Defages méritèrent la reconnaissance de la garnison, par le soin extrême qu'ils apportèrent l'un et l'autre dans l'exercice de leurs fonctions.

Le cent trentième régiment peut être cité pour sa bravoure, dans une armée où tous les corps rivalisaient de courage; mais celui-ci était composé en totalité d'anciens soldats, acclimatés, accoutumés à avoir affaire aux guérillas, et commandés par de bons officiers. Il suffira de dire, pour compléter son éloge, que le second bataillon, qui arriva un peu plus tard (comme nous le dirons ci-après), avait fait partie de cette vaillante garnison du château de Burgos, qui, sous les ordres du général Dubreton, soutint pendant six semaines tous les efforts de l'armée anglo-portugaise, commandée par Wellington.

Dans les sorties qui eurent lieu, deux ou trois compagnies du cent trentième suffisaient pour dissiper des corps nombreux : gravir des montagnes presque à pic, charger l'ennemi

à la baïonnette jusque dans les rochers qui lui servaient de retranchement, c'était pour ces braves et ceux du vingt-huitième le résultat de leur propre impulsion, et jamais ils ne rentraient sans avoir rempli le but pour lequel ils avaient été commandés.

Le 7 septembre 1812, cinq jours après l'arrivée du général de Lameth, il fut fait une sortie par le commandant Patureau, qui produisit un ravitaillement de quarante-quatre bœufs, des effets de campement, et quelques armes. Le chef de bande Herrero fut sur le point d'être pris.

Le 13 octobre, douze cents Espagnols vinrent attaquer l'une des lunettes du passage, et furent repoussés par deux compagnies du cent trentième, réunies au poste et aux travailleurs employés sur ce point. La garnison eut trois morts et quinze blessés. La perte de l'ennemi fut considérable, mais elle ne put être évaluée, la cavalerie ayant favorisé l'enlèvement des morts et des blessés.

Le 5 novembre, le général de Lameth proposa à l'ennemi, par parlementaire, l'échange de quelques prisonniers. Cet échange eut lieu sans difficulté.

Le 7 janvier 1813, le général Caffarelli vint à Santona, à la tête d'une colonne qui fit entrer deux cents bœufs dans la place. Le premier bataillon du cent trentième et le détachement du vingt-huitième, furent remplacés par les deuxième et troisième bataillons du premier de ces deux régimens. Le colonel Mathivet, les chefs de bataillon Pontenay et Grouin remplacèrent MM. Patureau et Bragairat. La garnison se trouva augmentée de trois cents hommes, et l'on occupa définitivement Laredo et le Rostrillar.

Le 27 avril, la place de Santona fournit au général Foy, chargé de s'emparer de Castro, tous les objets d'artillerie, de génie, et les vivres dont il avait besoin pour cette opération,

qui fut terminée le 12 mai par la prise d'assaut de la petite ville que nous venons de nommer.

Le premier mai, le général Sarrut, passant dans les environs de Santona, fit entrer cinq cents bœufs dans cette place.

Le 21 juin, la garnison laissée à Castro par le général Foy, reçut l'ordre d'évacuer ce poste sur-le-champ, en raison des mouvemens extraordinaires qui forçaient l'armée française à s'éloigner, et arriva à Santona : elle se composait de cent quatre-vingt-douze hommes du sixième régiment d'infanterie italienne, commandés par le capitaine Ceroni. Le même jour, une sortie de six cents hommes, sous la direction du commandant Pontenay, fit entrer dans la place cent soixante bœufs. Les Italiens furent désignés pour former la garnison de Laredo.

Depuis le 7 janvier l'ennemi avait été forcé de s'éloigner, attendu que de fortes colonnes françaises parcouraient la Biscaye et la province de Santander dans tous les sens; mais le général Caffarelli fit connaître, le 21 juin, au général de Lameth, qu'il allait être entièrement abandonné à lui-même et réduit à ses propres ressources. L'ennemi commença peu à peu à reparaître, et le gouverneur déclara la place en état de siége; il forma un conseil de défense composé du général commandant et des chefs des différens corps de la garnison.

Le 6 août, les Espagnols firent une tentative sur Laredo; mais ils furent repoussés avec perte.

Les troupes ennemies augmentèrent considérablement du premier au 15 août; et, à cette dernière époque, elles étaient au moins de dix mille hommes. La station anglaise était composée de quatre frégates, quatre bricks et cinq goëlettes.

Le général commandant les troupes du siége commença à envoyer des sommations, qui furent reçues de la manière convenable.

Le 21 août, le commandant de Laredo, Perinet, repoussa,

dans une sortie de cent cinquante hommes, deux colonnes ennemies fortes chacune de mille hommes, qui se dirigeaient sur son fort.

Le 24 octobre, l'ennemi chercha à attaquer l'ouvrage du Gromo. Le général de Lameth se porta sur ce point, d'où il dirigea deux colonnes de deux cents hommes chaque; elles eurent un engagement assez vif avec les Espagnols, qui furent forcés à la retraite, après avoir eu un capitaine et huit soldats tués, vingt blessés et quatorze prisonniers. La garnison perdit deux grenadiers, et eut un capitaine et trois voltigeurs blessés.

Le 31 décembre, le gouverneur ordonna une sortie pour conduire hors de la place les habitans qui n'avaient plus de vivres. L'ennemi fut repoussé sur tous les points; mais on eut à regretter la perte de l'adjudant-major Lucan.

Dans la nuit du 13 au 14 février 1814, l'ennemi, au nombre de douze cents hommes, attaqua le poste de la pointe du passage, composé de vingt-huit hommes, commandés par un officier, et s'en empara après une vigoureuse défense. Le lendemain ce poste fut repris, et l'on tua à l'ennemi deux officiers et trente soldats.

Dans la nuit du 21 au 22 du même mois, une colonne de quatre mille hommes attaqua Laredo, défendu, comme nous l'avons déjà dit, par deux cent soixante-dix Italiens. Elle monta sept fois à l'assaut du fort, et, toujours repoussée, elle ne put rester maîtresse que des ouvrages avancés et de la ville, qui est ouverte. Elle fit prisonnier le commandant Perinet et deux officiers italiens. Le capitaine Ceroni prit alors le commandement du fort. Cette seule nuit coûta aux Espagnols le général Barco et mille hommes d'élite.

On s'était battu depuis le 21 à neuf heures du soir jusqu'au 24, lorsque, par la plus lâche trahison, les officiers italiens ternirent la gloire d'une aussi belle défense, en livrant le fort

à l'ennemi. Le capitaine Ceroni ne partagea point cette honteuse défection; il avait été arrêté et renfermé par ses subordonnés.

Pendant que ceci se passait à Laredo, une autre tentative de l'ennemi donna lieu à un de ces faits d'armes extraordinaires, qui, pour avoir lieu sur un petit théâtre, n'en sont pas moins dignes d'admiration; et celui-ci mérite bien d'être cité dans tous ses détails.

Le petit ouvrage construit sur le Brusco était défendu par cinquante hommes et un officier du cent trentième, le lieutenant Pison. La montagne boisée et remplie de rochers, sur le sommet de laquelle ce fort est placé, fut entièrement occupée par deux cents Espagnols, dans la nuit du 21 au 22 février. Le fort n'était approvisionné de vivres que pour cinq jours, et l'ennemi ne cessa point, pendant quatre jours et quatre nuits, de faire sur lui le feu le plus vif. Les Français y répondirent convenablement, mais avec peu d'effet, en raison des retranchemens naturels derrière lesquels les soldats espagnols se tenaient facilement à couvert. Les batteries du Gromo et du fort de Dueso ne purent pas non plus l'incommoder beaucoup, attendu leur éloignement. Dans la nuit du 24 au 25, quelques soldats ennemis parvinrent, en se traînant de rochers en rochers, jusqu'au pied du mur, où ils placèrent des saucissons de mine qui formèrent une brèche de cinq toises d'ouverture. Le lieutenant Pison n'ayant pas voulu recevoir les parlementaires qui lui furent envoyés à plusieurs reprises, l'ennemi dirigea le feu le plus violent sur la brèche, et tenta un assaut dans la matinée du 25, qui fut repoussé par une vigoureuse sortie que fit le digne officier du 130e, à la tête de ses braves. La brèche fut couverte des cadavres de l'ennemi; la garnison eut trois hommes tués et sept blessés dans cette seule nuit, sans compter plusieurs hommes mis hors de combat dans l'intérieur du fort. Au moment où

l'explosion s'était fait entendre, le général avait fait porter la moitié de la garnison de Santona sur l'isthme de Béria, à l'effet de protéger la retraite de la garnison, si, contre toute attente, elle réussisait à s'opérer. Vers les deux heures de l'après-midi, le lieutenant Pison, voyant que l'ennemi se préparait à un nouvel assaut, n'ayant plus ni munitions ni vivres depuis le matin, et manquant totalement d'eau depuis la veille, résolut d'affronter tous les dangers pour sortir de sa pénible position. Pendant que l'ennemi formait ses colonnes d'attaque du côté de la brèche, le commandant du Brusco fait sortir inopinément sa troupe, se précipite au milieu des Espagnols, renverse à la baïonnette et perce tout ce qui veut s'opposer à son passage. Il parvient ainsi jusqu'au fort du Gromo, ayant presque tous ses soldats blessés, mais sans perte d'un seul homme dans le trajet. L'ennemi, de son propre aveu, eut plus de cent cinquante hommes et un colonel hors de combat.

Il est difficile d'exprimer la stupeur de l'ennemi et la joie de la garnison de Santona, en voyant la valeureuse résolution du lieutenant Pison couronnée d'un tel succès. Les soldats et leur intrépide chef furent embrassés par leurs camarades avec des transports extraordinaires; on les reçut comme des victimes échappées à une mort certaine.

Les troupes formées sur la plage de Béria avaient demandé à voler au secours de leurs compagnons d'armes du Brusco; mais le général de Lameth se vit dans la nécessité de les refuser, le salut de la place pouvant être compromis par une action engagée imprudemment hors des retranchemens, pendant que des forces considérables étaient en face de la presqu'île sur le point opposé.

Le lendemain 26, le gouverneur, voyant qu'il devenait impossible de conserver le Gromo, fit retirer pendant la nuit l'artillerie et les munitions, détruire les ouvrages, et évacuer la position.

Au commencement du printemps, on s'attendait à une attaque générale des forces de terre et de mer; toutes les dispositions paraissaient être faites par les forces assiégeantes. Toutefois cette attaque se différait de jour en jour, parce que l'ennemi, croyant la garnison encore plus à court de vivres qu'elle ne l'était réellement, s'attendait à la voir demander une capitulation. Le général de Lameth, pour entretenir les Espagnols dans cette croyance, avait à dessein publié divers ordres du jour prescrivant de fortes réductions sur les rations en tout genre.

Enfin, le 30 avril, un officier de l'état-major du maréchal duc de Dalmatie apporta l'ordre de remettre Santona au roi d'Espagne, avec tout le matériel qui provenait du pays.

Il y avait quelques précautions à prendre pour faire connaître à la garnison le changement politique qui venait de s'opérer en France. Le général de Lameth lut une proclamation à la troupe rassemblée sous les armes, et des cris de *vive le roi!* répondirent aux idées exprimées dans cette proclamation. Un *Te Deum* et une salve de trois cents coups de canon terminèrent la cérémonie.

Le général de Lameth, auquel le gouvernement royal avait laissé le choix des moyens pour rentrer en France avec ses troupes et son matériel, trouva dans le colonel anglais Waller, gouverneur de Santander, des dispositions obligeantes. Il est vrai que le général, tout en se refusant *aux vues des Anglais sur Santona*, avait toujours eu avec eux les rapports et les procédés que des militaires qui s'estiment doivent toujours conserver entre eux.

Le colonel anglais vint lui-même à Santona pour disposer l'embarquement. Il envoya douze vaisseaux de trois cents tonneaux doublés en cuivre, pour recevoir la garnison, qui quitta la place le 16 mai, emportant les témoignages de l'estime et presque de l'attachement des Espagnols eux-mêmes.

Le convoi vint mouiller à Pouillac, dans la rivière de Bordeaux, le 21 mai.

Au débarquement, la réunion des effets de toute espèce, soit des munitions de guerre et autres objets appartenant à la France, soit d'objets provenant de prises faites par la flottille, présentait une valeur de plus de 150,000 francs.

Tel fut le résultat d'une défense de vingt-trois mois, pendant laquelle le général de Lameth n'eut qu'à se louer de la valeur des troupes et de leur discipline : l'importance en sera appréciée, si l'on étudie la position exacte de Santona, dont la rade peut recevoir des vaisseaux de guerre de toutes forces, et qui, par conséquent, commande tout le golfe de Gascogne, l'embouchure de la Gironde, La Rochelle et Rochefort.

Relation du siége de Soissons.

La ville de Soissons, deux fois attaquée et deux fois prise 1814. Mars-Avril.
en moins d'un mois, ne paraissait pas suceptible d'une longue résistance. Dominée sur les deux rives de l'Aisne qui l'arrose, son enceinte, abandonnée depuis vingt ans, ne présentant que des remparts sans parapet, des brèches praticables sur tous les points du corps de place, un fossé presque effacé, des portes exposées de toutes parts aux coups de l'ennemi; son enceinte, disons-nous, demandait de fortes réparations pour être mise à l'abri d'un coup de main.

Cependant la position de cette place, à l'embranchement de plusieurs grandes communications, lui donnait alors une importance majeure. Soissons, tenant les routes de Château-Thierry, de Compiègne et de Reims, à vingt-cinq lieues de Paris, était devenu le meilleur poste qu'on pût choisir entre la Marne et l'Oise pour couvrir Paris, sans toutefois que ses propres fortifications répondissent au rôle qu'il était ap-

pelé à jouer dans cette célèbre et trop malheureuse campagne. Napoléon eut à regretter la première perte de Soissons, occasionnée par la mort du général de division Rusca, qui en était le gouverneur; mais quel sentiment pénible n'éprouva-t-il pas, en voyant échapper le fruit de plusieurs victoires par la seconde reddition de cette place, sous le commandement du général de brigade Moreau, au moment même où l'armée du maréchal Blucher, acculée à l'Aisne, n'avait peut-être plus d'autre parti à prendre que de mettre bas les armes.

Dans cette conjoncture, Napoléon écrivit, le 6 mars, au ministre de la guerre, qu'il allait reprendre Soissons; et il le chargeait expressément d'envoyer, pour y commander, « un jeune officier supérieur, du grade de colonel ou chef de bataillon, qui eût sa fortune militaire à faire, et que ce choix fût aussi bon que possible, en raison de la haute importance du poste. » Le duc de Feltre jeta les yeux sur le chef de bataillon Gérard, du trente-deuxième régiment, officier de la légion d'honneur, qui avait donné d'éclatantes preuves de valeur à Polotsk, à Nogent-sur-Seine, à Mormant, et dans plusieurs autres occasions.

La tâche du brave Gérard était difficile à remplir, sa responsabilité immense; plus d'un vieux général en eût été effrayé. Il arriva le 10 mars à Soissons, et prit aussitôt le commandement supérieur de la place [1]. Il découvre d'un coup d'œil les avantages et les défauts de son poste, donne tous ses soins aux démolitions et aux travaux de première urgence, déclare au conseil municipal et prévient tous les

[1] Ce poste était provisoirement confié au général d'artillerie de la garde, baron Neigre, qui s'occupait en ce moment à repousser, avec quelques détachemens qu'il avait réunis, un corps de cavalerie ennemie qui s'était glissé derrière l'armée française, entre Laon et Soissons, et jusqu'aux portes de cette dernière ville, dont la garnison n'était point encore formée.

habitans que l'objet de sa mission est de les préserver enfin des ennemis, qui ne doivent plus mettre le pied dans leur cité.

L'armée française, après deux attaques infructueuses contre la position de Laon, se retira sur Soissons, où elle vint camper le 11 mars; cette place devenait du plus grand intérêt pour les mouvemens ultérieurs de l'armée; on ne pouvait oublier que sa perte avait entraîné de fâcheux événemens, et rendu inutiles les avantages obtenus aux affaires de Montmirail, de Montereau, de Lisy et de Craone.

Le 12, Napoléon ayant reconnu la place et l'état de sa situation, donna de nouveaux ordres et des instructions au commandant, à qui il accorda, sur sa demande, 40 bouches à feu, et trois mille hommes environ de toutes armes, dont 1500 soldats de sa garde, pour conserver à tout prix une place sur laquelle il pût compter désormais; il désirait surtout que les défenseurs de Soissons forçassent l'ennemi à attaquer ce poste dans toutes les règles. Après avoir pris ainsi toutes les mesures qui pouvaient assurer sa défense, Napoléon partit le 14, laissant seulement pour couvrir Soissons le corps du maréchal duc de Trévise, qui prit position sur des hauteurs en avant de Crouy. Comme il fallait accélérer les travaux les plus indispensables avant de livrer la place à ses propres forces, le maréchal eut ordre de fournir à cet effet tous les travailleurs dont il pouvait disposer. Dès le 15, celui-ci fut attaqué sans succès par des troupes bien supérieures aux siennes. Le 16 et le 17, il résista encore opiniâtrément, pour donner le temps au commandant Gérard de se disposer à recevoir l'ennemi; mais le lendemain il s'éloigna, en laissant la division Charpentier dans sa position pour faire l'arrière garde.

Le 16, les troupes de la garde impériale destinées à la défense de Soissons, y étaient entrées pour se réunir à divers

détachemens, officiers et soldats isolés qui s'y trouvaient déjà. Le commandant Gérard put alors former sa garnison, qui se trouva composée de six bataillons, deux escadrons, trois compagnies d'artillerie, et trois autres de sapeurs et mineurs; un état-major de place fut créé; le capitaine Ormancin commanda la place pour l'intérieur et les détails; le chef de bataillon Dubocq prit la direction de l'artillerie, et le capitaine Bergère celle du génie : les emplacemens des bouches à feu et de tous les magasins furent déterminés, les hôpitaux furent disposés. M. le sous-préfet Harel, auditeur au conseil d'état, était à la tête de l'administration, avec des pouvoirs extraordinaires qu'il tenait particulièrement de Napoléon : en l'absence du maire, M. Letellier fut nommé président du conseil municipal; les travaux furent poussés avec activité sur tous les points.

Le 18, le commandant Gérard passa une revue générale de la garnison, et assigna à chaque corps la portion de ligne qu'il devait défendre : il jura et fit jurer à tous de mourir plutôt que de laisser l'ennemi pénétrer dans la place. Dès ce moment, l'émulation redouble; il n'y a plus de repos, et, jour et nuit, les travaux défensifs sont poussés avec la dernière activité; activité qui se sontint pendant toute la durée du siége, parce que les nobles sentimens qui animaient le commandant et les autorités civiles étaient passés dans le cœur de tous les soldats, de toute la population de Soissons.

Des parapets à l'épreuve de la balle étaient élevés, dès le 20, sur tout le pourtour de la place; les batteries étaient construites, l'artillerie placée, les brèches réparées et fermées par des palissades; la gorge de Saint-Vast crénelée, et ses abords, par la berme de la rivière, garantis par une ligne de palissades en troncs d'arbres, les démolitions les plus indispensables à exécuter et les moins coûteuses pour l'état et pour les malheureux habitans, terminées. Enfin, une digue en

aval du pont de la porte de Laon se trouvait construite pour arrêter les eaux du ruisseau de Saint-Médard, dans les fossés de Saint-Vast et dans le mail. On construisait une palanque à la porte de Crouy, et des tambours en palissades devant les portes du Mail, de Paris et de Reims. Quelques coupures furent faites ou projetées en avant de toutes les portes, 6000 sacs à terre commandés. Le pont de bateaux était replié, et tout avait été disposé pour faire sauter le pont en pierre, dans le cas prévu de la perte d'une des deux parties de la ville.

Le même jour 20, le général Charpentier écrivit de Braine au commandant Gérard, qu'il était prévenu de l'abandon de Reims par le corps du duc de Trévise; que tout portait à croire que l'armee entière de Blucher était en présence; que le duc de Raguse avait dû se replier sur Fismes; que ces deux maréchaux allaient prendre la position du Mont-Saint-Martin, sur la Vesle; qu'ils essayeraient de s'y maintenir toute la journée du lendemain, et que, dans le cas où ils devraient céder à la supériorité du nombre, ils se retireraient sur Oulchy-la-Ville, point de retraite où sa division (celle de Charpentier) devait également se rendre. Le général ajoutait que le duc de Trévise le chargeait, par sa lettre, de rappeler au commandant l'importance du poste qui lui était confié; qu'il devait faire une vigoureuse résistance, et donner à l'empereur, alors en pleine opération sur l'armée de Schwartzenberg, le temps de se reporter promptement sur l'Aisne.

La place de Soissons, réduite à ses propres forces, fut investie et sommée par le général Bulow, qui, venant d'être rejoint à Crouy par le corps de Sacken, avait alors sous ses ordres, une masse de trente mille hommes. Dans la soirée du 20 mars, le général prussien, se flattant sans doute d'enlever Soissons aussi facilement que l'avait fait le général russe Wittzingerode, envoya des parlementaires; le commandant Gérard, refusant de recevoir leurs dépêches, les fit accom-

pagner, jusqu'au camp d'où ils étaient partis, par deux officiers de la garnison, qui eurent ordre d'annoncer au général Bulow que le commandant de Soissons « ne voulait avoir de correspondance avec l'ennemi qu'à coups de canon. » Cette réponse ne laissant entrevoir aucune espèce de négociation, l'ennemi démasqua plusieurs batteries, et couvrit la ville d'obus et de boulets rouges, en même temps qu'il faisait attaquer de vive force le faubourg de Paris, contre lequel il échoua.

Les travaux d'attaque et de défense se firent alors sous un feu continuel et réciproque. La garnison, fière d'un premier avantage, redoubla de zèle, d'ardeur et de confiance; les habitans flottaient entre la crainte et l'espérance. Le commandant Gérard saisit ce moment pour faire un appel aux braves citoyens : il leur annonça qu'il répondait de la place, et qu'en unissant leurs efforts à ceux de la garnison, il ne voulait assurer qu'un plus glorieux succès; il déclara au conseil qu'une demi résistance perdrait infailliblement Soissons et tous ses habitans; qu'il n'y avait pas à balancer pour lui fournir tout ce qu'il demanderait, bien résolu de se maintenir contre tous les efforts de l'ennemi, même s'il osait donner l'assaut.

Cependant le général Bulow avait reçu, par le maréchal Blucher, l'ordre positif de l'empereur Alexandre d'enlever Soissons, pour aussitôt marcher sur Paris. Il envoya à cette occasion de nouveaux parlementaires, qui ne furent pas mieux reçus que les premiers, ce qui le détermina à tenter une seconde attaque; mais il trouva partout la garnison à son poste, et ses plus braves soldats vinrent expirer au pied des remparts. Son infanterie légère ayant réussi à s'emparer du faubourg de Reims, voulait le conserver et s'y retrancher; Gérard ordonne une sortie : le faubourg est repris, et les jeunes soldats de la garnison font connaître aux habitans, par l'entrée des prisonniers qu'ils ont enlevés à l'ennemi, la valeur

et l'humanité qui doivent les distinguer pendant toute la durée du siége de Soissons.

Dans cette même journée, le 22, l'ennemi ne cessa point de tirer sur la ville, et son feu augmenta, s'il était possible, l'ardeur avec laquelle on travaillait sur tous les points. La partie du faubourg de Reims la plus rapprochée des remparts et bâtie sur le bord des fossés de la place, fut incendiée et détruite comme mesure essentielle de défense, seulement jusqu'au pont sur le ruisseau de la Crise, où l'on fit une coupure.

La nouvelle tentative de l'ennemi étant restée sans succès, le corps russe de Sacken quitta le général Bulow. Celui-ci, malgré les injonctions réitérées qu'il recevait pour hâter la reddition d'une bicoque, dont la position était d'une si haute importance pour les alliés, écrivit alors à Blucher qu'il renonçait à l'espoir de l'enlever de vive force, attendu que cela était impossible; mais qu'il allait commencer, avec la plus grande activité, une attaque régulière.

En effet, le 23, il ouvrit à deux cents toises une tranchée sur le front Saint-Jean (bastion n°. 2 de la place). Le commandant d'artillerie Dubocq fit placer aussitôt des obusiers et des pierriers, dont les affûts étaient en réparation, dans le bastion attaqué. Cette batterie couvrit bientôt la tranchée de l'assiégeant des pierres qu'elle lançait.

Le 24, l'ennemi ayant pénétré en force dans le faubourg Saint-Christophe, s'y établit. Son premier soin fut de créneler les maisons dont il était maître, en même temps qu'une batterie s'élevait en arrière sur la route de Compiègne. Bientôt ses tirailleurs abrités firent un feu continuel sur la porte de Paris et une batterie construite sur la plate-forme; il les fit appuyer par une forte colonne d'infanterie. Ces dispositions supposaient l'intention, ou d'attaquer vigoureusement pendant la nuit, ou d'établir en toute hâte, derrière les mai-

sons, des batteries qui devaient donner à l'ennemi la facilité d'enfoncer la porte menacée, et devant laquelle les assiégés travaillaient seulement à épaissir le parapet en avant du tambour qui la couvrait. En conséquence, le commandant Gérard résolut de faire une nouvelle sortie par les portes de Reims et de Paris; elle s'exécuta avec succès. Les travailleurs, surpris, abandonnèrent leurs tranchées sans grande résistance; on y fit des prisonniers. L'ennemi fut entièrement chassé du faubourg, et l'on mit le feu aux maisons les plus rapprochées de la porte de Paris.

L'ennemi, pour se venger de cet échec, tira, pendant toute la nuit du 24 au 25, une grande quantité d'obus; mais, trompé par la partie du faubourg incendié, il les dirigea de ce côté, de sorte que la ville en souffrit peu. Il tenta aussi, dans la même nuit, une attaque contre la porte de Crouy; il y fut mal reçu.

Le commandant Gérard fut prévenu que les Prussiens réunissaient sur plusieurs points une grande quantité d'échelles d'assaut; mais déjà cent longues piques se fabriquaient dans la place, par les soins du chef de bataillon Dubocq, pour la défense des brèches, et presque tous les matériaux nécessaires étaient rassemblés pour les rendre insurmontables.

Le 25, les habitans, prenant confiance dans les dispositions des chefs et dans la valeur des troupes, touchés d'ailleurs du noble dévouement qu'ils voyaient dans chacun de leurs défenseurs, qui ne pouvaient prendre un seul instant de repos, obtempérèrent spontanément à l'invitation faite par le commandant Gérard de joindre leurs bras aux efforts patriotiques d'une garnison, qui sacrifiait si généreusement sa vie pour soutenir l'honneur des armes françaises, et sauver leur ville d'une troisième invasion de l'ennemi. Dès que le commandant connut la résolution des habitans, il adressa au sous-préfet et au conseil municipal une simple réquisition

de deux cents volontaires pour concourir à la défense de leur cité. Ils furent aussitôt à la disposition du commandant supérieur, qui les organisa en trois compagnies de sapeurs bourgeois; celles-ci nommèrent leurs officiers, mais elles furent dirigées par des officiers de l'armée, et placées immédiatement sous la direction du commandant du génie, pour être employées aux travaux intérieurs de la place.

La garde nationale urbaine, aux ordres du commandant d'armes Ormancin, était destinée au service de la police intérieure. Ses quatre sections de pompiers surtout apportaient la plus grande vigilance contre les incendies, dont la ville eut le bonheur d'être préservée : tous les habitans, ayant des tonneaux remplis d'eau devant leurs maisons et à tous les étages, éteignaient sans crainte le feu qu'occasionaient les projectiles de l'assiégeant.

Le 26, le général Bulow envoya un nouveau parlementaire, auquel il fut défendu d'approcher des portes, et qui reçut l'injonction de s'éloigner au plus vîte. Les assiégés achevèrent de se couvrir tour à tour de la place, et de mettre les parapets à l'épreuve du canon. On termina la palanque de la porte de Crouy, et l'on commença une tranchée large et profonde au pied des remparts de l'Arquebuse, ainsi qu'en avant de la palissade terminée pour joindre le mur du jardin de la sénatorerie à la rivière. Il y eut une fausse sortie de nuit.

Cependant, malgré le feu le plus vif de la place et les sorties de la garnison, les travaux d'approche avançaient sur le bastion n°. 2; et, pendant la nuit du 27 au 28, l'assiégeant était parvenu au bord du fossé, et avait achevé le couronnement de la contrescarpe; il se croyait déjà maître de la place: la situation des assiégés devenait sérieuse et difficile; il fallut redoubler de bravoure, d'activité et d'audace. C'est dans cette circonstance que parut le parlementaire dont nous venons de parler plus haut. Les troupes de la garnison, dans

la confiance intime que leur inspirait le commandant Gérard, qu'elles voyaient partout, renouvelèrent le serment de soutenir l'assaut, de le repousser, et de mourir plutôt que de voir l'ennemi pénétrer dans les murs confiés à leur vaillance. Le commandant se détermina à faire une forte sortie pour reconnaître les ouvrages des assiégeans, et les détruire, s'il était possible. La garnison, qui n'excédait pas le nombre de deux mille cinq cents hommes, reçut l'ordre de se disposer à fondre sur l'ennemi.

Le 28, à quatre heures du soir, les corps rassemblés sont harangués par le chef infatigable de qui ils recherchent l'estime et le suffrage. L'action doit être décisive : les troupes de la vieille garde [1], les mineurs et un escadron de gendarmerie restent en réserve à la porte de Paris; les canonniers sont à leurs pièces. Après le signal convenu d'une décharge de vingt pièces de canon, qui couvrent de leur mitraille les tranchées et le faubourg Saint-Christophe, le commandant Gérard, à la tête du reste de la garnison [2], attaque l'ennemi avec tant d'impétuosité, que celui-ci, dans sa surprise, ne put résister au choc ; les travailleurs sont tués ou pris dans les tranchées, les gardes et les réserves sont culbutées et mises en fuite. L'escadron de la garde impériale fait une très-belle charge dans le faubourg ; il eût ramené deux pièces de canon, si le lieutenant Spies, qui le commandait, n'avait pas eu son cheval tué sous lui en avant de sa troupe. Plusieurs maisons barricadées tenaient encore, rien ne put arrêter les

[1] C'était des détachemens de grenadiers et de chasseurs, au nombre de cent soixante-neuf hommes, sous les ordres du chef de bataillon Belaoger.

[2] Cette colonne se composait d'un bataillon du onzième de voltigeurs (jeune garde); un bataillon du quatorzième de tirailleurs (*idem*); un bataillon d'isolés, remplissant les cadres de deux bataillons du cent trente-sixième régiment ; un bataillon de garde nationale mobile du département de l'Aisne; un escadron de lanciers et éclaireurs de la garde impériale, fort de quatre-vingt-dix chevaux.

vieux grenadiers et chasseurs de la garde ; ils se précipitent sur ces maisons, arrachent les fusils des Prussiens à travers les créneaux, et tuent leurs adversaires à coups de baïonnette ou de sabre. Toute la réserve se porte alors en avant des dernières maisons pour protéger les travailleurs chargés de détruire les ouvrages de l'ennemi. C'est en vain que celui-ci fait avancer de nouvelles troupes pour reprendre le faubourg. Le commandant Gérard ordonna un mouvement rétrograde, pour attirer ces masses sous la mitraille des remparts : elles en éprouvèrent un mal prodigieux. L'artillerie, qui avait protégé si efficacement la sortie, ne fut jamais mieux servie : les sapeurs et mineurs rivalisaient de valeur avec la vieille garde ; les commandans d'artillerie et du génie étaient partout. Cette journée coûta au corps prussien de Bulow près de neuf cents hommes, avec la perte de leurs tranchées et batteries, que les assiégés s'empressèrent de détruire, ainsi que le faubourg Saint-Christophe, qui fut incendié. On ramena dans la place une cinquantaine de prisonniers : la garnison n'avait pas plus de quatre-vingts hommes hors de combat.

La rentrée dans la place se fit dans le meilleur ordre et au milieu des acclamations des habitans. Toutes les troupes étant réunies en colonnes serrées sur la place d'armes, le commandant Gérard donna de justes éloges aux officiers qui avaient le plus contribué au succès de la journée ; il demanda à chaque chef de corps l'état de ceux qui s'étaient le plus distingués, pour mettre leurs noms sous les yeux du gouvernement ; et, en présence des habitans et des prisonniers faits dans le combat, il se saisit du drapeau de l'un des bataillons victorieux, en s'écriant avec l'accent de l'enthousiasme qu'inspire le plus entier dévouement : « Soldats ! l'armée a les yeux sur nous : nous couvrons la capitale de l'empire ; jurons encore sur ce drapeau de justifier la confiance de notre gou-

vernement, en défendant jusqu'à la mort le poste qu'il nous a confié. » Un nouveau serment solennel est prononcé et répété par les troupes. L'ordre du jour du commandant supérieur proclama les noms de ceux qui s'étaient distingués le plus.

Pendant la nuit du 28 au 29, l'ennemi continua de donner des alertes sur différens points, pour fatiguer la garnison. Au jour, il travailla beaucoup encore dans toutes ses tranchées, et il acheva une batterie de quatre pièces sur la capitale du bastion n°. 2; il envoya un nouveau parlementaire, qui fut refusé : enfin, ayant réparé dans cette même journée une partie des dégâts de la veille, l'ennemi, favorisé par l'obscurité de la nuit du 29 au 30, exécuta le passage blindé du fossé; mais un feu très-vif contraria cette opération; une pluie de fascines goudronnées, lancées du haut du rempart, consuma ses travaux et ses approvisionnemens. Du bois, du goudron, du suif, de la poix, de la résine et du souffre avaient été requis à cet effet dans la ville, et fournis à l'instant. On entretint ce feu pendant toute la nuit, et on le rendit inabordable, en faisant rouler, de temps en temps, des obus du haut en bas des remparts.

Au jour, le feu de la place, mieux dirigé, força l'ennemi à retirer ses travailleurs; de nouvelles batteries furent construites pour battre le fossé avec des pièces de 12, qui commencèrent à tirer à quatre heures du soir, tandis que les pierriers n'avaient point cessé, pendant toute la journée, d'accabler la tranchée des assiégeans d'une pluie de pierres qui les incommodait beaucoup.

Le 31, au lever de l'aurore, on s'aperçut, avec autant de joie que de surprise, que l'ennemi venait d'abandonner ses tranchées, et de retirer les pièces de toutes ses batteries. Plus tard, on vit les troupes prussiennes en position sur les hauteurs qui environnent Soissons, n'ayant plus que de pe-

tits postes et des vedettes dans la plaine; des colonnes paraissaient filer du côté de Paris et de Compiègne.

Le commandant du génie Bergères alla sur-le-champ reconnaître les travaux de l'assiégeant, à la tête d'une colonne de cinq cents hommes d'infanterie et toute la cavalerie (cent quarante chevaux environ); les sapeurs, les mineurs, 300 travailleurs et les sapeurs bourgeois furent aussitôt employés à la destruction de ces ouvrages. On combla toutes les tranchées, desquelles on rapporta quatre à cinq cents outils abandonnés par l'ennemi. On renversa ses batteries, on abattit le parc Beuvry, les maisons et les murs qui pouvaient servir à l'assiégeant; on s'empressa aussi de rentrer dans la place plusieurs centaines de gabions, de saucissons, de fascines, avec d'autres matériaux qu'il avait réunis au dépôt de la tranchée. L'ennemi ne fit agir contre les travailleurs que du canon, dont la mitraille blessa quelques hommes. Les travaux intérieurs furent continués comme à l'ordinaire.

On entendit, le premier avril, une forte canonnade dans la direction de Compiègne. L'ennemi, retiré sur les hauteurs de Crouy et de Presle, resta en position toute la journée; il commença deux grandes batteries sur la dernière de ces hauteurs, de laquelle il ne cessa de tirer, pendant cette même journée, à boulets et à mitraille, sur les travailleurs qui achevaient de détruire ses ouvrages. Les assiégés eurent deux sapeurs tués et quelques blessés.

Les 2, 3, 4 et 5, on continua les travaux de l'intérieur et les démolitions de l'extérieur.

Le 6, l'ennemi, retranché dans Crouy, avait crénelé les premières maisons, et fortifiait sa position sur la montagne. Le commandant Gérard, ayant besoin de faire des fourrages, voulut connaître la force qui pouvait lui être opposée sur ce point. Deux heures avant la nuit, il fit sortir six cents hommes et une pièce de canon, sous les ordres du major Braun,

qui se portèrent franchement jusqu'à l'entrée du village. Après avoir replié les avant-postes de l'ennemi, ils le tournèrent par sa gauche, et chassèrent un bataillon qui devait le protéger de ce côté ; mais les troupes qui étaient sur la hauteur ayant pris les armes, et s'étant avancées avec trois pièces de canon, le major Braun reconnut l'impossibilité de remplir le but de la sortie : il se tint en position jusqu'à la nuit, un peu en arrière du village, et rentra ensuite en bon ordre.

Le 7, l'ennemi envoya, par un paysan, au commandant Gérard, deux lettres, que celui-ci refusa de recevoir. Le lendemain, un parlementaire, qui se disait envoyé par le nouveau ministre de la guerre, fut également refusé.

Le 10, le commandant Gérard eut l'avis qu'un convoi, escorté par quelques cavaliers prussiens, était à Venizel ; il chargea le brave lieutenant de lanciers, Spies, de l'enlever. L'escorte ennemie et une vingtaine de chevaux furent pris et conduits dans la place.

Les 11 et 14, la garnison fit ses dernières sorties sur l'ennemi ; jusqu'à cette époque, son zèle ne s'était point ralenti dans tous les travaux qu'avait nécessités la défense de la place.

Le 14, dans l'après-midi, le général Daboville, porteur des actes du gouvernement provisoire, fut admis dans Soissons ; il remit au commandant Gérard la lettre suivante :

« Le gouvernement provisoire vous envoie la relation fidèle et authentique des événemens dont Paris a été le témoin depuis plusieurs jours. Dans le nombre de ces pièces, vous remarquerez le décret du sénat qui prononce la déchéance de Napoléon et de sa famille ; l'acte constitutionnel qui rappelle sur le trône de France les héritiers légitimes et les descendans de saint Louis et de Henri IV ; et les adhésions unanimes des magistrats, des généraux, des officiers et des soldats qui se dévouent sans réserve à la sainte cause de la patrie : vous y trouverez aussi la copie légalisée de

l'acte d'abdication que Napoléon Bonaparte a signé à Fontainebleau, le 11 avril présent mois.

« Quel prétexte pourrait maintenant vous empêcher encore de manifester les mêmes sentimens? Tout retard est un crime de rebellion, quand la conscience est éclairée par la raison et les exemples les plus imposans.

« La patrie vous ordonne de cesser le scandale d'une résistance qui afflige les cœurs vraiment français, et de vous réunir au plus tôt à ses enfans.

« J'ai l'honneur de vous saluer. »

Cette lettre était signée *Montesquiou, le général comte de Beurnonville, le duc d'Alberg, le prince de Bénévent.*

Le 15, le commandant Gérard conclut un armistice avec les troupes de blocus, et envoya à Paris le commandant du génie Bergères, pour s'assurer de l'état des choses. Le 16, il reçut les actes officiels de la déchéance et de l'abdication de l'empereur Napoléon. Après avoir donné connaissance de ces pièces aux troupes de la garnison, il remit, à dix heures et demie du soir, son adhésion et celle de tous les corps français [1] sous ses ordres, au général Daboville, chargé de la présenter au gouvernement.

Le 22, il fit une convention avec le lieutenant-général prussien de Borstel, commandant les troupes de blocus. Un article remarquable de cette convention portait qu'*un pont serait établi sur l'Aisne, à cent toises au-dessous du pont en pierres, et sous le canon de la place, pour le passage des troupes alliées;* de sorte que pas un seul ennemi n'entra dans Soissons. Une condition aussi glorieuse préservait cette malheureuse ville, prise et reprise trois fois dans l'espace d'un mois, d'une nouvelle occupation par l'ennemi,

[1] Il y avait une compagnie d'artillerie polonaise, commandée par le capitaine Radziszewsky, forte de cent trente-deux hommes, et une demi-compagnie de sapeurs de la même nation, sous les ordres du capitaine Miller.

et sauvait l'honneur des armes françaises, surtout celui de la brave garnison qui l'avait défendue [1].

C'est ainsi que se termina le siége de Soissons. Cette place, fortifiée si précipitamment et si imparfaitement, avait soutenu neuf jours de tranchée ouverte. L'ennemi avait perdu sous ses murs plus de deux mille hommes.

Après les faits que nous venons de rapporter, il serait inutile de faire un plus grand éloge de l'admirable conduite de la garnison et des habitans de Soissons. Dans l'impossibilité où nous nous trouvons de présenter la très-nombreuse liste de tous ceux qui se sont particulièrement distingués, nous nous bornerons à la nomenclature suivante :

Etat-major. MM. Ormancin, commandant d'armes, Tharaud, major; et Duminy, aide-major de la place.

Infanterie (garde, ligne, garde nationale et levée en masse). MM. Braun, major; Belenger, Julien et Broux, chefs de bataillon; Masset, Flour, Pipereau, Seguret, Ga-

[1] Le lieutenant-général russe de Balk, envoyé de Paris par l'empereur Alexandre, avec un corps de dix mille hommes, pour se joindre aux troupes prussiennes du blocus, et s'emparer enfin de Soissons, fut le premier, avec sa colonne, à passer sur le pont établi pour la traversée des troupes alliées, hors des murs de la ville. Toutefois, il demanda et obtint son entrée dans la place, pour complimenter le commandant Gérard sur sa belle défense.

Celui-ci reçut à Paris les témoignages les plus honorables de l'estime publique. Le prince de Wagram, Alexandre Berthier, alors capitaine de l'une des compagnies des gardes-du-corps du roi, lui écrivit, le 18 janvier 1815, la lettre suivante :

« Monsieur le chef de bataillon Gérard, je me fais un plaisir de répondre d'une manière satisfaisante à votre lettre d'hier...... Comme major-général, j'atteste que vous avez défendu la place de Soissons, où vous commandiez en chef, avec bravoure et distinction contre un corps d'environ vingt mille hommes, n'ayant qu'une faible garnison renfermée dans cette ville, à peine à l'abri d'un coup de main. Vous avez soutenu l'honneur des armes françaises; votre zèle, votre dévouement et votre conduite vous ont gagné l'estime de vos chefs, et vous donnent des droits à la bienveillance du roi. Recevez, etc. »

Peu de temps après, le chef de bataillon Gérard fut promu au grade de colonel.

labert, Recoquillé, Aduis, Hagard, Trapier, Delaunoi, Roger, Dumont, Belly, capitaines; Grener, Gallois, Roussel, lieutenans; Groult, Billard, Fouquier, sous-lieutenans; Blondeau, Livet, Larrieu, Duclos, Fauchet, Malmazet, Picheron, Truffaut, Lambert, Gaillard, Griffon, Jacquet, Albaud, Losenski, sous-officiers et caporaux; Sage, Thiébault, Malissot, Déroqué, Brabant, Damas, Marchand, Saguy, Droux, Buzignier, Hébras, grenadiers, voltigeurs et fusiliers.

Artillerie (troisième et huitième régimens français, premier polonais). Dubocq, chef de bataillon; Détail, Gailly, Coup, Radzizcwski, capitaines; Brun et Zalekowski, lieutenans; Lefebvre, Alastowski, Ratzinski, Pinchinat, sous-officiers; Pinchinat, Bourguignon, Kuerikowski, canonniers.

Génie (mineurs et sapeurs). Bergères, capitaine-commandant; Mercadier et Sens, ingénieurs des ponts-et-chaussées (remplissant les fonctions d'ingénieurs militaires); Maguin, Miller, capitaines; Lebrun (tué); Lemaire, Mauroi, Woicikoski, lieutenans; Hépers, lieutenant en second nommé pendant le siége; Grim, sergent; Hainaut, Duvernois, Prziborowski, sapeurs et mineurs.

Cavalerie (lanciers rouges et éclaireurs de la garde, gendarmerie). Spies, lieutenant-commandant; Descharmes, Laroque, sous-lieutenans; Muller, Haury, Van Denhey, Pierons, Lisez, Chazel, sous-officiers; Lafidèle, Roger, Ledune, Renauld, lanciers, éclaireurs et gendarmes.

Garde nationale urbaine et sapeurs volontaires. Letellier, capitaine; Asdez, lieutenant de sapeurs; Legras, sous-lieutenant; Potier et Morel, sergens.

Administration civile et militaire. Harel, sous-préfet; Letellier, président du conseil municipal; Legry, vice-président; Vallade, commissaire des guerres; Godelle, médecin en chef; Populus, directeur des hôpitaux.

ennemies, et les besoins urgens de la colonie, avaient en effet déterminé l'amiral Villaret à réclamer de son gouvernement des secours de toute espèce; ce furent ces dépêches qui tombèrent entre les mains des croiseurs britanniques.

Le capitaine-général de la Martinique n'avait à opposer aux forces considérables qui le menaçaient que deux mille trois cent quatre-vingt-seize hommes, en majeure partie recrues et étrangers à la France. Il comptait, à la vérité, sur le bon esprit qu'il avait cru jusqu'alors avoir inspiré à la colonie, et sur celui des gardes nationales, qui devaient lui fournir deux mille hommes pour le service actif; mais très-peu de ces milices se réunirent, et, trois jours après le débarquement des Anglais, il n'en resta pas un seul dans les rangs. D'un autre côté, après les pertes éprouvées dans les premiers combats, beaucoup des étrangers qui étaient incorporés dans les vingt-sixième et quatre-vingt-deuxième régimens de ligne désertèrent; il ne resta bientôt plus que quinze cents hommes pour la défense, et trois cent cinquante marins, dont nous parlerons plus tard.

Le trajet de la Barbade à la Martinique n'est que de vingt lieues. Sans rien diminuer au cordon de bâtimens de guerre qui bloquait étroitement cette dernière colonie, les Anglais prirent leurs mesures pour que leur expédition d'attaque y atterât la nuit.

Le 30 janvier 1809, à sept heures du matin, deux débarquemens considérables s'effectuèrent dans les quartiers du *Robert* et du *Marin*, favorisés par trois habitans de la colonie (MM. Dubuc-Raineville, Dubuc-Saint-Olympe et Cottrell); mais les vigies ne les signalèrent au fort de France qu'à neuf heures. Tous les rapports portaient à croire que les forces débarquées n'étaient que de 6000 hommes, et que le point principal de débarquement serait à *Casenavire*, bien plus rapproché du fort *Desaix*, et plus analogue aux vues premières des An-

glais. Les manœuvres qui se faisaient dans leur escadre, à l'ouest de la baie du fort de France, semblaient le confirmer. En conséquence, le gouverneur envoya le colonel Montfort avec son régiment (le quatre-vingt-deuxième), pour occuper les positions de défense de *Casenavire*. L'adjudant-commandant Miany se mit à la tête des gardes nationales qu'il put réunir sur les lieux, pour s'opposer aux colonnes débarquées. Celle du *Robert* était de huit mille cinq cents hommes, commandés par le général en chef de l'expédition, Beckwith, et le lieutenant-général Prévost. Celle du *Marin* était de trois mille cinq cents, sous les ordres du major-général Maitland. Le mouvement de ces colonnes fut si rapide, que le colonel Miany ne put parvenir à réunir que trois cents gardes nationaux de la Trinité, avec les chasseurs de la Martinique, pour se porter sur la barre du gros morne. Il abandonna cette position dans la nuit du 30 au 31, et se retira au fort Platelet, afin de faciliter la réunion des cinquième et sixième bataillons de milices au poste *Mathilde*, où le chef d'escadron Tascher de la Pagerie avait été envoyé. La marche de l'ennemi força le colonel Miany à évacuer le Platelet, pour se porter successivement aux postes *Bruno* et *Dusson*, où il trouva le bataillon du vingt-sixième régiment, sous les ordres du commandant Prost.

Ces progrès des Anglais firent ordonner l'évacuation de *Saint-Pierre*, dans la nuit du 31 janvier. Le brick *le Favori* y fut brûlé, et son équipage, ainsi que celui du bâtiment l'*Incarnation*, déjà brûlé au *Marin*, arrivèrent au fort de France (fort royal). *Casenavire* fut aussi évacué par le quatre-vingt-deuxième, qui se porta en avant d'un camp retranché établi sur le front d'attaque du fort Desaix.

Le premier février, le colonel Miany et le chef de bataillon Prost furent attaqués au poste *Dusson*, et forcés à se retirer par échelons. Le colonel Montfort s'était porté avec son ré-

giment à leur soutien, et, malgré cette réunion, la retraite se fit avec perte sur le camp retranché. L'ennemi s'établit sur la crète du morne Surirai.

Tandis que le colonel Monfort, avec partie de son régiment et du vingt-sixième, défendait avec vigueur le poste *Landais*, sur la gauche du front d'attaque, le chef d'état-major du gouvernement colonial, Boyer de Peyreleau, à la tête d'un bataillon du quatre-vingt-deuxième, des grenadiers et partie de la milice de Saint-Pierre et de celles de la Trinité, qui avaient joint, demanda à l'amiral Villaret l'ordre de charger l'ennemi, pour le déposter de Surirai; mais cette attaque, renouvelée deux fois, fut infructueuse. L'adjudant-commandant Miany fut encore plus malheureux; car il eut la cuisse traversée d'une balle. Le colonel Montfort, également blessé à la cuisse, n'en combattit pas moins avec une grande distinction, ainsi que les chefs de bataillon Prost et Pinguest, et le capitaine Jamart. La perte de l'ennemi fut plus considérable que celle des Français, qui eurent à regretter deux capitaines, Lahyer et Deranger, du quatre-vingt-deuxième, et cinq cents hommes tués ou hors de combat.

Le chef d'escadron Boyer demeura chargé de la défense du camp retranché, et le chef de bataillon Prost de celle du poste *Landais*.

Ce même jour premier février, les Anglais commencèrent l'attaque et le bombardement de l'*Ilet à Ramiers*, défendu par cent trente-deux hommes, sous les ordres du capitaine Petit, et approvisionné pour un mois.

Le lendemain, l'ennemi attaqua avec des forces supérieures le poste *Landais*, et le chef de bataillon Prost fut forcé de l'évacuer.

Deux autres colonnes très-fortes se portèrent en même temps contre les deux redoutes de tête du camp retranché. Le colonel Montfort qui s'y trouvait, le chef d'escadron

Boyer et le directeur du génie Richaud avaient prévu ce mouvement, et fait toutes les dispositions nécessaires pour le repousser. Cent cinquante hommes du quatre-vingt-deuxième régiment, sous les ordres du chef de bataillon Ocher, occupaient les deux redoutes, armées chacune de trois pièces de canon de 12; deux cents hommes étaient placés sur leurs ailes; le reste du régiment était en réserve derrière. L'ennemi s'avança bravement, et parvint jusqu'au pied des redoutes; mais il n'y trouva que la mort. Le colonel Montfort, malgré ses souffrances, était partout, et animait ses soldats par sa courageuse activité; forcé toutefois de céder à la douleur et à la fatigue, il dut quitter le champ de bataille. Le capitaine Mazin fut tué dans l'une des deux redoutes : le chef de bataillon du génie, Richaud, dont la bravoure égalait les talens, porta quelques troupes à l'entrée d'une ravine, par où l'ennemi tentait de pénétrer.

L'attaque continuait avec la même opiniâtreté, et durait depuis deux heures et demie, lorsqu'enfin elle parut se ralentir. Le commandant Boyer saisit cet instant pour porter en avant sa réserve; et l'ennemi prononça sa retraite, mais en bon ordre, bien que poursuivi par les troupes, qui s'étaient élancées hors des redoutes en le voyant s'ébranler. La perte des Anglais fut évaluée à plus de onze cents hommes dans cette attaque; celle des Français ne fut pas, à beaucoup près, aussi forte. Les pièces des redoutes étaient toutes démontées, et une grande partie des fusils hors de service, lorsque l'ennemi commença sa retraite. Le commandant Boyer reprit les mêmes positions de la veille.

Pendant que les troupes de ligne donnaient un aussi bel exemple, les gardes nationales qu'on avait pu réunir sur divers points, se débandèrent en entier, et se retirèrent dans leurs foyers. Celle de Saint-Pierre, qui la veille s'était si bien montrée, refusa de coopérer à la défense du fort de France,

et disparut également, en abandonnant son chef, le colonel Desprès, et deux ou trois officiers, qui restèrent. Cette défection, qui commença par les gens de couleur libres, doit être attribuée aux nombreuses intelligences, que, malgré les soins du capitaine-général, les Anglais s'étaient ménagées; aux intrigues d'un nommé Santerre, habitant de l'île, qui avait quitté la colonie pour se soustraire au mépris général que sa conduite lui avait attiré; que les Anglais avaient fait colonel, parce qu'il avait une grande influence parmi les gens de couleur : il connaissait parfaitement les passages, et jusqu'aux moindres sentiers, ce qui fut d'un très-grand avantage à l'ennemi. Un nommé Destreuse, habitant du fort de France, avait également endossé l'habit rouge, et s'était mis à la tête des colonnes anglaises. Le général Maitland, ami de Santerre, avait eu en outre le soin de répandre de nombreuses proclamations dans la colonie, menaçant les blancs de les dépouiller de leurs propriétés, les gens de couleur de leur indépendance, et, tous les hommes pris les armes à la main, de la déportation à Botany-Bay, ou sur des plages sauvages.

Cette défection mit à découvert toute la gorge du Lamentin, la position de Casenavire, la ville du fort de France, en un mot, toute la colonie, et les approches du fort Desaix. L'amiral Villaret-Joyeuse se trouvait réduit à quinze cents hommes de troupes de ligne, non compris les canonniers, par les pertes des combats précédens, les maladies, la garnison de l'îlet à Ramiers, et la désertion des étrangers. Avec ces faibles moyens, il avait à défendre deux forts, leurs approches, et un camp retranché, contre dix mille hommes de troupes, munis d'une artillerie immense; contre trois mille marins, et contre une escadre formidable, qui forçait toutes les passes, et qui, pendant le combat du camp retranché, avait pénétré, à l'entrée de la nuit, dans la baie du fort de France.

On avait persuadé au capitaine-général que, retiré dans

le fort Desaix, qu'on lui représentait comme le boulevard des Antilles, il serait à même de soutenir un long siége, de lasser la patience des Anglais, chez lesquels la fatigue, les bivouacs, funestes à tous les arrivans dans ce climat pernicieux, et la fièvre jaune, devaient faire les plus grands ravages; et, qu'en y concentrant toutes ses forces, il se procurerait les seuls moyens qu'il y eût de sortir victorieux de cette lutte.

Ces considérations portèrerent l'amiral Villaret à donner l'ordre d'évacuer le fort de France, et de brûler la frégate l'*Amphitrite*, au moment où elle allait être enlevée, dans la nuit du 2 au 3 février; ce qui lui procura, pour le service de ses batteries, un équipage, qui, réuni à celui des bricks, donna un total de trois cent cinquante marins, dont la conduite pendant le siége fut digne des plus grands éloges.

Le 2, à dix heures du soir, le commandant Boyer reçut l'ordre, par écrit, d'évacuer le camp retranché, dont on s'attendait à voir la communication coupée le lendemain matin. Il exécuta cet ordre, après avoir détruit tous les ouvrages et ce qu'on ne put enlever.

Le 3 au matin, le capitaine-général envoya le même Boyer avec huit cents hommes, pour retirer du fort de France toutes les munitions de guerre et de bouche, que la précipitation de ceux qui avaient évacué cette ville ne leur avait pas permis d'enlever. Pendant ce temps, l'artillerie encloua les pièces, et détruisit les plate-formes, ainsi que les affûts.

Ainsi ce fut le 3 février que les troupes furent renfermées dans le fort Desaix et dans la grande redoute. Ce fort avait 200 toises dans sa plus grande longueur, 60 dans sa plus grande largeur, 600 daus son développement ultérieur, 1100 de développement pris du chemin couvert; enfin, 11 à 12000 toises carrées de surface moyenne.

Sa distance de la grande redoute était de 180 toises. On y

communiquait par une galerie souterraine. Le chef de bataillon Prost, avec le vingt-sixième, fut chargé de la défense de ce dernier ouvrage.

Ce même jour 3 février, le général-major Ramsay se présenta avec une sommation; l'amiral Villaret ne voulut pas la recevoir.

Le 4, l'îlet à Ramiers se rendit après trois jours de bombardement. Il avait reçu cinq cents bombes ou obus; tous les bâtimens et les blindages étaient écrasés. Cependant, comme le capitaine commandant Petit n'avait eu, par ce feu, que quatre hommes tués et douze blessés, il était déterminé à tenir encore; mais il ne put résister à l'attaque de sept chaloupes, montées chacune par quatre-vingts hommes; et les Anglais rendirent hommage à sa défense.

Depuis le 2, les postes du fort Desaix étaient attaqués et repoussés; l'ennemi les resserrait de plus en plus. On fit plusieurs sorties infructueuses, et l'on eut beaucoup de peine à maintenir les communications du fort de France, pendant que les batteries tiraient sans relâche sur tous les indices qu'elles pouvaient apercevoir.

Dans la nuit du 8, deux chaloupes ennemies débarquèrent huit cents hommes, qui s'emparèrent du fort de France. Ces troupes étaient conduites et dirigées par ce Destreuse, dont nous avons parlé plus haut. Le fort Desaix ne discontinua point de tirer sur ce point, depuis l'instant où il aperçut les Anglais.

Le 11, l'ennemi démasqua au fort de France une batterie de trois mortiers et de plusieurs pièces de 24, qui firent un feu continuel, malgré le mal que leur occasionait le fort Desaix. Les Anglais avaient d'abord dessein de tenter des moyens d'escalade; mais, instruits par des déserteurs de la résistance qu'ils trouveraient, ils résolurent de s'en tenir à un bombardement vigoureux. Ils établirent autour du fort

un cordon de toutes leurs troupes, disposées de manière que tous les points contre lesquels on tentait chaque jour quelque attaque, et qui étaient les seuls accessibles, furent gardés désormais par un nombre d'hommes bien supérieur à la totalité de la garnison du fort, dont toutes les tentatives devinrent vaines.

Toutefois, l'ennemi souffrait beaucoup par le feu du fort, et il expédia plusieurs bâtimens à Sainte-Lucie, chargés de blessés et de malades.

Le 14, le capitaine de frégate Trobiant, qui avait donné des preuves de la bravoure la plus distinguée, fut tué, et le chef d'escadron Morany, aide-de-camp du capitaine-général, fut blessé mortellement.

Le 17, à la pointe du jour, pendant que l'artillerie assiégeante tirait avec la même vivacité, l'ennemi fit une tentative contre la grande redoute. L'attaque dura une heure et demie, mais elle fut repoussée, et les troupes de la redoute reprirent leurs avant-postes habituels.

Quelle que fût la surveillance que l'on exerçât, la désertion était toujours très-forte, surtout dans le quatre-vingt-deuxième, où un grand nombre de Piémontais, de Belges et de mauvais sujets des dépôts coloniaux avaient été incorporés; plusieurs des trois cent cinquante marins qui avaient été *pressés* en France, désertèrent aussi, et beaucoup de soldats mariés, ou qui avaient des accointances dans la colonie, qu'ils habitaient depuis sept ans, se firent prendre par l'ennemi.

Le 19, les Anglais, disposés en plusieurs colonnes, firent une attaque générale sur tous les postes du fort. Au moment où la fusillade était partout engagée, ils démasquèrent cinq nouvelles batteries à mortier, à obus et à boulets, placées sur les mornes Tartanson, Langard, Patate, l'Archer et Surirai; lesquelles, réunies aux batteries du fort de France, firent un

feu terrible, démontèrent beaucoup de pièces du fort Desaix, et détruisirent tous les établissemens. Le capitaine-général, dans ce moment, comme dans tous ceux critiques du siége, était présent partout, haranguait les troupes, les animait par l'exemple de son intrépidité, et soutenait leur ardeur par tous les moyens qu'il avait en son pouvoir.

Depuis l'instant où les batteries furent démasquées jusqu'à la capitulation, elles tirèrent sans relâche; elles ménagèrent leur feu, de manière à ce qu'il fût général pendant la nuit. Le jour, elles se bornaient à tirer seulement quelques bombes et obus, avec une grande quantité de boulets de gros calibre, que leur fournissaient les nombreux bâtimens de l'escadre. Ce feu continuel gênait extrêmement la garnison du fort Desaix dans les immenses réparations qu'elle avait à faire. Les ravages de ces projectiles étaient d'autant plus considérables, qu'outre les carcasses incendiaires, les bombes et obus étaient chargés de balles, de morceaux de verre et de pointes de fer, qui répandaient la mort autour des édifices écrasés sous le poids du globe qui les renfermait.

Le 21 février, une bombe mit le feu au magasin à poudre du bastion n°. 5, fit sauter toutes les munitions apprêtées pour les vingt-quatre heures, celles disposées sur les parapets dans la crainte d'un assaut, et un grand pan de revêtement.

Le 23, dix bombes étant tombées sur le grand magasin à poudre, la voûte en fut enfoncée et lézardée en trois endroits, malgré le double rang de sacs à terre, dont on l'avait renforcée par précaution; elle avait cédé sur une étendue de trois à quatre pieds, et sur une largeur de plusieurs rangs de briques. Cet accident fit craindre que ce magasin ne sautât à la première bombe et au premier moment, attendu la violence du feu des batteries ennemies. Toutes les casemates étaient endommagées, les plate-formes détruites, les affûts brisés, avec tous les blindages, et il ne restait plus un seul pouce de bois

ni un seul sac à terre à employer; toutes les galerie des contre-mines et les poternes étaient encombrées de blessés et de malades; l'ennemi, outre le feu permanent de ses batteries, tenait la garnison sans cesse sous les armes par ses attaques réitérées contre la redoute et tous les postes du fort. Ces considérations, et surtout l'impossibilité d'une résistance plus prolongée, engagèrent les généraux et supérieurs des troupes, du génie et de l'artillerie, à supplier le capitaine-général d'entrer en pourparlers avec l'ennemi, tandis qu'il en était encore temps. L'amiral Villaret fut sourd à leurs instances, et dit qu'il préférait s'ensevelir sous les ruines du fort, plutôt que de se rendre. Il parcourut tous les postes pour faire faire un dernier effort, ou mourir sur les parapets. Le feu redoubla en cet instant, et le chef d'état-major Boyer fut assez heureux pour sauver la vie au capitaine-général.

A la fin celui-ci, convaincu de l'inutilité d'une plus longue défense, accueillit les représentations que les officiers de toute arme, réunis à ceux de l'administration, vinrent lui renouveler pour la troisième fois; et, après avoir fait dresser un procès-verbal, signé par tous ces officiers, il consentit à capituler. Toutefois, l'ennemi ayant prévenu que la base de la capitulation serait de porter en France la garnison prisonnière sur parole, l'amiral rompit les conférences.

Le 24 février, les ravages du feu de l'ennemi étaient affreux; il allait démasquer cinq nouvelles batteries, d'autant plus formidables, qu'elles n'étaient qu'à une faible distance, et que le magasin se trouvait encore plus menacé d'une explosion instante. L'amiral Villaret dut se rendre aux sollicitations dont on le pressait, et arbora le pavillon parlementaire. Trois officiers supérieurs furent nommés de chaque côté pour discuter les articles de la capitulation. Les prétentions des Anglais ayant augmenté en raison des circonstances, la capitulation eut pour base que toute la garnison, considérée

comme prisonnière de guerre, serait transportée à Quiberon pour y être échangée entre les deux nations, grade pour grade. Il ne fut rien demandé pour l'amiral Villaret-Joyeuse. Les Anglais ajoutèrent, de leur propre mouvement, cet article honorable, *que, vu le haut respect et l'estime que tout le monde portait au capitaine-général, il était accordé que lui et ses aides-de-camp seraient envoyés en France libres de toute parole.*

Ainsi fut conquise l'île de la Martinique, après que l'unique fort resté pour sa défense eût essuyé une attaque de vingt-sept jours, et un bombardement qui n'avait pas eu encore de semblable dans ces parages. Le fort Desaix avait reçu 7000 bombes et obus, et plus de sept mille boulets, qui l'avaient réduit à un état tellement pitoyable, que les Anglais, en voyant tous ces désastres, ne pouvaient pas concevoir comment il avait pu tenir aussi long-temps contre un feu qui n'avait jamais été interrompu.

En vertu de la capitulation, la garnison du fort Desaix, à laquelle on réunit tous les prisonniers faits dans les différens postes de la colonie, l'administration, les hommes aux hôpitaux, et les prisonniers que les Anglais avaient à la Barbade, furent conduits à Quiberon, au nombre de 2390 ; mais le gouvernement se refusa à toute espèce d'échange, et ils furent ramenés en Angleterre.

Prise de Santo-Domingo dans l'île de ce nom. — Après la capitulation de la ville du Cap, et le départ des débris de l'armée conduite à Saint-Domingue par le capitaine-général Leclerc, il ne restait plus aux Français, dans cette importante colonie, que la seule place de Santo-Domingo, capitale de la partie espagnole de l'île. Les habitans de cette ville, qui, lors de l'évacuation du Cap, avaient d'abord reconnu le gouvernement de Dessalines, s'étaient depuis déclarés pour la France. Dessalines forma le projet de subju- 1809. 8 juillet.

guer ces Espagnols, et de chasser les Français de leur dernier asile.

En conséquence, le 14 mai 1804, le chef des noirs partit du Cap français, et, après avoir parcouru les provinces de l'ouest et du sud, il se mit en marche, avec quelques troupes, pour la partie espagnole. Les circonstances ne lui étaient pas aussi favorables qu'il se l'était figuré; les colons espagnols l'avaient en horreur depuis les cruautés qu'il avait commises à son avènement à l'autorité souveraine. La population de cette contrée de l'île se composait d'environ dix mille hommes libres, et de quinze à vingt mille esclaves. Ces derniers étaient traités avec tant de douceur, qu'ils étaient presque tous fortement attachés à leurs maîtres, et qu'ils avaient conçu, depuis long-temps, une grande aversion pour tous les habitans des autres parties de l'île.

Dessalines vint mettre le siége devant Santo-Domingo, où commandait le général Ferrand, qui lui opposa une vive résistance; toutefois, il eût probablement persévéré dans son entreprise, sans l'arrivée de l'escadre de l'amiral Missiessy.

Le général Ferrand s'était concilié l'estime et la bienveillance des anciens habitans espagnols par sa sagesse et sa modération. Il s'était préparé à résister avec vigueur à l'attaque des noirs. La place se trouvait approvisionnée de vivres et de munitions, les murailles avaient été réparées, les remparts garnis d'artillerie; mais, n'ayant qu'une garnison très-faible, Ferrand reconnut l'impossibilité de défendre à la fois la campagne et la ville. Après avoir exposé aux principaux habitans leur véritable position, il organisa trois bataillons de milice; il en arma une partie avec des fusils, et donna des lances aux autres.

Le 25 février 1805, le chef de bataillon Wiet fut attaqué par une colonne, venue du côté de Saint-Jean, dans le poste de Puerto; il y fut massacré avec tous ceux qu'il commandait.

L'armée noire, s'étant dirigée ensuite sur Santo-Domingo, arriva sous les murs de cette place, où était venue se refugier la plus grande partie de la population, femmes, enfans, vieillards, esclaves. Le général Ferrand employa alors les hommes propres au travail, à terminer des ouvrages commencés à l'extérieur; il fit abattre les arbres, et, comme l'ennemi aurait pu se loger au bourg de San-Carlos, situé à une demi-lieue de la ville, il en fit démolir les maisons; il mit sur tous les bâtimens qui se trouvaient dans le port un embargo général, et fit acheter et verser dans les magasins publics les provisions et les vivres embarqués à bord. Les nègres esclaves qui pouvaient nuire à la tranquillité publique furent transportés à Higuey, dans la partie orientale de l'île; les milices furent chargées, conjointement avec la troupe de ligne, de la garde des postes, et on fit boucher toutes les ouvertures inutiles. Ce fut le 5 mars que l'armée noire parut devant Santo-Domingo, et Dessalines envoya de suite une sommation, en menaçant la ville d'un sac terrible, si sa volonté n'était pas exécutée dans les vingt-quatre heures. Le général Ferrand ne répondit point à cette sommation; mais, voulant faire connaître qu'il était déterminé à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et enlever aux habitans tout espoir de voir rendre la ville, il fit sortir de la rade tous les bâtimens marchands, et les chargea de transporter les femmes, les enfans et les vieillards, hors de la colonie. Par ce moyen, il se débarrassa des bouches inutiles.

Les noirs commencèrent leurs travaux à une distance assez éloignée des murs, et usèrent de grandes précautions dans leurs attaques. Ils n'avaient point d'artillerie avec eux; mais comme la place n'était pas suffisamment armée, on ne put empêcher d'abord l'ennemi de plonger quelques rues de la ville par la mousqueterie, disposée sur des points dominans. Le général Ferrand fit placer quelques pièces, qui débusquèrent les noirs de ces postes.

L'ennemi avait pris, à quelques lieues de la ville, une grande barque, qui lui servait comme moyen de communication dans ses retranchemens; il devenait important de la leur enlever. Le chasseur Simon Miolle, de la cinquième demi-brigade légère, s'offrit à tenter cette entreprise périlleuse. Armé seulement d'un fort couteau et muni d'une corde, il se jette à l'eau, traverse la rivière Ozama, met la barque à flot, l'amarre à sa corde, et, toujours en nageant, la conduit sous les murs de la place.

On se battait des deux côtés avec acharnement, lorsque parut une escadre de dix bâtimens de guerre, qui se dirigeait vers le port en ordre de bataille. Les assiégés à cette vue reprirent de l'espoir et de la confiance; les noirs furent jetés dans le trouble et la confusion. Mettant à profit cet instant favorable, le général ordonna la sortie d'une colonne de 450 hommes, sous les ordres du colonel Baron, qui se porta sur le bourg San-Carlos. Les nègres défendirent leurs retranchemens avec opiniâtreté, et ne les quittèrent que pied à pied, en combattant avec un grand courage. L'escadre française [1] débarqua, le lendemain 29 mars, des troupes fraîches, de l'artillerie et des munitions. Dessalines ne crut pas pouvoir alors continuer le siége, et, comme il avait laissé la partie française presque sans défense, il craignit une diversion de ce côté. L'incendie, le viol, le massacre, la dévastation, marquèrent tous les pas de l'armée noire dans sa retraite, qui ressemblait à une déroute. Le général aurait bien voulu pouvoir arrêter ces excès, mais il n'avait pas de cavalerie.

La mort violente de Dessalines, arrivée le 17 octobre 1806, et la guerre que son successeur, Henri Christophe, eut à soutenir contre Péthion, président de la partie de la colonie française qui n'avait pas voulu reconnaître le gouvernement royal institué par Dessalines, laissèrent la partie espagnole

[1] C'était celle de l'amiral Missiessy. Voyez tome XVI, page 103.

dans un état de tranquillité, dont le général Ferrand profita pour asseoir de plus en plus l'autorité du gouvernement français; mais la révolution d'Espagne, en 1808, porta le commandant espagnol de Porto-Rico à déclarer la guerre au gouverneur de Santo-Domingo : celui-ci, comptant sur l'attachement des colons, résolut d'attendre les événemens, sans en hâter l'issue.

Bientôt les intrigues des Anglais et des Espagnols fomentèrent une insurrection dans un canton appelé *Barahoude*, ce qui força le général Ferrand à sortir de Santo-Domingo, pour marcher, avec une colonne de cinq cents hommes, contre les insurgés, quatre fois plus nombreux. Il les rencontra à peu de distance, et donna l'ordre de l'attaque. Le premier choc fut terrible; mais, les deux ailes du corps français ayant été débordés par quelques pelotons de cavalerie ennemie, le désordre se mit dans ses rangs, malgré tous les efforts de Ferrand pour rallier les soldats. Ceux-ci s'enfuirent vers Santo-Domingo, et il ne resta que les officiers et quelques braves, qui succombèrent. Ferrand, se voyant ainsi abandonné, préféra se brûler la cervelle à la honte de tomber vivant au pouvoir des insurgés. Cet événement eut lieu le 7 novembre 1808.

Le général Barquier prit alors le commandement de Santo-Domingo. Il ne tarda pas à être privé de toute communication avec la métropole, et de toute assistance intérieure, par l'investissement de la place par un corps d'armée espagnol.

Au mois de novembre 1808, une faible escadre anglaise s'était emparée du port de Samana, situé dans une petite île à l'est de celle de Saint-Domingue, et très-rapprochée de la côte. La garnison française qui s'y trouvait fut faite prisonnière, et l'île remise aux Espagnols. Sept mois après, en juillet 1809, une autre escadre anglaise, sur laquelle se trouvaient des troupes de cette nation, commandées par le général Carmi-

chael, partit de la Jamaïque pour coopérer à la réduction de Santo-Domingo, que le général espagnol, Joseph Arata, avait déjà sommé inutilement à plusieurs reprises. Les troupes anglaises ayant débarqué, firent tous les préparatifs d'une attaque de vive force; le général Barquier ne crut pas devoir en attendre les effets, et proposa, le 7, une capitulation, en vertu de laquelle la garnison sortit avec les honneurs de la guerre; les officiers furent envoyés en France sur parole, et les soldats en Angleterre.

1809. *Evénemens maritimes dans le cours de l'année* 1809. — On a déjà vu, dans le XVIII[e] volume, que la France perdit, au mois de juin 1808, l'escadre de l'amiral Rosily, forte de cinq vaisseaux de ligne et d'une frégate. L'occupation du Ferrol par le corps d'armée du maréchal Soult avait été trop courte, et son évacuation trop rapide, pour qu'on pût faire entrer dans les ports français les huit vaisseaux de ligne espagnols pris dans ce port. Ils furent envoyés, par les Anglais, à Cadix, où, avec les sept vaisseaux de ce port, les cinq pris aux Français, et l'escadre de l'amiral Purwis, de cinq vaisseaux de ligne, ils coopérèrent à la défense de cette place.

Une escadre française de neuf vaisseaux de ligne était dans la rade de l'île d'Aix, prête à mettre à la voile. Le 11 avril 1809, elle fut attaquée par l'amiral Cochrane, sous les ordres de l'amiral lord Gambier : quatre vaisseaux furent pris, les autres furent incendiés ou mis hors d'état de servir.

Une autre escadre de trois vaisseaux de ligne, deux frégates et deux corvettes, sortit de la rade de Toulon, avec un convoi de vingt bâtimens chargés de munitions de guerre pour l'Espagne. Elle se trouva en vue de la flotte de lord Collingwood, le 21 octobre, à la hauteur de Roses, sur les côtes de Catalogne, et elle fut attaquée le 22. Le convoi se sépara de l'escadre; cinq de ses bâtimens furent pris, le reste entra dans la baie et le port de Roses. L'escadre retourna sur les

côtes de France, poursuivie par cinq vaisseaux de ligne ennemis, sous les ordres du contre-amiral Martin. Elle prit chasse : deux des vaisseaux s'échouèrent dans les bouches du Rhône, et furent incendiés le lendemain ; un autre vaisseau et une frégate entrèrent à Cette ; la seconde frégate et les deux corvettes, à Marseille et à Toulon.

Prise des îles de France et de Bourbon par les Anglais. — Au mois de juin 1810, cinq mille hommes de troupes anglaises (européennes et indiennes) furent réunis, sous les ordres du lieutenant-colonel Keating, à Calcutta, par lord Minto, gouverneur-général des établissemens britanniques dans l'Inde, à l'effet de s'emparer de la colonie française de Bourbon (alors nommée île de la Réunion), dans les mers d'Afrique. 1810. Août.-Déc.

L'escadre qui portait ces forces se présenta devant le port de Saint-Denis, le 6 août ; elle allait effectuer un débarquement, lorsque le gouverneur de l'île, à la vue d'un armement aussi formidable, proposa de rendre la colonie par une capitulation avantageuse : elle fut signée le 8, et, le 10, les troupes anglaises prirent possession des places de Saint-Denis et de Saint-Paul, et bientôt de l'île entière.

Peu de temps après, un nouveau corps de douze mille hommes de troupes anglaises et indiennes fut encore rassemblé par lord Minto, et embarqué à bord d'un armement de soixante-dix voiles, vaisseaux de guerre et transports, pour attaquer et s'emparer de l'île de France.

Le général Decaen, capitaine-général de cette colonie, n'avait à sa disposition qu'une force peu nombreuse en troupes de terre, six frégates et quelques autres bâtimens de guerre. Avec ces faibles moyens maritimes, il n'avait cependant pas cessé de donner beaucoup d'inquiétude aux Anglais dans les mers de l'Inde. Des croisières, conduites avec une grande intelligence par les capitaines Duperré, Hamelin et Bouvet, s'étaient

emparées d'un grand nombre de bâtimens de commerce de la compagnie des Indes, et de la frégate portugaise *la Minerva :* cette dernière avait été prise par le capitaine Duperé.

Depuis la conquête de l'île Bourbon, quatre frégates anglaises *le Syrius*, *l'Iphigénie*, *la Magicienne* et *la Néréide*, étaient revenues sur les côtes de l'île de France pour y tenter quelque entreprise. Dans la nuit du 13 au 14 août, favorisés par un temps très-brumeux et une mer calme, ces bâtimens ennemis enlevèrent l'île de la Passe, à trois milles environ du Port-Royal, où le capitaine-général avait établi un poste et une forte batterie. Enflés de ce succès, les capitaines anglais redoublaient de vigilance et de précautions pour empêcher le retour des croisières parties du port, ou l'arrivage des autres bâtimens qui tentaient d'y rentrer.

Combat naval dans la rade de Port-Royal, à l'île de France. — Le 20 août, on signala de l'île cinq bâtimens, à vue du port de l'est, appelé le grand port; et, bientôt après, on reconnut que c'était la division Duperé, qui revenait de croisière, et traînait à sa suite deux vaisseaux de la compagnie anglaise, *le Ceylan* et *le Windham*, capturés le 3 juillet, après un combat assez vif [1]. Cette division était composée des deux frégates *la Bellone* et *la Minerve*, et de la corvette *le Victor*, autre conquête du capitaine Duperé, dans une de ses précédentes croisières.

Celui-ci, en approchant du grand port, vit une frégate au mouillage près l'îlot fortifié qui en défendait l'entrée; mais il n'en conçut point d'inquiétude, parce qu'il savait qu'à cette

[1] *La Minerve*, commandée par le capitaine Bouvet, avait eu, dans cette affaire, quarante-cinq hommes hors de combat, et *la Bellone* trois. La perte de l'ennemi avait été incomparablement plus grande; ses vaisseaux avaient, outre leur équipage au grand complet, quatre cents hommes de troupes passagères (du vingt-quatrième régiment), un officier-général et un état-major nombreux.

époque une frégate, *la Sémillante*, cédée au commerce, pouvait être arrivée à l'île de France, et qu'ainsi les signaux qu'on lui faisait devaient lui être inconnus, ce qui expliquait son silence.

Le capitaine Bouvet eut ordre de prendre la tête de la ligne et de faire route pour le port, la corvette en avant pour éclairer la passe; il était suivi immédiatement par *le Ceylan*. A peine *le Victor* était-il arrivé sous la volée du fort et de la frégate étrangère, que le pavillon français, qui flottait sur ces deux points, fit place au pavillon anglais. Les feux réunis du fort et de la frégate forcèrent aussitôt la corvette française à baisser son pavillon, et à obéir à l'ordre de mouiller sur-le-champ, qui lui fut donné par le commandant anglais.

La Minerve et *le Ceylan* étaient alors engagés dans la passe, présentant l'avant aux batteries ennemies, et recevant ainsi leurs feux, sans pouvoir riposter. Toutefois, ces deux bâtimens n'essuyèrent aucun dégréement majeur dans ce trajet. Passant entre *le Victor* et la frégate ennemie, le capitaine Bouvet ordonna au capitaine de la corvette de couper son cable et de le suivre; ce qu'il exécuta : dans le même temps, *la Minerve* envoya sa volée à bout portant sur la hanche de la frégate ennemie, et fit route pour le mouillage, où les trois bâtimens (*la Minerve*, *le Victor*, *le Ceylan*) jetèrent l'ancre vers deux heures après-midi. A ce moment, *la Minerve* avait vingt-trois hommes hors de combat.

Le capitaine Duperé, resté en dehors de la passe, manœuvrait pour sauver un homme de son équipage qui était tombé à la mer. Il n'hésita que fort peu d'instans sur le parti qu'il avait à prendre; et, par un mouvement d'intérêt bien naturel pour la division qu'il commandait, il se dévoua à suivre la destinée de *la Minerve*; il força, ainsi que l'avait fait le capitaine de cette dernière frégate, l'entrée du port, et rallia les trois bâtimens déjà entrés. *Le Windham*, dont le

capitaine n'osa pas suivre le mouvement de *la Bellonne*, fut pris le lendemain par la croisière anglaise.

Celle-ci se composait, comme nous l'avons dit plus haut, de quatre frégates, dont trois du premier et une du second rang. C'est cette dernière qui avait pris l'îlot de la passe, y avait mis garnison, et s'était embossée sur ce point, ainsi qu'on vient de le voir. Il ne paraissait point douteux aux deux capitaines Duperé et Bouvet qu'ils seraient attaqués le lendemain par les quatre frégates réunies; le port étant ouvert à l'ennemi, et aucun ouvrage extérieur n'existant pour protéger efficacement les quatre bâtimens français.

Le commandant Duperé assembla son conseil. Persuadé que la colonie allait être attaquée sérieusement, sachant que le capitaine-général n'avait que peu de troupes à sa disposition, et que les frégates allaient lui être moins utiles pour la défense que les hommes qui les montaient, Duperé penchait vers l'avis de détruire ces bâtimens, et de former un corps de leurs équipages pour les réunir aux forces de terre.

Le capitaine Bouvet ne fut pas de cette opinion; il proposa, au contraire, d'attendre l'ennemi dans une position qu'il indiqua, et de résister là jusqu'à la dernière extrémité; presque certain que les frégates anglaises n'arriveraient pas sur la division française, sans toucher sur quelques bancs qui la couvraient, et dont il convenait d'enlever les balises.

Ainsi partagés d'avis, les deux capitaines résolurent de s'en remettre à la décision du capitaine-général. Le soir même, un officier partit pour le port N. O., afin d'annoncer l'arrivée de la division, et l'embarras où elle se trouvait.

Le général Decaen fit sortir en toute hâte une autre division de trois frégates et une corvette qui était au port N. O., sous le commandement du capitaine de vaisseau Hamelin, avec l'ordre de venir joindre la division Duperé sans aucun

retard; et il vint lui-même au port S. O. pour annoncer aux deux capitaines ce renfort inespéré.

Ces derniers ne s'occupèrent plus alors que des préparatifs de leur défense. Ils s'embossèrent au-dedans de plusieurs récifs ou bancs, marqués par des balises, qu'ils enlevèrent, après avoir pris position de manière à ce que l'ennemi ne pût tenter de couper leur ligne ou de la déborder, sans s'échouer.

Dans les journées du 22 et 23, les quatre frégates anglaises se rallièrent sous l'îlot de la passe. Le 23, à cinq heures du soir, elles se mirent en mouvement sur deux colonnes, et se dirigèrent dans cet ordre : *la Néréide* et *le Syrius* sur *la Bellone ; la Magicienne* et *l'Iphigénie* sur *la Minerve*.

Cependant la division Hamelin (c'est-à-dire *la Vénus*, *la Manche* et *l'Astrée*, et la corvette *l'Entreprenant*), annoncée par le capitaine-général, et depuis deux jours en route pour venir au secours de la division Duperé, ne paraissait pas. Les équipages de *la Bellone*, de *la Minerve* et du *Victor*, durent croire alors qu'à eux seuls allait appartenir la gloire de la résistance. Le péril auquel les exposait l'infériorité de leur force, loin de les effrayer, accrut leur énergie, et redoubla leur enthousiasme héroïque.

La Néréide, en avant de sa colonne, plus petite et tirant moins d'eau que *le Syrius*, franchit le banc, et mouilla à portée de pistolet de *la Bellone; le Syrius* échoua, présentant l'avant à son travers.

La Magicienne, en avant de la seconde colonne, échoua à portée de fusil par le travers de *la Minerve*, et lui présentant son avant; *l'Iphigénie*, qui la suivait, vint sur babord, et mouilla par le bossoir de *la Minerve*, à demi-portée de canon.

Il était alors cinq heures et demie. Le feu commença dans cet état avec une grande vivacité de part et d'autre. A la nuit, les embossures de la division française ayant été coupées par

les boulets, manquèrent à chacun des bâtimens, à peu près au même instant, à la réserve du vaisseau de la compagnie anglaise *le Ceylan*, qui fut obligé de couper les siennes pour suivre le mouvement des deux frégates, qu'il croyait ordonné; mais la rencontre du récif du fond de l'anse, près duquel la division avait étendu sa ligne, l'arrêta si brusquement, qu'elle ne put représenter à l'ennemi un front aussi respectable que dans la première position. Toutefois, bien que les bâtimens français se trouvassent masqués en partie les uns par les autres, l'ennemi ne dut pas s'apercevoir d'aucune diminution dans la vivacité de leur feu. Des ponts volans, que les capitaines français dressèrent entre eux, leur servirent à se communiquer tous les secours que les circonstances exigeaient: ceux contre l'incendie étaient les plus importans, parce que les bâtimens combattaient sous le vent; qu'il ventait grand frais, et que l'embrasement de l'un d'eux eût entraîné la perte de tous.

Vers la troisième heure du combat, le commandant Duperé fut blessé à la tête, et perdit connaissance. Dès ce moment, le capitaine Bouvet resta chargé du commandement de la division jusqu'à la réduction des frégates ennemies, dont le feu se rallentit à minuit, et ne se ranima plus que par intervalle.

Le 24, au point du jour, *la Néréide* était amenée; l'*Iphigénie*, qui jusqu'alors l'avait soutenue d'un peu loin, se retira hors de portée, et les Français virent, par les manœuvres des embarcations ennemies, que les frégates *le Syrius* et *la Magicienne* faisaient de vains efforts pour se mettre à flot.

Des cris de joie, poussés alors par les équipages de la division française, apprirent aux habitans de la colonie, accourus en foule sur le rivage voisin, que les Anglais étaient vaincus. Cependant *le Syrius* et *la Magicienne* continuèrent un feu très-meurtrier pendant toute la journée du 24. Ce ne fut que vers le soir que, désespérant de se relever, le

commandant anglais fit mettre le feu à *la Magicienne*, après fait avoir passer son équipage sur *l'Iphigénie ;* et le lendemain il prit le même parti à l'égard du *Syrius*.

L'Iphigénie, ainsi surchargée d'équipage, se retira sur l'îlot de la passe.

Alors parut à l'entrée de la baie la division Hamelin, qu'un vent contraire ou du calme avaient empêché de venir plus tôt au secours de la division attaquée. Le capitaine Hamelin envoya un canot à *l'Iphigénie* pour la sommer de se rendre à lui ; le capitaine Bouvet y envoya également le sien : cette frégate et la garnison de l'îlot de la passe se rendirent à discrétion. Telle fut l'issue d'un des combats les plus honorables pour la marine française. Le nombre des prisonniers faits sur les quatre bâtimens s'élevait à mille.

Le capitaine-général Decaen donna les plus grands éloges aux officiers et aux équipages de la division Duperé, et nomma, sur le champ de bataille, le capitaine de frégate Bouvet capitaine de vaisseau.

La perte de l'ennemi en tués était énorme, attendu la quantité surabondante d'hommes dont ses vaisseaux étaient pourvus, en expectative de l'attaque générale de la colonie, qui allait s'effectuer sous peu. La division Duperé avait eu trente-sept hommes tués et cent douze blessés : ses équipages n'en furent que plus ardens à courir à de nouveaux combats ; mais malheureusement les deux frégates *la Bellone* et *la Minerve* étaient hors d'état de reprendre la mer ; la corvette *le Victor* seule le pouvait.

Le capitaine-général fit passer le capitaine Bouvet au commandement de la frégate anglaise *l'Iphigénie*, dont on forma l'équipage, avec ce qui restait des hommes de *la Minerve*, et quelques hommes détachés des autres bâtimens.

La capitaine Bouvet se remit bientôt en croisière avec son

bâtiment, la frégate *l'Astrée*, et la corvette *l'Entreprenant*, dont le commandement supérieur lui fut confié.

Le capitaine Hamelin partit également pour une mission pareille, avec *la Vénus, la Manche*, et la corvette *le Victor*.

Reddition de l'île de France. — Cependant le grand armement dont nous avons parlé plus haut, avait mis en mer. Les 28 et 29 novembre, quelques troupes anglaises effectuèrent un débarquement, sous la protection de l'escadre de l'amiral Bertée, et sous le commandement du major-général Abercomby. Elles furent attaquées les jours suivans, et perdirent, dans différentes affaires, plus de deux cents hommes tués ou blessés; mais le capitaine-général Decaen n'ayant pu empêcher le débarquement du reste de l'armée ennemie et de l'artillerie, le siége fut bientôt mis devant le Port-Royal (ou Port-Louis), capitale de la colonie. Cette place, ainsi que le reste de l'île, se rendit par capitulation le 4 décembre. Les Anglais trouvèrent dans le port, outre les quatre frégates et les deux vaisseaux de la compagnie des Indes précédemment capturés, les deux frégates françaises *la Bellone* et *la Minerve*, un sloop de guerre, deux bricks et cinq canonnières, et vingt vaisseaux marchands, portant depuis 150 jusqu'à 1000 tonneaux. L'artillerie dont ils s'emparèrent se composait de 178 pièces de canon et 31 mortiers.

Par la perte de cette dernière colonie, la France vit compléter l'anéantissement de son commerce avec l'Inde.

A dater de l'année 1810, jusqu'à la paix de 1814, il ne se passa rien de bien remarquable sur mer. La France n'ayant plus aucun établissement colonial en Amérique et dans l'Inde, les mouvemens de sa marine, presque toute entière bloquée dans les ports nationaux, durent se borner à quelques dé-

monstrations en faveur du système de blocus continental, qui cessa à la chute de Napoléon.

Le 13 février 1814, une division de trois vaisseaux et trois frégates, commandée par le contre-amiral Cosmao, sortit de la rade de Toulon, où elle était stationnée, pour protéger la rentrée du vaisseau *le Génois*, venant de Gênes. Cette division, bientôt chassée par une escadre anglaise forte de dix-sept vaisseaux de ligne, se vit forcée à rentrer. Dans cette circonstance, le vaisseau français *le Romulus*, commandé par le capitaine Rolland, eut à soutenir l'attaque de trois vaisseaux de l'avant-garde ennemie pendant près d'une heure et demie : le vaisseau à trois ponts, *le Boyle*, combattait *le Romulus* vergue à vergue; un autre trois-ponts le combattait aussi par sa hanche de babord, à demi-portée de pistolet, tandis que, dans l'intervalle que souvent ils laissaient, un vaisseau de 74 dirigeait son feu sur lui. La belle résistance du capitaine Rolland, malgré la grande infériorité de force, obligea l'ennemi à abandonner *le Romulus*, qui vint prendre son mouillage avec les autres bâtimens de la division. Dans cette action, *le Romulus* eut quatre-vingt et quelques hommes blessés à mort; beaucoup d'autres moins dangereusement; trois officiers furent tués : le capitaine Rolland était grièvement blessé d'un coup de feu à la tête, ce qui par suite lui occasiona la paralysie de l'extrémité du bras droit. S. M. le roi Louis XVIII, sur le rapport de son ministre de la marine, M. Malouet, conféra, par ordonnance du 8 juillet 1814, le grade de contre-amiral au brave Rolland, en récompense de sa conduite [1].

[1] Le contre-amiral Rolland fut mis en retraite, peu de temps après, sur le rapport du ministre de la marine Dubouchage.

FIN DES APPENDICES ET ERRATA.

TABLES

DU TEMPLE

DE LA GLOIRE.

TABLES

DU

TEMPLE DE LA GLOIRE.

Epris de la gloire de notre pays, nous avons, les premiers, essayé de recueillir les actions immortelles qui feront un jour l'admiration de la postérité. Le travail que nous avions entrepris est enfin achevé, et la pensée du temple de la Gloire est réalisée.

Mais, dans ce recueil qui consacre les événemens de trente années de guerre, il était utile de donner les moyens de retrouver facilement les époques des batailles, des siéges, des faits d'armes qui ont illustré les noms de tant de braves. C'est dans ce but que nous avons rédigé les *Tables du temple de la Gloire.*

Ces tables contiennent les noms de tous les militaires *français* cités dans les Victoires. Une biographie indique en peu de mots tout ce que l'on sait d'exact sur leur naissance, leurs actions d'éclat, etc., et renvoie aux volumes pour le détail des faits.

Beaucoup de renseignemens, qui nous sont arrivés trop tard, et n'avaient pu être insérés dans le cours de l'ouvrage, ont trouvé leur place dans les *Tables.* Nous avons profité de tout ce qu'on a écrit sur ce sujet; nous avons mis à contribution toutes les biographies et beaucoup de brevets d'armes d'honneur; enfin nous avons profité des recherches commencées pour les tables d'or et d'airain qui devaient décorer l'intérieur du temple projeté de la Gloire.

On nous pardonnera les erreurs qui ont pu se glisser quelquefois dans l'orthographe des noms. Beaucoup de militaires ont répondu à l'appel que nous leur avions fait; mais beaucoup d'autres, par un sentiment trop délicat de modestie, ont négligé de nous envoyer les renseignemens que nous réclamions. Si les noms de quelques braves manquent sur nos tables, ce n'est donc point nous qu'il en faut accuser.

Les tables biographiques ne suffiraient pas cependant pour faciliter toutes les recherches qui intéressent les nombreux lecteurs des Victoires; aussi, comme nous l'avons promis dans notre prospectus, nous les ferons suivre d'une table géographique, qui sera le dictionnaire le plus exact des siéges, batailles et combats où les Français se sont à jamais illustrés. Cette partie finira le 26e volume, elle va être publiée ; elle se termine par la liste de tous les Souscripteurs.

La collection des *cent cinquante* portraits des guerriers français se lie essentiellement à ces *Tables;* on ne peut toutefois les y intercaller à cause de leur grand nombre; les portraits doivent être classés dans l'ordre alphabétique et reliés en un ou deux volumes.

Les dernières livraisons des portraits paraîtront avec la grande carte.

VICTOIRES,

CONQUÊTES,

DES FRANÇAIS,

DE 1792 A 1815

BIOGRAPHIE

MILITAIRE FRANÇAISE.

TABLES DU TEMPLE DE LA GLOIRE.

A

ABATUCCI (Charles), né en 1770 à Zicavo, dépt. du Liamone, entré à l'école militaire en 1788, lieut. au 2e rég. d'art. en 1789, et capit. deux ans après: 1er aide-de-camp du gén. Pichegru, adjud.-gén. en 1796 : chargé par le gén. Moreau, conjointement avec d'autres officiers supérieurs, de reconnaître les bords du Rhin, cette commission lui valut le grade de gén. de brig.; poursuivant les émigrés au passage du Leck, il sauva à la nage plusieurs de ses soldats que le torrent entraînait. Immédiatement après ce trait de courage, il fut fait gén. de div. Il mourut d'une balle qu'il reçut dans le flanc sous les murs d'Huningue en 1797; il était alors âgé de 27 ans. Une souscription est ouverte pour rétablir le monument qui avait été élevé à Abatucci, et qui fut détruit lors du siége d'Huningue en 1815. (T. 7 et 8.)

ABBÉ (le baron), aide-de-camp du général Dallemagne en 1795, commandait en 1806, à la grande armée, le 23e rég. d'inf. lég. Il arrêta l'ennemi et protégea la retraite de la division du gén. Reynier, qui s'effectua par la vallée de l'Amato sur Catanzaro; obtint le grade de gén. de brig. le 1er mars 1808, après la bataille d'Eylau, où il s'était distingué; fit la campagne de 1809 contre les Autrichiens; le combat de Tarvis, du 17 mai, lui valut des éloges dans le bulletin officiel. Employé à l'armée d'Espagne le 12 juillet 1810, il chassa l'ennemi de la position de Tivisar, et défendit cette même position trois jours après contre une attaque des insurgés. Il se distingua de

nouveau le 19 nov. au combat de Falset, et ensuite au siége de Tortose et au combat de Bruch, près Figuières. Le 22 août 1812, il repoussa le gén. Mina dans le Carascal. Nommé gén. de div. dans la même année, il prit part aux sanglantes batailles de l'Adour les 9 et 13 déc. Commandant Bayonne, il opposa une vive résistance aux attaques de Wellington. Il commandait les dép. des Basses-Alpes et du Var, lors du retour de Napoléon en mars 1815. Il fut employé, dans le mois de juin suivant, au corps d'observation du Jura, sous le lieut.-gén. Lecourbe. (T. 4, 16, 19, 20, 22, 24.)

ABOVILLE (François-Marie comte d'), né à Brest le 23 janv. 1730, surnuméraire dans l'artillerie en 1744. Il fit la guerre d'Amérique avec le grade de col., sous le gén. Rochambeau. Mar.-de-camp en 1789, lieut.-gén. en 1792, il commanda l'artillerie des armées du Nord et des Ardennes, et fut ensuite chargé de la direction de l'arsenal de Paris. Après le 18 brum., premier inspect.-gén. d'art. Sénateur le 15 déc. 1802, et gr.-off. de la lég.-d'honn., le 22 mai 1804 il fut pourvu de la sénatorerie de Besançon. Il commanda, en oct. 1805, les gardes nationales des dép. du Doubs, du Jura, du Léman, et fut gouverneur de Brest le 26 mars 1809. Au premier retour du Roi, il fut compris dans la liste des pairs de France le 4 juin 1814. Conservé dans cette dignité par Napoléon, il refusa; ce qui lui valut d'être maintenu à la chambre haute au second retour de S. M. On lui doit l'invention des roues à voussoir. Il est mort en 1819. (T. 1 et 15.)

ABOVILLE (Augustin-Gabriel d'), fils aîné du précédent, né à la Fère le 20 mars 1773, s.-lieut. d'art en 1789, devint lieut., puis capit. en 1792, et fit dans ces deux grades les premières campagnes de la révolution aux armées du Nord, de la Moselle et de Sambre-et-Meuse. Employé en 1800 à l'armée de réserve, il devint ch.-de-bat., col. en 1804, gén. de brig. en 1809, fit en cette qualités les campagnes de 1810 à 1813 en Espagne et en Portugal; se distingua dans plusieurs occasions, et principalement à Talavera. Nommé ch. de St.-Louis en 1814, puis com. de la lég.-d'hon., il est mort en août 1820. (T. 18, 20 et 24.)

ABOVILLE (Auguste-Marie d'), frère cadet du précédent, né à la Fère le 12 avril 1776, entra au service comme élève d'artillerie en 1792, et fut nommé capit. à la fin de 1793. Suspendu de ses fonctions comme noble, puis réintégré, il eut de l'emploi aux armées du Nord, du Rhin et d'Italie. Major de l'artillerie à pied de la garde impériale en 1808, il fit, en 1809, la campagne d'Autriche, eut le bras emporté à Wagram, général de brigade trois jours après, et com. de l'école d'artillerie de la Fère.

ACHARD, colonel, s'est fait remarquer en 1812 dans la campagne de Russie. A la tête d'un bataillon du 85e et d'un du 108e rég. d'inf. de ligne, il battit les Russes près de Alowka; il a depuis commandé le 108e rég. Il est aujourd'hui col. de la légion du Lot. (T. 21.)

ACQUART (Jean-Baptiste), serg. à la 40e demi.-brig, se distingua à Marengo, où il fit seul 5 prisonniers, parmi lesquels un officier.

ADAM (Nicolas), né en 1773 à Grosblidentroff, dépt. de la Moselle, dragon au 25e. rég. le 19 janv. 1793, brig. le 7 vend. an 9, mar.-des-logis-chef le 1er mess. an 11, adjud.-s.-off. le 2 pluv. an 13, et membre de la lég.-d'hon. le 28 fruct. an 10. Capit. au 24e rég. de dragons en Espagne en 1808, il mérita par sa belle conduite d'être promu au grade de chef de bat. (T. 18.)

ADAM, carabinier au 1er bat. de la 21e légère, résista, lui 7e, et dispersa 80 hussards autrichiens. (Passage du Pô devant Plaisance, 8 mai 1796.)

ADET, lieut.; blessé à la bataille d'Austerlitz, où il se fit remarquer. 1805. (T. 15.)

ADINE, chef de bat., inspect. des douanes. En 1814, à la tête de 225 hommes des 8e léger et 60e de ligne, de 164 préposés aux douanes et 16 chasseurs du 4e régiment, cet officier, aussi brave qu'intelligent, défendit pendant deux heures le village de Rumilly, contre 2000 hommes d'inf., 500 chevaux et 8 pièces d'artillerie. (T. 23.)

ADRASTE, serg. au 58e de ligne, se distingua à l'affaire de Geisberg. Le

porte-drapeau de son bat. ayant été tué, il s'élance au milieu de la mêlée et reprend son étendart.

AGAR, chef de bat., se distingua à une affaire qui eut lieu en 1800 dans la vallée de St.-Isidore en Italie. (T. 12.)

AGÉ, gén., chef de l'état-major général de l'armée coloniale dans les Antilles en 1802. (T. 14.)

AGNEAU (l'), lieut., se distingua à la fameuse attaque de l'île d'Holm en 1807. Allemagne. (T. 17.)

AGNÈS, major; tué dans la campagne de 1815, à la bataille de Waterloo. (T. 24.)

AGOUSTIN, adjud.-s.-off. au 23e rég. de dragons, enleva un drapeau aux Autrichiens, le 29 août 1813, devant Dresde.

AIGUILLON, l'un des 12 guides de Bonaparte, qui, à la bataille de Bassano, fit mettre bas les armes à 2 bataillons de grenadiers croates.

AIMÉ, lieut., se trouvait en 1799 au fameux combat de la *Baïonnaise*; le courage et l'intrépidité qu'il y montra lui valurent le grade de capit. (T. 10.)

ALARY (Antoine), né à Mussidan, dépt. de la Dordogne, s'engagea dans l'armée du Nord à l'âge de 15 ans, et fut envoyé en poste dans la Vendée pour rejoindre l'armée française. Les Vendéens s'étant emparés du drapeau de son corps, lui seul, le sabre à la main, parvint à le sauver. Dans le mois de nivose an 5, il se trouvait sur le vaisseau du capit. Lacrosse; ce bâtiment avait échoué sur un rocher désert; 1300 hommes étaient voués aux horreurs de la faim. Alary se jette à la nage, gagne, presque mourant, le rivage de Canté, et parvint à sauver ses compagnons. Il se distingua encore le 13 floréal an 8.

ALBARET (Bernard), caporal à la 106e demi-brig., né à Cassane (Cantal), se précipita le premier dans les retranchemens autrichiens, à la prise de la position des *deux Frères* le 30 avril 1800, tua les canonniers, fit mettre bas les armes à plusieurs soldats qui défendaient la redoute. Peu de jours après, ce brave se distingua encore en avant du fort Diamant, où il tint tête à un peloton entier de cavalerie autrichienne: assailli par le nombre, il fut écrasé, mais il ne fut pas vaincu.

ALBERT (Joseph-Jean-Baptiste), lieut.-gén. Il fut quelque temps employé à l'état-major du mar. Augereau, et commandait en 1807 la brig. de la div. Oudinot, qui se trouvait dans l'île de Nogath lors du siége de Dantzick. Ce gén. donna des preuves de courage et d'habileté, dans une affaire avec les Prussiens entre Passenwerder et Stege; il se distingua dans les campagnes de Russie, et le 28 juil. 1812 au passage de la Dwina; fit avec la même distinction celles de France en 1814 et 1815. Le comte Albert est aujourd'hui lieut.-gén. et 1er aide-de-camp de S. A. S. le duc d'Orléans. (T. 17, 23 et 24.)

ALBIGNAC (d'), col. mérita les éloges du maréchal Gouvion St.-Cyr, pour sa conduite à la bataille de Polotsk 1812 (Russie). Il est aujourd'hui maréchal-de-camp et gouverneur de l'école royale militaire de Saint-Cyr. (T. 21.)

ALEXANDRE (Antoine-Raphael), né en 1756 à Meulbeuf, Pas-de-Calais, servit dans le 9e rég. de dragons, passa mar.-de-log. dans le 8e rég. de cuirassiers, membre de la légion d'honneur le 14 brumaire an 13. Mort le 20 juin 1806.

ALEXIS, gren. au blocus de Gênes, en escaladant un rocher, fait un faux pas, roule dans un ravin, et tombe au milieu de 60 Croates. «Rendez-vous, cria-t-il à l'officier, vous êtes entourés.» L'officier fit mettre bas les armes à sa troupe, et Alexis remène au camp les 60 Croates prisonniers.

ALIX (Jean), capor. à la 98e demi-brig. d'inf. de lig., né à St. Nécz-Église, dépt. de la Manche, le 21 déc. 1800 s'embusqua avec 6 hommes dans un chemin creux, et attaqua un bataillon de grenadiers hongrois; il en tue 80, disperse le reste, et fut tué comme il emmenait le commandant prisonnier.

ALIX (Jean Baptiste), ch.-d'esc. au 2e régim. de cuirassiers, off. de la légion d'honneur, né à Oubliny, dépt. du Rhône. Sa réputation commença à l'affaire de Mont-Cestat le 17 mai 1794. Avec 10 hommes du 1er régt. de cavalerie, il prit 2 pièces de canon et fit 200 Anglais prisonniers. Au combat de Lers, voyant 50 Autrichiens em-

busqués derriere un taillis, il les chargea avec deux cavaliers seulement, et les effraya tellement en disant *escadron en avant*, qu'il les fit tous prisonniers ainsi que les officiers qui les commandaient. Il se distingua aussi dans les glorieuses campagnes d'Italie, à la bataille du Tagliamento, et à Marengo à la tête du 2e de cuirassiers. Dans cette dernière affaire il prit un drapeau et reçut un sabre d'honneur.

ALLAIN (Jacques-Gabriel-Victor), né à Saumur le 7 janv. 1773, fit ses premières armes au corps des carabiniers le 5 mai 1789; ch.-d'esc. au 16e rég. de dragons le 23 brumaire an 6; adj.-command. le 19 thermidor an 8, il se distingua à la bataille de Marengo sous les yeux du premier consul, ce qui lui valut le grade d'adj.-gén. Il commanda ensuite le départ. de la Lozère. Le 26 prairial an 12 il fut nommé officier de la légion d'honneur. Prévot de la Corse en 1817.

ALLARD, lieut. de vais. offic. de manœuvre du capit. de Peronne. Ces deux braves off. furent tués au combat naval du 22 juill. 1805. (T. 16.)

ALLARY, capit. de vaiss. en 1794, commandait le vaisseau *la Convention*, et faisait partie de l'escadre de Brest qui se trouva au combat naval du 1er juin de la présente année. (T. 3.)

ALLEMAND (le comte Zacharie-Jacques-Théodore), vice-amiral, né à Port-Louis en 1762, commença à naviguer en 1774, et fut nommé lieut. de fregate en 1783; lieut. de vaisseau en 1792, il commandait alors la corvette *le Sans-Souci*. Capit. de hautbord en 1793, il montait la frégate *la Carmagnole* quand elle s'empara de la frégate anglaise la *Tamise*. Capit. du vaiss. *le Duquesne* en 1794. En 1796, il commandait en second l'escadre du contre-amiral Richery, sur les côtes de l'Amérique septentrionale. Il fut chargé en 1801, de faire la guerre à Toussaint-Louverture, et capit. du *Magnanime* en 1803. Commandant du port de Rochefort en 1805, et en 1808 de l'armée navale de Toulon. Nommé vice-amiral en 1809, il prit le commandement en chef de l'armée de la Méditerranée en 1810. Chev. de St.-Louis en 1814. Mis à la retraite le 31 déc. de la même année, rétabli en activité en 1815, et mis à la retraite de nouveau au retour du roi. (T. 7. 16. 17.)

ALLENT (Pierre-Alexandre-Joseph), né à St-Omer le 2 août 1772; était simple canonnier lors du bombardement de Lille, en 1792. Le 1er mai 1793 il fut nommé adjoint au corps du génie; le 21 mai 1795 capit., et devint ch. d'ét.-maj. du génie aux armées de Mayence et du Danube. En 1797 ou 1798, il remporta le prix proposé par l'institut national sur *la question de l'influence morale et politique de la peinture*. En 1799, on le chargea de diriger le mouvement de l'armée de réserve par le St.-Gothard. Le 7 août 1800, il fut nommé ch. de bat., puis secrét. et direct. du depôt des fortifications, des conseils du génie, des travaux publics, et chef de l'état-maj du génie à l'armée de réserve et des Grisons. Major le 3 août 1811, membre du comité des fortifications; depuis déc. 1813 jusqu'au 30 mars 1814, il fit partie du conseil de défense de la ville de Paris. Devenu colonel chef d'état-major de la garde nationale, il se fit remarquer par son activité, lors de la capitulation de Paris (1814). Il est auteur de plusieurs ouvrages relatifs à son arme. (T. 23).

ALLIX, (Jacques-Alexandre-François), né à Percy, en Picardie, le 22 déc. 1776, lieut.-gén. Le 21 mars 1792, il entra au service en qualité d'élève d'art., fit les campagnes des armées du nord, et parvint au grade de col. en 1796. Il quitta son arme et le service de France pour passer à celui du roi de Westphalie, qui le nomma gén. de brig. le 1er oct. 1808 et gén. de div. le 15 avril 1812. En cette qualité il fit la camp. de 1813 en Allemagne, et celle de 1814 et 1815 en France. Le roi le confirma dans son grade et le nomma chev. de St. Louis en 1814. Le mar. Grouchy le crut mort à l'affaire de Wavres. Il fut frappé par l'ordonnance royale du 21 juill. 1815, et n'est rentré en France qu'en 1819. On lui doit une nouvelle théorie sur le système du monde. (T. 4, 11, 22, 23, 24.)

ALLIZÉ (Nicolas), s.-lieut. à la 104e. demi-brig., né à Metz (Moselle),

défendit le 7 mai 1800, à l'affaire de St.-Bartholomée en Ligurie, avec 25 gren., un poste important, de la conservation duquel dépendait la sûreté de ses frères d'armes. Quoiqu'il eût à lutter contre des forces supérieures, il répondit par le feu de sa mousqueterie aux sommations qui lui furent faites; accueillit les têtes de colonnes à coups de bayonnette, tua de sa main un grand nombre d'Autrichiens, et se défendit, en se battant à outrance, jusqu'à ce qu'une balle l'eût renversé. Il expira peu de temps après.

ALMAIN (Louis), né à Sancerre, dép. du Cher, le 10 juin 1759; s.-lieut. dans la lég. de Luxembourg le 30 juin 1779, il fut blessé à la descente de l'île de Jersey le 6 janv. 1780; Almain rentra au service en qualité de carabinier volontaire le 7 juin 1782; brig. le 1er. fév. 1784, et maréchal-des-logis le 29 oct. 1786. Il fut nommé chef de la 10e. demi-brig. d'infanterie de ligne le 2 fruct. an 2, et coopéra à la défense de Lille en 1792; il assista à la bataille d'Hondscoote le 8 sept. 1793, coopéra à la prise de Turnas, et se distingua au blocus de Mantoue, aux combats d'Arcole et de Rivoli. Il fut depuis colonel de la 13e. légion de la gend. à Nevers (Nièvre) et offic. de la légion d'honneur.

ALMARI, carabinier au 1er bat. de la 2e légère, résista, lui, 7e, et dispersa 80 hussards hongrois (passage du Pô devant Plaisance. 8 mai 1796).

ALMEYRAS, lieut.-gén., d'abord chef de bat. à l'armée des Alpes, et ensuite adj.-gén., défit le 11 juin 1794, 1500 Piémontais dans la vallée d'Aoste. Chargé d'une expédition dans le Piémont le 12 mai 1795, il s'y fit remarquer d'une manière particulière; commandait dans le midi en 1797. Fit la campagne d'Egypte, et commanda à Damiette; fut blessé en 1800 à l'attaque du quartier Cophte de la ville de Boulak. Nommé en 1810 gén. de brig., il se distingua le 7 sept. 1812, à la bataille de la Moskwa, et fut nommé gén. de division. (T. 3, 4, 10 et 12.)

ALTHEIMER (Nicolas), né le 5 nov. 1764, à Scheiwghansen, dép. du Haut-Rhin, fourr. maréc.-des-log. et lieut. de hussards. Se distingua à Caelsbergs, Newkergen et Cambrai; membre de la légion d'honneur, le 14 brumaire an 12, mort le 25 thermidor an 13.

AMAND (François), né à Bourg, dép. de l'Ain, le 4 sept. 1774, entré au service le 5 oct. 1792, et soldat au 102e. rég. d'inf. de ligne. Se distingua à Zurich le 3 vendémiaire an 8, légionnaire le 14 juin 1804.

AMANIEUX (Sixte), sergent au 102e rég. de ligne, né à Posendacq (Gironde), s'est particulièrement distingué le 26 sept. 1799, aux batailles de Zurich et de Constance, où il prit seul un général russe, qu'il conduisit à l'état-major avec ses chevaux, sa voiture et ses équipages, dont il fit lui-même remise exacte entre les mains des autorités militaires.

AMAUDRU, lieuten. au 6e rég. d'art. à chev., le 24 déc. 1806, au passage de l'Ukra, fut chargé par le gén. Heudelet de protéger le passage avec une pièce de sa batterie: ayant perdu la plupart de ses canonniers, il mit pied à terre et fut blessé mortellement en remplissant les fonctions de premier servant de droite. Tous les soldats du train et les canonniers qui l'accompagnaient périrent à côté de leur lieut.; tous les chevaux furent tués; il ne revint qu'un mar.-des-log. qui survécut à ses blessures.

AMAURY, cap. et chev. de la lég.-d'honn., aujourd'hui en retraite à Tillières (Eure); effectua le passage de la Nessbach sur les débris du pont, malgré une grêle de mitraille, contribua à forcer l'ennemi à la retraite, et fixa ainsi particulièrement l'attention du général Baragney d'Hilliers: ses services le firent admettre dans la garde des consuls le 3 mars 1801.

AMBERT, lieut.-gén.: il était gén. de div. en 1793, fit la campagne du Palatinat, commandait Kayserslautern en 1794, et se trouvait dans la même année à la prise de Trève. Le 20 mars 1795 avait sous son commandement les 3 divisions de l'armée de la Moselle qui furent employées au siége de Mayence, battit en 1796 le prince de Furstenberg et le chassa du village de Schliengen. Sa division se distingua en 1797, à la défense de Kehl. Il fit partie

en 1798, d'une expédition maritime sur les côtes de la Méditerranée: enveloppé dans la disgrâce de Moreau, rappelé le 4 fév. 1813, il fit cette campagne avec distinction. Nommé par le roi chev. de St.-Louis le 19 août 1814, il commandait en 1815 la 9e division militaire. (T. 2, 3, 4, 7, 8, 9, 23 et 24.)

AMBROSIO, gén. napolitain, servait en 1808 sous les ordres du gén. Duhesme en qualité de chef de bat., et se distingua devant Girone (Espagne) où il fut un des premiers à monter sur les remparts; fit la campagne de 1813 en Italie ainsi que celle de 1814, sous les ordres de Murat, et rentra au service de Naples en 1815. (T. 18, 22 et 23.)

AMBRUGEAC (Louis, comte d'), col. du 10e rég. d'inf. de ligne, émigra en 1791, et servit en 1792, 93 et 94; il commandait un corps de hulans britanniques. Rentré dans sa patrie en 1800, il prit du service comme chef de bat., fit deux campagnes sous le mar. Victor, et se trouva au blocus de Cadix. Nommé col. par Napoléon, il fut confirmé par le roi, et fit en cette qualité la campagne de 1815, à la tête du 10e rég. de ligne. Il commande aujourd'hui une des brig. de la garde royale: député de la Corrèze depuis 1816, il siége au côté droit de la chambre. (T. 24.)

AMEILH (le baron), comm. de la lég. d'honn. et chevalier de St.-Louis; entré au service comme simple soldat dans l'inf., il passa successivement par tous les grades militaires dans les campagnes de la révolution, et parvint à celui de col. En 1805, il faisait partie de l'état-major de l'armée de Hanovre, sous les ordres du gén. Bernadotte. Il fit avec distinction les diverses campagnes d'Allemagne et de Russie, et le 21 nov. 1812, à la retraite de Moscou, il fut nommé gén. de brig., contribua puissamment à battre l'ennemi à Fontvannes, près de Troyes (Aube) le 23 fév. 1814; fut compris dans l'ordonnance du 24 juillet 1815. On prétend qu'il est prisonnier d'état à Hildesheim, et que sa captivité lui a fait perdre la raison. (T. 23 et 24.)

AMELIN, carab. au 1er bat. de la 21e légère, résista, lui 7e, et mit en déroute 80 hussards autrichiens. (Passage du Pô devant Plaisance, 8 mai 1796.)

AMEY (François-Pierre-Joseph), lieut.-gén., né à Schelestadt, dép. du Bas-Rhin, le 2 oct. 1768. Cadet dans le rég. de Vigier le 2 oct. 1783, parcourut successivement tous les grades jusqu'à celui de s.-lieut., qu'il obtint le 18 juin 1788, fut licencié le 7 oct. 1792; se trouva à l'affaire de Nancy le 31 août 1790. Nommé cap. dans la lég. du Rhin, le 10 oct. 1792, il fit la première campagne du Rhin. Il était aide-de-camp en 1793, à l'affaire du Mans, dans laquelle il eut un cheval tué sous lui; adj.-gén., chef de bat. le 23 juin, et adj.-gén. chef de brig. le 4 brum. an 2; le 17 frim. gén. de brig., et comm. de la lég. d'honn. Se trouvait à St.-Cloud lors de la révolution du 18 brum. En 1802, fit partie de l'expédition de St.-Domingue. Se distingua au siége de Girone en nov. 1809, fit la campagne de Russie en 1812. Se distingua au siége de Polotsk, ce qui lui valut le grade de gén. de div. le 19 nov. même année; commandait Bourges en 1814; nommé par le roi chev. de St.-Louis. (T. 19, 21 et 23.)

AMI (Jean-Joseph), né en 1771 à Panessière, dép. du Jura, mar.-des-log. au 8e rég. de dragons, se distingua à Marengo, où il prit seul un canon et fit un offic. ennemi prisonnier. Lég. le 5 nov. 1804.

AMIOT, cap. de chasseurs, se distingua particulièrement en juin 1815, à la bat. du Mont-St.-Jean. (T. 24.)

ANCEL (Jean), né à Ste.-Croix aux Mines, dép. du Haut-Rhin, entré au service le 24 mars 1794, dans le 6e bat. du Haut-Rhin, ensuite soldat au 24e rég. de ligne, reçut un fusil d'honneur le 30 mai 1802, mort le 29 août 1805, se distingua à Wurtzbourg.

ANCELIN, lieut. de dragons, prit en 1808, devant Baylen (Espagne), un drapeau à l'ennemi, tua l'offic. qui le portait et quelques soldats qui l'entouraient. (T. 18.)

ANDIGNÉ (Louis-Marc-Antoine-Auguste-Fortuné chev. d'), mar.-de-camp, pair de France, né à St.-Gault (Maine et Loire), lieut. de vaisseau au commencement de la révolution, il émigra en 1791, entra au service de

l'Angleterre, off. dans le rég. d'Hector, fit la guerre de la Vendée, et fut nommé maj.-gén. de cette armée en 1799, le 24 déc. 1800. A la première restauration il a été fait mar.-de-camp, et à la seconde, en date du 7 août, il a été créé pair de France. (T. 12.)

ANDRÉOSSI ou ANDRÉOSSY (le comte Antoine-François), né à Castelnaudari le 6 mars 1761; entra au service comme lieut. d'artillerie, en 1781; fit la guerre de Hollande en 1787, et fut fait prisonnier; était chef de bat. de son arme en 1795, et servait à l'armée des Alpes, se trouvait en 1796, sur la rive droite du Pô, où il arrêta, conjointement avec l'adj.-gén. Frontin, un convoi de l'armée autrichienne; il se distingua le 8 juill. au siége de Mantone; gén. de brig. en 1797; le 19 mai, chargé par Bonaparte de reconnaître si l'Isonzo était guéable, il se précipita dans la rivière et la passa et repassa à pied. Chargé conjointement avec le gén. Joubert de rapporter au directoire le drapeau que les deux conseils avaient décerné à la brave armée d'Italie, il suivit Bonaparte en Égypte, et s'y fit remarquer comme savant et comme gén. Il revint en France avec Bonaparte le 18 août 1799, fut promu au grade de général de division; commanda Mayence en août 1800. Le 10 août 1801 fut nommé direct.-gén. du dépôt de la guerre; ministre de France auprès de sa maj. britannique en juin 1802; en 1806 présid. du collége électoral du dép. de l'Aude, et vers le même temps comte de l'empire; en nov. suivant passa à l'ambassade de Vienne; le 10 mai 1809, fut gouverneur de Vienne, dans la campagne de Wagram; ambass. à Constantinople, en 1812: on lui doit sur cette ville des mémoires du plus haut intérêt. Chev. de St.-Louis le 13 août 1814, nommé le 2 juin 1815, membre de la chambre des pairs; le 23 du même mois eut le commandement de la 1re div. militaire. Le 15 juin il fut un des commissaires chargés d'aller négocier un armistice avec les gén. alliés. Grand cordon de la lég. d'honn., il était aussi comm. de l'ordre de la couronne de fer, grand-chancelier de l'ordre des trois toisons d'or, etc. (T. 4, 5, 6, 8, 9, 10, 11, 19 et 24.)

ANDRIEUX (Marie-Martin Antoine), adj.-gén., né à Limoux (Aude), entré au service en 1791, comme capit. dans le 1er bat. de l'Aude; le 22 sept. 1793, il s'élança à la tête de cent hommes dans une redoute ennemie; fut nommé le 6 sept. 1795, adjoint aux adj.-gén., puis chef de bat. le 8 déc. 1797, et enfin adjudant-général en 1799. Au combat de Valeggio, le 26 déc. 1800, il montra la plus grande intrépidité, eut son cheval tué sous lui, et fit prisonniers deux grenadiers hongrois. Peu de temps après, il se signala pendant le siége de Gênes, et ce fut lui qui fut chargé de négocier la capitulation de cette ville, dont les habitans lui offrirent en reconnaissance un sabre magnifique. Appelé ensuite à faire partie de l'expédition de St.-Domingue, dans laquelle il donna de nouvelles preuves de valeur, il périt en 1802, victime de l'épidémie qui ravagea cette colonie. (T. 12.)

ANDRIEUX (Pierre-Augustin), chev. de la lég. d'honn., lieut. de vaiss., né à Toulon (Var), s'est signalé le 13 et le 14 mars 1795, aux combats du vaisseau *le Ça-Ira*, qui se trouva pendant 7 heures et demie aux prises avec 6 vaisseaux anglais, à portée de pistolet. Cet officier resta constamment à son poste, quoique tous ceux qui étaient auprès de lui eussent été tués; il ne voulut se retirer qu'après l'issue du combat. Plus de 40 rapports adressés à diverses époques au ministère de la marine, par des offic. supérieurs, attestent la bravoure du lieut. Andrieux; à Aboukir, il versa son sang pour la patrie; à Livourne, avec l'équipage du brick *le Zéphir* qu'il commandait, il contribua au salut de la place, lorsqu'en 1813, elle fut attaquée par les Anglais.

ANDUARD, offic. du génie, mérita des éloges par sa belle conduite aux combats livrés dans le midi de l'Andalousie (Espagne) 1810. (T. 20.)

ANGER, chef d'un bat. d'Indre et Loire, chev. de la lég. d'honn. et de St.-Louis, se distingua particulièrement au double combat de Fère-Champenoise, le 25 mars 1814, où il eut une cuisse emportée. Resté sur le champ de bat., il attira l'attention de l'empereur Alexandre, qui lui envoya ses

chirurgiens et le recommanda aux soins du gén. Saken. Le bat. de ce brave offic. soutint, sans être entamé, les charges réitérées de la cavalerie ennemie. (T. 23.)

ANGIBOUT, caporal au 24e de ligne, se distingua au siége de Gênes sous Masséna, attaqua seul trois officiers autrichiens, en tua un et désarma les deux autres.

ANGOT (Guillaume), grenadier dans la 83e demi-brig. d'inf. de ligne, né à Falaise (Calvados). Le 13 juillet 1800, s'étant élancé le 1er dans une redoute ennemie, il a la jambe emportée par un boulet; ses camarades s'approchent de lui pour le secourir et l'enlever du champ de bataille. « Laissez-moi, leur répondit-il, je ne marche plus, mais l'ennemi marche encore. En avant, mes amis, la patrie l'ordonne. »

ANGOT, de St.-Valery en Caux, se trouvait sur le vaisseau *la Montagne* au combat naval du 13 prairial 1794; frappé d'une balle au talon, il se fit panser et remonta sur le pont. (T. 3.)

ANGOULÊME (Louis-Antoine de Bourbon, duc d'), né à Versailles le 6 août 1775, grand-prieur de France en 1776, et chev. de l'ordre du St.-Esprit en 1787; accompagna son père dans son émigration en juill. 1789. Au mois d'août 1792, le duc d'Angoulême passa en Allemagne, où il commanda un corps d'émigrés. Au mois de janv. 1814, il joignit l'armée du duc de Wellington, fit son entrée à Bordeaux le 13 mars, et arriva à Paris le 27 mai. Le roi l'avait nommé col.-gén. des cuirassiers et des dragons le 15, et amiral de France le 18 du même mois. Ce prince était à Bordeaux depuis 3 jours avec S. A. R. Mad. duchesse d'Angoulême, lorsque le 9 mars, le duc reçut du roi la nouvelle de l'invasion de Bonaparte. S. M. lui donnait en même temps, avec le titre de lieut.-gén., les pouvoirs les plus étendus. Le prince partit aussitôt, se dirigea sur Montpellier et Nîmes, où il se mit à la tête d'environ 3000 hommes d'inf. et 100 chevaux. Le 30 mars, il soutint un combat en avant de Montélimart, et fit son entrée dans cette ville le 1er avril. Il se mit en marche pour Valence; le duc rencontra les troupes du gén. Gilly près de Loriol, à 4 lieues de Montélimart; là commença une action, dans laquelle les voltig. et grenad. du 10e de ligne et les gardes nationaux combattirent avec valeur. La ville de Valence, dans laquelle le prince entra le lendemain, fut le prix de cette victoire. Il était en pleine marche sur Lyon, les forces qu'il commandait alors étaient de 7 à 8000 hommes, lorsque le 6 avril, l'armée royale déjà affaiblie par des défection, fut attaquée au port St.-Jacques. Le duc d'Angoulême fit de vains efforts; il fut repoussé et se retira sur Valence. Abandonné alors par une partie des siens, menacé par des forces supérieures commandées par le général Grouchy, ce prince conclut une convention; arrêté le 9 au soir au Pont St.-Esprit par le gén. Grouchy, il fut rendu à la liberté le 15, et le lendem. il s'embarqua à Cette, sur le bâtiment suédois *le Scandinavia*. (T. 23 et 24.)

ANHOUIL, chef de brig., commandait en sept. 1805 le fort Jeantot, où il se trouvait avec les débris de la 7e demi-brig. de ligne; il sauva la ville du Cap. (T. 14.)

ANSELME, gén. de div., était avant la révolution col. des grenadiers royaux, calma une sédition à Perpignan; peu après il fut nommé au commandement de l'armée du Var, fit la conquête du comté de Nice en 1792, et s'empara du fort Montalban; força, avec 14 dragons, le commandant de Villefranche de se rendre, et fit mettre bas les armes à 19 officiers et à 300 hommes. La prise d'Oneille fut le dernier de ses triomphes; il fut arrêté sur la proposition de Collot-d'Herbois, se justifia et fut acquitté. Il mourut peu de temps après. (T. 1er.)

ANTAINE (Joseph), né en 1754 à St.-Bressan (Haute-Saône), capit. au 62e rég. d'inf. légère, se distingua à Kesh, Novi, et au blocus de Gênes; fut fait légionnaire le 14 brum. an 13, mort le 8 brum. an 14.

ARBERG (d'), lieut., cité honnorablement par le gén. Teulié en 1807, à une petite affaire qui eut lieu à Neugardt. (T. 17.)

ARCHER, grenadier au 46e rég. de ligne, fut le 1er qui donna l'idée de l'illumination spontanée dans les bivouacs la veille de la bataille d'Austerlitz, qui était aussi la veille de l'anni-

versaire du couronnement de Napoléon. L'empereur étant venu à pied, avec son état-major, visiter les lignes, trouva la compagnie de grenadiers du 46e rég. dormant d'un profond sommeil. « Parbleu, dit-il, voilà une compagnie qui dort paisiblement. — Je le crois bien, lui répond aussitôt le brave grenadier Archer, nous pouvons bien dormir quand tu veilles; je te promets, au nom des grenadiers, que demain nous t'amenerons les drapeaux et les canons de l'armée russe pour fêter l'anniversaire de ton couronnement. »

ARDIONNE, s.-lieuten. à la 11e demi-brig. légère, se distingua d'une manière remarquable au combat de Borghetto, en 1796. (T. 6.)

ARDOIN (Jean), né le 6 août 1776, à Rousan, dépt. de la Gironde, capit. au 34e rég. d'inf. légère. Entré au service comme soldat le 25 sept. 1791; lieut. de grenadiers, fut nommé membre de la lég.-d'honn. le 24 avril 1806, mort le 12 sept. même année.

AREMBERG (M. le prince duc d'), col. du 27e rég de chasseurs à cheval, fit la campagne d'Espagne en 1809. Il se distingua à la fin de mars 1810 à l'attaque du port de Huella, où il enleva un convoi de 9 bâtimens chargés de grains. Le 15 mai, il chargea l'ennemi avec beaucoup de vigueur, et le poursuivit jusque dans Huella, dont il s'empara; blessé le 27 octobre 1811, en chargeant avec une grande valeur à la tête de son rég., à l'affaire d'Arroyo-Molinos. Fait prisonnier à Cacirès le 28 oct. même année, il fut bientôt échangé; en 1813, il était officier d'ordonnance de l'empereur. (T. 20.)

ARENA, aspirant de marine, se signala, en 1805, au sommet du rocher nommé le Diamant, où il fut tué. (T. 16.)

ARESI, col. du 1er rég. de ligne italien, mérita les éloges du gén. Severoli en 1812, lors de la reddition du fort Peniscula (Esp.) le 14 fév. même année. (T. 21)

ARGOD, adjud.-gén. sous les ordres du gén. Bonaparte en 1797, se distingua d'une manière particulière au combat d'Anghiari et de la Favorite; en 1799, sous les ordres de Schérer, il donna des preuves de sa bravoure, à une affaire qui eut lieu avec les Autrichiens, près de Santa-Lucia. (T. 8 et 10.)

ARGENAUDAU, capitaine, s'opposa, en 1796, à la reddition de Bellegarde. (T. 1er.)

ARMAGNAC (le baron d'), lieut.-gén. né à Toulouse, s'enrôla dans les premiers batail. de volont nationaux en 1792, fit les premières camp d'Italie; et devint ch. de la 32e brig. si célèbre par sa valeur. Il était à la tête de ce corps dans les campagnes d'Egypte et de Syrie, et commandait à Jaffa en 1798. Gén. de brig. en 1804, il eut le commandement du dept. du Finistère; en 1807 il commandait la place de Paris, et fut ensuite envoyé à l'armée d'Espagne. Il se distingua le 14 août 1808 au combat de Medina del Rio-Secco, emporta la position des ennemis et fut blessé dangereusement: il se distingua encore dans plusieurs occasions, et fut nommé gén. de div. Il seconda puissamment les opérations du mar. Suchet sur Valence, par la prise de Cuenca, dont il chassa les Espagnols à la fin d'août 1811, et par la défaite du gén. espagnol Bassecourt, qu'il battit les 22 et 25 nov, et força d'abandonner le royaume de Murcie. Il contribua à la prise du Col de Maya, en juill 1813. Le 13 déc. au combat de Conferia, il chargea les Anglais avec impétuosité, et les chassa des positions qu'ils tenaient sur la montagne de Partenhezi. Enfin, il se trouva à la tête de sa division à la bataille de Toulouse Le 8 juil. 1814, il fut nommé chev. de S. Louis. Napoléon, à son retour, lui donna le commandement de la 11e div. mil.; le 28 juil. 1815, il prit le commandement des troupes stationnées à Bordeaux, et dans le mois de sept. suivant, le roi le nomma commandant de la 20e div. mil. (T. 10 22.)

ARMAND, capit., se fit remarquer en 1807, à l'attaque de l'île d'Holm. (T. 17.)

ARMAND, ch. de bat., commandait les braves du 2e d'inf. légère, au combat de Wollin, où il se distingua; se fit encore remarquer à la fameuse attaque de l'île d'Holm en 1807, sous les ordres du mar. Lefebvre. (T. 17.)

ARNAUD (Jacques d'), gén. de brig. commandant de la lég. d'honn. né

à Brine-Boulay, dépt. du Loiret, le 8 avril 1758. Il était soldat au 36e rég. d'inf. le 10 août 1777, capor. le 21 mai 1782, serg. le 1er août 1783, serg.-maj. le 17 oct 1787, s.-lieut. le 15 sept. 1791, capit. en l'an 2; se fit remarquer par son courage à l'attaque des villages de St.-Vast et St.-Aubert. Quitta l'armée du nord pour passer à celle de Sambre-et-Meuse. Fut chargé, en l'an 3, de la défense de Longwy. Se trouvait en l'an 4 au blocus de Mayence, et fut blessé à la mâchoire inférieure. Se distingua de nouveau à l'affaire de Lintz et à la retraite du fort de Neuwied.

ARNAUD (peut-être le même que le précédent), ch. de brig., fut nommé gén. le 12 mess. an 7, se fit remarquer à l'affaire de la Trébia et de la Nervi, le 23 frim. an 8, et au blocus de Gênes, où il fut frappé d'une balle à la jambe.

ARNAUD (Joseph), ch. de bat. de l'ex-garde, off. de la lég. d'honn., né à St. Laurent sous Rochefort (Loire), entra au service le 15 déc. 1791, dans le bat. de Saône et Loire, fit avec distinction toutes les campagnes de la révolution, et parvint au grade de lieut.-col. dans la garde. La Belgique, la Flandre, l'Italie, l'Egypte, la Syrie, l'Allemagne, la Russie et la France, furent témoins de sa valeur. A l'attaque du camp de Raouse en Piémont, le 13 juin 1793, Arnaud et Achard, tous deux serg.-maj., s'élancèrent les premiers dans une redoute avancée, défendue par 30 Piémontais : électrisés par cet exemple, quelques braves suivirent leur exemple. et la redoute fut emportée. A St. Jean-d'Acre, Arnaud enleva à la tête d'un peloton de grenad., une batterie de deux pièces de canon, et 20 Turcs furent tués sur leurs pièces; les autres prirent la fuite. Le 8 février 1807 à la bataille d'Eylau, Arnaud, blessé au commencement de l'action, ne consentit à se faire panser qu'après la victoire. Sa conduite dans cette journée le fit décorer de l'étoile de l'honn. En 1809, à la prise de Ratisbonne, Arnaud entra le premier à la tête de sa comp. dans cette place, et fut blessé de deux coups de feu. Il donna des preuves de la plus grande valeur pendant la retraite de Moscou, où il fut dangereusement blessé. La journée de Lutzen mit le comble à sa réputation milit.; son sang y teignit ses lauriers. Il combattit à Brienne, à Craonne et devant Paris, où il reçut sa dernière blessure.

ARNAUD, lieut de gendar. dont la valeur avait déjà été éprouvée dans plusieurs combats, se distingua particulièrement à l'affaire de Muzillac, le 10 juin 1815, dans le Morbihan. La route ayant été coupée par un corps d'environ 600 hommes, l'intrépide Arnaud, à la tête de 40 cavaliers, se précipita sur eux et les culbuta. Peu de jours après au combat d'Auray, cet off. avec 20 dragons et 30 gendarmes, enleva le village de Breck, défendu par plus de 500 hommes.

ARNAUD, voltig. se distingua à la reprise de Baza en allant au centre de la colonne ennemie enlever le drapeau du 3e bat. du régt. de Guadalaxara.

ARNAUDAT (Jean-Baptiste d'), s.-lieut. aux chasseurs flanq. de la garde, étant tombé au milieu d'un groupe de cavalerie russe qui était en embuscade dans un bois, où il avait reçu ordre de se porter à la tête d'un détach. de 20 flanq. à la bat. de Laon le 9 mars 1814, fut bientôt enveloppé de toute part : séparé de son détach. et sommé de se rendre : « Ne vois tu pas que j'ai le sabre à la « main, » répond d'Arnaudat à l'off. qui lui faisait cette sommation. Cet intrépide off. sabre alors tout ce qui ose l'approcher, jusqu'au moment où ses camarades viennent le délivrer.

ARNAULT, adj.-commandant, se distingua particulièrement en 1808, dans les défilés de Roliça, de Zambugiers-dos-Carros, de Casa, de Préga et de San-Joao, Portugal. (T. 18.)

ARNÉ (Jean), né à Bordeaux, dép. de la Gironde, obtint le 15 nov. 1792, le grade de capit. au 9e bat. de la Gironde, fit la campagne de 1793, et plusieurs autres en Italie. Il fut nommé le 2 germ. an 8, capit. de carabiniers, et le 12 prair. chef de bat. sur le champ de bataille, par le gén. en chef Masséna. Le 23 frim. an 12, il passa dans le 2e rég. d'inf. lég., et reçut ensuite la décoration de la lég. d'hon.

ARNOULD (Jean-Baptiste), serg. au 6e rég. d'inf. de la garde royale, né à Charleville, dép. des Ardennes, le

25 juillet 1781. Entré au service en qualité de fusilier au 2e rég. d'inf. lég., le 4 prairial an 4, caporal le 6 mai 1808 et serg. le 5 juill. même année. A fait les campagnes de Sambre et Meuse, d'Italie, de Suisse et des côtes de l'Océan; celles de Prusse des années 1807 à 1812, d'Espagne et de Portugal de 1813, et celle de France de 1814. A reçu deux coups de feu, le 1er à la cuisse droite, le 29 prair. an 4, à le Kely près de Cobleutz; le 2e à la joue droite, le 10 juillet 1807, à Elisberg (Prusse). Passé en qualité de caporal dans le 6e rég. d'inf. de la garde royale, le 23 avril 1816, nommé serg. le 5 nov. même année.

ARNOUX (Joseph), capit. au 4e rég. de dragons, né à St.-Paul-Trois-Châteaux (Drôme), avait juré de ne jamais se rendre. Attaqué et surpris au poste de Kershveiller par 25 hussards prussiens, il se défend avec le plus grand courage, en blesse et en tue plusieurs; mais accablé par le nombre il reçoit 30 coups de sabre et ne cesse de combattre qu'en cessant de vivre.

ARRIGHI (duc de Padoue), né à Ajaccio en Corse, parent de Bonaparte. Adjoint à l'état-major de l'armée d'Egypte, il se fit remarquer aux combats d'El-Hanka de Salahieh, en 1798, eut deux chevaux tués sous lui, à une affaire qui eut lieu à Wertingen en 1805 (Allemagne), où il était à la tête du 1er rég. de dragons. Colonel de la garde impériale le 19 mai 1806, comm. de la lég.-d'honn. après la bataille d'Austerlitz, et enfin duc de Padoue. Fit la campagne de 1809 contre les Autrichiens; se distingua le 6 juillet à la bataille de Wagram. Il déploya une valeur remarquable le 18 oct., à la bataille de Leipzick, et le 26 fév. 1814, il défendit le passage de Nogent. Il fut nommé chev. de St.-Louis par le roi en avril de la même année. Au retour de Bonaparte, il fut nommé commissaire extraordinaire de Corse, pair le 22 juin; frappé par l'ordonnance royale du 17 janv. 1816. (T. 8, 9, 13, 15, 22, 23 et 24.)

ARTOIS (Charles-Philippe, MONSIEUR, frère du roi, le comte d'), né à Versailles le 9 octobre 1757, chevalier de l'ordre du St.-Esprit le 1er janv. 1781. Il se rendit en qualité de volontaire au camp de St.-Roch devant Gibraltar en sept. 1782, visita les travaux, encouragea les travailleurs et partagea leurs dangers. Il quitta ce camp le 15 oct. suivant. A son retour à Versailles, il fut reçu par le roi chev. de St.-Louis. Au moment des troubles de la révolution, il donna le premier le signal de l'émigration, en se rendant à Turin avec sa famille, auprès du roi de Sardaigne, son beau-père, en juill. 1789. Le 20 sept. 1795, ce prince aborda à l'île Dieu: pendant son séjour dans cette île, il fit passer des instruction aux chefs des armées royales de la Vendée et de la Bretagne. En 1813, le comte d'Artois se rendit en Allemagne, arriva à Bâle dans le mois de fév. 1814, et fit son entrée à Paris le 12 avril suivant. (T. 1, 4, 5, 6, 15, 23 et 24.)

ASTRUC, chef de bat. au 64e rég. d'inf., se distingua le 18 nov. 1809, à la bataille d'Ocana en Espagne, et fut nommé membre de lég. d'honn. le le 17 déc. Il fut encore cité le 15 juill. 1811, pour sa bravoure au combat de Villalba. (T. 19.)

ATTANOUX, capit., se distingua sous les ordres du gén. Bon, à l'affaire d'Embabeh en Égypte, en 1798. (T. 9.)

AUBERT, capitaine d'artillerie, se trouvait en avril 1793, assiégé dans Gertruydenberg (Hollande). Il eut une part brillante à la fameuse attaque de l'île d'Holm (Allemagne), sous les ordres du mar. Lefebvre (T. 1 et 17.)

AUBERT (Antoine), serg.-maj. au 5e rég. d'inf. lég., mort à St.-Domingue, fut nommé membre de la lég.-d'honn. le 11 germ. an 9, se distingua au siége de Gênes le 12 flor., où il renouvela le trait d'Horatius Coclès.

AUBERT (Edme), né en 1767 à Poissy, dép. de l'Yonne, entra comme soldat dans le 21e bat. de voltigeurs le 21 sept. 1792. Se distingua à Courtenay où il prit une pièce de canon. Cap. au 16e rég. de ligne, membre de la lég.-d'honn., le 14 brum. an 13, mort le 3 brum. an 14.

AUBERT (Joseph), fusilier à la 46e de ligne, né dans le dép. des Hautes-Alpes, déploya la plus grande bravoure dans un combat devant Bo-

logne. Quoique blessé grièvement, il refusa de quitter son poste, et ne cessa d'encourager ses camarades pendant tout le temps que dura l'action.

AUBERT (Pierre-Nicolas-Joseph), grenadier à la 8e demi-brig. de ligne, né dans le dép. de l'Eure, s'est particulièrement fait remarquer le 26 avril 1800 devant Grisson, où il défia un soldat du corps des manteaux rouges, à un combat singulier. Les deux adversaires se battirent à coups de fusil à environ cent pas l'un de l'autre, en présence des deux camps. Trois décharges successives n'amenèrent aucun résultat; mais à la 4e, Aubert renversa son ennemi sur la place : il reçut en récompense un fusil d'honneur.

AUBERT, maréc.-des-log. au 10e rég. de cuirassiers, de la div. Delort, enleva un drapeau à l'ennemi, à la bataille de Mont-St.-Jean, le 18 juin 1815. (T. 24.)

AUBERT DU BAYET (Jean-Baptiste-Annibal), né à la Louisiane le 19 août 1759, entra au service en 1780 en qualité de s.-lieut. au reg. de la Bourdonnais, fit la guerre d'Amérique et revint en France au commencement de la révolution; nommé en 1791, député au corps législatif, à la fin de la session il rentra au service, et devint général en chef. Il défendit Mayence en 1793, commanda l'armée de la Moselle, puis celle de la Vendée. En 1795, il fut appelé au ministère de la guerre qu'il quitta le 8 fév. 1796, pour l'ambassade de Constantinople, où il mourut le 17 déc. 1797. Un mot de du Bayet le caractérisera : on le félicitait un jour sur sa nomination à l'ambassade de Constantinople « ... J'ai commandé, répondit-il, les armées de la république, j'ai été ministre de la guerre, j'aurais pu être directeur, je suis nommé à l'ambassade la plus intéressante de l'Europe : il ne me reste plus qu'à mourir les armes à la main en combattant pour la liberté. »(T. 1, 2.)

AUBERTIN (Étienne), né au Temple-les-Dôles, dép. du Jura, le 30 mars 1753, servit d'abord 8 ans au rég. des gardes françaises, obtint son congé le 21 juin 1780, rentra au service en 1782; brig. le 21 septembre 1784 dans un rég. de chasseurs, puis mar.-des-log. chef, le 26 avril 1792. Se trouva à la bataille de Jemmapes, à la prise de Liége; sous-lieutenant le 17 juin même année, et lieut. le 1er juill. 1793; s'empara de deux pièces de canon qui étaient au pouvoir de l'ennemi; capitaine, le 1er messidor de l'an 2. A la bataille de Fleurus, il prit aux Autrichiens une pièce de canon; il reçut un sabre d'honn. le 4 pluv. an 11, et devint offic. de la lég. d'honn.

AUBRÉE, chef du 1er bat. de l'Ille-et-Vilaine, se trouvait au siége d'Ypres sous le commandement du gén. Vandame en 1794, (Belgique). Gén. en 1799, il se distingua à une affaire qui eut lieu près d'Egmond-an-Zee (Hollande), servait en Dalmatie en 1807. (T. 3, 11 et 17.)

AUBRY (Emile-Dorville), né en 1777 à Bordeaux, dép. de la Gironde, soldat, capor., serg. et s.-lieut. à la 16e demi-brig, membre de la lég.-d'honn. le 14 brum. an 13, mort le 21 mai 1806.

AUBRY, col. d'artillerie, fit construire en 1809 un pont sur un bras du Danube, entre les villages de Gross-Aspern et d'Essling. Devenu gén., il mérita les éloges du maréchal Gouvion St.-Cyr, pour sa conduite à la bataille de Polotsk (Russie) en 1812. (T. 19 et 21.)

AUBURTIN, né à Ste.-Barbe, dép. de la Moselle le 21 nov. 1773. Le 14 août 1791 entra au service comme serg.-maj. au 2e bat. de la Moselle, qui fit partie du 84e rég. Il se distingua au siége de Kehl, fut nommé s.-lieut. le 5 mess. an 5, se signala à l'affaire du 30 fruct. à Doftingen sur l'Aar en Suisse, et le 15 vendém. à Tulikou près Andelphengen en Suisse : il fut nommé lieut. aide-de-camp sur le champ de bataille

AUDET, caporal, donna des preuves de bravoure à l'attaque de l'île d'Holm, en 1807, sous les ordres du mar. Lefebvre. (Allemagne) (T. 17.)

AUDIBERT (Jean Joseph), membre de la lég.-d'honn., aide chirurgien-major au 21e rég. de dragons, né à St.-Hyppolite (Gard), le 9 sept. 1773, entré au service en qualité d'aide chirurg.-maj. dans la marine le 11 juin 1792, nommé chir. aide-maj. au 21e rég. de dragons le 30 germ. an 12, a

fait les campagnes de mer des années 1792 et 1793, ans 2, 3, 4 et 5, celle de l'an 6 à l'île de Corse, celles des années 7, 8, 9 et 10 aux armées d'Italie et de Naples, 12 et 13 à l'armée des côtes de l'Océan; an 14 et 1806 et 1807 à la grande armée, 1808 et 1809 à l'armée d'Espagne; blessé par un boulet à la jambe gauche au dernier siége de Vérone en l'an 9, nommé membre de la lég.-d'honn. le 1er oct. 1807, à titre de récompense pour blessure grave reçue à la poitrine, le 15 juin 1807, à l'attaque de Kœnigsberg, en donnant ses soins aux blessés sous le feu de l'ennemi.

AUDIOUS, grenadier au 3e rég. se distingua dans la guerre de la Vendée en 1796. (T. 5.)

AUDOUARD (Joseph-Louis), capit. de frégate, né à St.-Malo, dép. d'Ille-et-Vilaine, s'embarqua comme mousse le 8 février 1764; le 10 sept. il fut élève pilote, et enseigne le 2 septembre 1771; lieut. le 12 mars 1775; se trouva en 1778 au combat d'Ouessant, sur le vaisseau *le Palmier*, où il se distingua. En 1780, s'embarqua sur *le Minotaure*, s'empara de l'*Adrienne*, reprise hollandaise, estimée 3 millions, fit la campagne d'Amérique, et se trouva à la descente de Ste.-Lucie et à la prise de Tabago; fut capit. de long cours le 8 fév. 1780, quitta en 1783, fut rappelé le 19 vent. an 2. En l'an 4, il fut blessé sur la corvette l'*Etourdi*, où il se distingua. Le 1er germinal an 4, il fut capit. de frégate: embarqué sur la frégate l'*Immortalité*, le capit. ayant été tué, il prit le commandement, et se conduisit avec courage et talent. Le 24 brum. an 12, fut nommé chef militaire au port de Flessingue, membre de la lég.-d'honn. le 26 brum. même année.

AUDOUY (Antoine), né en 1760, à Montagnac, dép. de l'Hérault, capit. au 1er régiment de chasseurs à cheval, membre de la légion-d'honneur le 14 juin 1804, mort le 21 mai 1806, se fit remarquer à l'affaire de Sibourg.

AUGER (Jacques-Christophe), né à Schelestadt, dép. du Bas-Rhin, le 17 juill. 1771, soldat au 1er rég. d'inf., le 1er avril 1790; il entra le 17 mars 1793 au 13e rég. de chasseurs à cheval dans lequel il passa par tous les grades; il se distingua au passage de Neuwied, et devint s.-lieut. le 1er niv. an 5. Le 27 prair. à la bataille d'Alexandrie il eut un cheval tué sous lui, et son intrépidité plusieurs fois remarquée lui valut un sabre d'honn. Lieut. le 4 pluv. an 11, capit. au choix le 17 vent. même année, et offic. de la lég.-d'honn. le 26 prair.

AUGEREAU (Pierre-François-Charles), duc de Castiglione, mar. et pair de France. Né à Paris le 11 nov. 1757. Après avoir servi en France dans les carabiniers, il s'engagea dans les troupes napolitaines, et y servit comme soldat jusqu'en 1787; rentré en France après les évènemens du 10 août 1792, il s'engagea dans les premières levées de volont. qui s'organisèrent le 2 sept. 1794; commandait une brig. à l'armée des Pyrénées Orientales, le 19 mai, à l'affaire de Figuières. Dans le même mois de l'année suivante, il eut une grande part au gain de la bat. livrée aux Espagnols sur les bords de la Fluvia. Nommé gén. de div., il passa à l'armée d'Italie le 23 fév. 1796, et y acquit sa grande réputation militaire. Il se rendit maître, le 10 avril 1796, des gorges de Millésimo. Le 15 du même mois il occupa les redoutes de Montezimo et contribua aux résultats importans des combats de Dégo et de St.-Jean. Le lendemain il attaqua et emporta de vive force le camp de Ceva, occupé par les Piémontais; s'empara d'Alba le 26. Entra à Casal le 7 mai; se précipite à la tête de ses troupes sur le pont de Lodi, défendu par une artillerie formidable, passe le Pô à Borgo-Forte presque sous les murs de Mantoue, le 16 juin, entre dans Bologne 3 jours après, et fait prisonnier dans cette ville 400 soldats de troupes pontificales, l'état-maj. de cette armée, et le cardinal légat lui-même. Les habitans de Lugo s'étant soulevés contre les Français, en juill. il livra cette ville à un pillage de 3 heures: s'empara du village de Castiglione dont l'empereur lui donna le nom avec le titre de duc. Le 25 août il passa le Dego, et repoussa jusque sur Roveredo les troupes qui étaient devant lui. Prit possession du fort Cavelo, le 7 sept. après avoir emporté le village de Primolan. Le 11 il investit Porto-Legnano, il y entra par capitulation le même jour, et y prit

22 pièces de canon; s'empara le 15, du fort St.-George près Mantoue; et s'illustra à la journée d'Arcole, le 16 nov. 1796. Le directoire lui décerna le drapeau qu'il avait porté à la tête du pont. Le 9 août 1797, il eut le commandement de Paris. Vers la fin de sept. après la mort de Hoche, il fut nommé gén. en chef des armées de Rhin et Moselle et de Sambre et Meuse. Il passa bientôt après au commandement de la 10ᵉ div. mil. (Perpignan). Nommé en 1799, député de la Haute-Garonne au conseil des Cinq-Cents, fut secrétaire de cette chambre à la séance du 20 juin. Envoyé en janv. 1800 pour commander l'armée de Hollande, il arriva à la Haye le 26 du même mois, et marcha sur le Bas-Rhin à la tête de 2 armées réunies pour seconder les opérations du gén. Moreau. Il céda son commandement au gén. Victor en oct. 1801, et demeura sans emploi jusqu'en 1803. A la reprise des hostilités avec l'Angleterre, il se rendit à Bordeaux, et prit le commandement de l'armée destinée contre le Portugal. Revint à Paris et fut élevé à la dignité de mar. d'emp., le 19 mai 1804, nommé peu après grand officier et chef de la 5ᵉ cohorte de la légion-d'honneur. Au mois de juillet même année, le roi d'Espagne le créa chev. de l'ordre de Charles III. Il alla ensuite prendre le commandement de l'armée expéditionnaire de Brest, destinée contre l'Angleterre; à la fin de 1805 il commandait le 7ᵉ corps de la grande armée d'Allemagne. Battit le corps autrichien du gén. Wolfskehl, sur la rive orientale du lac de Constance, et prit possession de Lindau et de Bregentz. Alla s'établir à Francfort, et s'empara du territoire de Wetzlaer. Il présida le collège électoral du Loiret en qualité de grand off. de l'emp. Fit la campagne de 1806 contre les Prussiens et contribua au succès de la bat. de Jéna. Il se distingua encore au combat de Golymin, et eut un cheval tué sous lui. Blessé à la bat. de Preussich-Eylau, il rentra en France pour y soigner sa santé. Chargé en 1809, du siège de Girone, il s'empara de cette ville le 11 oct. En avril 1810 il fut remplacé dans le commandement par le mar. Macdonald. Dans la campagne de Russie, il commandait le 11ᵉ corps à Berlin: attaqué dans sa maison le 20 fév. 1813, il repoussa les assaillans à coups de canon, et maintint l'ordre dans la ville. Se signala, le 18 oct. à la bat. de Leipzig, et défendit un bois pendant toute la journée. Arrivé en France après la bat. de Hanau, il prit le commandement en chef des 7ᵉ et 6ᵉ div milit., et se rendit en cette qualité à Lyon, dans les 1ᵉʳˢ jours de janv. 1814. Le 6 mai suivant, il fut nommé membre du conseil de la guerre que le roi forma près de sa personne, et chevalier de Saint-Louis le 2 juin; pair de France le 4 juin, gouverneur de la 14ᵉ div. mil.; se rendit en Normandie lors des évènemens du mois de mars 1815. Au retour du roi, Augereau rentra dans la chambre des Pairs, dont il avait été exclu par Bonaparte, et fut membre du conseil de guerre qui devait juger le mar. Ney. Il est mort dans sa terre de la Houssaye, d'une hydropisie de poitrine, le 22 juin 1816. (T. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 13. 14. 15. 16. 17. 19. 20. 22. 23.)

AUGEREAU, lieut.-gén., frère du précédent, fit la campagne d'Italie de 1796, en qualité d'aide-de-camp de son frère, et s'y distingua. Mérita les éloges du mar. Lannes, dans un rapport qu'il fit à l'empereur sur la bat. de Tudela (Espagne) 1808. Il eut une part brillante le 20 fév. 1810, à la bat. de Vide la Calabra, prit le commandement de la div. après la blessure du gén. Fonleau, et montra en cette occasion autant de bravoure que de talens. Il se distingua de nouveau, le 4 mai même année, au combat de Holstarritz, fit la campagne de 1812 (Russie) et fut nommé chev. de St.-Louis le 24 août 1814. (T. 7. 18. 20. 21.)

AUGIER (Jean-Baptiste), né à Bourges, le 27 janv. 1769, se destina d'abord au barreau, prit les armes en 1792, commandait en 1793, le 2ᵉ bat. du Cher, se distingua d'une manière toute particulière au fort de Bitche, ce qui lui valut le grade de gén. de brig. Blessé dangereusement d'un éclat d'obus, il fut forcé de renoncer au service actif. Cependant il eut un commandement dans la campagne de Russie et fut nommé commandant de la lég.-d'honn.; député du dép. du Cher, au corps législatif, il donna son adhésion à la déchéance de Napoléon, en

avril 1814, fut réélu député du Cher en 1815; mort en 1819. (T. 2.)

AULANIER, gén., commandait en 1793 contre les Vendéens. Se signala au sortir de Craon sur la route de Rennes. (T. 2.)

AULTANNE (d'), lieut.-gén., se trouvait aux combats de Salzbach, de Wolfering etc. en 1796 (Allemagne). Se distingua en 1806, à la bat. d'Iéna. Se signala encore au combat de Pulstuck le 26 déc. Nommé gén. de div. et déjà commandant de la lég.-d'hon., il fut autorisé par l'Empereur le 16 avril 1808, à porter la décoration de commandeur de l'ordre de St.-Henri de Saxe. En déc. 1813 et en janv. 1814, il servit sous le général Harispe, d'une manière brillante, contre les Anglais, les Espagnols, notamment le 11 janv. à l'attaque de St-Etienne deBaïgorry. Fait chevalier de St.-Louis le 13 août 1814, suivit le duc d'Angoulême et fut son chef d'état-maj. (T. 6 et 24.)

AUNÉ, commandant, officier de tête et de cœur, était en 1811 à la tête d'un bat de 300 hommes dans un couvent qui dominait la ville Montblanch, pour assurer les communications de cette ville avec celle de Lérida. Il fut attaqué deux fois par les Espagnols et les repoussa avec succès. (T. 20.)

AURILLAC, capit., se conduisit avec une distinction particulière à l'attaque de l'île d'Hohn, en 1807. Allemagne. (T. 17.)

AUSSENAC, colonel, montra une rare valeur à la prise de Taragonne (Esp.) le 28 juin 1811, fut mentionné honorablement et promu au grade de gén. de brig. (T. 20.)

AUTICHAMP (Charles-Beaumont comte d'), pair de France, lieut.-gén. des armées, commandeur de l'ordre de St-Louis, né en Anjou le 8 août 1770. Entra en 1782 dans la gendarmerie de Lunéville, s.-lieut. en 1784 au rég. dauphin, passa capit le 20 sept. 1787 dans le rég. de royal-dragons. En 1792 il entra dans la garde constitutionnelle du roi, et se trouva à la journée du 10 août. Il passa ensuite à l'armée royale de l'ouest, se trouva à la prise de la ville de Beaupréau en mars 1793, reçut le commandement d'une des colonnes de l'armée lors du siége de Nantes, le 27 juin 1793; fut blessé à la bataille du Mans. Nommé lieut.-gén. des armées à la rentrée du roi en 1814, commandeur de l'ordre de St.-Louis, et commandant de la 14e div. milit. Au retour de Bonaparte, il reprit les armes dans la Vendée, et au mouvement qui eut lieu le 25 mai 1815, il occupa Cholet. Au 2e retour du roi, il fut créé pair le 17 août; enfin il a été nommé commandant de la 22e division milit. (T. 1, 2, 5, 6 et 24.)

AUTIÉ (Jean-François-Etienne), colonel du 8e rég. d'inf. de ligne, offic. de la lég.-d'honn., né à Villeneuve (Hérault). Etant employé à l'armée des Pyrénées, il enleva, le 14 juillet 1795, les retranchemens de St-Clément, près de Rozes, conjointement avec le capit. Breda et sa compagnie. Le 26 janvier 1797, étant aide-de-camp du gén. Ménard, Autié et le chef de bat. Moranger franchirent les premiers le pont de Caipenedolo, défendu par 2 pièces de canon soutenues par 3000 Autrichiens, et culbutèrent l'ennemi, qui eut 2000 hommes tués et perdit 900 prisonniers. Il contribua, en janv. 1798, à l'évacuation du pays de Vaud, et se comporta d'une manière brillante au passage de la Trawe en 1806. Il fut envoyé en Espagne en qualité de col. du 8e rég. de ligne. Après s'être distingué au siége de Cadix, il combattit à Barrosa, et fut tué à la bataille de Chiclana (Espagne), en se précipitant au milieu des bataillons anglais. (T. 8 et 20.)

AUZOUI, capit. des grenadiers à cheval de la garde impériale; blessé à mort, en 1807, à la bataille d'Eylau; prononça de belles paroles avant d'expirer. (T. 17.)

AUZOUX (Jean-Jacques), né en 1760, capit. au 10e rég. de dragons, membre de la lég.-d'honn. le 25 prairial an 14.

AVRIL, gén. en 1793. En décembre 1794, il commanda une divis. de l'armée des côtes de Brest; commandait encore dans ces contrées, en 1800, en qualité de gén. de brig. Il battit en janvier un corps considérable de royalistes, aux forges de Cossé. En 1804, il fut commandant de la lég.-d'honn.; en 1805, il servait dans la 11e div. milit.; commandait en 1808, en Portugal, une colonne de 4000 hommes qu'il di-

rigea sur Cadix. Il eut ordre d'arrêter sa marche, et d'occuper provisoirement les villes d'Estremoz et d'Evora ; eut beaucoup de peine à contenir ces deux villes qui étaient en insurrection, reçut ordre du gén. Kellermann de se rendre, avec 3 compagnies du 86e rég., 50 dragons et une pièce d'artil., à Villa-Viciosa, où les habitans étaient aussi en insurrection. Le 26 décembre 1812, eut le commandement de la 4e cohorte des gardes nationales du 1er ban. Il demanda à cette époque à l'empereur la faveur de partager les périls de la grande armée ; chev. de St.-Louis le 19 juillet 1814. (T. 18.)

AVY, capit., aide-de-camp du gén. Drouet, à la tête de 50 grenadiers de la garde de Paris, s'empare de la 1ère redoute de l'île d'Holm, sans brûler une amorce. Ce brave capitaine se distingua encore dans l'attaque générale de cette île. Devenu général, il fut tué en défendant une position à Merxhem (Belgique), en 1814. (T. 17 et 23.)

AYMARD, nommé col. le 2 nov. 1810, battit les Espagnols dans le royaume de Murcie, et contribua à disperser le corps de Blacke ; devenu général, il fit avec distinction la campagne de 1814 en France. (T. 20 et 23.)

AYMÉ, d'abord adjudant-comm., puis lieut.-gén., fut nommé officier de la lég.-d'honneur le 14 mai 1807 ; se signala à la fameuse attaque de l'île d'Holm ; fit la campagne d'Espagne en 1808, et se fit remarquer le 10 janvier 1809, au combat de Cuença ; étant entré au service de Naples, il fut nommé chef de l'état-major en fév. 1810 ; rentra en France en avril 1815. (T. 17.)

B

BACARINI, capit. italien, commandait une colonne de troupes françaises au siége de Taragonne (Espagne), le 21 juin 1811. (T. 20.)

BACCIOCCHI (Félix), gén. sénateur, grand cordon de la lég.-d'hon., né en Corse d'une famille noble, le 18 mai 1762 ; entra de bonne heure au service, et épousa le 5 mai 1797, étant off. d'inf., Marie-Anne-Elisa Bonaparte, sœur de l'empereur ; commanda le 26e rég. d'inf. légère, présida dans le mois de juin 1804 le collége électoral des Ardennes ; élu sénateur le 29 nov. même année, devint souverain des principautés de Lucques et de Piombino. Il fut couronné, ainsi que son épouse, le 10 juill. 1805. (T. 15.)

BACHE, capit. au 9e rég. de dragons, donna des preuves de sa valeur à la prise de Kœnigsberg, où à la tête d'un escadron sous les yeux du prince Murat, il fit mettre bas les armes à un reg. d'inf., et parvint, malgré le feu de l'ennemi, à ramener plus de 300 prisonniers et 14 officiers, dont un major ; fut en récompense nommé chef d'esc. sur le champ de bataille.

BACHELET (d'Auville), gén. de brig., fut tué dans la campagne de 1813 en Allemagne, dans un combat qui eut lieu à la gauche du village de Gossa. Il se fit remarquer pour la première fois à la bataille de Gebora ; où il était adj.-command. : depuis il se distingua dans la campagne de Russie et au siége de Dantzick. (T. 22.)

BACHELU (Gilbert-Désiré-Joseph), capit. du génie (aujourd'hui lieut.-gén.), né à Salins, se distingua d'une manière particulière à une affaire qui eut lieu en Égypte contre Mourad-Bey, en 1800 ; était chef de brig. du génie aux Antilles en 1802 ; commandait en 1807 le 11e rég. de ligne en face de Castel-Nuovo, et contribua à culbuter deux bataillons russes et près de 5000 Monténégrins ; se distingua encore au siége de Dantzick ; a fait avec distinction la campagne de 1812 en Russie. Devenu gén. de div., a fait celle de 1813 en Allemagne et se signala à la défense de Dantzick ; il se fit encore remarquer dans la campagne de France en 1815, et principalement à la bataille de Waterloo. (T. 12, 14, 17, 21, 22 et 24.)

BACON (Alexandre-Mathieu), capit. au 10e rég. de chasseurs à cheval, né à Verseville (Calvados), après avoir enlevé à l'ennemi le 3 juill. 1796,

deux pièces d'artillerie, dont le feu inquiétait singulièrement une division de l'armée française, chargeait à la tête de 50 hommes sur une seconde batterie, lorsqu'il fut coupé en deux par un boulet.

BACON, col. du 63e rég. de ligne, se distingua à la tête de ce rég., au combat de Güenés, et notamment à la prise de Bilbao et à celle de St.-Ander, les 30 oct. et 7 nov. 1808. (T. 18.)

BADOUVILLE, col. affidé du gén. Pichegru, en 1795, chargé par ce gén. de sa correspondance avec le prince de Condé, était désigné sous le nom de Coco, en 1797, et se trouve cité dans une lettre que Moreau écrivait à Barthélemi, membre du directoire exécutif. (T. 5 et 8.)

BAFFERT, capitaine, mentionné honorablement dans un rapport du gén. Dessaix, sur les dernières opérations de l'armée française dite des Alpes, en juill. 1815. (T. 24.)

BAGET (Jean), né à Romagne, dép. de la Haute-Garonne en 1743, entra en qualité de carabinier dans le rég. de Vogué, le 21 mars 1759: après avoir passé par les différens grades, il se trouvait capit. le 1er mai 1788, aide-de-camp du gén. Valence le 10 mars 1792, peu de temps après chef d'escadron du 1er rég. des carabiniers, enfin chef de brig. le 30 sept. même année, blessé à la bataille d'Arlon: gén. le 30 juin 1793, il assista à la bataille de Wissembourg, au déblocus de Landau et à la conquête du Palatinat: réformé le 25 pluv. an 5, inspect.-gén. des remontes au mois de vend. an 6, eut en l'an 11 le commandement du Gers; était commandant de la légion-d'honneur.

BAGNAC, capitaine, se distingua d'une manière toute particulière au siége et à la prise de Badajoz (Espagne), le 28 fév. 1811. (T. 20.)

BAIGNEUX (Jean), né en 1758 à Sagone (Cher), serg. au 18e reg. d'inf. de ligne, nommé membre de la lég.-d'honn. le 13 therm. an 13, mort le même jour. Fit les campagnes des Indes de 1779 à 1785, et toutes celles de la révolution aux Alpes, aux Pyrénées, en Suisse, en Italie, en Syrie et en Égypte.

BAILLOD (le baron), maréchal-de-camp, entré au service en...., il était adjudant-commandant chef d'état-maj. de la divis. St.-Hilaire en 1805. Il se distingua aux batailles d'Austerlitz, d'Iéna, Eylau, Friedland, Wagram; gén. de brig. en 1811. Il fut blessé dangereusement à la bataille de Leipzick en 1813. Il commandait en 1814 le dép. de la Manche.

BAILLOT, capit. d'artillerie, tué au siége du Fort Peniscola (Espagne), en 1812 (T. 21.)

BAILLY, serg.-maj. au 55e rég. d'inf. de ligne, voit, à la bataille d'Austerlitz, une file de son peloton enlevée par un boulet; il la fait remplacer; celle-ci est encore enlevée comme la précédente; il s'occupe de la reformer, lorsqu'un 3e boulet tue deux hommes déjà placés, et lui emporte la jambe: on veut lui donner des secours: « Non, mes amis, dit-il avec fermeté; après le combat, c'est l'ordre. » Il enveloppe lui-même sa cuisse et expire sur le champ de bataille.

BAKER, gén., se battit avec vigueur près le village de Pozzo (Italie), où il fut fait prisonnier en 1799. (T. 10.)

BALANCHE, serg. de grenadiers au 6e bat. du Doubs, s'est signalé dans un combat sur les hauteurs d'Avesdorff, le 9 déc. 1793; atteint de trois coups de sabre à la tête, il se défendit contre trois dragons autrichiens, tua l'un, blessa les deux autres, et se retira en criant: *vive la liberté!*

BALAND ou BALLAND, gén. de div., se trouvait en 1793, au combat de Guise et à la fin des opérations de l'armée du nord, commandait en 1797. (T. 2 et 8)

BALATHIER, col.: se distingua à la prise de Taragonne (Espagne), le 28 juin 1811, fut mentionné honorablement et promu au grade de gén. de brig., a fait la campagne de 1813 en Allemagne, et fut blessé le 19 mai, dans une attaque à Kœnigswartha (T. 20 et 22.)

BALESTRIER, col.: un convoi destiné pour Torija, étant attaqué par 1200 guerillas, ce brave col dégagea l'escorte de ce convoi et dispersa les assaillans. (T. 20.)

BALLET, se fit remarquer à la

bataille de Castiglione en 1796, et fut nommé chef de bat. (T. 6.)

BALLON (Thomas), né le 1er janv. 1762 à Salles (Haute-Saône), entré au service le 4 fév. 1781; canonnier dans la garde des consuls, se distingua en 1793, à l'affaire du pont de Neuwied, aux batailles d'Ausbourg, Pimbourg etc., membre de la lég.-d'honn. le 5 brum. an 9, mort le 20 du même mois même année.

BALMONT, chef de brig. du 13e rég. de cavalerie, fut tué au combat d'Engen en Allem. en 1800. (T. 12.)

BALSON, capit. au 9e rég. d'inf. légère, étant détaché avec sa compagnie à l'affaire de Haslac, près d'Ulm, le 19 oct. 1805, fut cerné pendant plus de 3 heures par un escadron de cavalerie autrichienne; après avoir démonté ou abattu plus de 60 cavaliers, il s'ouvrit un passage, fit ramasser à la vue de l'ennemi et transporter au centre de son peloton, une douzaine de dragons français, qui étaient restés sur le champ de bataille. Le 17 oct. 1806, à la prise de Halle, ce brave capit. à la tête de deux compagnies, se précipite un des premiers sur le pont de cette ville, défendu par 2 pièces de canon et par 300 grenadiers prussiens; il les culbute, s'empare des deux pièces et coupe la retraite aux 300 grenadiers auxquels il fait mettre bas les armes. Dans cette journée, Balson est atteint de deux coups de feu à bout portant et de sept coups de bayonnette. En 1815, l'armée prussienne se présenta devant la ville de Ham, dont Balson était commandant. Cet off. avec de très-faibles moyens, retarda pendant 24 heures la marche d'un corps d'armée prussien. Sommé de se rendre, Balson dicta lui-même les articles de la capitulation, conserva à l'état tout le matériel qui existait dans la place, et obtint que sa petite troupe demeurerait armée au milieu des étrangers.

BALTHAZARD, serg.-maj., se fit remarquer au passage du Rhin, en 1795 (T. 4.)

BAMBARDIER, capit. du 60e rég. d'inf. de ligne, concourut puissamment en nov. 1812, aux succès que le gén. Decaen obtint sur les Espagnols en Catalogne (T. 21.)

BANCO, col. italien: le 30 juillet 1812, à la tête de 200 chass. de sa nation, il attaqua l'escorte d'un convoi de vivres qui sortait de Vely pour passer la Dwina; repoussé par des forces bien supérieures aux siennes, il parvint cependant à s'emparer du convoi et fit mettre bas les armes à 500 Russes. (T. 21.)

BANEL, gén. de brig., servait dans la campagne d'Italie sous les ordres du gén. Bonaparte. Le 13 avril 1796, il marcha à la tête d'une colonne contre le gén. Provera, et fut tué d'un éclat d'obus. (T. 5.)

BANNIER (le), capit. au 60e régt. d'inf. de ligne. Commandait en 1801, cinq comp. de gren., lorsqu'on apprit que l'ennemi au nombre de 10,000 hommes, venait de prendre position sur les hauteurs en avant de Valeggio. Ce cap. sous la direction de l'adj.-gén. Dalton, attaque les Autrichiens, les enfonce, les disperse, leur enlève 4 pièces de canon, les poursuit au travers de Valeggio, en tue un grand nombre, et leur fait 600 prisonniers.

BAPTISTE, serg. mérita des éloges pour sa conduite au siège et à la prise de Lérida (Espagne.) le 13 avril 1810. (T. 20.)

BARADEZ, fusilier à la 49e de ligne, né à Bonhomme (Haut-Rhin). Le 8 vendémiaire an 5, à la bataille de Neuwied, il s'élança dans les rangs ennemis pour sauver un de ses camarades qu'il parvint à dégager après avoir tué 3 cavaliers. Il périt dans la même journée en se dévouant une seconde fois.

BARAGUAY-D'HILLIERS (Louis), gén. de div., colonel-gén des dragons, grand off. de la lég.-d'honn., né à Paris en 1761 ou 1764, servit avant la révolution dans le régt. d'Alsace inf., d'abord en qualité de cadet, puis de lieut.; passa en 1790 cap. au 2e bat. de chas., fut aide-de-camp des gén. Crillon et Labourdonnaye, et se trouvait à l'armée du Rhin vers la fin de 1792, sous les ordres du gén. Custine, avec le titre de 1er aide-de-camp col. Ses services dans l'invasion du Palatinat, à la prise de Spire, de Worms, de Mayence, et de Francfort, au combat de Bockenheim où il eut deux chevaux tués sous lui, furent remarqués, et il fut nommé chef de ét.-maj. avec le grade de mar.-de-camp. Partagea les fers

de Custine en l'an 2, mis en liberté après le 9 therm. En nov. 1794 le comité milit. l'associa à ses travaux, puis il fut chef d'état-major de l'armée de l'intérieur sous le gén. Menou; accusé, détenu et absous avec ce dernier. Chargé en 1796, en Italie, du commandement de la Lombardie. Se prononça fortement le 4 sept. 1767 contre la faction qui voulait renverser le directoire; promu au grade de général de div., il fit partie de l'expédition d'Egypte, et fut fait prisonnier le 28 juin 1798, à bord de la frégate *la Sensible* à peu de distance de la Sicile, lorsqu'il venait de quitter Malte, et retournait en France pour remettre au directoire les drapeaux enlevés aux chev. de Malte. Compris dans un échange, et bientôt destitué à la suite des accusations qui s'élevaient contre lui. Réintégré dans son grade, en 1799, il fut envoyé à l'armée du Rhin pour y remplir les fonctions de chef d'ét.-maj. gén. Le 5 flor. an 8, il entra en campagne sous les ordres du gén. Moreau, se distingua plusieurs fois, notamment à Biberach. Passa ensuite à l'armée des Grisons, nommé en 1800 inspect. gén. de l'inf. des 14ᵉ, 15ᵉ et 16ᵉ divi. mil. Présenté en 1803 par le collége électoral d'Eure et Loir, comme candidat au sénat conservateur. Elevé ensuite au grade de grand off. de la lég.-d'hon. et promu au rang de col.-gen. des dragons. Il fit en cette qualité toute la campagne de 1806. Appelé en 1808 au commandement de Venise, il le quitta en 1809 et se rendit à l'armée qui marchait contre l'Autriche, et donna à la bat. de Raab en Hongrie, des preuves de sa valeur accoutumée. Envoyé en Espagne après cette campagne, il battit l'ennemi sous les murs de Figuières, et enleva un convoi de 1200 voitures destiné à ravitailler le fort. Appelé à l'armée de Russie, il est mort à Berlin en 1812 (T. 8, 9, 10, 11, 12, 13, 15, 19, 20, 21.)

BARAILLER, canonnier : au village d'Oostrappel, un détachement de huss. autrichiens fond sur une pièce de canon servie par huit braves. Après un combat des plus opiniâtres, où sept d'entre eux sont hachés, l'off. commandant le détachement crie à Barailler : « Rends-toi, et livre ton canon ! » « Un artilleur français ne se rend pas », répond fièrement Barailler. En prononçant ces mots, il embrasse son canon d'une main, et de l'autre armée d'un pistolet, il attend et brave les hussards. Cette résolution et la fureur de ses regards arrêtent ses ennemis. L'off. lui répète que s'il résiste, il est mort. « Vous « m'avez entendu, repartit Barailler, « vous pouvez me massacrer; mais me « rendre, jamais ! » Il lâche en même temps son dernier coup de pistolet, tue un hussard, et reçoit lui-même le coup mortel.

BARBANÈGRE (le baron), gén. de div., commandant de la lég.-d'hon. en 1806, a fait la campagne de 1812, en Russie où il a été blessé. Nommé au commandement d'Huningue au retour de Bonaparte, s'y défendit avec le plus grand courage, contre les Suisses et les Autrichiens, bombarda la ville de Bâle, et ne capitula que lorsque les armées des archiducs Jean et Ferdinand se réunirent contre lui, quand la troisième parallèle eut été ouverte, après deux jours de bombardement et cinq de tranchée ouverte. Avait été nommé chev. de St.-Louis en 1814. (T. 21. 24.)

BARBANÈGRE, lieuten., blessé à la bataille d'Austerlitz, devenu col. du 9ᵉ regt. de hussards; tué à celle d'Iena le 14 oct. 1806 (T. 15. 16.)

BARBANTANE (Puget comte de), gén. de div., né en Provence d'une famille noble, était command. d'Aix lors des troubles qui éclatèrent dans cette ville en 1790, remit le commandement de cette ville à M. Watteville, maj. du rég. d'Ernest, fut destitué et traduit par ordre du roi devant un conseil de guerre; mais son commandement lui fut rendu peu de temps après. Inculpé de nouveau en juill. 1792, il se justifia et fut employé l'année suivante à l'armée des Pyrénées orientales, où il se distingua dans les combats de Thuir et du Mas de Seno. Il succéda momentanément au général Deflers dans le commandement en chef de cette armée, et fut destitué un mois après. Le 18 fruct. (sept. 1797), il servit d'aide-de-camp au gén. Augereau et fut réintégré dans son grade; il fut destitué de nouveau un an après (T. 1.)

BARBARON (N.), off. de la lég.-

d'honn., maj. du 30ᵉ rég. de ligne, aux armées de l'ouest et côtes de l'Océan, né à Sauveterre, dép. de la Gironde, le 25 mai 1758; soldat au régiment royal Vaisseaux, le 24 septemb. 1776, caporal le 26 avril 1778; sergent le 26 juillet 1781; fourrier le 16 mai 1786; obtint son congé par grâce le 14 avril 1788; le 5 fév. 179 il fut nommé chef d'un bat. de la Gironde et envoyé à l'armée du nord, où il fit les campagnes de 1792 et 1793; fut ensuite employé pendant les années 2, 3, 4, 5 et 6; en l'an 7 envoyé aux armées du Danube et du Rhin, où il se signala en soutenant une retraite qu'il effectua sur Willoch; il fut blessé en l'an 8 d'un coup de feu à l'aine gauche; nommé major du 30ᵉ rég. de ligne, le 30 frim. an 12.

BARBAROUX, major, se distingua d'une manière remarquable au siége et à la prise de Lérida (Espagne), le 13 avril 1810. (T. 20.)

BARBE, chef d'escad., se distingua le 25 oct. 1811, à la bataille de Sagonte, où il fut blessé. (T. 20.)

BARBE, lieut. à la 18ᵉ demi-brig. d'inf. de ligne: le 2 mars 1798, à l'attaque de Fribourg, Barbe, alors sergent, escalada le premier les remparts, à la tête de 10 à 12 soldats, et se précipita dans la place, au moment où d'autres braves entraînés par son exemple y pénétraient par une porte que le canon avait à moitié brisée; à l'aspect de ces Français, 1500 Bernois et environ 5000 paysans qui défendaient la ville, saisis d'épouvante, se retirèrent précipitamment. Trois jours après ce succès, Barbe, qui avait été fait lieut. sur le champ de bataille par le gén. Brune, s'élança encore le premier au milieu de la mitraille sur le pont de Neuenech, pour forcer le passage de la rivière de Seuse; mais il fut emporté par un boulet au moment où le gain de la bataille était encore indécis. (T. 8.)

BARBÉ (Grégoire-Auguste), capit. au 5ᵉ rég. d'inf. légère, chevalier de la lég.-d'honn., né à Orthez (Basses-Pyrénées), entré volontairement au service en 1805, après avoir parcouru successivement tous les degrés de l'avancement, fut élevé au rang de capitaine le 8 nov. 1813. Le 3 janv. 1810, cet officier, dont la conduite distinguée avait déjà été remarquée dans plusieurs occasions, fut attaqué à Allecos (Vieille-Castille), par 350 soldats espagnols. Quoiqu'il n'eût avec lui que 23 hommes, il soutint pendant 5 heures un feu continuel, parvint à repousser l'ennemi, et se retira emportant avec lui ses blessés. Au siége de Tarragone, il fut trois fois mentionné honorablement à l'ordre de l'armée, pour l'intrépidité qu'il montra aux assauts du fort de *Francoli*, du bastion *St.-Charles*, et de celui de la *Place*; à la bataille de Leipsick, le 16 oct. 1813, le général Maison venait de tomber au pouvoir de l'ennemi, 7 hommes s'étaient emparés de lui et l'emmenaient prisonnier, lorsque le brave lieutenant Barbé courut seul pour le dégager, tua les deux premiers qui osèrent résister, et arriva jusqu'au gén. qui se voyant secouru ressaisit son épée, et parvint avec son libérateur à disperser les 5 autres. Le capit. Barbé est aujourd'hui en activité dans la légion de la Moselle.

BARBÉS-LATOUR, chef de bat., s'est signalé au défilé de Golling, sous les ordres du général Werlé qui commandait la colonne de Kellermann en 1805 (Allemagne). (T. 15.)

BARBET (Charles-Joseph), né à Amiens, dép. de la Somme, le 26 mai 1768, soldat au rég. des gardes Françaises depuis le 19 mai 1785, jusqu'au 31 août 1789; grenadier dans la garde Parisienne soldée, depuis le 31 août 1789 au 1ᵉʳ janv. 1792; dans la gendarmerie nationale à pied du 1ᵉʳ janvier 1792 au 21 juillet même année; lieut. à la lég. des Alpes le 21 juillet 1792; capit. le 12 août 1793; se retira dans ses foyers le 1ᵉʳ messidor an 4; rentré au corps le 15 prairial an 5; enfin nommé par le 1ᵉʳ consul capitaine à la 25ᵉ demi-brigade d'infanterie; a fait les campagnes de 1792, 1793 et an 2 à l'armée des Alpes, ans 3 et 4 à celle du Rhin, 5, 6, 7 et 8 en Italie, et celle de l'an 9 sur les côtes dans la 15ᵉ div. militaire; a reçu un coup de feu à la cuisse gauche, le 28 vendémiaire an 8.

BARBIER, gén. de div., était en 1796 adj.-gén. du gén. Championnet, à l'armée de Sambre et Meuse. (T. 6.)

BARBIER, offic. de terre, qui se trouvait sur *la Bellone* en 1799; ses

courageux efforts parvinrent à étouffer l'incendie qui s'était manifesté dans la hune d'artimon de cette frégate, causé par un boulet qui avait mis le feu à des grenades qui s'y trouvaient déposées. (T. 10.)

BARBIERI, colonel italien, perdit la vie le 26 décembre 1811, sur le champ de bataille en combattant à la tête de ses braves compatriotes, sous les murs de Valence (Espagne). (T. 20.)

BARBIERI, grenad. au 115e rég. d'inf. de ligne, se fit remarquer honorablement dans la campagne de 1812 en Espagne. (T. 21.)

BARBOT (le baron Marie-Etienne), lieutenant-général, comman. de la lég.-d'honn., chev. de St.-Louis, né à Toulouse (Haute-Garonne), s'enrôla en 1792, fut alors nommé comm. en second du 4e bat. de volontaires du dép. de la Haute-Garonne; après avoir fait la campagne des Alpes, et s'être trouvé au siége et à la reprise de Toulon, il reçut le 21 mars 1793, le command. du second bataillon des chasseurs des Pyrénées Orientales et assista avec lui à la journée du Boulon; un mois après, il fut élevé sur le champ de bataille au grade d'adj.-gén., chef de brig. provisoire; il dut cet avancement à l'intrépidité qu'il déploya en repoussant à la tête de son bataillon, une sortie de nuit que les Espagnols avaient faite sur les ouvrages qui battaient en brèche le fort St.-Elme; les deux batailles de la Montagne-Noire, le siége de Rose, et la guerre contre les Vendéens, ajoutèrent encore à sa réputation militaire; depuis 1797 jusqu'à la fin de 1804, cet offic. supérieur fut employé dans l'intérieur de la France; le 12 janvier 1805, après avoir passé une année au camp de Saintes, il s'embarqua pour remplir les fonctions de chef d'état-major dans l'expédition des Antilles, sous les ordres du général Lagrange; le 24 fév. suivant, il se distingua à l'attaque et à la prise de Roseau, capitale de la Dominique. Quoiqu'il n'eût avec lui que 150 hommes de débarquement, il descendit à terre malgré le feu continuel des troupes anglaises, et la mitraille d'une redoute armée de quatre pièces de canon, dont il s'empara, après avoir culbuté l'ennemi; de retour en France, le baron Barbot fut employé au camp de Boulogne; en 1807, il fit la guerre en Allemagne; passé en 1808 à l'armée d'Espagne, il se signala aux batailles qui furent livrées à Rio-Secco, où il commanda une brigade; à Burgos, à la Corogne, à Braga, à Oporto, à Busaco, à Sabugal, ainsi qu'à Almeida; promu en 1811 au grade de gén. de brig., il fit l'année suivante des prodiges de valeur à la bataille des Arapiles; en 1813 et 1814, il prit part à tous les engagemens qui eurent lieu entre le corps d'armée du maréchal Soult et les troupes sous les ordres de Wellington, et combattit le 10 avril, sous les murs de Toulouse; le 31 juill. 1815, il fut nommé lieut.-gén. des armées du roi. (T. 16.)

BARBOU (le chevalier Gabriel), lieut.-gén., né à Abbeville le 21 nov. 1761, entra comme soldat au 48e rég. d'inf. en 1779, devint s.-lieut. en 1782, et lieut. en 1786; s'embarqua pour St.-Domingue avec son rég. en janvier 1791, revint en France en 1792; fut employé comme adj.-gén. à l'armée des Ardennes, puis à celle de Sambre et Meuse, et se trouva à la bataille de Fleurus; chef de l'état-maj. de l'armée qui fit le siége de Valenciennes et d'autres places sous les ordres de Schérer, il s'y distingua de manière à obtenir le grade de général qu'il eut en 1794; fit les campagnes de 1795 et 1796, sous les ordres de Bernadotte; s'y conduisit avec beaucoup de valeur, et passa l'année suivante 1797, à l'armée du Nord, comme chef d'état-maj.-gén.; envoyé en 1798 dans le Brabant; sa campagne la plus glorieuse est celle qu'il fit contre les Russes et les Anglais, dans la Nord-Hollande, en 1799, sous les ordres du général Brune; il déploya un courage remarquable aux batailles de Bergheim et Castricum, qui lui valut le grade de gén. de div.; en cette qualité il fit la campagne de 1801 en Franconie, sous le général Augereau; puis se rendit en 1805 à l'armée d'Hanovre, dont il eut le commandement; a fait la campagne d'Espagne en 1808, celle d'Italie en 1809; eut le commandement d'Ancône en 1810; fut fait chev. de St.-Louis le 8 juill. 1814 et grand offic. de la légion-d'honneur le 23 avril suivant. Ce gén.

commandait en 1815 la 13e div. militaire. (T. 3, 6, 11, 18 et 19.)

BARD, gén., commandait une colonne de grenadiers de la garde de la convention, envoyée à l'armée pour combattre les Vendéens en 1793 : blessé en chargeant à la tête de cette colonne, il se signala d'une manière remarquable. (T. 2.)

BARDET, lieut.-gén., d'abord col. du 27e de ligne, comm. de la légion-d'honneur à Austerlitz, et gén. de brig. en 1807; il fit la campagne d'Espagne sous le maréchal Ney, et se distingua à la prise d'Oviedo; il a fait avec une grande distinction la campagne de France en 1814. (T. 23.)

BARDIN (Hypolite), fils du peintre de ce nom; il partit comme réquisitionnaire en 1792, avec un des bat. du Loiret; sa valeur le fit avancer rapidement; colonel du 9e rég. de tirailleurs de la garde, il s'empara dans la nuit du 8 mars 1814, du beau village de St.-Nicolas à 4 lieues d'Anvers, après avoir attaqué à l'improviste un corps de Cosaques qui prit la fuite; il a publié plusieurs Odes, et a coopéré aux Annales militaires. (T. 23.)

BARDINET, capit., s'est distingué d'une manière particulière au combat de Rolica (Portugal) en 1808, sous les ordres du gén. de Laborde. (T. 18.)

BARDOU, gén. de brig.; tué en 1795, par les Vendéens, qui disputaient vivement aux républicains le passage de Layon. (T. 4.)

BARGEAU, capit. de frégate, commandait *la Résolue*, et faisait partie de la division de Brest, qui mit à la voile le 16 sept. 1799, pour les côtes d'Irlande; il fut pris avec son bâtiment dans le combat naval du 15 septembre (T. 10.)

BARGEVIN, aide-de-camp du gén. de brig. Chauvel, se distingua d'une manière particulière sous les ordres du maréchal Mortier, à la mémorable bataille d'Ocana, qui eut lieu en 1809. (T. 19.)

BARIC, capit., se fit remarquer dans la campagne de 1815, et notamment à la bataille de Mont-St.-Jean, en juin de la même année. (T. 24.)

BARIÉ (Gabriel), né en 1778, à Châteauroux (Indre), entra soldat au 9e rég. d'inf. légère; se distingua à la bataille de Marengo; membre de la lég.-d'honn. le 25 prair. an 11; mort le 17 vendémiaire an 14.

BARNEL, gén. de brig., commandait à la bataille de Loano 2500 hommes, en oct. 1795; il se distingua à la tête de cette troupe, d'une manière remarquable, et fut renversé d'un coup de feu au milieu de ses braves, près le village de Toivano, dans le Piémont. (T. 5.)

BARNIER, chef de bat., fut tué le 25 mai 1807, au siége de Dantzick. Pendant la campagne d'Egypte, il avait été capit. des Dromadaires : c'était un officier d'une rare valeur.

BARON, capitaine au 1er rég. de chasseurs à cheval, décida le succès d'une affaire qui était engagée entre les Autrichiens et les Français en 1799, près de Holzkirchen, de l'abbaye de Ziesen, et de Bachanpten (Allemagne); était major du 1er régiment provisoire de dragons en 1808; il exécuta une charge brillante sur les Espagnols, qu'il mit en déroute devant Baylen. (T. 10 et 18.)

BAROTTEAU, adjud. du génie, fut blessé grièvement devant le village d'Anzain près Valenciennes, en 1794, en se battant contre les Autrichiens. (T. 3.)

BAROUILLER (André), chasseur au 2e rég., né à St.-Étienne : en sept. 1792, le jour de la prise de Spire par le général Custine, ce soldat s'étant avancé à travers un terrain planté de vignes et entrecoupé de fossés, chargea seul contre une compagnie d'infanterie qu'il dispersa après avoir sabré les plus audacieux; il périt dans une seconde charge.

BARQUIER, gén., évacua la ville de Santo-Domingo en 1808. (T. 14.)

BARRAL, gén., en retraite depuis 20 ans, prit volontairement, malgré ses infirmités et son grand âge, le commandement de 1500 hommes pour défendre le poste des Echelles, et y soutint un combat le 31 janv. 1814; ce respectable vieillard, maréchal-de-camp avant la révolution, appartenait à l'une des plus anciennes familles du Dauphiné.

BARRAL, capit. du 4e rég. d'inf. légère, se distingua à la tête de sa compagnie auprès de Stralsund en 1807, en soutenant une vive attaque des Sué-

dois; devenu chef de bataillon du 65e régiment de ligne, il fut chargé de faire en avril 1810 une fausse attaque au faubourg Retebia, pendant l'assaut d'Astorga; il la convertit en attaque réelle et s'empara du faubourg; il remplit cette mission périlleuse avec autant d'intelligence que de bravoure. (T. 17 et 20.)

BARRAS, chev. de Malte (cousin du directeur de ce nom), fut chargé en 1800, par Kléber, de porter des dépêches au directoire: elles tombèrent entre les mains des Anglais. (T. 12.)

BARRÉ, capit. de frégate, officier distingué, fut chargé en juill. 1798, de reconnaître et de sonder les passages du port vieux d'Alexandrie; ce qui fut l'objet d'un rapport et d'un plan faits par ce capitaine avec beaucoup d'exactitude. L'amiral Brueys fit l'éloge de ce travail, et engagea Barré, d'après des observations qu'il lui adressa, à le continuer. (T. 9.)

BARREAU (Alexandrine), grenadier au 2e bat. du Tarn, combattait avec son mari et son frère à l'attaque de la redoute d'Elloqui. Son frère est tué, et son mari (Leyrac) dangereusement blessé; Alexandrine veut venger ses amis; elle s'élance le troisième dans la redoute, tue plusieurs Espagnols, et ne revient panser les blessures de son mari que lorsque la victoire est assurée. (13 août 1793, Pyrénées occidentales.)

BARRERE, chef de bat., faisait partie des assiégeans de Trani, ville d'Italie, en 1799. (T. 10.)

BARRIÉ, général, remplaça, le 15 oct. 1811, dans le commandement de Ciudad-Rodrigo, le gén. Reynaud, qui fut fait prisonnier par des cavaliers de don Julian, en voulant reconnaître lui-même un terrain où il pût envoyer prendre du fourrage; fit la campagne de 1812 en Espagne. (T. 20 et 21.)

BARRIERE, chef de brig., se trouvait, en 1800, dans le Tyrol, à la tête de la 45e demi-brig. et de 2 bat. de la 3e brig. d'Orient; se distingua dans une attaque qui eut lieu aux retranchemens de Casanova. (T. 13.)

BARROIS (le baron), lieut.-gén., né à Ligny en Lorraine: était, en 1804, colonel du 96e rég. de ligne, comm. de la lég.-d'honn. après la bataille d'Austerlitz, et général de brigade le 4 février 1807; fit la campagne de 1806 contre les Russes et les Prussiens, et se distingua à la bataille d'Eylau, le 8 fév. 1807. Le 11 juil., même année, grand officier de la lég.-d'honn. Il fit la guerre d'Espagne en 1808 et 1809, se signala particulièrement à la bataille de Talaveyra, et, le 4 oct. 1811, à la prise du camp de St.-Roch (Espagne). Le 29 mars 1812, il prit possession de *Los Barrios*, où il se signala de nouveau; fait gén. de div. le 10 fév 1813, et reçut, peu de temps après, le commandement de la 2e division de la jeune garde; se signala à la tête de cette troupe les 21 mai, 26 et 27 août aux batailles de Wurtchen et Bautzen. En janvier 1814, il défendit le Brabant hollandais; fit la campagne de 1815 (celle du Nord), où il commandait les tirailleurs de la garde impériale; il fut blessé à la tête de cette division. Nommé chev. de St.-Louis par le roi. (T. 15, 16, 17, 20, 22, 23 et 24.)

BARTHE, capit., s'est signalé sous les ordres du gén. Bon à l'affaire d'Embabeh, en 1798. Egypte. (T. 9.)

BARTHELEMI, chef de brig. de la 69e, fut tué dans une retraite. Egypte, 1799. (T. 10.)

BARTHELEMI, col. du 15e rég. de dragons, fut blessé à la bataille de Pultusk, où il se signala, en 1807. Pologne (T. 17.)

BARTHELEMI, capit. de génie, officier distingué, perdit la vie dans une des attaques de Sarragosse, en 1809. (T. 18.)

BARTHELEMY, chef de brig. du 23e de chasseurs à cheval, fut blessé à une affaire qui eut lieu, en 1797, en avant de Ladavia. (T. 8.)

BARTHELEMY, soldat, se distingua d'une manière remarquable, dans la nuit du 20 au 21 juillet 1805, dans la rade de Boulogne. (T. 16.)

BARTHOLET (Joseph), né à Schlettenbach, dépt. du Bas-Rhin, le 19 fév. 1769, entra le 14 juin 1786 au 5e rég. de hussards, ci-devant Lauzun. Maréchal-des-logis-chef à la bataille de Jemmapes, s.-lieut. à celle d'Hondscotte, où il fut fait lieutenant le 23 prairial an 3. Le 2 floréal, en avant de

Giessen sur la Lahn, il prit 3 pièces de canon et fit 450 prisonniers ; fut aide-de-camp en l'an 7, du gén. de div. Laval ; assista aux affaires d'Ostrach, de Liebtingen, et au siége de Philisbourg. Capit. en l'an 8, puis membre de la légion-d'honneur.

BARTHOLETTI, gén., se trouvait gouverneur de Tarragone le 21 mars 1812, lorsque Lascy, général espagnol, menaça cette place. Ce dernier évita le combat par une prompte fuite. (T. 21.)

BASDELAUNE, général de brig., concourut glorieusement à la prise du mont Valaisan et du petit St.-Bernard, le 24 avril 1793, ce qui lui valut le grade de gén. de div. ; se trouvait au combat de Cairo en 1794, où il se fit remarquer de nouveau. Le 17 juin, même année, il mit en fuite 4000 Piémontais, et les chassa de la Pietra. (T. 2 et 3)

BASSAS (Barthelemy), grenadier à la 76e demi-brig. d'inf. de ligne, né à Roquemont (Gard), montra la plus rare intrépidité à l'affaire d'Airolo, en Suisse, le 27 mai 1799 ; blessé grièvement, après avoir fait des prodiges de valeur, il se précipita avec fureur dans les rangs ennemis, fit 15 prisonniers, les ramena au quartier-général, courut affronter de nouveaux périls, fit encore des prisonniers, revint une troisième fois à la charge, et fut foudroyé par la mitraille en courant sur une pièce de canon.

BASSIGNY (Louis), fusilier à la 76e, né à Aubernubry. A l'affaire d'Urseren en Helvétie, le 17 prairial an 7, sauva son capitaine, en détournant un coup de baïonnette qu'on lui portait, et dont lui-même fut frappé au cœur.

BASTE (Pierre), contre-amiral, né à Bordeaux le 21 novembre 1768, servit d'abord comme simple marin en 1781, passa successivement par tous les grades, et se fit une brillante réputation au siége de Mantoue, où il commandait la flottille armée sur les lacs. En 1798, il donna de nouvelles preuves de bravoure au siége de Malte et au combat d'Abookir, et se couvrit de gloire en 1801 à l'expédition de Saint-Domingue. Il se battit en 1805 avec intrépidité, contre le brick *le Locult* : il était alors chef d'un des équipages du bataillon des marins de la garde impériale. En 1807, il passa à la grande armée, équipa une flottille à Dantziek, pour seconder les opérations du siége de Pillau, et prit un convoi de 42 voiles qui portait des vivres à l'ennemi. Appelé en Espagne au commencement de 1808, Baste, n'ayant que 1200 hommes sous ses ordres, conserva intactes 20 lieues de pays, et prit de vive force la ville de Jaen. En 1809, il fut nommé colonel des marins de la garde, arma une flottille sur le Danube, et fut chargé de s'emparer de l'île de Mulheiten, ce qu'il exécuta avec autant de bravoure que de célérité. De retour en Espagne, Baste s'empara de la villa d'Almanza, où l'ennemi s'était retranché. Napoléon l'éleva à la dignité de comte le 15 août 1809, et le nomma contre-amiral en 1811. Il a été tué au combat de Brienne, en janvier 1814. (T. 16, 18, 19, 20 et 23.)

BASTE, caporal de grenadiers au 102e rég, après avoir tué plusieurs grenadiers hongrois, à l'assaut de la position de Vallegio, le 26 déc. 1800, fut blessé mortellement par un boulet qui lui enleva l'épaule gauche. On le transportait hors de la mêlée, lorsqu'il s'aperçut qu'un de ses porteurs, pour le soulager, lui avait ôté son chapeau. Il se fit alors poser à terre, et sentant sa fin approcher, il lui dit : « Camarade, tourne-moi vers l'ennemi, qui est ébranlé, afin que j'aie la consolation de le voir encore fuir. » Puis, montrant du doigt son plumet rouge : « mets-moi mon chapeau, pour que je meure au moins coiffé en grenadier. » En prononçant ces mots il expira.

BASTIDE, aspirant de marine, se distingua au combat du vaisseau *les Droits de l'homme*, en janvier 1797. (T. 7.)

BASTIDE (Joseph), soldat au 15e rég. de chasseurs à cheval, né à Auvent (Ardèche), chargea seul sur un gros de cavalerie, le 16 mai 1799, pendant la campagne du Piémont ; son sabre s'étant brisé, il combattit long-temps corps à corps, renversa de cheval le commandant ennemi, et mérita par son intrépidité dans cette occasion les éloges que firent de sa conduite les généraux Moreau et Victor.

BASTIEN (Joseph), chasseur au 11e rég., né à Augnet : tombé dans le

camp ennemi pendant l'obscurité d'une nuit profonde, et subitement investi, proposa à ses camarades de charger et de se faire jour le sabre à la main; ses camarades réussirent, mais il succomba.

BASTOUL, gén. de div., avait en 1805, en Allemagne, le 19ᵉ rég. d'infant. de ligne sous ses ordres; nommé commandant supérieur du pays de Hanovre, il reçut l'ordre de Bernadotte de faire occuper les forteresses de Hameln et de Nienburg. (T. 15.)

BASTOUL (Louis), gén. de brig, né à Monthonthux (Pas-de-Calais), le le 19 août 1753, entra à l'âge de 20 ans, soldat au rég. de Vivarais, obtint, par sa bonne conduite, le grade de sous-officier. Il avait servi depuis le 8 avril 1773 jusqu'en 1789, lorsqu'il prit son congé et se retira dans ses foyers; reprit du service en qualité de soldat, et fut nommé lieut.-colonel en second du 2ᵉ bat. du Pas-de-Calais, le 25 sept. 1791. En 1792, il était chef de bat., et fut envoyé à l'armée du Nord, se distingua dans plusieurs affaires, fit la campagne de la Belgique, et passa ensuite à l'armée de Sambre-et-Meuse; général de brigade le 15 septembre 1793. Employé en l'an 4 à l'armée de Sambre-et-Meuse, il eut son cheval tué sous lui au combat du 30 thermidor, sur la route de Sulzbach à Amberg; contribua grandement, en l'an 5, à la victoire remportée à Neuwied. En l'an 8, il servit à l'armée du Rhin, commandée par Moreau et se couvrit de gloire au combat livré à Moëskirch. Au mois de nivose an 9, il se distingua dans toutes les actions qui eurent lieu au passage de l'Inn, à Lauffen, à la bataille de Hohenlinden, où il fut blessé grièvement à une jambe qu'il ne voulut point se laisser amputer. Transporté à Munich, il y mourut le 25 nivose, des suites de sa blessure. (T. 4, 6, 7, 8, 12 et 13.)

BATAILLE, sous-officier au 85ᵉ rég., fit, seul, prisonniers, devant Peschiera (Italie) soixante Autrichiens et deux officiers, et les amena au quartier-général, en leur persuadant qu'ils étaient entourés. Il reçut un fusil d'honneur.

BATISTE, aspirant de *la Forte*, fut atteint, en 1796, d'un boulet qui le coupa presque en deux, et malgré cette grave blessure, il s'écria: « Allons, mes amis, mon affaire est faite; jetez-moi à la mer; *vive la république!* » (T. 7.)

BATTIN, né à Colonne, dans le dép du Jura, en 1723; soldat au rég. Dauphin en 1743, il arriva devant Courtrai, qu'assiégeait Louis XV en personne; il se trouva aux siéges de Menin, de Tournai, et à la bataille de Fontenoi. Une action d'éclat au siége de Bruxelles le fit nommer grenadier, en 1748. A l'assaut de Berg-op-Zoom, il fut un de ces douze grenadiers qui montèrent les premiers sur la brèche. Sergent en 1756, il fit les sept campagnes d'Hanovre; fait sous-lieut en 1768, capit. en 1792, à l'âge de 70 ans; colonel et général de brigade en 1793, mourut à Avignon, au sein de sa famille, le 26 oct. 1806, à l'âge de 83 ans.

BAUCHET LABORDE, ex-capit. de dragons, né à Neuville-au-bois, dép du Loiret, le 15 juillet 1768; entra en qualité de volontaire dans les troupes auxiliaires des colonies, le 16 mai 1788. Un congé absolu lui fut accordé le 8 juin de la même année; mais il reprit du service le 11 sept. 1792, en qualité de lieut. en second d'une compagnie franche de chasseurs nationaux; puis il passa dans la légion germanique en qualité de fourr. et maréch.-des-log., où il continua ses services jusqu'en juil. an 2. Le 28 floréal an 3, il fut nommé lieut. de cavalerie, adjoint à l'état-major général de l'armée destinée à agir aux Indes Occidentales. De retour à Paris, il fut employé avec le titre de capitaine adjoint aux états-majors généraux; au 11ᵉ rég. de hussards, aux armées du Nord, de la Vendée, du Rhin, de l'intérieur et d'Italie; à la suite du 20ᵉ rég. de dragons, adjoint à l'état-major de la 2ᵉ div. milit. de l'armée d'Italie, et de la 17ᵉ division à Paris; a quitté le service le 10 floréal an 10; reçu dans la société académique d'écriture le 17 février 1792. Il est auteur de plusieurs ouvrages de poésies et reflexions sur l'écriture.

BAUDAT, carabinier dans le 1ᵉʳ bat. de la 21ᵉ légère, et 6 de ses camarades, résistent à 80 hussards autri-

chiens, les dispersent et leur font des prisonniers. (8 mai 1796, passage du Pô.)

BAUDIN, capit. de frégate, partit de la Martinique le 16 juil. 1805, avec une petite division navale sous ses ordres, pour retourner en France; eut à essuyer en route une vigoureuse attaque de la part d'une frégate anglaise nommée *la Blanche*, commandée par le capit. Abudge; le capit. Baudin la brûla et fit l'équipage prisonnier. Il eut encore une autre affaire, le 16 août de la même année, se trouvant par la latitude de Rochefort, à environ 200 lieues au large, avec *l'Agamemnon*, vaisseau anglais, dit de 64 canons, mais portant 72 bouches à feu. La brillante conduite de ce capit. lui mérita le grade de capitaine de vaisseau. Etant arrivé à Lisbonne, il debarqua ses prisonniers, parmi lesquels se trouvait tout l'état-major de *la Blanche*. Il est aujourd'hui baron, contre-amiral, officier de la lég.-d'honn., chevalier de St.-Louis, et major général de la marine au port de Brest. (T. 16.)

BAUDIN (Philippe), grenadier à la 3e demi-brig. d'inf. de ligne, chev. de la lég.-d'honn., né dans le dép. de l'Indre: tomba, le 11 avril 1800 (hauteurs de Savonne), avec trois de ses camarades, sur une colonne ennemie, forte de 600 hommes, qui, s'étant mise en pleine déroute, fut obligée de mettre bas les armes. Le 21 avril 1801, Baudin fut récompensé de cette action par un fusil d'honneur.

BAUDOIN (Firmin), dragon au 1er rég., né à Rouen. Le 27 prairial an 7, à la bataille de Zurich, il chargea seul sur une pièce de canon attelée de 6 chevaux, et s'en empara après avoir tué ou dispersé les canonniers qui la manœuvraient; il la ramenait, lorsqu'il fut atteint d'une balle qui lui traversa la tête.

BAUDOT, capit. du 1er bat. d'Ille-et-Vilaine, et aide-de-camp du général Moreau, se fit remarquer à la prise de l'île de Cassandria le 28 juillet 1794; fut blessé, en 1797, à l'attaque qui eut lieu sur Hanau (Allemagne); servait en qualité de gén. de brig. en 1801, à l'armée d'Egypte, où il fut blessé mortellement, en conduisant la 85e demi-brigade. (T. 3, 8 et 14.)

BAUDRAND, capit. du génie, fut blessé à une attaque qui eut lieu à l'embouchure du Var, le 22 mai 1800. (Italie). (T. 12.)

BAUDRIER, soldat au 28e rég. d'inf. de ligne: pendant la première guerre d'Espagne, ce brave voyant les Espagnols sur le point d'être mis en déroute, passa le Teck à la nage, et s'écria: « Je vais leur couper la retraite. » A peine est-il parvenu sur la rive opposée, que se cachant derrière les roseaux, il voit fuir trois Espagnols; il les suit, atteint le dernier, le prend aux cheveux, le désarme, lui plonge la baïonnette dans le corps, décharge sur le second le fusil dont il s'est emparé, et d'un coup de crosse assomme le troisième.

BAUDRY D'ASSON (Gabriel), issu d'une famille noble du Poitou, avait servi avant la révolution. Il commanda, en 1789, la garde nationale de Brachain. Le 22 août 1792, 8000 paysans du district de Châtillon le forcèrent de se mettre à leur tête; vaincu, il resta près de six mois caché dans un souterrain, puis il reparut à la tête des paysans de son canton en 1793; se trouva le 28 juin au combat de Luçon, et fut tué le 13 août devant cette même ville. (T. 1er.)

BAUGRAND, enseigne de vaisseau, se distingua d'une manière remarquable dans la nuit du 20 au 21 juillet 1805, dans la rade de Boulogne. (T. 16.)

BAUROT, gén. de brig., se trouva le 27 fév. 1814 à la bataille d'Orthez; fut grièvement blessé en avril de la même année, à la bataille de Toulouse. (T. 23.)

BAUSSET, chef de bat., était, en août 1809, à la bataille d'Almonacid; il prit le commandement du 32e rég. de ligne après que le chef de bataillon La Martière eut été blessé grièvement. (T. 19.)

BAUZAN, capit. de frégate, commandait la frégate *la Cérès*, à la tête de laquelle il se distingua dans une violente attaque qui eut lieu entre l'île Ischia et celle de Procida, le 25 juin 1809 (T. 19.)

BAUZIL, chef d'escadron, au 3e rég. de cuirassiers, officier de la lég.-d'honn., né dans le dép. de l'Arriège, fut l'aîné d'une famille de braves; il

avait sept frères, tous les huit furent officiers en même temps, tous rivalisèrent entre eux de courage et de dévouement. Le chef d'esc. Bauzil était, en 1808, lieut. au 18e rég. de dragons, lorsqu'étant logé à Avila (Espagne), chez un capit. des gardes du roi Charles IV, ce dernier voulant lui faire présent d'un sabre magnifique et d'une paire de pistolets du plus grand prix, en reconnaissance de l'humanité dont l'officier français avait fait preuve envers l'épouse du Castillan, Bauzil refusa le présent : « Quelle preuve vous donnerai-je donc de ma gratitude, repartit l'Espagnol ? » — « Une seule, répondit Bauzil, promettez-moi de ne jamais faire usage de ces armes contre mes compatriotes. » — « Je le jure, dit l'Espagnol vivement ému ». Il tint parole. Pendant la campagne de Saxe, Bauzil combattit à Dresde et à Leipsick, où sa bravoure lui mérita des éloges. Le soir de la bataille de Mont-Saint-Jean, Bauzil, alors chef d'esc. dans le 3e rég. de cuirassiers, prit le commandement de ce corps, son colonel ayant été tué, et défendit avec autant de courage que d'habileté une position des plus importantes. Licencié en 1815, ce chef d'escadron habite aujourd'hui au pied des Pyrénées.

BAVASTRO, capit. de vaisseau, se trouvait, en mai 1800, sur une belle galère génoise qui défendait l'entrée du port de Gênes. Se trouvant trahi par 50 Liguriens postés sur cette galère, et au moment où l'ennemi sautait à l'abordage, ce brave capitaine se précipita dans la mer, préférant une mort honorable à la honte de se rendre sans combattre. Il gagna fort heureusement le port. (T. 12.)

BAYEUX, lieut., fut blessé à la bataille d'Austerlitz, où il se distingua. 1805. (T. 15.)

BAYOUD (Etienne Elie), fourrier au 86e rég., né à Lorient (Morbihan), le 11 fév. 1795; s'est fait remarquer le 9 novembre 1813, à Oppenheim, où le 2e bat. du 86e rég. occupait une redoute fortifiée de 9 pièces d'artillerie; la plupart des pièces de la redoute ayant été endommagées et démontées, deux caissons étant sautés par le feu de l'ennemi, les canonniers voulurent emmener les pièces. Bayoud croisa la baïonnette sur les soldats du train, et secondé du s.-lieut. Denovelle, il força les canonniers à continuer le feu avec ce qui restait de munitions, et l'on contint ainsi l'ennemi pendant 4 heures. Le 19 juin 1815, près de Wavres, le fourrier Bayoud fut laissé pour mort sur le champ de bataille, ayant été renversé par un boulet; rendu à la vie, il donna de nouvelles preuves de son courage, et malgré le chirurgien, le 20 juin, à Namur, il était à son poste.

BAYRAND, adjudant-général, se distingua dans un combat contre les Espagnols en 1794; commandait, le 16 avril 1796, une colonne française qui attaqua le camp retranché de Céva, défendu par 8,000 Piémontais; il les força à le quitter. Cet officier se trouvait au fameux passage du pont de Lodi. (T. 3 et 5.)

BAZANCOURT, maréchal-de-camp; se trouvait, en 1805, à la tête de 4 bataillons du 4e léger et du 103e de ligne, avec le colonel Taupin, qui combattirent si vaillamment contre les Russes au village de Loeben, près du Danube. (T. 15.)

BAZIN DE FONTENELLE, lieutenant-colonel du 86e rég. de ligne, tint en échec avec un seul bat. de son rég., au combat de Cacères, en Estramadure, 7000 Espagnols soutenus par environ 300 chevaux et 2 pièces de canon.

BAZIN, chef de bat., mérita, par sa bonne conduite, les éloges du général Foy, sous lequel il servait à la campagne d'Espagne de 1810. (T. 20).

BAZIN, maréc. des logis du 4e de hussards, se distingua à la bataille de Sagonte, le 25 oct. 1811, et fit conjointement avec le maréc. des log. Vachelot, les maréchaux de camp Caro et Almoya prisonniers (T. 20.)

BAZIN, lancier rouge dans la garde impériale; il se distingua particulièrement le 5 janv. 1814, avec 25 de ses camarades qui chargèrent et défirent complètement 200 cosaques.

BAZIRE, capit. de pavillon, fut tué sur le vaisseau *la Montagne*, au combat naval du 13 prair. an 2, entre les Français et les Anglais. (T. 3 et 5.)

BÉATRIX, chef de bat., se fit remarquer en juillet 1815, lors des

dernières opérations de l'année des Alpes. (T. 24.)

BÉATRIX (Jean-Baptiste), soldat à la 90e demi-brig., né à Laléria, tué par les Napolitains, le 7 frim. an 7, après avoir fait 5 prisonniers.

BEAUDOIN, capit. de vaisseau, commandait le 13 août 1805, sous les ordres de l'amiral Villeneuve, le vaisseau *le Fougueux;* il fut tué en combattant contre *le Téméraire*, vaisseau anglais. (T. 6.)

BEAUDOT, chef de brig., aide-de-camp du gén. Kléber, fut envoyé par ce gén. auprès de Massif-Pacha, qui avait demandé à capituler; mais à peine cet officier était-il auprès des Turcs, qu'il fut assailli par ces barbares, accablé d'outrages et blessé au bras et à la tête; il fut retenu comme otage pour Mustapha-Pacha et Assem-Aga, qui étaient dans ce moment auprès du général Kléber. (T. 12.)

BEAUDOUIN (Joseph), officier-payeur au 144e rég. d'inf. de ligne, chevalier de la lég.-d'honn., né à Laforêt (Vosges), entré au service en 1792, dans le 13e bataillon des Vosges, a fait avec distinction toutes les campagnes de la révolution jusqu'au mois de mars 1814; il est un des premiers officiers qui aient reçu un sabre d'honn. le 26 nov. 1793, à la bataille livrée à Laval, il sauva le drapeau de son rég. en passant à la nage la rivière de Mayenne; le 31 mai 1800, au passage du Tésin, il traversa ce fleuve à la nage, sous les yeux du 1er consul, et malgré le feu de 5000 ennemis postés sur l'autre rive, il y alla chercher les barques nécessaires pour effectuer le passage. De 7 nageurs qui accompagnèrent l'intrépide Beaudouin, trois furent tués, deux eurent les cuisses emportées et lui-même fut blessé d'un coup de feu à la main gauche.

BEAUFORT-D'HAUTPOUL, lieut.-colon. du génie; chef de bataill. du génie le 2 mars 1811, et chef de l'état-major du génie de l'armée du Portugal le 1er juin de la même année; dirigea en 1812, la construction des forts de Salamanque; à l'affaire de Castrillo le 18 juillet 1812, voyant Mr. Revest, aide-de-camp du général Clauzel, enveloppé par des hussards anglais, il courut à son secours, tua deux hommes qui l'emmenaient: enveloppé à son tour par une douzaine de ces hussards, il ne fut dégagé par quelques ordonnances et par le général Taupin lui-même, qu'après un combat corps à corps, dans lequel il fut grièvement blessé d'un coup de sabre sur la tête; il ne quitta pas le champ de bataille et prit une part active à l'affaire du soir; placé à l'avant-garde chaque fois que l'armée prenait l'offensive, et à l'arrière-garde quand elle était en retraite, il rompit les ponts de l'Adaja en août et sept. 1812; celui de Puente-Duero sur le Duero; fit réparer celui de Villa-Muriel sur le Carion, en présence de l'ennemi, et sauter celui de Villabona sur l'Ormalsa en mai 1813; blessé à la bataille de Vittoria en formant un des carrés d'infanterie qui repoussaient les charges de la cavalerie anglaise, et protégèrent la retraite du roi Joseph et des autres corps d'armée; chef d'état-major du génie à l'armée d'Italie depuis le 20 octobre 1813, jusqu'au 20 avril 1814, il rompit les ponts de la Livenza et de la Piave, ce dernier en présence de l'ennemi; dirigea les travaux de défense de Véronette et accompagna le prince Eugène dans son expédition sur le Haut-Adige, prit part en nov. 1813, aux affaires de Peri Vô Ala, força les barricades d'Ala, en tête des premiers tirailleurs; chargé à la bataille du Mincio, le 8 févr 1814, de la reprise du village de Pozzolo, il a été nommé maj. le 15 mars suivant à la suite de cette affaire sur la demande du prince Eugène. (T. 23.)

BEAUFORT-DE-THORIGNY (Jean-Baptiste), ancien gén. de div., né à Paris le 18 oct. 1761, entra au service à l'âge de 14 ans, dans le rég. de Languedoc le 3 mars 1777, d'où il passa dans celui d'Orléans dragons; obtint successivement les grades de fourr., de serg.-maj. et d'adj. s.-offic., fit la 1re campagne de l'armée du Nord en qualité d'adjud.-maj. dans la 31 div. de la gendarmerie à pied. Le 23 octobre 1792, il fut nommé adj.-gén., lieut.-colonel, et promu au grade de colonel après la bataille de Neerwinde, le 18 mai 1793; se distingua aux affaires de Commines, Warvick, et surtout à la prise de Bréda et au siége de Gertruidemberg; nommé génér. de divis. le 4 décembre 1793, il passa à l'armée

des côtes de Cherbourg, qu'il commanda en chef par interim. C'est à lui qu'est attribuée la défaite des Vendéens sous Granville; fit aussi avec succès la guerre contre les royalistes de la Bretagne; envoyé à l'armée des Pyrénées orientales, le général Beaufort s'y maintint avec 1800 hommes contre des forces six fois supérieures, enleva le 21 sept. 1794, la position de Montroch, pénétra un des premiers dans la redoute de St.-Laurent de la Monga, qu'il emporta de vive force le 17 nov. suivant, et fit mettre bas les armes à 1200 Espagnols parmi lesquels se trouvait le duc de Crillon-Mahon; le 30 nov., il enleva avec sa division la redoute de Notre-Dame-del-Roure, que l'on surnommait *le tombeau des Français*, et dans laquelle périt le général espagnol le comte de la Union avec 1200 des siens; il culbuta l'ennemi sur Roses, fit capituler le fort de San-Fernando où 9128 hommes se rendirent prisonniers; Beaufort fut chargé de la défense du port d'Ostende, où il battit les Anglais; il commanda l'année suivante la 4e division de l'armée d'Angleterre; en 1798, il chassa les Anglais qui bloquaient les îles d'Aix, d'Oleron et de Ré. Depuis 1800 il n'a pas été employé. (T. 4.)

BEAUFRANCHET-D'AYAT, gén. de brig., ancien député au corps-législatif, né en 1757 à Ayat (Auvergne); il commença à servir comme aspirant au corps du génie, fut ensuite page, s.-lieut. et capit au rég. de Berry cavalerie; nommé en 1790, membre du comité des ministres, Latour Dupin et Duportail; en 1791, colonel du 14e rég. de cavalerie, colonel du 2e rég. des carabiniers, blessé en 1792 au camp de Famars; il commanda ce même rég. à la bataille de Valmy, sous les ordres du général Kellermann; nommé maréc. de camp et chef de l'état-major général du camp sous les murs de Paris commandé par le gén. Berruyer; envoyé dans la Vendée, il sauva par son courage les débris de l'armée républicaine, battue près de Fontenay. Le 18 brum an 7, membre des conseils d'administration des hôpitaux militaires, député du corps-législatif du Puy-de-Dôme, en 1805. Il servit de père à l'illustre Desaix.

BEAUHARNAIS (Alexandre), vicomte, premier mari de l'impératrice Joséphine, et père du prince Eugène; député à l'assemblée nationale en 1793, il remplaça Custine dans le commandement de l'armée du Rhin, le 9 juin même année; dans le mois d'août, il fit entrer dans Landau un convoi considérable: arrêté comme suspect, à la Ferté Beauharnais, et condamné à mort le 23 juillet 1794. (T. 1 et 2.)

BEAUHARNAIS (Eugène), prince de la maison royale de Bavière, né en Bretagne le 3 sept. 1780, accompagna Bonaparte dans l'expédition d'Égypte, et fut du petit nombre d'officiers qu'il ramena en France le 24 août 1799. Ce fut seulement à cette époque que commence sa carrière militaire; nommé chef d'escadron de la garde des Consuls, il fit en 1800 la campagne d'Italie qui se termina par la bataille de Marengo; colon.-gén. de la garde en 1804, Eugène fut déclaré prince français à l'époque de la fondation du gouvernement impérial, et reçut le 1er février 1805, le titre d'archi-chancelier-d'état, vice roi d'Italie le 20 déc. 1807. Lorsqu'en 1809 les hostilités recommencèrent entre la France et l'Autriche, il se mit à la tête de l'armée, et se porta sur la ligne de Trente, battit les Autrichiens à Padoue, commanda au combat qui eut lieu à St.-Daniel dans la vallée de la Fella, enleva le fort Malborghetto, le 17 mai, se battit ensuite à Tarvis et fut constamment victorieux; le 21 mai le prince Eugène prit possession de Clagenfurt, battit l'armée de Sillecchich le 25 sur la route qui conduit à Léoben: à la suite de ces grands avantages Eugène, pénétra en Hongrie et gagna le 14 juin la bataille de Raab; il donna à la bataille de Wagram de nouvelles preuves de son courage et de talens militaires; commanda en 1812 le 4e corps de l'armée qui se rassemblait à Wilna, justifia dans les journées des 25, 26 et 27 juillet et aux combats d'Ostrowno et de Mohilow sa réputation militaire, rendit d'éminens services à la bataille de la Moskowa, et surtout pendant la retraite; lorsque l'empereur eut quitté l'armée pour se rendre à Paris, le prince Eugène fut investi du commandement de l'armée. Le 2 mai 1813, il commanda à Lutzen la gauche de l'ar-

mée, et le 5 du même mois, il entra le 1er dans Dresde avec ses troupes victorieuses; le 12 il reçut l'ordre de se rendre en Italie; il occupait en sept. la ligne de l'Isonzo; le prince, malgré qu'il eut à combattre à la fois l'armée autrichienne et les forces du roi de Naples (Murat), remporta quelquefois des avantages sur ses ennemis, jusqu'au moment où l'entrée des alliés dans Paris mit un terme à la guerre. (T. 8. 9, 15, 16, 19, 21, 22 et 23.)

BEAUMONT (Marc-Antoine) comte, général, né à Beaumont, dép. d'Indre-et-Loire, le 23 sept. 1763, admis parmi les pages de Louis XVI le 31 déc. 1777; en 1784, il était 1er page; le 2 juin de la même année, nommé capit. au 9e rég. de dragons, et pourvu d'une compagnie le 5 mars 1788. Le brevet de lieut.-colonel lui fut expédié le 22 juill. 1792, et celui de colonel le 7 août suivant; il a fait toutes les campagnes de la révolution, ainsi que celles de l'armée d'Italie où il s'est toujours fait remarquer; le 5 germ. an 3, il fut nommé gén. de brig. et fit en cette qualité les campagnes des années 4, 5, 6 et 7, fut atteint devant Véronne en 1799 d'une balle qui lui traversa l'épaule; deux ans après, il combattit encore en Italie sous les ordres du général Brune, et eut un cheval tué sous lui, à l'attaque de Valleggio; il parvint au grade de gén. de div. en 1803, et dans la campagne d'Autriche en 1805, il commandait un corps de cavalerie; il fit encore la campagne de 1809 contre les Autrichiens. Sénateur, écuyer de *Madame mère* (de Napoléon). Le roi le fit pair de France le 4 juin 1814, et chev. de St.-Louis le 27 du même mois. Après la bataille de Waterloo, il commandait une div. de l'armée de Paris. (T. 5, 6, 7, 10, 15, 16 et 17.)

BEAUMONT (le comte Octave de), frère du gén. de ce nom, aide de camp du maréc. Davoust, fit en cette qualité la campagne d'Égypte; a été nommé par le roi le 21 oct. 1815, colonel du 18e rég. de chasseurs à cheval (de la Sarthe.)

BEAUNIER, aide-de-camp du maréc. Mortier, se fit remarquer à la fameuse bataille d'Ocana le 18 novemb. 1809, gagnée sur les Espagnols. (T. 19.)

BEAUPUY (Michel), gén. de div., né en 1761 à Mussidan; se distingua au commencement de la révolution sous les murs de Worms, de Spire et Mayence, et ensuite dans la Vendée; à l'affaire de Chollet il se battit corps à corps avec un chef Vendéen; en 1795 et 1796, à l'armée du Rhin, sous Moreau, il donna les plus grandes preuves de talent et de courage; tué d'un boulet de canon le 19 oct. de la même année, au combat d'Emendinghen. (T. 2, 6 et 7.)

BEAUREGARD, gén. de brig, se fit remarquer à la bataille d'Ocana, reçut une balle au cœur en chargeant à la tête de la cavalerie française à Xerès de los Cavalleros et à Valverde, le 9 février 1810. (T. 19 et 20.)

BEAUREPAIRE, colonel, commandait Verdun lorsque le duc Brunswick et le roi de Prusse se présentèrent devant cette place en 1792, il s'opposa tant qu'il put à la reddition de cette place, et se brûla la cervelle pour ne pas signer une capitulation honteuse. (T. 1 et 2.)

BEAUVAIS (Charles-Théodore), né à Orléans le 8 nov. 1772; son père médecin dans cette ville et ensuite à Paris, fut député aux assemblées législative et conventionnelle. Le jeune Beauvais entra au service comme simple soldat en 1792; il devint successivement s.-lieut. et lieut.; blessé à la bataille de Famars (mai 1793), sa belle conduite au siége de Valenciennes (dans la même année), lui valut de passer du grade de lieut. à celui de chef de bat., adjud.-gén. le 20 sept. 1793; il fut en cette qualité employé successivement aux armées du Nord, d'Italie, dans l'intérieur et en Égypte, où il donna sa démission à la suite d'une vive altercation qu'il eut avec le général en chef Bonaparte; fait prisonnier par un corsaire barbaresque, en revenant en France, il fut conduit à l'amiral turc devant Corfou, et envoyé par celui-ci à Constantinople où il demeura détenu 28 mois au château des Sept-Tours avec la légation française, et plusieurs officiers généraux; échangé en 1801, il revint en France et obtint de Bonaparte alors 1er consul, sa réintégration

dans le cadre de l'état-major; disgracié une seconde fois pour avoir pris parti dans la querelle du génér. Regnier avec le génér. Menou au retour de l'expédition d'Égypte, le colonel Beauvais se vit contraint d'accepter dans les impositions indirectes de la ville de Paris, un emploi qu'il conserva jusqu'en 1809; à cette époque il fut rappelé au service et employé dans son grade à l'armée formée sous Anvers, lors du débarquement des Anglais; depuis il fut toujours employé activement jusqu'à la paix de 1814, soit en Espagne, soit à la grande armée d'Allemagne, où il fut nommé gén. de brig. le 30 sept. 1813; mis en disponibilité sous le gouvernement royal; employé vers la fin d'avril 1815 sous les ordres du général Clauzel dans la Gironde; commanda en avant de Bayonne et sur le Bidassoa, une avant-garde composée des 3e léger et 94e de ligne; au 15 juillet de la même année, il fut compris dans le licenciement général opéré par les commissaires extraordinaires du roi. Le génér. Beauvais a une réputation méritée comme écrivain; on lui doit plusieurs articles dans le Constitutionnel et dans la Minerve; il a rédigé presqu'en entier l'immense ouvrage des *Victoires, Conquêtes*, travail qui, par son importance et sa difficulté, doit lui valoir la reconnaissance de l'armée. Le gén. Beauvais est aujourd'hui porté sur le tableau des maréchaux de camp en disponibilité; il obtint la décoration de la lég.-d'honn. le 27 juin 1810; et il eut la croix de St.-Louis le 13 août 1814. (T. 9, 10, 21, 22 et 23)

BEAUVAIS (Pierre-François), capit. lieut. en 1er au rég. de chasseurs à pied (vieille garde), né le 2 oct. 1774, à Meaulte, dép. de la Somme, entra au service le 1er sept. 1792, au 3e bat. de la Somme, faisant partie du 61e rég. de ligne; passe aux guides de l'armée d'Orient le 13 vendem. an 8; admis dans la garde le 29 pluv. an 10, capor. le 6 frim. an 11, serg. le 1er avril 1807, serg.-maj. le 1er juin 1809, lieut. en 2e le 8 fev. 1812, lieut. en 1er porte aigle le 15 mars 1814; passé au 3e rég. de chasseurs à pied de la garde le 1er avril 1815; chev. de la lég.-d'honn. le 25 nov. 1807; a fait les campagnes de 1792, ans 2, 3 et 4 à l'armée du Nord; Sambre-et-Meuse an 5 et 6; en Italie, 7, 8, 9 et 10; en Égypte an 12; à Boulogne an 13 et vendém. an 14; à la grande armée d'Allemagne en 1806 et 1807; en Prusse et Pologne, 1809; en Allemagne 1810 et 1811; en Espagne 1812; en Russie 1813; en Saxe et en Prusse 1814; en France 1815; prit un drapeau aux Turcs à la bataille d'Aboukir le 7 therm. an 7; blessé à la main droite d'un coup de feu, s'est fait remarquer en juillet 1811, auprès de la ville de Cabesson, en défendant à la tête de 8 voltigeurs un convoi qui était attaqué par 200 Espagnols: après avoir tué leur commandant il parvint à sauver le convoi qui n'était escorté que de 30 hommes.

BEAUVOISINS (J.-Eugène Calmet), chef de bat., offic. de l'état-maj.-gén. de l'armée d'Egypte; chargé en 1798, de porter à Achmet Djezar, pacha de St.-Jean d'Acre, de la part de Bonaparte, une lettre pour engager ce visir à conserver des relations de paix et de bonne intelligence avec les Français, Beauvoisins ne put obtenir audience de Djezar et fut disgracié à son retour au Caire; revenant en France, il fut pris par les Turcs, qui le conduisirent à Constantinople, où il fut détenu avec son ami Beauvais, pendant 28 mois, aux Sept-Tours, jusqu'au commencement de 1801, où il fut relâché. Il est mort au service de Naples en 1807. (T. 9 et 10.)

BEC-DE-LIÈVRE, chef de bat. de la 3e demi-brig. d'inf. légère, blessé en 1796, à l'attaque de la redoute des Trous-de-Loup. (T. 6.)

BÉCHANT, génér. commandait en 1799 la citadelle de Milan. (T. 10.)

BÉCHAUD (Jean-Pierre), génér. né le 17 fév. 1770 à Béfort, dépt. du Haut-Rhin. Entra en qualité de soldat au régt. de Dauphiné le 7 juin 1787, sous-officier au même régt. le 21 oct. 1788., fit les campagnes des années 1790 et 1791 à l'armée d'Avignon. Le 20 août 1793, lieut. adj.-maj. au 2e bataillon de Béfort, le 15 oct. capit. de grenadiers, et le 19 oct., chef de bataillon; fit à l'armée du Rhin les campagnes de 1792, 1793 et an 2. Le 26 prairial chef du 4e bataillon de la Côte-d'Or. Passa à l'armée du Rhin-et-Moselle et y servit pendant les an-

nées 3, 4 et 5. Il se fit remarquer le 21 frimaire an 3 et le 7 brumaire an 4. En l'an 6 il servit à l'armée d'Angleterre, contre la seconde Vendée, fit ensuite les campagnes d'Italie des ans 7, 8, 9 et 10. Fit partie de l'armée de St-Domingue, sous le gén. Leclerc. Passa le 11 brumaire an 13, en qualité de chef de bataillon au 66e régt. d'inf. de ligne, parvint au grade de col. dans le même régt. le 8 déc. 1808; avait été nommé légionnaire le 5 prair. an 12, baron le 15 août 1810, offic. de la légion-d'honn. le 21 août 1811. Se signala auprès d'Almeyda; à l'affaire de Busacco en Portugal, le 27 septembre 1810. A celle de Fuentès-Deonara les 3 et 5 mai; génér. de brig. le 28 janv. 1813, fut blessé à mort le 7 octobre même année, sur les hauteurs d'Orthès le 27 fév. 1814. (T. 10. 23.)

BÉCHAUD (François-Louis-Paul-Augustin), frère du précédent, capit. de grenadiers du 5e bataillon du 66e régt. de ligne, offic. de la lég.-d'hon., né le 16 déc. 1782 à Béfort (H. Rhin). Entré au service le 8 fév. an 11, soldat au 2e bataillon étranger. Cet offic. a fait les campagnes des ans 11 et 12 à St. Domingue, an 13, 1806 et 1807, au camp-volant de la Vendée et aux îles de la Charente, 1808, 1809, 1810, 1811 et 1812, en Espagne et en Portugal, 1813 au 6e corps de l'armée du Nord. Ce capit. s'est particulièrement distingué le 12 mai 1809, en arrêtant avec 30 hommes, une colonne anglaise dans une rue d'Opporto; le 6 juin 1810, Bechaud porta à trois reprises différentes sous le feu de Rodrigo les ordres du génér. de division comte de Loison, aux voltigeurs de son régt. qui repoussaient jusqu'à la crête du chemin couvert une sortie de la garnison. Enfin le 2 mai 1813, le capit. Béchaud, à la bataille de Lutzen, à la tête de sa compagnie, eut la jambe gauche emportée par un boulet, au moment où il enlevait une batterie ennemie.

BÉCHET, maréc. de camp, servait en 1810 et 1811, en qualité de colon. chef d'état-maj. du maréc. Ney, à l'armée du Portugal. (T. 21.)

BECKER (Léonard-Nicolas), lieut. génér. né à Obernheim, dépt. du Bas-Rhin le 14 janv. 1770. Entra au régt. de Languedoc devenu 6e de chasseurs à cheval, le 10 fév. 1790 il était brigadier, et maréc. de logis le 20 déc. 1792. Fit la campagne de 1792, sous-lieut. dans le 6e régt d'hussards. Le 20 avril 1793, il était aide-de-camp du gén. Bonnaire; le 20 germin. an 2, blessé d'un coup de feu à la jambe aux avant-postes de Lille. Le 29 nivose an 3, adj.-génér. chef de bataillon, le 25 prair.; adj.-génér. chef de brig.; fit les campagnes du Nord et de la Vendée. Passa à l'armée de Sambre et Meuse, et ensuite en Hollande; alla à St.-Domingue, comme chef d'état-maj du génér. Hédouville. De retour en France en l'an 7, obtint le commandement d'une brigade à l'armée d'Italie, dans la divis. du génér. Serrurier, eut deux chevaux tués sous lui; blessé grièvement d'un biscayen, et fait prisonnier; rentré en France sur parole, au commencement de l'an 8; nommé génér. de brig. le 12 niv. an 9, et employé dans la dernière campagne du Rhin; génér. de divis. à la bataille d'Austerlitz, fit la campagne de Prusse en 1807, et se signala de nouveau aux combats de Harielk et de Pultusk. Devenu chef d'etat-maj. du maréc. Masséna, il fit avec lui la guerre d'Autriche en 1809, et fut fait grand offic. de la légion-d'honn. avec une dotation en Westphalie à la bataille d'Essling. Il accompagna en juin 1815, Napoléon à bord du Bellerophon, puis se retira dans sa terre, en Auvergne. (T. 6. 12. 16. 17. et 24.)

BEDOUT, contre-amiral, servit d'abord dans la marine marchande; lieut. de frégate dans la guerre de 1778 à 1782, lieut. de vaisseau en 1786; devenu capitaine, il se distingua en 1796 dans un combat contre des forces très supérieures, sous l'île de Craix; il y fut blessé grièvement, et se vit forcé de se rendre; élevé au grade de contre amiral et nommé commandant de la lég.-d'honn.: amena le 5 avril 1813, au Port-au-Prince, 2000 hommes de troupes de ligne au général Rochambeau, qui faisait la guerre dans ce pays. (T. 7 et 14.)

BÉGUINOT, né dans les Ardennes en 1747, commandait en l'an 7, la 24e division militaire, lorsqu'il éclata une violente insurrection dans les dép.

de l'Escaut et des deux Nèthes; sa belle conduite dans cette circonstance lui mérita le grade de génér. de div. : prit le commandement de la 24ᵉ div. dans le mois de messidor; en l'an 10 il fut élu au corps législatif.

BEJARI aîné, chev. de Malte, natif de St.-Fulgent (Vendée), chef de div. dans les guerres de l'ouest, servit sous les généraux Charette et Stoflet; en 1795 il fut obligé de se soumettre au génér. Hoche, reparut dans l'armée vendéenne en 1799, et déposa les armes en 1800; est actuellement maire de sa commune. (T. 1.)

BEJARI (Amédée), frère puîné du précédent, fit avec distinction les premières guerres de la Vendée, fut choisi par le génér. Charette pour un des négociateurs de la pacification signée à Nantes en fév. 1795; il suivit la fortune de son aîné; est aujourd'hui sous-préfet à Beaupréau. (T. 4.)

BELAIR (A.-P.-Léger de), général de div.; employé en 1793 à l'armée du Nord; fit les campagnes de 1809 et 1810 en Espagne; se distingua et fut blessé aux batailles de Talaveyra et d'Almonacid, dispersa les insurgés qui occupaient les montagnes; la campagne de 1814 en France lui fournit une nouvelle occasion de déployer sa bravoure. (T. 23.)

BELATON, lieut. des fusiliers de la garde, se fit remarquer à une affaire qui eut lieu le 19 fév. 1809, devant Neugardt, contre les Prussiens. (T. 17.)

BELLA (J.-Auguste), aide-de-camp du génér. de brig. Marisy, né à Strasbourg, dép. du Bas-Rhin, le 10 oct. 1777, entré au service en qualité de hussard au 7ᵉ rég. le 20 vendém. an 7; brig. le 12 frim. an 8, maréc. des logis le 10 niv. même année; il avait fait la campagne de l'an 7; en l'an 8, en Ligurie, il se distingua à l'enlèvement de la redonte de St.-Jean de Murialto, dans laquelle il sauta le premier, et au combat de Ronchi de Maglia les 28 et 29 germ., où il fut nommé s.-lieut. sur le champ de bataille; au mois de floréal, au combat de Loano, eut un cheval tué sous lui; choisi par le gén. Suchet pour porter des dépêches du gouvernement au génér. en chef Masséna bloqué dans Gênes, il tomba au pouvoir de l'ennemi, résista à tous les moyens de séduction qu'on employa pour l'engager à trahir sa patrie, et fut jeté dans un des cachots du château de Gratz; le 11 fruct. an 11, il fut nommé lieut. aide-de-camp du génér. Marisy, employé à l'armée d'Hanovre; membre de la légion-d'honneur.

BELLANGER (Claude René), chef-de-bat. au 59ᵉ rég. de ligne, né à Fronet (Morbihan), se fit remarquer au siége de Dantzick. Le 4 septembre 1813, l'ennemi fort de 600 hommes et de cent chevaux, s'étant emparé de la position de Schidlitz, cet officier réunit promptement une centaine d'hommes, força les Russes d'abandonner cette position, après les avoir mis en pleine déroute. Attaqué à l'improviste par 200 cosaques soutenus par une forte ligne de tirailleurs, on le vit, à la tête de 50 voltigeurs, culbuter l'ennemi et le forcer à la retraite.

BELLAVESNE, adjud.-gén., aujourd'hui lieut.-gén., fut chargé, conjointement avec d'autres de ses camarades, de reconnaître, en 1796, les bords du Rhin aux environs de Strasbourg, afin de déterminer les différens points d'attaque pour le passage de ce fleuve. Il remplit habilement cette mission. Le 28 juin, se trouvant à la tête du 8ᵉ rég. de chasseurs et de la 2ᵉ demi-brigade d'infanterie légère, il fut chargé de remonter la vallée de Kintzig, pour s'assurer de ce débouché; à l'attaque que firent les Autrichiens au débouché du bois de Sandwihr, un boulet le renversa de son cheval et lui emporta la jambe. Il a depuis commandé avec distinction les écoles de Fontainebleau et de St.-Cyr. (T. 6.)

BELLETOISE, maréchal-des-logis au 6ᵉ rég. d'artillerie à cheval, un des plus intrépides soldats de l'armée. Au combat de Saalfeld (Prusse), il se porta tellement en avant de nos tirailleurs, que le maréchal Lannes crut quelque temps que la pièce qu'il servait appartenait à l'ennemi. Il fut remarqué par le général Suchet, aujourd'hui maréchal de France, dans la division duquel sa compagnie fit toute la campagne de Prusse.

BELLIARD (le comte), lieut.-gén., né vers 1770 à Fontenai en Poitou, fut d'abord aide-de-camp du gén. Dumouriez; fit les guerres d'Italie, sous Boua-

partie, en qualité d'adjud.-gén., et s'y distingua en plusieurs occasions, notamment en 1796 et 1797, aux combats de Due-Castelli, de St.-Georges, à Bidalo et à Monte di Savano. Devenu gén. de brigade en 1798, il fit en cette qualité partie de l'expédition d'Egypte; ent le commandement de la province de Thèbes; se signala à la bataille d'Héliopolis. Après la mort de Kléber, il vint commander au Caire; reçut une légère blessure au combat de Salahié, livré à l'armée anglaise. Belliard, de retour en France en juin 1800, fut peu de temps après nommé commandant de Bruxelles. En oct. 1805, il devint chef d'état-major du maréchal Murat, à la grande armée d'Allemagne; contribua au succès de la bataille d'Austerlitz, ce qui lui valut le grand cordon de la lég.-d'honn.; fit la campagne de 1806 contre les Prussiens, et se fit remarquer le 28 oct. à la prise de Prentzlow. Envoyé à l'armée d'Espagne, il concourut à la prise de Madrid, qu'il occupa le 4 décembre 1808; dispersa, le 1er juill. 1809, un rassemblement d'insurgés; retourna en Allemagne, et fit partie, en 1812, de la grande armée de Russie; se signala particulièrement le 25 juillet au combat d'Ostrowno, donna encore des preuves de courage à la bataille de la Moskwa; la fermeté qu'il montra à la retraite de Moscou, le fit nommer, le 5 déc. 1812, colonel-général des cuirassiers; aide-major-général à la fin de 1813. Le 8 mars 1814, après la bataille de Craonne, il prit le commandement de la cavalerie; le 3 avril, grand'croix de l'ordre de la réunion; chev. de St.-Louis par le roi le 2 juin 1814, et pair de France le 4 juin suivant. Il était, au mois de mars 1815, major-général de l'armée que le roi avait fait rassembler autour de Paris. Au mois d'avril, il partit pour l'Italie, en qualité de ministre plénipotentiaire de Napoléon auprès de Murat. A son retour, il fut envoyé sur la frontière de l'Est; membre de la chambre des pairs le 2 juin. Il commandait l'armée de la Moselle. (T. 7, 8, 9, 10, 11, 12, 14, 15, 16, 18, 19, 23 et 24.)

BELOTI, colonel italien, se distingua à la tête de 300 grenadiers italiens, au siége de Valence, le 6 janvier 1811. Devenu général, il fit la campagne de 1813 en Italie. (T. 20 et 22.)

BELTZ, capit. d'artillerie, fut un de ces braves qui se défendirent si honorablement lors du siége d'Huningue (août 1815). (T. 24.)

BENARD (Pierre), fusilier à la 106e de ligne, né à Rumigny. Le 4 nivose an 9, ce soldat, après avoir fait prisonniers 22 ennemis, fut tué au passage du Mincio en revenant à la charge.

BENNET, chef de bat., se distingua d'une manière particulière à l'attaque que firent les Anglais à Roliça (Portugal), en 1808. (T. 18.)

BENOIST, capitaine de vaisseau, commandait, en 1796, sur les côtes de France *le Ça ira*. (T. 5.)

BERADE, capit. de vaisseau, commandait *le Pelletier* au combat du 1er juin 1794. (T. 5.)

BERANGER, aspirant de marine, commandait, le 2 juin 1805, un canot chargé de vivres et de munitions destinés pour secourir le général Boyer et ses braves compagnons. Il fut tué, et son canot coulé à fond. (T. 16.)

BERARD, chef de bat. de garde nationale, se fit remarquer honorablement le 26 août 1815, lors du siége et de la reddition d'Huningue. (T. 24.)

BERCKEIM, lieuten.-gén., commanda long-temps le 1er rég. de cuirassiers; fit avec distinction la campagne de France en 1814, dans laquelle il commandait une division de cavalerie. (T. 23.)

BERENGER, capitaine de vaisseau, commandait *le Scipion* le 18 janvier 1805, et faisait partie de l'escadre de l'amiral Villeneuve. (T. 16.)

BERGE (François), colonel d'artillerie; aujourd'hui maréc.-de-camp, commandant l'école royale de Metz; né à Collioure le 11 mai 1779, entra au service comme élève d'artillerie, en 1797; fit les campagnes d'Egypte, de Prusse, de Pologne et d'Espagne; il se fit principalement remarquer, le 15 juin 1811, au combat de Santa-Marta de Villalba, en Espagne; et à la bataille d'Albufera, où il eut le bras traversé d'une balle. Devenu maréch.-de-camp et commandant de la légion d'honneur; il fut nommé chevalier de St.-Louis le 21 août 1814. Au mois d'avril 1815, il faisait partie de l'état-

major du duc d'Angoulême, dans le midi. (T. 20 et 24.)

BERGER, chef de brig., commandait, en mars 1799, l'attaque de la porte de Comoza de la ville d'Andria; après avoir échoué dans une première tentative, il ordonna l'assaut, et quoique blessé dangereusement, il monta le premier sur la muraille. (T. 10)

BERGER, chef d'esc. des grenadiers à cheval de la garde impériale, se distingua, sous les ordres du maréc. Ney, à la bataille de Montmirail, le 11 fév. 1814. Le lendemain de cette journée, ce brave militaire fut présenté à l'empereur, par le prince de la Moskwa, comme ayant puissamment contribué aux succès de la veille.

BERGERET, capit. de vaisseau, commandait, en 1796, la frégate *la Virginie*. Cet officier s'était particulièrement distingué sur la même frégate, dans les affaires des 17 et 23 juin 1795, contre lord Cornwallis et lord Bridport; fait prisonnier par les Anglais, il obtint d'eux de venir à Paris, pour solliciter son échange contre sir Sidney Smith, retenu au Temple. Il ne put réussir, et, fidèle à sa parole, il revint en Angleterre reprendre ses fers. (5, 7 et 17.)

BERGÉVIN, capitaine de vaisseau, commandait *la Romaine*, et faisait partie de la division de Brest, qui mit à la voile le 16 septembre 1799, pour les côtes d'Irlande. Il fut pris avec son bâtiment dans le combat naval du 17 septembre. (T. 10.)

BERGIER, capit., aide-de-camp du général Chabran; se conduisit avec autant de courage que d'intelligence dans un combat contre les Autrichiens en 1799, en avant de Coire. (T. 10).

BERGNON, major commandant deux bataillons de la Sarthe, se distingua le 25 mars 1814, au double combat de Fère-Champenoise. (T. 23.)

BERLIER, gén; fut remarqué le 10 avril 1814, à la bataille de Toulouse. (T. 23.)

BERNADOTTE (Jean-Baptiste-Jules), né à Pau en Béarn, le 26 janvier 1764; s'engagea dans le rég. de royal-marine, où il était sergent au moment de la révolution. Son activité et sa valeur lui firent obtenir un avancement rapide. Il était colonel à l'armée de Custine en 1792, et commandait une demi-brigade en 1793, lorsque Kléber le remarqua et le fit nommer gén. de brig. Obtint le commandement d'une division de l'armée de Sambre-et-Meuse, à la tête de laquelle il se trouva à la bataille de Fleurus, en 1794. Le 2 juillet 1795, il contribua au passage du Rhin, près de Neuwied; et dans le courant d'août, il s'empara de la ville d'Altorf. En 1797, il passa à l'armée d'Italie, et partagea la gloire de l'expédition du Tagliamento. Bientôt après, il prit Palma-Nova, Lamina, Caporetto, etc.; fut envoyé à Paris par le gén. Bonaparte, pour présenter au directoire les drapeaux pris à Peschiera, après la bataille de Rivoli. Appelé au commandement de Marseille vers la fin de sept. 1797, il préféra retourner à la tête de sa division. Le 18 janv. 1798, il fut nommé ambassadeur à la cour de Vienne. En 1799, commanda en chef une armée d'observation, fit bombarder Philisbourg, et chassa de Francfort les agens de l'Autriche et les émigrés. Après le 19 juin 1799, ministre de la guerre; conseiller-d'état le 18 brumaire, puis général en chef de l'armée de l'Ouest. Le 6 mai 1800, il empêcha le débarquement des Anglais à Quiberon; remit l'année suivante son commandement au général Laborde. Devint maréchal d'empire en 1804. Peu de temps après, commandant de l'armée de Hanovre, et chef de la 8e cohorte de la lég.-d'honn. En mars 1805, présida le collége électoral de Vaucluse, et fut élu peu de jours après candidat au sénat, par les Hautes-Pyrénées. Le roi de Prusse lui conféra, à la même époque, le titre de chevalier des ordres de l'aigle noir et de l'aigle rouge. L'électeur de Bavière lui envoya le cordon du grand ordre de Saint-Hubert. Il quitta le Hanovre avec la plus grande partie de son armée, vers la fin de sept. 1805; et le 25 du même mois, il arriva à Wurtzbourg, où il se réunit aux Bavarois, devenus les alliés de la France. Il contribua puissamment à la victoire d'Austerlitz; en 1806, prince de Ponte-Corvo. Lors de la guerre contre la Prusse, il commandait le 1er corps d'armée; s'empara de Halle, prit d'assaut la ville de Lubeck; pénétra

ensuite en Pologne, livra aux Russes un brillant combat près de Morungen. En 1808, il commandait l'armée alliée française, espagnole, hollandaise. Dans la campagne de 1809, à la tête du 9e corps d'armée, il obtint, le 17 mai, un grand avantage sur les Autrichiens en avant du pont de Lintz; eut une grande part à la victoire de Wagram. Lors de l'invasion des Anglais dans l'île de Walcheren, les ministres l'envoyèrent repousser l'ennemi, ce qu'il effectua en peu de temps, et revint à Paris, où il reçut la décoration de l'ordre de St.-Henri de Saxe. Roi de Suède, le reste de sa vie n'appartient plus à la France. (T. 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 15, 16, 17, 18, 19, 22 et 23.)

BERNARD (Joseph-Marie), capit. de grenadiers à la 61e demi-brig.; il se distingua surtout après la bataille de Novi à Peveragno, où il soutint avec sa compagnie la retraite de sa division; traversa deux fois les lignes des Autrichiens, et les força d'abandonner le champ de bataille.

BERNARD, lancier rouge dans la garde impériale: le 5 janv. 1814, avec 25 de ses camarades, chargea et défit complétement 200 cosaques.

BERNARD (Joseph), sergent au 5e rég. d'artillerie à pied, né à Flengy-les-Faverney (Haute-Saône). Le 20 août 1793, commandant une pièce de canon, il préféra mourir plutôt que de l'abandonner.

BERNARD (Joseph), sergent à la 14e de ligne, né à Paris, chargea, le 25 nivose an 5, sur une colonne ennemie pour reprendre le drapeau de sa brigade, et périt victime de ce dévouement. Ses dernieres paroles furent : « Mes amis, sauvez le drapeau, et je meurs content. »

BERNARD, capitaine de vaisseau, commandait en 1796, sur les côtes d'Irlande, la frégate *la Surveillante*, bâtiment de 36 canons. (T. 7.)

BERNEL, capit. du 118e rég. de ligne, se distingua particulièrement près de Belmonte et de Miranda (Esp.), le 29 nov. 1810, sous les ordres du gén. de brigade Valletaux. (T. 20.)

BERNERON, général, commandait en 1793 à la campagne de Hollande, sous les ordres du général en chef Dumonrier. (T. 1er.)

BERNOT (Nicolas), dragon au 1er rég., né à Veraney. Le 9 prairial an 7, à Frauenfeld, il avait fait un grand nombre de prisonniers, lorsqu'il fut tué en dégageant l'un de ses camarades qui était tombé au pouvoir de l'ennemi.

BERRUYER (Jean-François), gén. de div., né à Lyon le 6 janvier 1737. Entré dans la carrière militaire en qualité de soldat au rég. d'Aumont, en 1753; sous-officier en 1756; cornette dans les volontaires de Soubise en 1761; lieut. en 1762; capit. en 1767; major en 1783; lieut.-colonel en 1787; colonel du rég. de Guyenne en 1791; colonel-général des carabiniers en 1792; maréchal-de-camp, lieut.-gén., gén. en chef de l'intérieur dans la même année; gén. en chef de l'armée de l'Ouest en 1793. Fit les campagnes de 1756 à Minorque; de 1757 à 1762 en Allemagne; 1768 et 1769 en Corse; et celles de 1791, 1792, 1793, depuis la révolution. Mort en 1814 gouverneur de l'Hôtel-des-Invalides. S'était signalé plusieurs fois, et notamment à la retraite de Signenème, où il prit le gén. Jennevel, qui commandait l'avant-garde prussienne. Il a fait 17 campagnes; blessé trois fois, trépané deux fois; 51 ans de service sans interruption. (T. 1 et 4.)

BERRY, adjud.-major, défendit, le 28 novembre 1809, avec 200 hommes, la ville de Tudela (Espagne), attaquée et presque envahie par 1200 hommes. (T. 19.)

BERRYER, général, a fait la campagne de France de 1813, et se trouva en décembre de la même année à la bataille de St.-Pierre d'Irube. (T. 22).

BERTECHE, colonel, né à Sédan: sauva la vie au maréchal Beurnonville; contribua aux belles charges de cavalerie à la bataille de Jemmapes. Le gouvernement lui décerna une couronne de laurier, un sabre d'honneur, et lui donna le commandement général de l'école de Mars.

BERTETI, porte-drapeau au 111e rég.: quoiqu'un boulet eût brisé la hampe de son étendart, et qu'un biscaïen lui eût emporté trois doigts de la main droite, il continua à défendre son aigle, et après des efforts inouis, il réussit à la sauver.

BERTHIER (Alexandre), prince de Wagram, de Neufchâtel et Valengin, vice-connétable, etc., né le 20

novembre 1753, à Versailles. Servit d'abord dans l'arme du génie, obtint bientôt une compagnie de dragons dans le rég. de Lorraine; combattit en Amérique sous MM. de Rochambeau et de la Fayette, pour la cause de l'indépendance, et se fit remarquer sur les bords de l'Ohio, ce qui lui valut le grade de colonel. Revenu en Europe, il fut nommé, en 1789, major-général de la garde nationale de Versailles. Le 19 fév. 1791, il protégea le départ des tantes de Louis XVI pour l'Italie; se rendit à Metz vers la fin de 1791, avec le rang d'adjud.-gén.; y devint, en 1792, chef de l'état-major du maréchal Luckner; perdit trois chevaux tués sous lui en défendant Saumur contre les insurgés, le 13 juin 1793. Devint en 1796 gén. de div. et chef de l'état-major de l'armée d'Italie, sous Bonaparte. Se fit remarquer à Millesimo, Ceva, Mondovi, aux passages du Pô, Lodi, etc. Annonça au directoire exécutif les victoires remportées à Lonado et à Castiglione, et fut chargé, en octobre 1797, d'apporter au gouvernement le traité que Bonaparte venait de conclure avec l'Autriche à Campo-Formio; prit le commandement en chef de l'armée d'Italie, le 5 décembre 1797, marcha sur Rome, prit possession de cette ville le 2 février 1797; y établit un gouvernement républicain; suivit Bonaparte en Égypte; reprit à l'armée d'Orient les fonctions qu'il avait remplies à l'armée d'Italie, et rendit de grands services pendant toute la durée de cette campagne. Revint en France avec Bonaparte, et fut nommé ministre de la guerre après le 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799); quitta le ministère le 2 avril 1800, pour prendre le commandement en chef de l'armée française qui se portait en Italie; remplit à Marengo les fonctions de gén. en chef sous les ordres de Bonaparte, dont il ne fut dans cette bataille que chef d'état-maj.; chargé ensuite d'organiser un gouvernement provisoire dans le Piémont. Le 19 mai 1804, il fut créé maréchal d'empire, puis grand-veneur, commandant de la 1ère cohorte de la lég.-d'honn., et enfin prince souverain de Neufchâtel et de Valengin; suivit Napoléon dans toutes ses campagnes, et fut admis à presque tous ses secrets; reçut l'épée de vice-connétable et le titre de prince de Wagram. Nommé pair de France le 4 juin 1814; eut le commandement d'une compagnie de gardes-du-corps qui porta son nom. A l'époque du retour de Bonaparte, le 20 mars 1815, il se retira à Bamberg en Bavière, où il mourut le 1er juin 1815, on ne sait au juste de quelle mort. (T. 4, 5, 6, 8, 9, 10, 11, 13, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22 et 23.)

BERTHIER (Victor-Léopold), gén. de div., commandant de la lég.-d'honn., et grand'croix de l'ordre de Bavière, né à Versailles le 12 mai 1770. Nommé, en 1785, sous-lient. au rég. de la Fère; ingénieur-géographe et chef de bat. en 1794; adjud.-gén. en 1795; fit dans les années 5, 6 et 7 toutes les campagnes d'Italie contre les Autrichiens et les Russes. Élevé au grade de chef de l'état-major de l'armée de Naples en 1799, et enfin général de brig. sur le champ de bataille de la Trébia. En 1801, il alla recevoir à Toulon l'armée qui revenait d'Égypte; se rendit ensuite à l'armée de Hanovre, dont il devint, en 1803, le chef d'état-major, avec le grade de gén. de div.; fit en cette qualité les campagnes de 1805 et de 1806 contre les Autrichiens et les Prussiens; il se distingua surtout à la bataille d'Austerlitz et à la prise de Lubeck. Il mourut à Paris, le 21 mars, 1807. (T. 15.)

BERTHIER, chef de bat. de la légion du midi, officier d'une grande espérance, tué à la prise de Beja (Portugal), en 1808. (T. 18.)

BERTHOIS, colonel du génie: lors de la déroute de Marquain en 1792, ami du général Dillon, celui-ci étant soupçonné de connivence avec l'ennemi, le colonel fut arrêté par les soldats, pendu à l'un des créneaux de la place et mis en pièces. (T. 1er.)

BERTHOLOT, colonel du 1er rég. d'inf. de ligne: battit un corps d'insurgés qui était posté dans les environs de San-Lucido et de Fiume-Freddo, sur le littoral de la Méditerranée, au dessus d'Amantea, en 1807. (T. 17.)

BERTHON (de), sous-lieut.: se distingua particulièrement à l'attaque de l'île d'Holm, en 1807, sous les ordres du maréchal Lefebvre. (T. 17.)

BERTHON, canonnier au 1er rég.

d'artillerie à pied, atteint d'un éclat de pierre à l'œil gauche, à l'attaque du fort de l'Eclnse par les Autrichiens, le 19 mars 1814; à peine sa blessure fut-elle guérie, qu'il vint trouver le comm. du fort, c'était le brave capit Bonnet : « Il me reste encore un œil, lui dit-il, c'est assez pour démonter encore quelques pièces à l'ennemi, permettez-moi de pointer mon canon. » Il démonta effectivement deux obusiers et tua un grand nombre d'Autrichiens.

BERTIN, gén. de brig., commandait à l'armée d'Italie, en 1796, sous les ordres des généraux Kilmaine et Despinois, les 5ᵉ et 39ᵉ régimens de ligne, et était campé à Peschiera et Zevio; fut blessé aux combats de Due-Castelli et de St.-Georges, où il se fit remarquer; se trouva aussi au blocus de Mantoue. (T. 6 et 7.)

BERTIN, offic. au 125ᵉ rég. d'inf. de ligne, se distingua particulièrement le 29 nov. 1810, près de Belmonte et Miranda (Espagne), sous le génér. de brig. Valletaux. (T. 20.)

BERTINOT, lieut. du 24ᵉ rég. de dragons, fut tué d'un coup de feu à bout portant, au moment où il allait faire le général en chef ennemi, Reding, prisonnier, le 25 fév. 1809 près le Francoli (Espagne). T. 19.)

BERTOLETTI, gén., a fait avec distinction la campagne de 1813 en Espagne; il commanda la place de Tarragone. (T. 22.)

BERTON, capit. d'état-maj., aujourd'hui maréchal de camp; fut chargé le 13 oct. 1806, par le prince Berthier, de porter des ordres aux corps d'armée des maréchaux Davoust et Bernadotte, la veille de la bataille d'Jena; cet offic. s'acquitta de sa mission avec beaucoup d'intelligence; se conduisit d'une manière remarquable à l'attaque du pont et de la ville de Halle (Allemagne); était colonel, en juin 1811, et se distingua en cette qualité au blocus de Ronda (Espagne). Devenu général, il fit la campagne de France de 1814, et se trouva, le 27 février, à la bataille d'Orthez; il fit également celle de 1815. (T. 16, 20, 23 et 24.)

BERTRAND (Henri-Gratien, comte), né à Châteauroux, fit la campagne d'Égypte en 1798, en qualité de capitaine du génie, se signala à l'affaire d'Embabeh; en 1799, se trouvait chef de bat., blessé auprès d'Aboukir; ce fut lui qui en 1801, dirigea les fortifications qu'on faisait à Alexandrie; devenu général de brig., il se fit remarquer en 1804 au camp de St.-Omer; donna de nouvelles preuves de ses talens et de son courage à la bataille d'Austerlitz; attaché comme aide-de-camp à la personne de Napoléon, celui-ci le chargea en 1806 d'attaquer la forteresse de Spandaw, qu'il obligea de capituler le 25 oct. de la même année; il se distingua à Friedland; rendit en 1809, des services signalés, lors de la bataille d'Essling; en 1812, accompagna l'empereur en Russie et en Saxe, et fut nommé grand-maréchal du palais en remplacement de Duroc, tué dans les champs de Bautzen; le 2 et 20 mai 1813, il commandait aux batailles de Lutzen et Bautzen le 4ᵉ corps de la grande armée; le 18 il s'empara de Weissenfeld, du pont sur la Saale, et protégea efficacement la retraite; il rendit des services très-importans après la bataille d'Hanau, en occupant la position de Hocheim dans la plaine qui sépare Mayence de Francfort; en janvier 1814, l'empereur le nomma aide-maj.-génér. de la garde nationale de Paris; il partit bientôt après avec Napoléon et l'accompagna dans la campagne de Champagne, où il déploya de rares talens. Après la capitulation de Paris, il suivit l'empereur à l'île d'Elbe; débarqua de cette île le 26 fev. 1815, pour rentrer en France; il contre-signa en qualité de chef d'état-major de l'armée les actes et les proclamations de Bonaparte, et remplit en arrivant à Paris, les fonctions de grand-maréchal; partit pour l'armée avec Napoléon, il revint avec lui à Paris, il le suivit à Malmaison, à Rochefort, sur *le Bellerophon*, à St.-Hélène, en un mot il ne l'a plus quitté. (T. 9, 11, 12, 14, 17, 19, 22, 23 et 24.)

BERTRAND, commandait en 1800 le fort Diamant (Italie); il fut sommé jusqu'à quatre fois de se rendre par les Autrichiens, et refusa toujours de capituler. (T. 12.)

BERTRAND, chef de bat., commandait dans la nuit du 7 au 8 mai 1807, deux compagnies du 19ᵉ rég.

de ligne, qui aidèrent à couronner le saillant du chemin couvert de la demi-lune du Hagelsberg. (T. 17.)

BERTRAND, colon., commandait en mai 1809, le 8e rég. de ligne, avec lequel il se défendit avec intrépidité contre les Autrichiens devant la Licea en Dalmatie, (c'est peut-être le même que le précédent). (T. 19.)

BERTRAND, carabinier dans le 1er bat. de la 21e légère, et six de ses camarades résistent à 80 hussards autrichiens, les dispersent et leur font des prisonniers (8 mai 1796, passage devant Plaisance.)

BERTRAND-KERANGUIN, capit. de vaisseau, commandait *l'Éole*, au combat naval du 1er juin 1794. (T. 5.)

BESANÇON (Nicolas), mar.-des-log. au 17e rég. de dragons, né à Bouquenom (Bas-Rhin): le 4 prair. an 2, il chargea seul deux cents hussards de Wurmser, se fit jour jusqu'à un général autrichien qu'il attaqua au milieu de sa troupe; il allait le faire prisonnier, lorsque l'Autrichien, pour se sauver, se laissa glisser de cheval et s'enfonça dans un marais où il fut impossible de l'atteindre. Deux ans après Besançon se distingua dans un engagement qui eut lieu près Boplingen; 7 chevau-légers menaçaient 3 chasseurs de notre inf. légère : il courut aussitôt sur les cavaliers ennemis, renversa les 3 premiers, en blessa un 4e qu'il fit prisonnier, et força les autres à prendre la fuite. Le 29 vend. an 5, ce sous-offic. près d'Eimmedingen, se précipita sur un peloton de hussards qui sabraient nos tirailleurs, et l'obligea à la retraite; ce brave fut frappé au front d'une balle au moment où, vainqueur dans un combat singulier, il enlevait un drapeau.

BESSART, major; commandait en juill. 1808, le 2e rég provisoire de dragons, était campé à Andujar (Espagne), et fut chargé par le général Dupont d'observer l'armée ennemie, ce dont il s'acquitta avec intelligence. (T. 18.)

BESSIÈRES, duc d'Istrie, maréc. d'empire, né en 1769 à Prayssac, près Cahors, dép. du Lot, entra comme simple volontaire dans la legion des Pyrénées, le 1er nov. 1792; devint bientôt capit. d'inf.; il fut remarqué en 1793, à l'armée de la Moselle, passa en 1796, à celle d'Italie avec la réputation d'un offic. de distinction; entra dans les guides du général Bonaparte, et peu de temps après en fut nommé commandant; après s'être signalé aux batailles de Roveredo, de la Favorite et de Rivoli, il fut chargé par le gén. en chef, de porter au directoire exécutif les drapeaux conquis sur les Autrichiens; il rejoignit l'armée avec le grade de colonel, et s'embarqua pour l'expédition d'Égypte, où il devint gén. de div. après le 9 nov. 1799; il fit partie du petit nombre de généraux que Bonaparte avait ramenés en France; il eut le commandement des guides à cheval de la garde; élevé à la dignité de maréchal d'empire, le 19 mai 1804, il partit de Paris en sept. 1805, pour commander un corps à l'armée d'Allemagne; il prit part à toutes les opérations de cette rapide campagne, et se fit surtout remarquer à la bataille d'Austerlitz, à Jéna, à Eylau, à Friedland, le 14 juin 1807; et en 1809, à la bataille de Wagram; envoyé par l'empereur à Anvers pour prendre le commandement de cette ville, en remplacement du prince de Ponte-Corvo, rappelé à Paris, il reçut, dans la même année, un commandement en Espagne et s'y trouvait encore en 1811; revenu de nouveau à Paris, il partit avec l'empereur pour se rendre en Allemagne et en Pologne; suivit l'expédition contre la Russie, et fit en 1813 la campagne de Saxe; ce fut le 1er mai de cette année qu'il trouva une mort glorieuse dans le combat qui précéda la journée de Lutzen. (T. 7, 9, 10, 11, 15, 17, 18, 19, 20, 21, 22 et 23.)

BESSIÈRE, lieut.-gén., frère du duc d'Istrie, d'abord colonel du 11e rég. de chasseurs, et gén. de brig. le 24 déc. 1805, après la bataille d'Austerlitz; au commencement de 1806, il se rendit en Espagne, et se fit remarquer le 30 mai de cette année, à l'attaque de Lobregat; à la fin d'avril 1811, il battit un corps de cavalerie, qui venait au secours d'Astorga; fit des prodiges de valeur le 7 sept. 1812, à la bataille de la Moskowa; chevalier de St.-Louis le 26 oct. 1814; était en 1815 maire de Montauban. (T. 15 et 18.)

BESSON, capit. de vaisseau, commandait en 1796, sur les côtes d'Irlande *le Suffren*, bâtiment de transport chargé de troupes. (T, 7.)

BETEILLE, col. de gendarmerie, fut couvert de blessures dans les différentes affaires qui eurent lieu en poursuivant l'armée anglo-portugaise, dans le mois d'oct. 1812. (T. 21.)

BÉTHENCOURT, gén., a fait la campagne d'Italie en 1800, s'est distingué d'une manière toute particulière au passage du Simplon. (T. 13.)

BETISE (Joseph), fusilier au 60e de ligne, né à Hingueville (Meurthe), fut l'un des quatre braves qui, par une contenance ferme et un feu des plus vifs, arrêtèrent une compagnie anglaise devant Porto-Ferrajo, le 27 fév. an 9; ce soldat retarda la marche de l'ennemi, mais il fut victime de son dévouement.

BEURET (Georges), chef de bat. 1er aide de-camp du gén. de div. de la Borde, né au village de la Rivière près Béfort, dép. du Haut-Rhin le 14 juin 1772, employé en qualité de capitaine dans les gardes nationales de Béfort le 14 sept. 1793; il se conduisit à la tête de sa compagnie avec le plus grand courage, jusqu'au 29 niv. de l'an 3, époque à laquelle il fut nommé aide-de-camp du gén. de div. Salomon; en messidor il passa en qualité d'adjoint à l'état-maj.-gén. de l'armée du Rhin; le 1er germ. an 4, il obtint le commandement d'une compagnie dans la 18e demi-brig. d'inf. légère; se distingua à la tête de ses braves au mois de fructid. an 4 devant Lindau, et se battit corps à corps avec les Autrichiens; devint quelque temps après aide-de-camp du général de la Borde; chargé par son général d'une mission auprès du gén. Ferino, ce brave capitaine en traversant la forêt de Memmingen, fut assailli par une bande d'insurgés, son cheval fut blessé: malgré cet accident, il parvint à coups de sabre à se frayer un passage, et remit sa dépêche; il reçut deux blessures, la première au bras lors du passage du Rhin devant Huningue, et la seconde à la tête dans une affaire qui eut lieu le 25 brum. an 8, devant Philisbourg; il fut récompensé de ses services en obtenant le grade de chef de bataillon, le 12 prairial an 11.

BEURMANN (F.-A.), colonel, mérita les éloges du gén. Baraguay d'Hilliers, au combat de Figuières (Espagne), le 3 mai 1811; devenu général de brigade, il fit en cette qualité la campagne de 1812 en Espagne; passa en 1813 à l'armée d'Allemagne, où il servit avec distinction, se fit remarquer de nouveau dans les campagnes de 1814 et 1815 en France. (T. 20, 21, 22, 23 et 24.)

BEURNONVILLE (le comte Pierre-Riel de), maréc. de France, né le 10 mai 1752 à Champignolle en Bourgogne; se fit inscrire comme surnuméraire dans la compagnie des gendarmes de la reine, embarqué sur l'escadre de M. de Suffren, il servit d'abord dans l'Inde comme soldat, puis comme sergent, et fit dans cette contrée un mariage fort riche; devint major de la milice de l'île de Bourbon en 1790, et fut destitué sans motif par le commandant de l'île; à son retour en France il obtint la croix de St.-Louis; lieut.-gén. dès les premières années de la révolution, et employé en 1792 sous Dumourier; au mois de nov. suivant, commandait une armée qui se porta sur Trèves; il livra plusieurs combats malheureux aux Autrichiens, notamment à Pelligen et à Grewenmacher; le 4 février 1793, ministre de la guerre, donna sa démission, et fut nommé de nouveau au même dép. le 4 mars; renfermé dans un cachot à Olmutz jusqu'au 3 nov. 1795; dès qu'il fut rentré en France on le nomma commandant de l'armée de Sambre-et-Meuse en 1796, et il dirigea avec succès plusieurs opérations sur le Rhin; après le 18 fructidor (4 septembre 1797), il dirigea l'armée française de la Hollande; en novembre il se démit du commandement de l'armée batave : le directoire le nomma en 1798, inspecteur-général; après la révolution du 18 brumaire (9 novembre 1799), il obtint l'ambassade de Berlin, et passa de là à celle de Madrid; sénateur en février 1805; avait reçu auparavant la décoration de grand officier de la légion d'honneur, et le titre de comte le 9 septembre 1809; il obtint la sénatorerie de Florence; avait eu précédemment celle de Limoges; membre de la commission extraordinaire du sénat le 22 déc. de cette année; envoyé le 26 dans la 2e div. militaire à Mézières;

le 1er avril 1814, il vota la création d'un gouvernement provisoire et l'expulsion de Bonaparte du trône de France; le roi le fit ministre d'état, pair de France le 4 juin, et grand cordon de la lég.-d'honn. le 4 juill. même année; placé de nouveau sur la liste des pairs, après le retour du roi, qui l'admit à son conseil privé, par ordonnance du 19 septembre; présida la commission créée par le ministre de la guerre pour l'examen des titres des anciens officiers, et en août 1815 le collége électoral de la Moselle; commandeur de St.-Louis le 3 mai 1816, et maréchal de France le 3 juill. suivant. (T. 6, 7, 8 et 23.)

BEYERMANN, chef d'esc., se fit remarquer à la bataille d'Austerlitz, où il fut blessé. (T. 15.)

BEYRAND, gén., servait en 1796, en Italie, sous les ordres du général Augereau. Ce brave, à la tête de la 4e demi-brig. de ligne et de la 17e légère, reçut ordre d'attaquer les hauteurs à la droite de Castiglione; il y trouva la mort, en combattant à la tête de sa troupe. (T. 6.)

BEYSSER, gén. de div., né à Ribauvilliers, départ. du Haut-Rhin, en 1754: étudia d'abord la chirurgie; passa dans l'Inde, où il fit la guerre de partisan; se rendit utile comme chirurgien et devint chirurgien major; s'étant dégoûté de cet emploi, il passa en qualité de capitaine au service de Hollande; rentra en France en 1788; fut nommé major des dragons de Lorient lors des premiers mouvemens qui éclatèrent dans ce pays. Devenu général de brig., il servit sous les ordres du gén. Labourdonnaye, en 1793, contre les royalistes de Bretagne. Il fut chargé de la défense de Nantes; était dans cette ville lors des événemens des 31 mai, 1er et 2 juin 1793, et se prononça contre eux avec une grande vigueur; déclaré traître à la patrie et mis hors la loi le 17 juin. Des réclamations nombreuses s'étant élevées en sa faveur, on se borna à le mander à la barre, il s'y justifia et reprit le commandement de Nantes. Le 9 septembre, il battit les royalistes à la tête d'une colonne de la garnison de Mayence, forte de 6,000 hommes, et balaya avec elle toute la rive gauche de la Loire, depuis Nantes jusqu'à la mer; mais il éprouva lui-même, douze jours après, une défaite complète, et reçut une blessure grave; accusé de nouveau, on l'arrêta et on l'amena à Paris, où il fut condamné à mort et exécuté le 13 avril 1794, âgé de 40 ans moins quelques mois. (T. 1 et 2.)

BIACHE ou BLACHE, chasseur du 22e ou du 23e régt. d'inf. légère: ayant été fait prisonnier à San-Felice del Pigeon (Espagne), un porte-drapeau le conduisait au quartier-général, quand Biache s'élance sur l'Espagnol, le précipite dans un fossé, lui arrache son épée et son drapeau, le fait prisonnier à son tour et le ramène au général Decaen, qui lui fit obtenir la décoration de la lég.-d'honn. (29 janv. 1812). (T. 21.)

BIANCHINI, caporal au 6e rég. de ligne italien, doublement décoré, par sa bravoure, de l'aigle de la lég.-d'honn. et de la couronne de fer, présenta au général Suchet, après l'assaut du fort Olivo (Espagne 181), quatre officiers et cinq soldats espagnols, qu'il a faits, lui seul, prisonniers. Le maréchal Suchet lui demande quelle récompense il souhaite: — « l'honneur de monter le premier à la brèche lorsqu'on donnera l'assaut à Tarragonne. » Il monta effectivement le premier, et tomba à l'instant percé de plusieurs balles. (T. 20.)

BICQUELEY, capit. d'artillerie, se trouvait dans la nuit du 3 au 4 août 1794 devant le fort de l'Ecluse, où il faisait exécuter des travaux pour le siége de ce fort (T. 3.)

BIGARRÉ (Auguste-Julien baron de), lieut.-gén., chev. de St.-Louis, commandant de la lég.-d'honn., né à Belle-Isle en mer (Morbihan), le 1er janvier 1775: entra au service volontaire marin aux cayes St.-Louis (île St.-Domingue), le 1er avril 1791; sous-lieut. au 9e rég. d'inf. de ligne, le 8 fév. 1793; lieut. le 13 sept. 1795; capit. le 12 oct. 1796; major le 6 fév. 1805; colonel le 3 fév. 1807; gén. de brig. le 9 juin 1808, et lieut.-gén. le 24 juin 1813: a fait les campagnes de 1791, 1792, 1793 à St.-Domingue; 1795, 1796 à l'armée de l'Ouest; fit partie de l'expédition d'Irlande en janvier 1797; combattit aux armées de Sambre-et-Meuse, d'Helvétie et du

Rhin; fit la campagne de 1805 en Allemagne; était en 1806 et 1807 à l'armée de Naples et d'Italie; passa en Espagne en qualité d'aide-de-camp du roi Joseph, et y fit la guerre pendant les années 1808, 1809, 1810, 1811 et 1812; était, en 1813, employé à l'armée du Nord. Ce général a été blessé d'un coup de feu à l'épaule gauche le 3 juillet 1795, devant Londel, au combat du vaisseau *les Droits de l'homme*, commandé par le contre-amiral Lacrosse; il préserva ce bâtiment des plus grands dangers, en s'opposant, au moment du naufrage, à la tentative de quelques hommes qui, par désespoir, cherchaient à mettre le feu à la sainte-barbe. Le 2 mars 1799, à la prise de Soleure, avec deux chasseurs de sa compagnie, il s'empara d'une pièce de canon, et tua de sa main un des canonniers qui la servaient. Le 7 septembre (même année), il s'offrit de bonne volonté pour aller enlever un poste que l'ennemi avait sur les bords du lac de Lucerne, et revint de cette expédition avec la mâchoire cassée d'un coup de feu. A Hoëllinden, en décembre 1800, il prit, à la tête de sa compagnie, une pièce de canon, un obusier, et fut encore blessé. A l'affaire de Lambach, il fut un des premiers qui se portèrent sur le pont de la Tranceo, pour y éteindre le feu sous les batteries de l'ennemi; par-là il facilita le passage de la divis. Richepanse, dont il faisait partie. A la bataille d'Austerlitz, à la tête du 4e rég. de ligne, il fit prisonnier le rég. de Moscou; le gén. Bigarré a été blessé d'une forte contusion de boulet à la jambe droite à Fère Champenoise, en mars 1814, a eu six chevaux tués sous lui à différentes affaires, et notamment trois dans la campagne de 1814. Il a commandé en 1815 la 13e division militaire; blessé d'un coup de feu à travers le corps le 21 juin de la même année à l'armée de l'Ouest; a été mis en non-activité le 21 juillet 1815. (T. 15, 23 et 24.)

BIGNON, colonel: fit la campagne de 1814 en France; se trouvait sur la rive gauche de l'Escaut le 8 mars de la même année. (T. 23.)

BIGNAULT (Louis), sous-lieut. au 6e rég. de cuirassiers, chev. de la lég.-d'honn.: à la bataille de Dresde, envoyé en tirailleurs avec 24 hommes, il chargea un bataillon autrichien et fit prisonnier le colonel, qui se rendit avec sa troupe.

BIGOT, lieut. de vaisseau: commandait, le 4 mars 1796, le bâtiment *la Seine*, sous les ordres du contre-amiral Sercey; soutint en 1799, sur les côtes de France, un combat très-vif contre les Anglais; se défendit avec une intrépidité peu commune; mais, malgré son courage, il fut forcé de se rendre; compris dans un échange qui eut lieu quelque temps après sa captivité, et rentré en France, il reçut les récompenses dues à son courage: on le nomma capit. de vaisseau; commandait, le 13 déc. 1806, sous les ordres du contre-amiral Leissègues, *l'Impérial*, de 130 canons. (T. 7, 10 et 17.)

BIGOT, adjud.-major au 4e bat. des Landes: s'avançant au pas de charge à la tête d'un détachement, pour reprendre le poste de la Mâsure, reçoit une balle qui lui perce la cuisse. Il marche jusqu'à ce que le détachement se soit emparé du poste; alors seulement il songe à sa blessure: son chef de bataillon veut lui donner deux soldats pour le soutenir; il les refuse en disant: « gardez-les pour combattre les ennemis, je me retirerai comme je pourrai. » (T. 2.)

BILLERET, chasseur du 6e rég. d'inf. légère: se signala d'une manière particulière au siége et à la reddition de Ciudad-Rodrigo (Portugal), le 10 juillet 1810. (T. 20.)

BILLY, adjud-gén., soutint, avec le général Walther, sur la route d'Ulm, en 1799, un combat très-sanglant et très-opiniâtre contre les Autrichiens; ils parvinrent cependant à les repousser: fut tué, général, à la bataille d'Iéna. (T. 10, 16.)

BINET-MARCOGNET (Pierre-Louis), gén. de brig., né à Croix-Chapeaux, dépt. de la Charente-Inférieure, le 14 nov. 1765: élève d'une école militaire, il en sortit en qualité de sous-lieut., et fut placé au 13e rég. d'inf., ci-devant Bourbonnais, le 30 mars 1781: fit la campagne d'Amérique, dans laquelle il se distingua; à son retour en France, le 3 sept. 1787, lieut. au même corps, et capit. le 1er mars 1792. Envoyé à l'armée du Rhin, il se

trouva, le 14 sept. 1793, à la reprise du camp de Boudenthal sur la Loutre; et en novembre, même année, à l'affaire qui eut lieu à Detwiller sur la Saar, en avant Saverne. Le 5 nivose an 2, il était à la reprise de Geisberg et à celle du château de Veissenbourg. Le 7 fruct., il passa avec son grade au 2e régiment d'inf. légère. En l'an 4 il était à l'armée du Rhin, et combattit à la journée du 21 messidor sous les ordres des généraux Moreau et Desaix; chef de bat. le 22 du même mois; assista à la bataille de Néresheim, livrée le 24 thermidor; repoussa, le 15 fruct., les Autrichiens qui avaient attaqué les avant-postes près Geisenfeld, où il se trouvait. Le 11 vendémiaire an 5, lors de la retraite, il combattit à la bataille de Biberac; se fit remarquer par sa bonne conduite au siége de Kehl; le 1er vent. an 7, chef de bat. au 95e rég. d'inf., et adjud.-gén. le 26 fruct. Le 15 flor. an 8, colonel du 108e rég. d'inf. de ligne. Il fit la campagne des années 8 et 9 à l'armée du Rhin; et le 12 frim. an 9, il se trouva à la bataille de Hohenlinden, à la tête de son rég. qui se couvrit de gloire; gén. de brig. le 11 fruct. an 11. Ce brave officier a reçu quatre coups de feu à différentes affaires; il est commandant de la lég.-d'honneur.

BINOT, adjud.-commandant: se trouvait, en 1803, à Pondichery, à la tête de 200 hommes, lorsque la guerre fut déclarée entre la France et l'Angleterre. Cet officier eut à lutter contre un régiment anglais fort de 6 à 700 hommes; par sa bonne conduite et sa prudence, il parvint à obtenir une capitulation honorable, et fut renvoyé en France, ainsi que tous ses compagnons d'armes, sur leur parole de ne pas servir contre l'Angleterre pendant un an et un jour. (T. 17.)

BIOLAC (Pierre), soldat à la 17e demi-brig. d'inf. légère, né à Guillan (Aude): au combat de Castiglione, il s'élança l'un des premiers dans les retranchemens ennemis, tua plusieurs canonniers à coups de baïonnette, s'empara de deux pièces de canon, poursuivit ensuite les Autrichiens, et fit sept grenadiers hongrois prisonniers. Biolac était l'un des plus intrépides soldats de l'armée. Il mourut au champ d'honneur.

BIOREUX (Jean et François), grenadiers à la 43e demi-brig. d'inf. de ligne, membres de la lég.-d'honn., nés dans le dépt. de la Haute-Vienne, s'emparèrent d'une pièce de canon à la bataille de Marengo, après avoir tué ou dispersé les canonniers qui la manœuvraient; ils la tournèrent contre les bataillons ennemis: chacun de ces deux frères reçut un fusil d'honneur.

BIRON (Armand-Louis de Gontaut, duc de Lauzun), colonel du rég. des hussards de ce nom, maréchal-de-camp au service du roi, député de la noblesse du Quercy aux états-généraux, puis général au service de la république française, né à Paris en 1747. En 1778, il passa en Amérique pour servir sous Wasington, et détruisit la cavalerie anglaise, à la tête d'une légion qu'il avait formée en cosaques. De retour en France, et membre de l'assemblée nationale, il fut accusé d'avoir pris part aux événemens des 5 et 6 oct. 1789, et faillit être massacré à Lille en 1792. De commandement en commandement, il alla remplacer le général Anselme à l'armée de Nice: puis envoyé dans l'île de Corse, général en Savoie et dans la Vendée. Il fut rappelé en mai 1793, enfermé à Ste-Pélagie, traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 31 décembre 1793. (T. 1er.)

BISSON, gén. de div., comte de l'empire, né le 25 août 1767: s'acquit de bonne heure une grande réputation aux armées d'Allemagne et d'Italie; s'illustra à la défense du Catelet sur la Sambre, n'ayant que 60 grenadiers et 50 dragons, contre une colonne de 6,000 hommes et 7 pièces de canon. A l'affaire de Messenheim, il soutint avec un bataillon de 417 hommes, les efforts de 3,000 fantassins et de 1,200 chevaux. Marengo, le passage du Mincio et les campagnes de Prusse et de Pologne furent encore pour lui des théâtres de gloire. Il fut successivement gouverneur-général de Brunswick, de la Navarre, du Frioul et du comté de Goritia. Bisson est mort à Mantoue en 1811. (T. 13, 15 et 17.)

BISSON (Jacques-Hilaire), lieut. au 3e bat. de la légion de l'Arriège, né à Léon-sur-mer (Calvados): au siége de Burgos, faisant le service de canon-

nier, fut atteint de trois coups de feu, et n'en continua pas moins à pointer sa pièce contre l'ennemi.

BISSON, officier d'artillerie, se trouvait, en 1796, sur la frégate *la Virginie*, que commandait le capit. de vaisseau Bergeret. (T. 7.)

BITCHE, sergent dans la 96e demi-brig., né dans le dep. du Haut-Rhin: quoique grièvement blessé, parvint seul à sauver le drapeau de son bat., et le défendit contre un grand nombre d'Autrichiens, par lesquels il fût un instant enveloppé.

BIZANET, maréc.-de-camp: servit d'abord comme simple soldat, et parvint successivement au grade d'adjud.-gén. Il commandait à Monaco en sept. 1793, et fit échouer un projet de livrer cette place à l'ennemi, ce qui lui valut le grade de gén. de brig. Après le 9 thermidor, il fut chargé du commandement de Toulon; fit ensuite la campagne d'Italie; resta long-temps sans activité; fut rappelé lors des désastres de l'Espagne et de la Russie. Il obtint le commandement de Berg-Opzoom en décembre 1813. Il battit, le 8 mars 1814, les Anglais qui avaient cherché à surprendre cette ville. Devenu maréc.-de-camp, il fut nommé chev. de St.-Louis le 19 juillet 1814. Il a été chargé, en mai 1815, sous les ordres du maréc. Brune, du commandement de Marseille déclaré en état de siége. (T. 5 et 23.)

BIZET, voltigeur au 154e rég. de ligne: au combat de Daruiowe en avant de Magdebourg, aperçut dans la mêlée un officier blessé près de tomber au pouvoir de l'ennemi; sans considérer le danger, il vole à son secours, le charge sur son dos et l'emporte.

BIZIAU, officier au 39e rég. d'inf. de ligne: mérita des éloges du gén. Foy, pour sa belle conduite au passage du Duero à Tordesillas, en poursuivant l'armée anglo-portugaise en oct. 1812. (T. 21.)

BIZOT, chef de bat. du génie, commandait le génie au siége de Luxembourg en oct. 1795; fut recommandé à la convention nationale par Cambacérès, comme s'étant signalé à ce siége. (T. 4.)

BLACHE, voltigeur du 23e rég. *Voyez* BIACHE.

BLANC, major commandant un rég. provisoire. A la bataille de Rivoli, étant capitaine à la 14e demi-brig. de ligne, empêcha le général Qeasdadanowich de s'emparer des canons de nos batteries, secourut la 39e et décida la victoire; il a été tué en 1808, au commencement de la guerre d'Espagne.

BLANC, chef de bat. au 11e rég. d'inf. légère: étant adjudant-major du 1er bat. d'élite du Valais, saisit le drapeau de son bat. hésitant à aborder les Autrichiens dans le village du Bois-de-Feingo, et se portant à la tête de la colonne, s'écrie: *pour les braves! en avant marche!* On bat aussitôt la charge, et le village est enlevé à la pointe de la baïonnette (28 mai 1799).

BLANC, capit du génie: se distingua, par son courage et sa fermeté, d'une manière remarquable, au siege de Landrecie, par le général Ferrand, dans la nuit du 10 au 11 juillet 1794. Il tint aussi une conduite digne d'éloges en avril 1807, au siége de Dantzick. (T. 3 et 17.)

BLANC (Jean), né à Sanzon, dép. de la Drôme: volontaire au 13e bat. de la Drôme, soldat et caporal an 69e rég. de ligne; légionn. le 6 nov. 1803; fut cité au passage du Mincio; mort le 25 sept. 1805.

BLANCHARD, chef de bat., commandait, en 1796, quatre compagnies de la 67e demi-brig., avec lesquelles il soutint un engagement avec l'avant-garde ennemie entre Heiligenthal et Opferbaum. (T. 7.)

BLANCHEVILLE (Claude-Basile-Gaspard de), colonel du 22e de dragons: d'abord sous-lieut. au 21e de chasseurs à cheval, il a fait toutes les guerres de la révolution. Il a donné des preuves de sa valeur à Machecoul (Vendée); au combat de Ste.-Lucie, devant Veronne; à la bataille d'Eylau, et mourut au champ d'honneur en Espagne, le 2 mars 1810.

BLANIAC (Guillaume-Joseph Lafon), lieut.-gén., né à Villeneuve d'Agen: entra au service en 1792 comme sous-lieut. au 5e rég. de chasseurs à cheval; fit la campagne de l'armée du Nord; se trouva à la bataille d'Hondscote; fut blessé le jour de la prise de Furnes à la fin de 1793, et continua

de combattre. Passé à l'armée d'Italie, le jeune Blaniac, à Anguiari sur l'Adige, quoique déjà blessé à la figure, combattit corps à corps un commandant d'hussards hongrois, le terrassa, le fit prisonnier; fut nommé capitaine sur le champ de bataille, et appelé à l'état-major de la division Angereau. Après le traité de Campo-Formio, il fit partie de l'expédition d'Egypte, en qualité d'aide-de-camp du chef de l'état-major-général Berthier. Il assista à la prise d'Alexandrie; fut grièvement blessé au combat de Damanhour, et nommé chef-d'esc. au 20e rég. de dragons, à la tête duquel il battit souvent les mamelouks pendant la campagne de Syrie. Sa conduite dans différentes affaires le fit nommer adjud.-gén. chef de l'état-major de la cavalerie. A la bataille d'Alexandrie, contre les Anglais, cet officier enveloppé de toutes parts, blessé d'un coup de fusil au travers du corps qu'il avait reçu à bout portant, percé de coups de bayonnette, refusa de se rendre et se fit jour à coups de sabre; nommé colonel du 14e rég. de dragons, il rentra en France avec son régim.; fit la campagne de 1805 avec ce corps, se rendit ensuite à Rome près du prince Joseph dont il était écuyer, et assista à la conquête du royaume de Naples; général de brigade, il fut envoyé au commencement de 1807, sur les confins de la Calabre, où il détruisit des rassemblemens nombreux d'insurgés et pacifia le pays; après cette expédition il fut nommé commandant de Naples, et chef d'état-major du gouvernement; passa ensuite en Espagne, fut gouverneur de Madrid en 1810. Ce gén. a fait preuve des plus grands talens militaires pendant le cours de cette guerre; rentré en France après la bataille de Vittoria en 1813, il reçut en sa qualité de gén. de div. le commandement de la cavalerie de l'armée du prince Borghèse en Italie; en 1814 il eut celui de la 1re subdivision de la 11e div. milit. et fut insp.-gén. de cavalerie en 1815; il est aujourd'hui retiré dans ses terres aux environs de Bordeaux.

BLANQUET-DUCHAYLA (Armand-Simon-Marie), vice-amiral, né à Marvejols dans le Gévaudan en 1759, servit dans la marine royale dès sa plus tendre jeunesse, et fit les campagnes d'Amérique sous le comte d'Estaing; parvint au grade de lieut. de vaisseau en 1786, et à celui de capit. en 1792; il commandait en août 1798, au combat naval d'Aboukir, le vaisseau français *le Francklin*, de 80 canons, se battit avec intrépidité contre *le Bellerophon*, reçut un coup de feu à la figure: hors d'état de commander, il se rendit aux Anglais; de retour en France il se disculpa auprès du directoire, de la lâcheté que lui avait imputée Bonaparte; son collègue, Perré, écrivit aussi en sa faveur. (T. 9.)

BLAVET, capit. de vaisseau, commandant *le Juste*, au combat du 1er juin 1795. (T. 5.)

BLAYE, caporal dans la 106e demi-brig., s'empara seul de l'officier qui commandait une colonne de 600 hommes, auxquels il fit mettre bas les armes (siége de Gênes.).

BLAZIAIRE (Jean), soldat à la 62e demi-brig. de ligne, né à St.-Julien (Gard), s'élança le 6 déc. 1799, à la bataille de Novi, sur des canonniers ennemis, les tua à coup de bayonnette, fit plusieurs prisonniers et enleva une pièce de canon, sous le feu de la mousqueterie de deux bataillons russes.

BLEIN, col. du génie, chargé par Jérôme Bonaparte le 17 déc. 1807, de reconnaître la place de Breslau; s'acquitta avec intelligence de cette mission, et se fit remarquer durant le siége. (T. 17.)

BLONDEAU (Antoine-François-Raymond), adj.-gén., né en 1749, à Baume-les-Dames en Franche-Comté, servit d'abord comme soldat dans les volontaires d'Afrique, obtint le grade de capit., et fut nommé chev. de St.-Louis en 1791; s'étant enrôlé la même année dans un bataillon de volontaires du dép. du Doubs, il en fut bientôt le chef, et parvint en 1792 au grade d'adjud.-gén.; prit une part glorieuse à l'attaque du camp retranché de Pastringo, qui eut lieu devant Vérone, le 26 mars 1799; blessé à la bataille de la Trebia, il n'en continua pas moins son service pendant la campagne d'Italie; prit sa retraite en 1806; officier de la légion-d'honneur en 1804, et créé chev. en 1809. (T. 4, 10 et 12.)

BLONDEAU, capit., frère de l'adj.-gén., partagea la gloire de son frère à l'attaque du camp retranché de Pastringo. (T. 10.)

BLONDEAU, soldat au 20e rég. de chasseurs à cheval, membre de la lég.-d'honn., né à Catillon (Nord); était l'un de ces soldats toujours prêts à tenter les entreprises les plus périlleuses. En 1793, il s'élança à cheval dans l'Inn, le traversa à la nage avec un de ses camarades, et alla sur la rive opposée attaquer trois dragons de Latour, qu'il ramena prisonniers avec leurs chevaux; peu de temps après, dans une charge, il sauva la vie à un grenadier français, et le dégagea des mains de deux cavaliers; qui à leur tour furent forcés de se rendre; pendant la campagne de 1796, Blondeau se trouvant à la découverte dans les environs d'Offenbourg, se mit avec le brigadier Desbordes à la poursuite de plusieurs vedettes qu'il poussa à travers un bois; à peine s'y fut-il enfoncé, qu'il aperçut devant lui 25 hommes d'inf. : sans hésiter, il les somme de se rendre, ceux-ci mettent bas les armes, et l'audacieux chasseur les dirige aussitôt vers son camarade, qu'il charge de les conduire au camp; à peine a-t-il terminé ce coup de main, qu'il part au galop, poursuit de nouveau les vedettes et ne revient qu'après avoir pris deux cavaliers et leurs chevaux. On vit quelquefois Blondeau, conduire à son régiment jusqu'à onze cavaliers montés et équipés.

BLONDEL, major, est au nombre des braves qui défendirent si honorablement sous les ordres du gén. Barbanègre, la place d'Huningue, en août 1815. (T. 24.)

BLONDEL (Benoît), lieut. à la 41e demi-brig., né à Wysge (Aisne): le 23 mai 1793, défendant avec un faible détachement une redoute attaquée par les Autrichiens; ayant déjà perdu beaucoup de monde, « qui m'aime me suive; mes amis, à la bayonnette, il n'y a rien de tel pour faire trembler ces gens-là. » En prononçant ces paroles il monte sur le parapet, franchit le fossé et se précipite avec sa troupe sur l'ennemi, qui se retire dans le plus grand désordre; atteint de plusieurs balles, l'intrépide Blondel expira peu d'instans après.

BLONDEL (Nicolas-François), lieut. retraité, chev. de la lég.-d'honn.; le 23 juill. 1812, au combat de Mohilow (Russie), à la tête de sa compe., il combattit 300 Russes, et fut atteint d'un coup de feu à la cuisse droite, qui a necessité l'amputation; ce brave offic. a servi avec honneur pendant 11 ans dans le 85e rég. de ligne; Blondel Pierre-Blaise et Blondel Jean-François, frères du précédent, lieutenans au même rég., ont également combattu avec distinction sous les drapeaux de ce corps.

BLONDEL, s.-lieut. de carabiniers, atteint d'une blessure grave à la bataille d'Arlon en 1793, attendait du secours; près de lui se trouvait un Autrichien plus maltraité encore; un chirurgien se présente pour le panser, « non, non, mon camarade, s'écria le généreux s.-lieut, ce n'est pas moi qu'il faut secourir, c'est un brave (en montrant l'Autrichien) qui est bien plus blessé que moi; c'est un étranger; c'est notre ennemi; mais il est homme, cela doit nous suffire. » (T. 1.)

BOBIESKI, offic. des voltigeurs de la Vistule; au siége de Saragosse, à peine âgé de 17 ans et déjà couvert de sept blessures, il se présente le premier à la brèche et renverse un grand nombre d'Espagnols.

BOBILIER, chef de bat. d'artillerie, mérita les éloges du génér. Baraguay-d'Hilliers, au combat de Figuières (Espagne), mai 1811. (T. 20.)

BODELIN, capit. de la 61e brig., blessé au combat naval d'Aboukir en mars 1801. (T. 14.)

BŒUF (Simon), cavalier au 2e rég., né dans le dép. de la Côte-d'Or, perça plusieurs lignes pour s'emparer d'un drapeau ennemi, qu'il rapporta à son corps (bataille de Marengo).

BOHIN, chef d'escad., blessé à la bataille d'Austerlitz le 2 déc. 1805. (T. 15.)

BOILEAU, lieut. d'artillerie, aide-de-camp du gén. Taviel; se fit remarquer d'une manière toute particulière, en Portugal 1808, à la bataille de Vimeiro. (T. 18.)

BOIROL, aide-de-camp du gén. de brig. Chauvel; fut blessé aux côtés de son général à la bataille d'Ocana. (T. 19.)

BOIS, major, à la tête de 800 hommes, se distingua à l'affaire du fort Bar-

rans (France), le 6 février 1814. (T. 23.)

BOISAUBERT, capit. de sapeurs, tué le 2 mai 1807, au siége de Dantzick. (T. 17.)

BOISGERARD (Marie-Antoine-François-Barbuat de), gén. du génie, né en 1767 à Tonnerre, sortit des écoles militaires en 1791, avec le grade de capit. du génie; il fit preuve d'habileté à l'affaire de Spire, à la prise et à la défense de Mayence; il eut part aux siéges de Charleroy, Landrecie, Valenciennes, Maëstricht et du Quesnoy, et reçut un coup de feu devant cette place. En l'an 7 (1799), il dirigea le passage du Rhin; attaché ensuite à l'armée du gén. Championnet, il fut blessé dangereusement auprès du village de Caiazzo, en Italie, et mourut quelques jours après des suites de sa blessure, âgé de 32 ans. (T. 3, 6, 8 et 10.)

BOISGUILLON, adjudant-génér. en 1793. (T. 1.)

BOISNARD, capit. de frégate, fut grièvement blessé au combat naval du 4 nov. 1805. (T. 16.)

BOISSARD, s.-lieut. au 2ᵉ bat. du Doubs; en 1795 devant Saverne, cet offic. rallia son bataillon, au moment où la division dont il faisait partie se mettait en pleine déroute; il en prit le commandement, marcha en avant à la bayonnette, repoussa l'ennemi, et lui fit éprouver une perte considérable; l'intrépidité de Boissard sauva Saverne.

BOISSET (Jacob), mar.-des-log. au 12ᵉ rég. de chasseurs, né à Rhetel (Meurthe), chargea le 20 brum. an 3, contre quatre compagnies d'infanterie autrichienne et leur fit mettre bas les armes; il faisait marcher devant lui les vaincus, lorsque l'un d'eux ressaisissant son fusil, lui plongea à l'improviste sa bayonnette dans le cœur.

BOISSONET, major du génie, se distingua au siége de Dantzick sous le commandement du maréchal Lefebvre, en 1807. (T. 17.)

BOISSY, lieut. de vaisseau, commandait la prame *la ville de Genève*, dans une attaque des Anglais le 17 juil. 1805; cet offic. se conduisit avec bravoure. (T. 16.)

BOITEL (François), sergent des grenadiers à la 79ᵉ de ligne, né à Paris le 11 ventôse an 7; il était dans l'île de la Paix, près de Corfou, et se trouvait sur le rivage au moment où les Russes et les Turcs se présentèrent pour y descendre; il assomma à coups de crosse les premiers qui débarquèrent, et resista long-temps avec le plus grand courage, mais ses efforts étant devenus impuissans contre le nombre, il succomba et eut la tête tranchée.

BOIVIN (Jacques-Denis), général de brig., né à Paris le 28 sept. 1756, entra le 12 mars 1771, comme simple dragon dans le régiment du roi, obtint son congé le 26 mars 1779; à l'époque du 14 juill. 1789, il entra dans la garde nationale parisienne en qualité de volontaire; quelque temps après il fut nommé cap.-adj., puis adj.-gén.; le 8 mars 1793, il passa adj.-gén. chef de bat. dans la ligne; envoyé à l'armée de l'Ouest sous les ordres du général Biron; il se distingua à l'affaire de Vic, et en l'an 2 à celle de Sablé; adj.-gén. chef de brig, le 2 oct. 1793, command. d'armes de la place de Nantes, lorsque l'ennemi se présenta aux portes de cette ville; le 20 germ. an 2 gén. de brig.; il continua de servir à l'armée de l'Ouest; en l'an 3 il passa à celle des côtes de Brest et à celle de Cherbourg; il était à Paris à l'époque du 13 vendém. an 5, et servit dans cette journée sous les ordres des généraux nommés par le comité de salut public; il fut successivement employé aux armées du Rhin, d'observation et d'Helvétie; se trouvait à Paris lors du 18 brumaire; Boivin servit ensuite sous Moreau, à l'armée du Rhin, et se fit remarquer à la bataille de New-Issembourg près Francfort; il passa en l'an 11 à l'armée de Batavie, div. du gén. Victor; était encore en activité en 1813, il a depuis obtenu sa retraite. (T. 11.)

BOIVRIN (Jacques), grenadier au 28ᵉ rég. de ligne, nommé membre de la lég.-d'honn. le 5 nov. 1804, mort le 14 mars 1806; fut cité honorablement à Marengo et au passage du Mincio.

BOLLEMONT, gén. de div. d'artillerie, né en janv. 1749 à Arrancy, dép. de la Meuse, servait depuis 17 ans sans interruption, dans l'arme de l'artillerie; en 1792, il commanda avec distinction cette arme à l'avant-garde de l'armée des Alpes; en 1793 il fut

nommé directeur du parc d'artillerie de l'armée de Belgique; au déblocquement de Maubeuge, il commandait en second l'artillerie, sa bonne conduite lui mérita le grade de gén. de brig.; il rendit les plus grands services à la bataille de Fleurus, à laquelle il commandait en chef l'artillerie; servit au siége de Maëstricht, prisonnier à Wurtzbourg, en l'an 5, mais bientôt échangé et nommé inspecteur-général en l'an 8; en l'an 10 il fut membre du corps législatif. T. 3, 4, 6 et 7.)

BOMBOIS, carabinier du 6e rég. d'inf. légère, se distingua d'une manière toute particulière au siége de Ciudad-Rodrigo (Portugal, le 10 juill. 1810.) (T. 20)

BOMPARD, contre-amiral, né à Lorient le 17 juill. 1757; il fut marin dès sa plus tendre jeunesse et ne s'éleva que par ses talens et sa bonne conduite; chargé en l'an 7 de commander une expédition destinée à descendre en Angleterre, il montait le vaisseau *le Hoche*; rencontré au nord de l'Irlande par une escadre anglaise, il se battit avec une intrépidité peu commune, et tomba cependant au pouvoir de l'ennemi; rendu à sa patrie, le directoire récompensa ses services et son zèle, en lui confiant un commandement dans l'armée navale de Brest, alors sous les ordres de Delmotte; le 29 frimaire an 11, il fut nommé commandant du vaisseau *le Formidable*, alors dans le port de Toulon. (T. 2 et 10)

BON, gén., naquit à Valence, dép. de la Drôme, fit ses premières armes à l'armée des Pyrénées, sous les ordres du gén. Dugommier; en l'an 2, il était chef de brig. dans la division de droite commandée par Augereau; il donna de grandes preuves de courage à la prise du camp de l'Étoile par les Espagnols, en messidor an 2; la fortune seconda mieux sa valeur à la bataille de St.-Georges (Italie); dans la campagne de l'an 5, il commanda la colonne mobile de l'armée d'Italie, se signala au combat d'Arcole, et fut mis hors de combat au passage du pont de ce même nom; sa blessure ne lui permettant pas de continuer son service actif, il fut employé dans la 8e div. milit; reprit le commandement d'une division à l'expédition d'Égypte, et se trouva au siége d'Alexandrie; marcha sur Rosette, et entra le premier dans l'enceinte des Arabes; contribua beaucoup à la prise du Caire; s'empara de Suez le 17 frimaire, eut une grande part à la prise de Jaffa; tué à la tête des grenadiers qu'il commandait au siége de St.-Jean-d'Acre (Syrie). (T. 7, 8, 9, 10 et 11.)

BON, capit. au 5e bat. de Saône-et-Loire, tué à la prise du village d'Offemont (France), en juill. 1815. (T. 24.)

BONAFOUX, chef de bat. d'artillerie, a fait avec distinction la campagne de 1812 en Espagne. (T. 21.)

BONAMI, capit. de vaisseau, commandait en janv. 1815, le vaisseau *la Gloire*, de 44, qui faisait partie de l'escadre de Rochefort. (T. 16.)

BONAPARTE (Jérôme), dernier frère de Napoléon, naquit à Ajaccio le 15 déc. 1784; entra au service de la marine; aussitôt après le 18 brumaire devenu lieut. de vaisseau, il partit en cette qualité en 1801, avec l'expédition de St.-Domingue, commandée par Leclerc; il revint bientôt en France avec des dépêches de ce général; puis repartit pour la Martinique, sur la frégate *l'Epervier*, dont il avait le commandement; vers la fin de 1802, lorsque les hostilités eurent recommencé avec l'Angleterre, il établit une station devant la rade de St.-Pierre et l'île de Tabago; mais il fut obligé de se retirer aux États-Unis, d'où il parvint à débarquer à Lisbonne, dans le mois de mai 1805; rentré en France, Jérôme prit à Brest le commandement d'un vaisseau de 74, puis celui d'une escadre de huit vaisseaux de ligne, avec le titre de capit. de haut-bord. Cette escadre se rendit à la Martinique; elle en revint dans la même année, et Jérôme fut nommé contre-amiral; passé à l'armée de terre dans la campagne de 1807, contre les Prussiens, il commanda avec le titre de général de division un corps de Bavarois et de Wurtembergeois, qui occupa la Silésie. Après la paix de Tilsitt, il devint roi de Westphalie; il commanda un corps dans la campagne de Russie. (T. 16, 17, 18, 19, 21, et 24.)

BONAPARTE (Joseph), né à Ajaccio le 7 janv. 1768, d'abord col.

du 4[e] de ligne, puis aussitôt après général en chef de l'armée de Naples; lieutenant-général de ce royaume, dont il fut proclamé roi en février 1806; le reste de sa vie appartient à la politique. (T. 8, 11, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24.)

BONAPARTE (Louis), troisième frère de Napoléon, naquit à Ajaccio le 2 sept. 1778, entra fort jeune au service militaire, et suivit son frère dans ses premières campagnes en Italie et en Égypte; après son retour en France, il fut nommé col. d'un rég. de dragons, puis gén. de brig.; en 1804, il devint grand-connétable, et colonel-général des carabiniers; accompagna Napoléon en Italie en 1805, et reçut à Turin, le titre de gouverneur-génér. du Piémont; revenu à Paris, il remplaça Murat dans le gouvernement de cette ville; se rendit en Hollande, pour y prendre le commandement de l'armée du Nord; enfin devint roi de ce pays le 5 juin 1806. (T. 15, 16, 17, 19 et 23.)

BONAPARTE (Napoléon), né à Ajaccio le 15 août 1769, élevé à l'école militaire de Brienne, puis à celle de Paris; lieutenant au 4[e] régiment d'artillerie le 1[er] septembre 1785, capit. le 6 fév. 1792, employé en cette qualité au siège de Lyon, sous les ordres de Kellermann; il commanda ensuite l'artillerie au siége de Toulon en décemb. 1793; général en second de l'armée de l'intérieur en oct. 1795 (vend. an 4), et général en chef de l'armée d'Italie en mars 1796 (germ. an 4). C'est en cette qualité qu'il gagna successivement les batailles de Montenotte le 12 avril 1796, celles de Millesimo le 15 *idem*, de Mondovi le 22 *idem*, du passage du pont de Lodi le 10 mai, de la prise de Milan le 17 *idem*, de Castiglione le 5 août; d'Arcole les 15, 16 et 17 nov., de Rivoli les 14 et 15 janv. 1797; nommé en 1798 génér. en chef de l'armée destinée à l'expédition d'Égypte, il remporta sur les Turcs et les Arabes les victoires d'Alexandrie les 2 et 5 juillet 1798, de Rahmanieh le 10 avril, de Chebreisse le 13 *idem*, des Pyramides le 21 *idem*, d'Aboukir le 25 juill. 1797; de retour en France, il gagna, étant 1[er] consul, celle de Marengo le 14 juin 1800. Ici finit la carrière du général Bonaparte et commence celle de Napoléon. Voyez ce nom et tous les volumes excepté le 1[er].

BONARDI-SAINT-SULPICE, gén., commandait en avril 1809, à l'armée d'Allemagne, une division de cuirassiers, sous les ordres du maréc. Davoust. (T. 19.)

BONCHAMP (Arthus, comte de), l'un des principaux généraux de l'armée royale, né en Anjou en 1759; servit dans l'Inde avec distinction, revint en France en 1791, capit. de grenadiers dans le régim. d'Aquitaine; command. à l'armée de la Vendée en avril 1793; se distingua dans plusieurs affaires, blessé grièvement à Fontenay le Comte; il fut tué le 17 oct. 1793, à la bataille de Chollet. Au moment de sa mort, il sauva 5000 prisonniers républicains, enfermés dans l'église de St.-Florent, et qui allaient être mitraillés. (T. 1, 2, 4, 5, 6 et 12.)

BONFANTI, gén. de brig, commandait le 16 fév. 1807, trois compagnies du 1[er] rég. de ligne Italien, avec lesquelles il battit et mit en déroute à Stargard, un detachement prussien qui l'avait attaqué; fit la campagne d'Italie, en 1809, et se trouva à la bataille de Sacile; il fit aussi les campagnes de 1813 et 1814. (T. 17, 19, 22 et 23.)

BONGARS, offic. d'ordonnance, prisonnier en janv. 1809, dans la place de la Corogne. (T. 18)

BONHOMME, chef de brig, fit la campagne de Hollande en 1799: s'étant retiré sur Uitgeest, et attaqué par les Anglais, il s'y maintint et arrêta l'ennemi sur ce point. (T. 11.)

BONNAIRE, col., vivement attaqué au pont d'Albado (Portugal), le 30 déc. 1810, par Silveyra, ce brave colonel le battit complétement. (T. 20.)

BONNAL, caporal dans le bat. des chasseurs du Mont-Cassel; le 28 juill. 1794, à la prise de l'île de Cassandria, ce brave traversa le premier le canal à la nage, sous le feu de quatorze pièces d'artillerie, et electrisa par cette démarche audacieuse tous les soldats de la division de Moreau.

BONNAMAZON, le chev. (Pierre), capit. de grenadiers au 66[e] rég. de ligne, offic. de la lég.-d'honn., né à Moneim

(Basses-Pyrénées) ; entré au service en 1791 comme caporal dans le 1er bat. des Basses-Pyrénées ; en 1792, il était sous-lieut. Plusieurs actes de bravoure aux armées des Pyrénées-Orientales, de l'Orient, du Danube et du Rhin, le firent élever au grade de capitaine ; il se signala surtout à l'attaque des redoutes de Berdaritz, où il désencloua et tourna contre les Espagnols deux pièces de 12, qui venaient de leur être enlevées ; à Marengo, il donna des preuves de la plus rare intrépidité. Les campagnes de Portugal et d'Espagne lui fournirent fréquemment l'occasion de se signaler ; le 24 juillet 1810, à la tête de deux compagnies de grenadiers, et sous le feu terrible de la division anglaise du général Crawfurt, forte de 6000 hommes, il passa le premier au pas de charge le pont de la Coa ; sa jambe gauche est fracassée d'un coup de fusil ; malgré cette blessure, il reste jusqu'au soir sur le champ de bataille, encourageant ses grenadiers ; cette action lui valut la croix d'officier de la lég.-d'honn. ; admis à la retraite après avoir subi l'amputation, il habitait en 1815 la ville de Pau, au moment où les troupes de Ferdinand VII violèrent le territoire français ; oubliant qu'il est mutilé, Bonnamazon, alors directeur des postes, demanda à aller défendre la frontière, et se trouva l'un des premiers au poste de l'honneur.

BONNAMI (Auguste), adj.-gén., né à Fontenay-le-Comte en Poitou vers 1770, se trouvait le 29 juill. 1796 en Allemagne, à la tête des grenadiers à pied, avec lesquels il engagea un combat contre les Autrichiens qui avaient envahi les bois de Winterheim, et les força à quitter ce terrain ; il se distingua pendant tout le blocus de Mayence ; une action d'éclat en déc. 1798, à la reprise de Rome, lui valut le grade de gén. de brig. sur le champ de bataille ; ce fut lui, comme chef d'ét.-maj. du gén. Championnet, qui fut chargé de rédiger le 10 janv. 1799, la capitulation de Capoue. Lorsque Championnet fut arrêté à Naples, le 16 mars 1799, Bonnami partagea sa glorieuse disgrace ; en 1811 il fut réintégré dans son grade de gén. de brig. et se trouva en 1812, à la bataille de la Moseowa : après des prodiges de valeur, il fut blessé et fait prisonnier ; chevalier de St.-Louis en 1814. (T. 6, 9, 10 et 21.)

BONNARD, lieut.-gén., aide-de-camp du gén. Cartaux en 1793, déploya dans le midi de la bravoure et de l'activité ; il vint annoncer à la convention les succès de l'armée des Alpes ; général de brigade, il se distingua à la bataille d'Altenkirchen, fit la campagne d'Allemagne en 1796 ; gén. de div. en 1799, il succéda au général Colland dans le commandement des départemens réunis ; se fit toujours remarquer par sa conduite calme, décente et modérée. Après la révolution du 18 brum. an 8 (9 nov. 1799), il devint command. de la 22e div. militaire et comte en 1804 ; fit la campagne de Pologne en 1807 ; le 23 avril 1810, se trouva au combat de Lérida, et rendit de grands services dans cette journée ; chev. de St.-Louis le 24 sept. 1814. (T. 6, 7 et 17.)

BONNARD, capit., commandait les carabiniers de la 17e légère, avec lesquels il prit une part honorable aux opérations militaires dans le pays des Grisons et dans le Tyrol, en décembre 1800. (T. 13.)

BONNART (Médard), s.-lieut. quartier-maître, né à Damery, dép. de la Marne, le 13 juill. 1775 ; entra au service comme volontaire, dans le 4e bat. de la Marne le 4 sept. 1791 ; devint sergent le 8 sept. même année, et employé à l'armée du centre sous le gén. Lafayette, chef d'atelier dans les subsistances militaires, le 16 mars 1793, à l'armée du Nord sous le gén. Houchard ; aide-garde-magasin le 15 août même année ; fourrier au 8e bat. de la Marne le 14 sept. à l'armée des Ardennes, sous le général Charbonnier ; caporal dans le 3e bat. du Nord, le 26 germ. an 2, à l'armée de Sambre-et-Meuse, sous le gén. Jourdan ; fourrier dans la 9e demi-brig. de ligne, le 4 messid. an 4, à l'armée du Danube ; employé à l'armée d'Italie, sous le génér. Scherer ; serg. le 11 floréal an 6, à l'armée de l'Ouest commandée par le gén. Brune ; gendarme à pied, dans la 5e légion compagnie de la Loire inférieur le 8 floréal ; maréchal-des-logis à pied dans la compagnie de Maine-et-Loire, le 10 prairial, et enfin s.-lieut.

quartier-maître dans la même compagnie le 9 brum. an 10 ; blessé d'un coup de feu au genou droit le 7 floréal an 2, près Bossu, à l'armée des Ardennes ; il commandait un poste de huit hommes le 16 prair. an 4, et fit 14 grenadiers hongrois prisonniers de guerre en poursuivant les ennemis après l'affaire de Siébourg, à l'armée de Sambre-et-Meuse ; prisonnier de guerre en l'an 7.

BONNAUD ou BONNEAU, général de divis., fut un de ceux qui contribuèrent aux succès éclatans de l'armée du Nord ; se distingua le 29 flor. an 2, à la bataille de Tourcoing, au combat d'Oude-Watering (Belgique), le 27 vendémiaire an 2 ; suivit en l'an 3 le gén. Pichegru dans sa conquête de la Hollande, et facilita la prise de l'île de Bommel et du fort de Grave ; en 1795, fit partie de l'armée de Sambre-et-Meuse, et se fit remarquer aux attaques de Kœnigsberg et de Berg-Ebeurach ; le 17 therm. an 4, au combat de la Rednitz ; la prise de Cassel fut due à son courage et à son intelligence ; mais ce fut la dernière victoire à laquelle il participa ; atteint d'une balle qui lui cassa la cuisse, il mourut quelques mois après. (T. 2, 3, 4, 6 et 7.)

BONNE, capitaine, cité le 9 juill. 1809, à la bataille d'Almonacid en Espagne, gagnée par le gén. Sébastiani. (T. 19.)

BONNEAU, capor. de grenadiers, s'attira les suffrages de l'armée en juin 1800, au siége de Gênes (T. 12.)

BONNEL (Pierre-François-Gabriel), serg. et s.-lieut. au 29 rég. d'inf. de ligne, membre de la lég.-d'honn. le 28 juin 1805, mort le 8 nov. 1805, se distingua à l'affaire de Manheim.

BONNEMAIN, gén. de brigade, donna des preuves de sa bravoure et de ses talens dans les campagnes de 1813 et 1814 en Italie, ainsi que dans celle de France de 1815. (T. 22, 23 24)

BONNET (le comte), lieut.-gén., soldat dans le rég. de Boulonais avant la révolution, et nommé en 1791 serg. dans un bat. de volontaires du dép. de l'Orne ; il ne tarda pas à être capitaine, puis adj.-gén., et gén. de brig. le 27 avril 1794 ; servit à l'armée de Sambre-et-Meuse, sous le gén. Jourdan, en 1794 et 1795, se trouva au combat de la Chartreuse en Belgique le 18 sept. 1794, à la campagne d'Allemagne de 1800 ; devint gén. de div. le 27 août, 1802, et fit avec beaucoup de distinction la campagne d'Espagne en 1808, pénétra dans les Asturies en 1810 ; le 14 juill. 1811, il dispersa les Espagnols au pied des hautes montagnes de Villa-Franca ; obtint des succès en août contre l'armée de Galice ; les 5 et 6 nov. il se signala de nouveau à l'attaque de Celdessajoras ; enfin, en déc. même année il se rendit entièrement maître des Asturies, et s'empara de 60 bâtimens anglais et espagnols dans le port de Gyon et autres ; il soutint avec honn. la retraite du Portugal sur le Duero, notamment le 23 juillet à Penaranda, où il fut blessé ; le 3 avril 1813, grand'croix de l'ordre de la Réunion ; se distingua le 2 mai à la bataille de Lutzen, le 20 à la bataille de Bautzen, le 8 sept. sur les hauteurs de Donha, et le 10 dans la plaine de Tœplitz ; fait chev. de St.-Louis le 27 juin 1814 ; commanda Dunkerque en mai 1815 ; commanda en oct. même année la 13e division à Rennes. (T. 3, 13, 20, 21 et 22.)

BONNET, colonel, se trouvait en Allemagne aux combats d'Altenkirchen, de Wetzlar et d'Uckerad en juin 1796, gagnés par le général Kléber. (T. 6.)

BONNET, grenadier de la 9e demi-brig., déploya une rare intrépidité à la prise du fort El-Arich le 1er avril 1799 en Égypte, sous les ordres du général Reynier. (T. 10.)

BONNET, trompette des guides à cheval. (*Voyez* GUÉRIN, offic. des guides.)

BONNOT (René), caporal dans les grenadiers-réunis, né dans le départem. d'Indre-et-Loire ; faisait partie de la 2e demi-brig. de ligne ; le 20 germin. an 8, sur les hauteurs de la Verera, au moment où ses camarades manquaient de cartouches, il leur crie *en avant*, et chasse l'ennemi qui lui était supérieur en nombre ; le 10 floréal il fit seul un officier et deux soldats prisonniers, il se distingua encore le 21 floréal ; le 23, à l'attaque du Monte-Creto, Bonnot s'élance dans une redoute, et désarme un capit. autrichien, mais au-

enu de ses camarades n'ayant pu le suivre, il se trouva enveloppé; il se défend alors avec une intrépidité sans exemple, tue deux Autrichiens et tombe renversé; quoique couvert de meurtrissures, il se relève, charge audacieusement contre un peloton dont il vient d'essuyer le feu, et s'écrie *à moi, mes amis, ils sont pris!* Les Autrichiens épouvantés fuyent dans le plus grand désordre; cinq d'entr'eux déposent les armes, Bonnot les conduit prisonniers à sa compagnie avec laquelle il revient à l'assaut, et entre un des premiers dans la redonte; ce brave a été nommé légionnaire le 20 prair an 9.

BONPART, capit du génie, montra un grand courage, en sauvant des prisonniers français qui s'étaient jetés à la mer sans savoir nager, pour se sauver des pontons de la rade de Cadix, où, depuis plus de vingt mois, ils languissaient dans les angoisses de la plus horrible captivité, les 15 et 16 mai 1810. (T. 20.)

BONSERGENT (Jean-Baptiste), capit.-adjoint aux états-majors de l'armée, chev. de la lég.-d'honn., né à Monmartre (Seine): 30 années de service, 24 blessures, dont huit coups de feu et seize coups de sabre, plus de 20 actions d'éclat, des traits d'héroïsme et de dévouement; tels sont les titres du capitaine Bonsergent; après avoir fait des prodiges de valeur dans un combat en 1793, près de l'abbaye de Hagueneau, Bonsergent fut remarqué dans Manheim; les premières campagnes en Helvetie ajoutèrent à sa réputation; à Nideau, il chargea seul sur une pièce de canon, défendue par des Suisses, sabra les artilleurs et les charretiers, s'empara des chevaux et amena la pièce au gén. Freissinet; à Winterthur, il se précipita sur des hussards de Barco, pour dégager l'un de ses offic. le lieut. Bacher, qui était sur le point d'être fait prisonnier; peu de jours après au milieu d'une charge contre la cavalerie autrichienne, il mit pied à terre pour secourir le hussard Legris, qui, renversé sur le champ de bataille, était au pouvoir de l'ennemi; il l'aida à remonter sur son cheval, se fit jour à coups de sabre à travers une nuée de combattans et rejoignit avec lui son rég. qui ne s'attendait plus à le revoir; à Schaffausen, il traversa l'un des premiers deux camps où les Russes s'étaient retranchés, chargea avec le capitaine Chneq, contre une pièce d'artillerie, l'enleva, et fit mettre bas les armes à 150 grenadiers. A la bataille de Feldkirch, Bonsergent faisait partie d'un faible détachement commandé par le lieutenant Roth, qui fit mettre bas les armes à une compagnie ennemie. Blessé d'une balle à la jambe gauche, il subit sur le champ de bataille une opération des plus douloureuses, remonta aussitôt à cheval et continua de combattre. A Kempten en Souabe, avec le lieuten. Bridonla, il s'élança sur un peloton du rég. de Waldecker; atteint de deux coups de sabre, il combattit encore, et fit prisonnier le maréc.-des-logis qui l'avait blessé. A l'affaire de Salsbourg, Bonsergent s'étant précipité dans la mêlée pour sauver le chef d'escadron Wery, fut lui-même fait prisonnier; délivré presque aussitôt par le lieuten. Prosper, ils chargèrent ensemble contre un gros de cuirassiers, et réussirent à le disperser. Nommé sous-lieut. dans le rég. des dragons-Napoléon, il fit avec ce corps la campagne de 1809; le 16 avril, devant Pordenonne, avec 12 cavaliers, il culbuta l'infanterie autrichienne, et fit trente prisonniers. Blessé pendant l'action à la tête, il revint à la charge et enleva encore cinq chevaux à l'ennemi. A la prise de Mulbach, dans le Tyrol, il abattit la porte de la Chinsa, pénétra dans la place avec quelques chasseurs, chargea les insurgés, prit leur chef, et entra le premier dans Brixen. Le 8 février 1814, devant Spécher, à la tête de 12 cavaliers, il fit mettre bas les armes à 163 fantassins. Un mois après à Roverbella, il contribua à la prise du village et des redoutes, qui furent enlevées de vive force par une compagnie de voltigeurs, qu'il soutint contre un escadron de lanciers autrichiens. Il fut grièvement blessé dans cette affaire. Le capitaine Bonsergent habite aujourd'hui la ville de Dijon.

BONTÉ, gén. de brig., fit la campagne de France de 1814, et fut fait prisonnier en mars de la même année, au combat de Fère Champenoise. (T. 23).

BONTEMPS, chef de brigade. En Allemagne, 1799, il fut grièvement blessé dans le mouvement rétrograde

que fit Jourdan sur les hauteurs d'Ostrach ; gén. de brig. en 1800 ; il fut cité aux batailles d'Enghen, Stockach, il enleva à la baïonnette les hauteurs de Mulhausen. (T. 10 et 12.)

BONTEMPS, soldat ; se distingua à l'attaque du village d'El-Arich (Egypte), 1799. (T. 10.)

BONTEMS (Louis), soldat au 110ᵉ de ligne, né à Besançon. Le 9 prairial an 7, se signala dans le Haut-Valais ; il s'élança le premier dans les retranchemens ennemis, et périt après avoir tué sept ennemis.

BONVOUST, commandant d'artillerie, se trouvait, le 27 juin 1793, dans Nantes, lorsque les Vendéens vinrent attaquer cette ville. (T. 1ᵉʳ.)

BONY (François), maréchal-de-camp, né à Cressey (Côte-d'Or), le 20 déc. 1772. Entré au service comme soldat au 10ᵉ batail. de la Côte-d'Or (devenu 51ᵉ rég. de ligne), le 12 sept. 1793 ; nommé lieut. le 24 sept. même année ; capit. le 19 fév. 1797 ; chef de bat. le 28 oct. 1806 ; major au 4ᵉ rég. de ligne le 29 janv. 1811 ; colonel le 10 août 1813 ; maréc.-de-camp le 27 sept. même année. Membre de la lég.-d'honn. le 16 mai 1804, et officier de cette même légion le 16 nov. 1808, et commandeur le 20 mars 1810 ; chev. de St.-Louis le 17 janv. 1815 : a fait toutes les campagnes, de 1793 à 1813, excepté celles de 1811 et 1812 ; a été blessé au côté droit à la bataille de Castiglione (Italie), le 3 août 1796 ; au pied gauche à celle d'Iéna, le 14 oct. 1810 ; à la cuisse droite à Lutzen, le 2 mai 1813. Il se distingua à la bataille d'Arcole, le 16 nov. 1796 ; à celle d'Hohenlinden, où il prit deux pièces de canon ; à Austerlitz, où il fit 300 prisonniers autrichiens. En Espagne, il mérita plusieurs fois les éloges du maréc. duc de Dalmatie et du général Dessoles. Dans la campagne de 1813, en Silésie, on le trouva partout sur le chemin de l'honneur, notamment à la reprise de la ville de Buntzlau sur le Bober, contre les Russes, ce qui lui valut le grade de gén. de brig. ; prisonnier de guerre par les Russes à Leipsick, le 19 oct. 1813, après avoir eu trois chevaux tués sous lui, il n'est rentré en France que le 28 juin 1814.

BOQUET (Juste), caporal de grenadiers à la 45ᵉ de ligne, né à Cricquelot (Seine-Inférieure). Le 3ᵉ jour complémentaire an 7, il se jeta seul au milieu d'un peloton de Russes pour arracher de leurs mains un officier supérieur qu'ils emmenaient prisonnier ; les ennemis furent mis en fuite, et l'officier délivré ; mais son libérateur ne survécut pas à cette action.

BORDESOULT (Tardif de Pommereux), lieut.-gén., grand officier de la lég.-d'honn., commandeur de l'ordre royal et militaire de St.-Louis : se distingua devant Spire en octobre 1792 ; entre Spire et Landau en mars 1793 ; à Vantzenau en oct. même année ; à Erixheim les 10 et 25 messidor an 2 ; à Turkeim en fév. même année : à Kaiserlautern en vendémiaire an 3 ; devant Mayence, en brum., frim. et niv. an 3 ; à Landau, en brum. an 4 ; à Emettingen, en brum. an 5 ; reçut un sabre d'honn. le 28 flor. an 10. Parvenu rapidement des grades inférieurs à celui de major du 1ᵉʳ rég. de chasseurs à cheval, il devint, à la fin de 1805, colonel du 22ᵉ rég. de la même arme, pour récompense de sa belle conduite à la bataille d'Austerlitz. Il mérita de nouveaux éloges à celle de Friedland le 14 juin 1807. Employé en Espagne, il détruisit au mois de déc. 1808, les débris de l'armée de Castanos dans les environs de Madrid, et obtint de nouveaux succès dans ce pays jusqu'en 1811 ; appelé à faire partie de l'armée de Russie, il se fit remarquer aux affaires de Solmensk, de Krasnoë, ainsi qu'à la bataille de la Moskwa. De retour en France, il fut gén. de div. en 1813, fit la campagne de 1814, obtint la décoration de grand officier de la lég.-d'houn. au mois d'août même année, a été élu membre de la chambre des députés en août 1815 par les dép. de l'Indre et de la Charente. (T. 17, 18, 19, 21 et 23.)

BORDUGAL (François), soldat de la 87ᵉ demi-brig. d'inf. de ligne. *Voyez* MAULÉ.

BORE, lieut. au bat. de Maine-et-Loire, mérita les éloges de Kellermann au combat de Saint-Barnouil en 1795. (T. 4.)

BORE, enseigne de vaisseau : se signala pendant un ouragan qui fit pé-

rir plus de 400 Français sur les côtes de Boulogne dans la nuit du 20 au 21 juillet 1804. (T. 16.)

BOREL (Jean), sergent de la 85e demi-brig. d'inf. de ligne, né à Camerey (Tarn), soldat renommé pour son intrépidité. Le 9 fév. 1799, il alla au milieu d'un bataillon autrichien chercher le drapeau, dont il réussit à s'emparer. Il revenait triomphant, quand une balle le frappa au cœur.

BORGHÈSE-ALDOBRANDINI (le prince), frère cadet du prince Camille de ce nom, prit du service dans les armées françaises au moment où elles se furent rendues maîtresses de l'Italie; il fut chef de bat. dans la garde impériale; se distingua particulièrement à la bataille d'Austerlitz; devint ensuite col. du 1er rég. de carabin., et fit à la tête de ce corps les campagnes de 1806 et 1807 contre les Prussiens et les Russes, et la campagne de 1809 contre les Autrichiens. Il se fit remarquer par sa bravoure, et fut atteint d'une balle au bras à la bataille de Wagram; gén. de brig. en déc. 1811, et premier écuyer de l'empereur en 1812; nommé, le 3 avril 1813, grand'croix de l'ordre de la réunion; fit la campagne de France de 1814; il a été décoré de la croix de St.-Louis. (T. 17, 19 et 23.)

BORY-SAINT-VINCENT, capit., mérita des éloges du duc de Trévise, pour la belle conduite qu'il tint à la bataille de Gébora (Espagne), le 17 fév. 1811. Devenu colonel, il fut frappé par l'ordonnance du 24 juillet 1815. (T. 20 et 24.)

BOSSE (Simon), major de la légion de Tarn et Garonne: a donné des preuves de la plus rare intrépidité pendant le cours de la guerre, particulièrement à la bataille d'Arcole, le 15 nov. 1796, où il combattit en qualité de lieut. à la 51e demi-brigade; il fut un des premiers officiers, qui, sous le feu de l'ennemi, traversèrent à la nage le canal près de son embouchure dans l'Adige. Pendant la campagne de 1813, il commanda le 85e rég. en qualité de chef de bat. Lors de la capitulation de Dresde, il parvint à sauver l'aigle du rég., la conserva pendant la captivité du corps en Hongrie, et la rapporta en France en 1814. Cet officier est mort major de la légion de Tarn et Garonne.

BOSSU, chef de bat. à la 38e demi-brig., officier de la lég.-d'honn. Au mois d'août 1799, cet officier, alors sous-lieut. de la 1re compagnie de la 38e demi-brig., rencontre une colonne ennemie qui s'avançait dans le pays des Grisons entre Vasen et le Pont-du-Diable; sans hésiter, il charge la baïonnette en avant, à la tête de ses grenadiers, culbute tout ce qui lui oppose de la résistance, et fait 1200 prisonniers, dont 25 officiers.

BOTTA, gén. de brig., tué le 20 juillet 1795, devant le fort Penthièvre. (T. 4)

BOUBERS (Alexandre-François-Joseph), gén. de brig., né à Lions (Picardie), le 5 janvier 1744: fit ses premières armes dans le corps des volontaires de Belle-Isle, et les deux campagnes sur mer de 1757 et 1758 sur la frégate le *Maréchal de Belle-Isle*, commandée par le brave Thurot. En 1759 et 1760, il fut inscrit surnuméraire garde de la marine au dépt. de Brest. Entra en qualité d'aspirant d'artillerie à la Fère le 31 juillet 1760, élève le 19 fév. 1763; lieut. le 31 oct. 1764, et capit. le 28 oct. 1774; obtint la décoration militaire le 10 juillet 1786. Le 2 janv. 1775, il s'embarqua pour la Guadeloupe, et revint en France le 11 janv. 1777. Le 16 mai 1792, il fut nommé lieut.-colonel. Employé à l'état-major de l'artillerie, il combattit à la bataille de Jemmapes, en avant de Liége; au bombardement de Maëstricht en 1793, et à la bataille de Nerwinden; colonel d'artillerie le 5 août 1793, fit les campagnes des années 2 et 3 aux armées du Nord et des Ardennes; gén. de brig. au déblocus de Maubeuge, en l'an 2; mis à la retraite le 29 brum. an 5; officier de la lég.-d'honn. dans le mois de prairial an 12.

BOUCHER, général: destitué, le 9 juin 1795, par un arrêté des représentans du peuple. (T. 4.)

BOUCHER, sergent, se distingua à l'attaque de l'île d'Holm (Allemagne), sous les ordres du maréchal Lefebvre, en 1807. (T. 17.)

BOUCHET, général du génie, se trouvait, en mars 1793, à la retraite du corps d'armée posté au-delà de la

Meuse; le gén. Domourier ayant laissé au pouvoir de l'ennemi les bagages de ses troupes, l'artillerie aurait eu le même sort sans la sage prévoyance du général Bouchet, qui dirigea sa retraite. (T. 1.)

BOUCHET, offic. de marine, chef des mouvemens du port de Brest, se signala par un beau trait de courage et de dévouement le 20 fructid. an 3, sur le vaisseau *le Désiré*, où régnait un violent incendie. (T. 5.)

BOUCHU, command. d'artillerie, aujourd'hui maréc.-de-camp, direct. de l'école polytechnique, se fit remarquer à la bataille d'Orana, à laquelle il commandait l'artillerie du 5e corps de l'armée d'Espagne; on le vit de nouveau se couvrir de gloire à la bataille d'Albuhera le 16 mai 1811. (T. 19 et 20.)

BOUCRET, génér., se trouva à la bataille d'Antrain le 18 nov. 1793; en juin 1795, commandait la forteresse de Belle-Isle : sommé par l'amiral Warren de remettre la forteresse, Boucret répond qu'il restera fidèle à la république. Warren frappé de cette réponse énergique se retire; Boucret fit la campagne d'Italie de 1799, et se trouvait le 20 juin même année, dans Brescia, où il fut forcé de capituler avec les Autrichiens et fait prisonnier avec sa troupe, qui était de 1200 hommes environ (T. 2, 4 et 10)

BOUDET (Jean), général de division, né à Bordeaux, commença sa carrière militaire en qualité de sous-lieuten. dans la légion de Mailleboia; entra ensuite au regt. de Penthièvre comme simple dragon, quitta le service peu après et se retira dans sa famille. Reprit du service en 1792, et fut capit. d'une compagnie franche de chasseurs, composée de jeunes gens de Bordeaux; il fit partie de l'armée des Pyrénées-occidentales; se distingua le 23 avril 1793, à une attaque que firent les Espagnols sur Andaye et la Bidassoa; le 6 juin, il se conduisit honorablement au combat de Château-Pignon, près de St.-Jean-Pied-de-Port; nommé chef de bat., et envoyé à l'île de Ré, pour passer dans les colonnies; se rendit en l'an 2 aux îles sous le Vent et rendit bientôt la Guadeloupe le théâtre des actions les plus mémorables. Après s'être emparé de l'île dite *la Grande-Terre*, le 9 vendém. an 4, il fut nommé gén. de brig., et gén. de div. le 9 vendém. an 5; quitta la Guadeloupe en l'an 7, revint en France, et fit la campagne de cette année en Hollande, combattit le 10 vendém. an 8, contre une grande partie de l'armée anglaise; se signala aux combats de Castricum; fit la belle campagne d'Italie, sous les ordres du général en chef Bonaparte en 1800 et 1801, et mérita les éloges de Murat; fut de l'expédition de Saint-Domingue et arriva devant le Port-au-Prince le 9 pluv. en 9; blessé d'une balle au pied à l'attaque de la Crête à Pierrot; à peine fut il guéri qu'il reçut ordre du gen. Leclerc de se rendre à la Guadeloupe pour prendre le commandement de cette île; l'ayant trouvée occupée par le capitaine Richepanse, il revint à St.-Domingue, et prit le commandement du dép. du Nord; envoyé en France dans le mois de frim. an 11, par le gén. Leclerc, pour donner au gouvernement d'une manière directe l'état de St.-Domingue; fit les campagnes d'Allemagne de 1805, de Pologne en 1807, d'Espagne en 1808, et celle d'Allemagne en 1809. (T. 11, 13, 14, 15, 17, 18 et 19.)

BOUDEVILLE, caporal à la 14e de ligne, né dans le dép. de Seine-et-Oise; l'armée française sous les armes attendait le choc d'une colonne ennemie, le 7 germ. an 7; dans ce moment un boulet emporte la cuisse du caporal Boudeville : il tombe; mais bientôt, apercevant les troupes autrichiennes à peu de distance de nos rangs, il se redresse, fait deux décharges de son fusil, tue un porte drapeau, et rend le dernier soupir.

BOUDICHON, chef d'esc., nommé à la bataille d'Austerlitz. (T. 15.)

BOUDIER (Jean), caporal à la 9e demi-brig. légère, né à Ponsin, canton de Privel (Ardèche), reçut une arme d'honneur le 4 juin 1801, pour sa belle conduite à Marengo.

BOUDIÈRE (François), soldat, né dans le dép. de la Charente-Inférieure, à la bataille de Marengo, se jeta au milieu d'un parti de cavalerie, pour en arracher son officier, qu'il parvint à dégager, après avoir tué un hussard qui se disposait à le sabrer.

BOUDIN, gén. de brig, faisait partie de la div. Ricard dans la campagne

de France de 1814, et s'est trouvé le 1er fév. de cette année, à la bataille de la Rothière; blessé le 11 février à la bataille de Montmirail. (T. 23.)

BOUÉ (Jean-Baptiste, lieut. au 57e régt. de ligne, membre de la légion-d'honn., né à St.-Girons (Arriège). A l'affaire qui eut lieu le 20 déc. 1794, à Bagnol, armée des Pyrénées orientales, un bat. de la 57e demi-brig. ayant été obligé de céder à des forces supérieures, Boué, alors sergent, se jeta à la mer pour sauver le drapeau qu'il portait, et le mit en pièces pour qu'il ne tombât pas au pouvoir des Espagnols. Le 30 mai 1803, il fut récompensé par un sabre d'honneur. Parvenu au grade d'officier, Boué, qui était entré au service en 1792, a fait avec honneur toutes les guerres de la révolution, jusqu'en septembre 1813.

BOUGE, chef de bat. du 32e rég. de ligne, se distingua dans la campagne d'Allemagne en 1807, sous les ordres du général Dupont. (T. 17.)

BOUILLÉ (de), lieut.-colonel, commandait en janv. 1807, les dragons bavarois du rég. de Linange, avec lesquels il battit les Prussiens sous les murs de Glatz. (T. 17.)

BOUILLEROT, chef de bataillon, commandait en déc. 1813, le fort Clessa (Italie); trahi par le comte Grisogno, il fut obligé de capituler et de se rendre prisonnier le 28 du même mois. (T. 22.)

BOUILLET, capit. des carabiniers au 14e rég. de chasseurs, contribua par son intrépidité à la prise de l'île de Cassandria en 1794. (T. 3.)

BOUILLY, capit. aujourd'hui chef de bat., se distingua au siége et à la prise de Gérone en Espagne, 1809, sous les ordres du gén. Souham; devenu chef de bat., il fut de nouveau cité honorablement dans un rapport du gén. Suchet au prince maj.-gén. de l'armée d'Espagne, pour la conduite qu'il tint au siége de Valence le 10 juill. 1811. (T. 19 et 20.)

BOUITZ, chef de bat. polonais, contribua puissamment le 15 oct. 1810, à la défaite des Anglais sur la côte du royaume de Grenade (Espagne.) (T. 20.)

BOULAIS (Toussaint-Thomas-Placide), capit. au 25e rég. de dragons, né à Rouen (Seine-Inférieure) le 29 déc. 1759; entra en qualité de dragon au 23e reg. le 16 juin 1776, fit les campagnes de 1792 à l'armée de la Moselle et celle de 1793 aux armées de la Moselle et du Nord; sous-lieutenant le 1er avril 1793, passa en l'an 2 à l'armée du Nord, et l'an 3 à celle de Sambre-et-Meuse. Le général Coland, l'ayant chargé de conserver avec 25 hommes deux positions importantes, il essuya plusieurs charges de l'ennemi qui ne put le débusquer, et auquel il fit plusieurs prisonniers; le 1er prair. an 8, il était à l'armée du Danube; lieut., il fit ensuite les campagnes des années 8 et 9 à l'armée du Rhin; adj.-maj. le 22 vent. an 10; capit. le 22 fruct. an 11; membre de la lég.-d'honn. le 14 brum. an 13.

BOULIANNE (Antoine), soldat à la 85e demi-brig. de ligne, né à Sabaret (Arriège), fit partie de l'expédition d'Egypte, pendant laquelle il mérita la réputation de l'un des plus intrépides soldats de l'armée; le 9 fév. 1799, les Turcs en grand nombre s'étaient retranchés dans une maison, d'où ils fusillaient nos troupes sans qu'il fût possible de répondre à leur feu. Boulianne, irrité, s'avança jusqu'à l'entrée de la maison, en brisa la porte à coups de crosse de fusil, renversa les barricades et tomba atteint d'un coup mortel: la maison fut aussitôt prise d'assaut.

BOULLEMAGNE, capit., se fit remarquer au combat de Tarrega (Espagne), le 13 janv. 1811. (T. 20.)

BOULOGNE (Jean-Baptiste), serg., né dans le départ. de la Marne, ayant aperçu un détachement de 400 Autrichiens, embusqués dans un jardin, se présenta à la seule porte par où ils pussent sortir, et les somma de mettre bas les armes; cette audace épouvanta l'ennemi, qui se rendit à discrétion, (attaque des ouvrages de San-Giacomo).

BOULON, chef de brig., fut blessé à la cuisse le 2 juin 1799, au combat de Zurich (Suisse), où il se signala. (T. 10.)

BONNAC, enseigne de vaisseau, montra un grand courage et beaucoup de présence d'esprit en contribuant à sauver des prisonniers français, des

pontons de la rade de Cadix, les 15 et 16 mai 1810. (T. 20.)

BOUQUEROT, baron DESESSARD (Jean-Baptiste), colonel, offic. de la lég.-d'honn. et chev. de St.-Louis, né à Asnan (Nièvre), le 29 mai 1771. Entré au service le 15 sept. 1791, en qualité de volontaire du 1er bat. de la Nièvre; fourrier le 11 août 1793, mar.-des-log. au 3e rég. de dragons le 18 sept. 1794, mar.-des-log.-chef le 22 sept. 1797, s.-lieut. le 10 sept. 1798, lieut. le 15 fév. 1800, capit. le 13 mars 1801, chef d'escadron le 25 mai 1807, passa avec son grade dans les dragons de la garde le 8 juillet 1807, colonel du 4e rég. de dragons le 28 oct. 1811, et offic. de la lég.-d'honn. le 19 fév. 1814; a fait les campagnes de 1792, 93, ans 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 13, et vendém. an 14 aux armées du Nord, de Sambre-et-Meuse, d'Italie, d'Helvétie, d'Orient et d'Allemagne, 1806 et 1807 en Prusse et Pologne, 1809 en Autriche; 1810, 1811, 1812 et 1813 en Espagne; 1814 et 1815 en France. Cet offic. a été grièvement blessé à l'affaire de Salayco, a reçu un coup de feu au débarquement des Turcs à Aboukir, et deux coups de baïonnette à la bataille d'Eylau le 8 février; colonel au mois de mars 1814 près de Nangis, à la tête du 4e rég. de dragons, fondit sur un carré de 10,000 Russes, l'enfonça, et contraignit toute cette masse à mettre bas les armes; il se dirigea ensuite sur une batterie, et en un clin d'œil, s'empara de 14 pièces de canon. Napoléon félicita lui-même le colonel Desessard, et le nomma offic. de la lég. d'honneur sur le champ de bataille.

BOURAYNE, capit. de vaisseau, prit le commandement de la frégate *la Canonnière*, de 40 canons, le 14 nov. 1805, et se conduisit d'une manière remarquable au glorieux combat de cette frégate contre le vaisseau de ligne anglais *le Tremendous*, le 21 avril 1806. (T. 17.)

BOURBON-CONDÉ (Louis-Henri-Joseph duc de), né le 13 avril 1756, se rendit au mois d'août 1782, sous le nom de comte Dammartin, au camp de St.-Roch, devant Gibraltar, et y déploya dans différentes occasions beaucoup d'intrépidité; à son retour en France, Louis XVI le nomma chev. de St.-Louis et maréc.-de-camp; en 1791, il se rendit sur les bords du Rhin, afin de prendre part aux événemens militaires qui se préparaient. Il alla ensuite à la cour d'Espagne, solliciter l'armement des émigrés sur les frontières du midi. En 1792 et 1793, il combattit dans l'armée du prince de Condé son père; se fit remarquer au combat de Bersheim le 2 déc. 1793, où il fut blessé d'un coup de sabre à la main au milieu de la mêlée. Le duc de Bourbon se rendit en Russie avec l'armée que commandait son père en 1797, et revint avec elle en 1799 sur le Rhin, où il combattit avec bravoure. Rentré à Paris avec le roi en mai 1814, il reçut le titre de colonel général de l'inf. légère. (T. 24.)

BOURBON, voltigeur au 108e rég. de ligne, né à Lyon (Rhône). Le 19 avril 1809, à la bataille de Tann, ce voltigeur s'étant avancé en tirailleur, tomba dans une embuscade de douze Autrichiens commandés par un officier: « Cernez! cernez! les voilà, les voilà! s'écrie le soldat, après avoir fait feu deux fois sur le détachement. » Le commandant autrichien le voyant charger de nouveau son fusil, avance d'un pas, et lui présente la poignée de son épée; Bourbon le tient couché en joue, lui ordonne de faire mettre bas les armes à sa troupe, la conduit prisonnière au quartier-général, et remet à son colonel l'épée de l'officier, qui s'aperçut alors qu'il s'était laissé prendre et désarmer par un seul homme. Cet intrépide soldat eut la jambe droite emportée le 5 juillet suivant à Wagram.

BOURCIER ou BOURSIER (le comte de), lieut.-gén. et grand officier de la lég.-d'honn.; né à la Petite-Pierre (Bas-Rhin); lieut. au régt. des chasseurs de Picardie au commencement de la révolution. Devenu aide-de-camp du duc d'Aiguillon, il passa à l'état-major du gén. Custine en 1792, et fut nommé adjudant-général en 1793; général de division le 9 juillet 1794, et fut employé à cette époque comme chef d'état-major-génér. de l'armée du Rhin; suspendu de ses fonctions; bientôt après réintégré, il commanda une division de cavalerie sous Moreau; se distingua surtout au combat d'Ingolstadt, et contribua beaucoup aux résultats de la belle retraite de 1796; nommé, en

1798, inspect.-gén. de cavalerie, il en remplit les fonctions jusqu'en 1803, époque à laquelle il fut nommé conseiller-d'état, et membre du conseil d'administration du dépt. de la guerre; fit la campagne de 1805 contre les Autrichiens; commanda une division de dragons, et se distingua aux batailles d'Elchingen, d'Ulm et d'Austerlitz. Il fit encore la campagne de 1806 contre les Prussiens, et fut chargé, après la prise de Berlin, de la direction générale du grand dépôt des chevaux pris sur l'ennemi; fit ensuite la campagne d'Italie contre les Autrichiens; se trouvait à Wilna en 1812, au moment de la retraite de Moscou; dégagea l'empereur au passage de la Berezina; chev. de St.-Louis, le 19 juillet 1814. (T. 6, 8 et 15.)

BOURDE, guide à cheval. *Voyez* GUERIN, officier.

BOURDÉ (Guillaume-François-Joseph), né à Ploner près de Dinan (Bretagne), le 8 mai 1763; commença à naviguer en 1774; enseigne de vaisseau en 1793, lieut. en 1794, et capit. en 1796; se trouva à cette époque à tous les combats que l'amiral Villaret-Joyeuse livra à l'armée anglaise; commanda en 1797 une division de frégates qui s'empara des îles Ioniennes; le capitaine Bourdé était en 1814 à Anvers avec l'escadre de l'amiral Missiessy; il est maintenant en retraite. (T. 8.)

BOURDET (Charles-Louis), capit. de vaisseau, né à Précy (Oise), en 1754; commença à naviguer en 1766, et devint lieut. de frégate en 1778; il était capit. de frégate à Brest en 1797; fut accusé en 1799, lors de la rencontre de la frégate de la république *la Sensible* avec la frégate anglaise *le Sea-Horse*, de s'être rendu à l'ennemi aussitôt après les premières volées. En 1806, il se rendit de Lorient à Cadix, où il commandait le vaisseau *le Pluton*, lorsqu'il fut pris par les Anglais. Il revint, en 1812, sans échange, et fut employé au port d'Anvers en 1813, comme commandant des dépôts; il fut créé chev. de St.-Louis en 1814, et obtint sa retraite en 1815. (T. 10.)

BOURDON, colonel de dragons: blessé, en 1805, dans une charge de cavalerie sur la route de Brunn à Olmutz; tué à Austerlitz. (T. 15.)

BOURDON, enseigne de vaisseau en 1805, commandant une péniche, se fit remarquer au combat du 8 fructidor an 8 (rade de Boulogne); lieut. de vaisseau pour sa bonne conduite au combat du 16 août 1805. (T. 16.)

BOUREL (Nicolas), né en 1776 à Langres, dépt. de la Haute-Marne; membre de la lég.-d'honn. le 4 juin 1804; mort le 4 oct. 1805; cité honorablement à l'affaire de Kreusenack.

BOURGAIN, capit. d'artillerie légère, officier de distinction, fut blessé grièvement dans un combat meurtrier qui s'engagea à la porte de Trani de la ville d'Andria (Italie), le 22 mars 1799, à l'entrée des Français dans cette ville. (T. 10.)

BOURGEOIS, colonel du 1er rég. d'infant. légère: se battit en 1810 avec intrépidité contre le général espagnol O'Donnell, et concourut, en mai et juin 1811, au siége et à la prise de Tarragone (Espagne). (T. 20.)

BOURGEOIS, lieuten., mérita les éloges du gén. Dessaix dans son rapport sur les dernières opérations de l'armée française dite des Alpes, en juillet 1815. (T. 24.)

BOURGEOIS (Nicolas), capit. au 12e rég. de dragons, né à Ste.-Menehould (Marne). Les troupes françaises qui couvraient Maubeuge ayant été repoussées par l'armée autrichienne et forcées de rentrer dans la place, les représentans du peuple jugèrent à propos de faire connaître aux chefs de notre armée la situation de cette ville, qui, bloquée par des forces supérieures, pouvait d'un instant à l'autre tomber au pouvoir de l'ennemi. Douze dragons du 12e régt. ayant à leur tête le maréc.-des-logis Bourgeois, vinrent solliciter l'honneur de s'acquitter de cette mission qui était des plus périlleuses. Ces treize braves sortent pendant la nuit, traversent le camp ennemi, passent la Sambre à la nage, et se faisant jour à travers la cavalerie autrichienne, qui ne cesse de les poursuivre, ils se dirigent sur Philippeville, où ils entrent avant le jour. Sans mettre pied à terre, Bourgeois fait tirer le canon, pour que la garnison de Maubeuge soit avertie qu'ils ont réussi dans leur entreprise; ils repartent sur-le-champ pour Givet, remettent des dépêches au général com-

mandant la place, et arrivent auprès du représentant Perrin des Vosges, qui ayant réuni son corps d'armée, vole au secours de Maubeuge, et en fait lever le blocus. Les noms des douze dragons qui partagèrent les dangers de leur maréchal-des-logis sont : Dupont, alors brigadier, depuis maréchal-des-logis; Angein, brigadier; Gardet, dragon; Brisse, maintenant habitant de la Capelle, près d'Avesnes; Jean-Marie, dragon, depuis brigadier; Poiette, Maigret, Palicat, Robiné, Desmare, Bouzemont et Deker. Le 3 déc. 1799, Bourgeois étant commandant militaire à Thonon en Savoie, une insurrection éclate dans la ville; les montagnards rebelles s'avancent, lorsque Bourgeois, accompagné seulement de quelques dragons, parvient à dissiper cet attroupement, fait rentrer dans l'ordre les séditieux; quoique dangereusement blessé, cet officier ne consentit à se retirer que lorsqu'il eut mis les insurgés dans l'impossibilité de se rallier.

BOURGOIN (Etienne), tambour à la 56e de ligne, né à Saumur. Au combat de Villebœuf en Suisse, ce tambour s'étant trop avancé dans une charge, tomba au pouvoir des insurgés, qui, lui appuyant la baïonnette sur la gorge, voulurent le forcer à crier : *vive Berne!* Mais quoique blessé et extrêmement affaibli par la perte de son sang, il ne leur répondit que par ces mots : *vive la république française!* qu'il répéta jusqu'à ce que les ennemis, furieux, lui eussent tranché la tête. Ce brave périt avant d'avoir atteint sa dix-septième année.

BOURGON, chef de brig. du 1er de hussards, tué à la bataille de Castiglione, le 5 août 1796. (T. 6.)

BOURILLON, capit. : à la tête de deux compagnies de voltigeurs, passa au gué la rivière la Licea en Dalmatie, et culbuta l'ennemi qui s'y opposait. (T. 19.)

BOURKE, premier aide-de-camp du maréc. Davoust, fut blessé à la bataille d'Iéna : devenu gén. de brig., il contribua puissamment à l'investissement de Valence (Espagne), le 26 déc. 1811, et à la déroute de l'ennemi. Il fit avec succès la campagne de 1812 en Espagne. Il est aujourd'hui lieutenant-général. (T. 16, 20 et 21.)

BOURMARD ou BOUSMARD : commandait en 1809 à Flessingue, lors de la descente des Anglais, un bat. du 75e rég. qui se couvrit de gloire à Ratisbonne. (T. 19.)

BOURMONT (Louis-Auguste-Victor, comte de Gaisne, de), né à Bourmont (Anjou) en 1773 : était officier au rég. des gardes-françaises lors du 14 juillet 1789; il émigra, fut aide-de-camp du prince de Condé; passa ensuite major-général de l'armée royale de l'Ouest; vint à Paris en 1800 après la fin de cette guerre; nommé colonel, adjudant-commandant par Napoléon en 1809; servit en cette qualité à l'armée de Naples; gén. de brig. et de div., fit dans l'un et l'autre de ces grades les campagnes de 1813 et 1814; se distingua le 27 août 1813 sous les murs de Dresde; se défendit courageusement contre les alliés dans la place de Nogent. Il obtint au retour du roi, le 20 mai 1814, le commandement de la 6e division militaire, et celui d'une division à l'armée du Nord, à la rentrée de Napoléon en 1815; il quitta le 14 juin la division qu'il commandait, pour se rendre auprès du roi à Gand. Il a été nommé le 9 sept. 1816 commandant d'une division d'infanterie de la garde royale. (T. 5, 6, 12, 23 et 24.)

BOUROTTE, sergent d'artillerie, s'aperçut le 16 avril 1807, au siége de Neisse, qu'un obus venait de traverser le parapet et de s'introduire dans le petit magasin à poudre de la batterie où il savait que plusieurs bombes et obus chargés étaient déposés. Sans hésiter, cet intrépide sous-officier pénètre en rampant sur les genoux dans ce réduit, où la mort paraissait inévitable; il saisit l'obus, recule et le fait rouler au milieu de la batterie, où il éclate à l'instant sans faire mal à personne. Bourotte fut récompensé de son dévouement par la décoration de la lég.-d'honn.

BOURSIER, colon. du 11e rég. de dragons, ne survécut point aux blessures qu'il reçut, à la bataille d'Eylau le 8 fév. 1807. (T. 17.)

BOUSSARD (André-Joseph), gén. de brig., né à Bincher départem. de Jemmapes, le 13 nov. 1758; fut d'abord pendant 5 ans au service de l'Autriche, passa à celui de France en 1791; lieut.-colonel de dragons en

1793; fit en 1795 la campagne d'Italie, se conduisit avec la plus grande bravoure à Mondovi, à Castiglione et au passage de l'Adda; colonel en Egypte, il mérita plusieurs fois des eloges et acqoit le grade de gén. de brig.; se fit remarquer en fév. et mars 1810, en Arragon et dans le royaume de Valence (Espagne), se trouva au siège de Tortose en juin et déc. même année; se signala le 25 oct. 1811, à la bataille de Sagonte. (T. 14 et 20.)

BOUTRUE (Jules-Alexandre-Leger), né à Chartres, dép. d'Eure-et-Loire le 20 avril 1760; soldat en 1778, au rég. de Rohan-Soubise, obtint son congé en 1780; reprit du service à la révolution; chef de bat. en l'an 4, il s'empara de la forte position de la Rehute; fit les campagnes d'Italie des années 5, 6, 7 et 8 en qualité de colonel, et fut nommé commandant de la ville de Milan en l'an 8.

BOUVARD, caporal au bataill. des chasseurs du Mont-Cassel, se distingua à la prise de l'île de Cassandria le 28 juill. 1794. (T. 3.)

BOUVELIN (Jean), dragon au 1er rég., né à Cayenne. Le 25 prairial an 8, à Marengo, il tua trois chevaulegers de Karatché; enveloppé par un escadron de ce corps, il succomba.

BOUVENOT, lieut., se distingua particulièrement dans une charge où les Russes furent culbutés et rejetés sur St.-Albrecht le 5 mars 1813. (T. 22.)

BOUVERT, lieut., au combat d'Arlon en mai 1793, chargea à la tête de 400 cavaliers à trois reprises différentes, contre un carré de 1500 Autrichiens, les dispersa et les tailla en pièces; cet intrépide offic. reçut 28 blessures: « la patrie les a comptées, » lui écrivit alors le président de la convention (Vergniaux).

BOUVET (le baron François-Joseph), contre-amiral, né à Lorient, dép. du Morbihan, en 1753; s'embarqua à l'âge de 12 ans, fit les campagnes de l'Inde avec le bailli de Suffren, enseigne de vaisseau en 1782; capit. en 1793, commandait le vaisseau *le Terrible*, au combat du 1er juin 1794, contre-amiral en 1797; le directoire rejeta sur lui le peu de succès de l'expédition d'Irlande et le destitua; il ne fut réintégré qu'après le 18 brumaire; en 1802, conduisit une escadre à la Guadeloupe et concourut à soumettre ce pays; à son retour il fut nommé préfet maritime à Brest, où il était encore en 1816. (T. 3, 5, 7 et 14.)

BOUVET de CRESSÉ, maître de pension à Paris, né à Provins le 4 janv. 1772; s'enrôla au commencement de la révolution, dans les troupes de la marine de Brest, et se signala au combat du 1er juin 1794; la convention lui décerna une récompense nationale pour cette action d'éclat. (T. 3.)

BOUVIER-DES-ÉCLAZ (Joseph), mar.-de-camp, offic. de la lég.-d'honn., né à Belley (Ain), le 3 déc. 1758, dragon au 11e régt. le 7 nov. 1778, servit en 1779 à l'armée des Côtes du Hâvre; fit comme lieut. les campagnes de 1792 et 93 à l'armée du Rhin; capitaine le 8 mars 1793, employé à l'armée de Sambre-et-Meuse, se fit remarquer à la bataille de Fleurus ainsi qu'à celle de Bamberg en l'an 4; le 28 ventôse an 5, chef d'escadron sur le champ de bataille à l'affaire de Frierberg; en l'an 6, il fit partie de l'armée d'Angleterre, et passa ensuite à celle d'Helvétie et du Rhin; il contribua au succès de la bataille de Hohenlinden en l'an 9, en se portant avec un corps de 1200 hommes sur les derrières de l'ennemi; le 6 brum. an 12, major du 17e régt. de dragons, colonel le 20 sept. 1806, du 14e de même arme, génér. de brig., il se distingua le 19 fév. 1811, à la bataille de Gebora (Espagne), et fut cité de nouveau le 15 juin, dans le rapport du combat de Santa-Marta et de Villalba; il a été nommé chev. de St.-Louis le 19 juill. 1814. (T. 20.)

BOUVIER, colonel du génie, se distingua en mai et juin 1811, au siège de Tarragone, fit avec succès la campagne de 1812 en Russie (T. 20, 21.)

BOUVIER (Pierre-Marie-Éléonore), né à Grenoble (Isère), s'enrôla le 19 fév. 1787, dans le 19e régt. de cavalerie, fut s.-lieut. en mai 1793, et capit. en l'an 7; se distingua à la bataille de Rousselaer, où il fut blessé le 27 prair. an 2; fut incorporé au 10e régt. de cuirassiers le 22 pluviôse an 11, et a été nommé membre de la légion-d'honneur le 14 brumaire an 13.

BOUVIER, enseigne de vaisseau,

se distingua au bombardement du Hâvre en 1805. (T. 16.)

BOUVIER, capit. du 28e d'infant légère, se comporta vaillamment à la bataille d'Ocana. (T. 19.)

BOUZEMONT, dragon au 12e régt. *Voyez* BOURGEOIS, capit.

BOUZENOT (Gaspard), serg. au 85e de ligne, né à Mouçony (Saône-et-Loire); le 30 prair. an 8, il s'introduisit le premier dans les boyaux de la tranchée du Santon, et succomba sous le grand nombre des ennemis.

BOUZON, dragon au 24e régim. blessa grièvement le général Reding, au combat de Vallo en Espagne, janv. 1809. (T. 19.)

BOVELLI, chef de bat., s'empara avec le général Gentilli, de la ville d'Ajaccio en 1796. (T. 7.)

BOYÉ ou BOYER (Charles-Joseph), gén. de brig., né à Ehrembreisten, électorat de Trèves le 11 fév. 1762. Il entra dans les rangs français le 12 fév. 1778, et il était hussard au régt. de Conflans, colonel-général, aujourd'hui 4e régt.; fut fait fourrier le 2 juil. 1780; adjudant le 17 sept. 1791, il fut envoyé à l'armée du Nord; capit. le 29 oct., il se trouva aux affaires de Virton, de la Croix-aux-Bois, du camp de la Lune, à la poursuite de l'armée prussienne, et au siége de Namur; il se distingua à la bataille de Nerwinde le 21 mai 1793; sa belle conduite lui mérita le grade de chef d'escadron; il se trouva en cette qualité aux affaires de Valenciennes, à la bataille de Hondscoote, au déblocus de Maubeuge; eut un cheval tué sous lui à l'attaque d'une redoute près le village de Montgarnie et le bois l'Evêque; le 6 floréal an 2, nommé chef de brigade et le 22 prairial gén. de brig., servit avec honneur à la bataille de Fleurus, et se trouvait à celles de Zurich, à Engen, à Moertzkirch, à Hohenlinden. Pendant les années 8 et 9, il fut de toutes les affaires brillantes qui ont illustré l'armée du Rhin; fut chargé de la défense du pont du Leck près d'Augsbourg; devint commandant de la 16e division militaire et commandant de la légion-d'honneur. (T. 13.)

BOYELDIEU, capit. de la 61e demi-brig., se distingua à la prise du fort d'Aboukir en 1801, et y fut blessé; était colonel le 5 fév. 1807, au combat de Deppen, où il fut encore blessé; fit avec succès la campagne de 1813 en Allemagne, et fut blessé à la bataille de Dresde: il était alors lieuten.-gén. (T. 14, 17 et 22.)

BOYER (Pierre), lieut.-gén., né à Béfort en 1770, aide-de-camp du gen. Kellermann en 1795; adjud.-gén. en 1796; fut employé en cette qualité à l'expédition d'Egypte, où il se distingua sous les ordres du général Desaix, dans le Seid ou Haute-Egypte; revint en France en 1801; accompagna en 1802, le gén. Leclerc à St.-Domingue; sauva le Cap des entreprises de Toussaint-Louverture, et reçut les dernières volontés du gén. Leclerc, qui le chargea de les transmettre au 1er consul. A son retour en France, il fut employé à l'armée d'Espagne, et s'y fit remarquer en plusieurs circonstances, notamment à la bataille des Arapiles, où il commandait une division de dragons; il conduisait en 1814 une des divisions détachées par le maréchal duc de Dalmatie pour renforcer l'armée de Napoléon sur la Marne. (T. 23.)

BOYER DE REBEVAL (Joseph), lieut.-gén.; il parcourut successivement les grades inférieurs jusqu'à celui de chef de bat. (au 74e régt.); sa belle conduite dans ce régt. lui valut, en 1804, d'être nommé major du régt. des fusiliers de la garde. Il fit la campagne de 1806 contre les Prussiens et les Russes; élevé au grade de gén. de brig., il fut encore employé en 1809 à l'armée d'Allemagne, et enleva Marbourg à un corps de partisans qui s'en était emparé; attaché en 1812 à la grande armée, il fit les campagnes de Russie et de Saxe. Il commandait une divis. de la jeune garde en Champagne au commencement de 1814. Le 22 fév., il attaqua l'ennemi à Méry-sur-Aube, et s'empara de cette ville. Nommé chev. de St.-Louis le 15 oct. 1814. Deux de ses frères, dignes de sa bravoure et de son nom, sont morts sur le champ de bataille. (T. 5, 9, 12, 14 et 23.)

BOYER (H.J.), maréc.-de-camp; il était employé en 1813 et 1814 à l'armée d'Italie, sous les ordres du prince Eugène, et se distingua à la bataille du Mincio. Il s'était fait précédemment remarquer, en 1809, à la tête des grena-

diers de la colonne du général Compans, lors de l'attaque de Settepani (Italie). (T. 12, 22 et 23.)

BOYER DE PEYRELAU (Eugène-Edouard, baron), adjudant-commandant, officier de la lég.-d'honneur, chev. de St.-Louis, né à Alais (Gard) en 1776; fit toutes les campagnes de la révolution en Italie, dans le 9ᵉ rég. de dragons; suivit en 1802 le capitaine-général Villaret-Joyeuse à la Martinique, en qualité d'aide-de-camp; il fit pendant sept ans la guerre dans cette colonie contre les Anglais. En 1805, Boyer alors chef d'esc., reprit avec 200 hommes le fort du Diamant, dont les Anglais s'étaient emparés depuis 18 mois, et qu'ils avaient fortifié au point de l'appeler le *Gibraltar des Antilles*. De retour en France, il se fit remarquer à l'armée du Nord, commandait en 1807 les fusiliers de la garde impériale au siége de Dantzick; fit partie de l'armée de Russie en 1812 en qualité d'adjudant-commandant, chef d'état-major de la vieille garde. En 1813, Boyer servit en Allemagne. Il prit une part honorable à la campagne de 1814; envoyé vers la fin de 1814 à la Guadeloupe, en qualité de commandant en second, il a été condamné à mort le 11 mars 1816, par suite des événemens qui eurent lieu dans cette colonie pendant les cent jours de 1815. Sa peine fut d'abord commuée en vingt ans de détention, on lui en fit ensuite la remise pleine et entière. (T. 16 et 17.)

BOYER, chef de brig., commandait la 18ᵉ demi-brig. en 1799 (Syrie), au siége de St.-Jean d'Acre, où il fut blessé mortellement. (T. 10.)

BRABANT, grenadier à pied, qui avait antérieurement été canonnier; à la bataille de Marengo, rencontra une pièce abandonnée et renversée, parvint seul à la relever, la chargea et s'en servit pour faire feu sur l'ennemi, pendant plus d'une demi-heure.

BRACHET, grenadier de la neuvième demi-brig., se distingua à la prise du fort El-Arieh (Egypte), le 1ᵉʳ avril 1799, sous les ordres du gén. Regnier. (T. 10)

BRAGAIRAT (Jean-Henri), lieutenant-colonel d'infanterie, officier de la lég.-d'hon., et chev. de St.-Louis, né à Paris le 6 avril 1772. Entré au service militaire en qualité de sergent dans le 11ᵉ bat. de Paris, le 3 août 1792; premier lieut. de canonniers le 11 janvier 1793; capitaine-commandant le 31 mars 1794; passé au 23ᵉ rég. de ligne le 22 oct. 1796; au 28ᵉ rég. d'inf. le 12 mars 1800; chef de bat. le 8 déc. 1808; major au 121ᵉ rég. de ligne le 21 avril 1813 : a fait les campagnes de 1792, ans 1, 2, 3, 4 et 5, armée du Nord; 6, de Mayence; 7, du Danube; 8 et 9 d'Italie; 10, 11, 12 et 13 au camp de Boulogne; vendémiaire an 14, 1806 et 1807, d'Allemagne, de Prusse et de Pologne; 1808, d'Espagne; 1809, d'Allemagne; 1810, 1811, 1812 et 1813, d'Espagne et de Portugal; 1814, grande armée; 1815 et 1816 en France; a assisté à 36 batailles, sans compter les combats et les siéges; a reçu plusieurs blessures. Ce brave officier, pendant le siége d'Astorga, fut chargé, dans la nuit du 21 au 22 avril 1810, avec 1,000 hommes d'élite du 28ᵉ rég. de ligne, de pratiquer un chemin couvert qui devait communiquer dans la brèche; cet ouvrage de la plus haute importance fut terminé au jour, par l'intrépidité du commandant Bragairat, qui soutint une pluie de mitraille et un feu croisé de mousqueterie pendant toute la nuit, sut vaincre tous les obstacles, et décida la reddition de la place. (T. 13.)

BRALET, volontaire d'un bataillon de la Marne, fut nommé sous-lieuten. en récompense de sa conduite à la prise de l'île de Cassandria en 1794. (T. 3.)

BRANCHOT (Pierre), soldat de la 87ᵉ demi-brig. d'infanterie de ligne. *Voyez* MAULE.

BRANVILLE, capit. de sapeurs, se distingua particulièrement le 13 sept. 1813, au combat du col d'Urdal en Espagne. (T. 22.)

BRARD, aide-de-camp, se signala le 25 oct. 1811 à la bataille de Sagonte (Espagne), où il fut blessé. (T. 20.)

BRARD, soldat du 76ᵉ rég. de ligne, se trouvait à la prise d'Ulm, le 17 oct. 1805; héroïsme de ce brave soldat. (*Voyez* le vol. 15.)

BRAYER (le comte), lieut.-gén.; gén. de div. de la garde impériale, gouverneur de Versailles et de Trianon, était, en 1804, major du 9ᵉ rég. de ligne; nommé colonel du 3ᵉ rég. d'inf.

légère, le 27 déc. 1805, pour sa belle conduite à la bataille d'Austerlitz; se trouvait en cette qualité, en 1807, au siége de Dantzick; commandant de la légion-d'honneur le 13 novembre 1808, après la bataille de Burgos; se distingua particulièrement, le 11 août 1810, au combat de Benivida, ainsi qu'aux affaires de Santa-Marta et de Villa-Alba, où il fut blessé le 15 juin 1811, et où il avait combattu en qualité de gén. de brig. Devenu gén. de div., le 31 août 1813, il continua à servir dans l'armée d'Espagne; passa en octobre de la même année à l'armée d'Allemagne, où il commanda une div. sous les ordres du prince de la Moskowa; se trouva à la bataille de Wachau; fit partie du corps d'armée du duc de Tarente dans la campagne de France de 1814; commandait à Lyon en 1815 lors du retour de Napoléon; fut nommé le 2 juin l'un des pairs de la chambre impériale. Il est aujourd'hui dans l'Amérique méridionale, où il sert la cause de l'indépendance. (T. 17, 20, 22, 23 et 24.)

BREARD, fusilier à la 54e de ligne, né au Coudray (Seine-et-Oise), grièvement blessé le 3e jour complémentaire an 7, il ne cessa pas de combattre, et fit même plusieurs prisonniers.

BRECHTEL, major d'artillerie légère, natif de Strasbourg: le 19 nov. 1809, à la bataille d'Ocana (Espagne) cet officier, alors lieut., eut le pied fracassé d'un boulet; le maréchal duc de Dalmatie, qui passait au même instant, voulant donner à ce jeune officier, dont le courage et les talens excitaient l'intérêt général, une marque du sien, chercha à le rassurer sur la gravité de sa blessure; l'intrépide Brechtel lui répondit: « M. le maréchal, je le sais, c'est une jambe de moins; mais je sais aussi que cela ne m'empêchera pas d'être sous peu de temps à cheval et combattant. » On a vu en effet ce brave se signaler depuis dans la campagne de Russie, où il a reçu de nouvelles blessures, obtenu plusieurs grades et le surnom de *brave des braves*, qu'il a justifié dans les journées de la Berezina, où toute l'armée a été témoin de l'infatigable activité du major d'artillerie à la jambe de bois, lorsque cet officier concourait si vigoureusement avec la div. Legrand, dont il commandait l'artillerie, à ouvrir et à soutenir le passage de la Bérézina. Cet officier a combattu jusqu'au dernier coup de fusil qui a été tiré sous les murs de Paris. Il commandait en 1815 la place de Neufbrisach; il est aujourd'hui retiré à Strasbourg.

BREDIF, fusilier, né dans le dépt. d'Indre-et-Loire, aborda l'un des premiers les retranchemens de la position des Deux-Frères, se dévoua pour enlever une barque, afin de donner à ses camarades les moyens de se jeter de l'autre côté du Mincio. Il avait réussi dans son audacieuse entreprise, lorsqu'il se vit obligé d'effectuer seul sa retraite en se défendant contre des régimens entiers, et parvint à échapper à tant de périls.

BREISSAND, colonel du 35e rég. de ligne, lutta vigoureusement dans Pordenone (Italie), le 15 avril 1809; prisonnier avec 400 hommes des siens par l'archiduc Jean; devenu général; a été tué au siége de Dantzick en 1813. (T. 19.)

BREJANT ou BREJEANT ou BREJEAN, capit du 24e de dragons, se distingua au siége et à la prise de Gérone (Espagne), 1809. Devenu chef d'esc., se trouva en sept. et déc. 1810 aux combats de Cervera et de la Bisbal; mérita les éloges du général Baraguay-d'Hilliers pour la conduite qu'il tint, le 3 mai 1811, au combat de Figuières. (T. 19 et 20.)

BRELLE (Pierre), capit. au 20e régt. de chasseurs à cheval, né à Putelange, dép. de la Moselle, le 16 mars 1768; s'engagea le 15 mars 1785 dans un rég. de hussards; maréc.-des-logis le 1er mars 1793; dans le 20e rég. de chasseurs à cheval; sous-lieut. le 6 juin; se distingua au combat d'Avignon le 26 fev. 1791; prisonnier le 24 germ. an 2; resta six mois dans les prisons de Luxembourg. De retour à l'armée, on le nomma lieut. le 1er messidor an 3; servit à l'armée du Rhin; capit. le 1er nivose an 10; membre de la légion-d'honneur.

BREMONT, capit.-adjoint à l'état-major; se fit remarquer en Italie, 1797, à la bataille de Rivoli. (T. 8.)

BRENIER DE MONTMORAND (Antoine-François), gén. de brigade,

grand offic. de la lég.-d'honn., né à St.-Marcelin (Isère) le 12 nov. 1767, entra au service comme gendarme de la garde, le 13 juin 1786; il fut aide-de-camp du gén. Crillon l'aîné, le 10 oct. 1791, et passa en juin 1792, aide-de-camp du gén. Dalbignac; chef de bat. le 19 juin 1793; envoyé à l'armée des Pyrénées orientales, où il fit les campagnes de 1793 et années 2 et 3, chef de brigade le 15 vendém. an 2; passa en fructidor an 3, chef de la 14e demi-brig. de ligne, puis à l'armée d'Italie; le gén. Bonaparte, pour le récompenser de ses bons services, le nomma le 12 nivôse an 5, chef de la 63e dem-brig. de ligne; il fit les campagne des années 4, 5, 6 et 7, employé à l'armée Gallo-Batave, et revint à l'armée d'Italie; le 27 prairial, il fut fait gén. de brig. de cette armée, blessé au cou devant Vérone; fit encore les campagnes des années 8 et 9; le 8 prairial an 8, frappé au front d'un coup de baïonnette à Vaprio, au passage de l'Adda; a fait la campagne de Portugal en 1808, où il s'est fait remarquer; devenu gén. de divis., le 10 mai 1811, il fit sauter les fortifications d'Alméida (Espagne); employé à l'armée d'Allemagne en 1812 et 1813; les 1er et 2 mai 1812, prit une part honorable à la bataille de Lotzen, et y fut blessé; en fév. 1814, mit Lille en état de siége; nommé chevalier de St.-Louis le 19 juill., merita par la conduite qu'il tint à Brest en 1815 une épée d'honneur, que lui décerna le conseil municipal de cette ville; nommé le 21 oct. 1815, commandant de la 7e divis. militaire; en juill. 1816, il fit abandon de son traitement depuis le 1er juill. 1814, pour les besoins de l'état. (T. 18, 20, 21 et 22.)

BRENIER (Charles-Louis), chef de bat. à la légion de Seine-et-Marne, né à Privas (Ardèche), entré au service en qualité de s.-lieut. au 7e regt d'inf. de ligne en 1807; cet officier faisait partie de l'armée d'Aragon, sous les murs de Tarragone, lorsque le 5 mai 1811, étant alors lieut. de la 1re compagnie de voltigeurs en présence de la divis. Harispe, il enleva avec 75 hommes, un poste ennemi sous le canon du Mont-Olivo, emporta avec une intrépidité remarquable la position du Mont-Lorito, et s'élança dans une redoute formidable placée à l'extrémité de la ligne, sur une hauteur d'où les Espagnols foudroyaient nos troupes; il reçut dans cette action quatre balles; Brenier se distingua de nouveau le 25 octobre 1811, à la bataille de Sagonte, où il reçut un coup de sabre, et le 31 déc. de la même année au siége de Valence, où il fut dangereusement blessé d'un coup de feu; au combat devant Luckau le 4 juin 1813, à la grande armée, il donna des preuves du plus grand courage, et vit encore son sang couler pour la patrie.

BRENON, colonel du 13e de chasseurs, blessé le 14 oct. 1806, à la bataille d'Iéna. (T. 16.)

BRENOT (Blaise-Nicolas), adj.-command., membre de la lég.-d'honn., né à Venarey (Côte-d'Or), aborda le premier dans l'île de Malte, et s'empara avec sa compagnie d'une tour dont l'artillerie faisait beaucoup de mal à nos troupes. En 1809, Brenot, alors colonel au service de la Hollande, marcha contre 700 Anglais, débarqués dans l'île de Tolen, à la tête de 250 hommes, les culbuta sur tous les points, en tua une vingtaine et fit 80 prisonniers; en Espagne il défit la bande d'Aregna, sauva par son intrépidité l'artillerie de la division du général d'Armagnac, donna de nouvelles preuves de courage à la bataille de Toulouse, où, au fort de l'action, on le vit à la tête du 76e rég. d'inf. de ligne, charger à la baïonnette et culbuter une colonne espagnole, soutenue par deux régimens de cavalerie anglaise.

BRESCHET (Antoine), chef d'esc. attaché à l'état-major de l'armé d'Italie en l'an 5, commanda la ville et le port de Trieste; pendant la marche de l'armée sur Vienne, avec 1500 hommes, il résista à plus de 6000 Autrichiens qui inquiétaient continuellement la place, les battit constamment, et leur fit bon nombre de prisonniers. Après la paix de Campo-Formio, Breschet resta dans le port de Trieste avec le titre de consul général pour les pays héréditaires de la maison d'Autriche. En 1809, comme chef d'esc. au 13e régt. de cuirassiers, il se trouva à la bataille de Tudella, où avec 100 hommes il enleva le plateau, qui, au nord de cette ville, était défendu par 3000 hommes et du canon.

Ce fait d'armes lui valut la croix de la légion-d'honneur.

BRET, lieut. du 64ᵉ régt. de ligne, se distingua à la bataille d'Ocana (Espagne). (T. 19.)

BRETEL, capit. de vaisseau, commandait dans l'escadre du contre-amiral Willaumez, *le Volontaire*, de 40 canons, en 1806 et 1807. (T. 17.)

BRETENET (Elie-Joseph), chef d'escadron, offic. de la lég.-d'honn. et chev. de St.-Louis, né à Sarlat (Dordogne) le 21 sept. 1780, s'est distingué comme maréc.-des-log. au 8ᵉ de hussards, dans toutes les affaires de la campagne de l'an 7, et particulièrement à celle du 28 floréal devant Zurich, où il eut un cheval tué sous lui; étant resté démonté, il parvint à sauver au péril de sa vie, le chef de brigade Marulaz, qui venait d'être atteint d'un biscayen; le 3 vendém. an 8, il reçut un coup de balle au bras gauche en chargeant les Russes; s.-lieut. dans le 12ᵉ régt. de hussards le 28 mars 1800; le 14 nivôse an 9, à l'affaire d'Alla (armée d'Italie), blessé d'un coup de sabre au genou gauche en chargeant un piquet de cavalerie, auquel il fit 30 prisonniers, dont un officier; il se distingua encore au siége de Gaëta en 1806; capit. de la compagnie d'élite du 30ᵉ régt. de dragons, cet officier se trouva à la bataille de la Moskowa, fut blessé à la jambe gauche et eut deux chevaux tués sous lui; chef d'escad. dans le même corps le 27 août devant Dresde, il enleva une pièce de canon, et chargea ensuite sur des masses d'infanterie qu'il fit prisonnières. Cette brillante action lui valut la décoration d'offic. de la lég.-d'honn. le 5 septembre 1813; à la bataille de Lepzick il rallia quelques fantassins, et secondé du lieuten. Dion, fit battre la charge, chassa les Prussiens d'un village et parvint à contenir l'ennemi.

BRETON (Jean-Nicolas), maréc.-des-log., né dans le dépt. de la Moselle, charge sur les batteries autrichiennes, sabre les canonniers et s'empare d'une pièce de canon (Marengo.)

BRETTE, serg. au 8ᵉ régt. d'artillerie, montra beaucoup d'intelligence à la défense de Badajoz contre les Anglo-Portugais et Espagnols le 16 juin 1808. (T. 20.)

BREUILLE, major, chargé de miner dans les caves de l'hôpital des fous pour traverser la rue Santa-Ingracia dans Saragosse, exécuta cet ordre avec beaucoup d'intelligence, février 1809. (T. 18.)

BRIBES, adjud.-gén., a fait la campagne d'Egypte, y a donné de nombreuses preuves de courage, notamment lorsqu'il fut chargé de veiller à la sûreté du canal d'Alexandrie, alors navigable. (T. 9.)

BRICE, chasseur à cheval de la vieille garde, nommé en 1814 commandant d'un corps de partisans; à la bataille d'Eylau le 8 fev. 1807, ce chasseur voyant son gén. (Dalhmann), démonté et blessé, sous les baïonnettes ennemies, court à lui à toute bride, met pied à terre devant l'infanterie et sous son feu, le relève, et le place sur son cheval; entouré de chasseurs russes, Brice reçoit plusieurs coups de sabre, et parvient enfin à ramener l'intrépide général Dalhmann près des lignes françaises.

BRICHE, (le baron), lieut.-gén., command. de la lég.-d'honn., était colonel du 10ᵉ régt. de hussards en 1807, fut cité pour sa conduite à la bataille d'Ocana; devenu gén. de brig. le 17 sept. suivant, il battit les Espagnols en plusieurs rencontres, eut part le 22 janv. 1811, à la prise d'Olivença; le 19 fév. à la bataille de la Gébora; le 16 mai à la bataille d'Abuhéra, et le 27 oct. à l'affaire d'Arroyo-Molinos; revenu en France en 1814, le général Briche fut employé en Champagne, et repoussa les cosaques aux environs d'Epinal, en leur faisant essuyer une grande perte; le 4 février, il fit une très-belle charge à la tête des dragons qu'il commandait à l'attaque du pont de Clerci près de Troyes, et ramena des prisonniers; il reçut la croix de St.-Louis le 19 juill. 1814; après le second retour du roi en juill. 1815, le général Briche obtint le commandement de la 9ᵉ div. militaire. (T. 19, 20, 23 et 24.)

BRIQUEVILLE (Armand-François-Bon-Claude de), né à Bretteville (Manche) en 1785. Son père, le comte de Briqueville, avait suivi les princes dans l'émigration : chargé d'une mission pour MONSIEUR comte d'Artois, Mʳ de Briqueville fut arrêté et fusillé à Coutances en l'an 4; le jeune de Bri-

queville fut élevé à l'école militaire, en sortit l'an 13, et entra s.-lieut. au 18e de dragons; fut ensuite lieut. aide-de-camp du général Lebrun, aide-de-camp de l'empereur le 12 mars 1807; capit. le 8 juin 1807; il fit avec son régt. la campagne d'Italie, et avec le général Lebrun, les campagnes de Prusse, de Pologne et d'Espagne, la campagne de Portugal avec Masséna, et celle de Russie avec le gén. Lebrun; en 1813, il entra (major) chef d'esc. au 2e de lanciers de la garde, et se distingua près de Denrne le 1er fév. 1814; Briqueville donna sa démission après la première restauration, reprit du service dans la campagne de 1815 durant laquelle il commanda le 20e de dragons; il se distingua dans la retraite du corps du général Grouchy, et particulièrement à l'affaire de Versailles sous les ordres du général Excelmans; à cette dernière il reçut deux blessures graves, toujours à la tête du 20e de dragons; il est légionnaire depuis 1811 et fut fait offic. de la lég.-d'honn. à Anvers. (T. 23 et 24.)

BRIÈRE, adj.-gén., commandait quelques bataillons qui refusèrent de seconder les dispositions qu'il avait prises contre les Vendéens, au combat d'Ernée et de Fougères le 23 novembre 1793. (T. 2.)

BRIFFON (Pierre), fusilier à la 66e de ligne, né à Fondron (Marne), désarma plusieurs soldats mayençais, à l'affaire d'Offenbach près Francfort, le 21 messidor an 8. Ce brave, après avoir combattu pendant toute la journée avec un courage héroïque, fut mortellement frappé d'une balle au moment où l'action allait cesser.

BRIMONT, soldat: au combat de Cairo le 21 septembre 1794, dans le Piémont, quoique blessé de deux coups de feu à la cuisse, et de deux coups de baïonnette, tua plusieurs Autrichiens qui cherchaient à le faire prisonnier; ce brave fut nommé officier sur le champ de bataille. (T. 3.)

BRINCARD (Joseph-Antoine), chef d'escad. au 25e régt. de dragons, né à Paris le 22 mars 1771, entra au service comme s.-lieut. le 10 mars 1792; servit aux armées de la Moselle et du Nord, pendant les années 1792 et 1793; passa par tous les grades, fit toutes les campagnes d'Allemagne, et devint chef d'esc. le 14 niv. an 13, et légionnaire le 17 fructidor an 12.

BRION, sergent au 14e de ligne, né à Écouville; atteint le 13 germinal an 5, d'une balle dans la poitrine, il mourut en refusant les soins de ses camarades. « La patrie ne vous appelle pas, leur dit-il, pour faire l'office des infirmiers, battez l'ennemi et je meurs content. »

BRIQUET, capit. au 52e régt. de ligne, s'était emparé d'une pièce de canon à l'affaire de Vihiers le 13 juillet 1793, lorsqu'accablé par le nombre il fut fait prisonnier; au combat de Bonoeuvre le 9 juill. 1794, Briquet et le caporal Lutrek s'élancèrent sous une grêle de balles pour sauver le drapeau de leur bataillon, qui avait été recueilli par le grenadier Pichat, resté hors de combat sur le champ de bataille; ils parvinrent tous les trois à gagner la tête de la colonne.

BRISSE, dragon au 12e régiment. *Voyez* BOURGEOIS, capitaine.

BRO (Louis), né à Paris le 17 août 1781, fils d'un ancien notaire, entra au service comme soldat le 28 vendém. an 10, dans un détachement de hussards, formant la garde du gén. Leclerc commandant l'armée expéditionnaire de St.-Domingue; il devint s.-lieut. le 12 therm. an 10, après avoir passé par les grades de brigad. et de maréc.-des-log. et après avoir été blessé à l'affaire du Haut-Cap; rentré en France, Bro fut employé comme aide-de-camp près du général Augereau, et après la bataille d'Eylau, prit le commandement de la 3e compagnie du 7e régt. de hussards; commandait cette compagnie à Wagram, où il reçut un coup de sabre; en nov. 1811, capit. chef d'esc. dans les chasseurs à cheval de la garde, et major le 28 juin 1813; ce fut en cette qualité qu'il fit la campagne de France sous les généraux Préval, Pujol et Belliard; élevé au grade d'adjudant-commandant le 5 avril 1814, remplit les fonctions de chef d'état-major de la division Colbert; le 7 avril 1815, remis en activité comme chef d'état-major de la 8e divis. de cavalerie légère, et le 26 du même mois, il prit le commandement du 4e de lanciers, à la tête duquel il fit la campagne de Waterloo;

son régt. se distingua à Mont-St.-Jean; écrasa une partie des gardes anglaises à cheval, tua le génér. Posonby qui les commandait, et reprit l'aigle d'un rég. d'infant.; le colonel Bro fut grièvement blessé à cette affaire, où il se distingua autant par sa bravoure que par l'habileté de ses manœuvres. Malgré ses blessures, Bro suivit son régiment à l'armée de la Loire, et ne le quitta qu'après le licenciement; il a été légionnaire après Friedland et officier de la légion-d'honneur après Montereau. Il est en non activité.

BROC (Armand-Louis), colonel du 13ᵉ régt. de dragons, aide-de-camp du prince Louis Bonaparte, ne le 16 fév. 1772, à la Villan-Fourier (Sarthe); le 31 mai 1788, il entra dragon au 2ᵉ régt.; s.-lieut. le 15 oct. 1789; le 31 août 1792, il se trouva à la malheureuse affaire de Nanci; lieut. le 27 avril 1792; capit. le 23 mai même année; chef d'esc. le 1ᵉʳ thermid. an 3, fit toutes les campagnes de la révolution, et se distingua dans plusieurs affaires; le 6 brum. an 12, major dans le 5ᵉ régt. de dragons; légionnaire depuis le 5 germ. an 12, et offic. de la lég.-d'hon. le 26 prair.; le 13 du même mois, il avait été nommé aide-de-camp du prince Louis; le 12 vendém. an 13 colonel du 13ᵉ régt. de dragons.

BROGLIE (Victor-François, duc de), maréc. de France, né le 19 oct. 1718, fit toutes les campagnes d'Italie; il parvint successivement au commandement des armées et obtint de grands succès pendant la guerre de 7 ans; était gouverneur-général du pays Messin en 1789; fut mandé à Versailles pour y prendre le commandement des troupes que la cour rassemblait alors; ministre de la guerre le 12 juillet 1789, cessa de l'être 48 heures après, et se retira avec précipitation à Luxembourg. Il commanda les corps d'émigrés pendant la campagne d'août et sept. 1792; en 1794, leva, au service de l'Angleterre, un corps qui fut réformé à la fin de 1796, et passa en 1797 au service de la Russie. Invité en 1804 par Napoléon, à rentrer dans sa patrie, il se disposait à profiter de cette offre lorsqu'il mourut à Munster, peu de temps après, à l'âge de 86 ans. (T. 1.)

BROGLIE (Claude-Victor, prince de), fils du précédent, né à Paris en 1757, et député aux états-généraux de 1789, par la noblesse de Colmar et de Schelestadt; à la même époque, il était aide-de-camp de son père; voua ses services à la cause populaire; vota, dans la séance du 24 déc. 1789, l'admissibilité de tous les citoyens aux emplois de la magistrature et de l'armée; fut nommé secrétaire de l'assemblée au commencement de 1790, s'occupa beaucoup de la nouvelle organisation militaire; membre de la société des amis de la constitution en fév. 1791; chargé le 2 mai de faire un rapport sur les troubles des départemens du midi en fév. 1791; fit décréter le licenciement de la légion d'Aspe qui avait causé les troubles de Toulouse. Vers la fin de la cession, il fut élevé à la présidence; rendu à la condition privée le 1ᵉʳ oct. 1791, il demanda à servir les armes à la main la cause qu'il avait défendue dans le sénat. Bientôt il fut employé dans son grade de maréc.-de-camp à l'armée du Rhin; sa conduite au camp sous Brissac, lui mérita des éloges de l'assemblée législative, refusa sans examen de reconnaître, après les funestes événemens du 10 août 1792, les décrets de l'assemblée législative, qui suspendait le roi de ses fonctions, et déclara qu'il était prêt à donner sa démission; il quitta aussitôt l'armée et se retira à Bourbonne-les-Bains; arrêté et traduit ensuite au tribunal révolutionnaire, condamné à mort le 9 messid. an 2 (27 juin 1794). (T. 1.)

BRON (André-François), gén. de de brig., command. de la lég.-d'honn., né à Vienne (Isère) le 30 nov. 1758, dragon au régt. du roi le 1ᵉʳ mai 1777; brigadier le 20 juin 1783; fourrier le 9 juillet 1784, maréc.-des-log.-chef le 1ᵉʳ fév. 1788, et adjud. le 1ᵉʳ mai 1789; s.-lieut. le 1ᵉʳ juin 1792, et capitaine le 1ᵉʳ avril 1793; avait fait les campagnes de 1792 à l'armée du Var, et se trouvait en 1793, à l'armée des Pyrénées occidentales; fit à la même armée les campagnes des années 2 et 3; le 21 ventôse an 2, chef d'escadron au 24ᵉ régt. de chasseurs à cheval, passa à l'armée d'Italie; pendant les années 4 et 5, servit sous les ordres de Bonaparte, se distingua à Storo, sur les bords du lac d'Iséo, ce qui lui mérita

le grade de chef de brigade sur le champ de bataille à Bronck le 1er floréal an 5; fit partie de l'armée d'Orient; se signala à Salahieh; le 1er vendém. an 9, gén. de brig.; à l'affaire du 22 ventôse, il soutint avec succès contre l'armée anglaise, la retraite de l'infanterie et de l'artillerie; eut un cheval tué sous lui et fut blessé; de retour en France, pendant les années 10 et 11, il fut employé à l'armée d'Italie; commandait une brigade de dragons à l'affaire d'Arroyo-Molinos (Espagne), le 27 octobre 1811, où il fut fait prisonnier. (T. 14 et 20.)

BRONIKOWSKI, géo. polonais, s'est distingué en juin et déc. 1810, au siége de Tortose (Espagne), en nov. et déc. 1811, à l'investissement de Valence; blessé et fait prisonnier, en oct. 1813, lors de la retraite de l'armée française. (T. 20 et 22.)

BROSSE (Claude), fusilier au 66e de ligne, né à Bruxelles. Le 2e jour complémentaire an 7, devant Manheim, il se précipita trois fois dans les rangs ennemis, et réussit à dégager trois de ses camarades qui avaient été faits prisonniers; il périt en se dévouant de nouveau.

BROSSET, capit. au 14e régt. d'inf. de ligne; le 24 déc. 1806, ce régt. s'étant porté de l'autre côté de la Wkra, les grenadiers commandés par Brosset, essuyèrent le feu de toute l'artillerie ennemie, et lui-même reçut trois graves blessures; cet officier est aujourd'hui lieutenant-colonel.

BROUARD, capit. de vaisseau, commandait en 1805, sous les ordres de l'amiral Villeneuve *l'Algésiras* de 74. (T. 16)

BROUILLER, fusilier à la 106e demi-brig. d'inf. de ligne, né dans le dépt. de l'Ain, était en tirailleur au combat de Montefacio, le 7 avril 1800; entouré par six Autrichiens, il leur résiste, en tue un, en fait deux prisonniers, et met les trois autres en fuite; cette action lui valut un fusil d'honneur.

BROUSSIER (Jean-Baptiste), lieut.-gén., grand offic. de la légion-d'honn., né le 10 mai 1766 à Ville-sur-Saulx, près Bar-le-Duc; s'enrôla dans les premières années de la révolution, et devint capit. d'un bat. de la Meuse, dans lequel il fit ses premières armes sous le gén. Beurnonville, en 1792; successivement employé dans les armées du Nord, de Sambre-et-Meuse et d'Italie; fut blessé plusieurs fois, et dut tous ses grades à ses services. Devenu général, il fit la guerre dans le royaume de Naples, et contribua à la prise de cette ville; détruisit entièrement l'armée du cardinal Ruffo; traduit devant un conseil de guerre pour de prétendues concussions, la révolution du 30 prairial an 7 écarta les dangers dont il était menacé, et il fut réintégré dans son grade. Au mois d'avril 1803, il fut nommé commandant d'armes de la place de Paris, commandant de la lég.-d'honn. en 1805, gén. de div. Il fit la campagne d'Autriche en 1809, commanda un corps en Italie, s'empara de Laibach, où il battit l'ennemi; se fit remarquer à la bataille de Wagram et à celle de la Moskowa. Après la campagne de Saxe en 1813, il obtint le commandement supérieur de Strasbourg et du fort de Kelh; mourut d'une attaque d'apoplexie à la fin de 1814 (T. 9, 10, 13, 19 et 21.)

BROUSSONNET, chef de bat. du génie, coopéra brillamment en 1807 au siége de Neiss. (T. 17.)

BROUVERS, maréc.-des-logis au 23e régt. de dragons: à la journée du 29 août 1813, devant Dresde, attaqua un général ennemi et le fit prisonnier.

BRU, chef d'esc., mérita les éloges du général Championnet et le grade de chef de brig. sur le champ de bataille, le 5 décemb. 1798 (campagne d'Italie). (T. 9.)

BRUAULT (Jean-François), fusilier à la 107e de ligne, né dans le dépt. du Finistère; le 8 messidor an 7, s'élance dans les rangs ennemis, renverse un capitaine, ramène deux soldats prisonniers, et charge une seconde fois; mais moins heureux que la première, il succombe.

BRUEYS (Paul, comte de), contre-amiral, né en 1760: était lieut. de la marine royale avant la révolution, parvint ensuite au grade de contre-amiral au service de la république; eut le commandement de la flotte de Toulon en juin 1797, et conduisit en Egypte l'armée aux ordres du gén. Bonaparte. Il fut attaqué par Nelson près d'Aboukir;

atteint d'un boulet, il périt à bord de son vaisseau (T. 8 et 9.)

BRUEYS, sergent, se distingua en 1798, à l'assaut d'Alexandrie. (T. 9.)

BRUGES (le vicomte de), aide-de-camp du duc d'Angoulême dans la campagne de France de 1815. (T. 24.)

BRUILLAC (Alain-Adelaide-Marie), capit. de vaisseau, né à Rennes (Ille-et-Vilaine), le 22 janv. 1764. Il s'embarqua, en 1777, en qualité de volontaire sur le vaisseau *le Roland*, commandé par M. Duplessis-Pascaud. En 1781 et 1782, il servit sur le vaisseau *le Souverain*. En 1791 et 1792, il était sur la frégate *la Prudente*, commandée par M. Villaret-Joyeuse; se trouva au combat des 12 et 13 prairial an 2; capit. de frégate en l'an 4, et commandait, en l'an 5, *la Charente*; fit partie de l'expédition d'Irlande, dans laquelle il déploya beaucoup de talens et de courage. Devenu capit. de vaisseau, il conduisit *l'Océan* dans la campagne de la Méditerranée en l'an 7; à la fin de l'an 9, il fut envoyé à Nantes pour y armer la frégate neuve *la Belle Poule*; passa dans l'Inde sous les ordres du général Linois, et fut nommé offic. de la lég.-d'honn. (T. 7.)

BRUIRON, grenadier au 1er bat. de la Marne, se distingua au siége et à la prise du fort de l'Écluse, en Belgique, le 25 août 1794, et en 1798 à l'assaut d'Alexandrie. (T. 3 et 9.)

BRUIX (Eustache), amiral, né en 1759 à St.-Domingue; il s'embarqua dès l'âge de 15 ans sur un bâtiment marchand; nommé en 1778 garde de la marine; fit ses deux premières campagnes sur les frégates *le Fox* et *la Concorde*, cette dernière s'illustra par le combat de la Praya. Parvenu au grade d'enseigne de vaisseau, il fit la guerre d'Amérique sur *l'Auguste*; en 1784, commandait *le Pivert*; lieut. de vaisseau en 1786, et membre de l'académie de marine à la même époque. En 1792 il commandait une frégate, et peu de temps après un vaisseau de ligne. Licencié en 1793, rappelé en 1794, il commanda *l'Eole*. Remplit jusqu'en 1796 les fonctions de major-général de l'escadre commandée par l'amiral Villaret, puis celle de major-général de la marine et directeur du port de Brest; nommé contre-amiral quelque temps après; ministre de la marine, conseiller-d'etat, commandant général de la flottille et grand officier chef de la 13e cohorte de la lég.-d'honn. Après s'être fait remarquer dans un grand nombre de circonstances, il mourut à Paris le 18 mars 1805. (T. 3, 5, 7, 8, 9, 10, 11, 15 et 16.)

BRUN (Jacques-François), gén. de brig., command. de la lég.-d'honn., né à Arcey (Doubs), le 11 janv. 1762. Entra en qualité de soldat au 11e rég. d'inf. (ci-devant vieille-marine), le 28 avril 1783; nommé capit. lors de la première campagne de la révolution, au 9e bat. du Doubs, le 9 août 1792, et le 16 sept., chef de bat. au même corps; assista à la prise des lignes de Weissembourg, le 9 frimaire an 2; au combat de Kayserlautern, le 3 nivose; à l'enlèvement des retranchemens de Bischweiller les 5 et 6; à la levée du blocus de Landau; au siége de Charlerni et à sa reddition, le 7 messidor an 2; se distingua à la bataille de Fleurus, à la prise de Namur, au passage de l'Ourthe et à la prise du camp de Chartreuse. Le 11 vendémiaire an 3, il était à la bataille d'Aldenhoven, au siége de Luxembourg et à la prise de cette place; au passage du Rhin, au combat de Lahn et à la prise du Limbourg. En l'an 4, il était à la bataille d'Altenkirchen, qui eut lieu le 16 prairial; le 18, à la prise de Vielbourg; le 27, au combat de Wetzlard; les 2 et 22 messidor, au combat de Friedberg, et le 4 therm. à la prise de Schewinfurt; passa à cette époque chef de brig. dans la 8e légère. Le 16 thermidor, il se trouva au combat de Weilbourg; passa à l'armée d'Italie, et combattit aux journées des 28, 29 et 30 prairial, à la bataille de la Trebia; le 7 fructidor à celle de Novi; le 8 brumaire an 8, à celle de Bassano et à celle de Mondovi; se trouvait au siége de Gênes, en therm. de l'an 8, et fut blessé au cou dans cette journée; reçut deux coups de feu devant St.-Martin d'Alberto le 28. Ses talens, ses services et sa bravoure pendant le siége de Gênes le firent nommer gén. de brig. le 1er prair. an 8, et c'est en cette qualité qu'il fit la campagne de l'an 9. Il fut blessé dans la campagne de Pologne en 1807. (T. 17.)

BRUN, colonel du 69e rég. d'inf. de ligne, se distingua particulièrement en 1807, à un combat qui eut lieu à Dzialdow, petite ville de Pologne. (T. 17.)

BRUN (Jean-Louis), chef de bat. au 75e rég. d'inf. de ligne, officier de la lég.-d'honn., né à Aoust (Drôme): s'enrôla en 1791 comme soldat dans le 4e bat. de la Drôme. A la bataille de Friedland, cet officier était alors adjudant-major dans les grenadiers réunis, lorsqu'apercevant deux caissons prêts à être enveloppés par un fort parti de cosaques, et n'étant pas en force pour se défendre, il mit aussitôt le feu sur une assez grande quantité de bottes de foin attachées sur les caissons, fit éloigner 25 grenadiers qu'il commandait et engage la fusillade. A la vue des caissons embrasés, les cosaques prirent aussitôt la fuite; Brun fit alors enlever les bottes de foin, ouvrit les caissons, et distribua les cartouches qu'ils contenaient à ses grenadiers. Après la journée de Culm, le 31 août 1813, Brun alors lieut.-colonel au 57e rég., cerné avec son bat. par plus de 3000 hommes, fit si bonne contenance devant l'ennemi, qu'il parvint à se frayer un passage à la baïonnette à travers des forces décuples.

BRUN, chef de bat. du 22e régt. d'inf. légère, a fait la campagne d'Egypte et y a été blessé. (T. 12.)

BRUN (Louis-Ignace), capit. au 75e rég. de ligne, né à Aubénas (Ardèche); se distingua à la tête de sa compagnie dans l'attaque de la redoute de Kalkschants, défendue par plus de 300 grenadiers prussiens, au siége de Dantzick. Quoiqu'il eût reçu un coup de feu à la jambe droite, il refusa de se retirer, et continua à marcher en s'appuyant sur son épée. Arrivé à peu de distance de la palissade, un biscaien l'atteignit au pied gauche et le renversa; les braves qu'il commandait l'entourèrent alors et voulurent l'enlever; mais il s'y opposa courageusement. « Vous ne pouvez me secourir sans vous exposer, leur dit-il, courez à l'assaut et emportez la redoute; c'est là le seul moyen de me sauver. » Les soldats s'en emparèrent aussitôt à la baïonnette. On vit le capitaine Brun, à la bataille de Mont-St.-Jean, soutenant la retraite, tenir en échec, avec une compagnie du 75e régt., une colonne de l'armée coalisée qu'il arrêta dans sa marche. Le 20 juin 1815, à la défense de Namur, cet officier étant placé en avant de la porte de fer, fit éprouver aux Anglais et aux Prussiens réunis une perte de plus de 3000 hommes, et les empêcha de s'emparer de cette position.

BRUN, aide-de-camp, se distingua particulièrement dans les opérations du corps d'armée du général Rapp sur le Rhin, en juin et juillet 1815. (T. 24.)

BRUNE (George M. A.), maréc. d'empire, grand-aigle de la lég.-d'honn., né en 1763, à Brive-la-Gaillarde. Envoyé en 1792 en Belgique, en qualité de commissaire du conseil exécutif. Revenu à Paris, il adopta la carrière milit.; adjud.-gén. chef de brig. le 12 oct. 1792; le 18 août 1793, gén. de brig., et fut envoyé dans le dépt. de la Gironde; il revint à Paris, et seconda Barras et Bonaparte à la journée du 13 vendém. (5 oct. 1795); commanda quelque temps Marseille, et fut appelé ensuite par Bonaparte à l'armée d'Italie; il reçut à l'attaque de Verone en nivose an 5 (janv. 1797), sept balles dans ses habits, et mérita les éloges du général en chef, ce qui lui valut le grade de gén. de div. le 7 brum. an 6 (7 déc. 1797); nommé ambassadeur de la république française près le roi des Deux-Siciles le 22 nivose an 6 (11 janvier 1798); chargé d'entrer en Suisse à la tête d'une division de l'armée d'Italie, le 28 nivose an 6 (17 janvier 1798); marcha sur Fribourg, prit cette place; général en chef de l'armée d'Italie le 18 vent. an 6 (8 mars 1798); le 24 vendém. an 7 (15 oct. 1798); reçut le commandement de l'armée de Hollande, et y obtint des succès contre les Anglo-Russes; conseiller-d'état, président de la section de la guerre le 4 niv. an 8 (25 déc. 1799); commandant de l'armée de l'Ouest, le 24 niv. an 8 (14 janv. 1800); général en chef de la seconde armée de réserve, le 14 messidor an 8 (3 juillet 1800); commandant en chef l'armée d'Italie, le 25 thermidor (13 août), et remporta le 25 déc. 1800 une victoire complète sur les Autrichiens; le lendemain 26, il les battit encore au passage du Mincio et entra à Verone cinq jours après; am-

bassadeur près la Sublime Porte le 24 fructidor an 9 (29 mars 1802); maréchal d'empire pendant son absence le 19 mai 1804, et grand cordon de la lég.-d'honn. le 1er fév. 1805; gén. en chef de l'armée de Boulogne le 14 fruct. an 13 (1er sept. 1805); commandant du corps d'armée de réserve qui s'étendait de la Somme à l'Escaut le 19 sept. 1807; président du collége électoral du dépt. de l'Escaut à Gand, le 17 mars 1806; gouverneur des villes anséatiques, et chargé du blocus de l'Elbe, du Weser et de la Drave le 15 déc. 1806. Ici finit sa carrière militaire; il ne fut réemployé qu'en 1815, et mourut assassiné à Avignon, le 2 août même année. (T. 4, 8, 9, 11, 12, 13, 14, 15, 17, 19 et 24.)

BRUNE, capit, se distingua dans le Piémont en 1795, par plusieurs traits de courage. (T. 4.)

BRUNET (Jean-Baptiste), gén. de div., né à Valensol: commandait en 1792 l'avant-garde de l'armée du gén. Anselme dans le comté de Nice; prit, en 1793, le commandement en chef de l'armée d'Italie; éprouva quelques revers en juillet de la même année, aux camps retranchés de Fourches et de Saorgio. Accusé peu de temps après d'avoir eu des intelligences avec les principaux auteurs de la reddition de Toulon, il fut arrêté dans son camp, transféré à Paris et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire le 6 nov. 1793. (T. 1er.)

BRUNET, colonel, aujourd'hui lieutenant-gén., commandait en 1796 une demi-brigade au passage du Rhin, et se trouvait aux combats d'Altenkirchen, de Wetzlar, d'Uckerad; se distingua en Suisse en 1799, et dans toute la campagne de 1800 en Italie. (T. 6, 10, 11 et 12.)

BRUNET, capitaine au 86e régt. d'inf. de ligne, mérita les éloges du général Foy en 1810, à l'occupation de Malaga, au siége et à la prise d'Astorga, le 10 avril même année. (T. 20.)

BRUNET, aide-de-camp du gén. Klein, se distingua particulièrement à la capitulation d'Ulm, en nov. 1805. (T. 15.)

BRUNET (René Gérard), lieut. de cavalerie, né à Paris, le 4 déc. 1781: entré au service comme enrôlé volontaire au 21e régt. de dragons, le 22 nivose an 13; brigadier le 12 germinal même année; maréchal-des-logis le 20 messidor; maréchal des-logis-chef le 15 mars 1807; membre de la lég.-d'honn. le 14 avril; sous-lieut. le 29 avril et lieut. le 21 avril 1813; a fait les campagnes de l'an 14, 1806 et 1807 à la grande armée; de 1808 en Espagne et en Portugal; de 1808 en Espagne et en Portugal; de 1809 en Allemagne; de 1810, 1811 et 1812 en Espagne et Portugal; de 1813 en Saxe et de 1814 en France; blessé d'un coup de feu à Ostroluenka en Pologne, le 13 fév. 1807; a eu un cheval tué sous lui à Ubéda, le 15 mai 1810; blessé de nouveau d'un coup de feu au bras droit le 23 février 1814 devant Troyes (France.)

BRUNET, lieut. de vaisseau: commandait le vaisseau *la Ville d'Aix*; il reçut pour prix de sa belle conduite au combat naval du 16 mai 1805 la décoration de la légion-d'honneur. (T. 16.)

BRUNET (Sixte), canonnier, fit la campagne de 1796 sur l'Océan: ayant eu une main emportée au moment où on lui présente le fouloir, il le saisit de la main qui lui reste, et achève de charger sa pièce avant d'aller se faire panser. (T. 5.)

BRUNET (Barthelemy), fusilier à la 44e de ligne. Le 25 prairial an 8, il occupait un poste des plus périlleux, où il arrêta seul une colonne ennemie; mais après avoir long-temps protégé par sa résistance la retraite de sa brigade, il fut victime de son courage.

BRUNY (le baron), gén. de brig., commandant de la lég.-d'honn: était gouverneur de la place de Spandau en avril 1813; fut forcé de capituler le 24 du même mois; en 1814, après le retour du roi, il obtint un commandement dans l'île de Corse, et fut fait chev. de St.-Louis le 21 août même année. (T. 22.)

BRUYER (Nicolas), chef de bat. d'artil. à pied, né à Vichery (Vosges), le 14 sept. 1771. Entré au service le 5 déc. 1789, en qualité de canonnier; a fait les campagnes de 1792 et 1793 à l'armée de la Moselle et du Nord; s'est trouvé aux batailles de Grisville près Maubeuge, d'Arlon, du camp de la Lune; aux affaires de Belle Vue près Mons, et de Bossu; à la bataille de

Jemmapes; aux affaires particulières d'Engin, de Bruxelles et de Tirlemont. Le 1er mars 1793, blessé à la bataille de Juliers, en traversant la ville d'Aix-la-Chapelle; combattit à Nerwinden, Louvain, et à la montagne de fer; à l'armée de l'Ouest à la fin de 1793, il se trouva aux combats de Luçon, Mortagne, Chollet, Laval, Dol, et à la défense de la ville d'Angers; blessé le 8 oct. entre Baugé et la Flèche d'une balle à la tête et d'un boulet à la cuisse; envoyé à l'armée des Pyrénées occidentales, il prit part à l'affaire de Mont-Melon le 18 prair. an 2; maréc.-des-log. le 23 du même mois; se trouva aux affaires des redoutes des émigrés, de Fontarabie, aux batailles sur la montagne de Louis XIV, de Doarçon et de Tolosa; adjud.-sons-offic. le 8 fruct. an 2; second lieut. le 23 flor. an 3; fit les campagnes des années 4, 5 et 6 en Italie, se trouva aux affaires de Bergame, du Tagliamento, eut son cheval tué sous lui. Le 29 ventose, il se distingua à la reddition de la ville de Gradisca, et reçut trois coups de feu; fut nommé capit. sur le champ de bataille; employé à l'arsenal de Rennes les années 7 et 8, il fit plusieurs sorties contre les insurgés; en l'an 9 et 10, employé à la direction du Hâvre, il repoussa les Anglais; en l'an 11, chargé de la sous-direction des forges de la Moselle; fut capit. de 1re classe le 7 flor.; employé pendant les années 12 et 13 à l'armée expéditionnaire d'Angleterre sur la côte de Boulogne; légionnaire le 26 prairial an 12.

BRUYÈRE, général, commandait une div. de cavalerie légère en 1807, aux campagnes de Pologne et d'Allemagne, coopéra à la bataille de Wagram le 6 juill. 1809, où il fut blessé; il déploya beaucoup de talent et de bravoure dans la malheureuse campagne de 1812 en Russie; toujours à la tête de sa cavalerie légère, il eut les jambes emportées d'un coup de canon au combat de Reichenbach (Allemagne), le 22 mai 1813. (T. 17, 19, 21 et 22.)

BRUYÈRES, gén., fut tué lors de l'entrée des Français à Madrid en déc. 1808. (T. 18.)

BRUYÈRES, aide-de-camp du gén. Berthier. (T. 13.)

BRUYÈRE (la), sergent-major, se distingua en 1798, à l'assaut d'Alexandrie. (T. 9.)

BRYON, habitant de Lille, était le 8 oct. 1792, à la tête de la garde nationale active de Lille, au siége et bombardement de cette ville. (T. 1.)

BUCQUET, adj.-gén., aujourd'hui maréc.-de-camp, servit sous Kléber en 1796, à l'armée de Sambre-et-Meuse. (T. 6.)

BUFFET (Claude-François), fusilier au 107e de ligne, né à Tonon. Le 5e jour complémentaire an 7, Buffet se signala par des exploits qui lui valurent l'honneur d'être mis à l'ordre de l'armée. Il périt en rapportant un drapeau qu'il avait pris à l'ennemi.

BUGEAUD, (écrit à tort BUJEAUD) (Thomas-Robert), colonel du 14e régt. d'inf. de ligne, né à Limoges (Haute-Vienne), le 15 octobre 1784, entré au service comme grenadier vélite, dans les grenadiers à pied de la garde impériale le 28 juin 1804; caporal audit régt. le 2 janv. 1806; passé s.-lieut. au 64e régt. de ligne le 28 avril; lieut. le 21 déc.; passé dans le même grade au 116e régt. de ligne le 1er juill. 1808; capitaine le 2 mars 1809; chef de bat. le 2 mars 1811; major au 14e régt. de ligne le 1er juill. 1814, et colonel du même corps le 11 juin; a fait les campagnes des côtes de l'Océan en l'an 13, celle de la grande armée en l'an 14, 1806 et 1807, celle d'Espagne de 1808 à 1814 inclusivement, et celle des Alpes en 1815; blessé au jarret gauche d'un coup de feu à la bataille de Pulstuck en Pologne le 26 déc. 1806; se distingua à l'assaut de Lérida le 13 mars 1810; au combat de Tivisa le 15 juillet; au siége de Tortose le 28 déc., et au siége de Taragonne, le 11 mai 1811; il mérita encore dans plusieurs occasions les éloges du gén. en chef; au combat de Yecla (Murcie), le colonel Bugeaud, à la tête de 200 voltigeurs, marcha contre une colonne espagnole de 700 hommes, deux heures après en ramena la majeure partie prisonnière, et fut cité pour ce fait à l'ordre de l'armée par le maréchal Suchet. Cet officier se signala de nouveau au combat d'Ordal (Catalogne), où il détruisit pendant la nuit à la tête d'un bat., le 27e régt. anglais. A l'affaire de l'Hôpital en Savoie le 28

juin 1815; ce colonel avec 1700 hommes et 40 chevaux, culbuta sept à huit mille hommes d'infanterie autrichienne soutenus par 500 chevaux et 6 pièces de canon, et resta maître de la position après sept heures de combat; la perte de l'ennemi fut de 2000 morts et 400 prisonniers; les militaires qui se sont le plus distingués dans cette affaire, sont les chefs de bataillons Lacroix et Syes, les capitaines Parlier Le comte, Loydreau, Billon, les lieutenans Monralat, Girard, Royer, les sous lieutenans Arnoux, Guyonnet, Robert, Igoard, les adjudans-majors Guignu et Poitevin, les sergens-majors Henri et Lacroix, les sergens Grandjean et Picard, les caporaux Féréole et Durand, les grenadiers Guillaume et Chaumont, les voltigeurs Humbert et Dangien, les fourriers Dousset et Ballaire, et le tambour Conson. (T. 21 et 22.)

BUGET, gén. de brig., chargé par le gén. Suchet du commandement du fort de Savone (Italie) en 1800; eut une main emportée par un boulet le 14 mai 1807, dans les faubourgs de Kœnigsberg; se distingua au siége et à la prise de Lérida (Espagne) le 14 mai 1810. (T. 12, 17 et 20.)

BUINOT (Julien), fusilier, né dans le dépt. de la Sarthe, gravit l'un des premiers sur le Monte-Faccio, et désarma quelques Autrichiens qui le croyaient leur prisonnier.

BUIS (Jean), serg. à la 106e de ligne, né à Grillon (Vaucluse): au siége de Gênes, dans la sortie du 12 floréal an 8, il pénétra dans les retranchemens ennemis, d'où il appela ses camarades, en leur montrant la route qu'il avait tracée devant eux. Buis mourut victime de son courage.

BUISUR (Mathieu), serg.-major à la 34e de ligne, né à Gueraude (Loire-Inférieure): placé à l'arrière-garde dans un combat où nos troupes écrasées par le nombre, se repliaient en désordre, il soutint la retraite avec quelques soldats qu'il était parvenu à rallier, et auxquels il fit partager sa résolution. Après avoir long-temps disputé le terrain pied à pied, il se laissa cerner pour donner à ses camarades le temps de s'éloigner; lorsqu'il les vit en sûreté, il voulut à son tour faire une trouée; son sabre d'une main, sa baïonnette de l'autre, il s'élança sur les assaillans les plus rapprochés de lui et en tua plusieurs. L'ennemi admirant les efforts d'un si grand courage, et voyant qu'il était impossible que Buisur pût échapper, lui offrit la vie; mais ce brave préféra mourir les armes à la main.

BULIFONT, chef de bat. de gardes nationales, fut du nombre de ceux qui défendirent si honorablement Huningue sous les ordres du général Barbanègre, en août 1815. (T. 24.)

BULLIAND, capit. de carabiniers, tué dans Benouth (Égypte) en 1799, où il s'était signalé. (T. 10.)

BURCI, gén. de brig., entra au service en 1793; à la défense des hauteurs de Saverne, la division dont ce général faisait partie, découragée par des revers, semblait avoir perdu tout espoir de résister, lorsqu'il rassemble à la hâte ses bataillons et s'écrie: « Je connais un moyen d'arrêter l'ennemi; secondez-moi, braves camarades, je vous promets une victoire. » Aussitôt Burci se porte en avant, fait masquer son artillerie par quelques pelotons d'infanterie, et lorsqu'il est à vingt pas de l'ennemi, démasquant ses pièces il porte le désordre dans ses rangs par plusieurs décharges à mitraille. L'armée de Rhin-et-Moselle dut à ce gén. plus d'un succès; à Gundernoffen, il sauta le premier dans une redoute ennemie qui fut emportée à la baïonnette; mais au moment d'une charge décisive, il tomba percé de plusieurs balles.

BUREAU (Louis), soldat, atteint d'une balle à la bataille de Marengo, s'écrie: « en avant, mes amis; il faut faire voir à ces gens-là que les blessés républicains ont une baïonnette au bout de leur fusil ».

BUREAU DE PUZY, officier du génie, se trouvait à la reddition d'Orchies, le 14 juillet 1792, en Belgique. (T. 1.)

BUREAU, major, mort après des prodiges de valeur au combat de Baylen, où il commandait le 2e régt. provisoire de chasseurs à cheval.

BUREAUX, gén de div., commandait une division au combat de Guise, le 8 nov. 1793. (T. 2.)

BURET, caporal à la 9e demi-

brig., mérita des éloges du gén. Reynier, pour sa belle conduite à l'attaque du village El-Arich (Egypte) en fév. 1799. (T. 10.)

BURGEVIN, capit. aide-de-camp du gén. Clausel, fut tué au milieu des rangs anglais, où il s'était précipité, lors de la poursuite de l'armée anglo-portugaise par l'armée française en oct. 1812. (T. 21.)

BURLET, lieut. au 2ᵉ régt. d'inf. légère, après avoir fait des prodiges de valeur au siége d'Ulm, fut mis hors de combat par un biscaïen; il fallut lui couper le bas de la jambe. « Voilà la première fois que je lâche le pied, dit-il, pendant qu'on lui faisait l'amputation. » Ce brave mourut des suites de sa blessure.

BURON, aspirant de marine, mérita la bienveillance du gouvernement pour sa belle conduite au combat naval de Boulogne en sept. 1801. (T. 14.)

BURTHE (le baron André), maréc.-de-camp, commandant de la légion-d'honn., né à Metz en 1772, d'une famille irlandaise réfugiée, entra au service en 1791; cité avec distinction à la bataille de Nerwinden le 18 mars 1793; passa capitaine d'état-major à l'armée d'Italie en l'an 4; aide-de-camp de Masséna l'année suivante; chef d'escadron sur le champ de bataille de Zurich; fit rentrer dans l'ordre les cantons insurgés de la vallée de Disentis. Premier aide-de-camp de Masséna au siége de Gênes, il reçut le 20 germinal deux blessures très-graves. Masséna juste appréciateur du mérite, en faisait grand cas et l'honorait d'une amitié toute particulière; il chargea Burthe de présenter au 1ᵉʳ Consul les drapeaux pris pendant le siége de Gênes. Le colonel Burthe fut ensuite envoyé à la Louisiane pour faire la reconnaissance militaire de ce pays; en 1804, il prit le commandement du 4ᵉ régt. de hussards et fut remarqué à la bataille d'Austerlitz, où il commandait une brig.; son régt. se distingua également dans les campagnes suivantes; en 1808 le colonel Burthe, envoyé en Espagne avec son régt., fut cité honorablement pendant le siége de Sarragosse; chargé le 30 oct. 1809 d'une expédition sur la Segre, il culbuta la ligne espagnole, prit le général et rentra avec des vivres et plus de 400 prisonniers; le 23 avril 1810, le colonel Burthe résista au général O'donnel, qui descendait des montagnes pour débloquer Lérida, et malgré la violence de l'attaque de l'avant-garde ennemie plus nombreuse que son corps, il la repoussa et contribua ainsi au succès d'une journée qui nous donna 5000 prisonniers et fit bientôt tomber Lérida en notre pouvoir. Nommé gén. de brig. le 30 déc. 1810, il fut blessé et fait prisonnier dans la campagne de Russie, et ne reparut sur le théâtre de la guerre qu'en 1813; sa brigade eut un brillant succès le 6 juin à Ligny, et ne contribua pas peu à la prise de deux régimens prussiens près de Versailles; le général Burthe a été successivement nommé command. de la lég.-d'honn. et baron. (T. 10, 12, 16, 18, 19, 20 et 24.)

BUSQUE, lieut., se distingua le 13 janv. 1811, au combat de Torrega (Espagne). (T. 20.)

BUSSIÈRES, capit. d'état-major, chargé de reprendre le village de Neukirchen à la baïonnette, s'acquitta de cette mission avec courage et talent le 21 déc. 1800, en Allemagne. (T. 13.)

BUSSY (de), aide-de-camp de Napoléon, dans la campagne de 1815. (T. 24.)

BUZOT, lieut., se distingua à la bataille d'Austerlitz. (T. 15.)

C

CACATTE, adj.-gén., se distingua dans la campagne de 1796 (an 4) en Allemagne; il faisait partie de la division Grenier. (T. 6.)

CACAULT (Jean-Baptiste), né à Surgère, dépt. de la Charente inférieure le 6 janv. 1769; soldat au 58ᵉ régt. le 22 avril 1783; passa par tous les grades inférieurs; en 1792, maréc.-des-log. dans les hussards des Ardennes; le 10 sept. 1793, il fut nommé chef du 3ᵉ bat. de l'égalité; devint adj.-gén. le 1ᵉʳ

pluviôse an 2, et rendit de grands services; promu au grade de gén. de brig. à la bataille de Wagram, il mourut à Torgau par suite de deux amputations et au moment où il venait d'être fait gén. de div.: il était baron de l'empire et décoré de plusieurs ordres.

CADILLON, officier de grenadiers, se trouvait à la défense du pont du Var en 1800 (an 8); le général Suchet le mentionna honorablement dans son rapport. (T. 12.)

CADORET (Gabriel), serg. à la 66e de ligne, né à Selles (Marne). Le 2e jour complémentaire an 7, à l'affaire de Manheim, il rallia à son peloton une troupe de fuyards et soutint le feu de l'ennemi tant qu'il eut des cartouches; pendant sa retraite qu'il effectua dans le plus grand ordre, il reçut une blessure dont il mourut.

CADOT, chef d'escad. au 13e régt. de dragons, chev. de la lég.-d'honn., né à la Ferté-Milon (Aisne), entré au service en 1783, reçut tous ses grades sur le champ de bataille; à Frauenfelden en Suisse, Cadot poursuivit avec l'escadron qu'il commandait, l'ennemi jusque dans les bois, mit pied à terre, et avec plusieurs dragons le força à la retraite; pendant la campagne de Prusse en oct. 1807, Cadot à la tête de 25 dragons d'élite, chargea la cavalerie ennemie, fit prisonniers 80 cuirassiers prussiens et 14 officiers; après les avoir ramenés au général Becker, il continua sa charge, et prit encore deux officiers de hussards avec dix de leurs soldats et 50 chevaux.

CAFFARELLI-DU-FALGA (Louis-Marie-Joseph-Maximilien), gén. de div. du génie, né au Falga le 13 fév. 1756, fit ses études à l'école de Sorèze, et entra dans le corps royal du génie; destitué en 1792, par les commissaires de l'assemblée législative; rentré au service 2 ans après, il se distingua en sept. 1795, au passage du Rhin près de Dusseldorf sous le génér. Kléber; il était alors chef de bat. du génie; peu après sur les bords de la Nahe près de Creutznach, il fut atteint d'un boulet à la jambe gauche, ce qui nécessita l'amputation; il commanda l'arme du génie à l'expédition de l'Egypte, en qualité de gén. de brig.; il eut une part honorable à la prise d'Alexandrie, et aux succès tant militaires que scientifiques de l'expédition; le 9 avril 1799, en visitant les tranchées que l'on faisait devant St.-Jean-d'Acre, il eut le coude droit fracassé d'une balle: malgré tous les secours de l'art, il mourut des suites de cette blessure, le 27 du même mois. Le général Caffarelli-du-Falga était membre associé de l'institut de France et membre de celui d'Egypte; l'instruction publique était l'objet favori de ses méditations et de ses travaux. L'ordre du jour du lendemain de sa mort, s'exprimait en ces termes: « Il emporte au tombeau les regrets universels; l'armée perd un de ses plus braves chefs, l'Egypte un de ses législateurs, la France un de ses meilleurs citoyens, les sciences un homme qui y remplissait un rôle célèbre ». (T. 4, 9, 10, 11 et 12.)

CAFFARELLI (le comte Auguste), lieut.-gén., servit comme sous-lieut. dans les troupes sardes et ensuite dans celles de la république; devint adjud.-gén. en 1793 et fit plusieurs campagnes en cette qualité; aide-de-camp du 1er Consul, il le suivit en 1803 à Bruxelles; le 1er fév. 1805 il fut nommé gén. de div., et peu de jours après gouvern. du palais des Tuileries et command. de la lég.-d'honn.; il commandait une division à Austerlitz; le prince Eugène le nomma ministre de la guerre du royaume d'Italie; le général Caffarelli envoyé en Espagne, se distingua aux siéges de Sarragosse et de Bilbao, à la bataille de Villadiego et à une infinité d'autres actions; il ne rentra en France qu'avec le maréchal Soult; il a cessé d'être employé depuis le licenciement de 1815. (T. 15, 20 et 21.)

CAFFIN, gén., servit dans la Vendée, et fut grièvement blessé au combat de Chollet le 10 mars 1794 (20 vent. an 2). (T. 2, 4 et 5.)

CAGNAZZOLI, chef de bataill., défendit le 4 juin 1815, avec quelques soldats et 20 citoyens commandés par le chef d'escadron Ropert, les rues de la ville de Redon, contre 5000 insurgés du Morbihan; mais, forcés de céder au nombre, ils se réfugièrent dans une tour qu'ils avaient préparée d'avance pour leur servir de retraite; là ils soutinrent

un combat de 12 heures, repoussèrent les efforts des Vendéens, qui, après une perte de 200 hommes, se retirèrent en désordre, abandonnant leur commandant, Desol de Grisolles, blessé pendant l'action.

CAGNET, command. de la garde nationale du Cap-Français (St.-Domingue), seconda le général Rochambeau, et aida à faire lever le siége du fort Belair, attaqué par les noirs. (T. 14.)

CAIRE, chef de bat. en retraite, offic. de la lég.-d'honn; cet officier a fait toutes les guerres d'Italie, dans les guides à pied du général en chef Bonaparte; il s'est distingué dans la campagne d'Egypte, et ensuite dans les chasseurs de la garde impériale. Employé long-temps à l'état-major de l'école de la Flèche; il est aujourd'hui en retraite.

CALLAN (Antoine), fusilier à la 62e de ligne, né à Bourg-Neuf (Creuse), lutta avec avantage au Monte-Faccio, le 23 floréal an 7, contre 7 Autrichiens, mais succomba ensuite par l'arrivée de nouveaux assaillans.

CALLANDRE, lieut., mentionné honorablement dans le rapport du gén. Championnet, sur les opérations de l'armée d'Italie en 1798. (T. 9.)

CALLIER (Hubert), gén. de brig., né à Luxeuil, dépt. de la Haute-Saône le 21 mars 1764, prit du service le 8 juin 1782, dans le 11e régt. d'inf. de ligne; passa par tous les grades inférieurs; chef de bat. à la bataille de Newied, il contribua à la prise de 7 drapeaux; devint gén. de brig., et commanda le dép. du Tarn: il fit la campagne de France de 1814. (T. 23.)

CALVIN, gén. de brig, déploya la plus rare valeur et concourut à la prise de Naples en 1799; le 5 déc. 1800, pendant la campagne d'Italie, ce gén. à la tête de 3 bataillons de la 24e légère et d'un escadron de hussards, battit l'ennemi bien supérieur en nombre, qui avait voulu le surprendre, et fit prisonnier un escadron autrichien; Calvin se fit remarquer de nouveau, à l'affaire de Monsembano, sur les bords du Mincio; mais il fut tué à la fin de l'action.

CAMAS, capit. de vaisseau, tué à la bataille de Trafalgar à laquelle il commandait *le Berwick*, de 74 canons. (T. 16.)

CAMAS, colonel d'artillerie, fit avec honneur les campagnes du Portugal, de 1810 et 1811. (T. 21.)

CAMBEFORT (Louis-Jean), lieut. au 122e régt. d'inf. de ligne, chev. de la lég.-d'honn.; cet officier à la bataille du pont de Lodi, manœuvrant un obusier avec deux de ses camarades, traversa plusieurs fois le pont pour aller chercher des obus sous le feu de l'artillerie ennemie, et tomba à coups de baïonnettes sur les canonniers autrichiens, qu'il tua sur leurs pièces; au déblocus de la forteresse de Peschière, il saute le premier dans une redoute, s'empare avec deux de ses camarades de deux pièces de canon, les tourne contre l'ennemi, qui fut mis en pleine déroute; à la bataille des Pyramides en Egypte, il arrache un étendard des mains d'un mameloueck; à Jaffa, il monta le premier à l'assaut.

CAMBIS, adj.-gén., fit partie de l'expédition d'Egypte, et fut chargé du commandement du fort El-Arich. (T. 11 et 12.)

CAMBON (Pierre-Philippe), né à la Caune, dépt. du Tarn le 9 mars 1791, capit. de frégate, d'abord offic. dans un corps volontaire d'artillerie, entra dans la marine militaire le 9 mai 1793; lieut. de vaisseau à la bataille d'Aboukir, il commanda le vaisseau *le Mercure* de 74, en l'absence de Perrée son capitaine, et fut blessé grièvement; capitaine de frégate le 1er vendemiaire an 12. (T. 9.)

CAMBRAY, gén. de brig., tué à la bataille de la Trebbia, en chargeant avec intrépidité à la tête de ses troupes. (T. 10.)

CAMBRONNE (le baron Pierre-Jacques-Etienne), maréc.-de-camp et commandant de la lég.-d'honn., né à St.-Sébastien près Nantes le 26 déc. 1770; s'enrôla à l'âge de 20 ans, dans un bataillon de volontaires, et fut employé dès les premières insurrections vendéennes; il servit dans l'armée de Hoche à Quiberon en 1795; passa à l'armée des Alpes quelque temps après; se trouvait à Zurich dans l'armée du maréchal Masséna en 1799; il se signala dans cette ville à la tête d'une

compagnie de grenadiers; il commandait en 1800, la compagnie de grenadiers dans laquelle était Latour-d'Auvergne; après la mort de celui ci ce fut Cambronne qui lui succéda au titre de *premier grenadier de France*; parvenu successivement aux grades de chef de bataillon et de colonel, il se distingua à Iéna et à Wagram, et fit la 2e campagne d'Autriche en 1809. Dans la campagne de Russie, il commandait le 3e rég. des voltigeurs de la garde; en 1813, il se distingua à la bataille de Hanau, fut blessé à celle de Craunne et à celle de Paris; suivit Napoléon à l'île d'Elbe et eut le commandement des troupes qui composaient sa garde; reçut le 1er mars 1815, le commandement de l'avant-garde de l'armée de l'île d'Elbe; le 5 mars il s'empara de la forteresse de Sisteron, arriva à Paris avec Bonaparte, et fut aussitôt nommé lieut.-gén., grand offic. de la lég.-d'honn. et comte de l'empire; le 4 juin membre de la chambre des pairs; le 13 il partit pour l'armée avec l'empereur, et commanda aux batailles de Fleurus et de Waterloo une divis. de la vieille garde; c'est dans cette dernière bataille qu'il prononça, dit-on, les belles paroles *la garde meurt; elle ne se rend pas*. Il fut pris par les Anglais et conduit en Angleterre; de là il écrivit au roi pour faire sa soumission respectueuse; mais il fut compris sur la liste des généraux accusés d'avoir attaqué la France à main armée; il arriva à Calais le 25 sept. 1815, et fut conduit dans la prison militaire de l'Abbaye; le 26 avril 1816, admis à présenter sa défense, il fut acquitté; devenu libre il se retira dans le lieu de sa naissance; présenté au duc d'Angoulême le 5 nov. 1817, lors du passage de ce prince à Nantes; il prit de nouvelles lettres de noblesse et commande aujourd'hui Lille. (T. 13, 23 et 24.)

CAMEL (Paul), tambour à la 107e de ligne, né à Fital (Lot-et-Garonne), battait la charge le 1er messidor an 7, lorsqu'un soldat tomba près de lui grièvement blessé : « donne-moi ton fusil, lui dit-il, que je te venge. » En même temps il couche en joue le colonel ennemi et le renverse de cheval; Camel périt dans la même journée.

CAMIN, adj.-gén., fut massacré par les Arabes à son débarquement en Egypte; pour honorer sa mémoire on donna son nom à un fort. (T. 9.)

CAMON, lieut., mérita les éloges du gén. Dessaix, dans son rapport sur les dernières opérations de l'armée française dite des Alpes, en juill. 1815. (T. 24.)

CAMP, capit. d'artillerie, contribua puissamment par la bonne disposition de ses pièces, à la prise du couvent de Nostra-Senora de la Tremendad, situé sur le mont presque inaccessible de la Tremendad (Espagne 1809). (T. 19.)

CAMPANA, gén. de brig., offic. d'une grande distinction, tué au combat d'Ostrolenka en Pologne. (T. 17.)

CAMPI, maréc.-de-camp, ancien aide-de-camp de Masséna et colonel du 34e de ligne; fit avec distinction la campagne de 1813 en Italie, et se trouva en août même année aux affaires de Villarh et de Feistrix. Il fit aussi celle de 1814. (T. 22 et 23.)

CAMPOBANE, capitaine au 27e d'infanterie légère: tourna, avec deux compagnies de son régt., le fort de Leng-Pass, derrière lequel les Autrichiens s'étaient ralliés, et fit 500 hommes prisonniers; on le cita avec honneur dans le bulletin de l'armée. (Allemagne 1805.) (T. 15.)

CAMPREDON (Jacques David, baron), lieut.-gén. du génie, né en 1761; mentionné honorablement en Italie par le gén. Bonaparte en 1797, il était alors chef de bat. du génie; seconda Suchet dans la défense du pont du Var; contribua en 1806 aux succès de Masséna, dont il mérita les éloges pour sa belle conduite pendant le siège de Gaëte; il se distingua encore à la défense de Dantzick, où il commandait l'arme du génie. Le général Campredon est grand officier de la lég.-d'honn. et chev. de St.-Louis. Il a cessé de servir depuis le licenciement de l'armée. (T. 8, 12 et 16.)

CAMUS, chef de bat. au 28e régt. d'inf. légère, recommandable pour sa belle conduite à la bataille d'Ocana (Espagne 1809), et à Alcaniz. (T. 6, 18 et 19.)

CAMUS, lieut. au 16e régt. d'inf. de ligne, né à Brinn, près Joigny : fut chargé, avec quelques hommes de sa

compagnie, de défendre un passage, au combat d'Amberg, le 21 août 1796. A peine a-t-il pris position, qu'il est assailli par un parti considérable d'Antrichiens qui le somment de se rendre : « En avant, crie alors Camus », et il fonce avec sa petite troupe sur le détachement, qu'il fait prisonnier. Il est aujourd'hui lieut.-colonel en demi-solde.

CAMUS, maréc.-des-logis au 20e régt. de chasseurs à cheval, né à Fismes (Marne). Etant en tirailleur avec le chasseur Robin du même corps, dans la forêt de St.-Georges, ils aperçoivent un bataillon de grenadiers hongrois conduisant une compagnie de grenadiers français faits prisonniers pendant la bataille de Hohenlinden ; Camus et Robin se précipitent sur les Hongrois en criant : *Escadron en avant*. A ce cri, les grenadiers français sautent sur les armes de leurs conducteurs épouvantés, s'en emparent et les font prisonniers à leur tour. Dans ce moment Camus et Robin s'avancent vers leurs frères d'armes, qui vnient que le prétendu escadron se compose de deux hommes.

CAMUSSON (Laurent), sergent à la 66e de ligne, né à Prunay (Marne), commandait un peloton de 9 hommes à l'affaire de Manheim (2e jour complémentaire an 7), avec lequel il tint en échec pendant trois quarts d'heure, au débouché d'un pont, un fort détachement d'Autrichiens ; il se défendait encore lorsqu'une balle le frappa au front.

CANCLAUX (Jean-Baptiste-Camille comte de), lieut.-gén., pair de France, né le 2 août 1740 à Paris ; entra en 1756 dans le régt. de Conti, cavalerie ; maréc.-de-camp le 1er avril 1791, et lieut.-gén. le 7 sept. 1792 ; enfermé dans Nantes, et attaqué par plus de 60,000 Vendéens, il parvint à les repousser ; nommé en 1794 commandant en chef de l'armée de l'Ouest, il pacifia ces contrées. Une maladie grave l'empêcha, en 1797, d'accepter une ambassade en Espagne ; peu après il eut celle de Naples ; Canclaux fit partie du bureau militaire établi en 1799 par le directoire ; l'empereur le nomma au sénat conservateur, comte de l'empire, et grand officier de la lég.-d'honn. ; le roi le nomma pair de France et commandeur de St.-Louis. (T. 1, 2 et 4.)

CANTILLON (Antoine-Sylvain), né à Paris (Seine) : dragon au 4e régiment à 16 ans : le 3 déc. 1811, devant Coimbre, il chargea audacieusement, avec six dragons, contre un peloton de chasseurs anglais qui défendaient la tête d'un pont. En 1813, placé dans les grenadiers à cheval de la garde impériale, il prit part à tous les combats qui eurent lieu en Allemagne ; le 30 oct., à la bataille de Hanau, Cantillon alors fourrier, voyant son capitaine entouré par les Bavarois, se précipite aussitôt au milieu d'eux, tue un cavalier, disperse les autres, et parvient à sauver son chef. Cette action, qui rappela que, cinq jours auparavant, on l'avait vu lutter contre trois cosaques, en blesser deux et tuer le troisième, lui valut la croix de la légion-d'honneur. A Montmirail, avec quatre de ses camarades, il chargea sur quinze grenadiers russes qu'il fit prisonniers ; à Mont-St.-Jean, il était maréc.-des-logis-chef, et s'élança l'un des premiers contre les batteries anglaises, sabra les canonniers sur leurs pièces, et entouré par un grand nombre de cavaliers, il se fit jour le sabre à la main. Il est aujourd'hui lieut. au 1er régt. des cuirassiers de la garde royale.

CANUEL (Simon), lieut.-gén., né en 1767, entra au service avant la révolution ; lieut.-général le 28 nov. 1793 ; rendit de grands services à la république pendant les guerres de la Vendée ; l'empereur l'employa peu, et le réforma même entièrement ; en 1815, il se rangea sous les drapeaux de ces mêmes Vendéens qu'il avait combattus. (T. 5, 6 et 24.)

CAPMAN, chef de bat. au 53e régt. de ligne, se jeta le premier dans une redoute ennemie en avant du fort de Figuières, le 20 nov. 1794, à l'armée des Pyrénées orientales. Cet officier, alors capitaine au 6e bat. des grenadiers de la Dordogne, suivi seulement de quelques soldats, s'empara de deux pièces de canon, ainsi que de leurs caissons, et força les Espagnols à se retirer précipitamment dans le fort.

CARAMAN, capit. d'ordonnance, a fait la campagne de 1814 en France, et se trouva les 6 et 7 mars même année

au combat et à la bataille de Craone. (T. 23.)

CARASCOSA, lieut.-gén. italien, servait en 1813 en Italie sous les ordres du prince Eugène; fit la campagne de 1814. (T. 22 et 23.)

CARDENEAU, colonel, tué au combat d'Ebersberg. (T. 19.)

CARDINAL, major, périt dans la campagne de 1815 à Waterloo. (T. 24.)

CARDINIER (Pierre), caporal tambour à la 15e de ligne, né à Laon (Aisne), fut tué le 13 flor. an 8, en délivrant un officier que sabraient cinq hoolans.

CAREL, adjud.-major au 31e régt. d'inf. de ligne, se distingua particulièrement, en 1813, dans un combat qui eut lieu le 7 octobre entre Seistritz et Saifnitz. (Italie.) (T. 22.)

CARIGNAN (le prince de), colonel du 6e régt. de hussards, a fait avec distinction la campagne de France de 1815. Il se fit remarquer le 1er juill. même année, aux combats de Velisy et de Roquencourt. (T. 24.)

CARION DE NISAS (le marquis de), né au château de Nisas près Pesenas (Languedoc) en 1766; était offic. d'inf. avant la révol., offic. de la lég.-d'honn., baron et chancelier de la 9e cohorte en 1804; Carion fit en 1807 la campagne de Prusse dans la compagnie des gendarmes d'ordonnance, fut cité honorablement à l'affaire de Zurmin près Colberg; devenu lieuten.-colonel, il fit la campagne de Portugal; colonel en Espagne au siége de Sarragosse en 1809; mais s'étant laissé surprendre par l'ennemi à Gera, il fut destitué. Il s'enrôla alors comme simple soldat dans un régt. de dragons, devint bientôt officier, et quelque temps après colonel. Carion fit la campagne de 1815, et fut nommé maréc.-de-camp pour sa belle défense aux ponts de Sèvres et de St.-Cloud. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Sur l'organisation des armées.* (T. 18, 22 et 24.)

CARLES, général, commandait l'armée du Rhin en oct. 1793 (vendém. an 2). (T. 2.)

CARLIER, capit. d'état-major, tué au siége de Gênes par un éclat d'obus. (T. 12.)

CARNOT (Lazare-Nicolas-Marguerite), lieut.-gén., chev. de la lég.-d'honn. et de St.-Louis, né à Nolai (Bourgogne), le 13 mai 1753 : entra au service le 1er janv. 1771, lieut. au corps royal du génie, capit. par ancienneté en 1783; fut député en 1791 à la première législature, et ensuite à la convention nationale; la direction de la guerre lui fut confiée au comité de salut public; il fut membre du directoire en l'an 4; à la bataille de Watignies, le 16 oct. 1793, il combattit à pied à la tête des grenadiers, et enleva à la baïonnette le village qui appuyait la gauche de l'ennemi, ce qui força les Prussiens de lever précipitamment le blocus de Maubeuge; proscrit au 18 fruct.; rappelé après le 18 brum. Carnot fut inspecteur-général aux revues, et peu de temps après ministre de la guerre; au mois de vendém. an 9, il donna sa démission. En 1814, il offrit ses services à la patrie, fut nommé gouverneur d'Anvers, et prit le commandement de cette place au moment même où l'on en commençait le bombardement. Il ne lui fallut que quelques jours pour se préparer à une sortie vigoureuse; il détruisit de fond en comble les travaux des assiégeans, qui, depuis, n'osèrent plus rien entreprendre, et se contentèrent de lui écrire des lettres tout à la fois flatteuses et insidieuses, pour l'engager à remettre la place. Carnot répondit avec dignité, et maintint l'ordre et la tranquillité dans la ville, malgré tous les élémens de discorde qui s'y trouvaient réunis; nommé ministre de l'intérieur pendant les cent jours; Carnot est aujourd'hui retiré à Magdebourg. (T. 2, 23 et 24.)

CARNOT-FEULINS (Charles-Marie), chef de brig., frère cadet du précédent, né à Nolai, en Bourgogne; capit. du génie à l'époque de la révolution; fut nommé, en 1790, membre du conseil-général du Pas-de-Calais, et ensuite député à l'assemblée législative. Après le 10 août 1792, fut employé à l'armée du Nord : rendit quelques services à la bataille de Wattignies, et se trouvait au siége de Valenciennes en 1793; fait prisonnier par les Autrichiens le 25 juin. Devenu officier supérieur dans son arme, il fut désigné en 1802, pour faire partie de l'expédition de St.-Domingue; mais il s'en excusa sur sa mauvaise santé; se prononça dans plu-

sieurs occasions contre Napoléon, qui l'en pnoit en le faisant rayer des contrôle des offic.-généraux, et lui ôta la croix de la lég.-d'honn. qu'il lui avait donnée; rétabli dans son emploi, au retour du roi en 1814; le 24 août, il reçut la croix de la lég.-d'honn., et le 27 décembre celle de St.-Louis; nommé en 1815, membre de la chambre des représentans, par le dépt. de Saône-et-Loire, et remplit l'interim de son frère au ministère de la guerre pendant 11 jours. (T. 2, 23 et 24.)

CARPENTIER, gén. de brigade, servit dans la Vendée, contribua au gain du combat de Dawendorf; les 1er et 2 janvier 2794 (12 et 13 nivôse an 11), battit Charette devant Machecoul, s'empara de ce village, et déploya dans ce combat beaucoup de talens militaires. (T. 2.)

CARPENTIER (Louis), fusilier au 41e de ligne, né à Noyalle (Aisne); blessé mortellement à la bataille de Fleurus, dit à ses camarades qui voulaient le porter à l'ambulance: « Laissez-moi du moins expirer au champ d'honneur; allez combattre et soyez vainqueurs assez tôt pour que j'aie le temps de l'apprendre. »

CARRA-St.-CYR (le comte Jean-François), était officier avant la révolution, servit comme gén. de brig. sous Moreau et Pichegru; reprit en novemb. 1795 la ville de Deux-Ponts, se signala à Ettinghen, à Marengo, s'empara de Fribourg, contribua à la victoire de Hohenlinden, et reçut plusieurs fois des éloges publics; nommé gén. de div. après la rupture du traité d'Amiens, il commanda en 1805 l'armée d'occupation dans le royaume de Naples; fit 6000 prisonniers autrichiens à la retraite de l'archiduc Charles; sa belle conduite à Eylau lui mérita le titre de grand-officier de la lég.-d'honn.; gouverneur de Dresde en 1809; il fut envoyé de là dans les provinces Illyriennes; rappelé en 1813 en Allemagne, on lui confia le commandement de la 32e div. militaire; il eut en 1814 le commandement supérieur de Valenciennes; le général Carra est décoré de plusieurs ordres étrangers; il est maintenant gouverneur de Cayenne. (T. 13, 19, 22 et 23.)

CARRÉ (Jean-Baptiste), cavalier au 18e régt., né à Martin (Pas-de-Calais), après avoir chargé devant Vérone sur deux bataillons autrichiens, le 6 germ. an 7, il se plaça avec quelques cavaliers à l'entrée d'un défilé, arrêta les ennemis, et tomba percé de plusieurs coups de feu.

CARRIER (Louis), maréchal-de-camp, soutint un combat pendant la campagne d'Egypte le 6 février 1799, avec 300 hommes seulement et une pièce de canon, contre les habitans d'une province, secondés dans leur attaque par plus de 400 Arabes; le 29 octobre 1805, au combat de Caldiero en Italie, Carrier alors capitaine commandait huit compagnies de carabin. avec lesquelles il chassa l'arrière-garde de l'armée autrichienne, lui fit 200 prisonniers et s'empara de toutes ses positions; le lendemain on le vit à la tête de la même troupe, forcer l'ennemi de rentrer dans ses retranchemens de Caldiero, le poursuivre jusque dans le village, et le réduire à demeurer immobile dans ses positions. Ce général a fait la campagne de 1812 en Espagne, sous les ordres du duc de Raguse. (T. 21.)

CARRIÈRE, chef de demi-brigade, officier d'une haute distinction, tué le 4 avril 1797, dans une affaire d'avant-garde près de Neudeck. (T. 8.)

CARRON (Didier), maréc.-des-log.-chef au 16e régt. de dragons, né à St.-Genis-Laval (Rhône), contribua par son audace à l'affaire de Nonencourt le 10 vendém. an 4, à arrêter les Vendéens, qui, malgré la supériorité de leurs forces, furent obligés d'évacuer la ville; mais il perdit la vie dans cette action.

CARRY, né à Boulogne, lieut. de vaisseau, capit. de port à Boulogne, commandait en 1796, le corsaire l'*Unité* de 6 canons de 4, avec lequel il prit à l'abordage *le Swan*, cutter anglais de 14 canons; le directoire lui décerna une hache d'armes d'honneur. (T. 8)

CARTAGNEZ, lieut. de vaisseau, détenu prisonnier à bord d'un ponton espagnol *l'Argonaute*, se distingua particulièrement dans l'évasion de ce ponton en 1810. (T. 20.)

CARTEAUX (Jean-François), né à Allevant, dépt. de la Haute-Saône, en 1751, fils d'un dragon du régt. de Thianges, passa ses premières années

les camps, et suivit son père aux Invalides; il était parvenu au grade d'adj.-gén. et général en 1793; il fut chargé d'apaiser les troubles que les Anglais suscitèrent dans le midi de la France; il commença le siége de Toulon; éleva Bonaparte au grade de chef de bat., il servit ensuite sous Hoche, et contribua à la pacification de la Vendée; il cultiva la peinture avec succès, on a de lui plusieurs tableaux d'histoire et de batailles; il cessa de servir en l'an 10. (T. 1, 2 et 4)

CARTERON, volontaire du 1er bat. de Saône-et-Loire, fut blessé d'un coup de sabre sur la tête au siége de Bitche; un de ses camarades vole à son secours. « Rends-moi un dernier service, lui dit Carteron, charge mon arme ». A peine a-t-il prononcé ces mots qu'il expire.

CASA-BIANCA (le comte Raphaël), né en Corse à Vescovato le 27 novembre 1738, entra au service de la France le 27 avril 1761; fit les campagnes de 1768 à 1770, colonel en 1773, à la recommandation de M. de Marbœuf, député extraordinaire de l'île de Corse en 1790; servit en Italie en 1792, sous les ordres de M. de Biron, dont le bon témoignage lui valut le grade de gén. de brig.; commanda la Corse et fut obligé de capituler dans Calvi, où les Anglais l'assiégeait en 1793; géo. de div. en 1794, il revint à l'armée des Alpes sous Kellermann, et fit les campagnes d'Italie avec Bonaparte, qui lui confia le commandement du Piémont, où il se fit aimer des soldats et des habitans; envoyé ensuite à l'armée de l'Ouest jusqu'au 25 décembre 1799, époque à laquelle, appelé au sénat conservateur, il quitta le service. Casa-Bianca était comte de l'empire et grand-officier de la légion-d'honneur; pair en 1814, il n'a pas été conservé en 1815. (T. 8, 9 et 10.)

CASA-BIANCA (Louis-François), colonel de gendarmerie, était un officier des plus distingués de l'armée française; il fit les campagnes de 1810 et 1811 en Portugal, et commandait le camp de Bastia au mois de mars 1815. (T. 21.)

CASA-BIANCA, capit. de vaisseau, mort à la bataille d'Abonkir, où il commandait le vaisseau *l'Orient* de 110 canons. Son fils, encore enfant, le voyant blessé, voulut le sauver et le dérober aux flammes dont *l'Orient* allait être la proie; ne pouvant y parvenir, il préféra mourir dans les bras de son père plutôt que de l'abandonner. Lebrun et Chenier ont chanté ce trait touchant de la piété filiale. (T. 9.)

CASALS, adjoint du génie en 1794, se distingua aux siéges de l'Ecluse, de Bois-le-Duc, de Nimègue; fit partie de l'expédition d'Egypte; colonel du génie en 1800, il commandait le fort d'El-Arich: sommé de se rendre, il se disposait à une défense vigoureuse, lorsque des soldats français eux-mêmes tendirent des cordes aux Turcs, qui, en s'emparant du fort, massacrèrent la garnison. (T. 3 et 12.)

CASALTA, gén. de brig., né en Corse, fut employé à l'armée d'Italie en 1796; envoyé dans sa patrie en oct. 1796, il chassa les Anglais du fort de Bastia, prit St.-Florent; renvoyé de nouveau dans l'île en 1797, il apaisa les troubles qui venaient d'éclater, et quitta le service peu après. (T. 7.)

CASSAGNE (le baron Louis-Victorin), né à Alan, dépt. de la Haute-Garonne, entra au service le 23 mars 1793, fit les campagnes de la révolution, se distingua en Italie, où il reçut trois coups de feu; suivit Bonaparte en Egypte; fut frappé de cinq coups de poignard à la tranchée devant St.-Jean d'Acre, d'un coup de feu à la bataille de Canope; gén. de brig. en 1804, il fit en cette qualité toute la guerre d'Espagne, jusqu'au 30 mai 1813, époque à laquelle il fut promu au grade de gén. de divis.; en 1815 il commandait le dépt. de la Haute-Garonne; il est maintenant à la disposition du ministre de la guerre. (T. 2, 7, 8, 12, 13, 18 et 23.)

CASSAN (Louis Aphrodise, né le 23 avril 1771, à Lésignan, dépt. de l'Aude, capit. au 2e bat. de l'Aude, le 28 octobre 1791; fit sa première campagne à l'armée des Alpes sous les ordres du gén. Montesquiou; servit dans les Pyrénées sous Dugommier; se distingua en plusieurs circonstances, et notamment à la bataille de Millesimo, à l'assaut de Cocévia, aux passages du Pô et du Mincio, à Lodi, à Casti-

glinne, etc.; fit les campagnes d'Allemagne, et acquit le grade de général de brigade. (T. 7.)

CASTAGNÉ (Raymond), capit. au 32ᵉ régt de ligne, chev. de la lég.-d'honn., né à Albi (Tarn); se signala le 17 oct. 1806 à la prise de Hall, où il arriva un des premiers sur le pont, malgré le feu terrible de l'ennemi; son exemple entraîna la troupe, qui fit des prodiges de valeur. Cet officier ayant pénétré dans la ville, s'empara avec 15 hommes de deux pièces de canon, après un combat des plus opiniâtres, et fit un bon nombre de prisonniers. Il est aujourd'hui en retraite.

CASTAGNIER, capit. de vaisseau, échappa en 1793 avec une flottille aux croisières anglaises, et vint bloquer Port-Vendre et Collioure, qui furent obligés de se rendre. (T. 2.)

CASTAIT, sous-lieut. de cuirassiers, enlève un drapeau aux Espagnols, dans une charge de cavalerie, à l'affaire de Baylen. (T. 18.)

CASTEL, sergent, se distingua lors de la conquête de l'île de Cassandria en 1794. (T. 3.)

CASTEL, grenadier du 40ᵉ régt. d'inf. de ligne, dangereusement blessé d'un biscayen à la prise de Landau, tombe baigné dans son sang. Un de ses camarades lui donne un peu d'eau-de-vie: Castel sent renaître ses forces; il se relève et vole de nouveau au combat. Mais son sang coule toujours, il retombe en s'écriant: « Je meurs content, nous sommes maîtres de la redoute. » Ce brave fut rappelé à la vie.

CASTELLE (Adrien), dragon au 1ᵉʳ régt., né à Valenciennes; fit mettre bas les armes à 40 grenadiers hongrois, qu'il conduisit au quartier-général, le 25 prairial an 8, à la bataille de Marengo. Il fut tué peu de temps après.

CASTELVERT, gén. de brig., cité au combat des sans-culottes le 5 fév. 1794 (Vendée), servit en Espagne en 1794, sous Moncey, et en Allemagne en 1796 sous Marceau (T. 2, 3 et 7.)

CASTEX (le baron Bertrand-Pierre), lieut.-gén. de cavalerie, né en Languedoc le 29 juin 1771; soldat dans les premières années de la révolution, sa bravoure l'éleva de grade en grade jusqu'à celui de major du 20ᵉ de chasseurs à cheval; il se distingua particulièrement à la tête du 7ᵉ de chasseurs à la bataille d'Iéna; et fut nommé colonel sur le champ de bataille par l'empereur, qui lui dit, « vous êtes un brave homme, je suis content de vous, je vous nomme colonel. » Après Eylau et Friedland, il fut nommé officier et ensuite commandant de la lég.-d'honn. le 11 juill. 1807; gén. de brig. en 1808, il fut employé en 1812, dans la campagne de Russie, se signala le 28 juin, au combat d'Ostrowno, et rendit des grands services à l'affaire de Polotsk. Son nom fut honorablement cité aux affaires des 26 et 27 août devant Dresde. Après la retraite de Leipzick, fut employé à la défense d'Anvers; gén. de div. le 28 nov. de la même année, Castex rentra en France avec les troupes de la garnison d'Anvers, reçut la croix de St.-Louis le 13 août 1814. Ce général fut employé en 1815, dans le corps du Jura sous les ordres du gén. Lecourbe, et cessa de l'être après le second retour du roi. (T. 21, 23 et 24.)

CATELIN, capitaine de vaisseau, commandait l'aviso l'*Affronteur*, attaché au général Bouvet, lors de l'expédition d'Irlande en 1796 (T. 7.)

CATUFFE (Raymond), né à Leyrac dépt. de l'Aude en 1765, chasseur à cheval dans la légion des Pyrénées, lieutenant en 1793, capitaine la même année, mérita les éloges de Perignon et de Clauzel à l'armée des Pyrénées orientales; servit comme chef d'escad. à l'armée d'Italie, et se trouva aux batailles de Caldéro, d'Arcole, de Rivoli; réformé pour le mauvais état de sa santé en l'an 9; il demanda du service en l'an 12.

CAUCHARD, enseigne de vaisseau, commandait le vaisseau l'*Achille*, au combat naval de Trafalgar, au moment où ce bâtiment, après avoir perdu ses officiers et plus de la moitié de son équipage, était en feu: il n'y avait plus d'autre voie de salut qu'en se jetant à la mer. Cauchard, au milieu du désordre n'était plus occupé qu'à jeter à l'eau tout ce qu'il trouvait pour sauver ses compagnons d'armes, et résolut de ne sortir du bâtiment que le dernier; il

tint parole et périt victime de son dévouement. (T. 16.)

CAUCHOIX, col. du 1er régt. de carabiniers, retraité avec le grade de gén. de brig. par suite de graves blessures reçues devant Ulm en 1805, et qui lui valurent une mention spéciale dans le rapport de Murat. Le trait suivant honore ce brave officier. Dans la campagne de 1800, une contribution de guerre avant frappé les habitans de l'évêché d'Eichstedt, ces malheureux hors d'état de l'acquitter, se virent enlever jusques aux vases sacrés de leur église. Cauchoix, touché de leur désespoir, et secondé par le chef d'escadron Faucher, le quartier-maître Gy, le capitaine Corne et le maréchal-des-logis-chef Berger, s'efforça d'obtenir du général en chef la remise de la contribution. Ayant échoué dans leur tentative, ces braves l'acquittèrent de leur propre argent. Le souvenir de cette belle action est consacré dans le pays par une messe solennelle que l'on célèbre tous les ans pour l'éternïser. (T. 15).

CAULAINCOURT (Armand-Auguste-Louis, duc de Vicence), gén. de div., né à Caulaincourt (Aisne) le 9 déc. 1772; entra en qualité de cavalier, an 7e régt. le 8 oct. 1788; s.-lieut. surnuméraire le 7 juill. 1789, et sous-lieuten. en pied le 4 nov. 1789; devint aide-de-camp de son père qui était lieut.-gén. le 23 déc. 1791; fut nommé le 20 mai 1792 officier d'état-major de la div. du lieut.-gén. Harville, jusqu'en juin 1793, où tous les officiers qui appartenaient à l'ancienne noblesse furent licenciés; reprit du service le 24 avril 1793, comme volontaire au 17e bataillon de Paris; passa au 15e régt. de chasseurs le 22 pluv. an 2; devint brigadier le 22 germ., maréc.-des-log. le 16 flor. et maréc.-des-log.-chef le 1er prair. Son zèle, sa bonne conduite et ses connaissances militaires, lui valurent d'être réintégré capitaine dans les troupes à cheval, et nommé aide-de-camp du gén. en chef Aubert-Dubayet, pendant la campagne de l'an 3; nommé chef d'escadron au 8e régt. de cuirassiers le 5 nivôse an 4; fit les campagnes de l'an 4, 5, 6 et 7; et le 11 therm. de cette année, il fut fait chef de brig. au 2e régt. de cuirassiers; blessé de 2 coups de feu à l'affaire de Venheim le 11 brum. an 8; passa à l'armée du Rhin où il se signala sous le général Lecourbe; devint 1er aide-de-camp de Bonaparte et l'accompagna à Bruxelles en juill. 1803; en juill. 1804, il fut nommé grand-écuyer de l'empire, général de division le 1er février 1805, et grand-officier de la légion-d'honneur; l'électeur de Bavière lui envoya la décoration de l'ordre St.-Hubert, et peu après, il reçut celles de tous les ordres de Saxe, de Prusse, de Russie, d'Autriche, etc.; enfin il fut créé duc de Vicence; nommé ambassadeur de France à St.-Pétersbourg le 9 novemb. 1807; reçut à Erfurt la décoration de l'ordre de Ste.-Anne de 1ere classe; demanda son rappel en 1811, pour cause de santé; fit la campagne de Russie en 1812, et fut nommé sénateur le 5 avril 1813. Ministre des relations extérieures le 20 nov. 1813; prit part aux négociations entamées à Chatillon le 19 juill. 1814. Il a été mis à la retraite par ordonnance du roi du 6 oct. 1815. Si nous ne nous étions interdit dans ces tables tout ce qui est étranger aux services militaires, nous prouverions par des pièces authentiques, qu'on a bien voulu nous communiquer, que Mr. de Caulaincourt a été absolument étranger à l'arrestation et au jugement du duc d'Enghien. Il a dû ses grades militaires à son courage, et la faveur de Napoléon à ses connaissances diplomatiques. (T. 15, 17, 22 et 23.)

CAULAINCOURT (Auguste-Jean-Gabriel comte de), gén. de div., command. de la lég.-d'honn., grand'croix de l'ordre de la réunion, frère du précédent, né à Caulaincourt (Aisne) le 16 sept. 1777, entra s.-lieut. dans le régt. des cuirassiers du roi le 14 janv. 1792; lieut. au 1er régt. de carabiniers le 1er pluv. an 4; capit. au 1er régt. de dragons le 9 pluv. an 5; chef d'escad. au même régt. le 12 pluv. an 8; colonel du 19e régt. de dragons le 6 fruct. an 9; aide-de-camp du connétable de l'empire le 20 prairial an 12; gén. de brig. le 10 juin 1806; général de div. le 7 sept. 1809; se fit remarquer à Stockach et à Muthen-Thal, lorsque les Russes débouchèrent par le St.-Gothard. Il y reçut un coup de lance; à Vide-Lago, à l'avant-garde de l'armée d'Italie, où il enleva le 24

plov. an 9, 400 hommes d'inf. autrichienne à Marengo, où il fut blessé d'un coup de feu à la tête, ce qui lui valut le commandement du 19e régt. de dragons; entré en Espagne en 1808 comme gén. de brig., il commanda en chef avec succès un corps de 5000 hommes, servit ensuite en Portugal et en Espagne, et fut choisi pour exécuter le passage du Tâge, au-dessous du pont de l'Arzobispo le 8 août 1809, à la tête des 18e et 19e reg. de dragons, malgré le feu le plus vif de l'ennemi six fois plus fort que cette brigade : le choc fut terrible, mais l'ennemi fut culbuté. Il commanda le grand quartier-général pendant une partie de la campagne de Russie, et fut tué à la bataille de la Moskowa, dont il décida le succès, à la tête du 2e corps de cavalerie composé de 3 divisions. (T. 18, 19 et 21.

CAUSES (François), né à Reims, carabinier à la 9e demi-brig. légère; sa belle conduite à Marengo, lui mérita une arme d'honneur le 15 prairial an 4 (juin 1801.)

CAUSSE, gén. de brig., blessé à mort au combat de Dego, lors de la première campagne d'Italie sous le commandement de Bonaparte (avril 1796). (T. 25.)

CAVAIGNAC (Jacques-Marie Baron), lieut.-gén., chev. de St.-Louis, commandant de la lég.-d'honn., né à Jourdon (Lot), entra au service en qualité de sous-lieut., fit les premières campagnes de la révolution à l'armée du Nord, fut adjoint à l'état-major de l'armée des côtes de la Rochelle et servit successivement à l'armée des Pyrénées occidentales et à l'armée d'Italie; chef d'escadron sur le champ de bataille, à celle du Tagliamento; reçut plusieurs coups de feu, lors de la retraite de l'armée d'Italie, dont un lui cassa une jambe; colonel du 10e dragons, à la bataille d'Austerlitz, sa conduite dans cette affaire lui valut le titre de commandant de la lég.-d'honn., et peu de temps après il fut nommé gén. de brig. : c'est en cette qualité qu'il commanda Naples, et fut ensuite command.-supérieur des Calabres, avec le grade de lieut-gén. au service de Naples. Cavaignac rentra au service de France en 1812, avec le grade de gén. de brig., il fut employé dans le 11e corps d'armée, chargé de protéger la retraite de Moscou, s'enferma dans la place de Dantzick avec 200 hommes de cavalerie, et se fit remarquer dans les différentes sorties qui eurent lieu pendant ce siege; prisonnier de guerre, malgré les termes de la capitulation, Cavaignac de retour en France, fut nommé lieut.-gén., et était employé comme inspect.-gen. de caval. en 1816. (T. 22.)

CAVALIER (Jacques), né le 30 mars 1772, à St.-André de Valborgne, dépt. du Gard, sous-lieut. à l'époque de la révolution, capit. en 1792, fut envoyé à l'armée des Alpes, et fit les campagnes de 1792, 1793, 1794; se distingua à celles d'Italie; en Egypte, il donna des preuves de bravoure et d'intelligence, organisa le régiment du des dromadaires, dont on lui confia le commandement. De retour en France, en l'an 9, on le nomma colonel de la troisieme légion de gendarmerie à Alençon. (T. 14.)

CAVARAUX (Jean-Baptiste), grenadier à la 110e de ligne, né à Montfort (Doubs) : assailli par neuf insurgés valaisans à Martiny, le 17 floréal an 7, il en tua cinq, et combattit jusqu'à la mort contre les quatre autres, qui furent tous blessés.

CAVROIS, maréc.-de-camp, né à Coigneux (Somme), a fait toutes les guerres de la révolution, lieut. au 22e de chasseurs à cheval; il fit la campagne d'Egypte, et y mérita sur le champ de bataille un sabre d'honneur. De retour en France, il fit partie de la vieille garde dès sa création, combattit en Autriche, en Prusse, en Espagne, à la tête des chasseurs à cheval, où il fut lieuten., capit. et chef d'esc. Il ne quitta la garde que pour passer colonel du 20e de chasseurs; gén. de brig. en 1813, a fait en cette qualité les campagnes de France, dans lesquelles il fut grièvement blessé, notamment au combat de Brienne, où il reçut plusieurs coups de sabre sur la tête. Mort par suite de ses blessures, le 22 nov. 1820 à Versailles, âgé de 47 ans. Il était officier de la lég.-d'honn. et chev. de St.-Louis.

CAYLA, adjudant-général à l'armée de Sambre-et-Meuse en 1796. (T. 6.)

CAZELIN (Jean), canonnier à la 6e demi-brig. d'artillerie de marine, se

signala aux deux combats d'Algésiras, livrés par l'amiral Linois en juillet 1801, et reçut en récompense une arme d'honneur.

CAZENAUD (Gabriel), lieut. à la 23e demi-brig. d'infanterie légère, né à Grand-Bourg-de-Salagnac (Creuse); enleva le 17 juin 1800, à la tête de sa compagnie de carabiniers, un poste fortifié sur les hautes montagnes du Fuenmorbo en Corse, mais scella de son sang la réussite de cette expédition.

CERCLEY, adjudant-commandant, fit partie de l'expédition de St.-Domingue. (T. 14.)

CERTOUX (François), chasseur à la 1re demi-brig. d'inf. légère, chev. de la légion-d'honneur, né dans le départem. de la Haute-Vienne, contribua le 24 mai 1800, à la prise de Brégentz, en se précipitant le premier dans le lac de Constance, et en s'avançant intrépidement à la nage, au milieu d'une grêle de balles et de mitraille, jusqu'au pont de cette place, dont il ouvrit la porte. Un fusil d'honneur fut le prix de son courage.

CERVEAU (Pierre), sergent et capitaine d'armes, se signala aux deux combats d'Algésiras, sous les ordres de l'amiral Linois, en juill. 1801, et reçut en récompense une arme d'honneur.

CERVONI, gén. de div., né à Soëria, dans la Corse, en 1768, quitta dès son enfance la maison paternelle, et s'engagea dans les troupes sardes; sous-lieut. à la révolution, il passa au service de la France; était adjud-gén. au siége de Toulon; accompagna Bonaparte en Italie en 1794; sa conduite lui mérita, le 26 pluviose an 6, le grade de gén. de div.; fut tué d'un coup de boulet à la bataille d'Eckmuhl, en avril 1809. (T. 5, 6, 8 et 19.)

CHABAL, gén. de brig., remplissait les fonctions d'adjud.-gén., le 22 août 1793, à la Perche. Pendant l'action, il est entouré par quatre cavaliers espagnols, reçoit une blessure à la jambe droite, et se trouve démonté par un coup de feu; au même instant il renverse d'un coup de sabre l'un de ses adversaires, s'empare de son cheval, saute dessus et se fait jour avec son sabre. Chabal emporté par son nouveau coursier, se trouve à deux pas de sept Espagnols: d'une voix forte, il leur crie de se rendre; six d'entr'eux mettent bas les armes, le septième, officier supérieur, lui remet son épée: le jeune Chabal se contente de sa parole; il conduisit aussitôt ses prisonniers au général Dagobert, qui le nomma gén. de brigade sur le champ de bataille.

CHABAUDEY, sergent, né dans le dept. de la Haute-Vienne, devança tous ses camarades sur le Monte-Faccio, et fit lui seul mettre bas les armes à dix-sept Autrichiens, parmi lesquels seize soldats et un officier, qu'il ramena prisonniers.

CHABERT (Théodore), lieuten.-gén., né le 16 mai 1758, se trouva le 26 mai 1794 à la reprise des forts St.-Elme, de Port-Vendre et de Collioure; fut employé en qualité de chef de brigade à l'armée du Nord, commanda à Liège en 1795, et passa en 1797 à l'armée de Sambre-et-Meuse; a fait la campagne d'Espagne de 1808, et se distingua à la bataille de Baylen. Ayant encouru la disgrâce de Napoléon, il était exilé depuis quelque temps dans les environs de Grenoble, lorsque les dangers qui menaçaient la patrie lui firent reprendre les armes en 1814. Il fit la campagne de France de cette année, ainsi que de celle de 1815. (T. 2, 18, 23 et 24.)

CHABERT, colonel, commandait une brigade de la division Conroux, le 5 mai 1811, à la bataille de Fuentès-de-Onorn (Portugal), et y fut blessé d'une balle à la tête qui fit craindre pour ses jours. (T. 20.)

CHABERT, capitaine de vaisseau, commandait *la Syrène*, de 36, le 18 janv. 1805, et faisait partie de l'escadre de l'amiral Villeneuve. (T. 16.)

CHABERT, guide à cheval. *Voyez* GUERIN, officier des guides.

CHABOT (le baron, Louis-François-Jean), né à Niort, dépt. des Deux-Sèvres, le 27 avril 1757; prit du service le 10 avril 1773, était capit. en 1792, gén. de divis. en 1794; fit les premières campagnes de l'armée du Nord en 1796; employé à celle d'Italie, il dirigea le siége de Mantoue, dont il s'empara; commandant ensuite des îles Ioniennes, il ne rendit Corfou qu'à la dernière extrémité; envoyé en 1800 dans les provinces de l'Ouest, il soumit

les insurgés; se distingua en Espagne aux combats de Villa-Franca et du Llobregat, de 1809 à 1814; il commanda la 9e divis. milit.; reçut sa retraite en 1815. Le roi l'a nommé le 10 mai 1817 grand-officier de la légion-d'honneur. (T. 2, 4, 7, 8, 10 et 18.)

CHABOT, sergent au 1er bataillon de la Meurthe, attaché au service du génie, emporté par un boulet au mois d'août 1794, lors de la reprise de Valenciennes sur les alliés. (T. 3.)

CHABRAN (Joseph), né à Cavaillon, dépt. de Vaucluse, le 22 juill. 1763; capit. en 1792, il fit les premières campagnes de l'armée d'Italie; son courage lui valut le grade d'adjud.-gén; se signala au passage du pont de Lodi, aux batailles de Lonado, de Rivoli, et fut nommé gén. de brig. sur le champ de bataille à celle de Roveredo; apaisa la révolte de Verone; passa ensuite à l'armée de Masséna, et eut une grande part à la victoire remportée le 7 prair. sur le prince Charles. Gén. de div. le 23 juin 1799, il servit sous Masséna en Suisse; se trouva avec sa division au passage des Alpes; après la bataille de Marengo, il eut le commandement du Piemont, et en 1805 celui des îles Marcouf; envoyé en Espagne en 1807, il soumit la Catalogne et s'empara de Tarragone. Le général Chabran reçut sa retraite le 4 sept. 1814. (T. 5, 7, 8, 10, 11, 13 et 18.)

CHABRIER, chef de bat. du génie, précède le gén. Boursier dans une expédition dirigée sur Bénévent, et traverse les *Fourches Caudines*. (T. 10).

CHACHIGNON (Aimé), grenadier à la 44e de ligne, né à Puiseaux (Loiret), chargea, le 25 prair. an 8, à Marengo, avec dix à douze de ses camarades sur une colonne ennemie, et protégea la retraite de son bataillon, qui était vigoureusement poussé par l'ennemi. Ce grenadier contribua à la victoire, mais il mourut atteint d'un coup de feu.

CHAGNON, tambour de grenadiers au 81e régt. d'inf. de ligne; au combat d'Hollabrune, quelques jours avant la bataille d'Austerlitz, il battait la charge d'une main, et de l'autre sabrait tout ce qui lui opposait de la résistance, perça deux lignes russes, et ne fut tué qu'après avoir frayé un passage au bataillon en tête duquel il marchait.

CHAILLEY (Florentin), grenadier au 2e bat. de l'Yonne, né à St.-Florentin (Yonne), étant en sentinelle, aperçoit trois Autrichiens qui s'avancent pour le charger; il les attend: à dix pas il tue le premier d'un coup de fusil, marche sur le second qu'il traverse de sa baïonnette; mais le 3e lui échappe et revient sur lui avec deux nouveaux camarades, qui le saisissent par son fusil et le sommeut de se rendre. Chailley redouble alors de courage, lutte contre les Autrichiens, les pousse sur le bord d'un fossé, les y renverse tous trois, et revient tranquillement achever sa faction.

CHAILLON, colonel de cuirassiers, blessé grièvement dans une charge de cavalerie à la prise de Saumur par les Vendéens en 1793. (T. 1er.)

CHAILLOT, colonel du 15e régt. de dragons, a fait la campagne de France de 1815, et s'est fait remarquer aux combats de Velisy et de Roquencourt. (T. 24)

CHAIZE (Jean), caporal au 62e régt. de ligne, né à Paris, sabré, le 15 brumaire an 8, près de Novi, par un escadron autrichien, après avoir fait prisonnier l'officier qui le commandait.

CHALBOS (François), né à Cahières, dépt de la Lozère; général de division en 1793, servit en cette qualité dans la Vendée, perdit la bataille de la Chateigneraie, mais répara cet échec le 16 mai 1793 par le combat de Fontenay. (T. 1 et 2.)

CHALOPPIN, chef d'esc., aide-de-camp du maréchal Bernadotte, tué à la bataille d'Austerlitz. (T. 15.)

CHAMBARLHAC (Jean-Jacques Vital de), baron de l'Aubépine, lieut.-gén., naquit le 2 août 1754 à Estables, dépt. de la Haute-Loire, entra au service en 1774; chef de bat. à l'armée des Alpes en 1792 et 1793; blessé à Arcole, le gén. Bonaparte le nomma gén. de brig. sur le champ de bataille; il fit la campagne de 1798; servit dans la Vendée; passa le mont St.-Bernard, et dirigea une division à Marengo, commanda successivement les villes de Tortone, Mayence, et la 24e divis. milit.; fit la campagne de Saxe en 1813; com-

manda la 16e divis. militaire en 1814. (T. 2, 8, 13, 19 et 23.)

CHAMBARLHIAC (Dominique-André, baron de), né à Arrage-sur-Scelle, dépt. de la Meurthe, le 17 mai 1754; lieut.-gén. du génie; fut chargé en 1793 de la défense du fort Vauban; pendant les années 5, 6 et 7, il servit à l'armée d'Allemagne; en l'an 12, l'empereur le nomma inspecteur général du génie et commandant de la lég.-d'honn.

CHAMBAUD, adjud.-génér., à la tête de 500 hommes; gravit les hauteurs de Malchaussée, s'empara du village et des ouvrages qui le couvraient et que défendaient les Piémontais, de beaucoup supérieurs en nombre. (T. 4.)

CHAMBERTIN, gén. de div., servit dans la Vendée avec Kléber et Marceau, sous les ordres de Rossignol. (T. 2.)

CHAMBON, gén. de brig., atteint au combat de Châtillon d'une balle dans la poitrine, meurt en criant: *vive la république* (Vendée, le 8 oct. 1793.) (T. 2.)

CHAMBON, capitaine de frégate, commandait *la Romaine*, de 44 canons, lors de l'expédition d'Irlande en 1796. (T. 7.)

CHAMBURE (Auguste Pelletier de) né à Avitau, le 30 mars 1789, lieutenant-colonel, officier de la lég.-d'honn., se fit d'abord remarquer en Espagne par une bravoure extraordinaire; nos troupes ayant deux fois été repoussées à l'assaut d'une redoute, Chambure se présente pour l'emporter avec 50 hommes, qui, après plusieurs tentatives, restaient immobiles: cet offic. jette aussitôt dans la redoute sa bourse et sa montre, qui doivent être la récompense des deux premiers qui sauteront dans les retranchemens; voyant que les soldats hésitent encore, il pénètre lui seul dans la redoute, tue l'officier qui commande le poste ainsi que plusieurs canonniers, et s'est déjà rendu maître des retranchemens, lorsqu'entraînés par son exemple, ses soldats le rejoignent pour emmener les prisonniers; en 1812, Chambure quitta l'Espagne pour faire partie de la garnison de Dantzick; pendant le siége de cette place, nommé capitaine d'une compagnie franche, créée pour les actions les plus périlleuses et les plus téméraires, Chambure s'embarque avec 100 hommes, sur de frêles esquifs, à l'embouchure de la Vistule, descend à minuit au village de Bunsae occupé par 3000 ennemis, égorge les sentinelles, tue ou blesse plus de 500 hommes, détruit par les flammes 15000 fusées incendiaires et un magasin de vivres; encloue 15 pièces d'artillerie, fait sauter les caissons, brûle une partie des chevaux, et retourne vers le rivage. Dans cette expédition, Chambure avait reçu deux coups de baïonnette; ne pouvant se rembarquer pour rentrer à Dantzick, ces braves marchent toute la nuit au milieu des bataillons russes: là ils combattent des nuées de cosaques épars dans les champs; ici ils passent avec adresse entre plusieurs régimens, et après des périls incroyables ils entrent à huit heures du matin dans la ville. Pendant l'incendie de Dantzick, les assiégeans s'étaient emparés de l'avancée des redoutes de Frioul. Chambure à la tête de ses cent braves, se précipite dans les palissades, se montre à l'ennemi, lui tue 150 hommes et fait le reste prisonnier. Une bombe éclate dans la chambre de ce capitaine et le réveille; il se lève, réunit ses soldats, marche contre la batterie d'où partait la bombe, tue sur la place 80 hommes, encloue les bouches à feu et met dans la bouche d'un mortier, une lettre connue de toute l'armée. Peu de temps après, cette compe, surnommée *Infernale*, enleva les avant-postes de Bressen et les passa au fil de l'épée. L'ennemi ayant creusé une tranchée en avant de Wemberg, cette compagnie s'y précipita, et 140 Russes furent percés à coups de baïonnette: la tranchée fut comblée. Dix entreprises de cette nature furent exécutées avec le même succès par le capitaine Chambure, qui durant tout le siége avait eu le bras en écharpe. Après la capitulation de Dantzick, Chambure, indigné de ce qu'on ne respectait pas une convention sacrée, quitta le général en chef Rapp, et fut rendre ses armes au prince de Wirtemberg, qui l'envoya à Petersbourg. Chambure se refusa à toutes les sollicitations qu'on lui fit de prendre du service en Russie; de retour en France, il fit la campagne de 1815, en qualité de commandant les voltigeurs des corps francs de la Côte-d'Or. Après avoir été con-

damné à mort et aux fers, il est aujourd'hui en retraite. (T. 22.)

CHAMORIN (Vital-Joachim), né le 16 août 1773 à Bonnelles, dépt. de Seine-et-Oise; soldat en 1788 au 7e régt. d'inf. de ligne, passa par tous les grades et devint capitaine de grenadiers le 5 floréal an 14; il monta au, siége de Frosiooоe, l'un des premiers à l'assaut; servit à l'armée d'Italie; fut blessé à Montebello, eut deux chevaux tués sous lui à Marengo; au passage du Mincio, il fut fait sur le champ de bataille chef d'escadron, aide-de-camp du général Watrin, avec lequel il passa à St.-Domingue; de retour en France il commanda un escadron de cuirassiers; se distingua à la bataille de Gébora (Espagne) le 19 fév. 1811. (T. 20.)

CHAMPEAUX, génér., commandait à la bataille de Marengo une brig. de cavalerie; il reçut en chargeant une blessure à la tête, dont il mourut quelques jours après. (T. 13.)

CHAMPIONNET (Jean-Etienne), né à Valence, dépt. de la Drôme en 1762, gén. de div. du plus grand mérite, et dont le nom seul rappelle une grande partie des victoires qui illustrèrent la république; s'engagea dans les gardes wallonnes, servit au siége de Gibraltar. Au commencement de la révolution, il commandait un bataillon de volontaires nationaux, qu'il conduisit d'abord dans le Jura dont il apaisa les troubles par sa prudence; passa ensuite à l'armée du Rhin sous Hoche; se distingua à la reprise des lignes de Weissembourg, et pendant l'invasion du Palatinat; obtint pendant ces campagnes le grade de gén. de div., fit partie de l'armée de Sambre-et-Meuse combattit à Fleurus; pendant les années 1794, 95 et 97, il prit une part glorieuse à toutes les opérations de l'armée du Bas-Rhin; en 1798 général en chef en Italie, il créa l'armée avec laquelle il conquit le royaume de Naples. Sa gloire offusqua le directoire, et la prison fut la récompense de taot de services; promu après un changement des membres du directoire au commandement de l'armée des Alpes, il obtint d'abord quelques succès; mais les Austro-Russes supérieurs en nombre, battirent son armée qui était dans le dénûment le plus absolu, et attaquée d'une épidémie dont il mourut lui-même à Antibes en déc. 1799. (T. 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12 et 18.)

CHAMPMORIN, général de brig, était dans la ville de Lille, lors du bombardement; se trouva au siége d'Anvers, servit sous Dumourier en Belgique; était à la bataille de Neerwinden et au combat de Pellenberg. (T. 1.)

CHANCEL (Jean-Nestor), gén. de brig., naquit à Angoulême en 1754; il s'éleva du rang de soldat, au grade de gén., et servit sous Dumourier en 1793; eut le commandement de Condé, qu'il défendit contre les Autrichiens; il fut obligé de se rendre après deux mois de siége; condamné à mort par le tribunal révolutionnaire en 1794, et exécuté le 3 mars, pour être resté dans l'inaction pendant le siége de Maubeuge, dont il était commandant. (T. 1 et 2.)

CHANCEL, colonel commandant d'armes en 1814, de la place d'Huningue; il se fit remarquer par son opiniâtreté dans la défense de cette place. (T. 23 et 24.)

CHANEZ, gén. de brig., commandait la ville et les forts de Malte; sous les ordres du général Vaubois, lors de la prise de cette île par les Anglais en 1800. (T. 13.)

CHANIAL (Denis), fusilier à la 17e de ligne, né à la Chapelle (Nièvre). Voulant arrêter les progrès des Autrichiens, coupa le pont qui avait servi de passage à ses camarades, dans la retraite du général Duhesme à Ober-Medlingen, en Souabe, et perdit la vie en se dévouant à leur salut le 24 therm. an 4.

CHANLATTE, (mulâtre), gén. de brig. en 1796, servit à St.-Domingue contre Toussaint. (T. 7 et 14.)

CHANPRADE (Mery), fusilier à la 90e de ligne, né à St.-Mery (Corrèze), alla le 14 vendém. an 8, au milieu des bataillons russes, pour enlever un de leurs officiers; il périt le même jour victime de son intrépidité.

CHANU, chef de bat., blessé grièvement au siége de Gênes en 1800. (T. 12)

CHANUSSOT (Denis), caporal à la 85e de ligne: né à Ratte (Saône-et-

Loire), avait en le bras emporté en pénétrant l'un des premiers dans le camp des Turcs qui fut pris d'assaut; il continua de servir, et le 29 ventôse an 8, s'étant avancé sous le feu d'une épouvantable mousqueterie pour enlever du champ de bataille un grenadier renversé par un coup de tromblon, il fut lui-même blessé mortellement.

CHANUT (Joseph), cavalier au 18e régt., né à Tourrelle (Puy-de-Dôme): après s'être signalé dans plusieurs charges au passage du Leck le 15 frmct. an 4, il se porta en avant pour découvrir un escad. de hussards ennemis; parvenu à quelque distance, il aperçut l'embuscade, avertit ses camarades et tomba percé d'une balle.

CHAPOT, serg. de mineurs, s'élance seul au siége de Dantzick en 1807, dans un puits de mine, désarme et fait prisonnier douze mineurs ennemis qui y travaillaient. (T. 17)

CHAPSAL, gén. de div., a fait la campagne d'Allemagne de 1795; et s'est trouvé au siége et à la prise de Luxembourg. (T. 4.)

CHAPUIS, général, commandait le centre de l'armée du Nord au mois d'avril 1794, sous les ordres de Pichegru, se battit contre le duc d'Yorck à Trois-Villes; il fut tué dans ce combat. (T. 2.)

CHAPUIS, chef de brig., a fait la campagne de 1798 sur l'Océan Indien. (T. 8.)

CHAPUIS (Michel-Marie), capit. de grenadiers au 85e régt. de ligne, membre de la lég.-d'honn, né à Tournon (Ardèche), le 26 août 1783, entré au service dans le corps des vélites le 26 fructidor an 12; fourrier le 1er septembre 1806; sous-lieut. au 85e régt. le 26 janv. 1807; lieut. le 12 juillet 1809; membre de la lég.-d'honn. le même jour; capit. le 10 août 1812. Cet officier a fait avec distinction les campagnes des an 13, vendém. an 14, et 1806, 1807, 1808, 1809, 1810, 1811, 1812, 1813 et 1815, à l'armée des côtes de l'Océan, à la grande armée en Allemagne, en Autriche, en Prusse, en Pologne, en Russie, en Saxe, à l'armée de l'Elbe et en France. Chapuis s'est particulièrement fait remarquer au combat de Salta-Næcka, près Mohilow en Lithuanie, le 23 juillet 1812; commandant l'artillerie régimentaire, il empêcha les Russes de s'emparer du plateau. Il ne montra pas moins de courage le 28 août 1813 au combat de Pirna (Saxe), étant à l'arrière-garde avec sa compagnie de grenadiers. Cet officier blessé à Mont-St.-Jean, le 18 juin 1815, de quatre coups de feu, a cessé d'être en activité le 15 sept. 1815. (T. 12)

CHAPUZOT, sous-lieut. au 72e régt. d'inf. de ligne, enleva, près de la ferme des Quatre-Bras, deux jours avant la bataille de Mont-St.-Jean, avec trois soldats de son régt., sous le feu de deux bataillons ennemis, un caisson de munitions, attelé de deux chevaux, et le ramena au parc d'artillerie de la division. Cet officier reçut dans cette action deux blessures.

CHARBONNEL (Joseph-Claude-Jules, comte de), lieut.-gén. d'artillerie, né à Dijon, le 24 mars 1775, entra dans l'artillerie comme élève en 1792, fit ses premières armes au siége de Lyon et de Toulon en 1793, passa à l'armée de Sambre-et-Meuse, se trouvait, le 7 juin 1795, au siége et à la prise de Luxembourg; fit partie de l'armée d'Egypte, où il fut fait chef de bat. sur le champ de bataille le 3 thermidor an 6, à la bataille des Pyramides. A son retour en France, colonel du 6e régt. d'artillerie à cheval, et commandant de la lég.-d'honn., le 7 juillet 1807. Charbonnel fit avec distinction les campagnes de Prusse et de Pologne; gén. de brig. en 1809; fit la guerre en Portugal, et fut appelé en 1812 à l'armée de Russie; général de division en 1813; inspecteur général d'artillerie le 1er juill. 1814; chevalier de Saint-Louis le 9 juillet de la même année; commanda en 1815 l'artillerie du corps d'observation des Alpes à Grenoble. (T. 4.)

CHARBONNIER (Louis), né à Clamecy, dept. de la Niévre, le 9 oct. 1754; servit pendant huit ans comme soldat au 49e régt. de ligne; capit. de la garde nationale de Clamecy en 1789, et chef de bat. en 1792; il assista à la bataille de Jemmapes, suivit Dumourier en Belgique; génér. de division en 1793, commanda l'armée des Ardennes, gagna les batailles d'Aussoy et de Bossu,

assiégea Charleroy; commanda successivement Boulogne, Givet, Charleroi et Maëstricht. (T. 2 et 3.)

CHARDON, de l'Orient, marin à bord du vaisseau *la Montagne*, blessé au combat du 1er juin 1794. (T. 3.)

CHAREL, guide à cheval. *Voyez* GUERIN, officier des guides.

CHARETTE DE LA CONTRIE (François-Athanase), né le 21 avril 1763 à Couffé, près d'Ancenis en Bretagne; entra à 16 ans dans la marine; lieutenant de vaisseau en 1790; émigra en 1791; rentra à Paris et se trouva à la journée du 10 août 1792; forcé par des paysans de sa province, où il s'était retiré, de se mettre à leur tete, au commencement de l'insurrection qui éclata dans l'Ouest, il se fit remarquer dans plusieurs combats, obtint bientôt un des principaux commandemens de l'armée vendéenne: après des succès et des revers, battu le 23 mars à la Chabotière, et blessé à la tête et à la main, il fut obligé de se rendre au général Travot, et comparut le 25 devant une commission militaire à Angers; condamné à mort le 27, et fusillé à Nantes le 29 mars 1796. (T. 1, 2, 3, 4, 5 et 6.)

CHARLES, officier d'état-major, mérita les éloges de Bonaparte aux affaires qui eurent lieu devant Mantoue en 1796. (T. 7.)

CHARLES, guide à cheval. *Voyez* GUERIN, officier des guides.

CHARLES (Pierre), fusilier à la 62e de ligne, né à Palange (Côte d'Or), s'empara seul d'une pièce de canon, le 15 frim. an 8, à Novi; un instant après, il fut coupé en deux par un boulet.

CHARLES, dragon au 16e régt.; à l'incendie de la ville de Carbonara en Italie, 1799, sauve un enfant qui allait être dévoré par les flammes. (T. 10.)

CHARLET, général de brigade, servit en cette qualité à l'armée des Pyrénées orientales; se distingua en Piémont en 1795 sous Masséna. (T. 2, 3, 4 et 5.)

CHARLET (aîné et jeune), grenadiers au 49e de ligne, nés à Saint-Junien (Haute-Vienne), s'élancèrent les premiers à l'assaut du fort Villate, à Namur, en novembre 1792; firent des prodiges de valeur, et moururent glorieusement pour la patrie.

CHARLOT, gén. de brig., servit en Portugal, se distingua à la bataille de Vimeiro, où il fut blessé; il avait fait les campagnes d'Italie. (T. 10 et 18.)

CHARMIER, lieut. au 14e escadron de gendarmerie : sergent-major d'artillerie, il dirigea avec tant d'adresse, le 20 avril 1797, devant Verone, l'obusier de sa batterie, qu'il incendia une maison dans laquelle l'ennemi s'était retranché, et mit le feu à plusieurs voitures de munitions : 600 hommes furent tués par l'explosion, six pièces de canon et 2000 prisonniers tombèrent en notre pouvoir. Cinq jours après, ce sous-officier, au passage de l'Adige, alla chercher sous le feu de l'ennemi un grand bateau plat qui servit à nos troupes pour traverser le fleuve. Le 10 août 1810, Charmier étant allé fourrager avec quatre gendarmes, un caporal et huit soldats, rencontra la bande du fameux Moutardieri, qui, à la tête de 690 hommes, se disposait à incendier un village dans lequel un détachement français se trouvait bloqué; sans hésiter, Charmier détruit les avant-postes espagnols, marche sur le village, met les insurgés en déroute, et leur fait un grand nombre de prisonniers. Peu de temps après, Charmier, lieutenant, se signala à la tête de 28 gendarmes, avec lesquels il entama un carré de 200 Espagnols, en tua 144 et fit 36 prisonniers. Le 24 sept. 1811, au village de Buta, Charmier et le lieut. quartier-maître Foison, attaquèrent, avec 50 gendarmes, Pasadonro, colonel de la cavalerie de Mina, le forcèrent à mettre bas les armes, lui firent un grand nombre de prisonniers, et parvinrent à dissiper cette bande, qui était la terreur de l'Aragon.

CHARNOTEL ou CHARNNOTEL, colonel du 27e rég. d'infanterie legère, cité honorablement en 1805 dans le rapport que fit Bernadotte du passage du defilé de Golling et de la prise du fort de Leng-Pass; il se distingua encore en 1806 à la prise de Trawemund. (T. 15 et 16.)

CHARPENTIER (le comte Henri-François-Marie), lieut.-gén., né le 23 juin 1769, servit d'abord comme simple soldat, et fit comme officier subal-

terne toutes les campagnes de la révolution ; chef de bat. en 1798, le gén. Bonaparte le nomma gén. de brig. dans la seconde conquête de l'Italie ; gén. de div. en 1804, et chef d'état-major de Masséna ; passa en Espagne, où il resta jusqu'en 1812, et soutint sa réputation de bravoure à la bataille de Burgos. A la campagne de Russie, il eut le commandement de Smolensk ; à celle de Saxe en 1813, il passa le pont de l'Elbe de vive force, et s'empara des positions de Fischbach, Capellenberg et Bischoffwerda ; contribua au gain des batailles de Wachau, d'Hanau ; se signala pendant toute la campagne de France de 1814 ; le gén. Charpentier est grand officier de la lég.-d'honneur. (T. 4, 15, 22 et 23.)

CHARPENTIER, maréchal-des-logis au 5e régt. de dragons, membre de la lég.-d'honn., né dans le dépt. de l'Eure ; chargea, à l'affaire du 12 déc. 1795 en Italie, contre 60 hussards ennemis, en sabra plusieurs, força les autres à prendre la fuite et à abandonner deux pièces de canon qu'ils escortaient. Cet acte de bravoure lui valut un sabre d'honneur.

CHARRIER, chef de bat. attaché à l'état-major du gén. Cervoni. (T. 8.)

CHARRIER, chef de bat. du 9e régt. d'inf. de ligne, tué dans la campagne d'Italie en 1813. (T. 22.)

CHARRIÈRE (le baron Louis), maréchal-de-camp, commandant de la lég.-d'honn. et chev. de St.-Louis, né à Bourg St.-Andéole (Ardèche), le 3 fév. 1765 ; soldat au 91e régt. le 10 oct. 1782 ; passa successivement par tous les grades et devint colonel du 57e régt. de ligne le 28 mars 1808, et gén. de brig. le 20 sept. 1812 ; a fait toutes les campagnes de la révolution, et a servi sans interruption jusqu'au 25 novembre 1815, aux armées d'Italie, d'Angleterre, des Grisons, d'Helvétie, d'Hanovre, d'Allemagne, d'Espagne, de Russie et en France. Ce général s'est fait remarquer le 2 frim. an 4, à l'attaque des redoutes de St.-Bernard près Corregio, où il fut blessé d'un coup de feu ; à la bataille de Tann, à la tête du 57e régt., le 19 avril 1809 ; fut atteint de plusieurs balles qui mirent ses habits en lambeaux à la bataille d'Eslingen, le 22 mai 1809 ; reçut une forte contusion à la bataille de Wagram le 3 juillet 1809 ; eut un cheval tué sous lui à celle de la Moscowa, le 7 sept. 1812, et un autre le 30 août 1813, au passage du pont de Buntzlau. (T. 21 et 22.)

CHARRIÈRE (Pierre), dragon au 17e régt., né à Dombasson (Creuse), s'élança dans les rangs des hussards de Zekler, en tua cinq, en blessa un grand nombre, parvint jusqu'au colonel en sabrant tout ce qui s'opposait à son passage, et le força de se rendre ; mais atteint d'un coup de pistolet, il tomba mort. (Bataille de Renchen, 10 messidor an 4.)

CHARROY (Sébastien), lieuten.-colonel à l'état-major de la garde impériale, chev. de la lég.-d'honn. : étant sous-officier des guides du gén. Bonaparte à l'affaire de Gaza en Syrie, tua dans un combat singulier un officier de mameloucks qui venait défier le corps entier des guides rangés en bataille. Ce sous-officier, à l'assaut de Jaffa, monta le premier sur la brèche ; à la bataille du Mont-Thabor, il tua deux mameloncks, enleva plusieurs chevaux, s'empara de six dromadaires de course, et fit prisonniers tous les Arabes qui les montaient. Au siége de St.-Jean d'Acre, il m[illegible] l'un des premiers à l'assaut ; au combat d'Aboukir, il fut du nombre des guides qui enlevèrent les redoutes turques. Nommé sous-lieut., il traversa deux fois la ligne des Turcs et des mameloucks pendant le siége du Caire en Egypte ; porta des dépêches aux généraux Verdier et Duranteau ; reprit un poste qui venait d'être forcé par l'ennemi, chargea deux mameloucks, tua le premier, fit le second prisonnier, et ramena leurs deux chevaux. A l'attaque du pont de Cabezon en Espagne, le 14 juin 1808, Charroy étant officier d'état-major, chargea à la tête d'une compagnie de voltigeurs, et enleva quatre pièces de canon, sous le feu de 14000 ennemis. Un mois après la bataille de Rio-Secco, il poursuivit seul une pièce de canon, la ramena, ainsi qu'un officier et plusieurs artilleurs espagnols. Dans la même journée, il tua de sa main six grenadiers du régt. de Sarragosse. Le 27 sept. 1811, au combat de Fuente-Guinado, Charroy, capitaine

à l'état-major de la vieille garde, fit dans une reconnaissance pendant la nuit 16 prisonniers, à qui il persuada que s'ils voulaient éviter de tomber au pouvoir des Français, ils n'avaient rien de mieux à faire que de le suivre. Devenu colonel d'état-major, il se fit également remarquer pendant la campagne de 1812 en Espagne. (T. 21.)

CHARRU, capit. au 6e régt. d'artillerie à cheval, se fit remarquer dans la campagne d'Allemagne de 1805, à la bataille d'Austerlitz et au combat de Lubeck. (T. 15 et 16.)

CHARTON, gén. de brig. : à la tête de 300 hommes, enveloppé par un régt. de cuirassiers, il résista, mais mourut victime de son intrépidité (près Mantoue 1796) (T. 7.)

CHARTRAND (Jean-Hyacinthe-Sébastien, maréc.-de-camp, officier de la lég.-d'honn., né le 22 janv. 1779, à Carcassonne, dépt. de l'Aude, entra au service comme soldat le 10 novembre 1793; fit les campagnes de 1793, ans 2 et 3 à l'armée des Pyrénées; passa à celle d'Italie, de là à l'armée d'Angleterre, puis à celle de Hollande, du Rhin, et enfin à la grande armée; major en 1812; colonel du 35e de ligne en 1813; à la bataille de Culm, il se retira du milieu de l'armée ennemie avec son régiment, prit 52 officiers et délivra son général de division, qui était au pouvoir de l'ennemi depuis quatre heures. Il fit la campagne de 1815 en France. Ce général fut condamné à mort le 9 mai 1816, et fusillé le 22 sur les glacis de la citadelle de Lille. (T. 24.)

CHASSELOUP-LAUBAT (le comte), lieut.-géu. du génie, se distingua en 1793 à l'armée du Rhin; suivit Bonaparte en Italie, dirigea le siége du château de Milan, celui de Mantoue, fortifia Peschiera, Legnano, Pizzighitone: le général Bonaparte demanda pour lui le grade de général de brigade; général de divis. en l'an 7, il fit la campagne d'Italie en l'an 11, dirigea le siége de Peschiera, qu'il avait fortifié deux ans auparavant, reparut en Italie avec Massena; passa à la grande armée; assiégea Dantzick; fit d'Alexandrie une des plus fortes places de l'Europe; cueillit de nouveaux lauriers à la campagne de Russie, où cependant il déclara qu'à l'artillerie seule il appartenait de jeter les ponts militaires; le général Chasseloup fut créé comte et sénateur le 13 avril 1813, pair de France le 4 juin 1814, et grand cordon de la lég.-d'honn. le 8 juillet de la même année. (T. 2, 6, 7, 13, 15, 16, 17 et 21.)

CHASSEREAU, colonel du 40e régt. de ligne; est recommandé à l'empereur par le maréchal Mortier pour sa bonne conduite à la bataille d'Ocana en Espagne 1809; se distingua au combat de Villa-Garcia en août 1810. (T. 19 et 20.)

CHASSOT (Pierre), soldat au 17e régt. de chasseurs à cheval : en allant à la découverte dans les environs de St.-Quentin, rencontre cinq houlans, conduisant chacun un prisonnier français attaché à la queue de son cheval: Chassot fond aussitôt sur les cavaliers, en tue un, met hors de combat les autres, qu'il ramène au camp avec les cinq prisonniers qu'il a délivrés.

CHASTAGNAC, officier du 69e régt. d'inf. de ligne, se distingua particulièrement en passant à la nage le Duero à Tordesillas (Espagne) en oct. 1812. (T. 21.)

CHASTEL (Louis-Claude), né en Savoie en 1772; lieutenant-général, partit en 1791, comme simple volontaire, se trouva au siége de Verdun, aux batailles de Valmi et de Mons; officier d'état-major à la campagne d'Italie, il fut grièvement blessé à Montebello, et mérita sur le champ de bataille le grade de chef d'escadron; il servit à Ulm, à Austerlitz, à Iéna et en Pologne; colonel du 21e de chasseurs, il fit les campagnes d'Espagne; le maréchal Soult demanda pour cet officier le grade de gén. de brig. et le titre de baron; fit la campagne de 1812 en Russie et celle de 1814 en France.

CHATEAU, gén. chef d'état-major du duc de Bellune dans la campagne de France de 1814; grièvement blessé le 18 fév. au combat de Montereau, il vint mourir à Paris vivement regretté de l'armée. (T. 23.)

CHATEAU (Guillaume), chasseur à la 6e demi-brig. d'inf. légère, fit preuve d'une audace extraordinaire le

21 déc. 1800, en sautant le premier dans les retranchemens de Gaëte : ce dévouement lui coûta la vie.

CHATELAIN, officier de marine, tué à bord du vaisseau *les Droits de l'homme*, dans le combat du 7 janv. 1797. (T. 7.)

CHATELAIN, soldat, mentionné honorablement par Desaix, dans le rapport de l'affaire du 8 oct. 1798, au village de Sédiman en Egypte. (T. 9.)

CHATELAIN (Louis), fusilier à la 66e de ligne, né à Sungne (Aisne), appuyé contre un arbre, résista à sept hussards autrichiens, en mit trois hors de combat, et fut sabré par un détachement qui vint à leur secours, (1er mai 1793).

CHATRE (la), aide-de-camp du général Rochambeau, fils du duc de ce nom, tué par les noirs le 2 fév. 1802, dans un débarquement opéré à la baie de Mancenille (St-Domingue.) (T. 14.)

CHAUCHARD, chef de bat. se fit remarquer près de Muntzelfeld en 1795 en Allemagne; au passage du Rhin à Neuwied en 1796, Chauchard aborda le premier la rive droite et à la tête de ses braves, s'empara d'une redoute en avant d'Hedilersdorf. (T. 5 et 6.)

CHAUDIOT, serg.-maj. à la 41e de ligne, né à Paris, chargea le premier sur une batterie ennemie qui tomba en notre pouvoir, dans une sortie devant Landrecies en l'an 2; à peine y étions nous établis, que les assiégeans revinrent avec des forces et forcèrent nos troupes de rentrer dans la place; Chaudiot refusant seul d'abandonner le poste sans avoir encloué les canons, fut tué avant d'avoir réussi.

CHAUDON, capit., au passage du Rhin en 1795, s'empara à la tête de sa compagnie, d'une batterie ennemie. (T. 4.)

CHAUDRON, chef de bat., laissé en janv. 1814, par le duc de Bellune, dans Toul (Meuse), avec 300 hommes et de l'artillerie. (T. 23.)

CHAUDRON-ROUSSEAU, gén. de brig., fit la campagne d'Espagne de 1811 et se distingua le 5 mars, à la bataille de Chiclana où il perdit la vie. (T. 20.)

CHAUFOUR, canonnier au 1er régt. d'artillerie à pied, coupa avec son sabre la fusée d'un obus, lancé par les Espagnols au siége de Fontarabie, et tombé entre un caisson et une pièce de huit.

CHAUMARD (Claude-Marie), capit. au 18e régt. d'inf.-légère, né à St.-Lupicien (Jura), partit comme volontaire dans le 3e bataillon du Jura en 1791, fit avec ce corps les deux premières campagnes de l'armée du Rhin, se distingua pendant le blocus de Mayence, en qualité d'adjud. s.-offic.; combattit pendant deux ans à l'armée des Alpes, se signala à l'attaque du Mont-Genève, où son bataillon mit en déroute 4000 Piémontais, fut pris et repris trois fois, et parvint toujours à se dégager. A Castiglione, blessé à la cuisse, en se présentant à l'assaut d'une redoute, malgré la douleur qu'il éprouve, il franchit l'épaulement, charge seul contre neuf grenadiers hongrois, en tue trois, brise son sabre sur la tête du quatrième, force les autres à se rendre, s'empare de la position et fait prisonnier le général command. l'avant-garde de l'armée autrichienne; à Roveredo, après avoir fait battre la charge, il s'avança audacieusement, accompagné de quelques soldats, coupa la ligne ennemie et fit mettre bas les armes à 600 hommes, et tombe frappé d'une balle à la tête; sa blessure fut jugée mortelle; cependant en 1799, il fit dans le Piémont, la guerre contre les Russes et fut blessé à Notre-Dame de Lolmo; dans une découverte sous les murs de Coni, avec 150 conscrits, il soutint trois fois le choc du régt. de Bussy cavalerie et d'une infanterie nombreuse, sans se laisser entamer, battit en retraite l'espace de plus d'une lieue, couvrant le terrain de morts et de blessés, et ramenant avec lui plusieurs cavaliers prisonniers. Peu de temps apres, Chaumard, envoyé à Liamone, fut assailli par 1500 barbets réunis à des corps russes et autrichiens: n'ayant avec lui que 25 chasseurs, il fut mis hors de combat, et obligé de se rendre aux Piémontais; mais étant bientôt parvenu à s'échapper, il fit son rapport au général Meunier, revint avec ses troupes dans Liamone, surprit l'ennemi, tua un grand nombre de barbets, dispersa les autres, et délivra les 25

chasseurs qui avaient été faits prisonniers avec lui. Cet officier est aujourd'hui en retraite.

CHAUMONT, grenadier au 14e régt. de ligne, se distingua au combat de l'Hôpital en Savoie le 28 juin 1815. *Voyez* BUGEAUD colonel.

CHAUSSARD, chef de bat., fut blessé grièvement, à la retraite qui suivit le combat d'Ostrach en 1799. (T. 10.)

CHAUTARD, capit. du brik qui ramena Napoléon en France en mars 1815. (T. 24.)

CHAUVE (Jean), fusilier à la 62e de ligne, né à Lagrange (Corrèze), s'empara d'une pièce de canon le 16 brumaire an 8 à Novi, et fut tué dans la même journée.

CHAUVEL (François-Pierre-Alexandre), maréc.-de-camp et baron, né le 23 déc. 1766 à Honfleur (Calvados), entra au service en 1781: officier en 1792, il fit la première camp. de la révolution; nommé chef de bat. sur le champ de bataille de Fleurus, et colonel sur celui d'Austerlitz; se distingua aux batailles d'Iéna et de Friedland; gén. de brig. au siége de Sarragosse, il donna de nouvelles preuves de valeur et de talent en Espagne, au passage du Tage près Talavera, à la bataille d'Ocana, aux combats de la Bienvenida et de Villagarcia. Ce général a reçu 5 blessures, assisté à 125 batailles ou grands combats et 4 siéges, n'a jamais quitté les armées qu'en 1814. (T. 13, 19 et 20.)

CHAUVET, soldat, fut des premiers à l'assaut d'Alexandrie et avancé par le général en chef (Egypte 1798.) (T. 9.)

CHAUVIN, capit., se distingua dans la campagne de France de 1815, lors des opérations du corps d'armée du général Rapp sur le Rhin. (T. 24.)

CHAUVIN (Jean), matelot gabier, né dans le dépt. de la Manche, se signala aux deux combats d'Algésiras, livrés par l'amiral Linois en juill. 1801, et reçut en récompense une arme d'honn.

CHAVANET, chef de brig., tué le 11 septembre 1799 en Italie, à l'attaque de Monte-Gardetto, par les Italiens. (T. 11.)

CHAVARDÈS, command. d'armes de Witepsk (Russie), pris dans cette ville le 7 nov. 1812, par le corps de Wittgenstein. (T. 21.)

CHAZOT, général, commanda 9 bataillons et 8 escadrons à la bataille de Valmy. (T. 1.)

CHEDEMAIL (Hyacinthe-Mathurin-Julien), capit. adj.-maj. au 15e régt. de chasseurs à cheval, né à Péré (Ile-et-Vilaine). Cet officier. s.-lieut. au siége de Vérone, en 1797, enleva avec 50 hommes deux pièces de canon et leurs caissons, défendus par plus de 300 Autrichiens.

CHELMICKI, lieut. polonais, se fit remarquer à la défaite des Anglais sur la côte de Grenade le 15 oct. 1810. (T. 20.)

CHEMINEAU (le baron Jean), lieut.-gén., né le 26 avril 1771; maj. en 1805, se distingua en Italie sous Masséna, fit toute la campagne de Prusse, donna des preuves de bravoure au siége de Dantziek, et surtout au combat de Weichselmunde; envoyé en Espagne comme gén. de brig., il contribua puissamment à la prise de Palencia, fit la campagne de Russie; amputé à Lutzen, il reçut le 31 juillet 1813, le brevet de général de division. (T. 17, 21 et 22.)

CHENET (Jean), fusilier à la 90e de ligne, né à Braise (Cher). Ce militaire étant à la poursuite des Russes le 10 vendém. an 8, ramenait 20 prisonniers qu'il avait désarmés, lorsqu'il fut chargé par la cavalerie qui le sabra.

CHERET, canonnier, eut la mâchoire emportée par un coup de feu en pointant son canon; il retourna à son corps avant sa guérison, disant qu'il n'avait pas besoin de mâchoire pour se battre.

CHÉRIN (Louis-Nicolas-Henry), conseiller de la cour des aides, généalogiste des ordres du roi avant la révolution; officier le 7 mai 1792 au 18e régt. de ligne, créé un mois après adj.-gén.; suivit Hoche dans les départemens de l'Ouest, devint son ami et son chef d'état-major; général de division après la mort de Hoche, chef d'état-major de Masséna à l'armée d'Helvétie, où il fut tué le 2 juin 1799. (T. 4, 5, 8, 10 et 11.)

CHERRON (César), fusilier au 60e régt. de ligne, né à Unean (Eure-et-Loire), traîna une pièce de canon jusque sous le feu de l'ennemi le 2 prairial an 8, et contribua par son intrépidité à la prise du fort de Bard : ce soldat périt victime de son dévouement.

CHESLAT, capit., mérita les éloges de Brune, au combat de Neneneck en Suisse le 5 mars 1798. (T. 8.)

CHESNEAU, capit. de frégate, prit après le combat naval du 22 juillet 1805, le commandement du vaisseau *le Pluton*. (T. 16.)

CHESNET, s.-lieut., se fit remarquer à la prise du village de Remeieh en Egypte 1798. (T. 9.)

CHEVALIER, capit., fut un des sept membres du conseil de guerre qui opinèrent en juin 1793, à s'ensevelir sous les ruines de Bellegarde, plutôt que de rendre cette place aux Espagnols. Cet officier montra autant d'intelligence que de bravoure en 1799, à la prise et reprise de Sano en Italie, dont il était commandant. (T. 1 et 11.)

CHEVALIER, officier du 126e régt. d'inf. de ligne, se distingua particulièrement près de Belmonte et de Miranda (Espagne) le 29 nov. 1810. (T. 20.)

CHEVALIER (François), fusilier au 17e régt. de ligne, né à Lentré (Haute-Saône), étant en tirailleur le 2 floréal an 5, au passage du Rhin, fut assailli par 5 cavaliers autrichiens : il avait tué quatre des assaillans et démonté le cinquième, quand il fut attaqué par un peloton de hussards, auquel il voulut résister, mais il tomba percé de coups.

CHEVALLIER (Jean-Jacob), grenadier à la 17e de ligne, né à Engeaux (Haute-Loire); pendant la bataille de Biberack, le 9 vendém. an 5, ce grenadier se jeta dans la mêlée pour arracher des mains de l'ennemi un de ses camarades : il réussit à le délivrer; mais, victime de son dévouement, il resta sur le champ de bataille.

CHEVALLOT, capit. du génie, ouvrit le tranchée devant le fort Kingel lors du siége de Venlno en 1794. (T. 3.)

CHEVET (François), fusilier à la 79e, né à Lay près de Beaugency (Loiret); étant de garde le 1er ventose an 9, sur un navire, empêcha les Anglais de s'en emparer. Il tua à coups de baïonnette les premiers qui tentèrent l'abordage et força les autres à renoncer à leur entreprise. Les Anglais, en se retirant, ayant fait une décharge sur lui, il tomba atteint de trois balles dans la poitrine.

CHIBRET, grenadier, mentionné honorablement par le général Lebon, à l'affaire d'Embabeh en Egypte. (T. 9.)

CHIPAULT, chef d'escadron, reçut cinquante-deux blessures à la bataille d'Heilsberg, et ne quitta le champ de bataille que lorsqu'il fut épuisé par la perte de son sang. (T. 17).

CHLOPISKY, chef de bat. de la légion polonaise, enlève à la baïonnette le poste de Casa-Bianca en avant de la ville de Peschiera en Italie, janv. 1801. (T. 13.)

CHLUSOWITZ, chef de bat. polonais; la conduite de ce brave officier au siége et à la prise de Mequinenza, le 8 juin 1810, mérite d'être citée. (T. 20.)

CHODRON, capit. à la 25e demi-brig. d'inf. légère. Pendant le siége de Gênes, le 23 avril 1800, cet officier se trouvant au pouvoir de l'ennemi, persuada au colonel autrichien que le chemin le plus court pour regagner le pont de Cornegliano, était de passer par un jardin; à peine y fut-il entré avec 450 hommes, que le capit. Mongenot, le lieut. Henrion, le sous-lieut. Gautheret et le chasseur Boulogne s'emparèrent de la porte et crièrent : « bas les armes. » Le capitaine Chaudron dit aussitôt aux Autrichiens : « C'est vous maintenant qui êtes nos prisonniers, et les 450 hommes se rendirent à discrétion.

CHOISEUL, capit. aide-de-camp du maréchal Soult, aujourd'hui colonel des chasseurs de la Somme; sa conduite à la prise d'Olivença le 22 janv. 1811, et à la bataille de la Gebora, le 19 fév. même année, mérita les éloges du duc de Trévise. (T. 20)

CHOISY (le baron ROBERT), maréchal-de-camp, né en sept. 1773, aide-de-camp du maréchal Mortier, fit avec lui les campagnes d'Espagne; se distingua aux batailles d'Ocana et de la Gebora; maréchal-de-camp le 2 sept.

1813; fit la campagne de France de 1814, et commanda Sédan en 1815. (T. 19 et 23.)

CHOLLEAU, hussard, se distingua dans le Morbihan. (T. 6.)

CHOLLET, capitaine, se trouvant coupé dans sa retraite, le 5 décembre 1800, pendant la campagne d'Italie, se fit jour à la tête de 200 fantassins, enfonça l'infanterie autrichienne, et fit mettre bas les armes à un corps ennemi.

CHOPIN, colonel d'artillerie en retraite, né en 1769; Chopin entra au service en 1786 comme canonnier; à la formation des premières compagnies d'artillerie à cheval, il passa dans celle que commanda si long-temps le capit. Prôst (aujourd'hui général en retraite). Successivement lieutenant, capitaine, il devint chef de bataillon, après la bataille d'Eylau, dans laquelle, à la tête de la 5e compagnie du 6e d'artillerie à cheval, il fit remarquer son sang-froid et son intrépidité. Il fut nommé major en 1809 et colonel en 1812. Cet officier, l'un des plus braves de l'armée, est aujourd'hui retiré à Romans.

CHOQUET (Alexis-Joseph), serg.-maj. au 11e régt. d'inf. legère, né à Maubeuge (Nord); entra au service le 26 mars 1800, dans le 1er bat. franc de l'Ouest. Il faisait partie de l'expédition de St.-Domingue et concourut à la prise du port de Paix. On le remarqua dans un combat que soutint *le Duquesne*, contre trois vaisseaux Anglais, et à la suite duquel il fut pris. Rentré dans sa patrie, après 18 mois de captivité, il est aujourd'hui à la retraite.

CHOUARD (le baron Louis), né à Strasbourg le 15 août 1771; servit d'abord comme cuirassier, et parvint de grade en grade à celui de général de brigade, commandant les carabiniers, dans la campagne de Russie; après avoir pris une part glorieuse à toutes les batailles qui illustrèrent nos armes jusqu'à cette époque, on le vit encore justifier sa réputation aux victoires de Lutzen, de Bautzen et de Hanau. (T. 13 et 21.)

CHRÉTIEN (Philibert), canonnier au 2e régt. d'artillerie légère, né dans le dépt. du Rhône, reçut une grenade d'honneur pour sa conduite à l'affaire du 5 mai 1800 en Allemagne.

CHRISTIAN (Jean), brigadier au 3e régt. de hussards, chargea au milieu d'une grêle de mitraille, contre une pièce de canon et s'en rendit maître, à l'affaire de Geisberg.

CHRISTIANI (le baron Charles-Joseph), maréchal-de-camp, commandant de la légion-d'honneur; étant adjud.-maj. du 2e bat. de la 11e de ligne, décida la prise du fort St.-Elme, par sa bravoure et en ranimant le courage des soldats dans un moment d'hésitation. Colonel du 2e régiment de grenadiers de la garde impériale, chargé de la défense de la porte de Pyrna, lors de la bataille de Dresde, sans s'effrayer de la supériorité du nombre des ennemis, Christiani les attaque à la baïonnette et les culbute sur tous les points. La bataille de Wachau avait ajouté à la réputation de ce général; celle de Leipsick y mit le comble: jamais la garde ne combattit plus vaillamment. A Bar-sur-Aube, en 1814, Christiani, à la tête de sa division, assaillit les Autrichiens et les enfonça de toutes parts. A Gué, à Trème, sur la rive gauche de la Thirouane, il repoussa les troupes du général Kleist. Enfin ce général combattit avec la plus grande valeur pendant la campagne de 1815. (T. 23 et 24.)

CHRISTOPHE, colonel du 4e régt. de hussards, donna des preuves d'une valeur éclatante au siége et à la bataille de Sagonte (Espagne), et au combat du col d'Ordal. Rentré en France, il fit la campagne de 1814. (T. 20, 22 et 23.)

CHULLIOT, major du génie, se fit remarquer au siége du fort de Sagonte. (T. 20.)

CICERON, lieutenant-colonel de la garde, commandant le bataillon de vélites de Turin, résista pendant huit jours, dans la ville de Vurtzen, en oct. 1813, avec 450 hommes, aux assauts réitérés de plus de 8000 Russes, qui ne purent jamais parvenir à l'entamer. Après avoir fait éprouver des pertes considérables aux assaillans, le lieut.-colonel Cicéron effectua sa retraite à travers les bataillons ennemis, fit sauter le pont de Vurtzen, et arriva au quartier-général, après avoir affronté des périls sans nombre.

CLAIRANDEAU, soldat de la 21e légère; un des sept carabiniers de ce corps qui résistèrent à 80 hussards autrichiens au passage du Pô.

CLANE, sergent, se distingua lors de la révolte du Caire par son sang-froid et sa bravoure. (T. 12.)

CLAPAREDE (le comte Michel), lieut.-gén., grand cordon de la lég.-d'honn., né le 28 août 1772 à Gignac, dépt. de l'Hérault, volontaire en 1792, mérita, par ses services à l'armée du Rhin, le grade de chef de bat., fit les campagnes des armées du Nord et d'Allemagne sous Moreau; gén. en 1802, il partit pour St.-Domingue. De retour en France, il se trouva aux batailles d'Ulm, d'Austerlitz, d'Iéna; se fit remarquer par sa bravoure, et devint gén. de div.; le 3 mai 1809, sa division, forte de 7,000 hommes, combattit 30,000 Autrichiens à Ebersberg, au passage de la Traun; « cette action d'Ebersberg, dit le bulletin de l'armée, est un des plus beaux faits d'armes dont l'histoire puisse conserver le souvenir. » En 1811, il battit complètement en Portugal le gén. Silveira; fit la campagne de Russie, fut blessé au passage de la Berézina, et se couvrit d'une nouvelle gloire sur les hauteurs de Gtzubel en Bohême. Le général Claparède est maintenant inspecteur-général d'infanterie de la 1re division militaire et pair de France. (T. 14, 15, 16, 17, 19, 20 et 21.)

CLARAC (Augustin), chasseur au 24e régt., né à Marsac (Hautes-Pyrénées); surpris avec 60 hommes de son régt. à Brescia, par une colonne ennemie, il refuse de se rendre, et périt victime de son intrépidité.

CLARY (Marius), maréchal-de-camp, fit avec beaucoup de distinction la campagne de France de 1815. Cet officier fut blessé en 1806 lors de la prise de Lubeck. (T. 8, 16 et 24.)

CLARKE (Henri-Jacques-Guillaume), duc de Feltre, maréchal de France, né à Landrecies, le 17 oct. 1765: entré à l'école militaire en 1781, obtint en 1782 une sous-lieut. dans le régt. de Berwick, et passa en 1784, en qualité de capitaine, dans le régt. de colonel-général, hussards; quitta le service en 1790 et fut attaché quelques mois à l'ambassade d'Angleterre; reprit son grade en 1791 dans le régt. d'Orléans, dragons, aujourd'hui 14e régiment de cette arme; chef d'escadron au 2e régt. de cavalerie, se trouva en cette qualité au combat de Bingen; et prit ensuite le commandement de ce régt.; fit les deux premières campagnes de la révolution aux armées des Vosges et du Rhin; génér. de brigade le 17 mai 1793, sur le champ de bataille d'Herchein; chef d'état-major de l'armée du Rhin; suspendu de ses fonctions le 21 oct. 1793, comme noble; arrêté, puis mis en liberté; gén. de div. le 16 frim. an 4; envoyé en Italie vers la fin de mars 1776, pour surveiller Bonaparte; assista à l'ouverture du portefeuille du comte d'Antraigue, arrêté dans Venise en mai 1799. A l'époque de la réunion du congrès de Lunéville, le 20 sept. 1800, il fut nommé commandant extraordinaire de cette ville; reçut, en 1804, le titre de conseiller-d'état et de secrétaire du cabinet pour la guerre et pour la marine; suivit Napoléon en 1805, et fut nommé gouverneur de la haute et basse Autriche, reçut à la même époque le brevet de grand-officier de la légion-d'honneur; était, le 16 octobre 1806, gouverneur d'Erfurt, et passa en cette qualité à Berlin; ministre de la guerre le 13 août 1807, reçut le titre de *duc de Feltre* en août 1809; pair de France le 4 juin 1814, suivit le roi à Gand et reprit le portefeuille de la guerre; il est mort en 1818. (T. 1, 8, 11, 13, 16, 17, 19, 20, 23 et 24.)

CLAUDE (François), fusilier à la 10e de ligne, né dans le dépt. du Calvados, s'était fait remarquer à l'armée du Rhin, où il avait reçu plusieurs blessures; tué le 9 novembre an 8, au combat de Murazo en Piémont.

CLAUSADE, chef de brigade du génie; en 1795, dans le Piémont, mérita les éloges de Kellermann pour une reconnaissance importante. (T. 4.)

CLAUSEL (Bertrand, comte), lieut.-gén., grand-officier de la légion-d'honneur, né à Mirepoix, le 12 déc. 1772; aide-de-camp du gén. Pérignon; fit les campagnes de 1794 et 1795 à l'armée des Pyrénées orientales; commanda en 1799 une brigade à l'armée d'Italie; suivit le gén. Leclerc à St.-

Domingue, et le remplaça à sa mort avec le grade de gén. de div.; après l'évacuation de la colonie, il fut employé à l'armée du Nord, en Italie et en Autriche; envoyé en Espagne en 1810, il accrut sa réputation à la bataille des Arapiles et à la retraite sur Pancorbo; se distingua aussi en plusieurs circonstances en Portugal, dans les années 1810 et 1811; a fait la campagne de Russie; celle de 1813 en Allemagne, de 1814 et 1815 en France; commanda le 23 mars la 11e division militaire (Bordeaux); fut compris dans l'ordonnance du 24 juillet 1815, et condamné à mort par contumace le 11 sept. 1816. Il se réfugia en Amérique et rentra en France en 1820; le roi lui rendit ses titres et ses honneurs. (T. 9, 10, 12, 14, 19, 20, 21, 22, 23 et 24.)

CLAVEAU (Jean), dragon du 6e régt, né dans le dépt. des Deux-Sèvres, chargea avec deux de ses camarades sur un caisson ennemi, et s'en empara après avoir tué les soldats qui l'escortaient. Il revenait avec sa prise, lorsqu'un boulet tua les deux chevaux qui conduisaient le caisson: Claveau obligé alors de l'abandonner, s'élança au milieu d'un peloton de cavaliers piémontais, en sabra plusieurs, dispersa les autres et fit trois prisonniers.

CLAVEL (Antoine), maréc.-des-logis du 8e régt. de dragons, né à Rhatn (Corrèze), fit des prodiges de valeur au combat de Lientz, le 27 mars 1797, et fut fait maréchal-des-logis sur le champ de bataille. A Marengo, le 14 juin 1800, on le vit, à plusieurs reprises, se précipiter seul dans les rangs ennemis, attaquer les pelotons les plus nombreux, ramener des prisonniers, lorsqu'enfin cerné de toute part, après avoir fait la plus vigoureuse résistance, il succomba renversé de son cheval par un coup de feu.

CLAVEL (Pierre), gén. de brig., né le 8 avril 1773, officier de la lég.-d'honn., maréc.-de-camp d'infanterie et chev. de St.-Louis; blessé et fait prisonnier par la division Pitschnitzki, sous les murs de Paris, en 1814; fit la campagne de 1815 sous les ordres du gén. Lecourbe, au corps d'observation du Jura. (T. 23.)

CLAVET, adjud.-gén., plante le drapeau de la 68e demi-brig. sur l'épaulement des retranchemens de Monte-San-Giacomo. (T. 12.)

CLAVET (Pierre), capit. au 34e régt. d'inf. de ligne, chev. de la lég.-d'honn., né à St.-Macaire (Gironde), entra au service en 1791, comme simple volontaire dans le 6e batail. de la Gironde, fit les campagnes de l'armée des Alpes et celles des Pyrénées-Orientales. Au siége de Toulon, étant sergent-major, il franchit le premier, pendant la nuit du 17 au 18 déc. 1793, les fossés et les palissades de la redoute de Gilbraltar, défendue par une nombreuse infanterie anglaise et une artillerie formidable, pénétra dans la redoute après avoir, avec sept à huit chasseurs, fusillé les canonniers anglais; et quoiqu'atteint d'un coup de feu à la tête, il s'empara de retranchemens que l'on regardait comme inexpugnables. Le 20 novembre 1794, après la bataille de la montagne Noire, Clavet, étant entré le premier dans une redoute espagnole, tourna aussitôt les pièces contre l'ennemi. Il fit avec distinction toutes les guerres d'Italie, la campagne de 1805 et celle de 1806; fut grièvement blessé à Iéna; eut la jambe droite fracassée à Friedland; se signala en Pologne, en Autriche, en Espagne, et fut admis à la retraite après avoir fait 33 campagnes.

CLAVIN, chef de bat., mourut frappé d'un coup de baïonnette au combat qui eut lieu sur les sommités du Settepani, en 1800. (T. 12.)

CLAYE, aide-de-camp, tomba au pouvoir des paysans napolitains qui le tuèrent en 1799. (T. 10.)

CLÉMENT, Gabriel-Joseph, né à Catillon, dépt. du Nord, le 30 août 1768, prit du service dans les gardes françaises le 18 oct. 1782, employé en 1793 à l'armée du Rhin; il fut fait sous-lieut. et passa à l'armée des Pyrénées orientales, où il devint adjud.-général après s'être distingué à la prise du col de Bagnol et au siége de St.-Elme; commanda ensuite Brescia en Italie; fit la belle campagne de Hollande sous Brune, et mérita de grands éloges après l'affaire de Berghen; le directoire le nomma général de brig.; se distingua au combat sous Figuières (Espagne), le 3 mai 1811, et fit la

campagne de 1812. (T. 10, 13, 20 et 21.)

CLÉMENT DE LA RONCIÈRE, général, était aide-de-camp en Egypte du général Desaix; se fit remarquer en plusieurs circonstances, et surtout à la prise du village de Samnbond. Il était colonel à l'armée d'Allemagne en 1800; commandait une brigade de cuirassiers au combat de Ratisbonne, en avril 1809, et eut un bras emporté dans cette affaire; commanda ensuite l'école de cavalerie à St.-Germain. (T. 10, 13 et 19.)

CLÉMENT DE LA RONCIÈRE, capitaine de vaisseau, commandait en 1799 la frégate *l'Embuscade*, de 36 canons; pris avec son bâtiment dans le combat naval du 17 sept. (T. 10.)

CLÉMENT DE RIS, officier, fils du sénateur de ce nom, mourut des suites des blessures qu'il reçut à la bataille de Friedland. (T. 17.)

CLERE, capit. au 17e régt. d'inf. légère, chev. de la lég.-d'honn. Le 27 avril 1809, cet officier alors lieut., à la tête de 50 carabiniers, franchit le pont de Passau, dont une partie était démolie. Arrivé de l'autre côté de la rivière, malgré le feu de 400 Autrichiens embusqués dans les maisons, il enfonce la porte de la ville, attaque l'ennemi dans sa retraite, lui fait 132 prisonniers et le force à prendre la fuite. Un mois après, à la bataille d'Ebersberg, cet officier, en défendant le passage d'un pont à la tête de sa compagnie, fut attaqué par mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie; il repoussa plusieurs charges à la baïonnette, tua un grand nombre d'Autrichiens, fit 486 prisonniers, et enleva un grand nombre de chevaux. Cette action lui valut le grade de capitaine. Le 5 juillet, à la bataille de Wagram, le capit. Clere partagea la gloire de son régt., qui fit mettre bas les armes à un carré de 1800 Autrichiens, et s'empara avec sa compagnie d'un passage gardé par 200 ennemis, qu'il fit prisonniers. Dans la nuit du 27 au 28 octobre 1813, pendant le siége de Dantzick, il s'empara d'un poste avancé, défendu par des forces bien supérieures, fit à lui seul un officier prussien et cinq soldats russes prisonniers. Le 2 nov., Clere s'élança l'un des premiers dans les retranchemens ennemis.

CLERVILLE (Jean-Baptiste), né à Chauvigny, dépt. de Loir-et-Cher, le 1er juillet 1764, soldat au régt. de Vermandois en 1784, capit. le 9 germ. an 2; fit la campagne d'Italie; se distingua ensuite au passage de la Limath près Zurich, aux batailles de Mœrskirch, d'Hohenlinden; au camp de Boulogne, il reçut un sabre d'honneur des mains du premier consul.

CLION (Charles), tambour à la 44e de ligne, né dans le dépt. du Finistère, pénétra le premier dans un village d'où ses camarades, électrisés par son exemple, chassèrent l'ennemi. Il périt à Marengo.

CLOP, lieut., se distingua en Allemagne, dans la nuit du 6 au 7 mai 1807, à la prise de l'île d'Holm. (T. 17.)

CLOSSET (Pierre), maréc.-des-logis au 3e régt. de hussards, traverse deux fois l'armée prussienne au siége de Thionville, en sept. 1792, pour porter et rapporter des dépêches essentielles au salut de la place. Il reçut un sabre d'honneur le 5 thermidor an 9.

CLOUET, élève à l'école du génie en l'an 11, montra du courage au pont de Varsovie en 1806, et fut blessé d'une balle dans la poitrine; chef de bat., les 15 et 16 mars 1810, il sauva des prisonniers français qui s'étaient jetés à la mer sans savoir nager, des pontons de la rade de Cadix. Devenu colonel, il abandonna l'armée française en juin 1815, et fut rejoindre le roi à Gand. (T. 20 et 24.)

COCAULT, capit., commandait la canonnière *la Diligente*, au combat de Santo-Domingo, le 6 février 1805. (T. 17.)

COCHET, capitaine, aide-de-camp du gén. Malher; à la tête d'un bat., escalada, en mai 1800, la citadelle d'Ivrée et s'en empara. (T. 13.)

COCHET (Noël), sous-lieut. au 102e régt., né à Paris (Seine), enleva un drapeau au milieu d'un bataillon ennemi, aux batailles de Zurich et de Constance.

COCHOIS. *Voyez* CAUCHOIS.

COEHORN, mort maréc.-de-camp, aide-de-camp du général Decaen au

1799, se distingua à l'attaque du village d'Aach; au combat de Neuburg en 1800, il était alors adjud.-gén. à Iéna, à Friedland comme gén. de brig. et au combat d'Ebersberg en 1809. (T. 10, 13, 16, 17 et 19.)

COETLOSQUET (Charles-Yves-César-Cyr comte de), maréc.-de-camp, né à Morlaix le 21 juill. 1783, colonel du 8e régiment de hussards en 1813, général dans la même année; il commandait dans la campagne de 1814 en France, des gardes nationaux à Pont; se distingua le 18 février au combat de Montereau. Coetlosquet fut nommé par le roi commandant du département de la Nièvre en 1814, et aide-major-général de la garde royale le 8 septembre 1815. Il est chev. de St.-Louis, command. de la lég.-honn. et commandeur de l'ordre grand-ducal de Hesse. (T. 23 et 24.)

COGET et non COQUET (Albert-François-Joseph), capit. au 13e régt. d'inf. légère, membre de la lég.-d'honn., né à Dourges (Pas-de-Calais) en 1775; entra en 1792 soldat volontaire au 3e bataillon des chasseurs francs, et fut en 1810 nommé capitaine; fit avec la plus grande distinction les campagnes des armées du Nord, de Sambre-et-Meuse et d'Italie; reçut un sabre d'honn. le 16 frim. an 7, à la suite de plusieurs actes d'intrépidité, notamment au passage du Regniano près de Népi, dans la Romagne; employé dans l'armée de Naples et dans celle des Grisons; embarqué à Rochefort avec un détachement du 15e d'inf. légère, sur la frégate *la Themis*, il aborda à l'île de France, passa à Bourbon, et fut fait prisonnier par les Anglais le 9 juillet 1810; rentré en France, il fit avec distinction la campagne de Russie, et fut fait prisonnier de nouveau à l'affaire de Yacowo le 10 nov. 1812. Cet officier a fait la campagne de 1815 et a cessé d'être employé après la bataille de Mont-St.-Jean. (T. 9.)

COGET (Louis-François), né le 5 sept. 1767, capitaine en 1791, se distingua aux campagnes de l'armée du Nord, à la bataille de Fleurus, à la prise de Coblentz, à la bataille d'Altenkirchen; chef de bataillon en l'an 4, il passa à l'armée d'Helvétie, et fut aux batailles de Zurich et d'Issenhove, puis à celles d'Engen et de Mœskirek; fit la seconde campagne d'Italie en qualité d'aide-de-camp du général Lorge.

COINDET, capit. d'artillerie; sa belle conduite aux combats de Due-Castelli et de St.-Georges en oct. 1796, lui mérita les éloges de Bonaparte; devenu chef d'escadron, il se distingua en 1799, à la bataille de Vérone, ce qui lui valut le grade de chef de brigade sur le champ de bataille. (T. 7 et 10.)

COLAS (Nicolas), chasseur au 21e régt., né à Clouanges (Moselle); entraîné par son ardeur à poursuivre l'ennemi, il fut cerné par un peloton autrichien, et se fit jour en sabrant tout ce qui s'opposait à son passage; mais, couvert de blessures, il expira en arrivant à son corps.

COLAS (Paul), soldat à la 17e demi-brig. d'inf. légère, né à Purre (Ardennes); envoyé en tirailleur au combat de Manheim le 18 sept. 1799, aperçut trois de ses camarades enveloppés par un parti de cavalerie autrichienne; aussitôt il vole à leur secours, parvient à dégager deux de ces braves (le troisième venait d'être tué en se défendant) et met en fuite les cavaliers étonnés de son audace. Au moment où il retourne à son poste, Colas est mortellement blessé d'un coup de feu : « Camarades, dit-il alors aux deux soldats qu'il avait délivrés, faites moi le plaisir de descendre ce luron-là » en leur montrant celui qui l'avait si bien ajusté. Les soldats ayant rempli ses intentions, revinrent auprès de lui : « A la bonne-heure, ajoute-t-il, je meurs content. »

COLAUD (le comte), lieut.-gén., né le 22 sept. 1754 à Briançon, dépt. des Hautes-Alpes; simple dragon en 1772; à la bataille de Valmy mérita le grade de lieut.-colonel; gén. de brig. à l'armée du Nord, par sa fermeté et son courage il sauva l'armée française à l'attaque du camp de Famars le 23 mai 1793; blessé à la bataille d'Hondscotte, le directoire lui écrivit que « par sa conduite il avait bien mérité de la patrie ». Servit à l'armée du Nord sous Pichegru, à celle de la Moselle; contribua à la prise de Trèves, où il emporta les redoutes de Trarbach; à celle de Sambre-et-Meuse sous Kleber, se distingua à l'affaire de Siegberg, et reçut de

nouveaux éloges du directoire ; rétablit en 1798 l'ordre dans les départemens insurgés de la Belgique, remplaça Bernadotte dans le commandement du blocus de Philisbourg, commanda le corps du Bas-Rhin à la bataille de Hohenlinden ; sénateur en 1801. Le gén. Collaud, reçut en 1805 des lettres closes pour prendre le commandement des troupes françaises sous Louis Bonaparte ; fit la campagne de Vienne et partit de cette ville en 1809 pour défendre Anvers. (T. 2, 6, 7, 8, 13 et 15.)

COLBERT (Auguste), mort gén. de brig. : capit. en Égypte, se signala à l'attaque du village de Salahieh ; fit les campagnes d'Italie, d'Allemagne et d'Espagne, et fut blessé à mort au défilé de Cacabelios. (T. 9, 15, 16 et 18.)

COLBERT (Édouard baron de), frère du précédent, maréc.-de-camp, lieut.-général de cavalerie, fit ses premières armes avec distinction ; gén. de brig. en 1809, il fut employé contre l'Autriche, se signala au combat d'Austetten, contribua au gain de la bataille de Raab en Hongrie, et eut une part glorieuse à la campagne de Russie et à celle de Saxe ; gén. de div. en nov. 1813, il donna de nouvelles preuves de bravoure et de talent aux batailles de Montmirail, de Craonne et pendant toute la campagne de France. (T. 19, 21, 23 et 24.)

COLIN, serg., se distingua au siége de Dantzick. (T. 17.)

COLLAERT, génér., commandait une division de dragons, dans la campagne de France de 1814. (T. 23.)

COLLARD, major au 23ᵉ régt. d'inf. légère, offic. de la lég.-d'honn. ; emporta d'assaut le fort de Malborghetto, à la tête de huit compagnies d'élite ; Collard, alors chef de bat. au 102ᵉ régt. eut ses habits criblés de balles et la monture de son épée brisée. Nommé offic. de la lég.-d'honn., et quelque temps après major du 23ᵉ régt. ; cet officier termina sa carrière affaibli par les fatigues de la guerre.

COLLAUD-LA-SALCETTE, général, commanda une brigade au siége de Mantoue, et fut envoyé en 1798 aux îles Ioniennes avec le général Gentilli. (T. 8.)

COLLET, capit. de vaisseau, avec une section de la flottille de Granville, attaqua et prit le 16 juill. 1805, deux bricks anglais ; l'année suivante commandant la frégate *la Minerve*, il donna de nouvelles preuves de talent et d'habileté. (T. 16 et 17.)

COLLET, capit. du génie, blessé grièvement par un éclat de bombe au siége de Dantzick en 1807. (T. 17.)

COLLET, s.-lieut. mentionné honorablement dans le rapport de la bataille d'Ocana. (T. 19.)

COLLIÈRE, chef de bat. d'artillerie, se distingua particulièrement le 15 novembre 1813, au combat de Caldiero (Italie). (T. 22.)

COLLIGNON (Nicolas), lieuten. des grenadiers au 43ᵉ régt. de ligne, né à Longuion (Moselle) le 13 janv. 1773 ; volontaire dans le 1ᵉʳ bataillon de la Moselle ; se trouva au combat de la Lune ; se distingua à celui de Virton, combattit à Charleroi, au siége de Namur, à Kayserlautern, à Fleurus et à Embourg, où il fut blessé. Il fit partie de l'armée d'Italie ; se fit remarquer aux passages de la Piave, du Tagliamento et à la prise du fort de la Chiusa, où il fut blessé d'un coup de mitraille ; sergent-major en l'an 6, Collignon servit à l'armée d'Angleterre, à celle du Rhin en l'an 7, au siége de Philisbourg en l'an 8 ; devenu sous-lieutenant, il prit part aux journées de Montebello et de Marengo ; lieut. le 26 messidor an 10, et membre de la lég.-d'honn. le 18 thermidor an 12.

COLLIGNON (Pierre-Marton), capit. au 57ᵉ régt. de ligne, né à Louquin (Meurthe) le 17 juillet 1757 ; soldat en 1775, s.-lient. à la révolution, fut de l'expédition envoyée en Corse et en Sardaigne ; fit les campagnes d'Italie des années 1 à 5, passa à l'armée du Rhin, et se trouva aux batailles de Biberac et de Hohenlinden ; le 7 thermidor an 9, Collignon, embarqué sur la canonnière l'*Ethna*, qui faisait partie de la flottille en rade de Boulogne, soutint pendant 17 heures le bombardement des Anglais. Cet officier a fait partie du camp de Boulogne dit de St.-Omer, depuis le 1ᵉʳ vendém. an 12, et a été nommé membre de lég.-d'honn. le 23 thermidor même année.

COLLOT (Victor), gén. de brig.,

né à Châlons-sur-Marne en 1751, fit ses premières armes en qualité d'officier de cavalerie; il était capit. employé à l'état-maj., lorsqu'il fut embarqué avec l'escadre qui se rendait aux Etats-Unis sous les ordres du génér. Rochambeau: après s'être fait remarquer dans plusieurs affaires, fut nommé en 1790 gouverneur de la Guadeloupe; attaqué dans cette colonie par les Anglais avec des forces supérieures, il se défendit vaillamment et signa une capitulation honorable au mois d'avril 1794; forcé de rester en Amérique, le gén. Collot ne put rentrer en France qu'en l'an 9, où il mourut peu de temps après son arrivée. (T. 5.)

COLLOT, enseigne de vaisseau, fit partie en 1798, de l'expédition dirigée contre Suez. (T. 9.)

COLSON, chef d'esc. au 4e régt. de hussards, perdit la vie dans un combat près d'Yecla (Espagne) en 1813. (T. 22.)

COMBE (Antoine), soldat au 85e régt. d'infant. de ligne, tué en montant le premier à l'assaut au siége de St.-Jean-d'Acre.

COMBELLES, gén. de la garde, blessé en août 1813, à la bataille de Dresde. (T. 22.)

COMBETTE (Antoine), fourrier au 85e régiment de ligne, né à Dessai (Saône-et-Loire), tué le 21 flor. an 7, au moment où il rapportait un étendard qu'il avait arraché des mains d'un Musulman.

COMELERAND (Baptiste), soldat, né à Chalabre (Aude), courut sur les batteries ennemies le 24 floréal an 7, et expira sur les pièces.

COMMANEAUX, aide-de-camp du général Michaud, somma en 1795 les états de la Zeelande de se rendre aux Français. (T. 4.)

COMMET, adjud.-gén., tué dans une escarmouche qui eut lieu la veille de la bataille de Wagram. (T. 19.)

COMPANS (le comte Jean-Dominique), né à Salies, dépt. de la Haute-Garonne le 26 juin 1769; capitaine dans le 3e bataillon de la Haute-Garonne, fit sa première campagne à l'armée des Alpes en 1792, s'y distingua et obtint le grade d'adj.-gén. et peu après celui de gén. de brig.; envoyé de nouveau en 1799 à l'armée des Alpes, en qualité de chef d'état-major du gén. Grenier, il se signala à l'attaque du petit St.-Bernard, et des montagnes de Settepani et de San-Giacomo; gén. de div. en 1806, après la campagne de Prusse, fit en 1812 la campagne de Russie, et fut cité à Lutzen et à Bautzen; il servit encore dans la campagne de France. Le général Compans est pair de France, et grand officier de la lég.-d'honn. (T. 11, 12, 13, 15, 21, 22, 23 et 24.)

COMPÈRE, gén. de brig., fit les campagnes de 1794 et 1795 en Belgique, celles d'Allemagne 1799, où il reçut une blessure grave à la tête; celles de Naples en 1806, et se distingua particulièrement dans la vallée de San-Martino; eut le bras cassé dans la plaine Santa-Eufemia; chargé le 25 oct. 1811, en Espagne, d'observer la route deSégorbe, et de soutenir au besoin les brigades Klopiski et Robert; il fut tué le 7 septembre 1812 à la bataille de Moskowa (Russie). (T. 3, 4, 10, 16, 20 et 21.)

COMPERY (Renauld), capit. à la 4e demi-brig. d'inf. de ligne, né dans le dépt. de la Meuse; passa l'un des premiers à la tête de sa compagnie, la Bormida, à la bataille du Millesimo, attaqua les Autrichiens, les culbuta et leur fit un grand nombre de prisonniers. Après avoir concouru à la victoire par ce succès, Compery fut frappé à mort par un boulet.

CONDÉ (Louis-Joseph de Bourbon prince de), né à Chantilly le 9 août 1736, débuta dans la carrière des armes en 1755, pendant la première campagne de la guerre de 7 ans; en 1762, il remporta à Johannisberg, sur le prince de Brunswick, une victoire brillante, et se rendit maître de toute l'artillerie de l'ennemi; ce prince reçut de Louis XV le commandement du régt. Dauphin; en 1788, il commanda le camp de St.-Omer. Dès le 17 juillet 1789, le prince de Condé quitta la France avec sa famille, et fit partie de l'armée russe qui fut battue par Masséna en octobre 1799, sous les murs de Constance; l'armée de Condé fit alors cause commune avec l'Autriche

pendant la campagne de 1800, et fut licenciée après sa défaite qui eut lieu peu de temps après; de retour en France en avril 1814, ce prince est mort à Paris le 13 mai 1818 à l'âge de 82 ans. (T. 1, 4, 5, 6, 7, 8, 11, 12, 13 et 15.)

CONFLART (Grégoire), fusilier au 106e régt. de ligne, né à Nardevinne (Morbihan), cerné dans un retranchement avec quatre de ses camarades; sommés de se rendre, ils se défendirent avec courage et succombèrent.

CONNIL, adj.-maj. de la 4e légère, contribua à la bataille de Hohenlinden, à la prise de 900 Autrichiens. (T. 13.)

CONRAD (Guillaume), lieut. du 2e régt. d'artillerie à cheval, né dans le dépt. du Bas-Rhin, a la cuisse emportée par un boulet à Marengo; il renvoie à leurs pièces les canonniers qui veulent l'enlever du champ de bataille, et se soulevant avec effort pour observer le tir de sa batterie, il leur crie: « Mes amis, pointez un peu plus bas ». (T. 13.)

CONROUX, lieuten.-génér., né à Douay (Nord), le 17 fév. 1779, entra au 6e régt. d'artillerie à pied le 17 fév. 1786, passa dans la ligne à l'époque de la révolution, fit les campagnes de l'armée du Nord, se trouva aux batailles de Fleurus, de Maestricht et de Juliers; aide-de-camp de Bernadotte en l'an 5, il le suivit en Italie, où il fut nommé chef de bat. à la prise de Gradisca; aide-de-camp du général Championet, il fit avec lui la campagne de Naples en l'an 6, et y obtint le grade d'adj.-gén.; colonel du 17e de ligne en 1805, il se distingua en Allemagne sous Murat; devenu général, il fut blessé à Iéna, passa le Danube sous l'île Lobau à la tête de 1500 voltigeurs et s'empara de la rive ennemie. Conroux combattit avec distinction en Espagne et en Portugal pendant les années 1811, 1812 et 1813, et fut tué en defendant les retranchemens de Saice (France). (T. 6, 8, 10, 12, 15, 16, 19, 20, 21 et 22.)

CONROUX, chef de brig. frère du précédent, était un des officiers les plus distingués de l'armée d'Egypte, reçut des éloges de Bonaparte à la bataille des Pyramides, et mourut des suites d'une blessure qu'il avait reçue lors de la révolte du Kaire. (8 et 9.)

CONSTANT, capit., offic. de la lég. d'honn., s'offrit le 29 juin 1809, pour diriger avec le sous-lieut. Jobert, 40 nageurs destinés à s'emparer de l'île d'Abern; la nacelle qui portait cet officier chavira, il revint s'embarquer de nouveau à la tête de 140 voltigeurs, arriva bientôt dans l'île, où il trouva Jobert aux prises avec l'ennemi. Ces deux officiers lui firent 450 prisonniers et le chassèrent de l'île, où ils s'établirent jusqu'à ce que le 21e régt. entier en eût pris possession. Constant reçut en récompense de cette action la croix d'offic. de la lég.-d'honn.

CONSTANTIN (Jacques), grenadier au 83e régt. de ligne, né à Courcuire (Haute-Saône); étant en tirailleur le 24 messidor an 8, chargea avec deux de ses camarades sur un peloton de cavalerie et le força à la retraite; il avait déjà fait plusieurs prisonniers quand il fut renversé d'un coup de mitraille.

CONTANTINI, gén. de brig., né à Ghisoni en Corse le 21 février 1751, soldat au régt. royal Corse en 1769, passa par tous les grades inférieurs et fut nommé lieut. aide-de camp du gén. Bassi en 1792, chef de bat. en 1793; il servit à l'armée du Rhin, obtint le grade de colonel, passa à l'armée des Alpes en l'an 2, fit la campagne d'Italie sous Bonaparte, et fut en Corse pendant les années 6, 7, 8, 9 et 10; son zèle, son activité et sa bravoure lui méritèrent trois fusils d'honneur: il a été nommé le 9 floréal an 11, commandant d'armes à Lyon.

CONSTANT, était au siége de Gênes en 1800, sous les ordres de Masséna en qualité de chef d'escad.; cet officier devenu major se fit particulièrement remarquer pendant la retraite du Portugal en 1808 à la tête du 3e régt. provisoire de dragons. (T. 12 et 18.)

COPIN, marin, signala son courage dans un ouragan. (T. 16.)

COQUET (Charles-François), caporal dans la 7e demi-brig. de ligne, né à St.-Bossi sur mer (Pas-de-Calais) le 13 janv. 1777; se signala le 1er vent. an 9, près de Quiberon, en se défendant avec six hommes, sur un bâtiment marchand contre une frégate anglaise: Après avoir tué à l'ennemi 17 hommes et blessé 5, il resta sur le bâtiment avec un seul fusilier, les 4 autres ayant été tués, et parvint par sa contenance à

décider l'ennemi à la retraite; ce caporal reçut en récompense une arme d'honn. le 1er germ. an 9.

COQUILLON, brigad. au 3e rég. de dragons, commandait une patrouille de 8 hommes qui sortait de Languyes, lorsqu'il aperçoit 25 hussards hongrois escortant un troupeau de moutons et trois chevaux qu'ils avaient enlevés à de pauvres paysans; sans hésiter, il court sur eux et les force d'abandonner leur proie; témoin de leur défaite, 40 soldats accourent pour les secourir; les 8 dragons serrés se précipitent aussitôt sur les Autrichiens, tuent tout ce qui se présente devant eux, et reviennent vainqueurs.

CORBET (Joseph), chasseur au 15e régt., né à Lorient; chargea le 29 août 1793, contre 200 vendéens, les dispersa et les força d'abandonner un convoi de poudre. Quoique atteint de plusieurs coups de feu, il se dirigea avec sa prise sur le quartier-général, mais il expira en arrivant.

CORBIE, enseigne de vaisseau, obtint le grade de lieut. après le combat de *la Bayonnaise* contre la frégate anglaise *l'Embuscade*. (T. 10.)

CORBINEAU (Constant), génér. aide-de-camp de l'empereur; tué à Eylau par un boulet de canon. (T. 7 et 17.)

CORBINEAU (Hercule), frère cadet du précédent, major, à la bataille de Wagram, eut la jambe emportée; il est maintenant receveur-général à Châlons sur Marne. (T. 19.)

CORBINEAU (le comte Jean-Baptiste-Juvénal), frère des précédens, né à Marchiennes, dépt. du Nord le 1er août 1776; embrassa la carrière militaire à la révolution; capit. des chasseurs de la garde, il fut nommé chef d'escad. sur le champ de bataille à Eylau; colonel du 20e de dragons, il se distingua devant Burgos et reçut le brevet de gén. de brig., fit la campagne d'Autriche en 1809, celle de Russie en 1812, trouva à la Bérézina un passage pour l'empereur, qui le nomma son aide-de-camp, se signala à la campagne de Saxe et notamment à l'affaire de Culm, où il se fit jour à travers les Prussiens; élevé au grade de gén. de div. en mai 1813, il continua de se distinguer dans toute la campagne de France, surtout à Montmirail où il sauva encore une fois la vie à l'empereur. Corbineau fut nommé chev. de St.-Louis le 19 juillet 1814, et grand offic. de la lég.-d'honn. le 19 janv. 1815. Après le 20 mars, il reprit son service d'aide-de-camp de Napoléon, se rendit successivement au pont St.-Esprit, dans la Vendée et à Waterloo. Il a cessé d'être employé depuis cette époque. (T. 5, 21, 22, 23 et 24.)

CORBY (Louis), fusilier à la 60e de ligne, né à Paris; tué le 19 vendém. an 11 à Porto-Ferrajo, dans une sortie contre les Anglais, après avoir contribué, par son intrépidité, à mettre le désordre dans leurs rangs.

CORDIER, officier de marine, à bord du vaisseau *la Montagne*, montre un grand courage au combat du 1er juin 1794. (T. 3.)

CORDIER, grenadier à la 14e de ligne, né dans le dépt. de la Somme; atteint d'un boulet qui lui fracassa le bras gauche le 10 floréal an 2; ne pouvant plus se servir de son fusil, il tira son sabre, courut sur un corps autrichien, tua le commandant et mourut d'un coup de pistolet qui lui fut tiré à bout portant.

COREIL (François), maître d'équipage, se signala aux deux combats d'Algesiras, livrés en juillet 1801, par l'amiral Linois, et reçut en récompense une arme d'honneur.

CORNE, capitaine au 1er régt. de carabiniers. *Voyez* CAUCHOIX, cul.

CORNET, voltigeur au 102e régt. *Voyez* COUILLÉ, sous-lieutenant.

CORNETTE (Joseph), brigadier au 1er régt. de dragons, né à Bresne (Aisne); enveloppé à Marengo par un grand nombre d'ennemis, se fit jour après avoir renversé tous ceux qui s'opposaient à son passage, et fut tué par des prisonniers qu'il ramenait.

CORNILLE, colonel, commandant le 23e régt. provisoire d'infanterie de ligne, né à Tournus (Saône-et-Loire), s'empara des hauteurs et des bois de Bautzen, occupés par des forces supérieures russes, après avoir repoussé l'ennemi; mais bientôt assailli par un poste de cavalerie ennemie et de houlans tartares, le colonel Cornille enga-

gea le combat avec le petit nombre de ses braves et succomba percé de 14 coups de lance. Cet intrépide officier a survécu à ses nombreuses blessures, et après plusieurs mois de captivité en Russie, est rentré dans ses foyers.

CORNILLON, capitaine adjoint, se distingua d'une manière particulière sous Joubert, à l'attaque du village de Segonzann. (T. 8.)

CORNUALLE, hussard, se dévoua avec deux de ses camarades, en 1792, pendant le siége de Thionville, pour traverser les lignes ennemies, et donner avis au gén. en chef de la situation dans laquelle se trouvait la place; mais il fut tué par les sentinelles autrichiennes.

CORSIN (André-Philippe, baron), maréc.-de-camp, né le 30 sept. 1773; enrolé comme simple soldat, passa par tous les grades, jusqu'à celui de chef de bataillon au 12e régt. d'infanterie légère, et fut officier de la legion-d'honneur le 8 avril 1807 à la suite de de la bataille d'Eylau; colonel du 4e régiment., il se signala de nouveau à la bataille de Burgos (Espagne), où sa conduite lui valut le titre de commandant de la légion-d'honneur; gén. de brig., il contribua plusieurs fois en 1811 à la défaite de l'armée de Galice, et fut blessé grièvement au mois d'août. Ce général commandait à Antibes, lorsque le 1er mars 1815, quinze hommes et deux officiers le sommèrent de rendre cette place à Napoléon; il répondit en faisant désarmer les quinze hommes et arrêter les deux officiers. Dans le mois de juin suivant, Corsin commandait une brigade d'infanterie au 2e corps de la grande armée. (T. 24.)

COSMAO-KERJULIEN (le baron), contre-amiral, né en Bretagne, servit d'abord dans la marine marchande; se fit connaître à la révolution dans la marine militaire, et commandait en 1805 le vaisseau *le Pluton*; le 31 mai, il s'empara à la Martinique du rocher le Diamant, qu'une forte garnison anglaise, bien pourvue, défendait; se couvrit de gloire et développa de grands talens au combat naval du 22 juillet 1805 et à la bataille de Trafalgar; contre-amiral le 26 mai 1806. (T. 16.)

COSSO (Louis), capit. de carabiniers au 7e régt. d'infanterie légère, né à Nice (Alpes Maritimes). Devant Smolensk, le 16 août 1812, cet officier, à la tête d'une compagnie de voltigeurs de son régt., chargé de reconnaître les dehors de la place, s'enfonce dans un taillis épais, se trouve tout à coup en face d'un bataillon russe en embuscade; il fait aussitôt sonner la charge et le met en déroute. Après cette action, Cosso, avec ses voltigeurs, s'empara d'une redoute et s'y maintint sous le feu de l'ennemi. Cet officier se signala de nouveau au combat de Valontina, et s'empara de deux pièces de canon. Le lendemain, il fut décoré de la croix de la légion-d'honneur.

COSTE (Jean-François), premier médecin des armées, inspecteur-général du service de santé militaire, médecin en chef de l'Hôtel-des-Invalides, commandeur de l'ordre royal de la légion-d'honneur et chev. de St.-Michel; né à Ville (Ain), le 4 juin 1741; étudia la médecine sous le célèbre Petit, et commença sa réputation en combattant une maladie épidémique dans le pays de Gex en 1763. Voltaire a pris soin de consacrer cette belle action. En 1772, M. Coste fut nommé médecin de l'hôpital de Nancy, passa à celui de Calais, et bientôt après, il fut nommé premier médecin de l'armée française en Amérique. C'est pendant cette guerre que M. Coste déploya les talens qui l'ont placé au premier rang des médecins militaires; il y sauva la vie à M. de Rochambeau, et acquit l'estime de Washington et de Franklin. De retour en France, M. Coste fut appelé à Versailles, et chargé de la correspondance avec les chirurgiens militaires; successivement inspecteur des hôpitaux et membre du conseil de santé des armées, il fit constamment partie de tous les conseils et inspections de santé établis près le ministre de la guerre en 1790. Depuis et malgré son âge avancé, M. Coste suivit nos armées dans plusieurs campagnes; son zèle ne se ralentit jamais, et la vérité sortit toujours de sa bouche; il était chéri et respecté de tous les officiers de santé; l'auteur de cet article n'oubliera jamais que M. Coste, en appelant sur lui l'intérêt des médecins, contribua à lui sauver la vie dans l'hô-

pital de Poniatowski M. Coste a publié plusieurs ouvrages, et a donné quelques articles au Dictionnaire des sciences médicales.

COSTE, chef de bat. en 1799, se signala à l'attaque du village d'Aach; colonel en 1809, il se fit remarquer au combat du col de Banos en Espagne, par sa valeur et l'habileté de ses dispositions. (T. 10 et 19.)

COSTE, capit., commandait les sapeurs à la prise d'Olivença (Espagne), le 22 janv. 1811. (T. 20.)

COTELLE, enseigne de vaisseau à bord la frégate *la Bellonne*, s'élança dans la hune d'artimon et éteignit le feu qu'un boulet y avait mis. (T. 10).

COTTERET, capit., aide-de-camp du gén. Solignac; tué au combat d'Evora en Portugal, 1808. (T. 18.)

COUCHAUD, capit. du génie, commanda en 1799 une des deux barques montées chacune par 18 grenadiers, qui s'emparèrent d'un pontre de huit canons; il se distingua aussi à la prise de Trani et au siége de Gênes. (T. 10 et 12.)

COUCHE, major du génie, mérita particulièrement les éloges du général en chef de l'armée de Portugal, pour la conduite qu'il tint au siége de Ciudad-Rodrigo, le 10 juillet 1810. (T. 20.)

COUDÉ, capit. de vaisseau, commandait *le Censeur* au combat du 3 mars 1795; il commandait *le Brave* au combat de Santo Domingo, en 1805. (T. 5 et 17.)

COUDEIN, capit., commandait le vaisseau *la Médée* à l'expédition d'Irlande en 1799. Son fils montra un courage et une prudence au-dessus de son âge au naufrage de *la Méduse*, en commandant le malheureux radeau. (T. 10.)

COUETIL (Gabriel), tambour à la 40e demi-brigade, né à Romagny (Manche), fixa, par sa conduite le 17 prairial an 8, au passage du Pô, les regards du premier consul, qui lui décerna des baguettes d'honneur. Ce brave mourut le 20 messidor an 8, à la suite des blessures qu'il avait reçues à Marengo, où il s'était montré avec son courage ordinaire.

COUILLÉ, sous-lieut., et Cornet, voltigeur au 102e régt. d'inf. de ligne, furent les deux premiers qui pénétrèrent dans Parme le 1er mars 1814; où, suivis de quelques braves, ils ouvrirent les portes.

COUIN (Joseph-Christophe), gén. de brig., né à Beaumont sur la Sarthe, le 14 juillet 1763, entra au service comme canonnier en 1780; assista en 1782 au siége de Genève, puis à l'affaire de Nanci en 1790; lieut., capit et chef d'escadron dans la garde des consuls en l'an 9. Il fit les campagnes d'Italie en 1794, 95, 96 et 97, et servit dans l'armée d'Orient depuis cette époque jusqu'en 1800; fit partie de l'expédition de St.-Domingue en qualité de colonel; gén. de brig. en 1806 à la grande armée jusqu'en 1808; ensuite employé en Espagne et en Portugal. Il fut mis à la retraite le 28 déc. 1814. (T. 18 et 23.)

COULANGE, adjud.-gén. attaché à l'état-major de l'armée de Sambre-et-Meuse en 1796. (T. 6.)

COULOMY, général, blessé et fait prisonnier en oct. 1813, lors de la retraite de l'armée. (T. 22.)

COULONNE, enseigne de vaisseau, par l'habileté de sa manœuvre évita un brûlot anglais qui se dirigeait sur la canonnière qu'il commandait en 1805 devant Boulogne. (T. 16.)

COURAND, capit. de vaisseau, commandait *le Sans-Pareil* au combat du 1er juin 1794. (T. 5)

COURREGE, capitaine, commandait la frégate *la Coquille* lors de l'expédition d'Irlande en 1796. (T. 7.)

COURTIAL (Jean-Baptiste), capit. au 2e régt. d'inf. de ligne; fourrier lors du siége de Luxembourg, il était allé le 12 mai 1775 à la découverte, lorsqu'il aperçut un poste français dont les soldats endormis allaient être surpris par des cavaliers autrichiens; sans hésiter, il se saisit d'un fusil, crie: aux armes! tue le cavalier le plus près de lui, éveille ses frères d'armes, qui chargent aussitôt les Autrichiens et les forcent à prendre la fuite. Courtial fut blessé dans cette action.

COURTIER, colonel du 11e régt. de cuirassiers, a fait la campagne de France de 1815 avec distinction, et se

trouva en juin même année, à la bataille de Ligny et au combat des Quatre-Bras. (T. 24.)

COURTOIS, chef de bat. de la 43e demi-brig. d'infant. de ligne, se saisit d'un drapeau, à l'affaire de Mnosembano, et marcha ainsi à la tête de son corps pour le conduire à la victoire.

COURTOIS (Nicolas-Alexandre), capit. au 13e régt. d'inf. légère, né à Sonnes (Moselle). Après avoir fait avec distinction la guerre de la Vendée, où il avait été blessé plusieurs fois, suivit à St.-Domingue le général Hedouville, en qualité d'officier de sa garde d'honneur, devint son aide-de-camp et se fit remarquer dans plusieurs circonstances. De retour en France, il fit la guerre avec le 13e d'infanterie légère; admis à la retraite en 1814. Nommé en 1815 capitaine des grenadiers de la garde nationale du département de la Moselle, il déploya pendant le siége de Longwy une intrépidité audessus de tout éloge. Il fut blessé cinq fois pendant le siége de cette ville.

COURTOIS, lieut. au 16e régt. d'inf. de ligne. Le 6 juill. 1799, Courtois, alors sergent-major, commandant une compagnie dont les officiers avaient été tués, marchait en tirailleur dans les gorges d'Offenbourg, lorsqu'il s'aperçut que les manteaux rouges lui coupaient la retraite; il les charge brusquement à la baïonnette, renverse tout ce qui oppose de la résistance, s'ouvre ainsi un passage et rejoint son régiment. Le général Masséna le nomma officier sur le champ de bataille.

COURTOT, lieut. au 79e de ligne, blessé devant Castel-Novo en enlevant un drapeau aux Russes. (T. 17.)

COUSON, tambour au 14e régt. de ligne, se distingua au combat de l'Hôpital en Savoie, le 28 juin 1815. *Voyez* BUGEAUD, colonel.

COUTANCEAU, lieut., enleva un drapeau aux Espagnols à l'attaque du village de Roda en 1809. (T. 19.)

COUTARD (Louis-François, comte), lieut.-gén.; se trouvait à l'armée d'Italie en 1798, en qualité de chef de bat En 1800, au siége de Gênes, il gravit la montagne des Deux-Frères sans tirer un coup de fusil, à la tête de 150 hommes, sauta dans les retranchemens ennemis et s'en empara; devenu colonel du 65e régt. d'inf. de ligne, resta bloqué dans Ratisbonne en juillet 1809, et fut fait prisonnier à la capitulation de cette place. Il fut fait successivement gén. de brig. et lieut.-gen. Le roi, à son second retour en France, lui donna le commandement de la 6e division militaire à Besançon, et lui conféra le titre de comte. Il commande aujourd'hui à Rennes. (T. 1, 9, 10, 12 et 19.)

COUTHEAUX, adjud.-gén., ne rendit la ville de Peschiera aux Autrichiens que lorsqu'il n'eut plus aucun moyen de défense. (T. 10.)

COUTILLOT, voltigeur au 23e régt. d'inf. de ligne, chev. de la lég.-d'honn., surprit un poste autrichien composé d'un caporal et de quatre grenadiers; tua les deux premiers qui voulurent faire résistance, et fit les trois autres prisonniers. Cette action lui valut la décoration de la legion-d'honneur.

COUTISSON-DUMAS, adjud.-maj. au 96e régt. d'inf. de ligne, attaqua le château de la Hacienda en Andalousie le 24 janv. 1811, avec un détachement de son régt, s'en empara après avoir tué plus de 80 Espagnols.

COUTURIER, capitaine d'artillerie légère, se distingua en 1799, à un combat près du village d'Egmoud-Aan-Zee (Hollande). (T. 11.)

COUTURIER, capit au 23e de ligne, tué au combat de Castel-Novo en Dalmatie, en 1807. (T. 17.)

COUVES, lieut. au 12e escadron de gendarmerie, à la tête de 50 gendarmes à pied et de 15 à cheval, attaque le 28 nov. 1810, 2000 Espagnols commandés par le chef de bande Solann, les culbute, les met dans une déroute complète, et débloque la 14e escadron de gendarmerie renfermé depuis trois jours dans Bénavard.

COUZINIE (Jean), capit. retiré à Carcassonne, était tambour à la 4e demi-brig. d'inf. de ligne, pendant le premier blocus de Mantoue; à peine âgé de 12 ans, il grimpe sous le feu de l'ennemi au haut d'une tour, en ouvre la porte (Chérésa), et introduit trois bataillons de sa demi-brig. qui forcent les Autrichiens à rentrer dans le corps de la place; serg. de voltigeurs en 1809, le 22 mai à la bataille d'Essling, il fit prisonnier le feld-maréc. Weber étant

en tirailleur. Cette action lui valut le grade de sous-lieutenant.

CRAMAILLE, chef de bat. grièvement blessé sur la brèche de St.-Sébastien (Espagne) en août 1813. (T. 22.)

CRANCÉ, chef d'esc., fit à la tête du 1er régt. de chasseur une charge brillante, à la bataille de Neuwied, et revint avec 200 prisonniers. (T. 8.)

CRAVEY, adj.-gén., commandait une brig de la div. du gén. Poujet à la défense de la ligne du Var. (T. 12.)

CREPY (François-Charles), sous-lieut. au 58e régt. de ligne, né à St.-Germain-des-Fossés (Allier); cet offic. chargé le 18 janv. 1814, de garder une position sur un monticule près de la butte des Baïonnettes, dans les basses Pyrénées, s'y défendit avec un détachement de 25 hommes contre une colonne de 700 Espagnols, jeta l'épouvante dans leurs rangs, se mit à leur poursuite, prit lui même le colonel et fit éprouver à l'ennemi une perte de plus 80 hommes.

CRESTIN (Simon), né à Gray, dépt. de la Haute-Saône, chef de bat. du génie en 1797, dirigea les travaux du siége de Kehl où il fut blessé; colon. à l'expédition d'Egypte. il développa de grands talens et fut jugé digne de succéder à Caffarelli; blessé mortellement à Aboukir; il mourut à Alexandrie; on donna pour honorer sa mémoire son nom à l'un des forts de cette ville. (T. 8 et 11.)

CRÉTÉ, lieut. de sapeurs, chargé, pour protéger la retraite de l'armée en 1799, de couper les ponts de l'Ostrach. (T. 10.)

CRETEL, enseigne de vaisseau, se fit remarquer au Hâvre le 2 août 1805. (T. 16.)

CRETIN, colonel, s'est distingué aux opérations militaires au centre et dans le nord de l'Espagne en juillet et décembre 1810. (T. 20.)

CRETTE, gén., commandait le 10e régt. d'inf. légère; se distingua particulièrement en 1815, lors des opérations du corps d'armée du génér. Rapp sur le Rhin. (T. 24.)

CREVOT (Alexandre-Pierre-Victoire), né à Paris le 31 août 1787; enrôlé volontaire au 56e régt. de ligne, le 8 mars 1806; officier en 1811; lieut. de voltigeurs en 1812, a fait les campagnes de 1807 en Prusse, 1808 en Danemarck, 1809 en Autriche, 1812 en Russie; blessé le 31 juillet 1812 aux affaires en avant de Polotsk (affaires dans lesquelles eut une part glorieuse le 56e, et non le 36e, ainsi que l'a dit M. Labaume dans sa *Campagne de Russie*). M. Crevot, prisonnier de guerre, fut conduit à Saratof; il servit dans le 61e pendant les cent jours; il a depuis donné sa démission, et est actuellement libraire à Paris, rue de l'Ecole de médecine.

CRIBLIER (Guillaume-Nicolas), capit. de voltigeurs au 6e régt. d'inf. légère, chev. de la lég.-d'honn., né à Rouen (Seine inférieure); entra au service le 5 avril 1796; atteint d'un coup de feu à Marengo, il continua de combattre; le 14 octobre 1805, au passage du Danube près d'Elchingen, Criblier alors serg.-maj. donna l'exemple de la plus rare intrépidité; fit preuve d'une nouvelle bravoure le 8 oct 1813 devant Leipzick. Cet officier a combattu pendant 20 ans avec distinction, il est du nombre des braves qui le 15 mai 1810, s'évadèrent du ponton *la Vieille-Castille*; aujourd'hui retiré à Troyes.

CROCHON (Jean-Nicolas-Richard), capit. de voltigeurs à la légion du Calvados, sous-lieut. en 1811; cet officier obtint le grade de lieut. pour sa conduite à la bataille de Salamanque; de nombreuses blessures et un courage à toute épreuve, lui valurent peu après le grade de capitaine.

CROISIER, chef de bat., aide-de-camp de Bonaparte, fit une reconnaissance importante sur le Tagliamento en 1797, et fut tué sur la brèche de St.-Jean-d'Acre en 1799. (T. 8 et 10.)

CROS (Louis), capit. au 6e régt. de chasseurs à cheval, chev. de la lég.-d'honn., né à Mounès (Aveyron), entré au service en 1783; a fait toutes les campagnes de la révolution, jusqu'en 1810; où le remarqua au blocus de Valenciennes, en avant de Sibonig aux environs de Bamberg, à Heilbronn, à Fribourg, à Wetz et à Wagram, où, démonté et grièvement blessé, il refusa d'abandonner le champ de bataille avant d'avoir l'assurance de la victoire.

CROSSE (Louis), brigadier au 7e régiment de hussards, né à Castres (Tarn). Le 13 avril 1799, il se préci-

pite seul au milieu d'un gros de mameloucks qu'il mit en déroute et poursuivit pendant plus de deux lieues. Il revenait sur ses pas, lorsqu'il aperçut dans le désert un militaire français que les Turcs allaient égorger; il les charge aussitôt avec impétuosité, les sabre, les force à la fuite et délivre le prisonnier qui était un adjudant-général; Crosse voulut finir la journée par un nouvel exploit, mais accablé par le nombre, il périt victime de son héroïsme.

CROSSE (de la), vice amiral, commandait en 1793 une frégate française; le général Kochambeau lui confia le commandement provisoire de la Guadeloupe en 1793 (T. 3.)

CRUBLIER, adj.-gén., fit la guerre de la Vendée. (T. 5.)

CUBIÈRES (Amedée-Louis-Despans de), colonel d'inf., né le 4 mars 1786, s.-lieut. au 15e de ligne le 1er frim. an 13, fit dans ce régt. les campagnes des côtes, d'Austerlitz, de Prusse et de Pologne; aide-de-camp du gén. de div. Morand le 12 janv. 1808, suivit son général dans les campagnes d'Autriche en 1809, de Russie en 1812 et d'Allemagne en 1813; capit. en 1809, chef de bat. en 1812, colonel du 18e régt. d'inf. légère le 19 nov. 1813, offic. de de la lég.-d'honn. le 14 juin 1813; le colonel Cubières a fait la campagne de 1815 en Belgique, à la tête du 1er régt. d'inf. légère, s'est trouvé à toutes les grandes batailles livrées à l'armée du Nord et d'Allemagne; a été blessé à Austerlitz, à Iéna, et les 16 et 18 juin 1815; il est chevalier de St.-Louis. (T. 23.)

CUDENET, enseigne de vaisseau, contribue en 1805, à la prise des bricks anglais *le Teaser* et *le Plumper* par la flottille devant Granville. (T. 16.)

CUNIOT, serg. au 21e régt. d'inf. de ligne, chev. de la lég.-d'honn., fut du nombre des 40 nageurs, qui sous les ordres du capit. Jobert, s'emparèrent de l'île d'Abern. Dans cette expédition, Cuniot sauva la vie à son capit. en tuant le colonel ennemi, et le seconda dans la prise que cet officier fit de 124 prisonniers avec 15 Français; ce sous-officier fut décoré de la croix de la lég.-d'honn.

CUNY, dragon du 24e régt., enleva un drapeau aux Espagnols, au combat sous Figuières le 3 mai 1811. (T. 20.)

CURELY, marée.-de-camp, se fit remarquer dans la campagne de 1812 en Espagne, et notamment au combat d'Altafulla, il n'était alors que chef d'escad.; devenu génér. il fit la campagne de France de 1814, où il se distingua de nouveau. (T. 21 et 23.)

CURIAL (le comte Philibert-Jean-Baptiste-Joseph), né à St.-Pierre d'Albigny en Savoie le 21 avril 1774, devenu chef de bat. en Egypte, colonel du 88e régt. de ligne en 1804, il se distingua à la bataille d'Austerlitz; colonel major des chasseurs à pied de la garde à Eylau, il en devint colonel avec le grade de gén. de brig. après la bataille de Friedland; il se fit remarquer au combat de Gross-Aspern et à la bataille d'Essling, et dans la campagne de Russie, où il fut élevé au grade de général de division; organisa 12 régimens de la jeune garde à Mayence en 1813, les commanda en Saxe, emporta le poste de Doëlitz, et fit 1200 prisonniers à la bataille de Wachau; développa ses talens à celle de Hanau, et reçut après cette journée le grand cordon de la réunion, a fait avec une grande distinction les campagnes de France de 1814 et 1815. Le général Curial est pair de France, grand cordon de la lég.-d'honn. et inspect.-gén. d'infanterie. (T. 17, 19, 22, 23 et 24.)

CURIAL, aide-de-camp, tué à la bataille de Pultusk (Pologne) en 1807. (T. 17.)

CURNIER (François-Théodore), chef de bat. au 32e régt. de ligne, membre de la lég.-d'honn., né à Crest (Drôme) le 24 sept. 1765; entra au 4e bat. de la Drôme le 8 oct. 1791; il devint successivement s.-lieut., lieut. et capit., fit les campagnes de la révolution jusqu'à celles d'Egypte, dans lesquelles il fut blessé et reçut le grade de chef de bataillon.

CURTO, génér., commandait une brigade de cavalerie légère, dans la campagne de 1812 en Espagne, lors de la poursuite de l'armée anglo-portugaise par l'armée française; fit avec une grande distinction la campagne de 1814 en France. (T. 21 et 23.)

CUTTAT (Jacques-Joseph), capit. au 2e régt. d'inf. légère, membre de la

légion-d'honneur, né à Rosse-Maison (département du Haut-Rhin); à Frisac, le 2 avril 1797, le pont étant rompu, Cuttat se précipita le premier dans la rivière, et la traversa sous le feu de l'ennemi; à son exemple, les grenadiers le suivirent, et l'ennemi fut mis en déroute. Pendant le siége de Dantzig le 16 mars 1807, les assiégés ayant fait une sortie vigoureuse, Cuttat qui commandait la ligne droite, les força à la retraite et s'élança le premier dans une redoute dont il parvint à s'emparer; en 1815, le capitaine Cuttat, qui avait fait toutes les campagnes de la révolution, combattit de nouveau, et se trouve aujourd'hui admis à la retraite.

CUSTINE (Adam-Philippe, comte de), général, né à Metz le 4 fév. 1740; en 1780 au commencement de la révolution d'Amérique, il passa dans le nouveau monde, et devint maréc.-de-camp; à son retour en France, il fut fait gouverneur de Toulon. Nommé député aux états-généraux en 1789, général en chef de l'armée du Rhin en 1792, passa le fleuve, s'empara de Francfort, menace Hanau, Gassen, et bat les Prussiens à Lensbourg; il livre quatre combats près de Limbourg; envoyé à l'armée du Nord, il s'établit sous Bouchain; pendant ce temps-là, le gouvernement le pressait de faire lever le siége de Valenciennes; il fallait risquer une bataille: Custine ne le fit pas; on l'accusa en secret, il fut mandé à Paris sous prétexte de concerter des plans de campagne; la convention nationale le décréta d'accusation. Il fut décapité le 27 août 1793. Ce général, doué d'une grande intrépidité, aurait mérité une place distinguée parmi nos grands capitaines, si les excès du vin auxquels il se livrait, ne lui avaient fait souvent commettre de grandes fautes. (T. 1, 2 et 6.)

D

DABADIE, chef de bat. du génie, distingué par ses talens et par sa bravoure au siége de Peschiera (Italie), le 19 janvier 1801; devenu colonel dans la même arme, fit la campagne d'Espagne en 1808. (T. 13 et 18.)

DACLOU, gén., faisait partie de la division du général Championnet à la campagne d'Allemagne de 1796. (T. 6.)

DAENDELS, général, né à Elburg (Hollande), vers 1760; se réfugia en France en 1788, après la défaite des patriotes de son pays; employé sous Dumourier comme lieut.-colonel en 1793, et sous Pichegru en 1794; gén. de brig. dans la division que commandait Moreau, il contribua le 26 avril à la prise de Courtrai, et les 10, 11 et 12 mai aux victoires de Tournai, Courtrai et Ingel-Munster. Le 20 juin 1795, il rentra au service de Hollande avec le grade de lieut.-gén.; il fit la campagne de Prusse et s'empara de l'Ost-Frise en oct.; gouverneur de Munster dans le courant du même mois, et colonel-général de la cavalerie hollandaise le 21 décembre suivant; maréchal des armées hollandaises sous le règne de Louis Bonaparte; gouverneur général de l'Inde et grand'croix de l'ordre royal de l'union de Hollande; rentré au service de France vers la fin de 1810; général de division le 19 décembre, fit la campagne de Russie; chargé de la défense de Modlin, il se fit remarquer par une conduite ferme et courageuse; il a été nommé depuis gouverneur général des forts hollandais sur la Côte d'or, en Afrique. (T. 2, 3, 8, 11, 21 et 22.)

DAGAIN, capit. d'infanterie, né à Sabarat (Arriège), attaqua les Autrichiens à la tête de sa compagnie, composée de 100 hommes, le 15 janvier 1797, au bord du lac de Garda, et leur fit 1500 prisonniers.

DAGOBERT (Louis-Simon-Auguste-Fontenelle), gén. en chef des armées de la république, né à la Chapelle, près St.-Lô (Manche); se destina d'abord à l'arme du génie, et entra dans le régt. de Tournaisis; fit la guerre de sept ans, et fut nommé maréchal-de-camp le 20 sept. 1792, après avoir successivement passé par tous les grades; employé la même année à l'armée d'I-

talie; se distingua dans plusieurs affaires, où il reçut un grand nombre de blessures; gén. en chef de l'armée des Pyrénées orientales en 1793; fit la guerre d'Espagne en 1794; victorieux aux combats de Belver et d'Urgel, le 7 et le 9 avril; mourut de la fièvre à Puycerda le 21 du même mois, à l'âge de 75 ans. (T. 1 et 2.)

DAGUENET, capit. du génie, se distingua au second siége de Sarragosse, le 21 fév. 1809. (T. 18.)

DAGUIN (Félix), brigadier au 15e régt. de chasseurs à cheval, né à Issoudun, préféra la mort à la honte de fuir, le 16 germinal an 7.

DAIGREMONT, colonel du 13e régt. de cuirassiers; se conduisit vaillamment aux combats de Maria et Belchite (Espagne, 1809), et le 14 mai 1810, au siége et à la prise de Lérida; général dans la campagne de 1813. (T. 19, 20 et 22.)

DAIRT (François), caporal à la 17e légère, né à Rhétel (Ardennes), pénétra l'un des premiers dans le vieux château de Castiglione, tua plusieurs ennemis après avoir escaladé les retranchemens, et fut frappé mortellement par un biscayen.

DALBAN, chef de brig., se fit remarquer en 1802, à l'assaut du Port-au-Prince. (T. 14.)

DALESME (le baron Jean-Baptiste), lieut.-gén. d'inf., né le 28 juin 1763, à Limoges (Haute-Vienne), fit la campagne de 1796 en Allemagne, en qualité de gén. de brig., celle d'Italie, sous les ordres du gén. Schérer; grièvement blessé à la cuisse le 5 germ. an 7 (1799), auprès de Castel-Nuovo; nommé lieut. gén. le 21 oct. 1814, et chev. de St.-Louis le 16 août même année; en avril 1815, il fut gouverneur de l'île d'Elbe, place qu'il avait occupée avant l'arrivée de l'empereur. (T. 6, 7 et 10.)

DALHMANN, nommé colonel de chasseurs de la garde à la bataille d'Austerlitz; fit avec distinction la campagne de 1807 en Pologne, et fut tué à la bataille d'Eylau. (T. 15 et 17.)

DALLEMAGNE, gén. et membre du corps législatif, né en 1754 à Belly (Ain): de simple soldat il s'éleva au grade de gen. de div., servit avec gloire à l'armée d'Italie; le 7 mai 1796, il contribua au passage du Pô, et le 10 à celui de l'Adda, emporta le 4 juin, le faubourg St.-Georges; le 31 juillet, il s'empara de Lonado et prit ou tua mille hommes à l'ennemi; contribua aussi le 14 sept., au gain de la bataille de Roveredo, passa le lendemain la rivière de Larisio sous le feu de l'ennemi, retranché dans Pavie; commanda l'armée de Rome en 1798; se trouvait en 1809 aux opérations de la Hollande et de la Belgique, mort en 1813. (T. 4, 5, 6, 7, 8 et 19.)

DALLONS, chef de bat. de la 66e demi-brigade, spécialement mentionné pour sa conduite aux combats de Spinardo, de Murseco, de Vado et de Melagno, en Piémont le 27 juin 1795; à ceux de San-Bernardo, de Vioseus et du col de Terme le 5 juillet même année. (T. 4.)

DALOUZI, serg. au 7e régt. d'inf. légère, chef des soldats lors de l'insurrection à Strasbourg du 4 au 6 sept. 1815; sa conduite sage et modérée dans ce poste difficile doit lui concilier l'estime des honnêtes gens. (T. 24.)

DALQUIER, capit. du génie, se distingua à la reprise de Landrecies le 16 juillet 1794, et à celle de Valenciennes, où il fut blessé au visage. (T. 3.)

DALTON (le comte Alexandre), gén. de brig., né le 20 avril 1776; sa conduite à la bataille d'Austerlitz lui mérita le grade de colonel du 59e régt. de ligne; devenu gén. de brig. le 21 mars 1809, il fit la campagne de Russie, et fut blessé le 17 août 1812, à la bataille de Smolensk; il commanda en 1813 la garnison de la ville et de la citadelle d'Erfurt (Saxe), et résista aux sommations réitérées de l'ennemi; il rentra en France en 1814 avec les honneurs de la guerre, est employé comme inspecteur-génér. depuis 1816. (T. 21.)

DAMAS, lieuten.-génér. et l'un des inspecteurs-génér. de la gendarmerie; a fait la campagne d'Allemagne de 1795, en qualité de gén. de brig.; devenu gén. div., fit partie de l'expédition d'Egypte, où il se distingua en plusieurs occasions; commandait une division dans la campagne de Russie. (T. 4, 12, 14 et 21.)

DAMAS, adjud.-command., commanda un corps franc dans la campagne de France de 1814, il rendit de grands services dans le départem. du Rhône. (T. 23.)

DAMAS-CRUX (le comte de), premier gentilhomme du duc d'Angoulême, fit avec ce prince la campagne de France de 1815. Après le second retour du roi, gouverneur des 11ᵉ et 20ᵉ div. commandant du corps d'armée des Pyrénées occidentales, et pair de France le 17 août 1815; duc en fév. 1816, aujourd'hui gouverneur de la 2ᵉ divis. militaire. (T. 24.)

DAMAS (le baron Maxence de), né en 1787; était au service de la Russie avant la rentrée des Bourbons; de retour en France, fut nommé maréc.-de-camp et aide-de-camp de S. A. R. le duc d'Angoulême; il accompagna ce prince dans le midi en qualité de sous-chef d'état-major, dans le mois d'avril 1815, et fut chargé de conclure une convention avec le général Gilly; ce général suivit la fortune de monseigneur le duc d'Angoulême à Barcelonne, rentra en France en juillet suivant, et fut nommé lieut.-gén. et commandant de la 8ᵉ division militaire à Toulon. (T. 24.)

DAMIEN, maréc.-des-log.-chef au 14ᵉ régt. de dragons, entra volontairement au service le 16 mai 1807; cité pour sa bravoure le 15 janvier 1809 devant Tarragone; au combat de Valselle, le 25 mars même année, alla chercher au milieu des rangs ennemis le colonel du 2ᵉ régt. suisse qu'il ramena prisonnier: mis hors de combat par deux coups de lance le 3 mai 1811, Damien tomba au pouvoir de l'ennemi, fut conduit à Cabrera (îles Baléares); le 17 août 1813, après 28 mois de captivité, de concert avec le lieutenant Fillatreau, il forma le projet de s'évader et de rendre la liberté à ses compagnons d'infortune; il se jeta à la mer, franchit plus d'une lieue à la nage, coupa le cable de la frégate espagnole *la Lucia*, de 44 canons, revint à la plage où il s'embarqua avec trente compagnons d'infortune; arrivé à Peniscola, Damien monta sur un corsaire, retourna à Cabrera, et délivra 55 de ses frères d'armes qui étaient encore dans l'île; il est aujourd'hui maréc.-de-logis-chef au régiment des chasseurs de la Vendée.

DAMMARTIN, général, se trouva à la bataille de Loano en Piémont le 23 et 24 nov. 1795, a fait la campagne d'Italie de 1796; s'est fait remarquer à la reprise de Pavie, au combat de Peschiera, dans la Vallée de l'Adige, au blocus de Mantoue, au combat de Seravalle et de Roveredo. (T. 5, 6 et 7.)

DAMOUR, capit. de l'ét.-maj-gén., mérita par sa belle conduite, les éloges de Bonaparte dans un rapport qu'il adressa au directoire, sur les combats de due Castelli et de St.-Georges (Italie) le 15 oct. 1796, et fut proposé pour le grade de chef de bat.; devenu colonel du 35ᵉ régt. d'inf. de ligne, en Portugal le 15 mars 1811 à l'affaire d'Avunce, il fut dangereusement blessé et fait prisonnier. (T. 7 et 20.)

DAMPIERRE (Auguste-Henri-Marie-Picot de), général, né à Paris le 17 août 1756; servit sous Dumourier, et fut cité à la bataille de Jemmapes; devenu général, il commanda à Aix-la-Chapelle, en fut chassé par les Autrichiens le 3 février 1793; le 1ᵉʳ mai suivant il attaqua les alliés à Quiévrain; le 8, il défendit avec intrépidité le camp de Famars, et y eut la cuisse emportée par un boulet; il expira six heures après. (T. 1ᵉʳ.)

DAMPIERRE, fils du précédent, colonel; fit avec gloire la campagne d'Italie de 1800; cité à la bataille de Marengo et dans le Tyrol, même année; devenu adjud.-gén., il fit partie de l'expédition de St.-Domingue, et y mourut dans la même année. (T. 13.)

DANDIFREDI, chef de bataillon, se trouva en avril et déc. 1809, aux opérations militaires dans le royaume d'Aragon, aux combats de Maria et de Belchite. (T. 19.)

DANGIEN, voltigeur au 14ᵉ régt. de ligne, combattit vaillamment à l'affaire de l'Hôpital en Savoie le 28 juin 1815, *Voyez* BUGEAUD, colonel.

DANGLARS, colonel du 1ᵉʳ régt. de carabiniers, se fit remarquer à l'ouverture de la campagne en Allemagne en 1799, et aux combats de Feldkirch; fit une brillante charge le 17 novembre 1793, à l'affaire de Bliescastel (Allemagne), où il fut grièvement blessé. Ce

colonel ne montra pas moins de valeur le 23 décembre, même année, aux combats de Freschweiller et de Werdt. A la bataille de Stokach, il ne cessa de combattre quoique blessé d'un coup de sabre à la tête. (T. 2 et 10.)

DANICAN (Auguste), général, né en 1763, fut d'abord soldat dans le régt. de Barrois, infanterie, et ensuite gendarme à Lunéville; devint colonel d'un régt. de hussards, puis gén. de brig.; assista à la bataille d'Entrames, le 25 oct. 1793; se trouva aussi à l'attaque d'Angers le 5 décemb. même année, cité au siége de Granville, lors de l'attaque de cette ville par Laroche-Jacquelin, proscrit le 13 vendém. an 4; il se réfugia en Angleterre, où il est resté jusqu'à la restauration. (T. 4.)

DANNER (Jacob), fusilier à la 37ᵉ de ligne, né à Verbat (Moselle), fit 22 prisonniers le 25 floréal an 7, au combat de Davos, dans le pays des Grisons, et fut tué en se précipitant pour la troisième fois dans les rangs ennemis.

DANS, carabinier au 17ᵉ régiment d'inf. légère. *Voyez* DEGEORGES.

DANTHOUARD (Charles-Nicolas), né à Verdun-sur-Meuse, le 3 avril 1773, entra dans l'artillerie comme élève en 1789, lieut. le 30 juillet 1790, capit. en 1792. Ce fut en cette qualité qu'il se trouva aux siéges de Lyon et de Toulon en 1793, sous Vaubois et Bonaparte. Il fit ensuite les campagnes d'Italie, puis celle d'Egypte; nommé colonel à son retour de cette contrée, il devint en 1806 aide-de-camp du vice-roi Eugène, puis général de brig., et enfin général de division en 1810, fit la campagne de 1809 contre l'Autriche; nommé commandant militaire des provinces illyriennes, on lui confia ensuite le commandement de Parme et de Plaisance; chev. de St.-Louis le 8 juillet, et grand-officier de la légion-d'honneur le 29. En 1815, il fut employé comme inspecteur-général d'artillerie dans les places de l'Est. (T. 17 et 19.)

DANTZE, lieut.; le 13 janv. 1811, au combat de Tarrega (Espagne), il combattit et renversa de cheval le gén. espagnol. (T. 20.)

DAOUST, général, commandait le camp de Peyrestortes, le 8 sept. 1793. (T. 2, 7 et 8.)

DARAS, capit. au 88ᵉ régt. de ligne, grièvement blessé au bras droit le 11 fév. 1811, au siége de Badajos, en défendant la tête de la tranchée.

DARBOIS, général, fit partie de l'expédition de St.-Domingue sous les ordres du gén. Rochambeau. (T. 14.)

DARÇON (Jean-Claude-Eléonore Lemichaud), gén. du génie, né à Pontarlier (Jura) en 1733; admis en 1754 à l'école de Mezières, et, en 1755, ingénieur ordinaire; servit les deux dernières années de la guerre de sept ans, et se distingua en 1761 à la défense de Cassel; en 1780, il imagina des batteries flottantes pour l'attaque de Gibraltar; se trouva, le 25 fév. 1793, à la prise de Breda et de Klundert; chargé par Dumourier, le 5 mars 1793, d'assiéger Gertruydemberg; il professa quelque temps à l'école polytechnique; après le 18 brumaire an 7 membre du sénat conservateur; mourut en messidor an 8, à l'âge de 67 ans. (T. 1ᵉʳ.)

DARDENNE, adjud.-gén., se conduisit avec valeur à la tête de deux compagnies de grenadiers, au siége et à la prise de Nimègne, le 8 novembre 1794. (T. 3.)

DARDENNE, chef de bat. d'artillerie; emporté d'un coup de boulet le 6 juillet 1809, à la bataille de Wagram. (T. 19.)

DARDENNER (Jean), tambour, né dans le dépt. des Ardennes, ne discontinua pas de battre la charge d'une main et de sabrer de l'autre, pendant l'attaque des redoutes de San-Giacomo.

DARDENNES, lieut. au 3ᵉ bat. des tirailleurs, se distingua d'une manière toute particulière, à l'occupation de Louvain et de Malines (Belgique), le 15 juillet 1794. (T. 3.)

DARGES (François), soldat à la 64ᵉ demi-brig. d'inf. de ligne, fut tué dans les rangs ennemis le 5 avril 1799, à l'affaire de Carbonnaro. (royaume de Naples).

DARLANDE, général commandant le camp de Nothweiller au mois d'août 1793; passa à l'ennemi à cette époque. (T. 2.)

D'ARMAGNAC. *Voyez* ARMAGNAC. (T. 9, 11, 12, 14, 18, 20 et 23.)

DARNAUD (Jacques), baron, lieut.-gén., commandant de l'Hôtel-des-Invalides, né à Brisse-Boulay (Loiret) le 9 janvier 1758 : entra au service en 1777; sous-lieut. en 1791; capit. à la bataille d'Hondscotte. Le 16 oct. 1793, il contribua au succès de la bataille de Watignies; fut nommé chef de brig. de la 72e en 1794; s'empara de Lintz à la tête de l'avant-garde du général Bonnard, battit l'ennemi au blocus d'Ehrenbrestein; protégea la retraite de l'armée au passage du Rhin. Darnaud se rendit le 7 août 1796 au blocus de Mayence; passa au commencement de 1797 à l'armée d'Italie. Darnaud, avec le noyau de son 3e bataillon et une centaine de Polonais, se rendit maître d'Otticoli, fit 1500 prisonniers et s'empara de quatre pièces de canon. Après avoir été fait prisonnier le 8 janv. 1799, le chef de brigade Darnaud fut compris dans la capitulation de Capoue, dont il prit le commandement le 24 du même mois. Le 12 juin suivant, il s'empara de la ville de Modène. La belle conduite de Darnaud à la bataille de la Trebbia, le 19 juin, le fit nommer gén. de brig. sur le champ de bataille. Novi, Bosco et Rivalda furent témoins de ses exploits; lors de la défense de Gênes, le 8 prairial an 8, il fut atteint d'une balle à la jambe gauche, qui nécessita l'amputation. Darnaud fut alors appelé au commandement de la 14e divis. milit. à Caen, puis à celui de l'Hôtel-des-Invalides, qu'il occupait encore en 1816. (C'est à tort que nous avions placé cet article à l'A; le lecteur est prié de regarder celui de la page 9 comme nul). (T. 6, 10, 11 et 12.)

DARNAUD, génér. de brigade, a fait la campagne de 1813 en Italie; il battit l'ennemi à Ossenigo. (T. 22.)

DARNAUDAT (Pierre-Henri), gén. de brig., commandant de la lég.-d'honn., né à Orthès (Basses-Pyrénées): entré au service le 10 mars 1779 en qualité de cadet, dans le 60e régt.; il passa successivement par tous les grades, jusqu'à celui de gén. de brig., qu'il obtint le 22 juin 1793 au combat de la montagne de Louis XIV, où il fut blessé et démonté; il passa ensuite à l'armée du Rhin, et battit les Autrichiens dans plusieurs rencontres. (T. 1er.)

DARNAULT (René), lieut. aide-de-camp du gén. de brig. Pouchin, né à Bourges (Cher), le 13 janvier 1777, volontaire au 1er bat. du Cher, a fait une grande partie des campagnes de la révolution, et après plusieurs actions d'éclat, a été nommé lieut. et membre de la lég.-d'honn. en l'an 12.

DARRAS (Jean-Baptiste), habitant de Metz, quitte son état à l'approche de l'ennemi, s'éloigne d'une nombreuse famille pour se rendre à Saverne. A peine est-il entré en ligne, qu'il est grièvement blessé; le gouvernement veut lui accorder une indemnité de onze cents francs : « Je suis sans fortune, répondit-il, mais mes bras suffiront pour fournir aux besoins de ma famille. » Ce brave ne voulut accepter d'autre récompense qu'un sabre d'honneur.

DARRICAU (le baron Augustin), lieut.-gén., grand offic. de la légion-d'honn., chev. de St.-Louis et de la couronne de fer, né à Tartas (Landes) le 5 juill. 1773, capit. du 1er bat. des Landes, et envoyé à l'armée des Alpes en 1793; fit les campagnes de 1792 et 1793; passa à l'armée d'Italie dans la 77e demi-brig., et fit les campagnes des années 2, 3, 4 et 5 en Italie et en Allemagne; le 26 germ., à la reprise de Dégo, sauta un des premiers dans la redoute; il fit la campagne d'Orient; le 22 fructid. an 7, chef du 3e bat. de la 75e, le 22 ventôse an 9, à la bataille d'Alexandrie, eut son cheval tué sous lui et reçut une blessure à la cuisse droite; command. de la lég.-d'honn. en janv. 1806, en récompense de sa conduite à Austerlitz; gén. de brig. le 14 fév. 1807; fit les campagnes d'Espagne : il attaqua Ballesteros, échappé avec 3000 hommes au combat de Castellegos, et les mit en déroute; lieut.-gén. le 31 juill. 1811; il battit les Anglais le 11 déc.; continua de servir en Espagne en 1812 et 1813; fit la campagne de France de 1814; chevalier de St.-Louis le 29 juillet 1814; commandant supérieur de Perpignan le 31 août 1814; il est mort à Dax le 6 mai 1819. (T. 20, 21, 22 et 23.)

DARRU, chef de bat. au 23e régt. d'inf. de ligne; le 16 juin 1815, à la bataille de Fleurus, Darru secondé d'un brigadier du 12e de chasseurs à cheval et d'un s.-lieut. du 15e d'inf. légère, chassa les canonniers, qui placés sur

le plateau en avant de St.-Amand, foudroyaient nos troupes depuis plus de trois heures; en tua deux de sa main et s'empara d'une pièce.

DARTOIS (P.-H.), capit du génie, a fait une relation de la défense de Dantzick (Allemagne) en 1813. (T. 22.)

DASSET (Gaspard), tambour à le 87e demi-brig., *Voyez* MAULÉ.

DAUDENARDE, général, commanda en mars 1814, 2 bat. et 400 lanciers, au village de Swewghem. (T. 23.)

DAUDIGNON, lieut. de vaisseau, grièvement blessé d'une balle au genou, sur le *Bucentaure*, où il commandait en chef les chaloupes le 31 mai 1805, à l'approche du fort le Diamant. (T. 16.)

DAUGIER (le contre-amiral comte François-Henri-Eugène), garde de la marine en 1786, nommé lieutenant de vaisseau, puis capitaine le 21 mars 1796; se fit remarquer dans plusieurs combats et devint commandant de la marine de la garde impériale, puis chef militaire au port de Lorient le 19 mai 1814; préfet maritime du 4e arrondissement le 19 juillet; suspendu de ses fonctions après le 20 mars 1815; réintégré au retour du roi, il retourna à Lorient; nommé en août 1816 commandant de la marine à Rochefort, et au mois de sept. même année, membre de la chambre des députés par le dépt. du Finistère. (T. 7 et 18.)

DAUMAS, chef de brigade, se trouvait aux opérations militaires en Suisse et sur le Rhin en 1799, et fut cité à une attaque qu'il livra à Attinghausen. (T. 11.)

DAUMESNIL, major, blessé à la bataille de Wagram. (T. 19.)

DAUMERRE, capit., commandant un bataillon de grenadiers au passage du Rhin à Dusseldorf, en sept. 1795, s'y conduisit avec une audace remarquable. (T. 4.)

DAURIER (Charles le baron), gén. de brig., commandant de la lég.-d'honn., né à St.-Paulien (Haute-Loire), le 29 juin 1761; entré au service soldat au 18e régt. d'inf. de ligne, le 20 mars 1777, sergent le 5 février 1778; se trouva au siége d'Yorck en Virginie, en 1781. Le 7 avril 1782, il était sur le vaisseau *le Caton*, et fut blessé au bras et à la cuisse au combat naval qui eut lieu dans cette journée; fit les campagnes d'Amérique de 1777, 78, 79, 80, 81, 82 et 83. De retour en France, il fut nommé sous-lieut. le 15 nov. 1791, et lieutenant le 1er mars 1792; adjud.-major le 2 mai; le 12 juin capit., aide-de-camp du maréchal-de-camp Tourville. Le 20 mai 1793, chef de bat., et le 19 flor. an 2, gén. de brig.; se distingua devant Maubeuge. Le 8 messidor de l'an 2, il commandait une division sous les ordres de Kléber à la bataille de Fleurus; fit le siége de Maëstricht, et après la reddition de cette place fut nommé commandant de Cologne; le 21 vendémiaire an 4, il se signala à la retraite de Mayence; servait en 1813 en Italie lors de la retraite sur l'Isonzo, et a été admis à la retraite le 4 septembre 1815. (T. 3 et 22.)

DAURIÈRE, colonel de la 14e demi-brig. d'inf. de ligne, blessé mortellement dans la campagne de 1797 (Italie) en s'élançant dans les retranchemens d'Avio, sur l'Adige.

DAURIEZ, général, a fait avec distinction la campagne d'Allemagne de 1796. (T. 6.)

DAUSSY, chef de bat. au 14e régt. d'inf. de ligne, fit des prodiges de valeur à la bataille d'Eylau; atteint de plus de 40 blessures, on le vit tomber trois fois et trois fois se relever pour combattre les Russes: son courage semblait triompher de la mort.

DAUTANCOURT, colonel, l'un des majors du régt. des chevau-légers polonais; se conduisit avec bravoure dans la campagne d'Espagne de 1808; devenu gén. de brig., il fit la campagne de France de 1814. (T. 18, 23.)

DAUTURE, gén. de brig., fit la campagne de France de 1814, et se fit remarquer, le 10 avril même année, à la bataille de Toulouse. (T. 23.)

DAVAL, capit. de grenadiers au 81e régt. d'inf. de ligne, chargé de défendre avec sa compagnie le 22 juillet 1813 une partie de la place de Sagonte, il repoussa les Espagnols, qui au nombre de plus de 6000 étaient déjà entrés par deux brèches; le 23 nov., à la tête d'un détachement, après avoir tué beaucoup de monde à l'ennemi, il le força à la baïonnette de repasser le Murviédro.

DAVANCE (Joseph), major du 10e régt. d'inf. légère; au passage du pont de Lodi, traversa l'un des premiers, marcha seul contre des batteries ennemies, sabra les canonniers sur leurs pièces, et donna ainsi l'impulsion à son régt., qui emporta de vive force les redoutes autrichiennes.

DAVEINE (Nicolas), brigadier au 18e régt. de cavalerie, né à Epinal (Vosges); fit seul mettre bas les armes à 14 Autrichiens le 3 floréal an 2; à la tête de 10 hommes, il débusqua un corps ennemi d'un poste très-avantageux; il mourut en s'efforçant de s'y maintenir.

DAVENAY, colonel du 6e régt. de cuirassiers, se distingua d'une manière particulière à la tête de son régt., à la bataille d'Heilsberg en juin 1807. (T. 17.)

DAVEZAN (Jean), serg. au 12e régt. d'inf. légère, né à Cazeaux (Hautes-Pyrénées); sauva en 1810, à Elbarco (Espagne), par son audace et son sang-froid, 50 hommes de son régt.; en 1811, faisant partie d'un détachement de 50 hommes, chargé d'escorter le courrier de l'armée, Davezan attaqué par 800 Espagnols, remplit la mission dont il était chargé; le 13 fév. 1814, à la bataille d'Orthez, il commanda sa compagnie avec une grande intrépidité.

DAVID, gén. de brig., a fait la campagne de Hollande en 1799, et reçut le 9 sept. une blessure dont il mourut quelques jours après. (T. 11.)

DAVID, chef d'escad., blessé à la bataille d'Austerlitz. (T. 15.)

DAVIN, gén. de brig., se distingua à la bataille de la Montagne-Noire en Espagne le 20 nov. 1794; a fait aussi la campagne d'Italie de 1797. (T. 3 et 8.)

DAVIOU (Etienne), serg.-maj. à la 9e demi-brig. légère, né dans le dépt. de la Meuse, reçut un sabre d'honneur des mains du 1er consul pour sa conduite à Marengo le 4 juin 1801.

DAVOUS, capit., cité le 25 oct. 1811, à la bataille de Sagonte. (T. 20.)

DAVOUST (Louis-Nicolas), prince d'Eckmühl, maréc.-de-France, né à Aunoux, le 10 mai 1770; entré à 15 ans en qualité de s.-lieut. dans le régt. de Royal-Champagne (cavalerie); après le 10 août, chef de bat. du 3e régt. des volontaires de l'Yonne, se fit remarquer à l'armée du Nord, sous Dumourier; gén. de brig., il fit en 1793, 94 et 95, les campagnes de la Moselle et du Rhin; servit en Egypte dans le corps d'armée du gén. Desaix; l'un de ses plus glorieux combats fut celui qu'il livra vers le milieu de janvier 1799, à Mourad-Bey, sous les murs de Samanhout; contribua à la victoire remportée près d'Aboukir; repartit pour la France en mars 1800, et fut pris par l'amiral Keith; de retour en France il fut nommé gén. de div., et obtint en 1802 le commandement en chef des grenadiers de la garde consulaire; maréchal de l'empire en mai 1804; il commandait en 1805 au camp de Boulogne, un corps d'armée qu'il conduisit ensuite à Ulm et à Austerlitz, et à la tête duquel il vainquit encore un an après à Auerstædt; il acquit une nouvelle gloire aux batailles d'Eylau le 9 fév. 1807, et de Friedland le 14 juin même année; le 22 avril 1809, il se distingua tellement à Eckmühl, qu'il reçut avec le titre de prince le nom de ce village; les 5, 6 et 7 juill. suivant, il développa à la bataille de Wagram, son habileté et son audace ordinaire; gouverna la Pologne jusqu'en 1812, époque à laquelle il prit le commandement du 1er corps de la grande armée, et fut blessé à la bataille de la Moscowa; bloqué en 1813 à Hambourg; de retour en France, il fut nommé ministre de la guerre en mars 1815; et pair le 2 juin; le 24 il eut le commandement général de l'armée sous les murs de Paris, signa la capitulation de cette ville le 3 juillet, et partit le 6 pour se rendre à Orléans, où il arriva le 10; il prit alors le titre de commandant en chef de l'armée de la Loire et des Pyrénées; le 13 il adressa au roi son acte de soumission, et fut remplacé par le maréchal duc de Tarente (Macdonald); il revint à Paris vers la fin de 1816. (T. 8, 9, 10, 11, 12, 13, 15, 16, 17, 19, 21, 22, 23 et 24.

DAVREUIL (Jean), serg. à la 44e de ligne, né à Lyon; traversa la Limath à la nage le 3 vendém. an 8, et fut massacré après avoir fait des prodiges de valeur.

DAVRINVILLE (Joseph-Louis), soldat au 18e régt. de cavalerie, né à Manoncourt (Meurthe); ce brave ren-

versé par une balle qui l'avoit frappé à la tête le 1er avril 1793 à l'affaire de Sulsback, se releva et courut sur deux cavaliers autrichiens qui emmenaient son cheval, le reprit après les avoir blessés, et ne l'abandonna qu'au moment où, chargé par une cavalerie nombreuse, il expira sous les coups de sabre.

DAYAT, général, se trouva le 25 mai 1799, au combat et à la prise de Fontenay (Vendée). (T. 1.)

DEBAR, général, destitué lors des événemens de vendémiaire. (T 4)

DEBELLE, gén. de div. d'artillerie, né à Vorrège (Isère) le 22 mai 1767; entra à l'âge de 15 ans au régiment d'Auxonne (artillerie); lieutenant en 1789, et capitaine en 1792; il commandait une compagnie d'artillerie à cheval pendant les années 1792, 1793 et en l'an 2, aux armées du Nord et de Sambre-et-Meuse; avant la prise de Charleroy, il se distingua d'une manière éclatante, et fut laissé pour mort sur le champ de bataille; devenu gén. de div., il eut le commandement de l'expédition d'Irlande, revint en France et fut nommé commandant en chef de l'artillerie de l'armée de Sambre-et-Meuse; il était à la bataille de Neuwied, servit quelque temps à l'armée du Rhin, passa ensuite à celle d'Italie et se signala à la bataille de Novi le 28 therm. an 7; il fut ensuite à l'armée de St.-Domingue où il rendit de grands services; il succomba aux effets d'une maladie cruelle. (T. 2, 4, 7, 8 et 14.)

DEBELLE-DE-GACHETIERE (le baron César-Alexandre), né à Voreppe (Drôme) le 27 nov. 1770, entra dès sa jeunesse dans un régt. de cavalerie, fit les premières campagnes de la révolution, parvint rapidement au grade de colonel; gén. de brig. le 1er février 1805, et commandant de la lég.-d'honn. le 11 juillet 1807; devenu gén. de div., il se distingua en Espagne au mois de nov. 1808, contre l'armée de Galice; commandant le dépt. de la Drôme en 1814; combattit l'avant-garde du duc d'Angoulême le 30 mars à Montelimart et fut blessé dans l'action; Debelle compris dans l'ordonnance du roi du 24 juillet 1815, se constitua prisonnier, fut condamné à mort, le roi commua cette peine dans celle d'une détention de dix années dans la citadelle de Besançon. (T. 24.)

DEBENNE, serg., a fait la campagne de 1812 en Espagne, et s'est particulièrement distingué en janvier même année, lors de la tentative des Espagnols pour reprendre Tarragone. (T. 21.)

DEBEUGNY, serg. au bataillon des chasseurs du Mont-Cassel, cité pour une action d'éclat à la prise de l'île de Cassandria le 28 juillet 1794. (T. 3.)

DEBNATH (Michel), brigadier au 17e régt. de dragons, né à Rouffach (Haut-Rhin); envoyé le 21 pluv. an 2, pendant la nuit pour surprendre un poste, Debnath se dévoua pour assurer le succès de cette expédition périlleuse; il s'avança seul jusqu'au centre du village, et fit alors le commandement *d'escadron en avant!* l'ennemi épouvanté et se croyant cerné, mit bas les armes; le 14 messidor an 8, ce s.-offic. voyant trois dragons français sur le point d'être faits prisonniers, avait réussi à les délivrer, lorsqu'il tomba lui-même dans une embuscade; 30 cavaliers fondirent à la fois sur lui : Debnath tue l'officier, renverse tout ce qui s'oppose à son passage, et rejoint son corps avec 9 coups de sabre, dont il mourut 12 jours après.

DEBOISSE, enseigne de vaisseau provisoire, se conduisit avec une bravoure éclatante au combat naval en 1805, contre le brick *le Locust.* (T. 16.)

DEBOURDEAU (Jacques), capit. de grenadiers au 32e régt. d'inf. de ligne, entré au service en 1791, se trouva à toutes les actions par lesquelles le 32e régt. s'est illustré pendant les guerres de la révolution; au siége de Saint-Jean-d'Acre, le 3 mai 1799, cet officier à la tête de 30 braves, battit les Turcs dans une sortie, et réussit par sa fermeté à rallier la troupe qui fuyait dans le plus grand désordre; trois jours après, il monta l'un des premiers à l'assaut et ne cessa de donner l'exemple; le 1er nov. 1799, Debourdeau sauva par son intrépidité le capit. Guichard grièvement blessé, qui allait être immolé par les Turcs.

DEBROC, général, blessé dangereusement le 16 avril 1809, à la ba-

taille de Sacèle; chargea à la tête du 9e régt. de hussards, 300 grenadiers autrichiens à qui il fit mettre bas les armes (11 juin, Hongrie). (T. 13.)

DEBRUN, gén. de div., se trouva à la prise du fort de Rheinfels, le 2 novembre 1794, et à la campagne sur le Rhin et sur la Moselle; se fit remarquer au siége et à la prise de Luxembourg le 7 juin 1795. (T. 3 et 4.)

DEBRUNE (Joséphine), née à St.-Milhier. Les Russes s'étant rendus maîtres de cette ville, s'y livraient à toutes sortes d'excès envers les habitans; pour se soustraire à ces violences, la jeune Debrune s'assied dans sa boutique sur un baril de poudre, et tenant de chaque main un pistolet, elle menace ceux qui tenteraient de l'approcher de leur brûler la cervelle et de se faire ensuite sauter avec toute sa famille. Cette courageuse résolution impose à l'ennemi, et Debrune est respectée.

DECAEN (Charles-Auguste-Isidore comte), né à Creuilly, près de Caen (Calvados), en 1769; entra en 1792 dans le 4e bat. des volontaires du Calvados, et fit les premières campagnes de l'armée du Rhin comme officier d'état-major; il servit en 1796, en qualité d'adjudant-général, dans les campagnes du Rhin sous Moreau, et mérita des éloges à la bataille d'Ettingen. Le 1er avril 1798, il passa à l'armée d'Angleterre; employé ensuite à celle du Danube; gén. de div. le 16 mai 1800; reparut à l'armée du Rhin, toujours commandée par Moreau, et s'y montra digne de sa première réputation; grand-officier de la lég.-d'honn. le 24 juin 1802, et capit.-général des établissemens français dans l'Inde. Il s'embarqua en mars 1803 pour l'Ile de France. En 1810, l'empereur lui confia le gouvernement des îles de France et de Bourbon; contraint le 2 décembre à capituler avec les Anglais, il revint en France, où il fut jugé par un conseil de guerre qui l'acquitta honorablement. En oct. 1811, il remplaça Macdonald dans le gouvernement de la Catalogne, battit les Espagnols et les Anglais sur plusieurs points; envoyé en 1814 pour défendre Bordeaux, il se rendit le 3 avril près du duc d'Angoulême qui occupait cette ville; nommé chevalier de St.-Louis le 2 juin et grand'croix de la lég.-d'honn. le 29 juillet; il était gouverneur de la 11e division militaire en mars 1815. (T. 6, 8, 10, 11, 13, 17, 21, 22, 23 et 24.)

DECAEN (jeune), aide-de-camp et frère du précédent, s'est fait remarquer le 13 déc. 1800, à la tête de 400 hommes, près de Sauffen (Allemagne). (T. 13.)

DECAEN, marin, signala son courage pendant un ouragan, dans la nuit du 20 au 21 juillet 1804. (T. 16.)

DECAMPS, maréchal-des-logis de dragons, mérita les éloges de Junot, pour la conduite qu'il tint à la bataille du mont Thabor en Syrie, 1799. (T. 10.)

DECARD (Charles-Antoine), capitaine adjudant-major des chasseurs à pied de la garde impériale, né le 22 mai 1772 à Chatte (Isère): entré au service en qualité de sergent au 2e bat. des chasseurs de l'Isère, le 29 octobre 1792; parvenu au grade de capitaine de grenadiers le 1er. janvier 1814; puis adjud.-major au 2e régt. de chasseurs à pied de la garde impériale, le 22 janvier 1814; chef de bataillon à la légion de la Haute-Saône, le 16 mars 1816; a fait toutes les campagnes depuis 1792 jusqu'en 1815, sans interruption; se distingua à la prise de Naples, à la bataille de Wagram, où il reçut une blessure très-grave à la tête; membre de la lég.-d'honn. le 12 août 1814.

DÉCLAREUIL (Etienne), capit. de carabiniers, né à Limoges (Haute-Vienne) en 1771; blessé mortellement à la bataille de Wagram, le 6 juillet 1809.

DÉCLAYE, général, commandait Cambray en août 1793, lors du siége de cette ville par les Autrichiens; il se fit remarquer par la fermeté qu'il mit à ne pas vouloir se rendre. (T. 1er.)

DECONCHY, gén. de brig., a fait avec distinction la campagne de 1813 en Italie, et se trouva le 15 novembre au combat de Caldiero; le 18 à celui de San-Michele; en décembre, aux affaires d'Edolo, de Ponte-di-Legno; à la bataille du Mincio. (T. 22 et 23.)

DECOUDUN (Jacques), cavalier

au 17e régt., né à Augecourt (Oise), tué par un boulet le 18 mars 1793, en sauvant une pièce de canon qui était tombée au pouvoir de l'ennemi.

DECOUZ, gén. de div., se trouva à la bataille de Dresde; faisait partie du corps d'armée du duc de Raguse dans la campagne de France; blessé mortellement le 29 janv. au combat de Brienne. (T. 22 et 23.)

DECRÈS (Denis, le duc), grand cordon de la lég.-d'honn., né en 1762, à Château-Villain en Champagne; garde-marine à l'âge de 18 ans; se trouva, le 13 avril 1782, à bord *du Glorieux*, dans le combat que ce vaisseau eut à soutenir contre le vaisseau anglais *le Richemond*, sous les ordres de M. De Grasse, et fut nommé lieut. de vaisseau en 1786. Pendant les premières campagnes de la révolution, il remplit les fonctions d'aide-major-général de la division de l'Inde; et fut élevé successivement aux grades de capitaine de vaisseau en 1793, de chef de division en 1795, et de contre-amiral le 16 avril 1797. Il commandait en cette qualité sur la Méditerranée une division de l'escadre de l'amiral Brueys. Bloqué par les Anglais dans l'île de Malte, il tenta d'en sortir, le 7 mars 1800; pris dans la traversée, il fut conduit à Minorque. Bientôt échangé, il revint en France, et fut nommé préfet du 4e arrondissement maritime à Lorient. On lui confia, le 1er octobre 1802, le ministère de la marine et des colonies; le 30 mai 1804, il fut élevé au grade de vice-amiral, chef de la 10e cohorte et grand-officier de la légion-d'honneur; le 1er février 1805, inspecteur-général des côtes de la Méditerranée, et décoré du grand cordon de la légion-d'honneur; duc en 1813, chev. de St.-Louis le 3 juin 1814; mort en 1820. (T. 8, 9, 13, 16 et 17.)

DECROIX, brigadier de hussards, fit la campagne de 1812 en Espagne; dans le mois d'oct. même année lors de la poursuite de l'armée anglo-portugaise par l'armée française, il prit M. Pelley lieutenant-colonel commandant le 13e régt. de dragons anglais. (T. 21.)

DEDON (François-Louis), lieut.-gén. d'artillerie, né le 21 oct. 1762, à Toul, aspirant au corps royal d'artillerie en 1777; lieut. en 1780, il servit successivement comme capit. et comme chef d'escad. à l'armée du Rhin, jusqu'en 1797; colonel à cette époque, il fut employé à l'armée du Bas-Rhin, et obtint le grade de gén. de brig. en 1805; il passa l'année suivante au service de Naples et obtint en 1807 le grade de gén. de div.; employé en 1809 en Espagne, il se distingua au siége de Saragosse, et fut nommé le 2 déc. colonel direct.-gén. de l'artillerie espagnole; rentra en France vers la fin de 1813, et servit jusqu'à l'abdication de Napoléon en qualité de gén. de brig.; lieut-gén. le 1er juin 1814. (T. 6, 8, 11, 12 et 18.)

DEFOSSE (Pierre), lieut. au 7e bat. de volontaires du Pas-de-Calais, né à Beuvreghen (Pas-de-Calais); fit preuve d'un grand courage le 10 mai 1793, et s'empara d'une pièce de canon.

DÉFOURNOT (Claude-Marie), soldat à la 94e demi-brig. de ligne, né à Levernet (Allier), s'était déjà fait remarquer par des actes de la plus rare intrépidité, lorsqu'il s'élança seul dans une redoute ennemie, tua deux canonniers au moment où ils manœuvraient leur pièce, la pointa contre un bataill. dont le feu inquiétait nos troupes, et fut assez heureux pour le forcer à battre en retraite.

DEFRANCE (Jean-Marie-Antoine comte), né le 21 sept. 1771, lieut.-gén. des armées françaises le 1er juillet 1791; entra en qualité de volontaire dans le 1er bat. de Seine-et-Marne, et parvint, après avoir rempli différens grades, à celui d'inspecteur-général des dépôts de cavalerie des armées des Ardennes, de Sambre-et-Meuse; adjud.-gén. chef de brig. le 25 prair. an 3; il fit les campagnes de 1792 et le commencement de 1793 à l'armée du Nord, en l'an 2 et 3, celles de Sambre-et-Meuse et des Ardennes; pendant les brillantes campagnes qui eurent lieu les années 5, 6 et 7 aux armées d'Allemagne, de Mayence et du Danube, il s'y fit remarquer par sa bonne conduite et son intrépidité; commanda longtemps le 12e régt. de chasseurs à cheval et se distingua à la tête de ce corps aux armées du Rhin et d'Italie; élevé au grade de gén. de brig., il se signala dans les campagnes 1805, 1806 et 1807,

contre l'Autriche, la Prusse et la Russie, et fut décoré après la paix de Tilsit, de l'ordre du Lion de Bavière; blessé à la bataille de Wagram; fit la campagne de 1812 en Russie, où il rendit de grands services; inspecteur-général de cavalerie de la 12e div. militaire; on le comptait en 1816, parmi les généraux en activité; il commande aujourd'hui la 1ere division militaire. (T. 19, 21, 23 et 24.)

DEFYET (Jean-Joseph), fusilier à la 94e de ligne, né à Gand; se précipita le premier dans le Linth pour en tenter le passage le 3 vendém. an 8, et succomba après avoir donné l'impulsion à ses camarades.

DEGEORGE (Cyprien), carabinier au 17e régt. d'inf. légère, s'empara de deux pièces de canon à la bataille d'Ulm en 1805, avec le secours de 2 de ses camarades, Dans et Didel qui furent tués dans cette entreprise.

DEGEORGES (Pierre), maréc.-des-logis au 25e régt. de dragons, né à Clermont (Puy-de-Dôme) le 24 mars 1765; entré au service comme cavalier au 25e régt. le 4 juin 1793; maréc.-des-log. il se distingua contre des brigands au mois de germ. an 8 près du Puy en Velay (Haute-Loire); a fait les campagnes de 1793, ans 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 et 9 aux armées du Nord, du Rhin et d'Italie; et fut nommé membre de la lég.-d'honn. le 26 prairial an 12.

DEGROMETY, col., commands en qualité de capit. adjud.-maj. à la 94e demi-brig., 90 hommes, avec lesquels cet officier passa le Danube à la nage dans la nuit du 18 au 19 juin 1800, vis-à-vis le village de Cremheim, sous le feu des postes ennemis; arrivé sur la rive gauche, Degrometÿ fit prisonnier le premier poste, attaqua le second avec intrépidité, en chassa les Autrichiens après une vigoureuse résistance, et se rendit maître du village; l'ennemi croyant alors que le pont de Gremheim était rétabli fit sa retraite en désordre; les nageurs se mirent à sa poursuite et tournèrent contre lui deux pièces de canon dont ils venaient de s'emparer; ce capitaine fut chargé de présenter au 1er consul les drapeaux enlevés à l'ennemi.

DEGUILHEM, serg., contribua à sauver des prisonniers français des pontons de la rade de Cadix. (T. 20.)

DEHEURLES (Pierre-Louis-Antoine), né à Troyes (Aube); entré au service le 1er sept. 1809, dans le bat. de la garde nationale de l'Aube dirigé sur Flessingue; incorporé dans le régt. de la garde nationale impériale le 1er avril 1810; passé au 2e régt. d'inf. légère comme sous-lieut. le 10 juin 1810; chev. de la lég.-d'honn. le 13 déc. 1811, puis lieut. le 19 mai 1812; a fait avec distinction les campagnes de 1809 et 1810 à l'armée du Nord et de 1811 en Espagne; le 23 mars 1811 à l'affaire de Loz-Arcos, il fut atteint de plusieurs coups de feu; admis à la retraite en nov. 1812; reprit du service lors de l'invasion par les armées étrangères, et entra le 9 mars 1814, comme lieut. au 7e régt. de voltigeurs de la jeune garde impériale; le 25 mars à l'affaire de Fère-Champenoise, il reçut deux blessures et fut fait prisonnier; réintégré sur les contrôles de retraite le [illegible] sept. 1814; colonel d'un corps franc dans le dépt. de l'Aube le 29 mai 1815.

DEHON, capit du génie, remarqué en sept. et oct. 1812, au siège du château de Burgos (Espagne). (T. 21.)

DEJEAN (le comte Jean-François-Aimé), né à Castelnaudary le 6 oct. 1749; reçu fort jeune à l'école du génie de Mézières, il obtint en 1768, le brevet de lieut. en second; ingénieur en chef ordinaire le 1er janv. 1770, et capit. en 1777; employé à l'armée du Nord en 1790, comme chef de bat.; en 1793, commandant du génie et directeur des fortifications, il reçut au mois de sept. de la même année, le brevet de génér. de brig.; gén. de div. le 16 oct. 1795, il commanda, en l'absence de Beurnonville, l'armée du Nord dont le quartier général était alors en Hollande; réformé en 1798, et réintégré le 9 nov. 1799; le 12 mars 1802 directeur ministre de la guerre, et le 21 août 1803, grand-trésorier de la lég.-d'honn.; grand-cordon en 1805; en août 1809, il se rendit à Anvers pour s'opposer à l'invasion des Anglais dans l'île de Walcheren; peu de temps après premier inspecteur du génie à la place du gén. Marescot, et sénateur; nommé par le roi pair de France le 4 juin 1814; reprit ses fonctions d'inspecteur-gén. du

génie en mars 1815. (T. 1, 3, 4, 13, 19, 23 et 24.)

DEJUINE (Noel), maréc.-des-log.-chef au 20e régt. de dragons, né au fort Gueiras (Hautes-Alpes); étant tombé dans une embuscade de 17 hussards autrichiens, à la bataille de Castiglione, réussit à se faire jour après en avoir tué deux et blessé plusieurs autres; Dejuine fit également preuve d'un grand dévouement pendant l'expédition d'Égypte, en sauvant la vie à deux dragons et à une negresse près d'être submergés dans le Nil.

DEKER, dragon au 12e régt. *Voyez* BOURGEOIS, capitaine.

DELAAGE (H.-P.), baron de St.-Cyr, génér., né en 1766 à Angers, était simple officier dans les volontaires en 1791; se distingua à Verdun en 1792; commandait un bataillon au camp de Maulde, sous Dumourier, en 1793; prisonnier dans Valenciennes en l'an 2. Comme adjud.-gén. dans la Vendée, il donna des preuves d'intelligence et de courage, et fit lever le siége d'Angers; se distingua de nouveau à la bataille du Mans et à Marengo; il eut en 1806 et 1807, à Pulstuk, le commandement de la division de la cavalerie légère; il commanda, en 1808 et 1809, la cavalerie du 5e corps dans plusieurs affaires contre l'armee espagnole; ses talens et sa valeur furent loués par le maréchal Launes et le général Suchet; cité à la prise de Saragosse et à la bataille d'Ocana; le 8 novemb. 1809, l'empereur récompensa ses services par le titre de baron de St.-Cyr; chef d'état-major de la divison Ledru pendant la campagne de Russie, Delaage dirigea l'attaque de deux redoutes qui flanquaient les fortifications de Smolensk, enleva à la tête du 72e régt., deux redoutes au centre de la ligne russe à la bataille de la Moskowa, et reçut dans cette journée deux blessures, dont les suites le forcèrent à quitter l'armée. L'empereur le nomma gén. de brig. à Moscow, le 18 oct. 1812. Delaage prit le commandement de la subdivision des Deux-Sèvres en mai 1815, remporta un avantage signalé sur un fort détachement royaliste, qu'il chassa de Thouars le 20 juin 1815. (T. 4, 5, 18, 19 et 24.)

DELABORDE (Henri-François, comte), grand-aigle de la lég.-d'honn., lieut.-gén., né à Dijon, le 21 décembre 1764; lieutenant au 1er bataillon de la Côte-d'Or, il remplaça en 1792, après le combat de Grisuelle, le commandant de ce bat., tué à cette affaire, et se distingua, le 17 mai 1793, près de Rhinsabern; gén. de brig., il remplit les fonctions de chef d'état-major de l'armée qui assiégea Toulon, et enleva, à la tête de la première division de cette armée, le camp retranché des Anglais. A l'armee des Pyrénées orientales, il obtint de brillans avantages sur les Espagnols; attaché à l'armée du Rhin, lorsque la paix eut été conclue avec l'Espagne, il occupa, en juillet 1796, le Brisgaw, avec une division qui passa le Rhin à New-Brisach; commandant de la lég.-d'honn. le 14 juin 1804; en 1805, commandant de Rennes (15e division); fit la campagne d'Espagne en 1806, et fut, en 1812, mis à la tête d'une division sous les ordres du maréchal Mortier; en 1814, commandant des deux premières subdivisions militaires à Toulouse. En mars 1815, gouverneur des divisions de l'Ouest, et créé pair et chambellan le 2 juin suivant; compris dans la première catégorie de l'ordonnance royale du 24 juillet 1816, sous le nom de Laborde, et mis en jugement par contumace dans le mois de septembre même année. (T. 3, 6, 7, 11, 17, 18, 19 et 24.)

DELABORDE (Alexandre), adjud. commandant de la garde nationale de Paris, en 1814 et 1815; se fit remarquer lors de la capitulation de Paris. (T. 23 et 24.)

DELABY (Dominique), matelot, né dans le dépt. du Nord; se signala aux deux combats d'Algésiras, en juillet 1801, et reçut une arme d'honneur.

DELAHAYE (Pierre), capit. au 9e régt. d'inf. légère, chev. de la lég.-d'honn, né à Montereau (Loiret). Pendant le siége de Gênes, le 27 avril 1799, cet officier alors sergent étant en tirailleur avec dix hommes, attaqua un poste autrichien retranché dans une maison, l'enleva à la baïonnette; et fit mettre bas les armes à 47 ennemis. Le 25 décembre 1800, Delahaye se signala de nouveau au passage du Mincio. L'attaque qu'il soutint le 15 juin 1809, à

l'affaire de Golspich (Croatie), à la tête de deux compagnies de voltigeurs du 8e régiment, fut admirée de toute l'armée.

DELAISSE (Pierre-Gilles), lieut. au 57e régt. de ligne, chev. de la lég.-d'honn., commandait pendant la retraite de Russie trois compagnies et douze pièces de canon, en qualité de sergent-major d'artillerie régimentaire, lorsqu'il fut assailli par deux escadrons de cavalerie russe; il dirigea avec tant d'intrépidité les mouvemens de sa troupe, qu'il parvint à mettre l'ennemi en pleine déroute, après lui avoir fait éprouver une perte considérable. Cet officier fit également preuve d'une grande bravoure le 29 août 1813, sur les bords de la Pirna.

DELAITRE, colonel, l'un des majors du régiment des chevau-légers polonais; a fait avec distinction la campagne d'Espagne de 1808. (T. 18.)

DELAMARRE, adjud.-commandant; le général Dessaix, dans son rapport sur le combat de St.-Julien sous Genève, le 1er mars 1814, fit beaucoup d'éloges de ce brave militaire. (T. 23)

DELAMORTIÈRE (le chevalier Simon), colonel d'état-major en retraite, ancien officier au régt. de Saintonge, et premier aide-de-camp du maréchal duc de Trévise; se conduisit avec intrépidité en 1793, pendant toute la durée du siége de Mayence.

DELANOE, colonel du 7e régt. de hussards, donna l'exemple du plus grand courage, le 8 novembre 1793, à l'affaire de Laval (Vendée), où, grièvement blessé de deux coups de feu, il ne cessa de combattre que lorsqu'un boulet le coupa en deux.

DELARD, chef de bat. de la légion de la Haute-Saône; sergent-major porte drapeau de la 11e demi-brigade de ligne; dans un moment d'hésitation, lors de la prise du fort St.-Elme, sort des rangs le drapeau à la main, se porte en avant, appelle ses camarades qui suivent son exemple, et le fort fut enlevé.

DELARUE-DE-LA GREARDIÈRE (Aimé-Charles-Julien), capit. de vaisseau, né à Condé (Calvados), le 15 nov. 1796 : entré dans la marine militaire le 1er janvier 1784, en qualité d'aspirant; passa par tous les grades et devint capit. de vaisseau au mois de frim. an 8; a fait les voyages des Indes orientales, et parcouru successivement les quatre parties du monde; dans la campagne d'Egypte, il dirigea le débarquement général au Marabon; rentré d'Egypte en l'an 7, fut envoyé de nouveau aux Indes orientales, commandant le vaisseau *le Marengo*.

DELASALLE, grenadier à la 49e de ligne, né à Livry (Oise) : blessé sept fois à l'affaire d'Alkmar, le 10 vendémiaire an 8, refusa constamment de quitter son poste, et y trouva une mort glorieuse.

DELATRE, gén. de div., né à St.-Valery (Seine-Inférieure), commandant en 1793 un corps d'armée à Collioure, se distingua au combat de Baguols; fut battu par les Espagnols le 17 frimaire an 2, et périt sur l'échafaud le 14 messidor an 2, âgé de 29 ans

DELAUNAY, général vendéen; commandait en second l'armée vendéenne, qui, sous les ordres de Charette, vint le 15 septembre 1794 attaquer le camp retranché de Fougné; il fut blessé à mort dans les retranchemens. (T. 3 et 4.)

DELAUNAY, enseigne provisoire, se fit remarquer au combat du 8 fructidor an 8, en rade de Boulogne, ce qui lui mérita le brevet d'enseigne de vaisseau. (T. 16.)

DELAUNAY, gén. de brig., se signala en 1800 sous les ordres de Suchet, et en 1807 et 1809 dans les opérations du gén. Marmont, en Dalmatie et en Croatie, à la tête du 11e de ligne. (T. 12, 17 et 19.)

DELAVAL, chef d'esc. du 10e régt. de hussards, cité à la bataille d'Ocana (T. 19.)

DELBECQ, général, remplaça Servan dans le commandement de l'armée des Pyrénées occidentales, le 1er juillet 1793, et se distingua au combat d'Ispegui et de Baygorry. (T. 1er.)

DELBREL (Pierre), né à Moissac (Lot), simple soldat dans le 4e bat. de la Moselle en garnison à Saar-Louis, lorsqu'il fut nommé membre de la convention nationale par son département; il se distingua dans les différentes mis-

sions dont il fut chargé près des armées.

DELCAMBRE, colonel, mérita les éloges du général Baraguay-d'Hilliers, pour la belle conduite qu'il tint, le 3 mai 1811, au combat sous Figuières (Espagne), se distingua particulièrement en janv. 1812, au combat d'Altafulla. (T. 20 et 21.)

DELEGORGUE, gén. de brig., commandant de la lég.-d'honn.; après avoir combattu avec distinction en Italie et en Egypte, ce général commandait en 1807 un corps d'armée dans les environs de Raguse; assailli tout à coup par plusieurs bandes de Monténégrins embusqués sur la route, Delegorgue tombe bientôt, la cuisse fracassée par un coup de feu. Dans cette position, ce général aima mieux se laisser prendre par les Monténégrins, qui ne faisaient point de quartier, que d'exposer la vie de quatre grenadiers qui voulaient l'emporter (T. 14.)

DELFORTAIN, lieuten., mérita d'être mentionné dans le rapport du général Championnet au directoire, pour sa belle conduite à la journée du 5 décembre 1798. (T. 9.)

DELGA (Guillaume), volontaire au 2e bat. de Lot-et-Garonne: fut assailli par un piquet de cavalerie, étant seul en tirailleur sur les hauteurs d'Avesdorff, le 9 déc. 1793; quoiqu'il eût épuisé ses munitions, sa baïonnette lui suffit, non-seulement pour résister à cette troupe, mais encore pour la mettre en déroute, après avoir blessé quelques assaillans.

DELLARD (le baron, Jean-Pierre), maréchal-de-camp, né à Cahors, le 8 avril 1774; volontaire le 31 août 1792, lieut. le 1er oct. suivant, fit la campagne de Hollande sous Dumourier; prit part à toutes les affaires qui eurent lieu en avant de Lille en 1793. Dans une découverte qu'il fit sur Lanoix, il fondit le premier sur une centaine d'Autrichiens, et les força à prendre la fuite; blessé le 26 septembre même année; l'année suivante, le 29 floréal, il contribua puissamment à la prise de 400 Autrichiens, et cette action lui valut le grade de capit'; fut fait prisonnier de guerre le 3 prair. suivant à la bataille de Tournay; échangé après 18 mois de captivité; fit la campagne de l'an 4 à l'armée de Sambre-et-Meuse, celle de l'an 5 sous le général Hoche, l'an 6 en Suisse. Dans les journées des 27 et 28 thermidor an 7, Dellard, à la tête de quelques braves, poursuivit les Autrichiens jusque sur les bords du lac de Zurich, où ils furent forcés de se rendre, au nombre de plus de 2000. Il prit part à l'attaque du pont d'Uzenach le 10 fructidor suivant, et enleva celui de Nasels le lendemain, à la tête des grenadiers de son bataillon. C'est le baron Dellard, qui, la veille de la bataille de Zurich, visita la rivière de la Linth, franchit ensuite cette rivière le jour de la bataille, à la tête de 200 nageurs armés de piques, sabres et pistolets, avec lesquels il enleva toutes les redoutes et retranchemens de l'ennemi, encloua les pièces, jeta l'épouvante dans le camp des Autrichiens, et tua le général en chef Hotze dans son quartier-général. Cette action valut au baron Dellard le grade de chef de bat. sur le champ de bataille, et un beau cheval dont le général Soult lui fit cadeau. Le lendemain il prit, seul avec son domestique, 50 Autrichiens qu'il conduisit au quartier-général. Après s'être signalé à l'armée du Rhin et dans le Tyrol, Dellard fut nommé major du 46e de ligne le 20 brumaire an 12, colonel du 16e régt. d'infanterie légère le 10 février 1807, contribua à la victoire de Friedland. Arrivé en Espagne le 29 oct. 1808, le 16e régt. battit seul l'aile gauche de l'armée espagnole sur les hauteurs de Spinoss (le 11 nov.). Ce régt., fort de 2000 hommes désavantageusement posté, en détruisit ou dispersa 15000. Le colonel Dellard fut atteint d'une balle morte en abordant le premier l'ennemi, et fut, le 22 du même mois, décoré de la croix d'officier de la légion-d'honneur, en récompense de sa conduite à cette affaire. Il assista au passage du Sommo-Sierra et à la prise de Madrid, où il fut blessé d'un coup de fusil qui lui traversa le bras gauche. Le baron Dellard participa au passage et à l'enlèvement de la Sierra Morena, à la prise de Séville, et entra le premier à la tête de son régt. à Puerto Sta.-Maria. Il était au blocus de Cadix jusqu'au mois de juillet 1810, enleva Ubrique aux Espagnols et poussa des

reconnaissances sur Gausin et Saint-Roch; surpris et environné sur les hauteurs de Ximena par une soixantaine d'Espagnols embusqués, il les dispersa avec quatre voltigeurs qui l'accompagnaient, et rejoignit sa colonne après avoir bien reconnu la position de l'ennemi. Les blessures du baron Dellard l'ayant forcé de rentrer en France, il commanda pendant dix-huit mois à Ostende, fit ensuite la campagne de Russie en 1812, et y reçut le 11 nov. même année un coup de biscayen à la jambe gauche, en défendant avec 250 hommes d'infanterie, contre deux mille hommes de cavalerie et quatre pièces de canon, les approvisionnemens considérables qu'il avait formés dans le château de Clementins, et qu'il fit parvenir à Smolensk comme unique ressource de la grande armée dans sa retraite. De retour en France, le baron Dellard prit le commandement supérieur de la citadelle de Bayonne après la bataille de Vittoria. Là, il reçut au bout de 15 jours le brevet de maréchal-de-camp, daté du 8 août 1813, avec destination pour Magdebourg. Arrivé sur le Rhin, il fut nommé gouverneur de Cassel et des forts de Montebello et de St.-Hilaire, ainsi que des avant-postes en avant de Mayence. Après les événemens de 1814, le général Dellard prit le commandement de la place de Valenciennes, contribua pendant les cent jours à la conservation de cette place, et commande depuis 1818 la place de Cherbourg.

DELMAS (Antoine-Guillaume), lieut.-gén., né à Argental, le 21 janv. 1768; il était, en 1791, chef du 1er bat. de la Corrèze; se distingua, en 1792, à l'armée du Nord; devint gén. de brig.; passa en 1793 à celle du Rhin; retourna à l'armée du Nord avec le grade de gén. de div., et soutint en Hollande, par de brillans faits militaires, la réputation qu'il s'était acquise. Employé en 1796 à l'armée du Rhin, sous le gén. Moreau, se distingua aux batailles de Frankenthal et de Rastadt, le 27 prairial, 18 et 21 messidor an 4; combattit avec succès dans l'armée d'Italie sous Bonaparte, en 1797. Blessé en 1799, pendant la malheureuse campagne de Schérer, il protégea, avec son talent et son intrépidité ordinaires, la retraite de l'armée française qui alla se rallier sous les murs de Mantoue; forcé par ses nombreuses blessures à quitter l'armée d'Italie, il refusa le commandement de la 17e division militaire (Paris); reçut en 1800 le commandement de la 1re division de l'armée du Rhin, où il rendit les services les plus signalés; envoyé pour la seconde fois à l'armée d'Italie le 5 janvier, passa le Mincio, battit les Autrichiens en avant de Monzabano, leur fit 1200 prisonniers, s'empara de 14 pièces de canon; tombé dans la disgrâce du premier consul, il fut remis en activité lors de la campagne de Moscou; chargé d'une division de la grande armée, il battit les Prussiens, le 3 oct. 1813, aux environs de Dessau; fait prisonnier le 18 du même mois à la bataille de Leipsick. (T. 1, 3, 6, 7, 8, 10, 12, 13 et 22.)

DELMAS-LACOSTE (Antoine), maj. au 3e régt. de cuirassiers, né à Argental (Corrèze) le 23 janv. 1774, volontaire au 1er bataill. de la Correze le 14 sept. 1791; caporal le 18 sept. 1791; se distingua à la défense de Valdegesheim (Palatinat); lieut. aide-de-camp du gén. Delmas le 30 juin, capit. le 1er juill. au 6e bat. de Saône-et-Loire; a servi à l'armée du Rhin en l'an 2, et s'est trouvé aux affaires de Relut; en l'an 4, il assista aux combats d'Ingolstadt et de Neubourg; chef d'escad. le 4 floréal an 7; il s'est trouvé aux combats du Mincio et de Montebello en l'an 9; major du 3e régt. de cuirassiers le 6 brumaire an 12; membre de la lég.-d'honn. le 5 germ. an 12.

DELMOTTE, maj.-gén. d'escadre, se trouvait au combat naval du 1er juin 1794 contre les Anglais, eut une longue vue coupée entre ses mains par un boulet, sur le vaisseau *la Montagne*, que commandait le capitaine Vignot. (T. 3.)

DELOM, chef de bat. au 6e régt. d'inf. légère, se distingua le 10 juillet 1810, au siége et à la reddition de Ciudad-Rodrigo (Portugal). (T. 20.)

DELONDRE, adjud.-gén. du 29e régt. d'inf. de ligne; se distingua particulièrement dans une charge où les Russes furent culbutés et rejetés sur St.-Albrecht (Allemagne) le 5 mars 1813. (T. 22.)

DELORME, lieut. au 14e régt. d'inf. de ligne; le 11 mai 1794, à la bataille de Courtray, après des prodiges de valeur, se fit tuer sur ses canons que sa demi-brig. sauva par son intrépidité; quoique mourant il excitait encore ses soldats à se défendre, et refusa constamment de se laisser enlever du champ de bataille.

DELORT (Jacques-Antoine-Audrien baron), lieut.-gén., né à Arbois le 16 nov. 1774, entra comme simple volontaire en 1791, dans le 4e bat. du Jura; son courage et sa conduite l'ayant bientôt fait distinguer, il était dès 1793 adjoint aux adjud.-généraux, et servit en cette qualité aux armées des côtes de la Rochelle et d'Italie; quoique blessé de deux coups de lance, à la bataille d'Austerlitz, où il commandait les escadrons de guerre du 9e régt. de dragons, il n'abandonna point le champ de bataille; nommé le 8 mai 1806, colonel du 24e régt. de dragons, il passa en Espagne, où il prit une part active et glorieuse aux siéges de Rose, de Gironne, de Tarragone; aux affaires du Pont-du-Roi, de Vals, où il fut blessé d'un coup de feu à la jambe; de Wich, où il fut blessé d'un coup de sabre au bras; le 25 oct 1811, il assista en qualité de gén. de brig. à la bataille de Sagonte, et mérita d'être honorablement cité dans le rapport du gén. Suchet. Déjà nommé chev de la couronne de fer, il reçut après la bataille de Vals, le brevet de command. de la lég.-d'honn.; battit en juill. 1812 les Anglais et les Espagnols devant Tarragone; se distingua le 8 fév. 1814 à la bataille de Montereau, ce fut après cette bataille qu'il fut nommé général de division de cuirassiers à la grande armée, et sa division décida la victoire le 16 juin 1815; il fut un de ceux qui combattirent avec le plus de valeur à Waterloo. (T. 10, 11, 18, 19, 20, 21, 22, 23 et 24.)

DELOSME, gén, a fait la campagne de 1815 en France. (T. 24.)

DELURET (Louis-Joseph), né à Limoges (Haute-Vienne) le 18 février 1780, entra dans la marine militaire le 3 fructidor an 5, en qualité de novice matelot, sur le vaisseau rasé *le Sphinx* à Rochefort; devint successivement aspirant et enseigne de vaisseau le 19 ventôse an 7; s'est distingué sur la corvette *la Bayonnaise*, et reçut trois coups de sabre à l'enlèvement de l'aviso français *l'Eclair*.

DELZONS, lieutenant-général; chef de bat. il mérita d'être signalé pour sa belle conduite à l'affaire d'Embabeh (Egypte) en 1798; devenu gén. en 1801, il se prononça contre la capitulation d'Alexandrie; revenu en France, il fit la campagne de 1807 en Dalmatie et se signala au combat du Castel-Nuovo; se trouvait en 1809 sous les ordres du gén. Marmont dans ses opérations en Dalmatie et en Croatie; commandait une division dans le 14e corps de l'armée de Russie; perdit la vie le 24 oct. 1812, à la bataille de Maloiaroslawetz. (T. 9, 14, 17, 19 et 21.)

DEMANGEOT, aide-de-camp du général Oudinot, blessé grièvement à la bataille d'Austerlitz. (T. 15.)

DEMAUGRENIER (Louis-Dominique), lieut. de gendarmerie, né à Beauvais (Oise); était officier en 1785 dans la légion de Luckner, quitta ce corps pour devenir simple soldat dans le 19e régt. de chasseurs à cheval; parvenu au grade de maréc.-des-logis, il se signala surtout en 1793, à l'affaire de St.-Martin, où il fut mis hors de combat par une blessure des plus graves et resta au pouvoir de l'ennemi; de retour à son corps, Demaugrenier fit partie de l'armée du Rhin; avec 15 chasseurs à cheval, il surprit de nuit un poste considérable, emporta de vive force la position du Pain-de-Sucre-Montagne, fit mettre bas les armes à ceux qui la défendaient et leur enleva trois pièces de canon; cet officier avec 20 hommes de cavalerie, s'empara peu de jours après d'une redoute que l'ennemi regardait comme imprenable; au combat qui eut lieu entre Cunbressof et Mielsheim, Demaugrenier chargea audacieusement à la tête de 4 chasseurs et parvint à dégager le général Hatry, qui se trouvait enveloppé par un bat. ennemi; le général avait déjà reçu cinq blessures, et quoiqu'il fût couvert de sang, il recommença avec son libérateur une nouvelle charge, dans laquelle ils firent 75 prisonniers; passé à l'armée de Sambre-et-Meuse, avec 15 chasseurs Demaugrenier s'empara, dans le Guel-

drelanil, de la place de Grol, défendue par 150 chevau-légers; cet officier après 33 ans de glorieux services est aujourd'hui admis à la retraite.

DEMAY, chef de timonerie sor le vaisseau *la Montagne*; devenu capit. de vaisseau, il commandait *le Furet* de 18 canons le 18 janv. 1805, et faisait partie de l'escadre de l'amiral Villeneuve. (T. 3 et 16.)

DEMBARÈRE (le comte Jean), pair de France, lieut.-gén.; entra en 1768, lieut en second à l'école du géo., ingénieur en 1770; capit. en 1777; en 1792, commandant en chef à Brest; dirigea en 1793 la défense de Valenciennes, où sa conduite lui mérita le grade de gén. de brig.; envoyé ensuite contre les troupes royalistes de l'Ouest, il obtint des succès; inspect.-gén. de son arme, il fut successivement employé à Metz, sur les côtes de l'Océan et en Italie; fortifia le pont du Var et en ferma le passage aux Autrichiens; sénateur en 1805; pair par le roi le 14 juin 1814. (T. 1 et 2.)

DEMERSIN, hussard au 7e régt., accompagnait Féraod au blocus de Mayence en 1795; il fut tué d'un coup de fusil à côté de ce représentant. (T. 4.)

DEMOLY, capit. aide-de-camp du gén. Monnier, fit avec distinction la campagne d'Italie de 1799; à la tête de 4 compagnies d'une demi-brig. cisalpine, il culbuta dans la mer 600 Russes qui avaient débarqué au port du Metauro, vers Fano. (T. 11.)

DEMONCEAUX (Jean-Baptiste-Aubé), offic. de la lég.-d'honn., capit. aide-de-camp, né à Gisors (Eure); chargé le 18 juin 1815 par le gén. en chef, de porter l'ordre au gén. Grouchy, d'opérer sur-le-champ sa retraite derrière la Sambre; Demonceaux traversa l'armée ennemie pendant la nuit, et arriva à temps pour faire opérer le mouvement de retraite.

DEMONGE, sous-officier, mérita une mention particulière dans le rapport de la bataille de Sédiman (Egypte) 1798. (T. 9.)

DEMONT (le comte), lieut.-gén., né à Courbevoie près Paris; il était employé en qualité d'adjud.-génér. à l'armée de Rhin et Moselle en 1797, et il effectua un des premiers le passage du Rhin; devenu gen. de brig. en 1804, il se trouva à la bataille d'Austerlitz, fut blessé dangereusement, et obtint le 21 déc. suivant le grade de gén. de div., sénateur le 19 mai 1806; il se fit remarquer en 1809 à la bataille d'Eckmuhl, où il eut un cheval tué sous lui; pair le 4 juin 1814. (T. 7, 8 et 10.)

DEMONTENOL, chef d'escad. au 22e régt. de dragons, né à Evreux (Eure); fit preuve d'une valeur et d'une adresse extraordinaire au combat de Strehla, sur la rive droite de l'Elbe le 27 sept. 1813, où il combattit contre des forces dix fois supérieures.

DENIAU, capit. de frégate, commandait *l'Impatiente* lors de l'expédition d'Irlande. (T. 7.)

DENIS, commandait l'aviso *le Renard*, lors de l'expédition d'Irlande en 1796. (T. 7.)

DENIS, s.-lieut., mentionné honorablement dans un rapport du gén. Souham au maréc. Augereau. (T. 19.)

DENIS (Francois), chef de bat. au 66e de ligne, né à Sarre-Louis (Moselle) le 3 mars 1760; entré au service comme soldat le 1er janv. 1773 au 1er régt.; a fait les campagnes de 1777, 1778, 1779 en Corse; a passé par tous les grades jusqu'à celui de capitaine en 1792; a fait les campagnes de 1792, 93, 2, 3 et 4 à l'armée du Rhin, et servit ensuite à l'armée d'Italie pendant les années 5, 6 et 7; membre de la lég.-d'honn., et chef de bat., et quartier-maître-trésorier au 66e régt.

DENIS, colonel, l'un des signataires de la capitulation de Paris en 1814. (T. 23.)

DENOUILLE (François), soldat à la 66e demi-brig. d'inf. de ligne, né à Seringue (Aisne); étant en tirailleur avec quatre de ses camarades le 5 déc. 1798, à l'affaire d'Hasseln, dans la Belgique, arrêta pendant plus d'une heure 1800 insurgés, et donna par sa résistance, le temps au gros de la troupe d'arriver, se précipita avec elle sur les rebelles et fut tué pendant l'action.

DENY (Alexis), maréc.-des-logis au 20e régt. de dragons, chev. de la lég.-d'honn., né à Wasvres (Jemmapes); ce s.-offic. voyant le gén. Jacob au pouvoir de 15 hussards autrichiens, courut aussitôt avec quatre dragons sur

ces derniers, en tue quatre, en met cinq hors de combat et parvint à délivrer son général le 18 sept. 1794; à Lodi, Deny fit partie de deux escadrons de cavalerie qui enlevèrent 1500 prisonniers à l'ennemi; il fut cité honorablement à l'affaire de Castiglione; il reçut un sabre d'honneur pour sa conduite en Egypte: Deny est aujourd'hui gendarme à Antrain.

DEPÈRE (Louis-Mathieu), capit. chev. de la lég.-d'honn., né à Mézin arrondissement de Nérac (Lot-et-Garonne) le 2 mars 1790; passa en sortant de l'école militaire de Fontainebleau, dans le 28e régt. de ligne; fit la campagne de 1807 en Pologne; et celles de 1808, 1809 et 1810 en Espagne; lieut. dans le 100e regt. de ligne, il mérita les éloges du duc de Trévise, et fut proposé pour le grade de capitaine et la décoration de la lég.-d'honn.; fit encore les campagnes de 1811 et 1812 en Espagne, celle de Saxe en 1813, et pris à Dresde, en novembre; de retour en France il fut admis dans les chevau-légers de la maison du roi, puis capit. de voltigeurs de la légion de Lot-et-Garonne; aujourd'hui commandant des gardes nationales du canton de Mezin.

DEPÉRONNE, capit. de vaisseau, commandait en 1799 la frégate *la Coquille* de 36 canons, et en 1805 *l'Intrépide*, de 74 canons. (T. 10 et 16.)

DEPIERRE, lieut.-col., se trouvait le 8 oct. 1792, au siége et bombardement de Lille. (T. 1.)

DEPOGE, lieut. de vaisseau, commandait en janvier 1805, le brick *l'Actéon*. (T. 16.)

DERENNES, capit. de vaisseau, commandait *la ville de Lorient*, lors de l'expédition d'Irlande en 1798. (T. 20.)

DERMONCOURT, aide-de-camp du gén. Dumas, aujourd'hui maréc.-de-camp; fut blessé dangereusement en chargeant la cavalerie ennemie près de Bautzen (Italie) le 22 mars 1797. (T. 8.)

DEROUCHE, capit., cité honorablement dans le rapport du gén. Championet, au directoire, sur les opérations de l'armée d'Italie en 1798. T. (T 9.)

DERY, gén., perdit la vie à Winkowo (Russie) en 1812. (T. 21.)

DESACY, chef de bat. à la 14e demi-brig. d'inf. de ligne, tué le 20 oct. 1799, lors de l'entrée des chouans à Nantes: il commandait alors cette place.

DESAILLY, colonel du 15e régt. d'inf. légère, a fait avec distinction la campagne d'Allemagne de 1809, et s'est fait remarquer particulièrement dans une attaque contre les Autrichiens près du village de Hausen et du bois de Teogen (T. 19.)

DESAIX-DE-VOYGOUX (Louis-Charles-Antoine), gén., né le 17 août 1768 à St.-Hilaire-d'Ayat près de Riom; s.-lieut. à 15 ans dans le régiment de Bretagne; commissaire des guerres en 1791; peu après il fut aide-de-camp du général Victor de Broglie; servit successivement en Alsace, pendant la campagne de 1793; contribua à la prise d'Haguenau; se distingua à Lauterbourg, où il fut blessé; passa à l'armée du Nord sous Pichegru; fut rappelé en 1796 à celle du Rhin, commandée par Moreau, et enleva Offembourg au corps du prince de Condé. Après la retraite de Bavière, il fut chargé par Moreau de la défense du fort et du pont de Kehl, et repoussa avec une rare valeur les attaques vives et multipliées de l'archiduc Charles. Nommé, après la conclusion de la paix de Campo-Formio, gén. en chef de l'armée d'Angleterre, en l'absence de Bonaparte, il suivit ce gén. en Egypte, défit d'abord les mameluks à Chebreiss, et remporta sur Mourad-Bey une victoire qui le rendit maître de toute la Haute-Egypte, qu'il gouverna ensuite. De retour en France, il lut rejoindre Bonaparte en Italie, et prit le 24 prairial an 8 (14 juin 1800) le commandement de deux divisions, arriva le lendemain 25 à Marengo; c'est dans cette bataille qu'il fut frappé d'une balle et expira le 25 prairial an 8, au milieu de son triomphe. Le général Bonaparte l'affectionnait, et le regardait comme le premier général de l'armée. (T. 2, 3, 4, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13 et 14.)

DÉSARNAUD (Jacques), capit. d'état-major, chev. de la lég.-d'honn., né à Perpignan (Pyrénées-orientales); en 1795 volontaire dans le 4e bat. de son dept, assista au blocus de Mantoue, se distingua pendant la campagne de

Naples, et au siége du fort St.-Elme, commandant l'avant-garde des troupes chargées de ravitailler le château de Figuières, il déploya une grande bravoure et fut nommé lieut. sur le champ de bataille le 9 janv. 1809; à Elaconne en Catalogne, Désarnaud chassa 600 Espagnols qui s'étaient retranchés sur un rocher escarpé; le 2 janv. 1810, il emporta d'assaut une position formidable et fut grièvement blessé; en 1812 l'expédition du Mont-Serrat, où, avec une poignée de soldats, il défit complètement 300 Espagnols, le passage du pont de Martorelle qu'il franchit le premier sous le feu de 2000 ennemis, lui méritèrent les éloges de toute l'armée.

DESBALES (Ferdinand), cavalier au 18e régt., né à St.-Marc (Seine-et-Marne): emporté par son ardeur à la poursuite des houlans le 12 brum. an 4, il tomba percé de coups.

DESBŒUFS (Marc-Jean-Antoine), capit. au 81e régt. d'inf. de ligne, né à Elne (Pyrénées-orientales); fondit sur 200 Espagnols à la tête d'un piquet de 30 hommes, les mit en déroute, et quoique blessé au bras droit de trois coups de feu, il jeta l'épouvante parmi 16 à 1800 hommes armés, tua ou blessa plusieurs cavaliers et prit un cheval et un mulet qui portait une pièce de canon.

DESBREST (François-Gabriel-Edmée), colonel d'état-major, chev. de la lég.-d'honn., de St.-Louis et de l'ordre des Deux-Siciles, né à Cusset (Allier) le 10 fev. 1774; s'enrôla le 4 août 1792 dans une compagnie de chasseurs Rochelais, et partit le 16 pour l'armée du midi; sa compagnie rejoignit l'armée des Alpes; il fit les campagnes de cette armée, celles du siége de Toulon, celles d'Italie, celles de Rome et de Naples, l'expédition de Sicile; il a parcouru successivement tous les grades jusqu'à celui de colonel qu'il obtint le 8 mai 1812, comme récompense de sa conduite en Sicile; il se distingua à la bataille de Castiglione le 5 août 1796; à celle de Campo-Tenese, en Calabre; au combat Cassano; à la bataille de St.-Euphémie, au combat de St.-Giovani-di-Fiori le 17 août 1806; faisait partie de l'expédition en Sicile le 17 sept. 1810, en qualité de chef d'état-major; sa belle conduite dans cette expédition lui mérita les éloges des généraux, et lui valut le grade de colonel.

DESBUREAUX, général, commandait Haguenan en 1815. (T. 24.)

DESCHAMPS, enseigne provisoire, reçut le brevet d'enseigne de vaisseau entretenu, pour sa belle conduite en différentes occasions (T. 16.)

DESCHAMPS, chef d'escad. du 20e régt. de chasseurs, a fait la campagne d'Allemagne de 1807 avec distinction; et s'est signalé à la prise du fort de Czenstochau, situé sur la frontière de la Pologne prussienne. (T. 17.)

DESCHAUX (Jean), caporal de grenadiers à la 97e de ligne, né à Beaumont (Isère); dans une affaire contre les Napolitains, il se précipita le sabre à la main sur une batterie, qu'il enleva, et périt victime de sa confiance envers les prisonniers qu'il avait faits.

DESCORMIERS, lieut. de vaisseau, aujourd'hui capit. de frégate en retraite; se distingua le 8 janv. 1797, au combat du vaisseau *les droits de l'Homme*, sur les côtes de France. (T. 7.)

DESCROIX, adjoint du génie en 1795, se distingua le 25 août au siége et prise du fort de l'Ecluse; le 9 oct. à la prise de Bois-le-Duc, du fort de Crèvecœur, et au siége de Venloo. (T. 3.)

DESENFANT, gen. de brig. se trouvait en 1794, au siége d'Ypres, aux combats de Roulers et de Hooghlede. (T. 3 et 5.)

DESERRE, capit., servait en 1793 à l'armée des Pyrénées-orientales, où il defendit avec courage le poste retranché d'Orriol, avec 120 hommes contre 2000 Espagnols, et leur en tua 600. (T. 1.)

DESÈVE, aide-de-camp du vice-roi d'Italie; s'empara d'un convoi sur la route de Weliki-Luki, (Russie) en 1812. (T. 21.)

DESFONTAINES, lieut. au bat. de vélites de Turin; se trouvant en tirailleur avec 50 vélites, en avant du pont de Wurtzen le 9 oct. 1813, arrêta 500 hommes de cavalerie qui se préparaient à le franchir, et les força à prendre la fuite, après en avoir tué ou mis hors de combat un grand nombre.

DESFORÊTS, général, excellent officier, blessé d'un coup de feu à la

tête, à la bataille de Neerwinden le 16 mars 1793. (T. 1er)

DESFOURNEAUX (le baron, Etienne-Bornes), gén. de div., né le 10 dec. 1769, à Vézelai, canton d'Avalon (Yonne), d'abord soldat au 81e régt. d'inf. de ligne; parvint de grade en grade à celui de colonel, le 24 avril 1792; passa en cette qualité au 48e régt. de ligne en 1793; gén. de brig., il commandait en cette qualité au Port-au-Prince, lors des funestes événemens qui se passèrent en 1793; gén. de div., il remporta en 1797 des avantages sur les Anglais dans le nord de cette île. Employé à l'armée d'Egypte en l'an 9; en 1802, il fit partie de l'expédition de Leclerc à St.-Domingue; a reçu trois blessures en France, une en Egypte et onze à St.-Domingue. (T. 3, 7, 8 et 14.)

DESGENETTES (R. Dufriche), médecin, professeur à l'école de médecine, né en 1762; suivit en Egypte l'armée dont il avait déjà été médecin en Italie; se signala dans cette expédition par le plus généreux dévouement. Lorsque les troupes françaises arrivèrent en Syrie, la peste qui régnait dans cette contrée fit bientôt des ravages dans l'armée: Desgenettes parcourt les hôpitaux, soutient que les bubons considérés par les soldats comme signes de la peste appartiennent à une autre maladie, s'inocule devant eux la matière de ces bubons, et emploie, pour se guérir, les remèdes qu'il leur prescrit; il fait renaître ainsi l'espérance dans le cœur du soldat, et acheva par ses soins la guérison de presque tous les malades. La fermeté avec laquelle il refusa la commission que Bonaparte voulut, dit-on, lui donner, d'empoisonner des malheureux attaqués de la peste à Jaffa, doit, si cè fait est vrai, rendre son nom immortel. Toutefois cette gloire lui serait commune avec le gén. Berthier; et nous devons ajouter que ces infortunés militaires n'étaient qu'au nombre de trente, incapables de souffrir le transport. Après l'assassinat de Kleber, il revint en France, et fut nommé médec. en chef du Val-de-Grâce. En 1805, il fut envoyé en Espagne pour y étudier le caractère de la maladie contagieuse qui avait désolé en 1804 Cadix, Malaga et Alicante. Il fit ensuite, comme médecin en chef, la plus grande partie des campagnes, et fut pris par les Russes à Wilna en 1812. Desgenettes obtint bientôt sa liberté et fit encore les campagnes de Dresde et de 1815.

DESGRANGES, général, a fait la campagne de 1794 en Allemagne, et s'est distingué le 14 juillet aux combats de Platzberg et de Tripstadt. (T. 3.)

DESGRAVIERS, général, tué le 12 juillet 1812 à la bataille de Salamanque ou des Arapiles. (Espagne.) (T. 21.)

DESHAYES, chef de bat. de la 23e demi-brig., fit la campagne d'Allemagne de 1796, et perdit glorieusement la vie au combat d'Amberg. (T. 7.)

DESILLION (Louis), capit. au 5e régt d'inf. legère, membre de la lég.-d'honn., né le 6 mars 1787 à Bourgoin (Isère); entre au service dans la garde imperiale le 15 sept. 1806, il parcourut successivement tous les grades jusqu'à celui de capit., qu'il obtint en 1813; a fait les campagnes de 1806 et 1807 à la grande armée, 1808, 1809, 1810, 1811, 1812 et 1813 en Espagne, 1814 en France. Le 13 mai 1810, à la prise d'assaut de Lerida (Espagne), cet officier se précipita le premier sur la brèche avec une section de carabiniers du 5e d'inf. legère, dans lequel il servait alors, soutint trois charges de cavalerie, et parvint à s'en rendre maître, après avoir renversé tout ce qui s'opposait à son passage. Quoiqu'atteint d'un coup de feu au bras gauche, il ne cessa de combattre que lorsque la ville fut prise. Desillion a reçu trois blessures en Espagne.

DESJARDINS, général, blessé mortellement à la bataille de Prensch-Eylau; il commandait alors la 1re division du 7e corps. (T. 2, 3, 4 et 17.)

DESLANDES (Pierre-Casimir), sergent au 43e régt d'inf. de ligne, membre de la lég.-d'honn.: blessé grièvement à la bataille d'Austerlitz, sort des rangs pour se faire panser, et revient aussitôt partager les dangers de ses camarades; le courage qu'il montra pendant l'action lui mérita la décoration de la légion-d'honneur. Deslandes fit encore des prodiges de valeur à Iéna, à Eylau, et il fut forcé à prendre sa retraite après cette dernière bataille, par suite de blessures graves.

DESLONGES, chef de bat. de la 25ᵉ demi-brig., officier distingué dont la haute valeur servait d'exemple aux soldats sous ses ordres dans la campagne d'Egypte. (T. 9)

DESMARE, dragon au 12ᵉ régt. *Voyez* BOURGEOIS, capitaine.

DESMARES, lieut. du 4ᵉ régt. de hussards, mit en déroute, le 12 avril 1811, un escadron de dragons espagnols qui avait attaqué les avant-postes du général Musnier vers Benicarlo. (T. 20.)

DESMARETS, commandait en 1792 Orchies; surpris par les Autrichiens, il se défendit avec opiniâtreté, et opposa une vive résistance. (T. 1 et 14.)

DESMARTIS, capit. de vaisseau, commandait *le Jemmapes*, au combat naval du 1ᵉʳ juin 1794. (T. 5.)

DESMARETS, colonel, peut-être le même que le précédent, fit la campagne d'Espagne en 1811, et se distingua particulièrement, le 19 février, à la bataille de la Gebora. (T. 20.)

DESMAZURE, guide à cheval. *Voyez* GUERIN, officier des guides.

DESMICHELS, colonel du 31ᵉ régt. de chasseurs à cheval : à la bataille d'Ulm, cet officier alors lieut., surprit l'arrière-garde autrichienne devant Nuremberg, et à la tête de trente chasseurs, fit mettre bas les armes à 300 hommes d'infant. Après ce premier succès, il fondit avec son peloton sur un gros bataillon, et prit 400 hommes et deux drapeaux à l'ennemi. Au bruit de la fusillade, 400 dragons de la Tour étant venus charger les vainqueurs, ils furent bientôt mis en déroute par Desmichels, et abandonnèrent 25 pièces de canon, une caisse militaire et 150 prisonniers. Après cette action, le lieut. Desmichels fut nommé capit., officier de la légion-d'honneur, et quelque temps après colonel. Il se distingua fréquemment dans le cours de la campagne de 1813 en Italie; il s'était déjà fait connaître de la manière la plus honorable dans la guerre d'Espagne; a fait avec une grande distinction la campagne de France de 1815. (T. 22 et 24.)

DESMOTTES, adjud.-gén., officier distingué, perdit la vie dans une attaque qui eut lieu lorsque le général Lafayette pénétra dans les Ardennes en 1792. (T. 1ᵉʳ.)

DESNANOTS, lieut. de l'état-major général de l'armée d'Egypte; fut assassiné le 18 juillet 1798 par les Arabes. (T. 9.)

DESNOYERS, chef de brigade de la 2ᵉ légère, se distingua particulièrement aux combats de Nazareth, de Loubi et de Coma (Syrie, 1799); tué au combat de Lesbeh le 1ᵉʳ novembre 1800. (T. 10 et 12.)

DESOLINE, commandant en 1793, tomba mort de fatigue et de chaleur, épuisé par une marche précipitée qu'il venait de faire pour accourir au secours des Français. (T. 1ᵉʳ.)

DÉSORMEAUX (Charles), né dans le dépt. de la Seine, se jeta trois fois dans la mêlée, où il sabra plusieurs Autrichiens, à la bataille de Marengo.

DESORTIES, chef de bat., a fait la campagne d'Espagne de 1809, et se distingua à une attaque aux environs de Benavarre, près de la rivière d'Isaveua. (T. 19.)

DESPERRIÈRES (Adrien-Poissonnier), né le 12 janvier 1763, lieut. dans le régt. de la Fère en 1782, devint maréchal-de-camp en 1793; prit part au combat et à la prise d'Arlon; chef de brig. au camp du Trou d'Enfer, que la convention appela à son secours contre les sections de Paris; disgracié à cette époque; réintégré, il fit la campagne d'Allemagne en 1800, sous Moreau; créé chevalier de St.-Louis le 19 juillet 1814, et chargé par le roi, en août 1816, du commandement militaire du dépt. de la Lozère. (T. 1, 4 et 13.)

DESPEYROUX (Jean), soldat aux chasseurs fusiliers de la garde, membre de la légion-d'honneur, né à Aiguillon (Lot-et-Garonne); fut atteint de deux coups de feu à l'assaut de Neugarten; peu de temps après, Despeyroux sauva la vie au général de Montmorenci. Ce chasseur eut la jambe emportée par un boulet.

DESPINOIS (le comte, Hyacinthe-François-Joseph), lieut.-gén., né à Valenciennes, le 22 mai 1764, était capit. de grenadiers au commencement de la révolution. Il fit la campagne de 1792 en cette qualité, passa ensuite en Italie; fut nommé adjud.-gén., continua à servir sous les ordres de Mas-

séna, et devint, lors du siége de Toulon, chef d'état-major du gén. Dugommier; fut blessé dans la nuit du 27 au 28 brumaire (17 et 18 nov. 1793) à l'assaut d'une redoute; nommé gén. de brig., il rejoignit, après sa guérison, l'armée des Pyrénées orientales, en brumaire an 3 (oct. 1794); fut chargé d'apporter à la convention vingt-six chapeaux pris sur les Espagnols; succéda au général Chastel; passa ensuite à l'armée d'Italie, sous Bonaparte, et fut nommé commandant de la Lombardie; fit le siége du château de Milan, et reçut pour récompense le grade de gén. de div.; nommé après le 18 brum. commandant d'armes à Perpignan; eut en 1800 le commandement d'Alexandrie; nommé en oct. 1815 commandant de la 1ere division milit. (Paris.) Il commande aujourd'hui à Toulouse. (T. 1, 2, 5 et 6.)

DESPRÈS-CRASSIER, général, se distingua le 20 sept. 1792, au combat de Valmy. (T. 1er.)

DESPREZ (Joseph), caporal au 5e régt. d'artillerie à pied, né à Fleury-les-Faverney (Haute-Saône) fut tué sur une pièce de canon qu'il défendait avec le plus grand courage, le 11 septembre 1793.

DESROCHES, adjudant-commandant, échangé le 1er sept. 1808 contre le colonel anglais Duncan. (T. 18.)

DESSAIX (le comte, Joseph-Marie, lieut.-gén., né à Thonon en Savoie, le 14 sept. 1764, ancien membre du conseil des Cinq-Cents; entra, en 1789, dans la garde nationale parisienne, et retourna dans son pays en 1791. Il organisa, en 1792, la légion allobroge, et en fut nommé capitaine; fit avec ce corps les campagnes de Savoie, de l'armée du Midi, d'Espagne, d'Italie et de Hollande; gén. de brig. le 11 fructidor an 11; il avait refusé ce grade au siége de Marseille. Il se conduisit avec distinction dans les campagnes d'Allemagne de 1805, 1806 et 1807, et fut cité les 7 et 8 mai 1809 dans les bulletins de l'armée, pour sa belle conduite aux passages de la Piave et du Tagliamento, où il reçut deux coups de feu; gén. de div. le 9 juillet suivant; nommé en 1810 commandant d'Amsterdam, et comte l'année suivante; blessé au combat de Mohilow en Russie. En 1814, il fut mis à la tête de la levée en masse du Mont-Blanc; il occupa aussi les Echelles et Montmélian, et le 19 février il força les Autrichiens d'évacuer Chambéry. Il se retira dans sa ville natale, où il fut arrêté le 16 mai 1816; conduit au fort de Fenestrelles, il y demeura prisonnier jusqu'au mois de sept. suivant. (T. 19, 21, 23 et 24.)

DESSAIX, aide-de-camp et frère du précédent, fut mentionné honorablement dans le rapport du gén. Dessaix, sur le combat de St.-Julien sous Genève, le 1er mars 1814; mérita de nouveau les éloges de son frère pour sa belle conduite aux dernières opérations de l'armée française, dite des Alpes, en juillet 1815. Cet officier a obtenu sa retraite en 1820, et habite Ferney-Voltaire (Ain). (T. 23 et 24.)

DESSALE (Victor), chef de bat. d'artillerie, directeur des équipages de pont: se fit remarquer, en 1809, pour la construction d'un pont de 60 toises, tout d'une seule pièce, sur un petit bras du Danube, au-dessous d'Enzersdorf, pour le passage de l'armée française. (T. 19.)

DESSEIN, gén. de div., né à Orthez (Basses-Pyrénées): entra au service à l'âge de 15 ans en qualité de soldat, parcourut successivement tous les grades et parvint à celui de capitaine du 80e régt. de ligne; se distingua à l'attaque du camp de Sare, le 30 avril et 1er mai 1793, et y fut blessé; gén. de div. en 1794, fit en cette qualité la campagne d'Espagne de 1795; se fit remarquer dans la Biscaye; à la prise de Vittoria et de Bilbao. (T. 1, 3 et 4.)

DESSOFFY DE CSERNEK (le comte, Charles), chef d'esc. au 10e régt. de hussards, membre de la lég.-d'honn., né à Varennes (Meuse), chargea au combat d'Ostrolenka, à la tête de quelques dragons du 15e régt., la cavalerie et l'infanterie russe; ayant eu la jambe droite emportée par un boulet en 1813, il continua à donner ses ordres et à combattre, jusqu'à ce que la perte de son sang l'eût mis hors d'état de donner l'exemple d'un dévouement sans bornes. Quoique privé d'un membre, le comte Dessoffy n'a cessé de

demander d'être remis en activité de service.

DESSOLLES (le comte, Jean-Joseph-Paul-Augustin), pair de France, lieut.-gén. des armées, etc., né à Auch, le 3 octobre 1767. Il servait en 1792 comme capit. au 1er bat. de la légion des Montagnes; destitué un moment en 1793, il fut bientôt remis en activité; adjud.-gén. le 2 oct. même année, il servit en cette qualité à l'armée d'Italie, sous Bonaparte, jusqu'en 1797; promu au grade de gén. de brig. le 31 mai 1797. Après la conquête de la Valteline, dans laquelle il se distingua dans plusieurs combats brillans, il obtint le brevet de gén. de div.; passa en Italie sous Moreau; reçut, vers la fin de 1799, le commandement de toutes les troupes en Ligurie, et fut nommé peu après chef d'état-major de l'armée de ce général, revenu sur le Rhin. Il fut chargé en 1803 du commandement d'une division dans le Hanovre; presque en disgrâce auprès du premier consul, il refusa de remplir les fonctions de chef d'état-major de l'armée de Boulogne, sous le maréchal Lannes; eut en 1808 un commandement en Espagne, et s'y conduisit avec autant de bravoure que d'intégrité; rentra en France pour se retirer dans ses foyers, et y resta jusqu'en 1812; nommé alors chef-d'état-major du corps d'armée commandé par le vice-roi d'Italie, il s'avança jusqu'à Smolensk; revint en France sous prétexte de santé, et ne quitta plus Paris jusqu'au 31 mars 1814; promu à cette époque au commandement en chef de la garde nationale parisienne. Après la rentrée du roi, il fut nommé major-général de toutes les gardes nationales de France. Retiré dans ses propriétés pendant les cent jours, il reprit le 7 juillet 1815 le commandement des gardes nationales, donna sa démission à la fin d'oct. même année, et fut remplacé par le maréc. Oudinot; nommé depuis ministre des relations extérieures et président du conseil des ministres, il mérita dans cette place éminente l'estime de tous les bons Français. (T. 9, 10, 11, 12, 13, 19, 20, 23 et 24.)

DESSONVILLE (Pierre-François), dragon au 1er régt., né à Essay (Seine-et-Marne), enleva un officier supérieur au milieu de sa troupe, le ramena prisonnier (Marengo); fut tué quelques heures après dans une charge.

DESTOMBES, capitaine, se distingua d'une manière particulière, le 14 mai 1810, au siége et à la prise de Lérida, et mérita les éloges du général Suchet. (T. 20.)

DESTRÉES, génér., commandait dans la campagne de 1813 en Allemagne, une division napolitaine, à la tête de laquelle il se distingua dans plusieurs occasions. (T. 22.)

DESTUERS, officier attaché à l'état-major de la division Curial; montra beaucoup d'intrépidité à la bataille de Leipsick, le 16 octobre 1813, où il fit prisonnier le général en chef autrichien comte de Merfeld; cette action fut récompensée par la décoration d'officier de la légion-d'honneur.

DESVAUX et non DEVAUX (le baron, Pierre), lieut.-gén., né à Vierzon, le 26 nov. 1762; entra au service en 1782, et se fit remarquer près de Charleroi et au combat de Braga contre les Espagnols en 1795; adjud.-général et employé à Paris sous Bonaparte, il prit part au 13 vendémiaire; fit ensuite la campagne d'Italie jusqu'au traité de Campo-Formio, et détruisit entièrement un parti d'insurgés dans la ville de Sabia. Employé en 1798 à l'armée d'Egypte, il reçut six blessures en montant à l'assaut de Saint-Jean d'Acre. Le 10 brumaire an 8, il prit trois drapeaux à Aboukir, et reçut un sabre d'honneur pour ce trait de courage; se distingua aussi en janvier 1801, dans la baie d'Algésiras; fit partie de l'expédition de St.-Domingue, et fut nommé gén. de brig. le 26 mars 1802; revenu en France, il obtint en 1804 le commandement de la Mayenne; fit la campagne de 1806 contre les Prussiens; servit ensuite en Espagne, et fut cité avec éloge pour sa belle conduite au combat d'Altafulla, ainsi que pour l'affaire d'Anstetta, et pour la prise de Mont-Serrat; étant passé à l'armée d'Allemagne en 1813, on le vit, le 2 et le 21 mai, charger l'ennemi aux batailles de Lutzen et de Bautzen. Le 30 octobre, il donna de nouvelles preuves de bravoure à l'affaire de Hanau contre les Bavarois; créé chevalier de Saint-Louis le 20 août 1814; mis à la retraite

le 4 sept. 1815. (T. 1, 3, 4, 5, 6, 12, 13, 14, 21 et 22.

DESVERNOIS (Nicolas-Philibert), capit. au 28e de dragons, né le 23 sept. 1775 à Lons-le-Saulnier (Jura), entré au service le 2 sept. 1792 dans le 1er corps de hussards, dans la nuit du 18 vendém. an 2, il attaqua et culbuta deux postes de hussards hongrois, qui se trouvaient en avant de la porte d'Oggresheim; sous-lieut. le 8 février même année, il fit la campagne de l'an 3; en l'an 4, il faisait partie de l'armée d'Italie; au combat de Fombio, il chargea à la tête de 25 hommes 200 houlans, les défit complétement, et reçut dans l'action trois coups de sabre sur l'épaule droite; cet officier se distingua à la bataille de Lodi, au combat de Borgetto, à la bataille de Faënza en Romanie, où il reçut un coup de mitraille au genou droit; il fit partie de l'expédition d'Egypte, et assista à la prise de Malte; parvenu au grade de capitaine, il s'empara de 900 chameaux et tua 300 ennemis avec 90 hommes; cet officier s'est trouvé à tous les combats que l'armée française eut à soutenir contre les Turcs réunis aux Anglais; rentré en France en l'an 10, il passa dans le 28e régt. de dragons, et fut nommé membre de la lég.-d'honn. le 26 prairial an 12.

DETEYTERMOS, lieut. dans la 17e demi-brig. d'inf. de ligne; parvint par sa bravoure à sauver le drapeau de son régt., tombé entre les mains des insurgés vendéens, et à gagner Nantes.

DETROYES, capitaine du génie, montra du courage et de la fermeté le 16 juillet 1794, à la reprise de Landrecies, sur les alliés; devenu chef de bat. dans son arme, il fit la campagne d'Egypte et se distingua en juill. 1798, au combat de Chebreiss; fut tué en 1799, au siége de St.-Jean-d'Acre, il était alors chef d'état-major du génie. (T. 2, 9 et 10.)

DEUTSCH (Henri), chasseur à la 14e légère, né à Griesbach (Bas-Rhin); assailli par 12 houlans le 14 mess. an 8, les attendit de pied ferme, en tua 3 en mit deux hors de combat, et tomba lui-même percé de 9 coups de lance.

DEVALLANT, chef d'escad. mérita les éloges du gén. Suchet, au siége et à la reprise de Lérida. (T. 20.)

DEVAUX, général d'artillerie du plus grand mérite, commandait l'artillerie de la garde en juin 1815, à la bataille de Mont-St.-Jean, où il fut tué à côté de Napoléon. (T. 24.)

DEVAUX (Pierre), sergent à la 85e de ligne, né à Savigny (Saône-et-Loire), enleva le 12 floréal an 6, un drapeau ennemi sous le feu le plus terrible, et expira en remettant ce trophée au chef de sa demi-brigade.

DEVAUX (Urbain), adjud.-gén., aujourd'hui maréc.-de-camp, a fait avec distinction la campagne de 1809 en Espagne, et se distingua au siége de Gerone. (T. 19.)

DEVERINE, adjud.-génér., prit part à la campagne de 1800 en Allemagne, coopéra aux opérations de l'armée dite Gallo-Batave. (T. 13.)

DEVILLERS, officier supérieur, mérita les éloges du général Dessolles en juill. 1800, pour sa conduite à la prise de Feldkirch. (T. 13.)

DEVILLIERS (le baron Louis), maréc.-de-camp, né le 16 sept. 1770, fit en qualité de chef de bat. la campagne d'Italie de 1800, et fut blessé à une attaque qui eut lieu au Monte-Faccio et au Monte-Cornua; passa en 1801 le Mincio, à la tête des compagnies de carabiniers de la 25e demi-brigade légère; fut fait prisonnier en 1813 en Allemagne; nommé successivement par le roi, chev. de St.-Louis et commandant de la lég.-d'honn. en 1814; il commandait après le 20 mars 1815, le 2e corps d'observation faisant partie de l'armée du Nord. (T. 12, 13 et 22.)

DEVILLIERS (Alexandre), capit. d'état-major, chev. de la lég.-d'honn., soldat en 1805; officier à Eylau, où il fut blessé, tint en échec le 20 juin 1809, avec 20 hommes du 76e régt. deux escadrons autrichiens, qui ayant passé le Danube sur les derrières de l'armée, venaient pour enlever le gouverneur de Stein, et par cette défense donna le temps à un régt. saxon d'arriver; chargé le 13 fév. 1813 par le gén. Regnier à l'état-major duquel il était attaché, de traverser deux lieues de pays occupées par l'ennemi, pour porter des ordres à l'arrière-garde qui se trouvait coupée, il s'acquitta de cette mission périlleuse avec succès après avoir été grièvement blessé.

DEVOS, marin, signala son courage pendant un ouragan. (T. 16.)

DEVRIGNY, gén. de brig., se distingua aux attaques du Mont-Tonal et aux combats de Zernets, et de Casa-Nova, dans le Tyrol en 1800. (T. 13.)

DEWINTHER, gén. de brig., a fait la campagne de l'armée du Nord en 1795, et s'est trouvé le 14 janvier à la prise d'Heusden. (T. 4.)

DIDEL, carabinier au 17e régim. d'inf. légère, *Voyez* DEGEORGE.

DIDELON (Pierre-François), chef d'escad. au 9e dragons, né à Verdun (Meuse) le 13 oct. 1768; entra au service dans le corps de la gendarmerie en 1787, et passa successivement par tous les grades; il se distingua particulièrement au blocus de Philippeville en l'an 2; à l'affaire de Spirimont près de Liège, les 2 et 3e jours complémentaires an 3, à la tête de deux escadrons, Didelon fit prisonnier presque tout le rég. de Beaulieu, et prit plus de 30 pièces de canon; à la tête du 10e régt. de dragons, cet officier franchit le Splugen (montagne qui sépare l'Italie du pays des Grisons); chef d'escad. au 9e régt. de dragons le 12 vendém. an 12, et membre de la lég.-d'honn. le 26 prair. même année.

DIEPPE (Charles-Augustin), soldat, né le 19 mars 1778 à Dourier (Pas-de-Calais), attaché à l'armée d'Italie, entendit en traversant les Alpes des cris lugubres qui partaient d'une forêt voisine, il y courut à l'instant, et vit une jeune fille attachée à un arbre et entourée de trois scélérats qui l'accablaient d'outrages; ne consultant que son courage et son humanité, il s'élance sur eux le sabre à la main et les disperse en un clin d'œil; ce brave soldat eut son chapeau percé d'un coup de pistolet qu'un de ces brigands lui tira en abandonnant sa proie; il est aujourd'hui notaire à Dourier.

DIESTE (Jacques), fusilier à la 4e de ligne: né dans le dépt. des Basses-Pyrénées, pénétra le premier dans le château d'Arcole dont il avait forcé l'entrée, tua et fit prisonniers un grand nombre d'Autrichiens, et reçut la mort dans cette lutte inégale.

DIETMANN, génér., s'est trouvé le 6 mars 1793, à la bataille de Neerwinden, et le 16 mai même année au combat de Rixheim. (T. 1.)

DIEUDEL, gén. de brig., commandait le 7 juin 1795, l'artillerie qui faisait le siège de Luxembourg. (T. 4.)

DIEY, offic. d'ét.-maj. tué en 1800, au siége de Gênes. (T. 12.)

DIGEON (le comte Alexandre-Elisabeth-Michel), né à Paris le 26 juin 1771, entra au service comme s.-lieut. dans le 104e régt. d'inf. de ligne; il obtint la croix de commandant de la lég.-d'honn., à la tête du 26e régt. de chasseurs à cheval, à la bataille d'Austerlitz; employé ensuite dans les campagnes de Prusse et de Pologne en 1806 et 1807, il obtint le grade de gén. de brig.; ce fut en cette qualité qu'il passa en Espagne en 1808; il s'y fit remarquer le 23 nov., dans un combat contre le corps du gén. Castannos; il fut promu au rang de gén. de div. le 3 mars 1813, et employé, à la suite du rétablissement des Bourbons, comme inspect.-gén. de cavalerie; Napoléon de retour de l'île d'Elbe, le laissa sans activité; *Monsieur* le prit pour aide-de-camp après le 8 juill. 1816, et le roi le créa vicomte le 20 mars de l'année suivante. (T. 15, 18, 22, 23 et 24.)

DIGONET ou DIGONNET (Antoine), gén. de brig., command. de la lég.-d'honn., né à Crest (Drôme) le 23 janv. 1763, soldat dans l'armée de Rochambeau aux Etats-Unis en 1779; fit les campagnes d'Amérique des années 1780, 81, 82 et 83, fut blessé à la jambe droite au siége d'York, successivement caporal dans le 39e rég. d'inf. de ligne, et serg.-major; il fut nommé adjud.-maj. au 2e bataill. des Landes le 23 oct. 1792; envoyé en 1793 à l'armée des Pyrénées-orientales, se trouva à la prise de la vallée de Bastan et de Lerins, au passage de la Bidassoa, aux prises de Fontarabie, du port et du passage de St.-Sébastien; il assista à tous les combats qui forcèrent les Espagnols d'abandonner les belles positions d'Altobiscar; le 25 germ. génér. de brig., il fut blessé au bras droit, à la journée du 17 pluviôse an 2; en l'an 3 il se trouva à la bataille d'Yursum, l'affaire d'Archogaraye; fit les campagnes de la Vendée de l'an 3, 4, 7 et 8; passa à l'armée du Rhin, se

trouva aux batailles d'Engen, de Maestricht et Biberac; passa ensuite à l'armée d'Italie et combattit à Marengo; se signala au passage du Mincio, et fut mentionné honorablement par le génér. Oudinot; a fait la campagne d'Italie de 1806. (T. 3, 4 et 16.)

DILLON (le comte Arthur de), né le 3 sept. 1750 à Braywick en Angleterre; colonel au service de France presqu'en naissant, servit dans les colonies pendant la guerre d'Amérique, où il se distingua par son courage et ses talens militaires; nommé en 1789 député de la Martinique aux états-généraux; il prit en 1792, le commandement de l'armée du Nord; contribua puissamment à la défaite des Prussiens dans les plaines de Champagne et dans les forêts d'Argone; fit ensuite le siége de Verdon; il fut rappelé, destitué, emprisonné au commencement de 1793; traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 14 avril 1794. (T. 1.)

DILLON (le comte Théobald de), colonel au service de France, et maréc.-de-camp, fut employé en 1792 en Flandre, et reçut ordre à la fin d'avril, de sortir de Lille avec un corps de troupes et d'aller attaquer Tournay; mais ayant été battu par le gén. autrichien d'Happoncourt, il fut accusé de trahison, et aussitôt massacré par ses soldats; en juin 1792, l'assemblée accorda des honneurs à sa mémoire, 800 liv. de pension à chacun de ses enfans et 1500 fr. à Joséphine Viesville qu'il était sur le point d'épouser. (T. 1.)

DIONNET, s.-lieut. au 32e régt. d'inf. légère, tué le 16 oct. 1813 devant Leipzick.

DISLONS, chef de bat., a fait la campagne d'Italie de 1793, et s'est distingué à la tête de 300 hommes de la 69e demi-brig., au combat de St.-Georges. (T. 7.)

DITTELIN, capit., a fait la campagne d'Allemagne de 1800; âgé de 70 ans, ce brave reçut l'avis de sa retraite, que lui avait accordé le 1er consul, « un boulet de canon, dit-il, voilà la retraite que j'ambitionne; » et il resta à son corps. (T. 13.)

DODE DE LA BRUNERIE (le baron), lieut.-gén. du génie, commandant de la lég.-d'honn., mérita les éloges du maréc. St.-Cyr, pour sa belle conduite dans la campagne de 1812 en Russie, et se fit beaucoup d'honneur dans la défense de Glogau.

DOGUEREAU, colon. d'artillerie, servait en 1798 à l'armée d'Egypte, en qualité de capit. aide-de-camp, se distingua dans un engagement partiel près de Chebreiss; devenu colon., il se trouvait le 9 août 1809, chef d'état-major de l'artillerie, à la bataille d'Almonacid. (T. 9 et 19.)

DOMBROWSKI (Jean-Henri), gén. polonais, fut d'abord capit. dans les gardes du corps de l'électeur de Saxe; servit contre les Russes en 1794; commanda à la place du jeune Poniatowski, une des lignes par lesquelles Kosciuszko défendit Varsovie contre les Prussiens; en 1796, il vint à Cologne avec l'intention d'entrer au service de France, et y fut bien accueilli par le gén. Jourdan; en 1797, il se trouvait à la tête d'une légion considérable de Polonais, et servit sous Bonaparte en Italie, puis sous Championnet et Macdonald à la conquête de Naples, et fut blessé à la bataille de la Trébia; il fut nommé gén. de div. et continua de servir dans la même armée; employé dans la campagne de 1806 contre les Prussiens, il se signala en diverses occasions, pénétra en Pologne et organisa militairement le district de Posen; lors de la reprise des hostilités entre la France et l'Autriche en 1809, il déploya dans cette guerre son activité et sa valeur; il fit aussi la campagne de Russie en 1812; le 16 nov. il défendit la tête du pont de Borysow, où il fut grièvement blessé; il se fit remarquer de nouveau le 18 oct. 1813, à la défense de Leipzick; à la fin de mai 1814, il quitta la France et retourna en Pologne; l'empereur de Russie lui a conservé son grade, et il l'a décoré des ordres de Wladimir et de Ste.-Anne en le créant sénateur; il est mort le 6 juill. 1818. (T. 10, 11, 13, 17, 19, 21, 22 et 24.)

DOMBROWSKI, fils, fut nommé membre de la lég.-d'honn. le 15 mars 1807, et fit la guerre d'Espagne en 1808 et 1809; sa carrière militaire au service de France, fut une suite d'actions honorables; il suivit son père en

1814, et retourna en Pologne. (T. 17 et 20.)

DOMMANGET (le baron Jean-Baptiste) né le 18 oct. 1769, colonel du 10ᵉ régt. de dragons, nommé gén. de brig. en 1813. (T. 20 et 23.)

DOMMARTIN, gén. de div., fit ses premières armes au siége de Toulon en qualité de chef d'artillerie; bientôt après, sa conduite à l'affaire d'Olioulles lui valut le grade de chef de brig.; il passa successivement à l'armée d'Italie, à celle du Rhin, passa à celle d'Orient, où il mourut des suites des blessures qu'il avait reçues devant St.-Jean-d'Acre. (T. 9, 10 et 11.)

DOMONT, lieut.-gén., chev. de la lég.-d'honn., né à la Forest (Somme) le 2 mars 1774; entra s.-lieut. au bat. de la Somme le 6 sept.; et monta de grade en grade à celui de gén. de div. Le 3 prairial il monta le premier aux retranchemens de Nechin; cet officier, blessé en plusieurs rencontres, a combattu avec honneur jusqu'en 1815. (T. 24.)

DONARCHE, commandant, a fait la campagne d'Espagne de 1810, s'est trouvé le 10 avril, au siége d'Astorga. (T. 20.)

DONAT-BOUTET, lieutenant au 67ᵉ régiment de ligne, fit partie du régt. de Latour-d'Auvergne; commandant en 1810 la place de Montéfusco (royaume de Naples), il parvint avec un détachement de 60 hommes à pacifier le pays, après avoir fait mettre bas les armes aux insurgés; il fut blessé en les combattant; en 1814, il eut une part honorable à l'affaire de Parme (Italie); il est aujourd'hui retiré à Vesoul.

DONZELOT (le baron, François Xavier), lieut.-gén., né le 7 janvier 1764, fit la campagne d'Allemagne sous Moreau, et depuis une partie de celles qui ont illustré les armes françaises. (T. 9, 12 et 14.)

DONZELOT, chef de bat., frère du gén. de ce nom; a fait avec beaucoup de distinction les campagnes de la haute Egypte, à l'état-major du gén. Desaix; il fut tué dans une attaque dirigée sur Boolac, en 1800. (T. 12.)

DOPPET (François-Amédée), gén. de brig., né à Chambéry en mars 1753, s'engagea fort jeune dans un corps de cavalerie, passa ensuite dans les gardes françaises, où il servit 3 ans, puis quitta le service, qu'il reprit après la journée du 10 août, avec le grade de lieuten.-colonel de la légion des Allobroges; il dirigea le siége de Lyon; il passa ensuite en Espagne où il obtint des succès; et mourut en 1800 à Aix en Savoie. (T. 2.)

DORDELIN, capit. de vaisseau, aujourd'hui contre-amiral, comte, commandait *le Tyrannicide*, au combat naval du 1ᵉʳ janv. 1794; il prit part ensuite à l'expédition d'Irlande, au combat d'Algésiras et à celui du détroit de Gibraltar. (T. 3, 5, 7 et 14.)

DORÉ, colonel d'un régt. de cuirassiers, tué à un combat contre les Autrichiens près du village d'Huschaïd en Allemagne le 6 août 1796. (T. 6.)

DORET (René), fusilier à la 66ᵉ, né à Prejean (Morbihan); s'étant avancé en tirailleur avec trois de ses camarades le 2ᵉ jour complémentaire an 7, fut frappé mortellement d'une balle; il expira en disant à ses camarades: « Je meurs avec le seul regret de n'avoir tué qu'un des ennemis de mon pays. »

DORIA, capit. de frégate, concourut avec sang-froid et bravoure à la délivrance des prisonniers français détenus sur les pontons de Cadix. (T. 20.)

DORIGNY (Thomas), caporal à la 66ᵉ de ligne, né à Collaine (Marne); commandait un poste de 4 hommes le 11 prairial an 2, au siége d'Ypres, lorsqu'il fut attaqué par les Autrichiens; cerné de toutes parts, ce brave succomba en cherchant à se faire jour à la baïonnette.

DORMENAN, adjud.-génér., se distingua en 1800, à la tête de la 95ᵉ demi-brig., au passage du Rhin et y eut le bras cassé d'un coup de biscaïen. (T. 13.)

DORSENNE, gén., a fait la campagne de 1813 en Allemagne, fut blessé et fait prisonnier en nov. de la même année. (T. 22.)

DORSENNE-LE-PAIGE (le gén. comte), né en Picardie, s'enrôla en 1792, dans un des bataillons de volontaires du Pas-de-Calais, et fut blessé entre Lille et Tournay, dans le premier engagement qu'eurent les Français en avril 1792, avec les Autrichiens; il

parcourut avec distinction tous les grades; pendant l'expédition d'Egypte chef de bataillon dans la division Desaix; en 1804 colonel du 61e régt. de ligne; en janvier 1805, major des grenadiers à pied de la garde, et gén. de brig. à la suite de la bataille d'Austerlitz. Appelé à cette époque au commandement des grenadiers à pied de la garde impériale, il fit les campagnes contre la Prusse et la Russie; passa en Espagne en 1808; fut employé en 1809 dans la guerre d'Autriche; élevé en 1811 au grade de général de division, avec lequel il retourna en Espagne; mourut à Paris le 24 juillet 1812. (T. 9, 10, 14, 17, 19, 20 et 21.)

DORSNER (J.-P.), général de division d'artillerie, né à Strasbourg, le 23 janvier 1750; militaire depuis l'âge de 11 ans, cet officier était capit. d'artillerie lors de la révolution. Il avait pris part aux différens événemens qui eurent lieu jusqu'au traité de 1783; en 1792, il devint chef de bataillon et servit sur le Rhin. Il soutint vigoureusement la retraite de l'armée française lors de l'évacuation des lignes de Weissembourg; devenu successivement gén. de brig. et gén. de div., il fit partie des armées commandées par les généraux Pichegru, Hoche et Michaud, et concourut à toutes les actions qui eurent lieu sur les deux rives du Rhin. Il accompagna le gén. Leclerc dans son expédition de Portugal, et est aujourd'hui grand-officier de la lég.-d'honn.

DOUBLOT, grenadier; à l'ouverture de la campagne de 1799, dans le pays des Grisons, ce militaire nouvellement arrivé au corps, et d'une petite taille, saisit un Hongrois de la plus haute stature et le conduisit au général Masséna: « Je vous amène un prisonnier, lui dit-il; pour le coup je ne sais plus un conscrit, mais un soldat. » — « C'est juste, répartit Masséna, je te fais grenadier. »

DOUCERIN, sous-lieuten., mentionné honorablement par Championnet en 1798. (T. 9.)

DOUENCE, colonel, directeur général des parcs, a fait la campagne de 1808 en Portugal. (T. 18.)

DOUGADOS, sergent-major au 2e bat. du Tarn, tomba d'un coup de fusil qui lui traversa le corps, au combat du camp des sans-culottes contre les Espagnols, le 5 février 1794; ses camarades voulaient l'emporter: « allez à votre poste, leur dit-il, vous vous devez à la patrie avant de penser à moi. » (T. 2.)

DOUHARD, capit. d'artillerie, cité pour sa conduite à la bataille des Pyramides. (T. 9.)

DOULLEMBOURG (Stanislas-Marie-Joseph-Ignace-Laurent), maréchal-de-camp, membre de la légion-d'honneur, né à Laudan (Bas-Rhin), prit du service au 3e régt. de hussards le 21 fév. 1779. Cet officier-général a donné de nombreuses preuves de sa bravoure dans les premières campagnes de la révolution, et s'est couvert de gloire à la bataille d'Iéna, à la tête du 1er régt. de dragons, qu'il commandait alors. (T. 16.)

DOUMERC (le baron, Jean-Pierre), lieut.-gén. de cavalerie, né le 7 oct. 1767, parvint successivement au grade de colonel du 9e régt. de cuirassiers, de gén. de brig. et de gén. de div.; colonel, fut cité pour sa conduite à Austerlitz, et nommé commandant de la légion-d'honneur; remarqué dans la campagne de Russie au passage de la Bérézina; la nomination de grand-officier du même ordre fut la récompense de ses services à Dresde, à Vauchamp, etc. Il a cessé d'être employé en 1815. (T. 21 et 23.)

DOUSSE, chef de bataillon au 102e régt. d'inf. de ligne, se distingua particulièrement en 1813, dans un combat qui eut lieu le 7 oct. entre Feistritz et Saifnitz (Italie). (T. 22.)

DOUSSET, fusilier au 14e régt. d'inf. de ligne, combattit vaillamment le 28 juin 1815 à l'affaire de l'Hôpital en Savoie. *Voyez* BUGEAUD, colonel.

DOWRANOWITZ, major polonais, se distingua d'une manière particulière, le 16 avril 1807, à un combat très-vif qui eut lieu près du fort de Weichselmunde (Allemagne). (T. 17.)

DOYAT (Louis), grenadier à la 109e de ligne, né à Roanne (Loire); se jeta dans la mêlée le 13 floréal an 7, ramena douze prisonniers; sur la fin de la journée, il fut blessé mortellement. La veille, il avait sauvé un canonnier près de se noyer.

DOYRÉ, général, commandait, en juillet 1793 la garnison de Mayence lors du siége de cette place; il fut arrêté à Sarre-Louis avec son état-major après la reddition de cette ville. (T. 1er.)

DRAI (François), fusilier à la 76e de ligne, né à Lagny (Seine-et-Marne), ramenait le 10 frimaire an 9 un capit. autrichien et 20 soldats auxquels il avait fait mettre bas les armes, lorsqu'il fut atteint d'un coup de feu; il expira sur le champ de bataille.

DRAPIER, sergent-major, montra un courage peu ordinaire en 1800, dans les opérations de l'aile gauche de l'armée d'Italie. (T. 12.)

DRATZIANSKY, capit. de hussards, a fait la campagne d'Espagne de 1809 et s'est distingué à la bataille de Medellin et au combat de Ciudad-Réal. (T. 19.)

DRIEUX, capit. de vaisseau en second, mort victime de son dévouement lors de la perte du vaisseau *le Séduisant*. (T. 7.)

DRIVET, capitaine de voltigeurs du 58e régt. de ligne, a fait la campagne d'Allemagne de 1807; sa belle conduite lui mérita le grade de chef de bataillon. (T. 17.)

DROET, chef de bat., fut blessé en 1807, au siége d'Amantea (Italie). (T. 17.)

DROGAS (Antoine), capitaine à la 4e demi-brigade d'inf. de ligne, né à Grenoble (Isère): marcha à la tête de sa compagnie, le 3 mai 1800, à la bataille d'Engen, contre la position du bois de Welchingen; se précipita le premier dans les retranchemens, tua ou fit prisonnier un grand nombre d'ennemis, et s'empara de la position; mais étant tombé dans une embuscade de grenadiers hongrois, il fut atteint d'une balle au cœur.

DROJAT (Pierre), sous-lieut. au 29e régt. de chasseurs à cheval, né le 30 août 1788, à Lyon (Rhône): entré au service le 30 juin 1807; se distingua, en qualité de fourrier, le 3 janv. 1811, à l'affaire de Tarraga en Catalogne, ce qui lui mérita sur le champ de bataille le grade de maréc.-des-log. Il est aujourd'hui lieut. porte-étendard aux chasseurs à cheval des Pyrénées.

DROUAULT, aide-de-camp du gén. Desaix, perdit la vie par suite de blessures graves, qu'il reçut en 1796, près du village de Korc (Allemagne). (T. 6)

DROUAULT, capit. de frégate, adjud. de la marine au port de Rochefort; fit partie de la seconde expédition d'Irlande, et se distingua en oct. 1799, à la belle défense de *la Loire*. (T. 10.)

DROUET (comte d'Erlon), né à Reims le 29 juill. 1765, s'enrôla en 1792, dans un bataillon de volontaires nationaux, devint aide-de-camp du gén. Lefebvre; gén. de brig. en 1799, fit en cette qualité la campagne d'Allemagne de 1800; il servit en 1813 dans l'armée de Hanovre, fut fait génér. de div., et commanda en 1805 un corps qui pénétra dans la Bavière par la Franconie; il fit en 1806 la campagne de Prusse; blessé à Friedland; chef d'état-major du corps du maréchal Lannes le 29 mai 1808; grand-officier de la lég. d'honn.; employé dans le Tyrol en 1809, il commanda le 9e corps de l'armée d'Espagne, et obtint en 1810, d'importans succès en Portugal; devenu l'un des lieut. de Soult, il prit une part active et développa les talens militaires les plus distingués aux batailles de l'Adour, d'Orthès et de Toulouse; après la restauration il eut le commandement de la 16e div. militaire; élevé à la pairie le 2 juin 1815, combattit à la tête du 1er corps à Fleurus et à Waterloo, avec intrépidité; compris dans l'ordonnance du 24 juillet, il il se retira à Bareuth. (T. 8, 13, 15, 16, 17, 20, 21, 22, 23 et 24.)

DROUHIN, aide-de-camp de Masséna; fit la campagne de 1800 en Italie. (T. 12.)

DROUIN, chef de bat., a fait la campagne d'Allemagne de 1799, et se distingua au village d'Ostrach. (T. 10.)

DROUOT (le comte Antoine), lieut.-gén., né à Nancy le 11 janvier 1774, entra dans l'artillerie comme lieut. en 1793, fit toutes les campagnes de la révolution dans cette arme, passa en Égypte, et servit à son retour en France, dans l'artillerie à pied de la garde impériale, où il occupait en 1800 le grade de major; aide-de-camp de Napoléon le 7 mars 1813, il rendit à Lutzen d'éminens services à la tête de

l'artillerie légère ; à Bautzen, nommé gén. de div. le 3 sept. 1813 ; à Vachau le 3 oct., il mit en un moment l'ennemi dans une déroute complète ; à Hanau, à Nangis et au défilé de Vauclor, Drouot déploya sa bravoure et ses talens ; il accompagna Napoléon à l'île d'Elbe, et revint en France avec lui ; créé pair le 2 juin 1815, il combattit à Waterloo et donna tous ses soins à la défense de Paris ; compris dans l'ordonnance du 24 juillet 1815, il se constitua lui-même prisonnier à l'Abbaye et fut acquitté. (T. 22, 23 et 24.)

DRUOT, col. du 139e régt. d'inf. de ligne, se distingua particulièrement au double combat de Fère Champenoise le 15 mars 1814. (T. 23.)

DUBALAND, capit. de carabiniers d'infanterie légère, tué en poursuivant l'ennemi avec trop d'ardeur sur la rive droite de l'Ostrach en 1799. (T. 10.)

DUBOIS (Antoine), gén. de div. commandant une division de cavalerie à la bataille de Fleurus, et s'y distingua ; néanmoins, il quitta l'armée de Sambre-et-Meuse et vint à Paris ; employé dans l'an 4 à l'armée d'Italie, et blessé à mort, sur le champ de bataille de Rovérédo, il adressa ces mots au général Bonaparte : « Je meurs pour la patrie, faites que j'aie le temps de savoir si la victoire est complète ». (T. 2, 3, 4 et 7.)

DUBOIS-DE-THIMVILLE (le baron Jacques-Charles), maréc.-de-camp, offic. de la lég.-d'honn., né à Reux (Calvados), étant capit. au 16e régt. de dragons, fit face avec son chef de brigade, un s.-lieut. et un dragon à un bataillon ennemi, au combat d'Astricoli ; démonté pendant l'action, il combattit à pied, et fit 20 prisonniers ; le 4 fév 1807, étant major du 5e régt. de dragons, il chargea à la tête de sa compagnie d'élite, l'arrière garde d'une colonne d'inf. russe et la culbuta toute entière, à l'exception d'une vingtaine d'hommes qui furent faits prisonniers. A la bataille d'Eylau, il mérita de nouveaux éloges ainsi qu'à Essling, à Wagram et surtout au passage de la Bérésina, où, en chargeant à la tête du 7e régt. de cuirassiers un carré de 7000 Russes, il leur fit mettre bas les armes, action qui lui valut le grade de gén. de brig ; le gén. Dubois a partagé les derniers travaux de l'armée à la bataille de Mont-St.-Jean et y a été blessé d'un coup de sabre.

DUBOIS, enseigne de vaisseau, l'un de ceux qui se signalèrent lors de l'ouragan qui eut lieu sur les côtes de Boulogne. (T. 16.)

DUBOIS, inspecteur des douanes, faisant fonction de chef d'escadron à l'armée des Alpes en 1815, mérita des éloges dans le rapport du gén. Dessaix, sur le combat de St.-Julien sous Genève le 1er mars 1814, où, après avoir pris à l'ennemi six voitures chargées de grain, il fondit sur la cavalerie autrichienne rangée en bataille, la culbuta à la tête de quelques braves, tua lui-même 3 cavaliers, fit seul 7 prisonniers. (T. 23.)

DUBOIS-DE-CRANÇÉ, chef d'escad. du 1er régt. de chasseurs, a fait la campagne d'Allemagne de 1799, blessé en combattant vaillamment vers l'Ostrach ; le 25 mars il emporta le village d'Emingen ; devenu chef de brig. il perdit glorieusement la vie, au passage du Rhin, le 25 avril 1800. (T. 10 et 12.)

DUBOIS (Jean-Louis), serg.-maj. dans la 24e demi-brig. d'inf. de ligne, né à Paris ; était en 1792 chasseur au 1er bat. de Paris, fit partie de la garnison de Mayence ; à l'attaque du camp des Saxons dans la nuit du 10 au 11 avril, il se précipita dans une redoute qui fut enlevée de vive force, tourna contre l'ennemi un obusier et le pointa avec tant d'adresse qu'il mit le feu à une poudrière dont l'explosion fut fatale aux assiégeans : peu de jours après avec 25 braves, il emporta le poste retranché de la Chapelle, défendu par plus de 400 Prussiens et affronta la mitraille de vingt batteries ; le 8 mai Dubois voyant la grand-garde avancée de Costheim sur le point d'être prise, se jette seul dans une batterie abandonnée, charge un canon, fait feu sur l'ennemi qui, persuadé que la redoute est encore occupée par les Français, suspend sa marche et laisse ainsi à la grand-garde le temps de rentrer dans Costheim ; après la capitulation de Mayence, Dubois prit part à toutes les actions qui eurent lieu dans la Vendée.

DUBOIS, carabinier dans le 1er bat. de la 21e légère, l'un des 7 braves de ce corps qui résistèrent à 80 hussards autrichiens, lors du passage du Pô devant Plaisance.

DUBOSC (Juste-Marin), lieuten. de vaisseau, né à Berniers (Seine-inf.), fit des prodiges pendant le combat qui eut lieu les 23 et 24 août 1810, devant le port nord-est de l'île de France, où les deux frégates *la Bellone et la Minerve*, firent amener le pavillon de 4 frégates anglaises qui étaient venues les attaquer ; quoique grièvement blessé pendant l'action, il ne cessa de combattre.

DUBOUQUET, génér., se trouva au combat d'Ispegui et de Baygorry le 1er juillet 1793, ainsi qu'à ceux sur la frontière du Béarn le 26 avril 1794. (T. 1 et 2.)

DUBOURG (Michel), lieuten. de vaisseau, né à Bordeaux (Gironde); entré au service le 1er nov. 1787, fut fait enseigne de vaisseau en 1792, et lieutenant de vaisseau le 6 ventôse an 4; cet officier commandait la canonnière *la Sans-raison* pendant le siége de la Guadeloupe, en l'an 2; en l'an 3, il était au combat soutenu par la frégate *la Pique*, commandée par Leissègues ; en l'an 4, il était sur la frégate *la Thetis*, capit. Lacouture; en l'an 9, il assista au combat sur la frégate *l'Africaine*, commandée par Sannier; il fut de plusieurs combats pendant l'expédition de St.-Domingue; il continue ses services au port de Rochefort depuis le 3 floréal an 13, il est membre de la légion-d'honneur.

DUBRETON (Jean-Louis comte), lieut.-gén. des armées, né en Bretagne le 15 janvier 1773, entra en 1789, dans le corps des cadets; sous-lieut. au régt. de Penthièvre; en 1791 il fit les premières campagnes de la révolution comme adjud.-major et capit. de grenadiers; nommé sur le champ de bataille après le passage du Mincio, commandant de bataillon au 11e régt. d'inf. légère, il passa avec ce corps en Amérique, lors de l'expédition de St.-Domingue; fait prisonnier à l'évacuation du Cap, rentra en France en 1803, et fut nommé colonel du 5e régt. d'inf. légère, qu'il a commandé plus de 8 ans en Hollande, en Allemagne et en Espagne; maréc.-de-camp le 6 août 1811, il fut chargé du commandement de St.-Ander; enfermé dans Burgos en oct. 1812, il défendit cette place avec courage, et força l'ennemi à en lever le siége; gén. de div. le 23 déc. 1812, rappelé d'Espagne et chargé dès son arrivée en Allemagne, du commandem. de la 1re div. du 2e corps; le 30 oct. 1813, il se couvrit de gloire à la bataille d'Hanau; après la restauration commandant supérieur de Valenciennes. En juillet 1815, prit celui de Strasbourg (5e div.), qu'il conserve encore aujourd'hui; a été nommé commandeur de St.-Louis le 3 mai 1816. (T. 20, 21 et 22.)

DUBUC, capit. de vaisseau, a fait la campagne de 1798 sur l'Océan indien. (T. 8.)

DUCHAMP (le baron), né en 1780, colonel de l'artill. à cheval de la garde, offic. d'une grande bravoure, se distingua le 28 mai 1811, au siége de Tarragonne; il donna sa démission aussitôt après le licenciement de l'armée. (T. 20 et 24.)

DUCHATEL, colonel du 21e rég de chasseurs à cheval, tua de sa propre main en mars 1814, à l'affaire de Manbour, uet (France), un lieut.-colonel des dragons bavariens. (T. 23.)

DUCHÉ, colonel, se distingua particulièrement le 24 mars 1813, à l'affaire de Villach (Italie). (T. 22.)

DUCHEMIN, chef de bat. avait terrassé trois soldats autrichiens aux affaires de Cambrai et de Bouchain le 12 sept. 1793, lorsque couvert de blessures, cerné par la cavalerie et près de tomber entre les mains des ennemis, il se brûle la cervelle, préférant la mort à la honte de rendre les armes.

DUCHÈNE, soldat, mentionné honorablement pour sa conduite à l'affaire de Sédiman en Egypte. (T. 9.)

DUCHESNE, capit. de vaisseau, mérita les éloges du gouvernement pour la bravoure qu'il déploya dans le commandement de *l'Espiègle*, au combat naval contre un brick canonnier anglais dans la nuit du 20 au 21 déc. 1798 sur la Manche. (T. 8.)

DUCHEYRON, adjud.-gén., était attaché à Championnet en 1796, dans

les opérations de Sambre-et-Meuse. (T. 6.)

DUCLOS, capit. de la 97e demi-brig., se trouva à l'attaque des cols de Fenestrelles et des Fatières, le 10 août 1799 en Italie, où il se distingua. (T. 11.)

DUCOR, capit., reçut les éloges du gén. en chef dans son rapport au gouvernement, sur les combats de Rovérélo et de Lavis (Italie) en 1796, et fut porté pour l'avancement. (T. 7.)

DUCOS (le baron Nicolas), maréc.-de-camp, command. de la lég.-d'honn. chev. de St.-Louis, entré au service dans les premières années de la révolution, mérita les éloges de Bonaparte aux combats de Due-Castelli et de St.-Georges (Italie) le 15 oct. 1796; fit la campagne d'Allemagne de 1799, en qualité de chef de bat. aide-de-camp de Masséna, et se distingua particulièrement dans une attaque contre les Autrichiens en avant de Coire; devint gén. en 1812 après plusieurs actions d'éclat; fit avec honneur les campagnes de 1805, 1806 et 1807; battit les habitans de St.-Ander en 1808 (Espagne), enleva au pas de charge les positions les plus importantes, et contribua puissamment au succès de cette journée; gouverna la citadelle d'Anvers en 1813, et commanda en 1815 la place de Longwy, où il s'immortalisa par sa glorieuse défense. (T. 7, 10, 18 et 23.)

DUCOTÉ (Antoine), sergent à la 109e de ligne; né à St.-Jean-Dardière; fit face le 4 prairial an 2, à sept Prussiens, et les mit en fuite; le 10 messid. an 4, Ducôté, entouré par un gros de cuirassiers ennemis, s'ouvrit un passage avec sa baïonnette, et rentra à son rég. après avoir reçu onze coups de sabre; ce brave périt les armes à la main le 11 ventôse an 5

DUCOUDRAIS, chef d'escadron aide-de-camp du prince Jérôme; se distingua le 13 mai 1807, en culbutant une colonne ennemie qui cherchait à gagner Glatz par la route de Silberberg. (T. 17.)

DUCREST, enseigne de vaisseau, combattit sur *le Redoutable* le 21 oct. 1805, à Trafalgar, avec un courage au-dessus de tout éloge.

DUCRET, chef de bat. au 3e rég. d'infant. légère; le 3 mai 1800, pendant la guerre contre l'Autriche, à la tête de 17 hommes, arrêta un gros de grenadiers hongrois, qui allait enlever le drapeau de son bat.; en 1805, cet officier donna l'exemple du plus grand courage, et fut grièvement blessé, dans un combat naval : à celui de Trafalgar, il commandait les cinq premières pièces du vaisseau *l'Achille*, et couvert de meurtrissures et de sang, il refusa de quitter son poste, jusqu'au moment où il fut hors d'état de diriger le feu; nommé capitaine par suite de sa conduite dans ce combat; après avoir fait toutes les campagnes avec le 67e régt. depuis 1792 jusqu'en 1811, il passa chef de bat. au 3e régt. d'inf. légère; Ducret mérita de nouveaux éloges à la bataille de Bautzen et surtout à Leipzick, où il affronta les plus grands dangers, reçut plusieurs blessures et resta au pouvoir de l'ennemi.

DUCREUX, lieut. au 5e bat. de Saône-et-Loire, fut tué à la prise du village d'Offemont en juillet 1815. (T. 24.)

DUDITLIEU (Jacques), capit. de carabiniers au 2e régt. d'inf. légère, chev. de la lég.-d'honn., né à Vidallac (Creuse), entra au service en 1791 dans le 5e bat. de l'Isère, fit la campagne des Alpes, combattit en Italie et fut blessé à la bataille de la Corona le 29 juillet 1796; à Rivoli, il arrêta seul un convoi de poudre qu'il fit sauter, et eut le cou percé d'une baïonnette; le 14 janv. 1797, Duditlieu fit encore des prodiges de valeur, et fut frappé d'une balle qui lui traversa le pied droit; devenu capit., il fit en 1805 et 1806 les campagnes d'Autriche, fut honorablement mentionné en 1807 à Friedland; en 1808 à la Corogne (Espagne), il fit mettre bas les armes à un major et à 95 soldats de l'élite de l'armée anglaise; à la bataille de Rio-Seco, avec un faible peloton, il fit 405 prisonniers espagnols; le 3 avril 1811 à Sabugal, renversé sur le champ de bataille d'un coup de feu qui lui traversa la cuisse, il resta au pouvoir de l'ennemi et fut conduit en Angleterre, mais étant parvenu à s'évader, il fit la campagne de Russie et concourut à la défense de Dantzick.

DUFAY, capit de vaisseau, commandait *le Cassard* de 74 canons lors

de l'expédition d'Irlande en 1796. (T. 7.)

DUFAYNE ou DEFAYSSE (Joseph), major au 11e régt. d'inf. de ligne, chev. de la lég.-d'honn. et de St-Louis, né à Dieulefit (Drôme); en 1791 grenadier au 1er bataillon de la Drôme, se fit remarquer pendant les premières campagnes d'Italie, combattit en Egypte avec le même courage; le 19 avril 1800, au siége du Caire, Defaysse à la tête de 15 grenadiers, s'empara d'une redoute, après avoir tué 50 Turcs qui la défendaient; cette action lui valut le grade de lieut. de grenadiers sur le champ de bataille; de retour en Europe, cet officier combattit à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Friedland, à Wagram, où il fut atteint d'un biscayen à la bouche; 5 mois auparavant sous les remparts de Ratisbonne, il monta trois fois à la brèche sous les yeux du maréc. Lannes, qui le fit récompenser par le grade de chef de bat.; employé en Espagne, il défendit avec une poignée de braves le 17 mai 1810, le fort de Vénasque contre plus de 600 miquelets, et parvint à les repousser après leur avoir fait éprouver une perte considérable; 8 jours après il pénétra dans la vallée d'Arran, s'empara de 5 pièces de canon, de 900 fusils, et effectua le désarmement des insurgés; cet officier se signala également dans plusieurs combats jusqu'à sa nomination de major du 11e régt. de ligne le 8 mars 1813; Defaysse après avoir commandé en 1815, les 11e et 12e bataillons d'élite de la garde nationale du Bas-Rhin, fut admis à la retraite et réside aujourd'hui dans le dépt. de la Drôme. (T. 20.)

DUFOSSEY, capit. de vaisseau, commandait *le Séduisant*, de 74 canons, lors de l'expédition d'Irlande en 1796. (T. 7.)

DUFOUR, gén. de brig., fit partie en qualité de chef de bat., de la 2e expédition d'Irlande en 1799; devenu chef de brigade, a fait la campagne de 1800 en Italie; ses bons services dans cette campagne lui méritèrent le grade de gén. de brig., et il fit en cette qualité la campagne d'Allemagne de 1800; se trouva le 14 mai 1807 au siége de Dantzick, où il se distingua; passé à l'armée d'Espagne, il se distingua encore à la bataille de Baylen; fit la campagne de Russie à la tête du 15e regt. d'inf. legère et y fut blessé; commandait une div. sur l'Elbe-inférieur en 1813, sous les ordres du prince d'Eckmulh; servit avec distinction dans la campagne de France de 1814. (T. 10, 13, 17, 18, 21, 22 et 23.)

DUFOUR, commandant du fort St.-Elme en 1793. (T. 2.)

DUFOUR, caporal au 1er bat. de la 5e demi-brig. d'inf. légère, avait été fait prisonnier le 5 fev. 1794, au combat du camp des sans-culottes contre les Espagnols; quatre de ces derniers le conduisaient; il saute sur la baïonnette de l'un d'eux, en tue trois, prend le quatrième au collet, et l'amène prisonnier. (T. 2.)

DUFOUR (Georges-Joseph), gén. de div., né le 17 mars 1758, à Seine, en Bourgogne. Nommé au commencement de la révolution major de la garde nationale de Rochefort, il partit à la tête d'un bataillon de volontaires de la Charente, et se trouvant dans Verdun en 1792, lorsque cette ville tomba au pouvoir des Prussiens, il refusa d'en signer la honteuse capitulation. Il concourut à la prise de Namur, et fut blessé au bras droit, d'un biscaïen, à la bataille de Nerwinde; gén. de brig. en 1793, il fit avec valeur et succès plusieurs campagnes dans l'Ouest; y fut blessé, et passa en juin 1794 à l'armée de la Moselle; laissé pour mort sur le champ de bataille après le passage du Necker, le 24 septembre 1795, il fut transporté à Heidelberg; échangé, il rejoignit l'armée du Rhin sous Moreau; défendit pendant deux mois la tête du pont de Huningue, qui capitula le 4 février 1797; ouvrit encore la campagne devant Manheim, sous le général Bernadotte; défendit Mayence menacée par l'archiduc Charles; passa à l'armée de Hollande, et concourut à repousser les Anglais et les Russes qui y firent une descente; obtint après le 18 brumaire plusieurs commandemens dans l'intérieur. (T. 1, 5 et 8.)

DUFRAINE, adjudant, s'est trouvé le 1er juillet 1793, à la tête de deux bataillons des Basses-Pyrénées, au combat d'Ispegui et de Baygorry. (T. 1er.)

DUFRESME (Martin-François), major au 69e régt., membre de la lég.-d'honneur, né à Viel Saint-Remy (Ardennes), le 17 mars 1767 : entré au service en qualité de sergent-major le 21 septembre 1791 au 2e bat. des Ardennes; fut fait capitaine le 15 mai 1792; le 4 mars 1793, il se distingua à Euen contre les Autrichiens, ainsi qu'à Tirlemont le 16 mars même année; passa dans la Vendée, se fit remarquer dans plusieurs actions, notamment à Laval, où, à la tête de sa compagnie, il soutint long-temps la retraite de l'armée, il y fut blessé. Envoyé sur le Rhin, puis en Suisse, avec le titre de chef de bat. à la 106e demi-brig., il s'y distingua près de Zurich. En Italie, Dufresme donna de nouvelles preuves de bravoure au petit St.-Bernard, à Suze, à Rivoli, à Savigliano, au Monte-Faccio et à toutes les affaires qui eurent lieu lors du blocus de Gênes. Il commanda le dépt. de la Lozère, et fut nommé ensuite major du 96e.

DUFRESSE (le baron, Simon-Camille), maréc.-de-camp, commandant de la lég.-d'honn., né à la Rochelle (Charente-inférieure), le 2 mars 1763 : entra soldat le 8 sept. 1792, au 2e bat. des fédérés nationaux; bientôt capit. Ses services et ses connaissances militaires le firent nommer adjud.-général chef de bat., et adjud.-gén. chef de brig. en 1793; fit les campagnes de 1792 et 1793 à l'armée du Nord; promo au grade de gén. de brig. après la bataille de Neuwied, il passa à l'armée des côtes de Brest, d'où il revint sur le Rhin; successivement employé aux armées des Alpes et d'Italie, il concourut en l'an 7 à la conquête du royaume de Naples, et quitta ce pays pour prendre le commandement de la division de Rome. De retour en France, il servit dans l'Ouest. En 1812, il faisait partie de l'armée de Russie, et prit, après les désastres de cette expédition, le commandement de Stettin; créé chev. de St.-Louis le 19 juillet 1814. (T. 9, 10 et 22.)

DUGOMMIER (Jean-François-Camille), général français, né à la Basse-Terre, dans l'île de la Guadeloupe, en 1736 : entra au service à l'âge de 13 ans, obtint quelque avancement et la croix de St.-Louis, et fut ensuite réformé. Nommé, dès 1789, colonel des gardes nationales de l'île, il défendit pendant sept mois le fort St-Pierre contre M. de Béhague; s'embarqua pour la France, où il arriva en 1792; employé, en sept. 1793, comme gén. de brig. à l'armée d'Italie, il fut, à la fin de la même année, nommé général de division, et chargé de suivre les opérations du siége de Toulon. Appelé au commandement de l'armée des Pyrénées orientales, où il remporta sur les Espagnols des avantages aussi rapides que décisifs. Le 1er mai 1794, il gagna la bataille des Alberbes et enleva le poste de Moutesquioo Le 13 août il défit, à St.-Laurent de la Monga, l'armée espagnole forte de 50,000 hommes, et s'empara, le 17 sept., de Bellegarde, dernière place française occupée par les ennemis; enleva de nouveau leur camp les 22 et 23 du même mois à Costouge; mais il survécut peu à ses victoires, et fut frappé, le 17 nov. 1794, d'un éclat d'obus à l'affaire de St.-Sébastien, où il expira sur le champ de bataille. (T. 2, 3 et 4.)

DUGOULOT, colonel de la 12e demi-brig. légère, fit avec distinction la campagne d'Italie de 1796, et fut blessé dangereusement dans une affaire contre les Autrichiens à Villimpenta. (T. 7.)

DUGUA, gén. de div., était en l'an 2 chef de l'état-major du général Dugommier au siége de Toulon; suivit ce général à l'armée des Pyrénées orientales. En l'an 4, il passa à l'armée de l'Ouest sous le gén. Hoche; employé ensuite à l'armée d'Italie, commandée par Bonaparte, il rendit de grands services aux combats de Rivoli, de la Coroua, de St.-Antoine, et surtout au passage du Tagliamento. Après le passage de l'Isonzo et la prise de Goritz, il fut chargé d'occuper la ville de Trieste; à la paix, il commanda la 14e division militaire; servit à l'armée d'Egypte; s'empara de Rosette le 17 messidor an 7; se trouva au combat de Chebreiss, le 25 messidor an 6, et à la bataille des Pyramides; eût le commandement de la province du Caire pendant l'expédition de Syrie; mérita les éloges de Bonaparte pour sa conduite pendant le siége de Saint-Jean d'Acre; membre de l'institut d'Egypte;

fit, le 6 fructidor an 7, l'ouverture du canal de Menouf. De retour en France, il fut nommé préfet du Calvados; fit partie de l'expédition de St.-Domingue en qualité de chef de l'état-major du général Leclerc; mourut dans cette expédition à la suite de deux blessures qu'il reçut à l'attaque de la Crête à Pierrot. (T. 3, 8, 9, 10, 11, 12 et 14.)

DUGUET, chef de brig., fut emporté par un boulet le 13 fév. 1801, sur la côte d'Afrique, il était sur la frégate *l'Africaine*, commandée par le capitaine Saunier. (T. 14.)

DUHAMEL, colonel, blessé au combat d'Ostrolenka le 7 mars 1807 (Pologne). (T. 17.)

DUHAMEL, capit. d'artillerie, se distingua en août 1813, à St.-Sébastien (Espagne). (T. 22.)

DUHAMEL (Pierre), maître charpentier, né dans le dépt. d'Ille-et-Vilaine, se signala aux deux combats d'Algésiras en juillet 1801 et reçut une arme d'honneur.

DUHESME (Guillaume-Philippe), gén. de div., né à Bourgneuf (Saône-et-Loire) en 1760, entra au service en 1794, et parvint successivement au grade de colonel; sa belle conduite, et les blessures qu'il reçut à la défense de la forêt de Mormale, lui valurent le grade de gén. de brig.; gén. de div. le 8 dec. 1794, il obtint le commandement d'un corps de l'armée de Sambre-et-Meuse; employé en 1795 contre les Vendéens, revint ensuite à l'armée du Rhin; se signala au passage de ce fleuve, et y fut blessé; à l'armée d'Italie, il prit part avec Championnet à la conquête du royaume de Naples, et battit les insurgés de la Calabre et de la Pouille; chargé, après le 18 brumaire, d'un commandement à l'armée des Alpes, il servit ensuite à l'armée de réserve prit Crémone le 9 juin 1800, et se distingua cinq jours après à la bataille de Marengo; grand-officier de la légion-d'honn., commandant de la ville de Lyon et du dept. du Rhône, repassa en Italie en 1805, servit en Espagne jusqu'en 1810, et fut alors disgracié; les malheurs de la campagne de 1812 le firent reparaître sur les champs de bataille: nommé après la restauration, inspecteur-général d'inf. dans la 16e div. militaire; en juin 1815, il accepta le commandement des gardes nationales mobilisées du dépt. du Nord; créé pair de France par Napoléon, il fut blessé à Waterloo, et massacré par des hussards de Brunswick dans une maison de Genmapes. (T. 3, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 13, 15, 16, 18, 19, 20, 23 et 24.)

DUHOUX, lieut.-gén., se trouvait le 8 oct. 1792 aux siége et bombardement de Lille; commandait le 19 sept. 1793 une colonne dans la Vendée, sortie d'Angers et se dirigeant sur Chollet; accusé d'avoir été d'intelligence avec son neveu le chev. Duhoux, offic.-supérieur des Vendéens, pour faire écraser les troupes sous ses ordres; mis en jugement sur cette accusation, il porta sa tête sur l'échafaud. (T. 1 et 2.)

DUJARD, gén. d'artillerie, fit la campagne d'Italie de 1796, et fut chargé le 25 avril, conjointement avec Marmont aide-de-camp de Bonaparte, de reconnaître la ville de Fossano, ce qu'il fit avec beaucoup d'intelligence; assassiné en octobre par les barbets dans le Montferra. (T. 5 et 7.)

DUJON, colonel de cuirassiers, se distingua particulièrement au combat de Montsaigle près Ville-Parisis (France) le 28 mars 1814 (T. 23.)

DULAULOY (le comte Charles-François-Rendon), lieut.-génér., né à Laon le 9 dec. 1756, était capit. d'artillerie en 1788, et commanda l'artillerie du camp sous Paris lors de l'invasion étrangère de 1792; gén. de brig. le 10 déc. 1793, il servit avec distinction pendant 10 années aux armées de l'Ouest, de l'intérieur, du Nord, d'Angleterre et d'Italie; élevé au grade de général de div. le 27 août 1803, fit en 1807, les campagnes contre la Prusse et la Russie, obtint, après la paix de Tilsitt, l'aigle de grand-offic. de la lég.-d'honn.; appelé à la grande armée en 1812, il fut nommé le 29 mars 1813, colonel-commandant de l'artillerie de la garde impériale, et rendit le 2 mai d'importans services aux batailles de Lutzen, de Wurtschen et de Bautzen; Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, le créa pair de France et gouverneur de Lyon; mis à la retraite le 6 oct. 1815. (T. 15 et 22.)

DULIMBERT, adjud.-maj. du 13e régt. de chasseurs à cheval, dans les

campagnes de 1810 et 1811 en Portugal; s'empara d'un général anglais. (T. 21.)

DULONG-DE-ROSNAY (Louis-Etienne comte de), lieut.-gen. commandant la compagnie d'Havré des gardes du corps du roi, grand-offic. de la lég.-d'honn., chev. de St.-Louis, né à Rosnay (Aube) le 12 sept. 1780, en l'an 6, passé successivement s.-lieut., capit., chef de bat., major, colonel, gén. de brig., enfin lieut.-gén. le 18 mars 1815; a fait les campagnes des ans 6, 7, 8, 9 à l'armée d'Italie; 12, 13, 14, 1806, 1807 à la grande armée; 1808 en Portugal; 1809, 1810, 1811, 1812 en Espagne; 1813 en Saxe, 1814 en France, 1815 à Bethune. Le 21 floréal an 7, à l'affaire de Pezaro, les canonniers étant tous hors de combat, le comte Dulong servit seul et sauva deux pièces de canon, action qui lui valut sa nomination au grade de sous-lieut. sur le champ de bataille; reçut le 11 messidor, devant Ancône, un coup de sabre au genou, et deux autres au passage du Fourio; se fit remarquer le 23 messidor an 7. Le 12 brumaire an 8, quoiqu'atteint d'une première blessure, il continua de charger à la tête des troupes, reçut encore trois coups de feu, dont un lui cassa le bras, et fut nommé capit. sur le champ de bataille; a commandé et défendu en l'an 9, pendant plus d'un mois, la place de Pezaro, contre les tentatives réitérées des Anglais et les diverses attaques des insurgés, qu'il dispersa; pendant la défense de cette place, il enleva dans une sortie un drapeau à l'ennemi, ce qui lui valut le grade de chef d'escad.; il ne lui restait que 14 hommes lorsqu'il se rendit, le 15 frim. an 9; sortit de la place avec les honneurs de la guerre. Au passage du Mincio, cet officier reçut un coup de baïonnette dans le côté; il commanda le 15ᵉ régt. d'inf. légère à la bataille d'Austerlitz, et y fut grièvement blessé à deux reprises différentes; se fit également remarquer pendant la retraite en Portugal, le 17 mai 1809, et fut blessé au pont de Misarella d'une balle dans la tête. Dans la campagne de 1811, à l'armée du midi en Espagne, il est cité avec honneur dans les ordres du jour des 12 et 26 août, et particulièrement dans le rapport du 13. (T. 11 et 18.)

DULONG (Jean-Denis), chef de bat. au 6ᵉ régt. d'inf. légère, chev. de la lég.-d'honn., né à Pont-Audemer (Eure): entra au service comme volontaire au 1ᵉʳ bat. du Calvados; lieut. de canonniers en 1793; fut nommé chef de bat. le 20 avril 1813. Cet offic. arrêta en avant de St.-Amand, le 8 sept. 1792, une forte colonne autrichienne, en manœuvrant une pièce de 4 avec huit de ses camarades. Cette action lui valut alors une récompense nationale. Le 18 février 1795, à la pointe d'Ergnys, il fit seul dix prisonniers; ayant fait des prodiges de valeur à la bataille de Wagram, il reçut des mains de Napoléon l'étoile de la lég.-d'honn., le 13 août 1809. Dulong déploya la même bravoure pendant la campagne de Saxe en 1813 et celles de France en 1814 et 1815.

DUMAIL (Jean), fourrier à la 58ᵉ demi-brig. de ligne, se signala aux deux combats d'Algésiras en juillet 1801, et reçut une arme d'honneur.

DUMANOIR (Le Pelley, comte), contre-amiral: entra en 1786 dans la marine, en qualité d'élève de port; fit une campagne de mer à St.-Domingue; lieut. de vaisseau au moment de la révolution, il fit partie de l'expédition d'Irlande; commandait l'avant-garde à la bataille de Trafalgar, à laquelle il ne prit point part. Accusé pour ce fait et mis en jugement, il fut acquitté; peu de temps après aux attérages de Rochefort, avec toute sa division, après un combat opiniâtre, pendant lequel il fit preuve de courage, et reçut une blessure à la tête, il débarqua à Plimouth, resta quelque temps prisonnier sur parole et revint en France; fut employé depuis dans divers postes, entre autres à Dantzick. Après la campagne de Russie, il fut fait prisonnier dans cette ville, et conduit à Kiow; en 1814, nommé comte par le roi. Il est aujourd'hui membre de la chambre des députés. (T. 7, 8, 9, 11, 14, 16.)

DUMAREIX (Jean-François), major au 21ᵉ régt. d'inf. légère, membre de la lég.-d'honn., né à Bussières-Galant (Haute-Vienne), le 28 janvier 1767; soldat au 51ᵉ régt. d'inf., le 19

avril 1784 ; fit les campagnes d'Amérique de 1790 et 1791 ; celle de 1792 à l'armée du nord, dans laquelle il fut nommé adjud. sous-offic., et bientôt après capit. Le 8 oct., dans la première sortie de la garnison de Maubeuge, seul il combattit douze Autrichiens qui l'enveloppaient, se debarrassa de leurs mains, après en avoir tué trois et blessé deux ; passé à l'armée d'Italie, il prit une part glorieuse aux affaires de Castiglione, de Rivoli, où il reçut un coup de feu au bras droit; de Cagliano, où il reçut un second coup de feu ; et le 27 du même mois à Rivoli, où il fut atteint d'une balle. Le 7 germ. an 7, devant Verone, il ne montra pas moins de courage ; se distingua à Ocrone, à Villa-Franca, à Savigliano, où il fut blessé et pris ; rentré en France le 5 niv. an 9, cet officier a été nommé major au 21e d'infanterie légère, le 30 frim. an 12.

DUMAS (Alexandre), gén. de div., né à Jérémie, île de St.-Domingue, le 25 mars 1762 : entra simple dragon le 2 juin 1786, au régt. de la Reine ; envoyé à l'armée de Dumouriez, il devint lieut. de hussards; lieut.-colonel de la légion franche de cavalerie des Américains et du midi, et envoyé aux avant-postes français à Mouvion près Lille ; il fut bientôt après gén. de brig.: chargé de la défense de Pont-à-Marque; fut promu au grade de gén. de div. le 3 sept. 1793, et passa au commandement de l'armée des Pyrénées orientales, et ensuite à l'armée des Alpes ; il se signala à la prise du mont Saint-Bernard et à celle du mont Cenis. Le 3 therm., gén. en chef de l'armée de l'Ouest, puis de celle de Brest, le 17 vendém. an 3; fut chargé, le 13 vendémiaire an 4, d'apaiser une insurrection qui venait d'éclater dans le pays de Bouillon. Envoyé ensuite à l'armée d'Italie, dont il commanda l'aile droite ; fit avec beaucoup de distinction la campagne d'Orient; revint en France pour cause de santé au moment de l'expédition de Syrie. (T. 2, 3, 8 et 9.)

DUMAS (le comte, Mathieu), gén. de div., né à Montpellier, le 23 déc. 1758; en 1773, sous-lieuten. au régt. de Médoc ; fit la guerre d'Amérique. En 1784, envoyé à Constantinople et sur la mer Noire, pour reconnaître militairement les îles du Levant. De retour en France en 1787, il fut fait chevalier de St.-Louis, et chargé d'une mission en Hollande ; Dumas devint, immédiatement après le départ du maréchal de Broglie, aide-de-camp du marquis de Lafayette ; promu au grade de maréchal-de-camp, il siégea dans nos différentes assemblées législatives, et faisait partie du conseil des Anciens lors du 18 fructidor, époque après laquelle il se réfugia en Allemagne; rappelé en France en mai 1800 par le gouvernement consulaire; chef de l'état-major de l'armée de réserve à Dijon, il fit en cette qualité la campagne de 1801 en Suisse; sauva l'artillerie de l'avant-garde à Spingen. Après la paix de Lunéville, conseiller-d'état, gén. de div. et grand-officier de la lég. d'honn.; passa au service du roi de Naples, Joseph, qui lui confia le porte-feuille du ministère de la guerre le 19 mai 1806, et le nomma grand-maréchal du palais. En 1809, Dumas rejoignit la grande armée d'Allemagne ; fut employé dans la campagne de Russie en qualité d'intendant général de l'armée, il suivit Napoléon en Saxe en 1813, et fut fait prisonnier après la bataille de Leipsick. Rentré en France en 1814, il fut nommé conseiller-d'état honoraire, et directeur général des comptabilités et dépenses des armées, depuis 1805. Après l'invasion du mois de mars 1815, le général Dumas reprit sa place dans le conseil-d'état, et fut directeur général des gardes nationales de France. Il a été mis en retraite le 4 septembre 1815 ; conseiller-d'état en service extraordinaire le 4 novembre 1818. (T. 4, 12, 13, 14, 15 et 16.)

DUMAS, aide-de-camp, fut mentionné honorablement dans la guerre d'Espagne. (T. 19.)

DUMENY (Joseph), fusilier à la 17e de ligne, né dans le département des Vosges, tué à la bataille de la Trébia, le 1er messidor an 7, après avoir seul, pendant long-temps, tenu tête à un gros d'ennemis.

DUMERBION, gén. de div., offic. général en 1790, maréc.-de-camp en 1791; gén. de div. à la fin de 1792 ; se signala à l'affaire du 28 fév. 1793 ; à celle du 2 mars et du 8 juin. En l'an 2,

commanda provisoirement l'armée d'Italie. (T. 2 et 3.)

DUMESNIL, chef de bat., cité à la bataille de Verone (1799). (T. 10.)

DUMOLARD (Victor-Jacques-Enemond), chef d'escad. au 25e régt. de dragons, né à Laffray (Isère), le 19 août 1770 : entré au service comme sous-lieut. au 7e régt. d'inf., le 12 janvier 1792; fit les campagnes des Alpes, des Pyrenées orientales; devint aide-de-camp du gén. Perignon; servit en Italie; assista au siége de Malte, et fit partie de l'armée d'Orient. De retour en France, il fit de nouveau les campagnes d'Italie des années 8 et 9, et y reçut le grade de chef d'esc. Cet officier est membre de la lég.-d'hono.

DUMONCEAU (Jean-Baptiste), né à Bruxelles vers la fin de 1760, lieut.-gén., comte de Bergendal, grand officier de la lég.-d'honn., grand'croix de l'ordre de la fidélité de Bade; chev. de St.-Louis; commença sa carrière militaire à la tête d'un corps de Belges insurgés; en 1792, offrit ses services à la France, et fut lieutenant-colonel d'un bataillon nommé troupes légères belges. Sa conduite dans divers combats, et principalement à Jemmapes, le fit élever au grade de colonel. Devenu gén. de brig, il s'empara de Menin, assista à la bataille de Fleurus, aux siéges de Bois-le-Duc et de Nimègue; enleva les forts de Munikhof et de Stuivezande; entra dans Rotterdam, et fut nommé commandant supérieur de La Haye; passa au service de la Hollande avec le grade de lieut.-gén.; dirigea le corps d'armée auxiliaire qui devait agir en Franconie; réorganisa toute l'armée hollandaise, et prit part aux opérations de la grande armée française en Autriche. En fév. 1807, il fut nommé maréchal de Hollande, et décoré de la grand'croix de l'ordre de l'union. Au mois d'août il marcha avec son armée, forte de 25,000 hommes, vers la Poméranie suédoise; en 1809, il dirigea les opérations de l'armée hollandaise pour empêcher le débarquement des Anglais dans l'île de Walcheren. Au commencement de 1813, il fut chargé d'un commandement de la grande armée; livra, le 26 août, aux Russes un combat sanglant sur les hauteurs de Pirna, et quatre jours après il se couvrit de gloire à la bataille de Culm; pris à Dresde, il rentra en France le 1er juin 1814. (T. 2, 3, 11, 13, 15, 19 et 22.)

DUMOND (Joseph), adjud.-major: entré au service comme soldat au 44e régt. de ligne, le 12 août 1807; parvint au grade d'adjud.-major le 1er fév. 1814; a été aux siéges de Saragosse, de Tortose, de Sagonte et de Valence, et à toutes les batailles et différentes affaires où le régt. s'est trouvé, depuis le 9 janv. 1808, jusqu'en 1814; a été cité deux fois honorablement à l'ordre de l'armée pour sa bonne conduite: à l'affaire du 27 avril 1812, dans le royaume de Valence, et à l'assaut des hauteurs du col d'Ordal en Catalogne, le 13 sept. 1813, où il a été blessé de deux coups de feu; retraité en octobre 1814.

DUMONT, chef de bat. de la 22e demi-brig., perdit la vie dans la campagne d'Italie (1800), près de Chavisso. (T. 13.)

DUMONT, sergent-major du 19e régt. d'infanterie de ligne, a fait avec distinction la campagne d'Allemagne de 1807, et s'est distingué particulièrement à l'attaque de l'île d'Holm. (T. 17.)

DUMONT-ISOOT (Joseph-Louis), lieut., enleva à la baïonnette deux positions importantes, à la tête de 40 grenadiers de sa compagnie le 19 juin 1810, à la bataille de Las-Nevas-del-Marquez; quoique blessé de deux coups de feu à la jambe gauche, il ne cessa de combattre que lorsqu'il fut maître des retranchemens ennemis.

DUMOULIN, maréc.-de-camp, mérita les éloges de Brune au combat de Neueneck en Suisse le 5 mars 1798, il était alors chef de bat.; fut employé en Espagne, et se trouva au siége de Gérnnne en 1809. (T. 8 et 19.)

DUMOULIN, grenadier de la 49e de ligne, né à Jarouse (Haute-Vienne), pénétra le premier dans la place de Nassau, et poursuivit seul l'ennemi, afin de l'empêcher de rompre le pont établi sur la Lahn; son audace ne fut pas sans succès; mais elle lui coûta la vie.

DUMOURIER (Charles-François),

général, né à Cambrai le 26 janvier 1739; entra en qualité de cornette dans le régt. d'Escars cavalerie en 1758; blessé à Amstetten et à Klostercamp, il fut fait capit. en 1761 et réformé avec la croix en 1763; devint aide maréc.-des-logis à l'armée de Corse, contribua à la soumission de cette île, remplit en 1770 une mission auprès de la confédération polonaise, et parvint en 1778, au commandem. de Cherbourg; nommé en 1790 brigadier des armées françaises, quelque temps après lieut.-gén., Dumourier, obtint le 16 mars 1792, le portefeuille des affaires étrangères le 13 juin suivant, donna sa démission 5 jours après, et alla servir en qualité de lieut.-gén. dans l'armée aux ordres du maréc. Luckner, passa le mois suivant à celle que commandait Arthur Dillon. C'est à la tête de cette armée forte d'environ 17000 homm. que Dumourier s'opposa à l'invasion des Prussiens qui s'avançaient dans la Champagne, prit poste à Grand-Pré par une marche aussi habile que hardie; forcé par les Autrichiens, il concentra ses troupes vers Ste.-Menehould, contribua au succès de la bataille; Dumourier courut ensuite avec 25000 hommes au secours de Lille, attaqua les Autrichiens le 6 nov. dans le camp de Jemmapes, remporta sur eux la victoire de ce nom, qui fut comme l'aurore d'une nouvelle tactique et le présage des triomphes des Français; le 13 Dumourier obtint de nouveaux succès au combat d'Anderlecht, entra le lendemain dans Bruxelles : battit les Autrichiens le 22 devant Tirlemont, et le 27 il culbuta leur arrière-garde à Verroux; le 15 février, il donna l'ordre d'ouvrir la campagne par le bombardement de Maëstricht et attaqua lui-même la Hollande par Bréda et Klundert, dont il s'empara; après la perte de la bataille de Nerwinde, il fut dénoncé, conclut une trève avec le prince de Cobourg dans le dessein de marcher sur Paris; abandonné par ses troupes, il se réfugia en Autriche. Ici finit sa carrière militaire, il est aujourd'hui retiré en Angleterre et vit des bienfaits du duc d'Yorck. (T. 1 et 2.)

DUMOUSTIER (le comte Pierre), lieut.-gén., né à St.-Quentin en Picardie, le 17 mars 1771; entré au service en 1793 comme volontaire, il mérita par sa bonne conduite et ses talens militaires, d'être nommé colonel du 34e régt. d'inf. de ligne, qu'il commanda avec distinction pendant les campagnes de 1805 et 1806; général de brigade le 30 déc. de cette dernière année, il fit les guerres de Prusse de Pologne et d'Autriche en 1807, 1808 et 1809; passa en Espagne jusqu'en 1812; commanda le 2 mai 1813, une div. de la jeune garde à la bataille de Lutzen, et se distingua le 21 à la bataille de Wurtschen près de Bautzen; à l'affaire de Dresde à la tête de la 1re div. de la jeune garde, il montra un dévouement et une intrépidité rare, et fut blessé grièvement; le gén. Dumoustier a toutes les qualités du soldat, et toutes les vertus de l'homme de bien. (T. 20, 21 et 22.)

DUMOUTIER, capit. de vaisseau, commandait *le Trajan* au combat du 1er juin 1794; se distingua particulièrement en déc. 1813, lors du siége de Dantzick (Allemagne). (T. 3, 5 et 22.)

DUMUY (le comte Jean-Baptiste-Louis-Philippe de Félix), lieut.-génér. et pair de France, né à Ollières en Provence le 25 déc. 1751; entré au service dans le régt. de Mestre-de-Camp cavalerie, il parvint au grade de capit. commandant le régt. de Soissonnais, à la tête duquel il fit la guerre d'Amérique, et se distingua au siége de New-York, obtint alors la croix de Cincinnatus, revint en France et fut nommé le 9 mars 1788, maréc.-de-camp; en 1789, eut le commandement militaire depuis Toulon jusqu'aux environs de Lyon; servait en 1792 à l'armée du Midi; nommé gén. de div. le 6 fév. 1793, il suivit Bonaparte dans la campagne d'Egypte; à son retour en France, il fut fait prisonnier par les Anglais; employé de nouveau en 1805; il fit la campagne de 1806 contre les Prussiens et les Russes, et se distingua au siége de Neiss; il obtint le gouvernement gén. de la Silésie; nommé par le roi grand-offic. de la lég.-d'honn. le 29 juillet 1814, et commandeur de St.-Louis le 23 août suivant. (T. 2, 8, 9 et 17.)

DUNESME (Martin-François), gén. de brig., offic. de la lég.-d'honn., né à Viel-Saint-Remy (Ardennes), entré au service en 1791, fit la campagne de 1792 sous Dumourier, et

mérita le grade de capit.; le 24 octobre près de Laval, avec 50 braves, il résista plus d'une heure à toutes les forces réunies des Vendéens; le 5 fév. 1795, n'étant accompagné que d'un caporal, il désarma et emmena prisonnier huit insurgés; nommé chef de bat., on lui confia souvent les expéditions les plus périlleuses; à l'assaut de la position des *Deux-Frères*, à la tête d'un bataillon de nouvelle levée, il reprit une position importante, après avoir fait éprouver une perte considérable à l'ennemi; major du 96e régiment de ligne, il fit avec ce corps plusieurs campagnes; fut ensuite nommé colonel du 25e régiment; se distingua pendant la guerre contre l'Autriche et la Prusse, et périt général de brigade le 30 août 1813, à la bataille de Culm, où il donna des preuves de la plus éclatante valeur.

DUNIO, sergt.-maj. du 19e régt. d'inf. de ligne, a fait avec distinction la campagne d'Allemagne de 1807, et fut cité à l'attaque de l'île d'Holm. (T. 17.)

DUPAS (le comte), lieut.-gén., né à Evian, sur les bords du lac de Genève; servit au commencement de la révolution comme grenadier de la garde nationale de Paris, et ensuite comme colonel de la légion des Allobroges, chef de bat. dans le 27e léger, employé à l'armée d'Italie, il se distingua pendant tout le courant de cette campagne; accompagna Bonaparte en Egypte, capit. des guides, et après la révolution du 9 nov. 1799, l'un des offic. supérieurs de la garde des consuls, puis gén. de brig., et commandant de la lég.-d'honn.; promu au grade de gén. de div. le 24 déc. 1815, il rendit d'éminens services à Iéna le 14 oct. 1806, et surtout à Friedland le 14 juin 1807, était en 1813, gouverneur du palais impérial de Stupinis en Piémont, et commandant supérieur de la 32e div. militaire. (T. 5, 6, 14, 17 et 19.)

DUPELIN, chef de bat. à la 106e demi-brig., fut blessé de cinq coups de feu en combattant sur le Monte-Faceio le 6 avril 1800. (T. 12.)

DUPERRÉ (le baron), contre-amiral, commandant de la lég.-d'honn., prit une grande part au combat de *la Virginie*, le 22 avril 1796; la défense maritime de la place de Venise (Italie) lui fut confiée en 1813. (T. 7 et 22.)

DUPERREUX, adjud.-gén., s'est trouvé en 1800 aux opérations militaires dans le pays des Grisons et le Tyrol. (T. 13.)

DUPEYROUX (le comte René), né le 22 sept. 1764, était colonel du 115e régt. de ligne, lorsqu'il fut nommé offic. de la lég.-d'honn. le 6 juill. 1809, après la bataille de Wagram, employé en Espagne, il obtint différens succès; promu au grade de gén. de brig. le 12 avril 1813; mentionné particulièrement dans le rapport sur les affaires de Villach et de Feistriz (Italie), les 24 et 29 août 1813, et faisait partie en juin 1815 de l'armée du Nord. (T. 18, 19 et 20.)

DUPHOT (Léonard), génér., né à Lyon en 1770, entra dans un des bataillons de volontaires nationaux qui furent créés au commencement de la révolution; il tua à la prise de Figuières en 1792, un gén. espagnol, et fut fait adjud.-gén.; il se distingua dans plusieurs affaires, pendant les campagnes d'Italie, fut blessé en avant de Lovadina près Mantoue; nommé génér. de brig., il accompagna Joseph Bonaparte ambassadeur près la cour de Rome, et fut une des victimes de l'insurrection qui éclata dans cette ville le 28 déc. 1797. (T. 3, 8 et 9.)

DUPIN (Jean-Pierre), chef de bat. au 4e régt. d'inf. de ligne, offic. de la lég.-d'honn., né à Strasbourg; soldat au commencement de la révolution; cet officier se fit remarquer le 6 mars 1793 en Piémont, en désarmant deux sentinelles ennemies, qu'il força pendant la nuit à lui servir de guides pour rejoindre son régt.; le 18 nov. 1796, devant Arcole, Dupin alors serg.-maj. voyant une pièce de 4 abandonnée, alla avec le sergent Parisien chercher cette pièce sous le feu de l'ennemi et la ramena jusqu'à la colonne; le 21 mai 1814 devant Boulogne, averti qu'une péniche allait se briser contre les rochers du Portel, Dupin se précipite dans les flots et sauve tout l'équipage; le 1er mars 1809, dans la campagne d'Allemagne, cet officier à la tête de trois compagnies de voltigeurs du 4e de ligne, soutenu par deux escadrons ba-

dois, attaqua en avant de Raab 3000 Autrichiens, les dispersa, fit 900 prisonniers, enleva un drapeau et prit à lui seul cinq officiers.

DUPLAN (Pierre-Massabieaux), chef de bat., né le 3 juin 1763 à Aulas (Gard), entré au service dans le régt. de Beauce le 1er avril 1781; s.-lient. le 15 nov. 1791; lieut. quartier-maître trésorier le 13 avril 1793, capit. le 7 sept. suivant; chef de bat. commandant d'armes de 4e classe le 8 fev. 1813; membre de la lég.-d'honn. le 30 août 1809; a fait les campagnes de 1791 en Amérique, 1792, 93, 94, 95 et 97 à l'armée du Nord, 1806 en Istrie, 1806 et 1807 en Frioul, 1809 en Allemagne; l'hiver de 1809 à 1810 et le commencement de celle de 1813, dans les provinces Illyriennes; s'est fait remarquer le 16 avril 1809 à la bataille de Sacile, ainsi que les 18 et 29 mai au fort Pradel et à St.-Michel; se signala par son courage le 14 juin à la bataille devant Raab en Hongrie; cet officier a été blessé en différentes rencontres, et pris à la bataille de Wagram.

DUPLESSIS, chef de brig., tué le 3 mars 1799 en Egypte.

DUPONT, lieut., se distingua le 13 janv. 1811 au combat de Tarrega. (T. 20.)

DUPONT, brigadier au 12e régt. de dragons. *Voyez* BOURGEOIS capitaine.

DUPONT, fusilier à la 49e de ligne, né à Rebais (Seine-et-Marne); ce soldat venait de recevoir son congé par suite de nombreuses blessures, lorsque le 24 janvier an 7, il apprend que l'on va livrer un combat : « Puisqu'il y a encore des dangers à courir, dit-il à ses camarades, je ne veux être bourgeois qu'après la victoire ». Il fut en effet cité parmi les plus vaillans de cette journée, où il fut tué.

DUPONT-CHAUMONT (le comte Antoine), né à Chabanais en Périgord le 27 déc. 1759; était au commencement de la révolution, aide-de-camp de Lafayette; employé ensuite à l'armée du Nord, il se fit remarquer à l'affaire de Tournai, où il fut blessé, combattit avec valeur à Jemmapes, sous Dumourier, et obtint ensuite le grade d'adjud.-gén.; gén. de div., il fut envoyé dans les deps. de l'Ouest pour s'opposer au débarquement des Anglais; devint en 1805, commandant de la 27e division militaire (Turin), passa ensuite à l'armée de Hollande; le roi l'a nommé en 1814, inspect.-gén. de l'inf. de la 1re division militaire; grand cordon de la lég.-d'honn. le 29 juillet, commandeur de St.-Louis le 23 août, comme le 24 sept. 1814; il est encore aujourd'hui en activité.

DUPONT-DE-L'ÉTANG (le comte, Pierre), lieutenant-général, frère du précédent, né à Chabanais, le 14 juillet 1765; prit du service dans la légion de Maillebois, puis dans l'artillerie hollandaise; revenu en France, il fut employé en 1792, sur la frontière du nord, dans le corps de Théobald Dillon, qui le choisit pour aide-de-camp; employé à l'armée de Dumourier, il se distingua au combat de la forêt d'Argonne et au passage des Islettes en Champagne; gén. de brig. au commencement de 1793 et gén. de div. le 2 mai 1797; il seconda les projets de Bonaparte dans les journées des 9 et 10 nov. 1799; fut nommé en 1800, chef de l'état-major de l'armée de réserve; passa avec elle en Italie, et combattit à Marengo; commandant d'une division de la grande armée d'Allemagne en 1805, où sa division fit des prodiges de valeur, il ne se conduisit pas avec moins de distinction dans la campagne de 1806, contre la Prusse; après avoir obtenu d'éclatans succès contre les débris de l'armée prussienne, à Brandbourg et à Bertenstein, il rendit le 4 juin 1807, d'éminens services à la bataille de Friedland, et fut nommé le 17 juillet grand-aigle de la lég.-d'honn., envoyé en Espagne en 1808; il eut d'abord quelques avantages; mais bientôt il se vit obligé de négocier avec le général Castannos à Baylen; il revint seul avec son état-major et débarqua à Toulon, où Napoléon le fit arrêter comme ayant trahi les intérêts de l'armée; il resta prisonnier jusqu'en 1814; nommé le 3 avril par le gouvernement provisoire, commissaire au dépt. de la guerre, le roi lui confia le portefeuille le 3 mai suivant. Il est membre de la chambre des députés. (T. 13, 15, 16, 17, 18, 19, 20.)

DUPOTET, lieutenant de vaisseau après le combat de Trafalgar en 1805, et nommé capit. de frégate (T. 16.)

DUPRÉ, gén. de brig., se distingua à la tête d'une brig. de cavalerie légère à la bataille de Baylen en 1808. (Espagne). (T. 18.)

DUPRÉ, lieut. au 14e régt. d'inf. de ligne, dressa le premier une échelle contre les redoutes d'Anelhio le 18 mai 1794 : entraînés par son exemple, les grenadiers enlevèrent de vive force cette position, et firent mettre bas les armes au poste qui la défendait; le 10 juin de la même année, Dupré alors fourrier de grenadiers, contribua à dégager la demi-brig. dont il faisait partie, en se précipitant le premier au milieu des ennemis; après cette action, il retira des mains des Autrichiens son chef de brig. qui eut une jambe emportée par un boulet; l'intrépide Dupré est mort glorieusement à Eylau.

DUPUIS, chef de brigade, servait sous les ordres de Bonaparte dans la campagne d'Italie en 1796; il fut tué près de Dego au mois d'avril de cette année. (T. 5.)

DUPUIS, simple soldat, ayant eu la cuisse emportée par un boulet au combat de Namur, ne voulut être transporté à l'ambulance pour être pansé, que lorsque la victoire fut décidée.

DUPUY, capit. de vaisseau, commandait *la Bellone*, de 36 canons lors de l'expédition d'Irlande en 1796. (T. 7.)

DUPUY (Dominique), génér. de brig., né à Toulouse en 1764, servait à 19 ans en qualité de soldat dans le régt. d'Artois, puis dans les dragons de la garde nationale de Toulouse; en 1794 il fut nommé commandant en second du 1er bataillon du dépt. de la Haute-Garonne, qui fut envoyé à l'armée des Pyrénées-occidentales; il contribua par son courage à la prise du camp de Jalès; passa en 1792 à l'armée des Alpes, commandée par le général Anselme, fit partie de l'armée d'Italie, alors commandée par Schérer; le 26 germ. an 4, il fut grièvement blessé à l'attaque de Dégo où il se distingua; en l'an 5, près du village de Caldero, il fut frappé à la tête d'une balle qui le renversa par terre; commandant de Milan, après sa guérison; lors de l'expédition d'Égypte, il suivit Bonaparte à Malte, à Alexandrie, au Caire; sa bonne conduite lui mérita le grade de gén. de brig., et le commandement du Caire; victime de l'insurrection le 1er octobre 1798. (T. 4 et 9.)

DUPUY (André), chef de bat. au 22e régt. de ligne, né à St.-Étienne (Loire) le 4 fév. 1765; entré au service le 19 déc. 1783 dans le régt. de chevau-légers; congédié par ancienneté le 19 déc. 1791; il rentra au service comme capitaine du 5e bataillon de Saône-et-Loire; fit la campagne de 1792 sous Luckner et Dumourier, celle de 1793 aux avant-postes de l'armée du Nord; le 21 août 1793 étant de garde, fut attaqué par l'avant-garde du duc d'Yorck, arrêta par sa résistance l'armée ennemie plus d'une heure et fut fait prisonnier de guerre; rendu à la liberté, il fit les campagnes des années 2, 3, 4 et une partie de de l'an 5 à l'armée du Nord, celle de l'an 8 à l'avant-garde de l'armée de réserve en Italie; à la bataille de Marengo, les officiers supérieurs de son régiment ayant été tués, il en prit le commandement et se distingua particulièrement par son courage; il se signala également à la bataille d'Alexandrie, où il fut fait chef de bat. sur le champ de bataille le 25 prairial an 8; est membre de la légion-d'honneur.

DUPUYS (Charles-Vincent), serg.-major à la 106e de ligne, né à Chambort (Seine-et-Oise), gravit à la tête des grenadiers (21 prairial an 8), une position défendue par de nombreux ennemis, fondit sur eux à coups de sabre, en mit plusieurs hors de combat et débusqua le reste : blessé mortellement à cette attaque, il s'écria : « Je meurs content; j'ai fait mon devoir, que chacun en fasse autant. »

DUQUESNE, soldat au 5e régt. d'inf. de ligne, né à Bourg en Bresse (Aine), se distingua d'une manière toute particulière le 16 août 1794, à la reprise du Quesnoy sur les alliés. (T. 3.)

DUQUESNOY, gén. de div., fils d'un laboureur de Calais, se fit remarquer à l'armée de Sambre-et-Meuse; ce fut principalement à lui que l'on dut la victoire de Watignies; son corps se ren-

dit si redoutable aux Autrichiens, qu'il fut surnommé la colonne infernale; il battit ensuite Charette au pont de James; après le 9 thermid., il fut destitué et rentra dans l'obscurité; il mourut en 1796.

DUQUESNOY (Auguste), chef de bat. au 29e régt. de ligne, offic. de la lég.-d'honn., volontaire le 10 juin 1799, lieut. le 1er avril 1809; passé avec ce grade à la garde impériale le 1er avril 1810, chef de bat. le 2 avril 1813, et membre de la lég.-d'honn. le 6 avril suivant; a constamment donné des preuves de valeur dans toutes les affaires où il s'est trouvé; à la bataille d'Austerlitz, Duquesnoy exécuta deux charges vigoureuses par lesquelles il contribua puissamment à la prise de douze pièces de canon; déploya la même valeur pendant les campagnes de Prusse, de Pologne, d'Espagne, de Saxe et de Waterloo; cet officier jouit aujourd'hui de sa retraite à Valenciennes.

DURAND, génér., commandait le 14 nov. 1793 le fort Vauban, fait prisonnier avec sa garnison. (T. 2.)

DURAND, chef du 1er bat. de la 5e demi-brig. d'inf. légère, se trouva en 1795, à l'ouverture de la campagne aux Pyrénées-occidentales, où il fut fait prisonnier par les Espagnols le 21 mars. (T. 4.)

DURAND, major du 7e régt. d'inf. de ligne, se distingua particulièrement en oct. 1811, au siége du fort de Sagonte; fit avec distinction les campagnes de 1812 et 1813 en Espagne, et se trouva le 27 juin 1813 à la prise du fort de Requena. (T. 20, 21 et 22.)

DURAND-LINOIS, capitaine de vaisseau, commandait *le Nestor*, de 74 canons, lors de l'expédition d'Irlande en 1796. (T. 7.)

DURAND, caporal au 14e régt. d'inf. de ligne, se distingua au combat de l'Hôpital en Savoie. *Voyez* BUGEAUD, colonel.

DURANTEAU (Luc), général de brigade, né à Bordeaux, le 8 sept. 1747: entra comme sous-lieut. au régt. de Médoc, le 24 mars 1769, et fit en cette qualité une campagne en Corse; lieut. le 9 nov. 1772, fit la campagne de 1779 sur le vaisseau *l'Actif*, et le 13 juin 1784, il eut le grade de capitaine; fit partie de l'armée d'Italie pendant les campagnes de 1792, des ans 1, 2, 3 et 4; se trouva aux différentes affaires qui eurent lieu dans le comté de Nice; se distingua à l'affaire de la Brenta, au combat de Caldero; blessé à la bataille d'Arcole, et récompensé par le grade de chef de bat. à la 32e demi-brig.; assista à l'affaire de St.-Michel devant Verone, à la bataille de Rivoli, enfin à toutes les affaires qui eurent lieu en Italie; fit partie de l'expédition d'Egypte, et se distingua à la prise de Malte, au siége d'Alexandrie, à la bataille de Chebreiss et à celle des Pyramides; adjud.-gén., puis gén. de brig., il se fit encore remarquer dans l'insurrection du Caire, à la tête de la 21e légère et de la 23e de ligne. (T. 9 et 12.)

DUREVOIR, major commandant un régt. de gardes nationales, se distingua particulièrement le 25 mars 1814, au combat de Fère-Champenoise. (T. 23.)

DURIF (Etienne), sous-lieut. au 13e régt. d'inf. de ligne, chev. de la lég.-d'honn., né à Burchery (Isère): se présenta seul, le 13 juillet 1796, au fort de l'action, pour examiner la position de l'ennemi; sommé de se rendre par trois Autrichiens, il casse la cuisse à l'un, désarme les deux autres, et vient rendre compte de sa mission. Peu de jours après Durif se dévoua pour enlever à l'ennemi un caisson rempli de cartouches dont sa brigade manquait; il réussit dans son entreprise et fut grièvement blessé. Le 15 août 1799, atteint d'un coup de feu à l'épaule gauche à la bataille de Novi, il ne cessa pas de donner l'exemple du plus grand courage.

DURIT (François), chasseur à cheval au 7e régt., pris par les Vendéens, préféra la mort à la honte de trahir ses sermens.

DURNEL, capit., mentionné honorablement dans le rapport du maréc. Lefebvre, sur l'attaque de la Basse-Vistule; le 26 avril 1807. (T. 17.)

DUROC, duc de Frioul, gén. de div., grand-maréchal du palais, né à Pont-à-Mousson en 1772; lieut. d'artillerie en 1792; fit en qualité d'aide-de-camp du général Lespinasse les pre-

mières campagnes de la révolution. Présenté en 1796 au gén. Bonaparte par Marmont, comme ancien condisciple de l'école militaire, Bonaparte l'attacha à sa personne et le prit dès-lors en affection; il suivit son gén. dans toutes les campagnes d'Italie et d'Egypte; blessé d'un éclat de bombe au siége de St.-Jean d'Acre, revint en France avec Bonaparte en 1799, et devint, après le 18 brumaire, l'agent principal de Napoléon auprès des cours de Berlin, de Stockolm, de Vienne et de St.-Pétersbourg; grand-maréchal du palais; chargé un moment, en 1805, du commandement des grenadiers de l'armée d'Allemagne. Toujours auprès de l'empereur, dans les guerres de Prusse, d'Autriche et de Russie, il fut emporté d'un boulet de canon, le 22 mai 1813, dans les champs de Bautzen. (T. 7, 8, 9, 12, 13, 15, 16, 17, 18, 19, 22 et 23.)

DUROSNEL (le comte, Antoine-Jean-Auguste-Henri), lieut.-gén., né à Paris, le 9 novembre 1771, fut très-jeune aide-de-camp du général d'Harville; fit la campagne de 1800 en Allemagne, comme chef de brigade; général de brig. le 24 septembre 1805, après la bataille d'Austerlitz. Le 14 oct. 1806, il se distingua à Iéna: le 6 juin 1807, il se fit de nouveau remarquer au combat de Gottan; employé en 1809, dans la campagne contre l'Autriche, il fut élevé au grade de gén. de div. le 16 avril, et blessé par un boulet le 22 mai, à la bataille d'Essling; prisonnier, passa pour mort jusqu'à l'époque de l'armistice du 12 juill.; aide-de-camp de l'empereur; décoré de l'ordre de l'éléphant de Danemarck, du lion de Bavière; comte et grand-officier de la lég.-d'honn.; fit la campagne de 1812 en Russie. Après la prise de Dresde, en 1813, il fut nommé gouverneur de cette ville, et y resta jusqu'à la capitulation; créé par le roi commandant de la lég.-d'honn. et chev. de St.-Louis le 13 août 1814; pair de France en 1815. (T. 13, 15, 16, 17, 19, 21 et 24.)

DURRIEU (le baron, Antoine-Simon), né le 21 juillet 1775; adjud.-commandant dans la campagne de Russie en 1812; en 1813, il acquit beaucoup de gloire à la défense de Glogau, et fut nommé maréc.-de-camp le 3 juin; chev. de St.-Louis le 13 août 1814, et officier de la lég.-d'honn. le 24 du même mois; en mars 1815, chef de l'état-major de la 1[ere] division militaire du 6e corps de l'armée du Nord.

DURUP-DE-BALEINE (J.-C.), né à Poudichery en 1759, d'une famille originaire de Champagne: entra à l'âge de 14 ans cadet au régiment de Provence; passé au régiment de Condé, il fut fait lieutenant, puis capit. En 1777, il quitta ce corps pour entrer dans la marine; était sur la frégate *la Belle Poule*, au combat du 16 juillet 1780, où il fut fait prisonnier; reçut un coup de fusil devant Bristonjele.

DURUTTE (le comte, Joseph-François), lieut.-gén., né le 14 juillet 1767; fit avec distinction les premières campagnes de la révolution; nommé gén. de div., passa en 1809 à l'armée d'Italie; s'y fit remarquer au passage de la Piave et du Tagliamento; entra le premier dans le fort de Montaborghetto. Appelé au commandement d'une division dans la campagne de Russie, il y rendit les plus éminens services; après avoir, le 6 sept. 1813, sauvé l'armée à la bataille de Dennewitz, il mérita surtout les plus grands éloges à la journée de Leipsick, le 18 oct., où il tint ferme quoique abandonné par les Saxons; commandant de la 3e division militaire à Metz, le 23 mai 1814; eut à la fin de 1815 le commandement d'une div.; se distingua à Mont-St.-Jean, où il fut blessé. (T. 11, 13, 19, 21, 22, 23 et 24.)

DUTAILLIS (le comte, Adrien-Jean-Amable-Ramond), né le 12 nov. 1760; d'abord aide-de-camp du maréc. Berthier; gén. de brig. en 1804; le 29 juin 1807, gén. de div. Pendant la campagne de 1809 en Allemagne, il eut le commandement supérieur de Munich; créé comte à l'ouverture de la campagne de Russie, gouverneur de Varsovie; avait eu en 1807 un bras emporté par un boulet, lorsqu'il était chef d'état-major du maréchal Ney en Pologne; quitta le commandement de Varsovie pour prendre celui de Torgau; en nov. 1813, devint gouverneur de cette place; chev. de St.-Louis le 19 juillet 1814. (T. 13, 17 et 22).

DUTAILLIS, lieut. de vaisseau, commandait la prame *la Ville d'Anvers* le 16 mai 1805, dans un combat contre sir Sidney Smith; il s'y distingua d'une manière particulière; une épée d'or lui fut offerte par le corps municipal d'Anvers; le gouvernement le promut au grade de capit. de frégate. (T. 16.)

DUTAILLIS, commandant du 22ᵉ régt. d'infant. de ligne, blessé mortellement par un biscaïen, lors du siége de Saint-Sébastien (Espagne, 1813). (T. 22.)

DUTAY, capit., se distingua à la tête du bataillon de la Somme, le 14 juillet 1792, contre les Autrichiens. (T. 1ᵉʳ.)

DUTHIL, général, commandait Nantes en 1796. (T. 5.)

DUTOYA, lieut. de vaisseau, commandait le lougre *l'Affronteur;* se distingua particulièrement au combat du 18 mai 1803, contre la frégate anglaise *la Doris*. (T. 16.)

DUTOYAT, chef de bat. au 69ᵉ régt. d'infanterie de ligne: a fait la campagne de 1810 en Portugal; s'est trouvé, le 10 juillet, au siége de Ciudad-Rodrigo, et le 15 mars 1811, à l'affaire de Foz-d'Arunce. (T. 20.)

DUTRUY, général, commandait Challans le 30 avril 1794. (T. 2.)

DUVERDUN (Jacques), fusilier à la 54ᵉ, né à Caozelin (Seine-Inférieure), santa le premier dans une redoute ennemie: blessé mortellement, il rassembla le reste de ses forces, encouragea ses camarades, tous accoururent à sa voix, et la redoute fut emportée avant qu'il expirât.

DUVERNOIS, colonel du 1ᵉʳ régt. de chasseurs à cheval, a fait la campagne de 1810 en Espagne, et a pris part aux événemens militaires en Catalogne. (T. 20.)

DUVEYRIER, colonel, chargé par Jérôme Bonaparte, le 17 déc. 1807, de reconnaître la place de Breslau, ce qu'il fit avec beaucoup d'intelligence, et se distingua pendant la durée du siége de cette place. (T. 17.)

DUVIGNAU, général. (T. 4.)

DUVIGNEAU, général, a fait avec distinction la campagne de France de 1814. (T. 23.)

DUVIVIER, chef d'esc. du 9ᵉ régt. de dragons, fit avec distinction la campagne d'Italie de 1797; fit partie de l'expédition d'Egypte; fut tué dans une charge, près du lac Madieh, le 25 juillet 1799. (T. 8, 10 et 11.)

DUVIVIER, lieuten., l'un de ceux qui défendaient le château de Rodemack (1792).

DZIWANOWSKI, général polonais au service de France, fit avec distinction la campagne de 1812 en Russie. (T. 21.)

E

EBELOT (Jean-Jacques-Joseph-Camille), officier d'état-major, né à Montréjean le 17 sept. 1790 (Haute-Garonne), a fait les campagnes de 1812 en Russie, 1813 et 1814 en Italie, et 1815 à l'armée du Nord; eut deux chevaux tués sous lui à la bataille de la Moskowa le 7 sept. 1812; le 25 fév. 1814, s'est particulièrement distingué devant Plaisance et à la prise de Parme.

EBERLÉ (Gaspard), maréc.-de-camp, commandant de la lég.-d'honn., né le 11 juin 1764, se distingua aux affaires de Gilette 19 oct. 1793, à l'attaque de la redoute anglaise devant Toulon le 27 frimaire an 2, sur la grande route de Figuières le 8 brum. an 3; aux siége de St.-Elme, Collioure, port Vendre, et le 24 floréal an 2, pendant le siége de Roses, à la prise de la redoute de Nostra Signora del Roceri, à la prise de la redoute et du camp de Rabarbenne, à la bataille de Mondovi; au passage du Tyrol; à la descente du Gozo de Malte et à la bataille des Pyramides; au passage du Mincin; le 26 prairial an 9, il reçut un sabre d'honn.; fut nommé maréc-de-camp le 30 mars 1802; il est aujourd'hui en retraite.

EBLÉ (Jean-Baptiste), gén. d'artillerie, né en 1759 à St.-Jean-de-Rorbach (Moselle), fut d'abord simple canonnier, distingué par sa bonne conduite et ses connaissances, et devint

officier en 1785 ; dirigea en 1782, l'artillerie du siége de Genève ; capit. en second dans le 6e régt. d'artillerie, en mai 1792, servit jusqu'au mois de juill. 1793, dans l'armée de Dumourier ; nommé chef de bat. il fut chargé du commandement de l'artillerie d'une des divisions de l'armée du Nord, et se trouva à la bataille d'Hondscote et au débloeus de Dunkerque ; gén. de brig. le 27 sept. 1793, et le 4 brum. an 2, commanda l'artillerie de l'armée du Nord, pendant la conquête des Pays-Bas et de la Hollande ; appelé au commandement en chef de l'artillerie de l'armée de Rhin-et-Moselle, il ouvrit avec le général Moreau la campagne de l'an 4 ; passa en l'an 7 à l'armée de Rome sous Championnet, puis à celle des Alpes ; retourna à l'armée du Rhin et fit les campagnes des années 8 et 9 ; dirigea le passage du Rhin, de l'Inn et de la Salza, et déploya dans toutes les circonstances un activité infatigable ; fit toujours avec distinction les campagnes d'Allemagne de 1803 et 1805, et celle d'Espagne de 1809, de Portugal 1810 et 1811 ; ce général déploya sous les murs de Ciudad-Rodrigo, autant de dévouement que d'habileté, ne montra pas moins de talent et de valeur au siége d'Alméïda, et fit également la campagne de 1812 en Russie. Cet officier d'une probité rare, d'un mérite peu commun, mourut à Magdebourg le 30 déc. 1812. (T. 3, 8, 10, 13, 15, 19, 20, et 21.)

ECKMAYER, gén. de div., commandait une division composée par les 68e et 76e régt. de ligne, à la défense de Kehl, en 1797. (T. 8)

ECOLIER (l'), lieut. de vaisseau, commandait *le Vésuve*, lors du combat du 29 mai 1798, dans la Manche ; contribua puissamment à la prise des frégates anglaises *la Minerve* et *la Canonnière*, dans l'automne de 1803. (T. 8 et 19.)

EDÉE (Michel), chasseur au 15e régt., né à Carentoire (Morbihan) : était seul à la garde d'un canon, lorsqu'attaqué par un peloton ennemi, il se défendit avec opiniâtreté, et donna à nos troupes qui étaient à une grande distance, le temps d'arriver pour le dégager, ainsi que la pièce qu'il défendait. Edée, couvert de blessures, ne survécut pas à cette action.

EHRARD, chef de bat., cité à la prise du Mont-Serrat (Espagne, 1811). (T. 20.)

ELBÉE (N. Gigot d'), général vendéen, né à Dresde en 1752, se fit naturaliser français, et devint lieut. au régt. de Dauphin, cavalerie ; donna sa démission en 1768 ; émigra en 1791 ; rentra bientôt en Anjou, et se mit à la tête des paysans de Beaupréau ; commanda d'abord une division, et devint généralissime, en remplacement de Cathelineau, tué au siége de Nantes ; blessé à l'affaire de Chollet, et pris à Noirmoutiers, où on l'avait transporté ; condamné à mort et fusillé. (T. 1, 2, 4, 5, 6 et 12.)

ELIE, enseigne de vaisseau, se distingua le 16 août 1805, dans un combat contre *l'Agamemnon*, vaisseau anglais ; à la suite de cette action, il fut nommé lieut. de vaisseau. (T. 16.)

ELLIOT, capit. aide-de-camp du gén. en chef de l'armée d'Italie ; tué le 16 novembre 1796, devant l'Alphon. (T. 7.)

EMERIAU (Maurice-Julien), contre-amiral, grand-officier de la lég.-d'honn., né à Carhaix (Finistère), le 20 oct. 1763 : entra dans la marine militaire en qualité de volontaire d'honneur en 1777 ; était sur *l'Intrépide*, au combat d'Ouessant ; fut cité à la prise de la Grenade ; obtint à cette époque des témoignages de la satisfaction de M. d'Estaing, pour sa belle conduite à l'attaque de la ville de Savanah, attaque à laquelle il fut blessé ; lieut. de frégate et décoré de l'ordre de Cincinnatus à l'âge de 17 ans ; capit. de vaisseau, et bientôt après chef de file de l'armée, commandant la division de l'avant-garde dans la campagne d'Egypte ; entra le premier dans Malte sur le vaisseau *le Spartiate* ; combattit à Aboukir, y reçut deux blessures graves ; devint ensuite contre-amiral ; préfet maritime de Toulon et chef militaire de ce port ; vice-amiral ; inspecteur général des côtes de la Ligurie, le 7 avril 1813 ; pair de France le 4 juin 1815 ; mis à la retraite en juillet 1816. (T. 9.)

EMION (François), lieut.-colonel au 12e régt. d'infanterie de ligne, offic. de la lég.-d'honn. et chev. de St.-Louis,

entra au service le 5 août 1792; soldat aux chasseurs de Bordeaux, passa par tous les grades et devint major le 16 janv. 1813; a fait les campagnes des ans 1793, 2 et 3 aux Pyrénées occidentales; 4, 5, 6, 7, 8 et 9 à la Guadeloupe; 10, 11 et 12 à St-Domingue; 1807, 1808, 1809 à la grande armée; 1810 et 1811 en Catalogne; 1813 à la grande armée; Enion, à la tête d'un bataillon du 3e regt. d'inf. légère, à l'affaire de Palamos (Catalogne), repoussa 1100 Anglais, les poursuivit jusques sur leurs chaloupes, en tua une grande partie, fit 150 prisonniers. Cet officier mérita de nouveaux éloges au combat de Figuières, le 3 mai 1811. (T. 20.)

EMMANUEL, enseigne de vaisseau, cité dans le rapport sur le combat naval du 16 juillet 1805. (T. 16.)

ENGEL (Jean), major au 3e régt. d'artillerie à cheval, né à Soulz Haut-Rhin), le 20 fév. 1754: entré au service le 17 mars 1775; passa par tous les grades et fut nommé chef d'esc. le 29 ventose an 2; fit les campagnes des années 1792, 1793, 2, 5, 6 et 7 aux armées des Alpes, de Sambre-et-Meuse, du Danube et de l'Allemagne; se distingua en plusieurs circonstances. Le 27 prair. an 11, major au 3e régt. d'art. à cheval; le 3 prair. membre de la lég.-d'honneur.

EPPLER (Georges-Henri), général de brigade, commandant de la légion-d'honneur, né à Strasbourg (Bas-Rhin), enfant de troupe au régt de Salis-Grison (Suisse), le 15 juillet 1764: soldat au même régt. en 1774, obtint son congé le 30 mars 1786; rentra la même année dans son régt., et devint, le 25 sept. 1788, sous-lieut. à la 1ere compagnie franche de la Dordogne; fit les campagnes de l'armée du Rhin; assista à toutes les affaires qui eurent lieu; chef de bat. au 14e régt. d'inf. légère, le 7 messidor, il se distingua à l'attaque de la Montagne San-Kopf près Neustadt; se trouva aussi à l'attaque de la montagne de Platzberg; à la prise de la montagne de Knebis et à la bataille d'Ettingen; au passage du Lech; passa en l'an 5 à l'armée d'Italie; se distingua d'une manière toute particulière aux passages de la Piave et du Tagliamento; fit partie de l'armée d'Orient, où il devint chef de brig. de la 21e légère; était à la bataille de Sâmanhout, à celles de Cophtos, de Benout et d'Heliopolis; à la prise du village de Belbeis, à celle de Boulack; gén. de brig. le 7 floréal an 9; fit partie, à son retour en France, de l'armée du gén. Ney, en Helvetie, an 11 (T. 9, 10 et 14.)

EPRON, capit. de vaisseau, commandant *l'Argonaute*, de 74 canons, le 13 août 1805. (T. 16.)

ERNOUF, lieut. gén., né à Alençon (Orne) le 28 août 1753, prit le parti des armes à l'époque de la révolution; d'abord serg.-maj., puis adjud. d'un bat. de l'Orne, et parvint de grade en grade à celui de gén. de div. le 12 nov. 1793; il se trouva à la bataille de Fleurus, et fut chef d'état-major de l'armée de Sambre-et-Meuse; en 1804 cap.-génér. de la Guadeloupe, grand offic. de la lég.-d'honn. le 4 juin de la même année; de retour en France il fut arrêté et resta 13 mois en prison; reçut en avril 1815, un commandement dans le corps d'armée du duc d'Angoulême; le 3 mai 1816 commandeur de l'ordre de St.-Louis. (T. 6, 7, 10, 16 et 24.)

ESCALE, adjud.-gén., chef de l'état-major de la division Kléber à la prise d'Alexandrie en 1798, commanda le fort d'Abonkir; perdit la vie au siége de St.-Jean-d'Acre. (T. 9 et 10.)

ESCARD, chef de bat., a fait avec distinction la campagne de France de 1814, cité honorablement dans le rapport du gén. Dessaix, au combat de St.-Julien sous Genève le 1er mars 1814. (T. 23.)

ESCARS (André-François-Régis vicomte d'), né à Chambéry le 30 sept. 1792, aide-de-camp du duc d'Angoulême, commandait après le 20 mars 1815, l'avant-garde de l'armée sous les ordres de ce prince, et le 30 il eut un engagement avec les troupes du général Debelle; il suivit le duc d'Angoulême en Espagne, rentra en France avec lui, et fut fait maréc.-de-camp le 3 avril 1815. (T. 24.)

ESLON (Claude Marcel d'), major du 9e régt. d'inf. légère, né à Mirecourt (Vosges) le 2 sept. 1763; entré au service le 18 avril 1782, au 6e régt. de chasseurs à cheval; passa ensuite dans l'inf. Il fit la campagne de l'armée des Alpes,

après avoir été employé à l'expédition de Genève; quartier-maître trésorier le 8 mars, et adjud.-maj. le 10 vendém. an 2; le 6 fév. de la même année, il était adjoint aux adjudans-généraux; capit. de carabiniers le 17 plair.; aide-de-camp du gén. Frimont en brumaire an 3; fit les campagnes de Rhin-et-Moselle en l'an 4: et se distingua à la prise de Rastadt; aide-de-camp du gén. Nonvion, dans les campagnes de l'an 5 et de l'an 6; chef de bat. à la 10e demi-brig. légère le 2 vendém. an 9; membre de la lég.-d'honn. le 5 germ. an 12, et major du 9e régt. d'inf. légère 4 mois après.

ESMANGARD, lieut. de vaisseau, capit. du port des Cayes; blessé à bord la frégate *la Poursuivante*, lors du combat de celle-ci en 1805, contre les vaisseaux anglais *l'Arrogant* et *le Victorieux*. (T. 16.)

ESMÉNARD, chef de bat., a fait la camp. de 1810 en Portugal, et coopéra au siége de Ciudad-Rodrigo. (T. 20.)

ESPAGNE (d'), gén. de div., commandait à l'armée de Sambre-et-Meuse, une div. sous Moreau en 1795; a fait aussi la campagne de 1796, en qualité d'adjud. gén.; devenu gén. de brig., il continua de servir sous Moreau; se trouva au combat d'Ampsing, à la bataille de Hohenlinden, et au passage de l'Inn en 1800; passé à l'armée d'Italie en 1805, y commanda une div. de chasseurs à cheval, à la tête de laquelle il se distingua dans plusieurs circonstances; commanda en 1807 une division de cuirassiers en Pologne, fut blessé le 10 juin 1807 au combat de Heilsberg, et fut nommé le 11 juillet grand-officier de la lég.-d'honn. pour sa conduite dans cette affaire; a fait aussi avec succès la campagne d'Allemagne de 1809, et fut tué à la bataille de Wagram. (T. 4, 6, 13, 15, 17 et 19.)

ESPANET, capit. aide-de-camp du gén. Pino, tué le 11 sept. 1799, à l'attaque du Monte-Gardetto (Italie). (T. 11.)

ESPERT-DE-LA-TOUR (le baron Jean-Baptiste), né le 1er juillet 1764 à Mirepoix, fit ses premières armes au commencement de la révolution, et parvint au grade de chef de bat. en 1796, fit partie de l'expédition d'Egypte et s'y distingua; colonel du 102e de ligne et offic. de la lég.-d'honn., Espert se fit remarquer au siége de Gérone, à la bataille de Raab où il fut blessé, à celle de Vic en Catalogne, au combat d'Amstetta; sa belle conduite au siége de Tarragone lui valut le grade de gén. de brig. le 1er juillet 1813; chev. de St.-Louis le 24 août 1814; commandait le dépt. du Rhône en juin 1815. (T. 19, 20 et 21.)

ESPINCHAL (d'), lieut. de gendarmes d'ordonnance, cité honorablement par le général Teulié, dans son rapport sur l'affaire de Neugardt le 19 fev. 1807 en Allemagne. (T. 17.)

ESPOULIER, lieut., remarqué le 5 déc. 1798 devant Rome, et mentionné honorablement. (T. 9.)

ESTAING (Jacques-Zacharie), gén. de div., né à Aurillac en 1761; il fit les campagnes de 1792 à 1793 à l'armée des Pyrénées-orientales; lieut.-colonel du 1er bat. du Cantal; reçut un coup de feu et fut nommé adjud.-gén. chef de brig.; assista au siége de Collioure, fut chargé du détail de celui de Roses en Catalogne, comme chef d'état-major de la division de siége; pendant les campagnes des années 2 et 3, il se trouva à toutes les affaires de la division gauche de l'armée; après la paix avec l'Espagne, il passa à l'armée d'Italie, prit le commandement de la 4e demi-brig. d'inf. legère, et fit à la tête de ce corps les brillantes campagnes des années 4 et 5, et fut blessé dans deux affaires; servit en Egypte, il assista à la prise de Malte et d'Alexandrie; gén. de brig. sur le champ de bataille à la journée des Pyramides, commandait l'avant-garde à la bataille d'Aboukir, dans laquelle il fut blessé; gén. de div. chef de l'état-major-général de l'armée Orientale, il mourut le 15 flor. an 10. (T. 8, 10, 11, 12 et 14.)

ESTAING (Jean-Baptiste), chef de bat. command. d'armes, né le 20 déc. 1776 à Aurillac (Cantal); entré au service le 14 juillet 1791, soldat volontaire de la compagnie franche d'Aurillac; fit les campagnes de 1792, 1793, ans 2 et 3 à l'armée des Pyrénées-orientales, blessé le 2 oct. 1795 à l'attaque des redoutes du Boulou; adjoint aux adjudans-généraux de l'armée des Pyrénées-orientales, il se distingua à

l'attaque de Camagne, aux siéges de Collioure et de Roses; fut blessé à Lonato (Italie), d'un coup de feu et d'un coup de sabre à la bataille de Castillon; fait prisonnier avec un grand nombre de militaires de son corps, qui parvinrent à désarmer leurs conducteurs et à les faire eux-mêmes prisonniers; d'Estaing fut blessé d'un coup de sabre dans cette action; chef de bat., il fit la campagne de l'armée de réserve, et à la retraite de Pigneroles, blessé d'un coup de feu et d'un coup de baïonnette; commanda la citadelle de Tortone, puis le fort de la place de Gavi. En l'an 9, employé à la suite du quartier-général de l'armée d'Italie, et après le passage du Mincio, commandant de Villa-Franca.

ESTÈVE (le baron, Jean-Baptiste), né le 2 janv. 1758; fit une partie des campagnes de la révolution, et devint major du 1er régt. de la garde de Paris; employé en Espagne en 1808, il se distingua lors des premières insurrections qui eurent lieu dans ce royaume, et fut nommé colonel et officier de la légion-d'honneur; fut remarqué à l'affaire d'Ulvecona, au combat de Wilna; après la campagne de Moscou, fut nommé administrateur général des postes, en remplacement de M. Sieyes, et maréchal-de-camp d'infanterie le 23 juillet 1813; fit la campagne de France de 1814; chev. de St.-Louis le 15 août 1814; servit en 1815 sous les ordres du gén. Travot, et se trouva le 4 juin au combat des Mathes. (T. 20, 23 et 24.)

ESTRÉES (d'), chef d'esc. du 7e régt. de hussards, cité dans un combat qui eut lieu à la hauteur du bois de Salahieh (Egypte); fut renversé de cheval et couvert de plus de vingt blessures, toutes très-graves. (T. 9.)

ESSE, capit., mentionné honorablement dans un rapport du général Championnet. (T. 9.)

ESTAFFORT, lieut., mentionné honorablement dans le même rapport du gén. Championnet. (T. 9.)

ESTERLAIN (l'), capit., mérita les éloges du gén. Dessaix. (T. 24.)

ESTRAMPES, capit. d'artillerie, chev. de la lég.-d'honn., montra beaucoup de courage le 20 nov. 1794, en commandant une batterie de deux pièces dans la gorge de la fonderie, contre les Espagnols. Au moment de la bataille de Toulouse en 1814, cet officier, quoique depuis long-temps admis à la retraite, demanda à aller combattre, et y fit preuve d'une nouvelle valeur.

ETCHEVERY, officier de marine provisoire; nommé enseigne après le combat naval du 5 mai 1804, contre une corvette anglaise. (T. 16.)

ETIENNE, capitaine de vaisseau, commandait *le Northumberland*, au combat du 1er juin 1794, et *l'Heureux* de 74 canons, à la bataille d'Aboukir. (T. 5 et 9.)

ETIENNE (Dominique), volontaire à la 15e de ligne, né à Vertuzet (Meuse) le 19 floréal an 8, s'empara seul d'une pièce d'artillerie; chargé par un escadron, et sommé de se rendre, il résista, et ne cessa de combattre qu'en perdant la vie.

EUGÈNE BEAUHARNAIS. *Voyez* BEAUHARNAIS.

EUGÈNE, gén. italien, fit la campagne de 1799 en Italie en qualité de chef de brig.: devenu gén. il fit la campagne de 1811 en Espagne, et se distingua au combat de Vals où il reçut des blessures qui le forcèrent à prendre sa retraite. (T. 10 et 20.)

EUZIÈRES (Michel), lieuten. au 24e régt. de chasseurs à cheval, né à Sumène (Gard), repoussa avec 30 hommes 200 cavaliers qui marchaient sur le quartier-général, et mourut des blessures qu'il reçut dans ce combat.

EVAIN, major d'artillerie, fit la campagne de France de 1814, et se fit remarquer sous les murs de Paris. (T. 23 et 24.)

EVERCK, chef d'escad. au 5e régt. de hussards, a fait la campagne de 1799 en Allemagne, et s'est fait remarquer à Holskirchen, à l'abbaye de Ziesen et de Backhaupten. (T. 10.)

EVERS, chef d'escad., se trouvait en 1800, à la tête de quelques cavaliers entre Tofflingen et le Danube. (T. 13.)

EVRARD, adjud.-général, fit les campagnes de l'Ouest en 1796. (T. 6.)

EVRARD, aide-canonnier, né dans le dépt. du Pas-de-Calais, obtint une arme d'honn. aux deux combats d'Algésiras (juillet 1801).

EXCELMANS (le baron Rémi-Joseph-Isidore), lieut.-gén., né à Bar-le-Duc en 1775, entra fort jeune dans

l'état militaire : devint 1er aide-de-camp du gén. Broussier, et se distingua en 1799, aux différens combats qui précédèrent la conquête de Naples; était chef de bat. lorsque Murat le prit pour son aide-de-camp : s'étant de nouveau signalé à Wertingen, il fut chargé de présenter à l'empereur les nombreux drapeaux enlevés à l'ennemi; ce qui lui valut la décoration d'offic. de la lég.-d'hono.; nommé colonel au 1er régt. de chasseurs, à la suite de la bataille d'Austerlitz; s'empara de Posen en 1806; passa ensuite en qualité de gén. de brig. au service de Murat qui le nomma grand-maréchal de son palais; nommé gén. de div. le 8 sept. 1812, il fit la campagne de Russie et de Saxe, et fut décoré de l'aigle de grand-offic. de la lég.-d'honn. le 7 nov. 1813; il fit avec son intrépidité accoutumée la campagne de 1814; nommé pair le 2 juin 1815, il fut chargé au même instant, d'un commandement à l'armée du Nord. (T. 10, 18, 23 et 24.)

EXPERT, colonel, blessé grièvement le 14 juin 1809, à la bataille de Raab. (T. 19.)

F

FABRE, capit. de la 68e demi-brig., a fait la campagne de 1799 en Italie, et s'est distingué au col des Fatières. (T. 11.)

FABRE (Gabriel-Jean), baron, maréc.-de-camp, commandant de la lég.-d'honn. etc., né à Vannes (Morbihan) le 20 fév. 1774; entré au service en qualité de s.-lieut. le 12 janv. 1792, au 39e régt. d'inf. de ligne, adjud.-gén., chef d'état-major de la 12e div. militaire, et ensuite de la div. Suchet à l'armée d'Espagne; gén. de brig.; a commandé la 3e divis. du 3e corps à l'armée d'Espagne, fit ensuite partie de la 1ere à la grande armée, où il eut le commandement de la 2e brig. de la divis. Gérard; ce brave officier couvert de blessures a été mis à la demi-solde le 20 nov. 1815.

FABVIER, colonel, d'état-major, offic. de la lég.-d'honn., né à Pont-à-Mousson en déc. 1783; lieut. au 1er régt. d'artillerie à pied en avril 1805, blessé et décoré de la lég.-d'honn. au combat de Diernstein (div. Gazan), après une action d'éclat : servit ensuite à l'armée de Dalmatie, à Constantinople et en Perse; établit à Hispahan une fonderie, et y fabriqua cinquante pièces de canon qu'il conduisit au roi; se trouvait en 1809 en Pologne, dans l'armée commandée par Poniatowski; aide-de-camp du maréchal Marmont, servit à l'armée d'Espagne jusqu'en août 1812, fut grièvement blessé à l'assaut de la grande redoute de Borodino le 7 sept. 1812, en allant en mission auprès de l'empereur qui le nomma chef d'esc. La conduite distinguée de cet officier à Lutzen et Bautzen, lui valut la décoration d'offic. de la lég.-d'honn. et le grade de colonel, chef de l'état-major du 8e corps d'armée aux ordres du duc de Raguse à Leipzick, fit en cette qualité la campagne de 1814, reçut deux blessures dont une sous les murs de Paris, signa à cette époque la capitulation de l'armée, et fit la campagne de 1815. (T. 23.)

FAILE, lieut., mentionné honorablement dans un rapport du gén. Championnet. (T. 9.)

FAILLOU, sergent, se distingua particulièrement en contribuant à sauver des prisonniers français des pontons de la rade de Cadix. (T. 20.)

FALGUERRE (François), capit., né à Mondardier (Gard) le 22 avril 1763; entré au service le 29 sept. 1785, capit. commandant la compagnie d'élite du 10e régt. de chasseurs à cheval, a fait les campagnes de 1792, 93, an 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 12, 13 et 14, 1806, 7, 8, 9, 10 et 1811, s'est particulièrement distingué le 3 germinal an 5, au combat de Trévise en Italie, et le 18 thermidor an 8, en chargeant l'ennemi dans la ville de Landshutt (Bavière), il fut blessé dans cette affaire d'un coup de feu à la poitrine; s'est trouvé aux batailles d'Elchingen, Ulm, Iéna, Eylau et Friedland; nommé membre de la lég.-d'honn. le 26 prairial an 12 et officier le 1er juin 1807.

FALLOT (Joseph-Constant), chirurgien s.-aide au 13e régt. d'inf. de ligne, né à Nice (Alpes-maritimes) le

8 déc. 1793; entré au service le 25 mai 1811, a fait la campagne de 1813 et 1814 à la grande armée : à la bataille d'Interbook le 6 sept. 1813, Fallut pansa les blessés sous le feu de l'ennemi, se mit ensuite dans les rangs l'épée à la main, soutint différentes charges contre les hussards noirs prussiens, et fit preuve de courage : il est aujourd'hui lieut. au corps royal d'état-major.

FAMECHON, capit., se distingua particulièrement le 13 janvier 1811, au combat de Tarrega (Espagne). (T. 20)

FANTUCCI, adjud.-gén., tué dans une affaire contre les Autrichiens près du village de Rivarolo en Italie, 1800. (T. 12.)

FAQUET (Christophe), brigadier au 24ᵉ régt. de chasseurs, né à Cressey (Somme), arrêta seul les ennemis au passage du pont de la Piave; mais son cheval étant tué, il mourut victime de son courage.

FARINE, maréc.-de-camp, commandant le dépôt des remontes de Caen; cité honorablement dans le rapport du maréchal Suchet, pour les belles charges qu'il exécuta à la tête du 4ᵉ de dragons, à la bataille d'Albufera; fut également mentionné dans le rapport officiel du siége de Badajos (mars, 1811); a fait avec distinction la campagne de 1813 en Allemagne; devenu gén. de brig., il servit en 1815 dans la campagne de France, dans la division du général Delort. (T. 22 et 24.)

FARINIÈRES (Jean), chef de bat. au 92ᵉ régt. de ligne, né à Calvisson (Gard), le 6 août 1757 : entra aux gardes françaises le 23 janvier 1777, y servit un an; le 1ᵉʳ mai 1793, s'enrôla grenadier au 1ᵉʳ bat. du Gard; quartier-maître le 6 du même mois; se fit remarquer à l'armée des Pyrénées orientales le 17 sept. 1793; fit les campagnes des ans 2 et 3 à la même armée, et devint capit. le 10 germ. an 2; combattit en Italie pendant les ans 4 et 5; servit en Egypte et en Syrie; adjoint aux adjudans-généraux le 25 vendém. an 6; capit. commandant d'esc. au régt. des dromadaires; se fit remarquer en floréal devant Caïffa (Syrie). De retour en France, il a été chef de bat. dans la 98ᵉ demi-brig; depuis, a passé avec le même grade dans le 92ᵉ régt. de ligne; il est membre de la légion-d'honneur depuis le 20 brum. an 12.

FATJENEL, capit. de vaisseau, commandait *le Lynx* de 16 canons, en janv. 1805, et faisait partie de l'escadre de Rochefort. (T. 16.)

FAROPPA (Jean-Dominique), capit. au 21ᵉ régt. de dragons, né le 6 mars 1766 à Ceva (Stura) : entré au service dans les chevau-légers du roi de Sardaigne, le 24 oct. 1783; fit dans les Alpes et en Italie les campagnes de 1792, 93, 94, 95, 96, et celle de l'an 5 comme allié de la république française; sous-lieut. le 10 frim. an 7 au 2ᵉ régt. de dragons, et lieut. le 1ᵉʳ floréal; se fit remarquer le 17 du même mois dans une sortie d'Alexandrie, et fut nommé adjoint à l'état-major général. Le 3 prairial, chargé d'escorter un convoi, et attaqué par plus de 2000 insurgés, il les mit en déroute, combattit avec distinction pendant toute la campagne; assista au blocus du château de Milan; capit. après Marengo au 1ᵉʳ régt. de dragons piémontais, passa au 21ᵉ régt. de même arme le 7 vent. an 11; il est membre de la lég.-d'honn. depuis le 3 messidor an 12.

FATOU, chasseur à cheval au 8ᵉ régt. : désintéressement de ce brave au combat de Dawendorf. (T. 2.)

FAUBERT (Rolland), aspirant canonnier de marine, né dans le dépt. de l'Oise, obtint une arme d'honneur aux deux combats d'Algésiras (juillet 1801.)

FAUCHER, chef d'escad. au 1ᵉʳ régiment de cuirassiers. *Voyez* CAUCHOIS, colonel.

FAUCONNET, génér. de divis., commandait le 6ᵉ régt. de dragons, lors des premières opérations de l'armée de Rhin-et-Moselle en 1796, gén. de brig. a fait les campagnes de 1800 et de 1805 en Allemagne. (T. 6, 13 et 15.)

FAUDOAS, colonel du 6ᵉ régt. de chasseurs à cheval, a fait la campagne de France de 1815, et se fit remarquer le 1ᵉʳ juillet même année, au combat de Velisy et de Rocquencourt. (T. 24.)

FAULTRIER, gén. de brig. d'artillerie, a fait les premières campagnes de la révolution; suivit Bonaparte en Egypte, et fut remarqué en 1799 à la bataille d'Aboukir. (T. 11 et 14.)

FAURE, capit. de vaisseau, commandait la frégate *la Bravoure*, lors de l'expédition d'Irlande en 1796, et dans l'escadre du contre-amiral Willaumez, *le Cassard* de 74 canons. (T. 7 et 17.)

FAURE, capitaine d'artillerie, se distingua particulièrement le 15 nov. 1813, au combat de Caldiero. (T. 22.)

FAURE-DE-GIERS, colon. d'artillerie, faisait partie de l'expédition d'Égypte. Il est mort après la campagne de Russie gén. de div. (T. 12.)

FAURE-LA-JONQUIÈRE (Jean-Pierre-Antoine), colonel du 67ᵉ régt. de ligne, né à Revel (Haute-Garonne) le 30 avril 1768; volontaire au 4ᵉ bat. de la Haute-Garonne le 13 juil. 1791; s.-lieut. le 11 nov. même année et lieut. le 6 mars 1792; coopéra à la prise du comté de Nice; capit. de grenadiers en 1793, il se signala au siége de Toulon et fit les campagnes des années 2 et 3 à l'armée des Pyrénées-orientales; en Italie, il se distingua dans les campagnes de l'an 4 et de l'an 5, principalement le 2 frimaire an 4, à la Chartreuse de Toiranno; dans cette brillante affaire il fit prisonnier le gén. autrichien Tierney, son état-major et 471 soldats; prit trois canons à Castiglione; passa dans la garde des consuls et se distingua à Marengo; chef de bat. et ensuite colonel du 67ᵉ, fit la camp. de l'an 13.

FAUVERTEIX (François), capit. au 12ᵉ régt. de hussards, officier de la lég.-d'honn., né à St.-Sauves (Puy-de-Dôme : entré au service en 1793, ce capitaine a assisté à plus de soixante combats et batailles rangées : devant Vienne et au passage du Danube, en 1800, il chargea avec trois hussards sur un bataillon d'infanterie, lui fit mettre bas les armes et ramena trois cents prisonniers. Le 11 mars 1814, avec cent hussards, il enleva aux cris de : *vive le 12ᵉ régt.*, une position formidable que l'ennemi occupait au-delà de Villefranche, sur la route de Mâcon, et qui était défendue par deux régimens de cavalerie, quatre bataillons d'infanterie et deux pièces de canon; plus de 300 cavaliers tués ou mis hors de combat, un grand nombre de prisonniers et la prise de deux pièces de canon, furent le fruit de cette brillante charge.

FAVAND, écrit à tort **FAVART** (Edouard-Etienne-Charles-Eugene), capit. adjud.-major, né à Alais (Gard), fit preuve d'une grande bravoure et de beaucoup de présence d'esprit à la bataille de Fère-Champenoise, le 25 mars 1814; il s'empara d'une pièce d'artillerie légère. (T. 23.)

FAVEREAU, général, prit Menin en juillet 1794. (T. 3.)

FAVEROT, colonel du 15ᵉ régt. de chasseurs à cheval, se distingua d'une manière toute particulière, dans une charge entre Villaropeque et Villadrigo (Espagne). Voyez dans les appendices une réclamation de cet offic. (T. 21 et 23.)

FAVRE, colonel d'état-major : à la tête de deux bataillons du 35ᵉ regt. d'inf. de ligne, repoussa l'ennemi des retranchemens d'Aiguebelle (France), le 8 avril 1814 (T. 23)

FAYAU, officier du génie, se trouvait au blocus de Mayence en 1795; le 22 mai, fut tué à la prise du poste de Monbach (T. 4.)

FEISTHAMEL, chef de bat., commandait dans la campagne de France un bataillon de garde nationale de Saône-et-Loire, à la tête duquel il se couvrit de gloire. Ce jeune et intéressant officier, en 1813, déguisé en paysan, et bravant tous les dangers d'un long voyage, vint, des frontières de la Bohême en France, apporter à Napoléon la nouvelle de la violation de la capitulation de Dresde par les alliés. (T. 24.)

FENEROLLE, général, commandait une brigade de dragons; tué au combat de Golymin (Pologne, 1807). (T. 17.)

FERBER, capitaine, se distingua, en 1807, à l'attaque de l'île d'Holm (Allemagne.) (T. 17.)

FEREOLE, caporal au 14ᵉ régt. de ligne, fit preuve d'une grande valeur au combat de l'Hôpital en Savoie, le 28 juin 1815. *Voyez* **BUGEAUD**, colonel.

FEREY, gén. de brig., faisait partie du corps du maréchal Soult en 1807, dans la campagne de Pologne, et se fit remarquer devant la tête de pont du village de Lomitten; a fait avec une grande distinction les campagnes de

1810 et 1811 en Portugal; tué le 22 juillet 1812, à la bataille de Salamanque ou des Arapiles. (T. 17, 20 et 21.)

FERINO (Pierre-Marie-Barthelemi, comte, lieut.-gen., né en Piémont en 1747, servit d'abord en Autriche; quitta ce service en 1789, vint à Paris, accepta le grade de gén. de brig., et fit, en cette qualité, les campagnes de 1794 et 1795 à l'armée du Rhin, où sa bonne conduite lui mérita bientôt le grade de gén. de div. On lui dut alors la reprise des lignes de Weissembourg et le déblocus de Landau; commandait sous Desaix, en 1796, la 1[ere] division de l'armée de Moreau qui passa le Rhin à Kehl. Le 24 août, il traversa le Lech; se signala particulièrement à la tête de pont d'Huningue; membre du sénat conservateur le 1[er] fév. 1805; décoré en même temps du titre de grand-offic. de la lég.-d'honn.; chargé en 1813 d'organiser les gardes nationales des dép. de la Hollande; naturalisé français en déc. 1814, il est mort à Paris le 28 juin 1816. (T. 6, 7, 8 et 10.)

FERLIN, chef de bat au 12[e] régt. d'inf. légère, né à Chabreuil (Drôme): se trouvant cerné le 4 avril 1799, à l'affaire de Ste.-Marie, dans le pays des Grisons, avec un faible détachement, parvint à s'ouvrir un passage à la baïonnette, et rejoignit son regt. après avoir bravé mille dangers; quelques jours après, il défendit avec une poignée de braves une position attaquée par une nombreuse colonne ennemie. Au combat de Schwitz, avec une compagnie de son régt., il s'empara de deux postes ennemis, enleva de vive force le pont de Schwitz, et favorisa le passage de la colonne française qui avait vainement tenté de l'effectuer. Différens combats devant Stralsund, le siége de Dantzick, la bataille d'Heilsberg, la campagne d'Espagne, les affaires de Talavera, d'Almonacid, le passage de la Siera-Morena, la prise de Malaga, et surtout celle d'Albufera, fournirent de nouveau à Ferlin l'occasion de faire remarquer son habileté et son sang-froid.

FERMOT, capitaine, mérita d'être mentionné honorablement dans un rapport du général Championnet. (T. 9.)

FERNIG (Jean-Louis-Joseph), maréc.-de-camp, officier de la légion-d'honneur, né le 12 août 1772 à Mortagne (Nord), volontaire dans la garde nationale de Valenciennes le 14 juillet 1789; s.-lieut. au 12[e] régt. de ligne le 8 mai 1792: fut envoyé successivement aux armées du Nord et de la Belgique; se distingua dans plusieurs circonstances, particulièrement au village d'Halloin, où il fut blessé; nommé adjoint aux adjudans-généraux de l'armée de la Belgique au combat d'Anderlect; adj.-gen. le 18 mars 1793, et lieut.-colon. sur le champ de bataille; blessé de plusieurs coups de sabre à Huminden, Fernig passa au service du roi de Danemarck, en qualité de volontaire, et y resta 6 ans; de retour en France, il fut employé le 4 germinal an 6 comme volontaire à l'état-major-général de l'armée du Rhin, et se trouva à toutes les affaires des années 6, 7 et 8; chef de bataillon à l'armée des Grisons, assista à la prise de Trente; commandant des Grisons et des baillages italiens le 30 nivôse; le 1[er] frim. an 12, chef de bat. au 112[e] régt. de ligne; major le 30 du même mois; et maréc.-de-camp le 14 juin 1813; fut employé en 1815, dans le commandement des gardes-nationales actives de la 16[e] div. militaire.

FERRAND-DE-LA-CHAUSSADE (Jean-Henry-Becays), gén. de div., né le 16 oct. 1736 à Mont-Flanquin en Agenois; obtint une lieutenance au régt. de Normandie, inf., en 1746; fit les campagnes de 1747 et 1748, et assista aux siéges de Berg-Opzoom, du fort Lillo, de Maestricht, et à la bataille de Lawfeld; blessé grièvement au combat de Clostercamp, pendant la guerre de 7 ans, il fut élevé au grade de capit. en 1755, décoré de la croix de St.-Louis en 1767, et fait major commandant de Valenciennes en juill. 1773; nommé maréc.-de-camp le 20 août 1792, il rejoignit l'armée du Nord, commanda l'aile gauche à la bataille de Jemmapes; commanda ensuite Mons; le 8 mars 1792, il fut fait gén. de brig. et le 15 du même mois gén. de div.; il évacua Mons le 26 mars et commandait dans Valenciennes l'artillerie lors du siége de cette place. (T. 1 et 3.)

FERRAND (Jean-Louis), gén. de div., né à Besançon le 12 oct. 1753; partit avec un de ses frères, pharmaciens en chef de l'armée de Rochambeau, et

fit avec lui toutes les campagnes de la guerre de l'indépendance; de retour en France, il prit du service dans un régt. de dragons, et devint chef d'escad. en 1793; après le 9 thermidor, gén. de brig., servit en cette qualité dans les armées de l'Ouest, des Ardennes et de Sambre-et-Meuse; devint, à la paix d'Amiens, gouverneur de Valenciennes, et quelque temps après commandant du dépt. du Pas-de-Calais; fit partie de l'expédition de St.-Domingue, où il se fit remarquer dans un grand nombre de circonstances; il se brûla la cervelle en 1808, se voyant abandonné de ses meilleures troupes, dans un combat qu'il livra au gouverneur de Porto-Ricco. (T. 14, 16 et 17.)

FERRARI, chef d'escad., aide-de-camp du gén. Leclerc, a fait partie de l'expédition de St.-Domingue et se trouvait dans cette île en 1803. (T. 14.)

FERRAT, chef de la 22e demi-brig., se distingua particulièrement à l'attaque d'Ivrée (Italie) le 25 mai 1800, où il perdit la vie. (T. 13.)

FERRIER, capit., (aujourd'hui maréc.-de-camp) du 7e régt de dragons, fut remarqué à une attaque de l'ouvrage à cornes de Pradella (Mantoue) en juill. 1799; sa belle conduite lui valut le grade de chef d'esc. (T. 10)

FERRIÈRES, génér., se trouva le 16 mai 1793, au combat de Rixhem; se distingua dans l'évacuation des lignes de Weissembourg en oct. même année. (T. 1 et 2.)

FERRY, capit. an 114e régt. d'inf. de ligne, surprit avec 15 hommes un poste ennemi, pendant la nuit le 24 oct. 1813, lors du siége de Sagonte.

FERRY, lieut. au 15e régt. de cavalerie, ayant été fait prisonnier lors de la prise du fort de Kehl par les Autrichiens, enfermé dans une cave et gardé par 7 Autrichiens, se fit d'abord rendre son sabre et finit par les faire eux-mêmes prisonniers; sur 76 cavaliers qui composaient le détachement commandé par le lieut. Ferry, 74 furent tués ou mis hors de combat.

FERTEL (Jean-Baptiste), chef de bat. au 40e régt. de ligne, né à St.-Aubin-les-Amiennois (Somme), entré au service en oct. 1777 au régt. de Noailles (15e de dragons), il devint successivement lieut., capit. et chef de bat. en l'an 3; il fit les campagnes de l'an 2 et 3 à l'armée du Nord; assista à la bataille de Newing et à celle de la Montagne de Fer; il fut de l'armée d'Italie; reçut un coup de feu à la bataille de Caldiern près Véronne où il se distingua, au passage du Tagliamento, reçut un coup de feu à la bataille de Marengo; il est membre de la légion-d'honneur.

FERY (Michel), génér. de brig., né à Châlons (Marne) le 28 juin 1757, servit dans le rég de dragons, ci-devant Artois, du 24 août 1781 au 21 sept. 1789; nommé adjud.-maj. du bat. de la Marne le 8 sept. 1792, chef de ce bat. le 11 nov. suivant, et chef de la 143e demi-brig. le 1er jour complémentaire an 3; a fait les camp de 1792 et 93 à l'armée de la Moselle, ans 2, 3, 4, 5, 6 et 7 dans la Vendée; se signala le 3 vendém. an 3 à l'affaire de Montiers, et le 5 pluviôse an 8, à la tête de 300 hommes de sa demi-brig., il résista à 1200 ennemis soutenus par deux pièces de canon; l'énergie et le courage qu'il déploya pour ramener le calme dans sa demi-brig., lors de son départ pour l'armée d'Italie, lui valut le grade de général; le 5 nivôse an 9, lors du passage du Mincio par l'armée d'Italie, ce fut la 52e demi-brig., toujours sous ses ordres, qui seule tint tête à 14,000 Autrichiens; fit à Vallegio 900 prisonniers, 4 pièces de canon et s'empara de cette place; le gén. Fery fut nommé commandant de la lég.-d'honn. le 26 prairial an 12.

FEUCHÈRES, chef de bataillon, se distingua particulièrement le 23 sept. 1813, au combat du col d'Ordal (Espagne). (T. 22.)

FICATIER, gén., se conduisit avec une grande bravoure en mai et juin 1811, au siége de Tarragone, capit. (T. 20.)

FIEURAC (Etienne), capit., chev. de la lég.-d'honn. *Voyez* GALISY.

FILET (Joseph), serg.-major à la 107e de ligne, né à Dieppe, s'élanca le premier dans une redoute avancée défendue par 30 ennemis; électrisés par son exemple, quelques braves se précipitèrent après lui; la redoute fut emportée, mais l'intrépide Filet perdit la vie.

FILLATREAU (Mathieu), lieut. aide-de-camp, né à Angers (Maine-et-

Loire); étant prisonnier dans l'île de Cabréra, l'une des Baléares, s'empara de la chaloupe de la frégate espagnole *la Ste.-Lucie*, rendit la liberté à 33 sous-officiers et soldats, et vint débarquer à Barcelonne le 4 sept. 1813; cet offic. a donné des preuves de courage dans toutes les grandes batailles, et notamment à celle de Mont-St.-Jean, où il fut dangereusement blessé par un éclat d'obus.

FINANCE (Pierre), brigadier au 11ᵉ rég. de chasseurs, né à Hatigny (Meurthe), pénétra le premier dans les retranchemens ennemis le 29 germinal an 5, au passage du Rhin à Neuwied, et fut renversé d'un coup de feu en s'emparant d'une pièce de canon, dont il avait sabré les canonniers.

FINELLA, sous-lieut., mérita les éloges du gén. Dessaix, dans son rapport sur les dernières opérations de l'armée française dite des Alpes, en juillet 1815. (T. 24.)

FIORELLA, gén. de brig., fit avec distinction les guerres d'Italie sous le gén. Bonaparte, et se fit particulièrement remarquer en juillet 1796, sous les murs de Mantoue; prisonnier le 17 nov. même année, près de Rivoli, par les Autrichiens; gén. de brig., il fut chargé, en 1799, de la défense de Turin. Après la révolution du 9 novembre 1799, il fut employé dans l'intérieur. (T. 6, 7 et 10.)

FIOT (Antoine), sergent à la 6ᵉ légère, né dans le dépt. de Saône-et-Loire; démonta sept hussards autrichiens et en blessa un huitième le 15 prairial an 6. Son audace ayant attiré sur lui tout un corps de cavalerie, il perdit la vie en se défendant avec le plus grand courage.

FISCHER, général polonais, commandait une division dans le 5ᵉ corps du prince Poniatowski, dans la campagne de Russie en 1812; fut tué à Winkowo. (T. 21.)

FISCHER (Mathieu), grenadier, né dans le dépt. du Haut-Rhin, ayant vu périr autour de lui tous les braves composant le peloton dont il faisait partie, et s'étant aperçu que son capit. venait de tomber au pouvoir de l'ennemi, parvint à le dégager et à effectuer sa retraite avec une intrépidité sans égale. (Siége de Gênes.)

FITTEAU, colonel, se distingua dans plusieurs combats livrés en Pologne en 1807. (T. 17.)

FLAHAUT (Auguste-Charles-Joseph, comte de), né le 21 avril 1785, entra au service dans un corps de volontaires à cheval, en 1800, pour accompagner le premier consul en Italie; fut attaché comme aide-de-camp au général Murat; élevé au grade de chef d'esc. du 13ᵉ régt. de chasseurs; offic. de la lég.-d'honn., le 4 juillet 1807, peu après la bataille de Friedland. La campagne de 1809, où il fut blessé au passage de l'Ens, lui mérita le grade de colonel; passa à l'état-major du prince Berthier, dont il devint l'aide-de-camp; employé dans la guerre contre la Russie, il se distingua le 26 juillet 1812, au combat de Mohilow; gén. de brig. le 22 fév. 1813, et nommé presque en même temps aide-de-camp de l'empereur; promu au grade de gén. de div. le 8 oct. suivant, en récompense de sa conduite à la bataille de Dresde; se fit remarquer de nouveau aux journées de Leipsick, le 18 oct. 1813; et de Hanau, le 30 et le 31 du même mois; pair le 2 juin 1815, avec le titre de comte; fit la campagne de Waterloo en qualité d'aide-de-camp de Napoléon; s'est retiré en Angleterre, où il a épousé la fille de lord Keith. (T. 15, 23 et 24.)

FLAMAND DUVAL, capitaine de la 2ᵉ compagnie de sous-officiers sédentaires à Paris, chev. de la lég.-d'honn., débusqua avec vingt hommes du 122ᵉ régt., en 1813, après la bataille de Bautzen, les Autrichiens du village de Burschwitz, s'empara d'un mamelon qui le dominait, après en avoir chassé l'ennemi, et lui avoir fait éprouver une perte considérable.

FLAMANT, gén. de brig., servait en 1815 dans la campagne de France. (T. 23.)

FLAMENT (Louis-Joseph), dit Peronne, brigadier au 1ᵉʳ régt. de dragons, né à Roiret (Somme): au combat de Verdenberg, 30 flor. an 7, ce sous-officier prit trois soldats ennemis, revint à la charge, tua un hussard, et quoique blessé grièvement, il continua à se battre avec la même ardeur. Sur la fin de la journée, un boulet de canon lui emporta la tête.

FLAYELLE, capitaine du génie,

cité en oct. 1792 au bombardement de Lille; il n'était alors qu'adjudant. Devenu capitaine, il se distingua particulièrement le 16 juillet 1794, à la reprise de Landrecies sur les alliés. (T. 1 et 3.)

FLERS (de), général, se trouva le 5 mars 1793 à la prise de Gertruydenberg, et se fit remarquer au combat de Thuir (18 mai 1793). (T. 1er.)

FLEURY, général, se distingua le 14 sept. 1793, au combat du camp de Mothweiller.

FLEURY (Anne-Pierre-Louis), major au 10e régt. de cuirassiers, né à Florac (Lozère) en 1762. Entra au service le 31 mars 1777 au régt. du roi (6e cuirassiers); passa par tous les grades et devint capit. en 1791; il était aux environs de Lille, lorsqu'il fut blessé à l'épaule. Il fit les campagnes de 1792, 93. ans 2, 3, 4, 5, 6 et 7; chef d'esc. le 12 messidor an 7. En l'an 8, à l'armée du Rhin, il se fit remarquer lors du passage du Danube; le 6 brumaire an 12, major au 10e régt. de cuirassiers, et membre de la lég. d'honn. le 5 germ. même année.

FLOUX (François), quartier-maître, né dans le dépt. des Bouches-du-Rhône, obtint une arme d'honneur aux deux combats d'Algésiras (juillet 1801.)

FOISON, lieut. quartier-maître au 14e escadron de gendarmerie. *Voyez* CHARMIER, lieutenant.

FOLET (Nicolas), fusilier à la 97e de ligne, né à Jussey (Côte-d'Or), chargea à Cadisbonna, le 16 germinal an 8, sur un corps de grenadiers hongrois; il en avait déjà tué cinq à coups de baïonnette, lorsqu'il fut tué d'un coup de feu.

FOLLIS, officier d'ordonnance à l'état-major du gén. de div. Vichery, est mentionné dans un rapport de ce gén. pour l'intrépidité et l'infatigable activité qu'il déploya le 17 février 1814, dans un combat pendant le siége d'Hambourg.

FOLLY (Antoine), capit. à la 65e demi-brig. d'inf de ligne, né à Catillon (Nord): s'élança l'un des premiers dans la ville d'Andria, le 23 mars 1799, et contribua puissamment à la prise de cette place, où il fut grièvement blessé. Peu de temps après, à la prise de Frany, Folly, qui n'était pas encore guéri de sa blessure, posa la première échelle contre les remparts, et arriva l'un des premiers sur le parapet; passé au 65e régt., cet officier fut tué en Espagne.

FOLLY (Louis-Antoine-Joseph), lieut., fils du capitaine de ce nom: fit ses premières armes dans le 65e régt., sous les yeux de son père; sa conduite à la bataille de Ratisbonne, où il fut blessé d'un coup de feu à la tête, lui valut le grade de sous-lieut. Le 2 mai 1813, Folly, quoique blessé d'un éclat d'obus, sous les murs de Castro, s'élance à la brèche avec ses voltigeurs, escalade la forteresse sous une grêle de mitraille, et y entre le premier avec son capitaine. Le 24 mars 1813, il ne montra pas moins de bravoure à Fuentes-Sol, contre la bande des guerillas de Saordil.

FOMBEL (Michel), maréchal-des-logis au 15e régt. de dragons, né à St.-Jean d'Angély (Charente-Infér.), enleva un drapeau aux insurgés dans la Vendée, à l'affaire de Challans, et fut massacré par des prisonniers qu'il avait faits.

FONDELESKI, chef de bat., a fait la campagne de 1810 en Espagne. (T. 20.)

FONDOUZE, colonel du 34e régt. d'inf. de ligne; se distingua particulièrement en sept. et oct. 1812, au siége du château de Burgos (Espagne).

FONTAINE, adjudant-général, fut de la seconde expédition d'Irlande, en 1799; a fait la campagne de 1810 en Espagne, et s'est distingué, le 19 nov., à une attaque à Belmoute. (T. 10.)

FONTANA, gén. de brig. italien, a fait avec distinction les campagnes de 1808 et 1809 en Espagne; commandait l'infanterie légère italienne; passa en 1812 à l'armée de Russie; fut blessé le 24 oct. de la même année, à la bataille de Maloiaroslawetz. (T. 18, 19, 21 et 22.)

FONTENELLE, colonel, cité honorablement dans un rapport du gén. Grenier sur les affaires de Villach et de Feistriz (Italie), en août 1813. (T. 22.)

FONTENILLE, adjud.-gén., se distingua le 31 mars 1793, au combat et à la prise de Viella. (T. 1er.)

FONTETTE, chef d'esc., a fait la campagne d'Egypte avec distinction; tué d'un coup de sabre en 1799. (T. 10.)

FONVIELLE, chef de bat. du 7ᵉ régt. d'infant. de ligne, cité honorablement dans le rapport du gén Grenier au prince Eugène, sur les affaires de Villach et de Feistritz (Italie), en août 1813. Dans le mois d'octobre, il attaqua le village de Casoni et l'emporta après la plus vive résistance.

FORBIN (Auguste de), capit. de l'état-major du gén. Junot; se distingua particulièrement au combat et à la prise d'Evora en Portugal, 1808. (T. 18.)

FORBIN (Palamède de), chef de bat. de grenadiers, a fait la campagne de 1808 en Portugal, où il a été fait prisonnier. (T. 18.)

FORBIN-JANSON, colonel; officier d'ordonnance de Napoléon dans la campagne de France de 1815; compris dans la 2ᵉ catégorie de l'ordonnance royale du 24 juillet. (T. 24.)

FOREST, général, a fait avec beaucoup de distinction la campagne de 1799 en Italie; tué le 12 juin de la même année, dans un combat près Modène. (T. 10.)

FORESTIER (Gaspard-François), né en Savoie le 14 mars 1767, servait en 1793 dans la légion des Allobroges; fut employé en qualité de chef de bat. dans la première campagne d'Espagne, et obtint la croix d'officier de la lég.-d'honn. et le grade d'adjud.-commandant le 14 août 1808, à la suite de la bataille de Medina-del-Rio-Secco; détaché en 1809 à l'armée d'Italie, il se signala au passage de la Piave et du Tagliamento, et alla de nouveau servir en Espagne; cité avec éloge le 19 février 1811, au combat de la Gebora. A la fin d'août même année, il contribua à la défaite d'un corps de 3000 hommes; maréc.-de-camp de cavalerie le 30 mai 1813, il montra une grande valeur à la bataille de Brienne, et fut mis hors de combat à celle de la Rothière; commandant de la lég.-d'honn. le 27 déc. 1814; obtint des lettres de naturalisation le 26 mars 1817. (T. 23.)

FORESTIER, général, enleva le village de Pozzolo à la bataille du Mincio (Italie), le 8 février 1814. (T. 23.)

FORET, hussard, se chargea, avec deux de ses camarades, pendant le siége de Thionville par les Prussiens, en 1792, de traverser les lignes ennemies et de donner avis au gén. en chef de la situation dans laquelle se trouvait la place; ses deux camarades ayant été tués, seul, il se fit jour à travers plusieurs postes ennemis, et tout couvert de blessures et de sang, il arriva à Metz, où il remit les dépêches dont il était chargé. On vint au secours de la garnison de Thionville, et l'ennemi fut forcé de lever le siége.

FORGET (Bernard), grenadier à la 13ᵉ de ligne, né à Cry (Ardennes), monta l'un des premiers à l'assaut devant Jaffa, et fut tué le 19 floréal an 7, sur la brèche à St.-Jean-d'Acre.

FORNO, colonel d'artillerie, perdit la vie à la bataille de Friedland, le 14 juin 1807. (T. 17.)

FOROT (Jean-François), lieuten.-colonel au 4ᵉ régt. d'inf. de ligne, chev. de la lég.-d'honn.: s'étant signalé à la bataille d'Austerlitz, à la tête du 1ᵉʳ bat. du 4ᵉ régt. d'inf. de ligne, qu'il commandait en qualité de capitaine, fut récompensé par la décoration de la lég.-d'honn. et le grade de chef de bat.

FORTIN, chef de brig., tué en juin 1800, à la bataille de Neuburg. (T. 13.)

FORTUNAS ou FORTUNAT, chasseur au 12ᵉ régt. d'inf. légère, se distingua par un trait d'héroïsme semblable à celui du chevalier d'Assas au combat de Closter-Camp, en mai 1807. (T. 17.)

FOUCAUD, capitaine de sapeurs, se signala d'une manière remarquable au siége et à la prise de Mequinenza, le 8 juin 1810. (T. 20.)

FOUCAUD, officier de marine, tué sur *la Vestale*, lors du combat de celle-ci contre *la Terpsichore*, frégate anglaise, sur les côtes d'Espagne, en 1796. (T. 7.)

FOUCAULT, gén, commandait la garnison des Sables-d'Olonne, lors du siége de cette ville par les Vendéens, le 25 mars 1793. (T. 1ᵉʳ.)

FOUCHER et non FOUCHÉ (Louis-François baron de Careil), lieut.-gén. d'artillerie, né à Guérande (Loire-Inférieure) le 18 déc. 1762; entra au service, aspirant d'artillerie le 1ᵉʳ sept. 1781, capitaine de la 3ᵉ compagnie d'artillerie à cheval le 1ᵉʳ mai 1792; chef de bataill. le 5 juin 1793; chef de brig. commant le 6ᵉ régt. d'artillerie à

cheval le 3 prairial an 2; gén. de brig. le 11 fructid. an 11; gén. de div. le 3 mars 1807; lieuten. de roi à Lille le 2 déc. 1815; grand-officier de la lég.-d'honn. le 19 nov. 1813; cet officier, d'une bravoure brillante, s'est trouvé aux batailles de Mayence et de Francfort; aux passages de la Bidassoa, de la Zoër et à tous ceux du Rhin, de l'armée de Sambre-et-Meuse; aux batailles d'Ostruck, Liptengen, Zurich, Vinterturn, Bibrach; au passage du Danube; batailles d'Hohenlinden, Ulm, Austerlitz, Iéna; Eckmulh, Ratisbonne, Essling et de Wagram, etc. Moscowa, Lutzen, Dresde, Leipzick et Hanau; a assisté aux siéges de Saragosse, d'Astorga, au blocus de Rodrigo et d'Almeida. (T. 15, 21 et 23.)

FOUCHER (Jacques), soldat à la 90e demi-brig. d'inf. de ligne, né à d'Yvoy (Cher); étant en tirailleur le 2 oct. 1799, s'empara d'une pièce de canon après avoir tué les canonniers russes qui la manœuvraient.

FOULER, adjud.-gén., perdit la vie au siege de St.-Jean-d'Acre en 1799. (T. 10.)

FOURCHU (Joseph), caporal à la 13e de ligne, né à Méazan (Vaucluse), s'était offert de bonne volonté pour reconnaître la mine de St.-Jean-d'Acre, et y arriva le premier; la blessure qu'il reçut alors ne l'arrêta pas long-temps, et le 10 messidor an 7, il fut tué en deployant le plus grand courage.

FOURLET, chef de bat.. au 17e régt. d'inf. légère, chev. de la légion-d'honn., né à Valence-d'Agen (Tarn-et-Garonne); entré au service en 1792, dans la compagnie franche de Morlaix, où il fut nommé lieut.; cet offic. a fait avec distinction toutes les campagnes de la revolution, jusqu'à l'époque du licenciement de l'armée de la Loire; le 16 déc. 1793, il attaqua l'ennemi à l'entrée d'un bois, le culbuta, lui tua un grand nombre d'hommes et fit plusieurs prisonniers; le 8 mai 1796, au combat de Fombio, avec neuf carabiniers, il attaqua 80 Autrichiens, en tua 5 et força les autres à mettre bas les armes; peu de jours après, à la bataille de Borghetto, à la tête d'une section de carabiniers, il traversa le premier le Mincio, et contribua fortement par cet acte d'intrépidité au succès de cette journée; après s'être fait remarquer en Italie, en Suisse, en Autriche, en Prusse et en Pologne, Fourlet fut envoyé en Espagne, où, le 19 mars 1809 devant Braga, il s'empara, à la tête de sa compagnie, de trois pièces de canon; dix jours après, à Oporto, il enleva encore trois bouches à feu, après avoir tué les canonniers; le 16 déc. 1812, à Bonnzack, près de Dantzick, il résista avec son bat. à 600 Russes, soutenus par 400 hommes d'i[illegible] et 4 pièces de canon; en 1814, Fourlet faisait partie de la garnison de Dantzick.

FOURMENTIN, capit. de vaisseau, commandait *le Rusé* de 8 canons, dans un combat contre un brick canonnier anglais dans la nuit du 20 au 21 déc. 1798, sur la Manche; il reçut à ce sujet les félicitations du directoire. (T. 8.)

FOURNET (René), chasseur à la 16e demi-brigade. d'inf. légère, né à Menlle (Calvados); cerné par un grand nombre d'insurgés, au combat de Mascarata le 5 juillet 1799, refusa de se rendre, et après avoir résisté avec la plus grande intrépidité, fut criblé du feu de la mousqueterie ennemie.

FOURNESY, chef de brig., mérita les éloges de Bonaparte pour sa bonne conduite au combat de la Favorite en 1797 (Italie). (T. 8.)

FOURNIER, lieuten., blessé à la bataille d'Austerlitz. (T. 15.)

FOURNIER, hussard au 7e régt.; accompagnait le représentant Féraud dans une action qui eut lieu au blocus de Mayence en 1795; signalé à la convention comme avant couru les plus grands dangers. (T. 4.)

FOURNIER (Jean-Marie), soldat à la 6e demi-brig., né à St.-Léger (Allier), sauta le premier dans une redoute défendue par 6 pièces de canon, tua les canonniers sur leurs pièces, fit un grand nombre de prisonniers et périt d'un coup de feu au moment où il franchissait de nouveau un retranchement (combat d'Iverlun en Suisse le 21 fév. 1798.)

FOURNIER-SARLOVESE (le comte François), lieut.-gén., né dans le Périgord en 1775, entra au service en 1792 comme s.-lieut. de dragons;

parvenu au grade de chef d'escad., il commandait en cette qualité, à la bataille de Fleurus; après les campagnes de Sambre-et-Meuse, il fut fait colonel de hussards en 1798, à l'âge de 23 ans; se fit remarquer à la bataille de Marengo, à la tête du 12e régt. de hussards, sous le fort du Bard, dans la vallée d'Aoste, sur les rives de la Chinsella, près Romano et à Montebello; fit un voyage en Amérique, sur les vaisseaux de l'expédition de l'amiral Villeneuve; de retour en France il fut employé à la grande armée d'Allemagne, se trouva à la bataille d'Eylau; génér. de brig. et membre de la lég.-d'honn. après la bataille de Friedland en 1807; il fut ensuite employé en Espagne; il fit les campagnes de 1808 et 1809 sous les ordres du maréc. Ney, et obtint le titre de comte et la croix d'offic. de la legion-d'honn. pour sa belle conduite à Lugo; retourna ensuite à la grande armée d'Allemagne; fit la campagne de Russie en 1812; gén. de div., après le passage de la Bérésina; il ne se distingua pas moins à la bataille de Leipzick en 1813, et fut nommé commandant de la lég.-d'honn.; fut blessé dans la campagne de France en 1814. (T. 1, 13, 19, 21, 22 et 23.)

FOURRÉ, lieut. de vaisseau, commandait en 2e la frégate *La Poursuivante*, lors du combat de celle-ci en 1805, contre les vaisseaux anglais *l'Arrogant* et *le Victorieux*. (T. 16)

FOY (Maximilien-Sébastien), lieut.-gén., né à Ham (Somme) le 3 février 1775, aspirant au corps d'artillerie à l'école de La Fère le 1er nov. 1790, élève s.-lieut. le 1er mars 1792, lieut. au 3e régt. d'artillerie à pied le 1er sept. 1792, a fait en cette qualité la campagne du Nord dans l'armée aux ordres du gén. Dumourier; passé dans la 12e compagnie d'artillerie à cheval, après la retraite de la Belgique le 15 avril 1773; capit. dans cette compagnie le 1er sept. suivant; a fait avec elle les campagnes de 1793 et 1794 dans l'armée commandée successivement par les généraux Dampierre, Custine, Houchard, Jourdan, Pichegru; traduit au tribunal révolutionnaire de Joseph Lebon dans le mois de juin 1794, et mis en liberté, après le 9 thermidor; fut prendre le commandement de la 5e compagnie du 2e régt. d'artillerie à cheval à l'armée du Rhin-et-Moselle, dans laquelle il a fait les campagnes de 1795, 96 et 97; s'est signalé particulièrement au passage du Lech; à l'assaut de la tête de pont d'Huningue, où ne pouvant plus faire feu de ses pièces, il faisait rouler des obus allumés dans les fossés remplis d'ennemis; au passage du Rhin à Diersheim, à la suite duquel il fut nommé chef d'escad. le 2 flor. an 5; passa en l'an 6 (1798) à l'armée d'Angleterre et revint à la fin de l'année faire la campagne de Suisse sous les ordres du gén. Schauenbourg; fit la campagne de l'an 7 (1799) à l'armée du Danube sous les ordres du gén. Masséna en Suisse; prit une part importante au passage de la Limmath le 3 vendém. an 8; adjud.-gén., il fit en cette qualité le commencement de la campagne de 1800 à l'armée du Rhin, et passa en Italie avec le corps d'armée aux ordres du gén. Moncey, qui traversa la Suisse pour se joindre à l'armée de Marengo; il commanda comme adjudant-géneral, une brig. d'elite formant l'avant-garde de l'armée d'Italie pendant la campagne de 1801; remporta à la tête de cette brig. un avantage considérable sur les troupes autrichiennes à Peri à l'entrée du Tyrol; rejoignit après la paix d'Amiens, le 5e régt. d'artillerie à cheval dont il avait été nommé colon.; fut chargé en 1803 du commandement des batteries flottantes destinées à la défense des côtes de la 16e division militaire; employé en 1804 comme chef d'état-major d'artillerie au camp d'Utrecht; a fait comme colonel d'artillerie la campagne de 1805 en Allemagne et en Autriche, au 2e corps de la grande armée; commanda pendant 1806 l'artillerie du corps d'armée stationné dans le Frioul; au commencement de 1807, envoyé en Turquie pour y commander un corps de 1200 canonniers, que Napoléon prêtait au sultan Selim pour l'employer contre les Anglais et les Russes; les canonniers retournèrent sur leurs pas, par suite d'une révolution survenue dans l'empire Ottoman. Le colonel Foy continua sa route et servit avec quelques officiers à l'armée turque chargée de la défense des Dardanelles; à la fin de 1807, passa à l'armée de Portugal, où il a fait en-

suite la campagne de 1809; génér. de brig. le 3 nov. même année, a commandé une brig. de l'armée de Portugal jusqu'au 29 novemb. 1810 où il a été nommé gén. de div.; en cette qualité, a presque toujours commandé des corps isolés composés de plusieurs divisions; a ouvert la retraite à la bataille de Salamanque le 22 juillet 1812, et a commandé l'armée sur le champ de bataille pendant les engagemens qu'elle a eus avec l'ennemi jusqu'à son arrivée sur le Duero; commanda la droite de l'armée de Portugal pendant la retraite des Anglais; s'empara de Palencia le 25 octob. 1812 et opéra le passage du Duero à Tordesillas le 29 du même mois; en 1813, détaché dans la Biscaye à la tête de deux divisions, a fait le siége de Castro-Urdiales et a mis en déroute les bandes qui infestaient cette province; après la bataille de Vittoria le 21 juin 1813, le gén. Foy réunit à Bergara près de 20,000 hommes qui étaient restés sans direction par suite de la perte de la bataille; il battit avec une partie de ces troupes les corps espagnols qui formaient la gauche de l'armée ennemie; attaqué par une portion considérable de cette armée aux ordres du génér. Graham, il défendit le terrain pied à pied contre les Anglais, et leur fit payer cher la position de Tolosa qu'ils ne purent emporter qu'après un combat très-sanglant; après avoir renforcé la garnison de San-Sébastian il repassa la Bidassoa sans avoir laissé un homme, un canon, un fusil au pouvoir de l'ennemi; le gén. Foy tenait la gauche de l'armée à la bataille livrée pour débloquer Pampelune et ensuite à St.-Jean-Pied-de Port; il a eu une part considérable aux batailles et aux combats qui ont été livrés dans les Pyrénées pour la défense du territoire français à la fin de 1813 et au commencement de 1814; il n'a quitté le champ de bataille que le 27 fév. 1814, frappé à Orthez d'une blessure que l'on jugeait mortelle; a été en 1814 inspect.-gén. d'inf. de la 14e div. militaire, et de la 12e div. militaire en 1815; commandait une div. d'inf. dans la campagne de 1815, et a été blessé à Waterloo; c'était la 15e blessure qu'il recevait depuis le commencement de la guerre; a été en 1819 inspecteur d'inf. dans les 16e et 2e divisions militaires. Le gén. Foy, après avoir déployé à la tête des armées de grands talens militaires et une brillante bravoure, est aujourd'hui membre de la chambre des députés, où il défend avec une éloquence facile, juste et vraiment patriotique la gloire de l'armée et les libertés nationales. (T. 6, 8, 11, 17, 18, 19, 21, 22, 23 et 24.)

FRADIN (Jean-Baptiste-Alexis), capitaine de vaisseau, né à Rochefort (Charente-inférieure); entré au service en qualité de volontaire de la marine le 17 août 1784; enseigne de vaisseau au mois de fév. 1793 et lieut. au mois de nov. 1793; protégea les travaux de l'armée de l'amiral Morard-de-Galles; au mois de fév. an 3, Fradin commanda la frégate *la Tamise*, sur laquelle il fit quatre sorties, participa à trois combats, à la prise d'un vaisseau et d'un très grand nombre de bâtimens de commerce anglais; en l'an 4, il était capit. de frégate; en l'an 9, il commandait la frégate *l'Embuscade*, et fit partie de l'escadre destinée pour St.-Domingue, où il fut chargé de plusieurs expéditions militaires importantes; cette campagne lui valut le grade de capit. de vaisseau; Fradin depuis adjudant près le préfet maritime de Brest, est officier de la légion-d'honneur.

FRAMMONT, serg. du 8e régiment d'artillerie, cité dans un ordre du jour du prince d'Eckmuhl, pour sa valeur au combat du 17 février 1814; ayant eu la cuisse traversée d'une balle, il ne voulut pas quitter son poste que l'ennemi ne se fût retiré.

FRANC (Henri), grenadier à la 9e. de ligne, né à Ochevier (Haut-Rhin); ce brave, assailli par 4 dragons ennemis le 14 vendém. an 4, en avait tué deux quand il fut enveloppé par un plus grand nombre, et haché à coups de sabre.

FRANCESCHI, chef d'escadron, aide-de-camp du maréc. Soult, a fait avec distinction la campagne de 1800 en Italie; devenu colonel, il passa à l'armée d'Allemagne; repassa à l'armée d'Italie en 1806, et y obtint le grade de gén. de brig.; en 1808, il commandait l'avant-garde du 2e corps (de Soult), et se distingua particulièrement au village de Mancilla, où il battit

complètement le 30 déc. 1808, l'arrière-garde de l'armée espagnole ; fit la guerre de Portugal en 1807, avec beaucoup de succès. (T. 12, 15, 16, 18 et 19.)

FRANÇOIS (Antoine-Christophe), capit. au 26e régt. d'inf. légère, offic. de la lég.-d'honneur ; donna des preuves de la plus éclatante valeur à la bataille d'Ebersberg le 2 mai 1809 ; contribua puissamment à la prise du château de ce nom.

FRANQUEMONT, général, commandait une divis. wurtembergeoise qui faisait partie du 4e corps d'armée, sous les ordres du gén. Bertrand, en 1813, à la grande armée d'Allemagne ; fut blessé le 21 mai 1813, à la bataille de Wurschen. (T. 22.)

FRANQUET, sergent-major, mentionné honorablement dans un rapport du gén. Junôt, sur le combat de Loubi en 1799. (T. 10.)

FRANTZ (Antoine), fusilier à la 17e de ligne, né à Alt-Dorff (Meurthe) : le 1er messidor an 7, pendant la bataille de la Trebia, Frantz, après avoir fait plusieurs prisonniers, eut la cuisse droite coupée par un boulet ; ses camarades voulaient le transporter à l'ambulance : « laissez-moi, leur dit-il, je veux mourir ici pour être témoin de la victoire », et recueillant ses forces, il entonna *allons, enfans de la patrie, etc.* Ce chant inspira des prodiges de valeur à ses compagnons d'armes, et Frantz expira en chantant l'hymne nationale.

FRÉGEVILLE (Charles marquis de), lieut.-gén. de cavalerie, né à Castres, le 1er nov. 1765, était capit. de dragons au régt. de Condé, lorsque la révolution éclata, devint successivement lieut.-col. et colonel des hussards de Chamborand en 1792, et fit en cette dernière qualité, les campagnes de la Champagne et de la Belgique sous Dumourier ; se fit remarquer à la retraite de Grand-Pré le 15 sept., et à la bataille de Jemmapes, où il emporta une redoute ; gén. de brig. le 15 mai 1795, il fut employé à l'armée des Pyrénées-orientales, et s'y distingua dans toutes les occasions ; élevé au grade de génér. de div. le 28 déc. 1800, et envoyé à l'armée de l'Ouest, en qualité d'inspect.-gén. de cavalerie ; en 1806 il servit à l'armée de Naples ; en juin 1815 eut le commandement du 2e corps d'observation. (T. 1, 2, 3 et 4.)

FRÉGIER (David), capit., né le 11 juin 1776 à St.-Hypolite (Gard), entré au service dans la 107e demi-brig. le 7 mars 1792 ; capit. le 2 mars 1811, a fait la campagne de l'armée des Alpes en 1792, le siége de Toulon en 1793 ; à l'armée d'Italie depuis l'an 2 jusqu'en l'an 8 ; à l'observation du midi de l'an 9 à l'an 11 ; a fait les campagnes sur mer de l'an 10 à l'an 13 ; celles d'Espagne et de Portugal de 1808 à 1812 ; se distingua particulièrement le 10 août 1808 à Saragosse, en enlevant de vive force une pièce de canon, qui avait été prise dans la matinée par les Espagnols ; a reçu plusieurs coups de feu.

FREITAG, gén. de div., commandait en 1795, le camp français de Bersanno en Piémont, et se distingua au combat de Tersanno sur la rivière de Cagliano. (T. 4.)

FRELON (Marie), serg. à la 90e de ligne, né à Évreux ; se trouvant cerné le 10 vendém. an 8, lit une résistance des plus opiniâtres ; mais accablé par le nombre, il succomba.

FREMIET (Henri), chef de bat. : le 26 mai 1800, cet officier, d'abord soldat dans la 104e demi-brigade, étant en sentinelle aux avant-postes, fut attaqué par deux hussards autrichiens, qui, à la faveur de la nuit, s'étaient avancés jusque sur lui, tua l'un d'eux, et quoiqu'atteint de deux blessures, il combattit à la baïonnette, jusqu'à ce qu'il eut forcé son ennemi à lâcher prise. Le 22 mai 1809, au combat de Gospich, Frémiet devenu sergent-major dans le 11e régt. d'inf. de ligne, s'élança seul dans les retranchemens ennemis, tua deux hommes et en ramena trois autres prisonniers ; soutenu par un sergent et six voltigeurs, Fremiet enleva de vive force un mamelon défendu par vingt-cinq Croates, et fit prisonnier l'officier commandant le poste, ainsi que sa troupe.

FRERE (le comte, George), lieut.-gén., né le 2 oct. 1764 : entra au service en 1791 dans le 2e bat. de l'Aude ; capit. le 28 sept. 1792 ; passé à l'armée des Pyrénées occidentales, il fut nommé chef de bat. le 9 mai 1793 ; servit ensuite à l'armée des Pyrénées

orientales, où il se fit de nouveau remarquer par sa bravoure; a fait les campagnes d'Italie en 1794 et 1795, et fut blessé aux redoutes de Sera; chef de brig. après l'affaire de la Brenta, où il avait été blessé; rentra en France à la tête du 4e de ligne; passa ensuite à l'armée de Hollande, et fut envoyé à l'armée du Rhin; gén. de brig. le 12 sept. 1802, commandant des grenadiers de la garde des consuls; employé d'abord à l'armée de Hanovre puis à la grande armée d'Allemagne dans le 1er corps, il fit les campagnes de 1805, 1806 et 1807, et fut souvent cité honorablement dans les bulletins. Le 6 nov. 1806, il contribua à la prise de Lubeck. En 1807, il défendit la tête de pont de la Passarge, avec un régt. et quatre pièces de canon, contre 10,000 hommes; bientôt après, il fut créé comte de l'empire et commandant de la lég.-d'honn.; gén. de div. le 6 mars 1808 en Espagne, il emporta de vive force la place de Ségovie le 7 juin 1808; appelé à la campagne d'Autriche, il se signala à Wagram, où il fut blessé; revenu en Espagne, il contribua aux siéges de Tortose et de Tarragone; le général Frère est en non-activité depuis 1816. (T. 7, 8, 15, 17, 18, 19 et 20.)

FRÉSIA (Maurice-Ignace), baron, lieut.-gén., né à Saluces, le 1er août 1746: entra en 1766 au service de Sardaigne, en qualité de cornette, dans le régt. du roi (dragons), où il parvint au grade de major. En 1793, colonel du régt de Chablais, dragons, et en 1796, brigadier des armées et colonel du régt. des chevau-légers du roi; fit avec l'armée piémontaise les campagnes de 1792 à 1796; passa au service de France avec le grade de gén. de brig., et fut envoyé à l'armée d'Italie avec la cavalerie piémontaise; se trouva en 1799 aux deux batailles livrées aux Autrichiens sous les murs de Vérone; au combat de l'Adige; fut fait prisonnier sur l'Adda, fit en Italie, sous Masséna, les campagnes de 1805 et 1806; ensuite envoyé à la grande armée en Prusse avec une division de cuirassiers; promu au grade de général de div. en 1807, et commanda en cette qualité le 4 juin, à la bataille de Friedland; passa en Espagne, et se trouva compris dans la convention qui suivit le combat de Baylen; appelé en Saxe, à l'ouverture de la campagne de 1813, il fut promu au commandement militaire des provinces illyriennes. Le 1er fév. 1814, il fut chargé du commandement supérieur de la ville et de la rivière de Gênes; mis à la retraite en 1815. (T. 18, 22 et 23.)

FRESSINET (Philibert, baron), lieuten.-gén., né le 21 juillet 1767, à Mareigny (Saône-et-Loire); servit dans les dragons au commencement de la révolution, et parvint de grade en grade à celui d'adjud.-gén., qu'il obtint en 1797; fut employé en Allemagne, en Suisse, et fit avec distinction les campagnes d'Italie de 1799; sa conduite à la bataille de Tauffert lui valut le grade de génér. de brigade., blessé à la bataille de Novi; fit partie de l'expédition de St-Domingue sous le génér. Leclerc. En 1812, il eut un commandement dans le 11e corps d'armée, et joignit avec ses troupes le prince Eugène en Pologne; cité honorablement à la bataille de Lutzen. Ses talens et son intrépidité lui valurent le grade de gén. de div., de commandant de la lég.-d'honn. et la croix de commandeur de l'ordre de Wurtzbourg; combattit avec distinction aux batailles de Bautzen et de Leipsick; se rendit en Italie en 1814; se distingua à la défense du Haut-Mincio, et fut cité avec éloge dans les bulletins de l'armée. (T. 11, 12, 14, 22, 23 et 24.

FREULER, colonel, se trouvait en 1808 à la tête d'un bataillon suisse, à la bataille de Baylen (Espagne). (T. 18).

FRIANT (le comte, Louis), lieut.-gén., né à Villers-Morlancourt (dépt. de la Somme), le 28 sept. 1758; entra dans les gardes françaises le 9 février 1781. Au bout de six mois, il fut nommé caporal de grenadiers, et, peu de temps après, sous-officier instructeur du dépôt; quitta le service le 7 février 1787; y rentra le 4 sept. 1789; nommé adjudant-major à la section de l'arsenal, puis lieut.-colonel d'un bataillon de volontaires parisiens, il se distingua en 1793 à la bataille de Kaiserlautern, aux combats des lignes de Weissembourg, et au blocus de Landau, où il fut blessé; combattit à Arlon, puis à Charleroi et à Fleurus, le 7 juin 1793

où il se signala particulièrement; gén. de brig. en juillet 1794, passa en cette qualité sous Kléber; fut employé au siége d'Ehrenbreistein; occupa les gorges de Branbach; passa à l'armée d'Italie sous Bonaparte, et se distingua à la bataille du Tagliamento et à la prise de Gradisca; fit partie de l'expédition d'Egypte en 1798; employé sous Desaix dans la Haute-Égypte, il rendit d'éminens services à Sediman, à Samanhout, à Aboumana et à Souhama; élevé au grade de gén. de div., il eut le commandement de la Haute-Egypte, prit une part honorable à la bataille d'Héliopolis, et ensuite à la prise de Belbeis, ainsi qu'à celles de Boulac et du Caire. De retour en France en déc. 1801, fut nommé inspecteur-général d'infant.; employé à la grande armée, il se distingua à la bataille d'Austerlitz, où il eut quatre chevaux tués sous lui. Devenu, en 1811, commandant des grenadiers de la garde impériale, fit en cette qualité la campagne de Russie en 1812; combattit avec distinction à Smolensk, le 17 août, et fut blessé le 7 sept., à la bataille de la Moskowa; le 30 nov., il se distingua encore à la bataille d'Hanau; prit ensuite part à la plupart des opérations de la campagne de 1814, surtout à la bataille de Champ-Aubert; créé pair par Napoléon, il combattit avec son intrépidité ordinaire à Waterloo, où il fut blessé grièvement; a été admis à la retraite le 4 sept. 1815. (T. 4, 8, 9, 10, 11, 12, 14, 15, 16, 17, 19, 21, 22, 23 et 24.)

FRIDELANCE, grenadier à la 49e de ligne, né à Beaufort, avait reçu trois blessures le 8 oct. 1792, à la bataille d'Hondscoote; ses chefs le pressaient de se retirer: « Me retirer! leur dit-il; jamais: je me battrai tant qu'il me restera un souffle de vie. » Ce brave tint parole, et mourut sur le champ de bataille.

FRIDOLSHEIM (Jean-Daniel), chef d'esc. au 1er régt. de chasseurs à cheval, aide-de-camp du général Molitor, né à Strasbourg, le 31 décembre 1768. Le 11 juillet 1789, il entra au 1er régt. de chasseurs à cheval; le 17 du même mois, guide de l'armée du Nord; blessé à la bataille de Valmi. Le 13 juillet 1793, lieuten. à la 1ere compagnie de pionniers; le 16 brum., capit. à la 3e compagnie de pionniers; le 16 vent., capit. à la 3e compagnie du 8e bat. de sapeurs; et le 12 messidor, aide-de-camp du gén. Coland; se distingua à l'assaut de Friedberg; servit à l'armée d'Italie et à celle du Danube, puis en Helvétie, était aide-de-camp du gén. Molitor à la bataille du 9 vendém. an 8; se signala particulièrement au passage du Rhin, à Rechlingen, le 11 flor. an 8; fut nommé, le 15 flor., chef d'esc.; se fit encore remarquer à l'attaque de Feldkirch le 23 messidor. (T. 11 et 13.)

FRIRION (François-Nicolas), gén. de div., commandant de la légion-d'honneur, né à Vandières (Meurthe), le 7 fév. 1766; soldat au ci-devant 48e régt. d'inf. le 23 avril 1782; capit. en 1793, et chef de bat. en l'an 3; a fait les campagnes de la révolution à l'armée du Rhin, jusqu'au mois de germ. an 6, qu'il fut employé en Helvétie; s'est trouvé à plusieurs affaires importantes; adjudant-général chef de brigade le 19 ventose an 5; à l'affaire de Sion en Helvétie, le 28 flor. an 6, sa conduite lui mérita les plus grands éloges. En l'an 7, il remplit les fonctions de sous-chef de l'état-major-gén. à l'armée d'Italie; repassa quelque temps après à celle du Rhin; gén. de brig. le 28 mess. an 8; gén. de div. le 4 fév. 1813, et inspecteur-général d'infant. en 1814; fit la campagne de France de 1815, à la tête des 56e et 115e rég. d'inf. de ligne; fut mis à la retraite le 6 oct. suivant. (T. 24.)

FRISCHER, génér., a fait la campagne de 1807 en Pologne, et battit les Russes à Malga. (T. 17.)

FRIX, grenadier au 1er bataillon du Gers; atteint d'une balle à l'épaule gauche, au camp de Sarre, il soutint encore pendant plus de trois quarts d'heure le choc de la cavalerie ennemie, et à la fin du combat il arracha la balle avec son tire-bourre; trois mois après, ayant reçu un coup de feu à la tête, il tua encore six Espagnols à l'arme blanche. Ce grenadier, après avoir perdu un œil dans un combat, et couvert de blessures, fut jugé hors d'état de continuer ses services. « La gloire seule m'a enrôlé, dit-il, la mort seule peut me congédier; » en même temps il déchira son congé, et le lendemain, à

l'attaque d'une place, il monta le premier sur la brèche.

FROMENTIN, général de division; se trouva au blocus de Maubeuge, à la bataille de Wattignies et au combat de Guise (1793). (T. 2.)

FRONTIN, adjud.-général, a fait avec distinction les campagnes de 1795 en Piémont; s'est fait remarquer au passage du Pô et au combat de Fombio, en mai 1796; perdit la vie sur les hauteurs de Solferino. (T. 4, 5 et 6.)

FROUIN, enseigne de vaisseau, se distingua à la prise à l'abordage de la frégate anglaise *l'Ambuscade* par la corvette *la Bayonnaise* en 1799, ce qui lui mérita le grade le lieutenant de vaisseau. (T. 10.)

FRUCHARD, chef de bat. d'artillerie, cité le 18 nov. 1809 à la bataille d'Ocana; il est aujord'hui colonel en retraite. (T. 19.)

FUGIÈRES, chef de brigade, mérita des éloges du général Brune, pour sa conduite au combat de Neueck (Suisse) le 25 mars 1798; général de brigade, il fit partie de l'expédition d'Egypte, se distingua par sa bravoure et son courage pendant les années 1798, 99, 1800 et 1801; mort en 1812 gouverneur de la succursale des invalides à Avignon. (T. 8, 9, 10, 11 et 14.)

FULGUES-D'ORAISON (Henry), commandant d'armes à Besançon, né à Aix (Bouches-du-Rhône), commença par servir dans la marine et fut de l'expédition de Bougainville; capitaine de dragons en 1769 au régt. de Jarnac; lieut.-colon en 1772; mestre-de-camp en 1774, et chevalier de St.-Louis en 1775; envoyé au camp de St. Roch en 1782, et assista au siége de Gibraltar; colonel du régt. provincial d'artillerie de Grenoble, le 1er mars 1784 et maréc.-de-camp le 24 fév. 1790, employé à l'armée des Alpes et à celle des côtes de l'Ouest, il y mérita des éloges. Cet officier a été nommé commandant d'armes à Besançon le 26 prair. an 12, était offic. de la lég.-d'honn., il est mort en retraite; son fils élevé à l'école de la Flèche sert dans la cavalerie légère.

FUSTEL, capit. de vaisseau, commandait la frégate *la Fraternité*, de 36 canons, lors de l'expédition d'Irlande en 1796. (T. 7.)

FUZIER, gén., a fait la campagne de 1799 en Hollande, où il se distingua en plusieurs occasions. (T. 11.)

G

GABALDO, lieutenant au 23e régt. d'inf., cité dans une sortie contre les Anglais pendant le blocus de Bayonne en 1814.

GABORY, chef de bat., officier aussi remarquable par son courage que par sa haute stature et sa force extraordinaire, tué en 1799, au siége de Corfou. (T. 10.)

GABRIEL, pontonnier, se distingua particulièrement en contribuant à sauver des prisonniers français, des pontons de la rade de Cadix (T. 20.)

GABRIEL, offic. du 39e régt. d'inf. de ligne, obtint des éloges pour sa conduite au passage du Duero à Tordesillas (Espagne 1812) (T. 21.)

GADOIS, ex-adjud. de place en retraite, chev. de la lég.-d'honn., né à Reims (Marne), entrait à peine dans sa 19e année, lorsque le 6 nov. 1806 devant Lubeck, tombé dans une embuscade, accablé par le nombre et grièvement blessé, il fut obligé de se rendre; un officier prussien craignant que son prisonnier ne vînt à s'échapper, ordonna à un soldat de le tuer; Gadois reçut le coup dans la hanche gauche et fut laissé pour mort; quoique extrêmement affaibli par la perte de son sang, il rejoint son régt., se met à la tête d'une cinquantaine de voltigeurs, se dirige vers une des portes de Lubeck et s'empare de deux pièces de canon: sa belle conduite dans cette circonstance, où il eut le bras droit emporté, fut récompensée par la décoration de la lég.-d'honn.; Gadois en 1818 a sauvé un jeune homme près de se noyer à l'embouchure de la Coche; une médaille, frappée en mémoire de cette action, lui a été décernée par le ministre de l'intérieur.

GAGNON (Brutus), caporal au 14e régt. de ligne, né à Paris: blessé à mort le 30 ventôse an 5, en se défendant avec opiniâtreté contre l'ennemi qui l'avait cerné, il expira en criant: *vive la liberté!*

GAIDON, major du 21e de chasseurs, mérita des éloges pour sa belle conduite à l'affaire de Villa-Garcia en août 1810. (T. 20.)

GAILLARD (Jean), chasseur à la 17e légère, né à Carcassonne (Aude), combattit et périt glorieusement le 6 germinal an 7.

GAILLARD (Pierre), grenadier à la 53e de ligne, né à Aubermaine (Seine-Inférieure); alla le 18 messid. an 8, sous le feu le plus terrible, enfoncer à coups de hache l'une des portes de Landshut; il réussit et mourut dans cette entreprise périlleuse.

GALBAUD, gén., s'est trouvé le 2 sept. 1792, à la prise de Verdun; a fait partie de l'expédition d'Egypte. (T. 1 et 12.)

GALBOIS, capit. du génie, a fait la campagne de 1800 en Allemagne, il s'est distingué le 9 déc. au passage de l'Inn; aide-de-camp du prince de Neufchâtel, fit en cette qualité la campagne de 1809 en Allemagne. (T. 13 et 19.)

GALETTE (Emmanuel), dragon au 1er régt., né à Bay; fit seul 27 prisonniers le 27 prairial an 7, à la bataille de Zurich, et fut coupé en deux par un boulet en les conduisant au quartier général.

GALICY, chef de bat. au 25e régt. de ligne, fit preuve de beaucoup de courage et de présence d'esprit au passage du Dnieper en face d'Orcha, pendant la retraite de Russie en 1812, et fut vaillamment secondé par le lieutenant Fieurac; à Waterloo, ce brave officier préféra mourir à se rendre.

GALLIAC, capit. d'inf., montra beaucoup de courage à bord de la frégate *la Néréide*, dans un combat en 1811. *Voyez* MARESQUIER.

GALLIER (le), officier supérieur, mentionné honorablement dans un rapport du gén. Dessoles, sur un combat dans les Grisons en 1800. (T. 13.)

GALLIMBERTI, génér. de brig., servait en 1813 dans la campagne d'Italie, sous les ordres du prince Eugène. (T. 22).

GALLOIS, chef de brig., fut mentionné honorablement dans un rapport du gén. Desolles, sur un combat dans le pays des Grisons en 1800. (T. 13.)

GALLOIS, capit., enlevé et assassiné par les Arabes le 18 juillet 1798, près le village d'Alkam. (T. 9.)

GALLOIS, enseigne de vaisseau, sur la frégate *la Virginie*. (T. 7.)

GALLOIS, aspirant de marine, se distingua en 1805, au sommet du Rocher nommé Diamant, où il eut le bras traversé d'une balle (T. 16.)

GALLOIS (Jean-François), cap. à la 44e de ligne, né à St.-Michel (Aisne): quoique blessé le 3 brum. an 5, il fit mettre bas les armes à 50 Autrichiens; et périt le 25 germ. an 8 à Marengo.

GALON (David), fourrier à la 66e de ligne, né dans le dépt. du Haut-Rhin; voyant quelques-uns de ses camarades enveloppés par des houlans, vole à leur secours, en tue plusieurs, disperse les autres, et succombe après des efforts prodigieux.

GALOT, offic. du 39e régt. d'inf. de ligne, obtint des éloges pour sa conduite au passage du Duern à Tordesillas (Espagne), dans la campagne de 1812. (T. 21.)

GALTIER (Alexis), capit., né à Montpellier (Hérault) le 27 sept. 1757; entré au service comme soldat le 16 août 1774; est parvenu successivement en passant par tous les grades jusqu'à celui de capit. qu'il obtint le 25 août 1811; a fait les campagnes de Corse en 1774; d'Amérique septentrionale de 1780 à 1783, sous le comte de Rochambeau; s'est trouvé au siége d'Yorck en Virginie.

GAMBIN (le comte Jean-Hugues), maréc.-de-camp, chev. de la legion-d'honn., né à Paris (Seine); serg.-maj. au régt. de Sorvie, lorsque commencèrent les guerres de la révolution, il fut nommé adjudant-major et envoyé à l'armée du Nord. Gambin, accouru au bruit de l'explosion qui venait d'éclater dans un parc d'artillerie, aperçoit dans un caisson des obus prêts à s'enflammer, les jette au loin et préserve

ainsi le reste du parc; devenu chef du bat. dans lequel il était parti, cet offic. pendant le siége de Valenciennes ne lassa pas échapper une occasion de se signaler; fit les campagnes d'Italie et devint colonel du 84ᵉ regt. de ligne; au combat de St.-Léonard (1809), Gambin, à la tête de 1100 hommes, arrêta pendant deux jours, 12,000 Autrichiens; ceux-ci en se retirant abandonnèrent deux drapeaux, plus de 500 prisonniers, et eurent plus de 1200 hommes tués. Dix jours après, Gambin cueillit de nouveaux lauriers à Wagram; 95 décorations de la lég.-d'honn. furent distribuées au 84ᵉ régt.; et le titre de comte avec une dotation de 10,000 fr. de rente, furent accordés au colonel Gambin, qui ne tarda pas à être nommé gén. de brig. (T. 19)

GAMET (Gilbert), lieuten. au 23ᵉ régt. de chasseurs à cheval, chev. de la lég.-d'honn., né à Hery (Yonne), chargea seul contre l'ennemi, le 22 juin 1800, au passage du Danube; fit 18 prisonniers et sabra tout ce qui lui opposa de la résistance. Le 4 novembre 1803, entre Vicence et Montebello, il attaqua un détachement de 55 hommes et leur fit mettre bas les armes. Le 27 mai 1813, en avant de Sprostau, il chargea avec 50 cavaliers contre des forces supérieures, fit 50 prisonniers, s'empara de 12 pièces de canon, de 50 caissons attelés, et tua le commandant ennemi.

GAND (Louis-Joseph), lieut. aux flanqueurs chasseurs de la garde impériale, né à la Rocque Brussanne (Var) le 22 mai 1783. Cet officier, à l'affaire de Montmirail, le 11 fév. 1814, voyant que les tambours auxquels le gén. Christiani avait ordonné de battre la charge n'osaient s'avancer, prit lui-même une caisse, se porta en avant en battant la charge, et les soldats électrisés par cet exemple poursuivirent l'ennemi jusqu'à la nuit. Le 13 du même mois, le pont de la ville de Château-Thierry étant coupé, l'ennemi occupait la rive droite de la Marne, et l'armée française la rive gauche; le nommé André, soldat au même régiment, fut à la nage chercher un bateau et le ramena sur la rive gauche; Gand s'empressa de monter sur ce bateau avec dix hommes, un sergent et un caporal, traversa la rivière, et chassa l'ennemi de la ville. L'action de cet officier fut récompensée par la décoration de la légion-d'honneur.

GANTHEAUME (le comte, Honoré), vice-amiral, né à la Ciotat (Var) en 1759; se destina de bonne heure au service de la marine, et débuta dans la guerre d'Amérique; nommé officier auxiliaire en 1778, se distingua au combat de la Grenade, servit ensuite sur l'escadre du bailli de Suffren dans l'Inde, et devint sous-lieut. de vaisseau en 1786. En 1791 et 1792 il commanda un vaisseau de la compagnie des Indes; fut fait prisonnier en 1793; devint chef de div. en 1795, et fut chargé d'une expédition dans l'Archipel, où il débloqua l'escadre française, retenue dans le port de Smyrne. En 1799, il accompagna Bonaparte en Egypte, en qualité de chef de l'état-major de l'escadre, et déploya beaucoup de talens et de sang-froid à la bataille d'Aboukir, ce qui lui valut le grade de contre-amiral. En 1802, il fut désigné pour diriger l'expédition de St.-Domingue; nommé préfet maritime à Toulon, et vice-amiral quelque temps après; fut décoré du grand cordon de la lég.-d'honn. le 1ᵉʳ fév. 1805. En janv. 1808, il partit de Toulon pour ravitailler Corfou, qui était alors bloqué par une escadre anglaise; de retour le 10 avril, il devint inspecteur-général des côtes de l'Océan; pair de France le 17 août 1815, et commandeur de St.-Louis le 3 mai 1806; mort le 28 sept. 1818. (T. 3, 5, 7, 8, 9, 10, 11, 14 et 16.)

GANTOIS, lieut. en second de la 5ᵉ demi-brigade d'artillerie de marine; au combat naval du 24 déc. 1798, commandant l'artillerie de la corvette *la Baïonnaise* et contribua à la prise de la frégate anglaise *l'Ambuscade*.

GARANDELLE (François), fusilier à la 14ᵉ de ligne, né à Is-sur-Tille (Côte-d'Or); s'élança le 2 messidor an 7 contre les canonniers d'une batterie ennemie, en tua et blessa plusieurs sur leurs pièces, fit cesser le feu, et se félicita, en succombant, d'avoir sauvé la vie à un grand nombre de ses camarades.

GARDANNE, lieut.-gén., ancien

s.-offic. en retraite, cousin du suivant, habitait le dépt. du Var lors du siége de Toulon; arriva à Paris au 13 vend. an 4; lié avec le gén. Bonaparte, sous les ordres duquel il avait servi à Toulon, il fut employé en qualité d'adjud.-gén.; suivit Bonaparte à l'armée d'Italie, et se distingua particulièrement le 16 juin 1796, à l'attaque du Mincio. Il déploya ensuite la plus éclatante bravoure à la bataille d'Arcole, où il fut blessé; employé sur le Rhin en 1797, en qualité de chef de brig., il se fit remarquer à la bataille de Neuwied; renvoyé en 1799 à l'armée d'Italie, il eut le commandement d'Alexandrie; mérita un sabre d'honneur pour sa conduite à la bataille de Marengo; commandait en 1803 dans la Ligurie et le Mantouan; employé dans les campagnes d'Allemagne de 1806 et 1807 sous les ordres de Soult. Il revenait en France par la Silésie, après la paix de Tilsitt, lorsqu'une maladie douloureuse le saisit à Breslau, où il mourut le 4 août 1807. (T. 4, 5, 6, 7, 10, 11, 12, 13, 15, 16, 17.)

GARDANNE (le comte, Gaspard-André de), lieut.-gén., né à Marseille, le 11 juillet 1766, fit comme officier de cavalerie les premières campagnes de la révolution, et parvint au grade de gén. de div. le 12 mai 1799; gouverneur des pages, puis aide-de-camp de l'empereur; envoyé en 1807 en qualité de ministre plénipotentiaire près la cour de Perse; au retour de sa mission, il fut employé en Espagne. Le 10 sept. 1810, lors de la retraite de Portugal, il éprouva un échec qui le mit dans la disgrâce de Napoléon. Néanmoins, quelque temps après, il obtint le titre de comte de l'empire et une dotation de 25,000 fr.; commandait en mars 1815 une brig. du 1er corps d'armée du duc d'Angoulême. (T. 20 et 24.)

GARDET, dragon au 12e régt. *Voyez* BOURGEOIS, capitaine.

GAREZ (François-Joseph), chef de bat. d'artillerie, chev. de la légion-d'honneur, né à Douai (Nord), le 14 déc. 1765: entré au service en 1789 canonnier au 4e régt. d'artillerie à pied; chef de bat. à l'état-major de l'artillerie le 22 juillet 1813; commandait à cette époque l'artillerie de la division Friederich en Saxe.

GARNIER, général de divis., s'est trouvé en 1793 au siége de Toulon, ainsi qu'aux prises de Saorgio, Rocabigliera, St.-Martin, etc., dans le comté de Nice, en 1794; commandait en 1795 une division dans le Piémont, à la tête de laquelle il se fit remarquer en plusieurs occasions; a fait les campagnes de 1796, 1799 et 1800 en Italie. (T. 2, 4, 7, 11 et 12.)

GARNIER, adjud.-major de la 43e demi-brig., se saisit d'un drapeau et marcha ainsi à la tête de son corps, à l'affaire de Monsembano, sur les bords du Mincio.

GARNIER (François), caporal au 62e régt. de ligne, né à Vieille-Verge (Côte-d'Or), chargea seul contre un peloton, à Novi, le 15 brum. an 8, et mourut après s'être signalé par les plus brillans exploits.

GARNIER, guide à cheval. *Voyez* GUERIN, officier des guides.

GARRAN DE COULON, officier distingué, perdit la vie en Pologne, à la bataille de Friedland, le 14 juin 1807. (T. 17.)

GARREAU, capit. de vaisseau, commandait *l'Alexandre*, de 74 canons, au combat de Santo-Domingo en 1805. (T. 17.)

GARREAU, gén. de brig., a fait la campagne d'Italie de 1799, en qualité d'adjud.-gén.; se trouvait encore en Italie en 1809 comme chef de brig., et se distingua le 16 avril de la même année à la bataille de Sacile, où il reçut un coup de feu. (T. 10 et 19.)

GASCUEL, capit. de grenadiers à la 41e demi-brigade d'infant. de ligne; le 6 octobre 1793, dans une sortie de la garnison de Maubeuge, Gascuel s'élança le premier dans les retranchemens ennemis, tua plusieurs canonniers, mais accablé par le nombre il tomba percé de coups.

GASQUET, aide-de-camp, mentionné honorablement par le gén. Bon, pour sa conduite à l'affaire d'Embabeh en Egypte 1798; devenu adjud.-commandant, il était chef d'état-major du génér. Gazan à l'armée d'Espagne en 1809. (T. 9 et 18.)

GASSIN, capit. de vaisseau, commandait *le Jacobin*, au combat naval du 1er juin 1794. (T. 3 et 5.)

GAST, chef de brig., commandait la citadelle de Tortone en Piémont, lors du blocus de cette place en 1799. (T. 11.)

GATEAUX, lieuten. de vaisseau, contribua à sauver des prisonniers français des pontons de la rade de Cadix. (T. 20.)

GAUCHÉ (François), aide-canonnier, né dans le dépt. de la Charente-Inférieure, obtint une arme d'honneur aux deux combats d'Algésiras (juillet, 1801.)

GAUD (Jean), caporal à la 63e demi-brig. d'inf. de ligne, né à Verdalle (Tarn): apercevant, le 26 mars 1799, trois de ses camarades que les Autrichiens emmenaient prisonniers, se précipite sur l'ennemi, tue le plus audacieux, disperse les autres et dégage les trois Français. Dans ce moment plusieurs cavaliers fondent sur lui: Gaud tombe atteint d'un coup de pistolet, se relève, tue celui qui l'a blessé; mais bientôt enveloppé de toute part, il meurt percé de dix-sept coups de sabre.

GAUDET (Joseph), sergent-maj. au 102e régt. d'infant. de ligne, né à Chanteloup (Ille-et-Vilaine), chargea avec un soldat de son régt. sous la mitraille de deux bouches à feu et s'en empara après avoir tué les Russes qui les manœuvraient (26 septembre 1799, bataille de Zurich et de Constance.)

GAULT, général, a fait la campagne de 1813 en Allemagne; entra le 24 mars dans St.-Albrecht, où il enleva l'hôpital ennemi. (T. 22.)

GAUTHERET, sous-lieuten. à la 25e demi-brig. *Voyez* CHODRON.

GAUTHERIN ou GAUTHRIN (Pierre-Edme), maréc.-de-camp, baron, commandant de la lég.-d'honn., chevalier de St.-Louis, né à Troyes (Aube), le 12 août 1770. Après avoir passé successivement par tous les grades, fut chef d'esc. au 1er régt. de hussards à l'armée de Naples; se fit remarquer dans différentes circonstances et devint chef de l'état-major de la ville de Naples. Ayant rallié les troupes et arrêté l'ennemi à la bataille de Monte-Creto, le gén. en chef Masséna l'attacha au quartier-général pendant la durée du siége de Gênes; chef de l'état-major du Piémont jusqu'en l'an 10. Dans la campagne de 1806, fit partie de l'état-major du maréchal Lannes; colonel du 9e régt. de hussards le 16 oct.; combattit vaillamment à Friedland; blessé d'un coup de feu à la tête, il ne montra pas moins de valeur pendant la campagne de 1809, surtout à Karasco, où, après plusieurs charges réitérées contre des forces supérieures, il fit beaucoup de prisonniers. A la bataille de Wagram, il enfonça deux carrés d'infant. et fit 1600 prisonniers; gén. de brig. le 21 sept. 1809, il reçut aussitôt un commandement en Italie, d'où il partit pour la campagne de 1812; prisonnier dans la retraite et rentra en France en 1814; pendant les cent jours, il commanda une brigade de dragons et prit part à la bataille de Waterloo. Ce gén. a été nommé inspecteur de cavalerie le 1er janv. 1819. (T. 10.)

GAUTHIER, gén. de brig., offic. de la lég.-d'hono., a fait en qualité de major la campagne de Hollande et de Belgique en 1809, de 1812 en Espagne, 1813 en Italie et 1814 en France; fut attaché au 7e corps de l'armée des Alpes en 1815. (T. 19, 21, 22 et 23.)

GAUTHIER, lieuten. de vaisseau, aujourd'hui capit. de frégate, membre de la lég.-d'honn.; se distingua en 1805 à la prise des bricks anglais *le Teaser* et *le Plumper*, par la flottille de Granville. (T. 16.)

GAUTIER, lieuten. au corps des pontonniers, passa le premier le Lech à Kaufringen le 22 prair. an 8, sur une pontrelle, et malgré le feu de l'ennemi il fit rétablir le pont avec beaucoup de sang-froid; au second passage de cette rivière le 25 du même mois, avec un détachement de son corps, cet officier contribua à la prise de deux canons. Enfin, le 30 du même mois, au passage du Danube, il aborda des premiers la rive opposée, malgré le feu d'artillerie et de mousqueterie, avec deux faibles nacelles chargées de transporter les habits et munitions de la compagnie de nageurs. Cet officier, devenu depuis capit. d'artillerie, chev. de la légion-d'honneur, est aujourd'hui retraité à Poitiers.

GAUTIER (Hyacinthe-Nicolas), général, s'était déjà fait remarquer dans

les premières campagnes de la révolution, lorsque dans la retraite de l'an 4, étant capitaine aux adjudans-généraux, il eut le mérite de sauver une brigade entière en traversant les lignes ennemies pour aller rendre compte au général en chef de la position de plusieurs corps d'infanterie et de cavalerie auxquels les ordres de retraite n'étaient point parvenus; se couvrit de gloire à la tête de plusieurs sorties pendant la belle défense de Kelh. Au passage du Rhin de l'an 5, il continua de combattre à la tête des grenadiers, quoiqu'ayant la main traversée d'une balle, et fut choisi pour présenter au gouvernement les trophées de cette journée; coopéra aux faits d'armes de l'armée d'Helvétie, surtout à la prise du fort de Strig, le 6 mars 1799, dont il assura la reddition, à la tête des éclaireurs qu'il commandait en qualité de chef de bat.; à la bataille de Zurich, Gautier gagna le grade d'adjud.-gén. sur le champ de bataille; se signala de la manière la plus brillante pendant le siége de Gênes, où il reçut une blessure que l'on crut mortelle; fit preuve de dévouement à l'affaire de Monte-Creto, où il s'empara de plusieurs redoutes, et fut mis hors de combat au moment où il entrait dans le camp autrichien. Quelque temps après sa belle conduite en Toscane contre les insurgés d'Arrezzo et les révolutionnaires de Florence, Gautier devint chef de l'état-major général de l'armée d'observation du midi; à la bataille d'Iéna, commandant l'avant-garde du 3ᵉ corps, lutta long-temps seul contre l'élite de l'armée prussienne, et s'empara de plusieurs batteries. La prise de la forteresse de Custrin fut due au général Gautier, qui, avec 400 hommes d'infant., fit 4000 prisonniers et prit 90 pièces de canon. A Eylau, à la tête des 25ᵉ et 85ᵉ rég., il fut un des généraux qui contribua le plus à la retraite de l'ennemi; ne se distingua pas moins à la bataille d'Eckmülh; fut tué à Wagram, étant chef d'état-major du corps d'armée du maréchal Oudinot. (T. 10 et 16.)

GAUVIN, chef de pièce à bord de *la Vertu*, blessé sur l'Océan indien, en 1796, met lui-même la main dans ses plaies, en retire un biscaïen et des éclats de bois, et continue de pointer sa pièce jusqu'à la fin du combat. (T. 7.)

GAVARAQUE, colonel du 8ᵉ régt. de cuirassiers, faisait partie de la brigade du génér. Kellermann dans la campagne de 1815 en France. (T. 24.)

GAVARET, lieut. de carabiniers de la 25ᵉ demi-brig. légère, reçut une balle dans le cœur au moment où il entrait dans Sassello (Italie), en 1800. (T. 12.)

GAY, colonel, commandait à Calvire (France), dans la campagne de 1814, deux bataillons du 79ᵉ régt. de ligne. (T. 23.)

GAY-VERNON (baron de), colonel du génie, se distingua au siége de Mayence, le 23 juillet 1793, a été depuis 1798 jusqu'en 1812, sous-directeur de l'école polytechnique; a commandé la place de Torgau en Saxe en 1813; était entré au corps du génie en 1779. (T. 1ᵉʳ.)

GAYET, aide-de-camp du général Marmont, tué devant Castel-Nuovo en 1807. (T. 17.)

GAZAN, général, commandait la citadelle d'Ancône en 1799, y mourut à la fin de cette année. (T. 11.)

GAZAN-DE-LA-PEYRIÈRE (le comte, Honoré-Théophile-Maxime), lieuten.-gén., né à Grasse, le 29 oct. 1765, entra, dès l'âge de 15 ans, dans les canonniers des gardes côtes d'Antibes, en qualité de sous-lieut., et fut reçu le 6 oct. 1786 dans les gardes-du-corps du roi; en 1789, major de la garde nationale de Grasse, il passa, le 12 janvier 1792, à l'armée du Rhin; chef d'esc., puis chef de brig., il fit avec distinction, sous les ordres de Moreau, la campagne de 1796; cité pour sa belle conduite au combat de Kuppenheim et à la bataille d'Etlingen; gén. de brig. à la fin de cette campagne, et gén. de div. en 1799; passa à l'armée d'Helvétie sous Masséna, et se rendit maître de Zurich; à l'armée d'Italie, le 8 avril 1800, il battit les Autrichiens à Agua-Santa, puis à Macorollo; chassa l'ennemi de Sassello et s'en empara. Au mois d'avril, il eut le commandement de la 2ᵉ division, et quelques jours après, il fut blessé à la tête au combat de Coronata; se trouva le 12 mai 1800 à l'attaque de Monte

Cretto. Après la bataille de Marengo, il se distingua de nouveau au passage du Mincio, à l'attaque de Pozzolo et au combat de Bassano; employé en 1805 contre les Autrichiens et les Russes, il rendit les plus grands services le 11 nov. au combat de Dierustein, à la suite duquel il fut fait grand-officier de la lég.-d'honn. Le 14 oct. 1806, combattit à Iéna; à l'armée d'Espagne en 1808, il se distingua aux deux siéges de Sarragosse, en janv. et fév. 1809; et le 8 août, au passage du Tage, près Talavera. Le 9 mai 1811, blessé au combat d'Albufera, où il s'était distingué; décoré le 31 avril 1813 de la grand'croix de l'ordre de la réunion. (T. 4, 6, 7, 11, 12, 13, 15, 16, 17, 18, 20 et 24.)

GEIST, capitaine, blessé à la bataille d'Austerlitz. (T. 15.)

GELU (Jean), volontaire à la 64e de ligne, né à Lanbico (Mayenne), périt le 19 germ. an 5, auprès de Brescia, en enlevant un drapeau.

GÉMI (Jean), sergent de grenadiers au 102e regt. d'inf. de ligne; le 14 juin 1809, dans une charge générale que fit le 102e régt. à la bataille de Raab, Gémi tua avec sa fourche 21 Autrichiens, dont un capitaine; le prince vice-roi d'Italie, témoin de son intrépidité, lui fit obtenir la croix de la lég.-d'honneur. (T. 71.)

GENCY, gén. de brig., a fait avec distinction la campagne de 1800 en Italie, et s'est fait remarquer au passage du Pô.

GENETIÈRE (la), gén., cité le 23 mai 1793, au combat du Val-Carlos et à celui du Château-Pigon. (T. 1er.)

GENEVAY (Antoine-François), colonel du 24e régt. de ligne, officier de la légion-d'honn., et chev. de St.-Louis, né à Mont-Fleur (Jura), le 30 déc. 1776; volontaire au 10e bat. du Jura le 5 août 1792; successivement capit., chef de bat., major et colonel au 76e régt. le 30 août 1813; a fait toutes les campagnes de la révolution, celles d'Allemagne, de Prusse, d'Espagne et de France. A la bataille de Mondovi, il entra dans la redoute le premier, et fit prisonnier un officier d'artillerie; à celle de Castiglione, avec 12 grenadiers, il s'empara de deux pièces de canon et fit 40 prisonniers. Le 5 germ. an 7, à Tauffers dans le Tyrol, avec une compagnie de grenadiers, il coupa la division autrichienne commandée par le général Laudon, s'empara de deux pièces de canon, et fit plus de 400 prisonniers. Le 13 floréal an 7, avec quatre compagnies de grenadiers, il fit mettre bas les armes à quatre compagnies de grenadiers hongrois qui se défendaient avec la plus grande opiniâtreté. Le 22 vendém. an 14, à la bataille d'Elchingen, il se précipita avec une quinzaine de grenadiers sur une compagnie d'Autrichiens qui avaient en leur pouvoir plusieurs militaires du 69e régiment, en tua trois, dont un officier, fit plusieurs prisonniers, força le reste à la fuite et parvint à délivrer ses camarades. Le 14 brumaire an 14, cet officier contribua à la prise de 13 pièces d'artillerie et de 800 hommes. Le 19 août 1813, il fut cité au combat de Wolseim, et nommé colonel du 139e régt. de ligne. A la bataille de Wachau, il contribua à retirer des mains des Russes le général comte Maison; le colonel Genevay, commandant le 24e régt. de ligne, fut cité le 15 juin 1815, pour avoir, à la tête de son régt., fait prisonnier en entier le régt. de Savoie, infanterie, à Aiguebelle en Savoie. (T. 15.)

GENGOULT (le baron, Louis-Thomas), né le 21 décembre 1767; gén. de brig. le 6 août 1811; employé dans la campagne de 1813, se distingua le 12 mai au combat de Willemsbourg près Hambourg et à Reiherstiegerland; commandant de la lég.-d'honn. le 2 sept. 1814; chev. de St.-Louis le 29 octobre suivant, et commandait en juin 1815 une brigade au 3e corps de l'armée du Nord. (T. 22.)

GENOU (Jean-Baptiste-Philibert), brigadier au 2e régt. de chasseurs à cheval, né à Hagnieu (Ain): assailli le 15 déc. 1801 par une troupe d'Autrichiens, fond sur eux, en tue ou blesse plusieurs, et sommé de se rendre, il combattit jusqu'à la mort.

GENTIL, chef d'escadron, mérita les éloges du gén. Foy, à la campagne d'Espagne de 1810. (T. 20.)

GENTILI ou GENTILY, gén. de div., né à Ajacio en 1761, commandait un détachement en 1795, aux

combats des Alpes; se distingua, en 1796, à la reprise de l'île de Corse sur les Anglais; a fait la campagne de 1798 sur la mer Adriatique; il garda quelque temps le commandement des îles Ioniennes, et fut remplacé en 1798 par le général Chabot. (T. 4, 7, 8 et 10.)

GEOFFROI, sergent, mentionné honorablement dans le rapport du maréchal Lefebvre, sur l'attaque de la Basse-Vistule, le 26 avril 1807. (T. 17.)

GEOFFROY, capitaine du génie, blessé à la jambe le 16 août 1794, à la reprise du Quesnoy sur les alliés. (T. 3.)

GEOFFROY, capit. de la 61e demi-brig.; a fait la campagne d'Egypte, et fut mentionné honorablement par le général Desaix, dans son rapport sur l'affaire du 8 oct. 1798, au village de Sédiman. (T. 9.)

GEOFFROY (François), capitaine à la suite des hussards du Jura, offic. de la lég.-d'honn., né à Amenoncourt (Meurthe), volontaire au 2e régt. de hussards, le 23 sept. 1800, s'éleva au grade de capitaine par des actes d'une rare intrépidité. Le 17 oct. 1806, à Halle en Prusse, couché en joue par quatre grenadiers prussiens, il leur fait mettre bas les armes, en leur criant en allemand : « Vous êtes morts si vous faites feu. » A cette même affaire, Geoffroy alors maréc.-des-logis-chef, secondé par quelques hussards de sa compagnie, s'empara de quatre pièces d'artillerie, après avoir sabré les canonniers. A Mortagne, dans la Vieille-Prusse, il combattit avec la même distinction, quoique blessé d'un coup de feu au-dessus de l'œil gauche; passé en Espagne, cet officier se fit remarquer dans différens combats par des traits d'un courage héroïque, et ne montra pas moins de bravoure pendant les campagnes de Russie et de Saxe.

GEOFFROY, voltigeur au 6e rég. d'inf. légère; se distingua particulièrement au passage du Duero à Tordesillas (Esp.), dans la campagne de 1812. (T. 21.)

GÉRARD (le comte, Maurice-Etienne), lieut.-gén., né le 4 avril 1793, à Danvilliers (Meuse); partit en 1792 comme volontaire, dans le bataillon de son dépt.; fut fait officier à la bataille de Fleurus, et passa ensuite dans le 36e régt. de ligne; devint aide-de-camp du gén. Bernadotte, puis chef de son état-major; gén. de brig. en 1806, à la fin de la campagne de Prusse; se distingua le 7 mai 1809, au combat de Durfars, en avant du pont de Lintz; à la bataille de Wagram, il commandait la cavalerie saxonne; en 1810, employé en Espagne, où il servit avec distinction; fit la campagne de Russie en 1812, et fut placé dans la divis. du gén. Gudin, dont il prit le commandement après la mort de celui-ci; gén. de div., il se distingua le 9 août, au combat de Valontina, et le 7 sept. à la bataille de la Moscowa; en 1813 à la bataille de Bautzen, à celle de Leipsick. Dans la campagne de France, il se distingua de nouveau aux affaires de Troyes, Nogent, Nangis et Mormant; en 1815, gén. en chef de l'armée de la Moselle, qui devint 4e corps de l'armée du Nord; se fit remarquer à Fleurus et au village de Ligny; reçut une balle dans la poitrine le 18 juin. Le général Gérard occupe sans contredit un des premiers rangs parmi les officiers-généraux. (T. 15, 16, 19, 21, 22, 23 et 24.)

GÉRARD, chef de brigade, prit d'assaut le 19 oct. 1800, la ville d'Arezzo. (T. 13.)

GÉRARD, colon., offic. de la lég.-d'honn., chev de St.-Louis; à la bataille de Polotsk, cet offic. alors capit. se trouvait à la tête de la colonne d'attaque, au moment où une grêle de mitraille lancée par neuf bouches à feu mettait de l'hésitation parmi nos troupes, il se saisit alors du fanion du 124e régt., se porta en avant de la ligne, en criant *en avant;* les soldats électrisés par cet exemple, s'emparèrent de la position et de la batterie; après s'être encore fait remarquer aux combats de Nogent et de Mormant, Gérard reçut de Napoléon en 1814, le commandement de la place de Soissons, dont la défense lui fait beaucoup d'honneur. (T. 23.)

GÉRARD, de Dieppe, tué au combat naval du 13 prairial an 2 (1794). (T. 3.)

GÉRARD dit *Vieux*, gén. de brig., a fait avec distinction la campagne de

1796, à l'armée de Rhin-et-Moselle, s'est trouvé à la bataille de Biberach, et au passage du val d'Enfer. (T. 7.)

GERBAULT, offic. d'état-major, tué au siége de St.-Jean-d'Acre, en 1799 (T. 10.)

GERBET, capit. du génie, se distingua au siége de Bois-le-Duc en 1794. (T. 3.)

GERDE, capit au 48e régt. de ligne, et cité dans le rapport du gén. de div. Vichery, pour la valeur qu'il déploya le 17 fév. 1814 (siége d'Hambourg.)

GERIN (Jean), carabinier de la 2e compagnie de la 11e demi-brigade légère en juillet 1796, aux premières opérations du siége de Mantoue, attaque seul douze Autrichiens et les couche en joue; son fusil ayant fait long feu, il se précipite sur ses ennemis le sabre en main, en blesse plusieurs, le reste épouvanté se rend prisonnier. (T. 6.)

GERMAIN, serg.-maj., mentionné honorablement par le génér. Reynier, dans son rapport sur le combat d'El-Arich (Egypte) en 1799. (T. 10.)

GERMAIN (Félix-André), chef de bat. au 22e régt. d'inf. de ligne, né à Tain (Drôme) le 2 fév. 1772; entré au service comme soldat, au 1er bat. du Rhône-et-Loire le 11 août 1791, passa par tous les grades; capit. le 6 fév. 1807; memb. de la lég.-d'honn. le 27 juin 1809; chef de bat. le 18 juin 1812; offic. de la lég.-d'honn. le 28 nov. 1813; a fait les campagnes de Russie, de Saxe, de Belgique et du Nord; s'est trouvé au siége de Gênes, a reçu deux blessures à la bataille de Wagram le 6 juillet 1809.

GERMAIN, adjud.-maj. du 153e régt. de ligne; le 16 oct. 1813, à la bataille de Wachau en avant de Leipsick, contribua à retirer des mains de l'ennemi le gén. de div. comte Maison.

GERMANOWSKI, col. polonais, un de ceux qui accompagnèrent Napoléon lors de son retour à Paris en mars 1815. (T. 24.)

GERME, marin, cité pour son dévouement dans un ouragan. (T. 16.)

GERVAIS, capit., mérita les éloges du gén. Dessaix, dans son rapport sur les dernières opérations de l'armée française dite des Alpes en juillet 1815. (T. 24.)

GERY, offic. de marine, se distingua d'une manière remarquable en 1795, sur le rivage de Quiberon. (T. 4.)

GHENESER, colonel, a fait la campagne de France de 1814, et se trouva le 17 fév. au combat de Montmirail. (T. 23.)

GHESGUIÈRE (François-Yves-Cornil), sous-lieut. de grenadiers, né à Cassel (Nord); au combat de Cassano en Italie le 27 avril 1799, Ghesguière, alors brigadier des guides de l'armée d'Italie, surpris par un détachement de cosaques, contint seul l'ennemi pendant près d'un quart-d'heure, reçu cinq blessures, et quoique extrêmement affaibli, il tua un cosaque d'un coup de pistolet et s'empara de son cheval.

GHIGNY (Charles-Etienne), maj. au 1er regt. de hussards, né à Bruxelles (Dyle) le 4 janv. 1771; capit. dans la brigade belge le 1er oct. 1792, envoyé à l'armée du Nord, où il devint chef d'escad. du 7e régt. de chasseurs; servit ensuite à celle de Sambre-et-Meuse et fit à l'armée du Rhin les campagnes des ans 5, 6, 7, 8, 9, 10 et 11; le 6 brumaire an 12, il fut nommé major du 1er régt. de hussards et membre de la lég.-d'honn. le 5 germ. de la même année, commandait en qualité de col. un régt. de marche dans la campagne de France de 1814, et se trouva le 25 mars au double combat de Fère-Champenoise. (T. 23.)

GICQUEL-DES-TOUCHES (P.-G.), capit. de vaisseau. (T. 16.)

GIFFLENGA, gén., aide-de-camp du prince vice roi d'Italie, fit avec distinction la campagne de 1813 (T. 22.)

GIGOT (Jacques), serg. à la 66e de ligne, né à Selles (Marne); électrisa par son courage tous les soldats qui l'entouraient à l'affaire de Manheim le 2e jour complémentaire an 7; Gigot voyant un de ses camarades près de succomber sous les coups d'un grenadier hongrois, fond sur l'ennemi et le renverse; atteint à son tour d'une blessure mortelle, il s'écrie: *J'ai vengé mon frère et je meurs pour la patrie*

GILBERT, capit. du 3e régt. de dragons, tué au combat de Loubi en Syrie en 1799. (T. 10.)

GILLAIN (Louis), grenadier à la 17ᵉ de ligne, né à Lontenay (Marne); frappé d'un coup de canon après le passage de la Sambre, s'écria : « Je ne regrette en mourant que le plaisir de combattre auprès de mes camarades et d'être utile à mon pays. »

GILLES (Thomas), grenadier à la 79ᵉ de ligne, né à St.-Loc (Pas-de-Calais), se voyant près de tomber entre les mains des Autrichiens, pendant la bataille d'Isny le 4ᵉ jour complémentaire an 4, se précipite au milieu de leurs rangs, et y trouve une mort glorieuse.

GILLET, capit. de vaisseau, commandait en 1798, à la bataille d'Aboukir, *le Franklin* de 80 canons, et fut blessé grièvement. (T. 9.)

GILLET, chef de bat. au 88ᵉ régt. d'inf. de ligne, renfermé dans la redoute de la Baïonnette en oct. 1813, s'y défendit jusqu'à la dernière extrémité et y périt ainsi que son bataillon, après des prodiges de valeur. (T. 22.)

GILLET, adjud.-maj., se couvrit de gloire dans la campagne de 1815. (T. 24.)

GILLY (le baron Jacques-Laurent), gén. de div., né à Fournès (Gard) le 10 août 1769; le 1ᵉʳ août 1792, entra au 2ᵉ bataillon du Gard (*bis*); au mois de mai 1793, il était chef de bat., il s'empara le 15 sept. du château de Villefranche, se distingua le 22 du même mois à la bataille de Thuir; il fut nommé adjud.-gén. chef de brig. le 15 ventôse an 2; et il passa en cette qualité à l'armée d'Italie; gén. de brig. en 1799, il rendit d'éminens services dans la campagne d'Autriche de 1809, et en fut récompensé le 16 août suivant par le grade de gén. de div.; servit dans la campagne de France de 1814: après les événemens de Waterloo où il se fit remarquer, il s'embarqua pour New-Yorck, où il arriva en janv. 1816; il est aujourd'hui de retour en France. (T 19, 23 et 24.)

GILOT (Joseph), gén. de div., né à Chatenay (Isère) le 16 avril 1734; le 11 nov. 1750 il entra comme soldat au régt. royal, infanterie; grenadier le 6 mars 1755, il a passé par tous les grades jusqu'à celui de génér. de divis. qu'il obtint le 27 mai 1793; fit avec honneur la campagne de 1792 à l'armée du Rhin; commandait Landau en 1793, lors du siége de cette ville; il fit aussi les campagnes de l'an 3 et de l'an 4 à l'armée des côtes de Cherbourg. (T. 2.)

GIMATTE (François), fusilier à la 14ᵉ de ligne, né à Ausant (Gers); le 22 vendém. an 8, sommé de se rendre, il répondit à coups de fusil, et n'ayant plus de cartouches il se servit de son sabre, mais l'ennemi étant bientôt revenu en plus grand nombre, Gimatte succomba.

GIOVANI, adjudant-génér., s'est trouvé au siége de Gênes le 4 juin 1800. (T. 12.)

GIRARD (le comte), gén. de div., aide-de-camp du gén. Monnier, dans la campagne de 1799 en Italie, se distingua au siége d'Ancône; en 1800, adjud.-gén. commandait la réserve de cavalerie de la grande armée, lors de la bataille d'Austerlitz, gén. de brig. à la suite des campagnes de Prusse et de Pologne en 1806 et 1807; envoyé en Espagne gén. de div. en 1809, remarqué au passage du Tage, près de Talaveira, et à la bataille d'Ocana, au gain de laquelle il contribua particulièrement et où il fut blessé; il ne se distingua pas moins dans la campagne de 1810, et dans celle de 1811; passé à l'armée de Russie, il se fit remarquer de nouveau à Lutzen, fut blessé de 2 balles, il se trouva à l'affaire de Dresde; en mars 1815 pair de France, et reçut en même temps le commandement d'une division, à la tête de laquelle il a été tué le 15 juin, à la bataille de Fleurus. (T. 11, 13, 17, 19, 20, 21, 22 et 24.)

GIRARD, capit. au bat. de Maine-et-Loire, se distingua particulièrement et mérita les éloges du gén. Kellermann, dans son rapport sur l'attaque de St.-Barnonil, contre les Piémontais en 1795. (T. 4.)

GIRARD, a fait en qualité de capit. la campagne d'Egypte, et s'est distingué en 1798 à l'affaire d'Embabeh. (T. 9.)

GIRARD, capit. du 2ᵉ régt. d'artillerie, fut tué d'un coup de biscaïen à l'attaque de la redoute des Trous-de-Loup, en 1796. (T. 6.)

GIRARD, capit. du génie, mentionné honorablement dans le rapport

du maréc. Mortier, sur la bataille d'Ocana. (T. 19.)

GIRARD, lieut. au 14ᵉ régt. d'inf. de ligne, fit preuve d'une grande bravoure, au combat de l'Hôpital en Savoie le 28 juin 1815. *Voyez* **BUGEAUD**, colonel.

GIRARD, soldat, mentionné honorablement par le gén. Desaix, dans son rapport sur l'affaire du 8 oct. 1798, au village de Sédiman en Egypte. (T. 9.)

GIRARD (Claude), brigadier au 4ᵉ régt. de chasseurs à cheval, né à Cras (Ain); à la tête de 5 chasseurs sur les hauteurs de Fribourg le 20 oct. 1796, ce brigadier, chargea sur un peloton de 100 houlans, les mit en déroute, lui fit plusieurs prisonniers et fut tué.

GIRARD (Claude-Marie), chef de brig., né à Artena (Jura) le 25 avril 1749; canonnier en 1766; fit les campagnes d'Amérique de 1776, 77, 78, 79, 80, 81 et 82, en qualité d'adjoint au génie militaire; à l'armée du Nord le 18 mars 1793, à la tête d'un bataill. il défit le régt. de Cobourg dragons à Nerwinden; reçut six coups de feu le 8 mai dans les bois de l'abbaye de Bonne-Espérance; le 28 prairial an 2 à la bataille de Meslée, il prit 7 pièces de canon et fit 600 prisonniers; à l'armée du Rhin, il s'empara de trois redoutes, fit prisonniers deux compagnies de grenadiers, et faute de munitions, enleva une de ces redoutes à coups de pierres; à Fribourg suivi de 30 grenadiers et de 3 officiers, il fit 1000 prisonniers et s'empara d'un drapeau; à Neubourg il mit en déroute deux bat. ennemis et prit deux pièces de canon; à Verone (Italie), toujours à la tête de son bataillon, il culbuta les Autrichiens et leur fit prisonniers cinq compagnies de grenadiers; devenu chef de la 31ᵉ demi-brig., pendant la nuit du 6 au 7 thermid., il battit 4000 Autrichiens et leur fit 800 prisonniers; il fut ensuite envoyé dans la Vendée, est retiré dans ses foyers depuis le 1ᵉʳ vendémiaire an 13.

GIRARD (Jean-Joseph), capit. de grenadiers au 54ᵉ régt. d'inf. de ligne, chev. de la lég.-d'honn., né à Marseille (Bouches-du-Rhône); au combat de Lubeck le 6 nov. 1806, cet offic. enleva avec deux compagnies le bourg de Schouwarteau, où l'ennemi avait élevé des fortifications de campagne, tua tout ce qui lui opposa de la résistance; fit plus de 600 prisonniers, prit 4 pièces de canon et 3 drapeaux.

GIRARD (Marie-Auguste), capit. aide-de-camp du gén. de brig. Macors, né le 22 octobre 1769 à St.-Maixent (Deux-Sèvres); entré au service le 8 oct. 1786, dans le régt. de Saintonge; il obtint son congé le 9 oct. 1788; rentré au service dans le 1ᵉʳ bat. des Deux-Sèvres en qualité de lieut., envoyé à l'armée du Nord; fit les campagnes de 1792 et 1793; capit. le 15 avril de cette même année, se trouva à plusieurs affaires de la Vendée, et fut blessé à Viez le 13 juillet; continua de servir dans les départemens de l'Ouest pendant les ans 2, 3, 4, 5, 6 et 7; en l'an 8 il était de l'armée de réserve; se distingua à Marengo, où il fut blessé; le 27 frim. an 12, aide-de-camp du gén. de brig. Macon; le capit. Girard est membre de la lég.-d'honn. depuis le 27 nivôse an 13.

GIRARDIAS, capit. de vaisseau, commandait *l'Infatigable* de 44 canons en janv. 1805, et faisait partie de l'escadre de Rochefort. (T. 16.)

GIRARDIN, lieut. de vaisseau, se distingua en contribuant à sauver des prisonniers français des pontons de la rade de Cadix les 15 et 16 mai 1810. (T. 20.)

GIRARDIN, caporal, se distingua dans la même circonstance. (T. 20.)

GIRARDIN (le comte Alexandre-Louis-Robert), né le 13 fév. 1776, devint en 1806 aide-de-camp du maréc. Berthier, combattit à Austerlitz en qualité de chef d'escad. et fut nommé offic. de la lég.-d'honn à la suite de cette journée, fit la campagne de Prusse, comme colonel du 8ᵉ de dragons, et celle de Russie en qualité de génér. de brig., se fit remarquer les 25, 26 et 27 juill. aux combats de Mohilow et d'Ostrowno; se distingua de nouveau en 1813 et 1814, et fut fait lieut.-génér. le 10 fév; était en 1815 chef d'état-maj.-gén. de la cavalerie; il est aujourd'hui au nombre des génér. en activité. (T. 21 et 23.)

GIRARDON (Antoine), gén. de brig., commandant de la lég.-d'honn.

né à Chaumont (Haute-Marne) le 1er fév. 1758; soldat au régt. de Brie le 25 avril 1776; caporal le 25 sept. 1778; il avait fait les campagnes de 1780, 81, 82 et 83 en Amérique; assista au combat naval du 29 avril 1781 devant la Martinique, à la prise de Tabaco, au siége d'Yorck, aux combats de St.-Christophe et à la prise de cette île en fév. 1782; devenu chef de bat. il fut employé à toutes les affaires qui eurent lieu à l'armée de Rhin-et-Moselle; passa à l'armée d'Italie commandée par Bonaparte; fit la camp. de l'an 5, et le 21 frimaire il fut nommé colonel du 12e rég. d'inf. de ligne; commanda Venise sous le gén. Saunier; passé à l'armée de Rome, il assista à l'affaire de Citadel-Castello; nommé gén. de brig. le 10 floréal an 7; chargé du commandement des troupes laissées à Naples lors de l'évacuation de ce royaume, où il eut à contenir les Napolitains; de retour en France, il fut employé à la pacification de l'Ouest. (T. 9 et 10.)

GIRAUD (Michel), maître armurier, obtint une arme d'honneur aux deux combats d'Algésiras (juill. 1801).

GIRAUDON, s.-lieut., se distingua d'une manière toute particulière à la prise du fort Diamant en juin 1805. (T. 16.)

GIRET, enseigne de vaisseau, se fit remarquer aux deux affaires des 10 juin et 23 juillet 1805; il perdit la vie dans la dernière. (T. 16.)

GIROD-DE-NOVILARD, chef de bat. du genie, reçut le commandement d'Elvas en Espagne le 3 août 1808, en remplacement du gén. Miquel, qui venait de mourir des blessures qu'il avait reçues peu de jours auparavant, en se rendant au fort de la Lype; cet officier distingué eut à soutenir un siége de plusieurs jours contre le génér. Galluzo, commandant l'armée espagnole. (T. 18.)

GIROUX, s.-lieut. de la 79e demi-brig., préféra périr plutôt que de se rendre aux Turco-Albanais en 1799. (T. 10.)

GIROUX, enseigne de vaisseau, se distingua sur la prame *la ville d'Anvers* le 16 mai 1805, dans un combat contre sir Sidney-Smith; une épée d'or lui fut offerte par le corps municipal d'Anvers; le gouvernement l'éleva au grade de lieut. de vaisseau, pour le récompenser des services qu'il rendit dans ce combat. (T. 16.)

GIUGLIOTTI, offic. du 1er régt. d'inf. légère napolitain, se distingua particulièrement à la prise du fort Hostalrich (Espagne) 1810. (T. 20.)

GIVOLDE (Jean-Pierre François), canonnier au 8e régt. d'artillerie à pied, né dans le dépt. de la Haute-Loire, contribua beaucoup à la prise du vaisseau anglais *le Swifisure* le 24 juin 1801, en assommant plusieurs Anglais à coups d'écouvillon.

GOBELET, lieutenant du génie, a fait la campagne de 1813 en Espagne. (T. 22.)

GOBER, gén. de brig., servait en 1814 en Italie sous les ordres du roi de Naples (Murat) (T. 23.)

GOBERT, gén., a fait la campagne de 1800 en Italie, s'est trouvé au passage du St.-Bernard; fit partie de l'expédition du gén. Richepanse à l'île de la Guadeloupe en 1802, et dans laquelle il se fit remarquer; de retour en France, il fit la campagne de 1806, en Allemagne; passa à l'armée d'Espagne où il se distingua le 16 juillet 1808, dans un combat entre Guadalquivir et Baylen; frappé d'une balle à la tête, au moment même où il imprimait à ses troupes un nouvel élan, il fut obligé de quitter le champ de bataille, pour être transporté à Baylen, où il mourut le lendemain. (T. 13, 14, 16 et 18.)

GOBRETCH, aide-de-camp, se trouvait au passage du Rhin à Kehl en 1797, sous les ordres du gén. Vandamme. (T. 8.)

GODARD (Roch), colonel du 79e régt. d'inf. de ligne, offic. de la lég.-d'honn., né à Arras (Pas-de-Calais) le 30 avril 1761; entra au service à l'âge de 19 ans en qualité de soldat au régt. d'Orléans, infanterie. Trois ans après, il fut fait caporal; le 31 oct. 1792, lieut.-colon. en 2e au 6e bat. du Pas-de-Calais, et le 1er août 1793, chef de bat. il fit les campagnes de l'armée du Nord; passa ensuite à celle de Sambre-et-Meuse, de Rhin-et-Moselle, et le 1er floréal an 3, il fut nommé chef de brig., employé à l'armée d'Italie, dans les îles du Levant, à l'armée de l'Ouest et aux camps de Bayonne et de Saintes;

le 15 brum. an 12, colonel du 79e régt. de ligne, se trouva aux opérations du général Marmont en 1809, en Dalmatie et en Croatie. (T. 19.)

GODARD, chef de bat., a fait honorablement la campagne d'Égypte, commandait en juillet 1799, le fort d'Aboukir qu'il défendit glorieusement; lors de l'assaut de ce fort, il se précipita un des premiers au-devant de l'ennemi et trouva une mort glorieuse. (T. 11.)

GODARD, capit. au 1er régt. de grenadiers de la garde impériale, à la tête de deux compagnies, culbuta plusieurs bataillons ennemis, les poussa jusqu'au bord de la Kintsig, et leur fit éprouver une perte de 300 hommes.

GODARD (Jacques-Augustin), grenadier à la 87e de ligne, né à Dreux (Eure-et-Loire); se présenta seul, pour s'assurer de la direction de l'ennemi le 2e jour complémentaire an 7; bientôt il se trouve au milieu des Autrichiens, qui firent sur lui plusieurs décharges de leur mousqueterie dont le bruit ne laissa plus de doute sur leur position: à l'instant ils furent mitraillés par notre artillerie; Godard périt dans cette action.

GODARD (Pierre), tambour à la 48e demi-brig. d'inf. de ligne, chev. de la lég.-d'honn., né dans le dépt. de l'Eure; au passage de l'Inn le 25 déc. 1800, ce tambour s'étant avancé sur un pont que l'ennemi détruisait, poursuivit seul les Autrichiens, et battant la charge d'une main pendant qu'il sabrait de l'autre, il tua plusieurs d'entre eux; on lui donna des baguettes d'honn.

GODEFROI, capor. à la 6e légère, passa le Mincio à la nage et alla sous une grêle de balles, attacher le premier bateau à la rive gauche du fleuve.

GODET (Charles), cavalier au 17e régt., né à Coutance (Manche), combattit vaillamment à Wurtzbourg, le 17 fructid. an 4, et parvint à arracher son capit. des mains de l'ennemi: assailli à son tour, il se battit jusqu'à la mort.

GODIÈRE (Louis), fusilier à la 66e de ligne, né à Reims; était de garde aux équipages le 6 nov. 1792, jour de la victoire de Jemmapes: impatient de voler au péril, il se fit relever par un de ses camarades, assista à la bataille, s'y fit remarquer par son courage et fut emporté par un coup de canon.

GODIN, cavalier, pénétra jusqu'au centre d'un bataillon hongrois à la bataille de Marengo, arracha le drapeau, et après avoir renversé tous ceux qui voulurent s'opposer à son passage, il revint à son régiment.

GODINOT, gén. de div., servit comme chef de bat. en Suisse, sous le gén. Soult; chef de la 25e brig. légère, il fit la campagne de 1800 en Italie, et se distingua en plusieurs occasions; passé à l'armée d'Espagne, il était gén. à la bataille d'Almonacid; combattit encore en 1811 à la même armée, et se fit remarquer le 5 mars à la bataille de Chiclana; il échoua devant Tarifa, puis se dirigea sur Séville; et, le lendemain de son arrivée, il se brûla la cervelle. (T. 11, 12, 19 et 20.)

GOGUÉ, général, se distingua, le 8 sept. 1793, à l'attaque du camp de Peyrestortes. (T. 2.)

GOGUET, chef de brig., fit la campagne d'Égypte et celle de 1805, en Italie, en qualité de colonel du 22e régt. d'inf. légère. (T. 12 et 15.)

GOLSTEIM, colonel, commandait, en nov. 1810, deux cents chevau-légers ou lanciers du grand-duché de Berg, lors des opérations militaires au centre et dans le nord de l'Espagne. (T. 20.)

GOLZIO (Juste), lieut.-colonel de la vieille garde, officier de la légion-d'honneur, né à Versailles, le 3 juillet 1772: entré au service le 3 janvier 1790; passa par tous les grades; capitaine sur le champ de bataille le 3e jour complémentaire an 7, à Alkmaar; a fait toutes les campagnes, et s'est distingué à Montmirail en fév. 1814; légionnaire le 25 prair. an 12; officier de la lég.-d'honn. le 16 août 1813, chev. de la réunion le 14 sept. suivant; baron à Montmirail en fév. 1814; chev. de St.-Louis le 25 juillet même année, aujourd'hui en demi-solde.

GOMBART, vicaire de la paroisse de Ste-Croix, et grenadier du 6e bat. de la 1ere légion nantaise; se distingua, le 29 juin 1793, au siége de Nantes; voyant un père de famille trop exposé: « Retire-toi, lui dit-il, c'est à moi d'occuper ce poste. » Il prend sa place,

et reçoit aussitôt le coup mortel. (T. 1er.)

GOMME (François-Joseph), maréc.-des-logis au 12e régt. de chasseurs à cheval, né à Russey; se jeta au milieu d'un peloton d'ennemis; arracha le drapeau des mains du porte-enseigne, et fut tué en le rapportant à son régiment.

GOMMIER (Nicolas-Georges), grenadier à la 49e de ligne, né dans le dépt. de la Meurthe, s'empara seul d'une pièce de canon, et fit plusieurs prisonniers russes qu'il força à la traîner, le 3e jour complémentaire an 7; il ramenait sa capture, lorsqu'il fut renversé par une balle.

GONNIN (Baptiste), grenadier à la 13e de ligne, né à Bordeaux, donna des preuves du plus grand courage à la prise d'Alexandrie, à la bataille des Pyramides, et dans vingt autres combats; tué sur la brèche à St.-Jean d'Acre. Il avait un fusil d'honneur.

GONON (Edme), grenadier à la 49e de ligne, né à Joigny (Yonne): six Russes s'étant jetés sur lui le 10 vendém. an 8, comptant le prendre sans résistance, trois furent obligés de se rendre à lui, et les autres ne durent leur salut qu'à la fuite. Ce brave fut tué au moment où il rentrait dans sa compagnie.

GONOZE, voltigeur, atteint de deux coups de feu, l'un à la jambe droite, et l'autre au bras gauche, refusa d'aller se faire panser. Quoique souffrant et extrêmement affaibli par la perte de son sang, il chargea sur un officier ennemi et le renversa à ses pieds. (combat de Santivaoiez, le 28 février 1811, en Espagne).

GORIS (Jérôme-Joseph), maréchal-de-camp en retraite, né à Catillon (Nord), s'enrôla en 1778 dans les gardes françaises; rentra dans ses foyers en 1782; dix ans plus tard, capitaine au 6e bat. du Nord, il combattit successivement aux armées du Nord, de Sambre-et-Meuse, du Rhin, d'Angleterre et d'Italie; chef de brig. le 7 fév. 1799; gén. de brig. le 6 août 1811; appelé en 1813 à la grande armée, il fut compté parmi nos plus braves offic.-généraux. Le 6 oct. 1815, admis à la retraite par suite d'une blessure qu'il avait reçue à Lutzen.

GOSSE, capit. d'artillerie, a fait avec distinction la campagne de 1813 en Espagne. (T. 22.)

GOUACHE, capit. de grenadiers au 22e régt. d'inf. de ligne; se distingua d'une manière toute particulière en juillet 1810, au siége de Ciudad-Rodrigo (Portugal). (T. 20.)

GOUAULT, chef de bat. commandant le 66e régt. d'inf. de ligne, né à Mayenne (Mayenne), le 30 oct. 1760: entra au régt. de Bresse, infant., en qualité de soldat, le 2 oct. 1778, et fit les campagnes d'Amérique. Le 15 août 1792, volontaire au 4e bataillon des volontaires nationaux; sous-lieut. le 2 sept., et chef de bat. dans le même corps le 6 mars 1793; envoyé à l'armée du Nord, il fit les campagnes de 1792, 1793, des ans 2, 3, 4 et 5; à l'armée du Rhin, et servit pendant une partie de l'an 5 et de l'an 6. En l'an 7, il combattit à l'armée de Batavie, à celle de l'Ouest pendant le cours de l'an 8, et fit les campagnes d'Italie des ans 8, 9, 10 et 11; fit ensuite partie de l'armée de St.-Domingue aux ordres du général Leclerc, pendant une partie de l'an 11 et l'an 12. De retour en France, il fut nommé chef de bataillon au 66e régt. de ligne le 6 vendémiaire an 13; membre de la lég.-d'honn.

GOUDIN (aide-major au 1er régt. d'artillerie à pied: ayant été fait prisonnier le 21 juin 1809, à l'armée de Portugal, était chargé du service de l'hôpital no 3, établi sur le ponton *l'Argonaute* en rade de Cadix, lorsqu'il conçut et exécuta le projet de faire évader 578 prisonniers, dont 70 périrent sur ce bâtiment brûlé par le feu de l'ennemi. Goudin fit en cette occasion preuve d'autant d'intelligence que de courage, et fut bien secondé par MM. Guilloteau, employé de 3e classe; Castagnez, officier de marine; Monchoisi, officier de cuirassiers; Blaz, pharmacien, et Cazevieille, chirurgien sous-aide.

GOUFFÉ (Louis Marie), capit. au 46e régt. de ligne, membre de la lég.-d'honn., né à Paris (Seine): entra en 1791 soldat au 2e bat. de Paris; après avoir passé par les grades inférieurs, il fut fait lieut. sur le champ de bataille, et capit. à Moscou, le 25 sept. 1812.

Le Nord, les Alpes, l'Ouest, le Rhin, la Belgique, l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne, le Sénégal et la Russie furent successivement témoins de sa valeur. Le 18 janvier 1804, n'étant encore que sergent, Gouffé, avec un détachement de 70 hommes, marcha contre la ville et le fort de Gorée en Afrique, tomba comme la foudre sur les canonniers anglais, força le gouverneur et une garnison de 400 hommes à déposer les armes. Cette action valut à Gouffé le grade de lieut. Cet officier, après de nombreuses blessures reçues dans divers combats, a été admis à l'Hôtel-des Invalides.

GOUIN, enseigne de vaisseau, se distingua au combat du vaisseau *les Droits de l'homme*, le 8 janv. 1797, sur les côtes de France. (T. 7.)

GOUJON (Alexandre-Marie), né à St-Malo, le 16 mai 1782; frère du conventionnel de ce nom; élève de l'école polytechnique en l'an 8, lieut. au 6e régt. d'artillerie à cheval en l'an 11; a fait les campagnes d'Allemagne et de Prusse dans la compagnie Chopin au même régt. à l'avant-garde du 7e corps; eut un cheval tué et fut blessé à Eylau, où il reçut l'aigle de la lég.-d'honn.; 1er lieut., il servit ensuite dans la division Suchet; attaché avec sa batterie à la cavalerie légère commandée par l'adjud.-gén. Delange au siége de Sarragosse; capit. aide-de-camp du gén. d'artillerie Noury, il suivit ce général à Wagram et en Catalogne; arma une partie des côtes entre Roses et les îles de la Médas; forcé par sa mauvaise santé de quitter le service actif, il fut employé dans une manufacture d'armes et dans les écoles militaires de la Flèche et de Metz. Lors de l'invasion du territoire en 1815, il sollicita et obtint du service actif; admis à la retraite après le licenciement. Cet officier se livre maintenant à des travaux littéraires; on a de lui la *Vision d'un soldat*, ode; une table de Voltaire; il a fourni des renseignemens aux *Victoires et Conquêtes*, et a rédigé la plus grande partie des tables biographiques et géographiques de cet ouvrage.

GOUJOT, chef de bat., a fait avec distinction la campagne de 1800 en Allemagne. (T. 13.)

GOULEY (Pierre-Yves), lieuten. de grenadiers au 69e régt. de ligne, né à Clerey (Aube); se précipita sur un poste avancé composé d'Ecossais, le 5 mai 1811, à Fuentes-de-Onoro, et les força à prendre la fuite après avoir fait deux prisonniers. Le 25 juin 1813, près Tolosa, coupé et enveloppé de toute part par un régt. écossais, cet officier n'ayant avec lui que 20 hommes, fondit sur l'ennemi à la baïonnette, parvint à ramener son détachement; et quoique grièvement blessé pendant l'action, il ne cessa de combattre que lorsqu'il eut mis sa troupe en sûreté. Le 10 décembre 1813, seul, il s'empara d'une redoute, après avoir tué trois hommes et fait treize prisonniers, et quelques instans après, combattit deux officiers anglais et les obligea de déposer leurs armes. Gouley déploya la même valeur pendant la campagne de 1815, et fut blessé au combat d'Issy.

GOULON (Louis-Marie), maréc.-des-logis au 15e régt. de chasseurs, né à Missiac, près de la Roche-Sauveur. Ce sous-officier étant en fourrageur le 2 floréal an 2, avec un faible détachement, fut enveloppé près de Mortagne par une nombreuse troupe d'insurgés; sommé de se rendre, il se fit jour le sabre à la main; le détachement fut sauvé, mais Goulon ne survécut pas à cette action.

GOULU (François), général de brigade, né à Lyon (Rhône): entra au service le 28 oct. 1776, dans le régt. de la Couronne; parcourut tous les grades, jusqu'à celui de colonel dans le régt. où il avait débuté comme soldat. En 1792, il fit la camp. à l'armée du Nord; lieut.-colonel le 30 oct. 1792; coopéra au siége de Namur, commandé par le gén. Valence; passa à l'armée du Nord en qualité de colonel, le 12 avril 1793; soutint le siége du Quesnoy le 31 août 1793, où il fut blessé; fait prisonnier de guerre le 22 déc. De retour en France, employé dans le départ. des Forêts par le gén. Jourdan; gén. de brig., le 29 pluviose an 5, servit dans la nouvelle campagne sur le Rhin, sous le gén. Hoche. On lui confia le blocus du fort d'Ehrenbreisten; puis appelé à l'armée de Mayence, ouvrit en l'an 7 la campagne sous le général Jourdan; fut chargé, le 11 flor. au 8, d'effectuer un passage secondaire du Rhin à Paradis,

ce qu'il fit avec beaucoup d'intelligence. Le 13, sur le champ de bataille de Stockac, le 15, sur celui de Moeskirchen, et le 20 au combat de Memmingen, il se distingua de la manière la plus brillante, et fut blessé à cette dernière affaire. (T. 8 et 12.)

GOURDEL, aide-de-camp du gén. en chef de l'armée d'Italie en 1799; attaché à un arbre et brûlé vif par les insurgés napolitains. (T. 10.)

GOURDIN (Louis), caporal à la 1ere compagnie de grenadiers du 12e régt. d'inf. de ligne, né à St.-Hypolite (Gard); se distingua particulièrement, le 6 juillet 1809, à la bataille de Wagram; reçut après cette bataille la décoration de la lég.-d'honneur.

GOURÈGE, capit. de vaisseau, commandait le 9 avril 1805, *l'Aigle* de 74 canons. (T. 16.)

GOURGAUD (le baron, Gaspard), génér. aide-de-camp de l'empereur, commandant de la lég.-d'honn., né à Versailles le 14 nov. 1783, entré à l'école polytechnique en l'an 8, et lieut. au 6e régt. d'artillerie à cheval en l'an 11, fut remarqué par le maréc. Launes à la surprise du pont du Tabor près Vienne; blessé à Austerlitz; assista aux batailles d'Iéna, de Prentzlau; reçut l'aigle de la lég.-d'honn. après Pultusk, et fut capit. dans son arme après Ostrolenka; se distingua au siége de Saragosse; revint à l'armée d'Allemagne et prit part aux batailles d'Abensberg, d'Eckmuhl, de Ratisbonne, d'Esling et de Wagram; on lui doit plusieurs changemens utiles aux armes à feu; envoyé à Dantzick en 1810, pour reconnaître l'état exact de cette place et les ressources qu'elle offrait, il s'acquitta de cette mission délicate avec tant de zèle et d'intelligence que Napoléon le choisit pour l'un de ses officiers d'ordonnance; quelques autres missions dont il fut chargé, lui gagnèrent la confiance et la faveur de l'empereur; il fut désigné pour l'accompagner au congrès de Dresde; il le suivit dans la campagne de Russie et se fit remarquer à Smolensk où il fut blessé; à Valontina, à la Moskowa, entra le premier dans le Kremlin; découvrit dans Moscou incendié, 500 milliers de poudre; l'empereur le récompensa par le titre de baron; pendant la retraite, il rendit d'importans services, passa deux fois à la nage la Bérésina (qui chariait), sous les yeux de l'empereur, avant l'établissement des ponts pour reconnaître la rive opposée; l'empereur à son départ le chargea de venir lui rendre compte à Paris de la situation de l'armée à son entrée à Wilna; l'empereur voulant le conserver auprès de sa personne, créa pour lui la place de premier officier d'ordonnance; ce fut en cette qualité qu'il fit la campagne de Saxe, il y déploya son activité accoutumée et devint tous les jours plus utile pour l'empereur qui se reposait sur lui d'une multitude de details, surtout de ceux relatifs à l'artillerie; Napoléon appréciait surtout le coup d'œil militaire de cet officier; aussi fut-ce sur son rapport qu'il se détermina à changer le mouvement qu'il voulait faire sur Kœnigstein, et à se porter rapidement au secours de Dresde, pour arrêter l'ennemi qui se portait en forces devant cette place; Gourgaud fut offic. de la lég.-d'honn. à la suite de cette bataille; il se distingua encore à Leipsick, à Hanau; de retour à Paris, il fut employé à la réorganisation de l'armée; dans la campagne de France, le 29 janv., le soir du combat de Brienne, dans un hourra inattendu, Gourgaud sauva la vie de l'empereur en tuant un cosaque qui allait le percer d'un coup de lance; à la bataille de Montmirail, il fut atteint d'une balle près de l'empereur; devenu colonel, il se distingua la veille de la bataille de Laon, en tournant, à la tête de deux bataillons de la vieille garde et de trois escadrons le défilé d'Etoutevelles, que n'avait pu forcer de front le maréchal Ney. A Reims, envoyé avec deux bataillons pour soutenir les gardes d'honneur, il força les barricades et entra en ville; c'est à cette époque qu'il fut nommé commandant de la lég.-d'honn. Il ne quitta l'empereur qu'à Fontainebleau, le 20 avril. Au retour de Napoléon, il reprit sa place; se distingua à Fleurus, où il fut nommé général, et à Waterloo, où l'empereur lui fit tirer les derniers coups de canon; revint avec Napoléon à Paris et à la Malmaison. Ce fut le gén. Gourgaud qui fut chargé de porter au prince régent la lettre de Napoléon. On ne le laissa pas débarquer,

Gourgaud fut l'un des trois officiers que l'empereur choisit pour l'accompagner. Après une absence de six ans, le génér. Gourgaud est aujourd'hui de retour en France, où il vit comme un simple particulier, s'occupant à mettre en ordre les nombreux matériaux qu'il a été à même de recueillir. On a de lui une relation intéressante de la campagne de 1815. (T. 23 et 24.)

GOURRÉ, général, chef de l'état-major du prince de la Moskowa, tué le 2 mai 1813, à la bataille de Lutzen (Allemagne). (T. 22.)

GOUVION-SAINT-CYR (le comte, Louis), pair et maréchal de France, né à Toul, le 13 avril 1764. Peu de temps avant la révolution, il entra au service en qualité de simple volontaire; était, en 1793, adjudant-général à l'armée de la Moselle, et se fit remarquer à Esbach et à Kaiserlautern. Bientôt après gén. de brig., il fut employé à l'armée des Alpes, et le 14 sept. 1793, il chassa les Piémontais de la Maurienne. En 1794, il se distingua à l'attaque de la Rocmasse. Devenu gén. de div., il fut employé, en 1795, à l'armée de Rhin-et-Moselle, et s'y fit remarquer en plusieurs occasions; commandant l'attaque du centre au siége de Mayence. En 1798, il servait en Italie sous les ordres de Masséna. Destitué en 1799, il fut bientôt réintégré et employé en 1800, en qualité de gén. de divis. à l'armée d'Italie; repoussa les Autrichiens au-delà de Marga, en avril 1800; passa ensuite à l'armée du Rhin sous Moreau; s'empara de Fribourg, et contribua à la victoire de Hohenlinden; fut appelé en 1800 au conseil-d'état, et succéda en 1801 à Lucien Bonaparte dans l'ambassade d'Espagne; puis envoyé en Italie pour y commander l'armée d'occupation dans les états de Naples, qu'il n'évacua qu'en sept. 1805. Il avait été nommé, en août 1804, colonel-général des cuirassiers, et, le 1er février 1805, grand-aigle de la légion-d'honneur. Employé de nouveau en Italie, il fit prisonniers 6,000 Autrichiens; appelé à la grande armée, dans la campagne de Prusse et Pologne, et chargé, en 1807, du gouvernement général de Varsovie. Après la paix de Tilsitt, il passa en Espagne, et s'empara en 1808 de Roses, de Barcelonne et de Tarragone, qu'il emporta d'assaut; se distingua aux combats de St.-Félix, d'Esquola et de Palamos. En 1812, il servit dans l'expédition contre la Russie, et se signala, le 19 août, au combat de Polotsk. Blessé au pied, il donna le commandement de son corps d'armée au gén. Legrand; reprit son service et se signala, les 26 et 27 août 1813 à la bataille de Dresde. Resté à Dresde après le départ de la grande armée, il fut contraint, le 11 nov., de capituler; on sait quels furent les résultats de cette capitulation. De retour en France, le roi le créa pair de France et commandeur de St.-Louis le 24 sept. 1814; appelé au ministère de la guerre le 7 juillet 1815; après l'avoir quitté, il y rentra le 23 juin 1817; ce fut durant ce dernier ministère qu'il s'acquit à jamais la reconnaissance de l'armée et l'estime de la nation; il quitta le ministère avec le gén. Dessoles, son illustre ami (T. 4, 11, 14, 15, 16, 19, 21, 22 et 24.)

GOUVION (François de), né à Toul, dépt. de la Meurthe, gén. de brig.; fut nommé en 1789 major gén. de la garde parisienne. Le dépt. de la Seine le porta à l'assemblée législative; mais le 17 mars 1792, il donna sa démission, demanda et obtint de l'emploi à l'armée de Lafayette. Ce dernier avait placé son avant-garde à Glisuelle, en avant de Maubeuge, sous les ordres de Gouvion. Le 13 juin 1792, il fut attaqué par le gén. Clairfait. Le désordre se mit parmi les Français; ils furent obligés de se retirer, et dans la retraite, Gouvion fut emporté d'un coup de canon. (T. 1er.)

GRABOUSKI, gén. de brig., tué le 17 août 1812, à la bataille de Smolensk (Russie). (T. 21.)

GRAFFER, général, fit la campagne de 1796 en Italie, et se trouva au blocus de Mantoue. (T. 7.)

GRAINDORGE, génér., a fait la campagne de 1808 en Portugal; fit partie en août et sept. de l'expédition dans la province Alentejo; fut tué le 27 sept. 1810 à la bataille de Busaco. (T. 18 et 20.)

GRAMELOT, capit. du 1er régt. des carabiniers, blessé glorieusement dans une charge au village de Schow-

ningen (Allemagne, 18no). (T. 13.)

GRANDEAU-DABANCOURT, gén. de brig., soutint avec courage une attaque près du bois d'Eckartsberg (Allemagne, 1806); fut blessé à la bataille de Smolensk (Russie).

GRANDHAYE (Romain) capit. au 16e régt. d'inf. légère, membre de la lég.-d'honneur, né à Aillevillers (Haute-Saône), entré au service en 1791, faisait partie de la garnison de Porto-Ferrajo le 15 juin 1799, dans une sortie où il enleva une pièce de canon à l'ennemi; le 14 oct. 1806, à la bataille de Jéna, il contribua à la prise de 8 pièces; le 30 septembre 1810, on le vit à la tête d'une compagnie de voltigeurs dans une expédition sur Elbosquet (Espagne) gravir avec deux antres compagnies une montagne presque inaccessible, en chasser les Espagnols qui s'y étaient établis avec des forces supérieures, et s'emparer de tous leurs magasins; Grandhaye fut honorablement mentionné pour cette action par le maréchal Victor: le 24 mars 1811, dans une attaque sur Moguer en Andalousie, ce capitaine, avec sa compagnie de voltigeurs, força l'ennemi à une retraite précipitée, fit des prisonniers, et s'empara de 300 chevaux.

GRANDJEAN (le baron, Charles-Louis-Dieudonné, lieut.-gén., né le 29 déc. 1768, fut employé en 1797 à l'armée de Rhin-et-Moselle, en qualité d'adjud.-gén., devint gén. de brigade l'année suivante; commandant de la lég.-d'honn. le 14 juin 1804, et gén. de div. d'infant. le 1er fév. 1805; appelé en 1808 au commandement d'un corps de troupes hollandaises en Espagne, il se distingua le 27 octobre, à l'attaque de Laira, et se fit de nouveau remarquer au siége de Sarragosse en janv. et fév. 1809; employé contre la Russie en 1812, dans le corps d'armée du marée. Macdonald, il déploya beaucoup d'habileté pendant la retraite de l'armée, en déc. 1813; fit ensuite partie de la garnison de Dantzick avec sa division, et fut fait prisonnier après la capitulation de cette place. Ce général commandait en juin 1815 dans le 5e corps de l'armée du Rhin la 17e divis. (T. 10, 12, 13, 17, 18, 21, 22 et 24.)

GRANDJEAN (le baron, Louis-Stanislas-François), colonel du 2e régiment de cuirassiers et officier de la légion-d'honneur, né le 25 janvier 1777, à Nancy (Meurthe): entré au service comme dragon au 8e régt., le 18 août 1793; parvint successivement au grade de colonel du 8e régt. de cuirassiers, le 5 juin 1809, puis au 2e régt. le 28 sept. 1814; a fait les campagnes des ans 2 et 3 au Rhin; 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12 et 13 à l'armée d'Italie; an 14, 1806 et 1807 à la grande armée; 1808, 1809 en Espagne et en Allemagne; en 1812 en Russie; 1814 et 1815 en France. Cet officier a reçu cinq blessures.

GRANDJEAN, sergent au 14e régt. de ligne, se fit remarquer par sa valeur au combat de l'Hôpital en Savoie, le 28 juin 1815. *Voyez* BUGEAUD, colonel.

GRANDSEIGNE (Etienne-Hypolite-Gilles), colonel aide-de-camp du duc d'Abrantès, né à Milhand (Aveiron) entra au service en 1792; se fit remarquer pendant la dernière campagne des Pyrénées et à l'armée des côtes de l'Océan; fit partie de l'expédition d'Irlande le 11 oct. 1798; chef de bat. en récompense de sa conduite glorieuse à l'armée de l'Ouest, et pendant l'expédition des côtes d'Egypte sur l'escadre du contre-amiral Gantheaume. Cet officier fut, en 1801, aide-de-camp du gén. Bonnet, et s'embarqua avec lui pour St.-Domingue. A l'attaque du bourg de Bombarde, où il fut dangereusement blessé, Grandseigne, avec 160 hommes, escalada les retranchemens à la faveur de la nuit, passa la garnison, forte de 1500 hommes, au fil de l'épée, et rejoignit la division Bonnet, emmenant avec lui l'artillerie ennemie. Cette affaire le fit élever au grade d'adjud.-commandant, et bientôt après à celui de colonel du 110e régt. De retour en France, il fut employé en 1805 et 1806 à l'armée d'Italie, comme chef d'état major des grenadiers réunis; passa ensuite en Portugal, où il fit les campagnes de 1807 et 1808; à la bataille de Vimeiro, à la tête d'un faible détachement de cavalerie, il culbuta un escadron ennemi. En 1809, il servit en Espagne et en Allemagne; au siége de Sarragosse, il mérita les éloges de toute l'armée. Au combat de Celada près de

Burgos, le 10 mai 1812, on le vit dans plusieurs charges successives, à la tête de 50 cavaliers, culbuter l'ennemi et lui faire un grand nombre de prisonniers. Entouré par 1500 hommes sous les ordres de Mina, il fit des efforts incroyables pour se frayer un passage; 47 hommes de son escorte étaient tués à ses côtés, lorsqu'il reçut le coup mortel. (T. 17 et 18.)

GRANGÉ, commandait, le 1er août 1794, huit compagnies de grenadiers, à la tête desquelles il se distingua au combat de St.-Martial (Espagne). (T. 3.)

GRANGÉ (Joseph), fusilier à la 40e de ligne, né à Préampale (Mayenne), pénétra plusieurs fois dans la ligne autrichienne, pendant le combat du Mincio, le 4 niv. an 9; ramena un grand nombre de prisonniers, et fut enfin victime de sa valeur.

GRATIEN, général, s'est trouvé, en 1793, à la bataille de Wattignies; a fait la guerre dans la Vendée en 1795 et 1796; commandait un petit corps de troupes hollandaises et danoises en Allemagne en 1809, et contribua à la prise du major Schill dans Stralsund, puis passa en Hollande; combattit à la tête du 15e régt. de ligne au village de Coxeiras en Portugal, le 10 oct. 1810; commandait une divis. à l'armée d'Italie en 1813; se fit remarquer dans plusieurs circonstances dans le courant de cette campagne; il commandait encore en 1814 (T. 2, 5, 19, 20, 22 et 23.)

GRAVIER, chef de bataillon, commença, le 28 déc. 1794, à midi, le combat de Bergara, dans lequel il se distingua. (T. 3.)

GRAVIER, capit., défendit avec beaucoup de valeur et de courage le poste de la maison brûlée, en Italie, le 24 sept. 1799, attaqué par les Russes et les Turcs. Il fut atteint de trois balles tirées à bout portant, et demeura prisonnier. (T. 11.)

GRAZIANI, chef de bat., a fait la campagne de 1800 en Italie. Il fut choisi, conjointement avec le chef d'escadron Burthe, pour porter au premier consul les drapeaux conquis par l'armée d'Italie dans les différentes affaires qui avaient eu lieu avant et pendant le siége de Gênes. (T. 12.)

GRENIER (le comte, Paul), lieut.-gén.; né à Sarre-Louis (Moselle), le 29 janv. 1768: entra au service comme simple soldat au 96e régt., le 21 déc. 1784; sergent en 1791, il fut successivement adjud., sous-lieut., lieuten., adjud.-major, puis capit. Nommé adjudant-général le 15 oct. 1793, il fut élevé au grade de gén. de brig. le 29 avril 1794, et à celui de gén. de div. le 16 oct. suivant. Ce fut lui qui dirigea le passage du Rhin, effectué le 6 sept. 1795, à Ordingen; défendit le pont de Neuwied, de la manière la plus brillante, dans la nuit du 21 au 22 oct. 1796; employé en 1797 à la même armée sous le gén. Hoche; contribua le 16 avril 1797, à la prise des redoutes et du village de Beodorff; vainqueur au combat de Duisdorf; employé, en 1799, à l'armée d'Italie, il fit preuve de beaucoup de valeur et d'habileté dans la retraite que fit l'armée après la défaite de Schérer. Au mois de mai 1800, il fut appelé à l'armée du Rhin, et commanda l'aile gauche de l'armée de Moreau; le 13 juin, il contribua au gain de la bataille d'Hoebstett, s'empara de Gunzbourg, et força l'ennemi de passer le Danube sur les ponts de Liephen et Gunzbourg. Pendant l'hiver qui suivit, il se trouva à la bataille de Hohenlinden, au passage de l'Inn et à celui de la Salza. Rentré en France, il fut fait inspecteur général d'infanterie, puis gouverneur de Mantoue; grand-officier de la légion-d'honneur, le 22 déc. 1807, ensuite grand aigle et comte de l'empire. Après avoir fait, avec une nouvelle distinction, la campagne d'Italie de 1809 contre les Autrichiens, il se signala, le 11 juin, sur la Raab-nitz, à l'attaque du pont de Carako, qu'il emporta, et contribua beaucoup à la bataille de Raab. Le 6 juillet, il fut blessé à Wagram. Envoyé à Naples, il fut chef d'état-major de l'armée du roi Murat. Rappelé à la grande armée en 1812. Le 5 avril 1813, il battit les Prussiens et les Russes sur la rive droite de l'Elbe, à quatre lieues de Magdebourg. Il passa ensuite en Italie, sous le commandement du vice-roi. Nommé en 1814 inspecteur d'infant. dans les places de Marseille et de Toulon. (T. 4, 6, 7, 8, 10, 11, 12, 13, 19, 22, 23 et 24.)

GREZIEUX, lieut.-colonel de la légion des Pyrenées, s'est trouvé, le 17 juillet 1793, au combat de Thuir et du Mas-de-Serre. Mort de la peste en Egypte, avec le grade d'adjudant-général, sous-chef de l'état-major. (T. 1 et 10).

GRESSARD (Joseph), capitaine au 117e régt. d'infant. de ligne, né à Albi (Tarn): défendit avec trente hommes une position près du Diamant et du fort royal (Martinique) contre les Anglais en 1792; lieut. sur le champ de bataille en récompense de cette action. En 1803, cet officier étant de garde avec un poste de 15 hommes dans les environs de Hambourg, au moment où les Anglais venaient de s'emparer d'un bâtiment hollandais, suivi de quelques braves se jette à la mer, joint les Anglais, monte à l'abordage et ramène à la côte le navire dont tout l'équipage était lié et garotté au pied des mâts. Cet officier, après avoir deployé une bravoure à toute épreuve pendant la guerre d'Espagne, fut remarqué le 21 oct. 1809 dans une attaque près du village de Roda. (T. 19.)

GRESSIN, capitaine, mentionné honorablement dans un rapport de l'adjud.-général Donzelot en Egypte. (T. 12)

GRIGNON, gén., entra au service en 1792, obtint un avancement rapide et fut employé comme génér. de brig. dans la Vendée; le directoire se servit encore de lui en 1796; et après le 18 brum., il devint chef d'un bataillon de vétérans. (T. 2.)

GRIGNY, général, ami intime de Hoche; a fait la guerre de la Vendée en 1796; eut la tête emportée par un boulet le 12 fév. 1806, à la prise de la redouteSt.-Andréen Italie. (T. 5 et 16.)

GRILLET (Joseph), capit., chev. de la lég.-d'honn., né à Bucey-lez-Gy (Haute-Saône); au combat de Mosskirch en 1799, Grillet alors sergent-major, étant en tirailleur dans une forêt, tomba dans une embuscade de 30 hommes, s'élançant aussitôt sur l'ennemi, il parvint à se faire jour, emmenant avec lui un prisonnier; le courage qu'il déploya à la bataille d'Austerlitz lui valut le grade de lieut.; à la bataille de Mont-St.-Jean, on le vit à la tête de quelques braves, charger à la baïonnette une colonne ennemie, lorsqu'il fut mis hors de combat par un coup de feu.

GRILS, lieut.-col., le 26 mai 1799, s'empara de Ravenne (Italie), contre les Piémontais. (T. 10.)

GRIMARD (Nicolas), chasseur à cheval dans le 12e régt., né à Bavay, (Oise); en tirailleur le 12 floréal an 7, aperçut un offic.-gén. autrichien, qui accompagné d'une faible escorte, s'approchait de l'armée française, pour en observer les mouvemens; il courut audacieusement sur lui, et le renversa d'un coup de sabre; mais lui-même reçut à l'instant une blessure mortelle.

GRITTE, capit. au 34e régt. d'inf. de ligne, mérita des éloges pour sa belle conduite en août 1810, à l'affaire de Villagarcia (Espagne). (T. 20.)

GRIVET (Jean), capit. des marins de la garde, offic. de la lég.-d'honn. et chev. de St.-Louis, né à Brives (Corrèze) le 29 août 1778; cet offic. se trouvant prisonnier à bord d'un ponton espagnol aux environs de la baye de Cadix, parvint à enlever le bâtiment chargé d'aprovisionner d'eau douce les divers pontons et s'en servit pour rejoindre l'armée française; tous les prisonniers qui se trouvaient sur le ponton secondèrent l'audace du capit. Grivet, et vinrent prendre terre un peu au nord du fort Ste.-Catherine le 22 fev. 1810, après avoir été poursuivis par une foule d'embarcations de toute espèce, qui les couvrirent de mitraille pendant plus de deux lieues.

GROGNARD, serg. de grenadiers à la 49e de ligne, né à Neufmontier (Seine-et-Marne), tué le 18 messidor an 4, pendant qu'il frappait à coups de hache pour enfoncer la porte de Limbourg sur la Lahn; il était le second qui eût osé tenter une entreprise si périlleuse.

GROMETY, capit. adjud.-maj. à la 94e demi-brig., se distingua particulièrement à la tête d'une compagnie de soldats nageurs le 18 juin 1800, au passage du Danube. (T. 13.)

GROS, chef du 7e bat. du Gers. (T. 4.)

GROS (Louis), maréc.-de-camp, né à Carcassonne (Aude) le 25 mai

1769 ; le 6 octobre 1785, soldat au ci-devant régt. des chasseurs des Cévènes ; passa par tous les grades et devint capit. le 10 avril 1793 ; fit les campagnes de 1792 en Italie, 1793, ans 2 et 3 aux Pyrénées ; blessé grièvement au siége de Rose le 15 pluviôse an 2, se fit remarquer à la bataille de Bassano, à Castiglione, où il fut blessé, à la bataille de St.-Georges où il fut encore blessé ; le 22 fructidor, chef de bat. sur le champ de bataille : le 21 brum. an 5, il se trouva à la bataille de Caldéro ; pendant les années 6 et 7, il fut employé à l'armée d'Angleterre, et pendant les années 8 et 9, aux armées de Hollande et du Rhin ; lieut.-colon. le 25 brum. an 12, au régt. des chasseurs à pied de la garde des consuls, devenu garde impériale ; le 3 pluviôse commandant de la légion-d'honneur ; il a fait la campagne de l'an 12 au camp de Boulogne ; devenu général de la garde impériale, il fit la campagne de 1813 en Allemagne, et fut blessé en août de la même année à la bataille de Dresde. (T. 7.)

GROS (Gaspard), caporal à la 4e de ligne, né à Merrat (Creuse), courut sur une batterie et s'empara d'une pièce de canon le 13 floréal an 8, à l'affaire d'Engen ; en la ramenant, il eut la tête emporté par un boulet.

GROSBON, colonel du 53e régt. d'inf. de ligne, se distingua particulièrement le 15 nov. 1813 au combat de Caldiero (Italie) ; blessé à la tête de son régt. le 27 nov. au combat de Rovigo ; gén. il fit la campagne de France de 1815, et se trouva le 2 juin même année au combat de St.-Gilles. (T. 22 et 24.)

GROSJEAN, chef d'escad., se distingua au passage du Rhin, le 18 juin 1796, sous les ordres du gén. Jourdan. (T. 6.)

GROSJEAN, capit au 24e régt. de dragons, se distingua en 1810, au combat de Villafranca (Espagne). (T. 20.)

GROUCHY (Emmanuel, comte de), maréc. de l'empire, né à Paris, le 28 oct. 1766 ; fit ses premières armes dans l'artillerie, et passa ensuite dans les gardes-du-corps, dont il était sous-lieut. à l'époque de la révolution ; colonel du régt. de Condé, dragons, à la tête duquel il fit la campagne de 1792 à l'armée du centre ; maréc.-de-camp, il fut envoyé à l'armée des Alpes, et ensuite à celle des côtes de Brest ; géo. de div. le 13 juin 1795 ; devint en 1796 chef d'état-maj. du gen. Hoche ; nommé général en chef de l'armée des côtes de Brest, il en refusa le commandement ; employé comme chef d'état-maj. à l'armée du Nord, à l'armée d'Italie sous Joubert, puis sous Moreau ; déploya la valeur la plus brillante aux affaires de Valence, Sao-Juliano et des rives de la Bormida. Le 28 thermidor, à la bataille de Novi, il reçut 13 blessures et fut fait prisonnier ; échangé à la suite de la bataille de Marengo, il passa à l'armée du Rhin sous Moreau ; contribua au succès de la bataille de Hohenlinden, se signala aux passages de l'Inn et de la Salza, et pénétra le 2 niv. à Steyer. La campagne terminée, il fut inspect.-général des troupes à cheval. En 1805, chargé du commandement d'une division du camp de Brest ; appelé à l'armée d'Allemagne, il rendit les plus grands services dans les campagnes de Prusse et de Pologne. Le 13 juillet 1807, grand-aigle de la légion-d'honneur ; employé en 1808 en Espagne, il se trouvait à Madrid lors des événemens du 2 mai de la même année ; employé à l'armée d'Italie lors de la reprise des hostilités en 1809 ; pénétra en Hongrie, et montra la plus grande intrépidité aux batailles de Raab et de Wagram. Le 31 juillet 1809, colonel-général des chasseurs, grand-officier de l'empire ; fit la campagne de Russie en 1812, et se distingua au combat de Valoutina et à la bataille de la Moskowa, où il fut blessé ; occupa, en janv. 1814, les défilés des Vosges, à la tête d'un corps de cavalerie. Le 29 du même mois, il déploya une grande bravoure au combat de Brienne, et se distingua encore, le 14 fév., au combat de Vauchamp. Le 7 mars, blessé à la bataille de Craonne ; le 1er avril 1815, gouverneur des 7e, 8e et 9e divisions militaires ; élevé le 3 juin aux honneurs de la pairie impériale, il partit peu de jours après pour l'armée. Le 16, il commandait l'aile droite à la bataille de Ligny, sous Fleurus ; compris dans l'article 2 de l'ordonnance royale du 24 juillet, il quitta la France, et s'embar-

qua à Guernesey, pour les Etats-Unis. Il est de retour aujourd'hui en France. (T. 2, 7, 10, 11, 13, 15, 16, 17, 19, 21, 23 et 24.)

GROULARD (Jean-Pierre), major au 25e régt. de dragons, né à Hodistar (Forêts), le 5 août 1755: entra en qualité de dragon au 16e régt., le 24 fév. 1777; passa par tous les grades, fit la guerre aux Antilles; repassa en France en l'an 3; fut envoyé à l'armée d'Italie, pendant les années 3, 4, 5, 6, 7. Il avait été fait chef d'esc. le 25 messidor an 3; eut un cheval tué sous lui à la bataille de la Trebia; fit encore à l'armée d'Italie les campagnes des ans 8 et 9. Le 6 brum. an 12, il fut nommé major au 25e régt. de dragons, et chev. de la légion-d'honn. le 5 germ. même année.

GROUVEL (le baron, François), né le 18 oct. 1771, offic. de la légion-d'honneur le 10 avril 1812; maréc.-de-camp de cavalerie le 30 mai 1813; commandait une brigade de cavalerie légère en 1814 (France); et en juin 1815, à la tête de la 7e division de cavalerie au 5e corps de l'armée du Rhin il dispersa la cavalerie ennemie à l'attaque des villages d'Ober et de Niderhausbergen. (T. 23 et 24.)

GRUARDET, gén. de brig., a fait la campagne de France de 1813; et se trouva les 9 et 13 déc. de la même année aux affaires sur la Nive et à la bataille de St.-Pierre d'Irube. (T. 22).

GRUGEONS (Louis-Honoré), dragon au 13e régt., né à Paris: se précipita dans le Rhin, le 15 ventose an 7, et ramena à terre six de ses camarades qui étaient en danger de périr; il se noya en voulant en sauver un septième.

GRUMBLOT, chef de bat., se distingua à la bataille d'Austerlitz, où il fut blessé. (T. 15.)

GRUNDLER (le baron, Sébastien), maréc.-de-camp, né le 2n juillet 1774, servait depuis long-temps avec honneur, lorsqu'il acquit une nouvelle gloire à la bataille de Borgos; fit la campagne de Russie dans le corps d'armée du général Gouvion-Saint-Cyr; se distingua au combat de Polotsk, et fut nommé gén. de brig. le 10 sept. 1812, et commandant de la lég.-d'honn. le 7 nov. 1813; commandait en 1816 le dépt. de l'Aube. (T. 21.)

GRUNDNER, chef de bataillon du 55e régt. de ligne; a fait la campagne de 18.0 en Espagne; il battit les insurgés en plusieurs rencontres. (T. 20)

GRUYER (Antoine), maréc.-de-camp, commandant de la lég.-d'honn, né à St.-Germain (Haute-Saône), le 15 mars 1774: entré au service le 1er août 1792, capit. au 6e bat. de volontaires de la Haute-Saône; chef de bat. le 12 flor. an 8; lieut.-colonel dans les chasseurs à pied de la garde impériale le 1er mai 1806; colonel aide-de-camp du prince Camille le 12 mars 1808, et gen. de brig. le 23 fév. 1813; a fait les campagnes de 1792, 1793, ans 2, 3 et 4 aux armées de la Moselle, de Sambre-et-Meuse et du Rhin; an 5 en Italie, 6 et 7 aux armées d'Angleterre et du Rhin, et ans 8 et 9 aux armées de réserve et d'Italie. A la prise du fort de la Chiuza, le 4 germ. an 5, Gruyer, alors capitaine, s'empara avec sa compagnie des retranchemens et de six pièces de canon. Le 4 nivose an 9, au passage du Mincio, l'intrépidité avec laquelle il défendit la gauche du pont de Pozzolo, contre des forces supérieures, facilita le passage du fleuve à l'armée française. Le 11 niv., à l'attaque des hauteurs de Véroone, il s'empara des positions entre la porte St.-Georges et le fort St.-Félix, força l'ennemi à rentrer dans la ville et fit 47 prisonniers. La belle conduite de cet officier à la bataille d'Austerlitz lui valut le grade d'officier de la lég.-d'honn. Blessé au pied droit à la bataille de Fleurus, le 8 messidor an 2, et à celle d'Austerlitz, le 11 frim. an 14; a fait les campagnes de Prusse et de Pologne des années 1806 et 1807, celle de Saxe en 1813; a eu le bras droit cassé à l'affaire de Méry, le 22 février 1814. (T. 23.)

GUDIN (G.), gén. de div., comte de l'empire, grand-aigle de la légion-d'honneur, né à Montargis, le 13 fév. 1768: entra dans les gendarmes de la garde du roi, le 28 oct. 1782: le 8 sept. 1784, sous-lieut. au régt. d'Artois, et lieut. le 1er janv. 1791; il s'embarqua pour St.-Domingue en janvier même année. En juin 1793, il servit comme aide-de-camp du gén. Gudin

son oncle, puis comme chef de bataillon aide-de-camp du gén. Ferrand. Il fit avec honneur les campagnes de 1793 et 1794 aux armées du Nord et de Sambre-et-Meuse; fut nommé adjud.-gén. le 17 germ. an 3; envoyé à l'armée de Rhin-et-Moselle. Il se distingua en 1799 en Helvétie, sous Masséna; vint en 1803 commander la 10e divis. militaire à Toulouse, et fut nommé, en février 1805, gouverneur du palais de Fontainebleau. Employé à la grande armée pendant les campagnes de 1805, 1806 et 1807; se signala à Jéna. En juillet 1809, il s'empara devant Presbourg, d'une des îles du Danube. Il ne se fit pas moins d'honneur dans la campagne de Russie, rendit de grands services à la bataille de Smolensk, et se couvrit de gloire au combat de Valoutina, où il fut emporté par un boulet. (T. 6, 11, 13, 15, 16, 17, 19 et 21.)

GUDIN (le baron, Pierre-César), maréc.-de-camp, né le 8 déc. 1774; employé en Espagne, en qualité de colonel du 16e régt. d'inf. de ligne, et grièvement blessé au siége de Sagonte; il n'en resta pas moins à la tête de son régt., et assista à la bataille qui eut lieu sous les murs de cette ville; offic. de la lég.-d'honn. le 7 mai 1811; maréc.-de-camp d'infant. le 11 janv. 1812; reçut la croix de St.-Louis le 19 juillet 1814, et fit la campagne de France de cette année. Au mois de juin 1815, il fut employé dans la 13e div. d'infant., 5e corps, armée du Rhin. (T. 20, 21, 23 et 24.)

GUÉHÉNEUC, aide-de-camp du maréchal Lannes; blessé à la bataille d'Heilsberg, le 10 juin 1807; mérita les éloges de son maréchal à l'armée d'Espagne en 1808; devenu colonel, il servit avec distinction pendant la campagne de Russie, et sut se concilier les suffrages du maréchal Gouvion-St.-Cyr, pour sa conduite à la bataille de Polotsk. (T. 17, 18 et 21.)

GUÉNARD DE LATOUR (Charles), chef de bat. d'artillerie, offic. de la lég.-d'honneur, né à Dommartin sur la Blaise (Haute-Marne), officier du régt. de la Reine avant la révolution; nommé à cette époque capitaine de grenadiers, il suivit en Égypte le génér. Dommartin, son parent, et fut chargé des constructions de l'artillerie à Alexandrie; employé à son retour à l'arsenal de Metz, en qualité de capit. d'ouvriers. Quelques années après, il obtint sa retraite; il reprit du service en 1813, et contribua au succès du combat de Bautzen, reçut la croix d'officier de la lég.-d'honn. sur le champ de bataille. Durant le blocus de la ville de Metz, il commanda l'artillerie de la garde nationale de cette ville, et fut chargé de la défense du fort de Belle-Croix; est mort à Metz le 18 décembre 1820, à l'âge de 59 ans.

GUÉRARD, officier de marine provisoire, se signala, le 5 mai 1804, dans un combat naval, contre une corvette angloise, ce qui lui valut le grade d'enseigne de vaisseau. (T. 16.)

GUERI, capit. de voltigeurs du 7e régt. d'infanterie, se distingua, en oct. 1811, au siége du fort de Sagonte. (T. 20.)

GUÉRIN, gén. de brig., commandait une brigade de dragons, le 16 avril 1809, à la bataille de Sacile (Italie). (T. 19.)

GUÉRIN, lieut. des guides du gén. Bonaparte à l'armée d'Italie en 1796; commandait, au combat de Bassano, douze guides à cheval qui formaient toute l'escorte de ce général; se précipita à la tête de ces braves sur deux bataillons de grenadiers croates qui formaient l'arrière-garde de l'armée autrichienne, et leur fit mettre bas les armes. Les noms de ces guides sont: Hercule, maréchal-des-logis, Desmazure, Ozel, Chabert, Bourde, Charel, Lambert, Richard, Pardon, Charles, Garnier, et Bonnet, trompette. (T. 7.)

GUERIN (Antoine), fusilier à la 90e de ligne, né à St.-Cyr (Charente-Inférieure); emporté par un coup de canon le 10 vendém. an 8, après avoir vaillamment défendu une dune qui assurait la retraite des tirailleurs.

GUÉRIN (Gilles-Louis), chef de légion de la gendarmerie, né à Livré (Ile-et-Vilaine), le 17 oct. 1753: entra le 12 janvier 1770 canonnier dans la marine de Brest le 1er novembre 1778; lieut.-colonel des volontaires de l'Orient le 19 juillet 1789; passa lieut. dans la gendarmerie le 17 juin 1792

capit. le 30 mai 1792. A l'armée des côtes de Brest, les Vendéens s'étant portés devant Rochefort, le capitaine Guérin fit la plus belle résistance, et reçut 17 blessures. Il avait été fait chef d'esc. de la gendarmerie le 25 pluv. an 2; aide-de-camp du gén. Hoche, chef de brig. de gendarmerie à la suite du 10 niv. an 4, et chef de lég. le 29 pluv. an 6.

GUÉRIN (l'aîné), officier supérieur dans l'armée vendéenne, réfugié avec Charette dans l'Ile de Bouin, en fut chassé le 6 déc. 1795 par le général Haxo. En 1794, il commandait l'avant-garde de Charette au combat de Challans. En 1795, il décida les Vendéens à attaquer St.-Cyr, défendu par 400 républicains; cette attaque n'eut aucun succès, cependant les Vendéens y déployèrent le plus grand courage. Guérin fut tué dans la retraite, en voulant dégager un de ses officiers qui allait tomber au pouvoir des républicains. (T. 2 et 5.)

GUERLOT, lieuten., mérita les éloges du gén. Foy en 1810, à l'occupation de Malaga. (T. 20.)

GUERRIER, capit. d'artillerie de la garde, officier distingué, perdit la vie, en mars 1814, à la reprise de Reims. (T. 23.)

GUÉRY, colonel, se trouvait, en 1810, prisonnier dans Lérida, et fut délivré par les Français, le 14 mai, lors de la prise de cette ville. (T. 20.)

GUÉSIN, capitaine aide-de-camp, a fait la campagne de 1798 en Egypte, et s'est distingué dans un combat partiel près de Chebreiss. (T. 9.)

GUETRE, colonel, dispersa, en 1810, une bande de miquelets qui s'était portée sur Besalu. (T. 20.)

GUETTEMAN, capit. de grenadiers au 44e régt. d'inf. de ligne, pendant le siège de Sarragosse, à la tête de 36 grenadiers de son régt., monta l'un des premiers à la brèche, et se précipita au milieu des ennemis avec une audace sans exemple.

GUIBERT, sous-lieut., neveu de l'offic.-gén. de ce nom; fut présenté par le savant Monge à Bonaparte; celui-ci le fit entrer dans ses guides, où il servit depuis Malte jusqu'en Egypte, comme simple soldat; nommé bientôt sous-lieut. et employé comme officier de correspondance, il fut jugé digne d'être admis au nombre des aides-de-camp du gén. en chef au commencement de la campagne de Syrie; fut mentionné honorablement dans un rapport de Bonaparte sur la bataille d'Aboukir en 1799. (T. 11.)

GUIBERT, grenadier, au combat de Castelbar en Irlande, blessé mortellement, appelle un de ses camarades: « prends mes cartouches, lui dit-il, et envoie-les aux Anglais ». Il mourut en serrant son fusil entre ses bras.

GUIBERT, marin, est cité dans un ordre du jour du prince d'Eckmuhl, pour la valeur qu'il déploya le 17 fév. 1814 pendant le siège d'Hambourg.

GUICHARD, adjud.-command., fut nommé par le maréchal Lefebvre pour servir de garant aux habitans de Dantzick, de l'exécution de la capitulation de cette ville. (T. 17.)

GUICHARD, chef de bat., se distingua particulièrement près de Belmonte et de Miranda (Espagne) le 29 nov. 1810, sous les ordres du gén. de brig. Valletaux. (T. 20.)

GUICHE (le duc de), officier de l'état-major du duc d'Angoulême dans la campagne de France de 1815. (T. 24.)

GUIDET, officier au 126e régt. d'inf. de ligne, se distingua particulièrement près de Miranda et de Belmonte (Espagne) le 29 nov. 1810, sous les ordres du génér. de brigade Valletaux. (T. 20.)

GUIDETTI de Ferrare, chef de bat., perdit la vie pendant le siège de la citadelle d'Alexandrie (Italie) en juillet 1799. (T. 10.)

GUIDON, lieut. du 36e régt. d'inf. de ligne, commandait la garnison du bateau de 2e espèce no 362 en 1805. (T. 16.)

GUIGNARD, soldat, mérita les éloges du gén. Bon, pour sa conduite à l'affaire d'Embabeh (Egypte), 1798. (T. 9.)

GUIGNER, enseigne de vaisseau, à bord de la corvette *la Bayonnaise*, lors du combat contre la frégate anglaise *l'Embuscade*, fut promu à la suite de cette action au grade de lieut. de vaisseau. (T. 10.)

GUIGOU, adjudant-major au 14e régt. d'inf., montra beaucoup de valeur

au combat de l'Hôpital en Savoie le 28 juin 1815. *Voyez* BUGEAUD, col.

GUILBERT (Jean), caporal, obtint une arme d'honneur aux deux combats d'Algésiras (juillet 1801).

GUILHAUDIN (Claude-Joseph-Jean), lieut. au 25ᵉ régt. d'inf. de ligne, né à Avignon (Vaucluse), attaqué depuis près d'un mois d'une fièvre brûlante, cet officier combattit à la bataille d'Eckmulh et fit 2 prisonniers au milieu d'une colonne ennemie; le lendemain à Ratisbonne, il fut atteint de 2 balles qui lui cassèrent la cuisse droite.

GUILHEM, capit. au 142ᵉ régt. d'inf. de ligne, chev. de la lég.-d'honn., attaqua au combat de Vérone le 26 mars 1799, avec une cinquantaine d'hommes, une redonte défendue par 300 Autrichiens, l'emporta d'assaut quoique blessé et fit 250 prisonniers; le 10 mars 1802, faisant partie de l'armée de St.-Domingue, à la tête de 60 hommes, enleva à la baïonnette la redoute dite d'Aignillon, se rendit maître du fort de la Crête-à-Pierrot, défendu par plus de 400 nègres, et leur fit 150 prisonniers; de retour sur le continent, à Bautzen, où il commandait une compagnie de voltigeurs, il s'empara d'un mamelon, défendu par 450 cosaques et 3 pièces d'artillerie, et fit 125 prisonniers; peu de temps après Guilhem, s'empara du pont de Buntzelau et fit une centaine de prisonniers.

GUILLAUME (le gén. Frédéric), né en France vers 1765, se trouva le 14 septembre 1793, au combat de Pirmasens; a assisté le 20 novembre 1794, à la bataille de la Montagne-Noire; a fait sous Bonaparte, la campagne de 1796 en Italie; il partit en 1812, pour la campagne de Russie, y fut fait prisonnier, et ne revint en France qu'en 1814; fut chargé de la direction des corps francs, sur la frontière des Ardennes; il a quitté la France. (T. 2, 3, 6, 13 et 21.)

GUILLAUME, grenadier au 14ᵉ régt. d'inf. de ligne, un de ceux qui se distinguèrent en Savoie. *Voyez* BUGEAUD, colonel.

GUILLAUME (Etienne-Mamès), chef d'escad. du 13ᵉ régt. de chasseurs à cheval, né à Corté (Corse), le 23 nov. 1776; entra au service le 20 juill. 1792, en qualité de s.-lieut. au 9ᵉ rég. de chasseurs, devint aide-de-camp du gén. de brig. Richepanse le 16 prairial an 4; se distingua en cette qualité au passage du Rhin à Nenwied, et fut nommé lieut.; il se fit remarquer de nouveau près de Francfort, où il battit l'ennemi et fut blessé à la main; le 16 frim. an 7, il fut fait capit., et le 13 messid. il passa au 13ᵉ régt. de chasseurs à cheval, en qualité de chef d'esc. Il montra le plus grand courage le 28 vendém. an 9, en avant de la Volta, où il fut tout meurtri et blessé; il est membre de la légion-d'honneur.

GUILLAUME (Louis dit *le Téméraire*), noir Africain, servait dans les hussards, se distingua particulièrement le 16 sept. 1793, au combat de Montaign. (T. 2.)

GUILLEMAT, sous-lieut. du 118ᵉ régt. d'inf. de ligne, se couvrit de gloire le 22 juillet 1812, à la bataille de Salamanque ou des Arapiles; cet intrépide officier, désespéré de voir la victoire se ranger du parti des Anglo-Portugais, se précipita au milieu d'un bataillon ennemi pour enlever le drapeau, dont il se saisit après avoir coupé le bras de celui qui le portait; il rapporta ce trophée dans les rangs de son régt., malgré les coups de baïonnette dont il était couvert. (T. 21.)

GUILLEMET, gén., a fait la campagne de France de 1814, et se trouva le 18 mars même année au combat de St.-Georges. (T. 23.)

GUILLEMIN (Louis-Jean), docteur en médecine, chirurgien aide-maj. au 69ᵉ régt. de ligne, né à Mirebeau (Côte-d'Or); se fit remarquer pendant le siége de Denia (Espagne), tant par les soins qu'il prodigua aux blessés, que par son courage en conduisant les troupes à l'ennemi avec autant d'habileté qu'aurait pu le faire un vieux capit., et fut grièvement blessé d'un éclat d'obus au siége de cette place: peu de temps avant la prise de Denia, Guillemin se dévoua pour aller chercher sous le feu de l'ennemi le brave chef d'escad. Viscomti qui, dangereusement blessé, était resté sur le champ de bataille, sous les murs de Calpe.

GUILLEMINOT (Armand Charles), lieut.-gén., né en Belgique le 2 mars 1774; servit d'abord dans les troupes insurrectionnelles de ce pays

qui combattaient les Autrichiens en 1790, et se réfugia en France après leur défaite; combattit dans les rangs français, en qualité d'offic. d'état-maj. attaché au gén. Moreau; fut employé lors de la guerre contre l'Autriche en 1805; adjud.-command. en 1807, il fut employé dans l'armée d'Espagne; il montra beaucoup de talent et d'activité au combat de Medina-del-Rio-Seco en 1808, ce qui lui valut la croix de la lég.-d'honn., et le grade de général de brig.; il fit la campagne de Russie et se distingua à la bataille de la Moskwa; le 28 sept. 1813, il repoussa les Suédois qui voulaient le chasser de Dessau, et obtint peu de temps après le grade de gén. de div.; nommé chev. de St.-Louis le 27 juin 1814; il est maintenant inspecteur-général du corps royal des ingénieurs-géographes et directeur du dépôt de la guerre. (T. 18, 21, 22 et 24.)

GUILLERMAIN (Jacques-François), capit. à la 13e demi-brig. d'inf. de ligne, membre de la lég.-d'honn., né à Lyon (Rhône), servit comme soldat de 1779 à 1787 dans le régt. d'Aquitaine, obtint son congé après avoir assisté aux prises de Poudichery et de Madras; en 1792, il repartit lieut. dans le 1er bat. de Saône-et-Loire; envoyé à l'armée de Custines, il fut blessé à la prise de Mayence, et fit preuve d'une grande valeur pendant le blocus de cette place; reçut deux blessures dans la Vendée; Guillermain partagea les travaux de l'armée d'Italie, se fit particulièrement remarquer à Vérone contre les insurgés; après le traité de Campo-Formio, passé à l'armée d'Orient, il fit preuve d'une audace extraordinaire au siége de St.-Jean-d'Acre et montra un courage héroïque dans le fort d'El-Arisch; le gén. en chef, pour offrir à cet intrépide officier un témoignage d'estime particulière, voulut l'admettre à sa table, où il occupait toujours la place d'honneur; la journée d'Héliopolis mit le comble à la réputation guerrière de ce capitaine, qui peu de temps après fut forcé par suite de blessures graves de prendre sa retraite; ce brave qui avait perdu un œil au champ d'honneur, devint aveugle en retirant des flots une femme qui était tombée dans le Rhône en 1816.

GUILLET (Pierre-Joseph), gén. de brig., né à Chamberi (Mont-Blanc) le 3 fév. 1765; entra dans le regt. des gardes du roi de Sardaigne en février 1782; il passa ensuite au service du roi d'Espagne; la Sardaigne étant réunie à la France, il fut nommé lieut. du 1er bat. des volontaires du Mont-Blanc le 28 fév. 1793, et capit. le 18 mars même année; envoyé à l'armée des Pyrénées-orientales, il se distingua dans plusieurs occasions, devint aide-de-camp du gén. en chef Daoust; gén. le 10 nivôse an 2; il eut beaucoup de part comme aide-de-camp du gén. Daoust à la brillante attaque du poste de Villelongue le 30 frim., où 6000 Espagnols et Portugais furent battus; après la mort du gén. Daoust, il fut successivement chef d'état-major et adjudant-général chef de l'état-major du général Serrurier, et prit part à toutes les actions qui eurent lieu cette année en Italie.

GUILLET, capit. de grenadiers, perdit la vie en Egypte en 1799, à l'assaut de St.-Jean-d'Acre. (T. 10.)

GUILLET, capit. de frégate en retraite, chev. de la lég.-d'honn. et de St.-Louis, se distingua en 1805 dans un combat engagé entre la frégate *la ville de Milan*, où il se trouvait en qualité de lieut. de vaisseau, contre la frégate anglaise *la Cléopâtre*. (T. 16.)

GUILLEY, chef de bat. du génie, fut employé dans le pays de Cadzand, puis à Flessingue, où il se distingua en 1809. (T. 19.)

GUILLOT, gén. de brig., dispersa en 1810, une bande de Miquelets, qui s'était portée sur Besalu; fit avec distinction la campagne de 1813 en Allemagne et fut blessé grièvement le 2 mai même année, à la bataille de Lutzen. (T. 20 et 22.)

GUILLOT, chef de bataill., commandait le 3 sept. 1795, le bataill. de Maine-et-Loire, à la tête duquel il se distingua au combat de St.-Barnouil. (T. 4.)

GUILLOT (Antoine), capitaine au régiment de Douai, artillerie à pied, officier de la légion-d'honneur, chev. de Saint-Louis, né à Paris en 1782, élève de l'école polytechnique et ensuite de celle de Châlons; offic. d'un mérite distingué; a été remarqué à Saragosse et dans la campagne de Russie.

GUILLOTEAU (Lambert), fusilier à la 48e de ligne, né dans le dépt. des Ardennes, eut la tête fendue d'un coup de sabre le 4 mars 1793, après s'être défendu avec une grande résolution contre 13 cavaliers ennemis.

GUILLOTIN, capit. de frégate, commandait la corvette *la Franchise*, lors de la seconde expédition d'Irlande en 1799. (T. 10.)

GUIMOND, lieut. de grenadiers de la 24e brig. de ligne, se distingua et fut blessé dangereusement dans la retraite du gén. Petitot, sur Prato (Italie) 1800. (T. 12.)

GUINDÉ, maréc.-des-log. au 10e régt. de hussards, chev. de la légion-d'honneur, tua le prince Louis à la bataille de Saalfeld; il est mort à la bataille de Hanau lieut. des grenadiers à cheval de la garde.

GUINERET (Jean-Nicolas), serg. au 53e régt. d'inf. de ligne, né à Paris (Seine); détaché de la colonne avec un de ses camarades le 7 oct. 1799, au siége de Constance, s'élança contre la porte de cette place et parvint à la briser: ce trait hardi déconcerta l'ennemi, qui abandonna le poste; Guineret, à la tête de 4 hommes se mit à sa poursuite, fit 50 prisonniers et sauva le drapeau de son régt.; cette action fut récompensée par une arme d'honneur; Guineret est aujourd'hui lieut. à l'hôtel des Invalides.

GUINET, adjud. sous-offic. du 57e régt. d'inf. de ligne, se distingua d'une manière remarquable en mars 1807, au passage de la Passarge; il fut fait officier pour le récompenser de sa belle conduite. (T. 17.)

GUINGRET, chef de bat., a publié un excellent ouvrage en 1817, sur la guerre de Portugal. (T. 20 et 21.)

GUIROT, capit., mentionné particulièrement pour sa belle conduite à la bataille d'Albuhera le 16 mai 1811. (T. 20.)

GUISCARD, commandait en qualité de lieut.-colon., l'artillerie lors du siége de Lille le 8 oct. 1792; maréc.-de-camp, il se trouva le 29 sept. commander encore l'artillerie du siége d'Anvers; perdit la vie à la bataille de Neerwinde le 16 mars 1793. (T. 1.)

GUITARD (Jean), grenadier du 6e bat. des Hautes-Alpes, se distingua d'une manière remarquable le 24 juin 1795, au combat de Vado (Piémont); il fut mentionné honorablement dans le rapport du gén. Kellermann sur cette affaire. (T. 4.)

GUITON (le baron Maurice-Adrien-François), maréc.-de-camp, né le 8 juin 1761, colonel du 1er régt. de cuirassiers; maréc.-de-camp et commandant de la lég.-d'honn. en 1805, après la bataille d'Austerlitz, où il se distingua; se trouva aussi en 1809 à la bataille de Wagram; mis en retraite en 1814; commandait en juin 1815, une réserve de cavalerie à l'armée de la Moselle. (T. 19.)

GUTHMANN (Michel), serg. à la 94e de ligne, né à Wetersheine (Bas-Rhin); après avoir fait 4 prisonniers le 3 vendém. an 8, marchait à la tête des tirailleurs, et était entré de vive force dans le village d'Ussenachs lorsqu'il fut emporté par un boulet.

GUY, chef de bat., se distingua à la bataille d'Austerlitz, où il fut blessé. (T. 15.)

GUY (Claude-Etienne), capit. au 6e régt. d'artillerie à cheval, né le 29 janv. 1767 à Ougney (Jura), entré au service dans le régt. d'Auxonne le 11 nov. 1784, passa par tous les grades; a fait les campagnes de 1792 et 1793 à l'armée du Nord; celles de l'an 2 à la Vendée, an 3 aux Pyrénées-orientales, an 4 à l'armée de Sambre-et-Meuse, an 5 à celle d'Italie; à l'armée du Rhin ans 7 et 8; a fait partie de l'expédition des Indes-orientales et a fait les campagnes des années 11, 12, 13, 14, 1806, 1807, 1808, 1809 et 1810 à Pondichery et à l'île de France; il a aussi fait la campagne de Russie en 1812.

GUYARD, capit. au 9e régt. d'inf. de ligne; a fait la campagne de Russie en 1812, et se trouva les 25 et 27 juillet de la même année aux combats d'Ostrowno, où à la tête d'une compagnie de voltigeurs il marcha audacieusement contre la cavalerie russe, lui tua beaucoup de monde et fut récompensé de sa bravoure par le grade de chef de bat. et la décoration d'offic. de la légion-d'honneur. (T. 21.)

GUYARD (François), dragon au 1er régt., né dans le dépt. de la Côte-d'Or; pris par les Russes, enveloppé

de toute part, se fit jour en entraînant 1 cosaque et 2 grenadiers qu'il emmena prisonniers; Guyard périt le même jour (13 vendém. an 8), en revenant à la charge.

GUYARDET, colon. du 13ᵉ régt. d'inf. légère, aujourd'hui maréc.-de-camp; se distingua le 14 oct. 1806, à la bataille d'Iéna, où il fut blessé. (T. 16.)

GUYE, (Nicolas-Philippe), né le 1er mai 1773, à Montluçon, commandant de la lég.-d'honn. en 1804, maréchal-de-camp d'inf. le 8 janv. 1814; se fit remarquer dans la campagne de France de cette année, et notamment le 28 mars, au combat de Montsaigle près Ville-Parisis; commandait en juin 1815, une division de la jeune-garde. (T. 23.)

GUYEUX (Jean-Joseph), gén. de div., né à Champielles (Hautes-Alpes) le 30 sept. 1758; servit d'abord dans les gardes-du-corps; capit. dans un bat. de son dépt., il se distingua au combat d'Utelle, dans le comté de Nice. Le 3 floréal an 4, en qualité de général de brigade, Guyeux s'empara du pont de la Torre; il se défendit vaillamment à Salo contre les Autrichiens, et les battit de nouveau à Gavardo, où il fit 1800 prisonniers; le 12 brumaire an 5, il s'empara du village de St.-Michel; se signala de nouveau à la bataille d'Arcole, à l'affaire d'Anguiari le 26 nivôse; le 23 ventôse, il bat l'arrière-garde ennemie à Sacile; nommé gén. de div., il s'empara de Gradisca le 26, et à l'affaire de la Chiusa, il fit 5000 prisonniers dont 4 généraux, prit 30 pièces de canon et 400 chariots; le 14 germinal le gén. Guyeux attaqua l'armée retranchée à Pufero, lui fit 100 prisonniers et s'empara de 2 pièces de canon: avant le 18 brumaire, il avait obtenu son traitement de réforme. (T. 2, 5, 6, 7 et 8.)

GUYON, chef d'esc., aujourd'hui maréc.-de-camp, a fait avec distinction la campagne d'Egypte; il reçut une arme d'honneur pour sa belle conduite au 1er nov. 1800. (T. 12.)

GUYONNET, lieut. au 3ᵉ rég. des tirailleurs de la jeune garde: cet offic. à la bataille de Dresde le 26 août 1813, se trouvant engagé dans un bataillon russe, parvint à le mettre en déroute, fit prisonnier le commandant ennemi, 5 officiers et un grand nombre de soldats.

GUYONNET, sous-lieut. au 14ᵉ régt. d'inf. de ligne, se fit remarquer par sa valeur au combat de l'Hôpital en Savoie le 28 juin 1815. *Voyez* BUGEAUD, colonel.

GUYOT, gén., commandait une brig. de cavalerie légère, à la tête de laquelle il se distingua à Guttstadt en Pologne le 3 fév. 1807; passa à l'armée d'Espagne, et y commandait le fort de Figuière en avril 1811, lorsque ce fort fut livré aux Espagnols par trahison; fut fait prisonnier le 30 août 1813, à la bataille de Kulm (Allemagne); rentré en France il fit la campagne de 1814 et celle de 1815, à la tête d'une division de grosse cavalerie de la garde impériale, fut blessé le 18 juin de deux coups de feu, à la bataille de Waterloo. (T. 17, 20, 22, 23 et 24.)

GUYOT, lieut., se distingua à la bataille d'Austerlitz, où il fut blessé. (T. 15.)

GUYOT-DE-LA-COUR (Nicolas-Bernard), gén. de brig., commandant de la lég.-d'honn., volontaire au régt. royal d'Auvergne en 1787; nommé quelque temps après s.-lieut., s'embarqua avec trois compagnies pour St.-Domingue, où il fit la guerre pendant 2 ans; rentré en France, il fut nommé adjud.-gén. en nivôse an 2, fit la campagne de 1794 en qualité de chef de l'état-major de la division Moreau; fit les campagnes de la révolution aux armées du Nord, du Rhin et d'Helvétie; fut blessé deux fois et pris. Aussitôt après son échange, il rejoignit l'armée; fut élevé au grade de gén. de brig. en l'an 8 et commanda le dépt. de l'Yonne.

GY, capit. quartier-maître du 1er régt. de cuirassiers. *Voyez* COCHOIS, colonel.





